JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

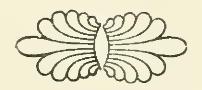
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME III



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1906



NOTE
SUR UNE STATUETTE MEXICAINE
EN WERNERITE
REPRÉSENTANT LA DÉESSE IXCUINA

Par M. le Dr E.-T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur au Muséum d'Histoire naturelle,
Président de la Société des Américanistes.

I

Ixcuina (de *ixtli* visage, *cui* prendre et *na* apocope de *naui*, quatre), la déesse qui prend quatre visages, était ainsi appelée au Mexique, dit Sahagun, « parce que l'on prétendait que cette divinité représentait quatre sœurs : la première, qui était l'aînée, portait le nom de *Tiacapan*; la seconde s'appelait *Teieu* ; la troisième était nommée *Tlaco* ; la quatrième, qui était la plus jeune, s'appelait *Xocoyotzin*. Ces quatre sœurs passaient pour être les déesses des passions charnelles. Elles portaient en effet des noms qui comprennent tous les âges féminins aptes au plaisir de la chair [1] ».

Ixcuina s'appelait encore *Tlaçolteotl* (*tlaçolli*, ordure ; *teotl*, divinité [2]) ou *Tlaelquani* (*tlaelli*, ordure ; *qua*, manger), déesse de saleté ou mangeuse de saleté ; ce dernier nom lui était attribué, parce que les hommes et les femmes enclins au vice lui confessaient leurs péchés, dans la personne de ses prêtres, et en obtenaient le pardon, « quelque sales et hideux qu'ils fussent ».

1. Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. Jourdanet et Siméon. Paris, 1880, in-8°, liv. I, chap. xii, p. 22-25.

2. *Tlalzolteucihua*, signora dell' immondenza (Fabregat, *Codice. Borgiano*, *Anal. del Mus. Nac. de Mexico*, vol. V, p. 243, 1899).

C'est sous cet aspect de Tlaçolteotl que la divinité charnelle est le plus souvent représentée dans les lares de terre cuite ou *tepitotons* que nous connaissons, debout ou agenouillée et portant, suspendu au cou, un phallus symbolique.

Dans le *Tonalamatl*, Ixcuina revient au cinquième rang de chaque treizaine et préside en outre la treizième de ces subdivisions (*ce ollin*) où elle se présente parfois sous des apparences bien différentes.

Le *Codex Borbonicus*, par exemple, nous montre la déesse sexuelle, dans la double fonction de la *conception* et de la *parturition.*

Suivant la croyance commune des Mexicains, l'être nouveau se formait dans le plus haut du ciel sous l'influence de la dualité créatrice et il en descendait pour prendre place dans le sein de sa mère [1] ; aussi la jeune créature déjà formée est-elle peinte dans le haut de la feuille XIII du *Codex* avec des empreintes de pas qui jalonnent sa route vers Ixcuina, *vue de face* par une exception unique dans le *Tonalamatl* et présentée avec des dimensions inusitées dans les tableaux voisins [2].

Celle-ci porte un superbe bonnet conique, à longue pointe recourbée de deux couleurs (*la pintan de dos colores*), rouge et noir, et décoré, selon son axe, de croissants dont les cornes sont tournées vers le ciel et qui se détachent en blanc sur le double fond coloré. Cette coiffure se termine par un volumineux panache de plumes jaunes ou blanches piquetées de noir ; un deuxième plumet pareil au premier se détache du front et se recourbe à droite.

Le turban est couvert de crochets et de points noirs ornant aussi les pendants qui tombent de deux larges oreillères d'or. M. Seler croit voir dans ce détail l'indication de la mise en usage du coton non encore filé [3].

1. Cf. Fr. del Paso y Troncoso, *Descripcion historica y Exposicion del Codice Pictorico de los antiguos Nauas que se conserva en la biblioteca de la Camera de diputados de Paris* (*antiguo Palais Bourbon*). Florencia, 1899, in-8°, p. 71.

2. L'auteur de ce *Codex* a peut-être voulu signaler ainsi l'importance que prenait à ses yeux la déesse dont les prêtres recevaient les confessions luxurieuses et étaient les interprètes habituels du *tonalamatl*.

3. Ed. Seler, *The Tonalamatl of the Aubin Collection*. London, 1901, p. 96.

Le visage est barbouillé de rouge et une sorte d'oiseau noirâtre, dont le bec long et pointu s'applique sur la crête nasale, étale sur les lèvres de la déesse ses ailes et sa queue qui lui font un masque original.

Ixcuina est assise, les jambes écartées, sur une couverture, mi-partie rouge et noire, ornée des mêmes croissants blancs qui décoraient déjà le bonnet et disposés en trois rangées de six.

Elle a revêtu (ce qui la confond en partie avec Toci et Chicomecoatl) la peau d'une victime humaine, dont les mains retombent au-dessous de ses poignets et qui lui couvre les jambes jusqu'aux chevilles.

Un jupon de même étoffe que le tapis, décoré comme la couverture, couvre tout l'abdomen et la tête d'un jeune sujet issant entre les cuisses, apparaît les bras tendus en avant et tirant sur les deux anses engagées d'un long cordonnet blanc. Le nouveau-né porte déjà la coiffure et les oreillères de sa mère, dont il ne diffère que par l'absence de toute peinture faciale.

II

C'est cette même figure divine, débarrassée de tous ses accessoires et simplifiée, autant que possible, pour les exigences de la glyptique, que reproduit la statuette en pierre dure qui fait l'objet principal de cette courte communication.

Cette pièce, très importante, que j'avais autrefois entrevue chez un marchand d'antiquités de la capitale[1], avait été acquise pour sa magnifique collection de pierres dures travaillées par feu M. Damour, le minéralogiste bien connu de l'Académie des sciences. Elle est devenue récemment la propriété de mon confrère et ami, le docteur Ribemont-Dessaignes, de l'Académie de médecine, qui a bien voulu m'autoriser à la mouler pour le Musée d'ethnographie et à le présenter à notre Société.

Cette statuette, qui mesure 192 mm. de hauteur, sur 120 de largeur et 130 d'épaisseur, est d'une roche parfaitement polie d'un

1. J'y ai fait une allusion rapide dans mon Commentaire du *Codex Borbonicus* (p. 11).

vert blanchâtre pâle, tachetée par place de noir et de brun jaunâtre. Elle a été déterminée avec quelque réserve par Damour comme *wernerite* (densité 2,85).

Une femme, d'une vérité ethnique tout à fait saisissante, est assise, la tête rejetée en arrière, les traits du visage contractés, la bouche largement ouverte par un rictus douloureusement expressif. Tout le corps se contracte en un effort sauvage : les genoux écartés sont ramenés vers la poitrine, les bras collés au corps, les mains solidement appliquées sur les fesses distendent de leur mieux l'orifice génital d'où sort un gros enfant, les bras étendus en avant.

L'accouchée a pour tout vêtement une opulente chevelure figurée par de longues stries parallèles et coupée carrément en bas et en arrière à la hauteur des coudes. Mais de doubles trous, évidés avec adresse dans la roche dure, signalent de place en place des appliques de nature inconnue, qui devaient donner à la figure divine, comme je vais le montrer rapidement, un aspect fort analogue à celui qu'elle prend à la page du *tonalamatl*, décrite ci-dessus. Ce sont d'abord deux trous, percés au milieu du front, un peu au-dessus de la racine des cheveux et qui devaient servir à fixer le long bonnet recourbé décrit précédemment. Deux autres trous qu'on voit dans la chevelure, en arrière des tempes, supportaient sans doute le turban ; deux trous plus larges, perforant le lobule, assuraient l'oreillère et deux autres encore supportaient un double pendant.

A la hauteur du menton, le bord des cheveux est une fois encore symétriquement percé de doubles trous, destinés, semble-t-il, à attacher un pectoral.

Enfin, on voit deux paires de ces mêmes trous doubles, l'un en arrière des mains pour fixer le tapis, l'autre au bord externe des pieds pour attacher les sandales.

Les yeux ont été évidés comme ceux de presque toutes les statues mexicaines d'un travail un peu artistique. On y avait, sans aucun doute, inséré une plaque de nature indéterminée.

Les narines, largement ouvertes, ne présentent aucune trace de perforation de la sous-cloison, ce qui exclut tout pendentif sous-nasal. Seize dents, toutes égales, se montrent dans la bouche largement ouverte. Les seins coniques se terminent par un large mamelon. Les clavicules et la fourchette sternale sont évidées avec un cer-



Phototypie Berthaud

IXCUINA

Statuette en wernerite.

(Collection Ribemont-Dessaigne).

tain soin et les côtes, l'appendice xiphoïde, le bord costal et les mains sont assez correctement indiqués.

Pareils dessins se reproduisent d'ailleurs en plus petit sur l'enfant dont les bras se portent en avant et en bas, comme s'ils voulaient saisir les anses symboliques qu'on leur voit tenir serrées dans le *Borbonicus*. Le cou de l'enfant est isolé à l'aide de deux larges évidements.

Enfin, les doigts des pieds et des mains ont été sommairement indiqués par des stries parallèles, et la cheville rendue par une sorte de bouton arrondi.

On retrouvera la plupart de ces caractères bien apparents dans la belle photogravure reproduite ci-contre.

Je remercie, en terminant ce rapide exposé, M. le docteur Ribemont-Dessaignes de m'avoir permis de donner ici cette figure et cette description d'une pièce absolument unique dans l'histoire de l'art mexicain.

SOPHUS RUGE

ET SES VUES SUR COLOMB

Par M. Henry VIGNAUD

Vice-Président de la Société des Américanistes.

Il y a déjà deux ans que le savant laborieux et éminent critique dont je vais vous entretenir n'est plus ; mais le Dr Ruge a tenu une si grande place, en Allemagne, dans les études qui ont pour objet l'histoire des découvertes géographiques, et particulièrement celle du Nouveau-Monde, qu'une Société comme la nôtre ne peut manquer au devoir d'honorer la mémoire d'un homme qui a traité avec une compétence exceptionnelle tant de sujets touchant à l'Américanisme, compris dans le sens le plus étendu.

Sophus Ruge, qui naquit, le 26 mars 1831, à Dorum, en Hanovre, et qui mourut à Dresde le 26 décembre 1903, était le fils d'un simple médecin de campagne. Il paraît avoir tout d'abord tourné ses vues vers l'état ecclésiastique ; mais les livres de voyage et d'histoire avaient un tel attrait pour lui que, peu à peu, il se détacha de la théologie pour s'occuper des questions de géographie historique, où il devait conquérir sa juste renommée.

En 1858, il enlève, au concours, la place de professeur d'histoire à l'École commerciale de Dresde ; en 1862, il obtient le grade de docteur en philosophie de l'Université de Leipzig à la suite d'une thèse curieuse sur Seleucus, cet astronome chaldéen du IIe siècle, dont nous savons bien peu de choses, mais dont Strabon tenait grand compte, et, en 1873, il publie un mémoire des plus intéressants sur une question de géographie américaine qui est restée un problème non encore complètement résolu : celui de l'origine de la dénomination de détroit d'Anian attribuée, trois cents ans avant sa découverte, au détroit de Béring, que l'on voit figurer sous ce nom de *Fretum Aniani*, et d'une manière relativement exacte, sur

des cartes du XVIe siècle dont la première est celle de Zaltieri, de 1565, et la seconde, celle de Mercator de 1569.

C'est l'année suivante que Ruge passa à l'École supérieure technique de Dresde (Polytechnikum), où il enseigna la géographie et l'ethnographie jusqu'à sa mort. Il donna à cette chaire d'une institution privée, n'ayant aucune attache officielle, un éclat exceptionnel. Pendant les trente années qu'il l'occupa, il déploya une activité scientifique extraordinaire. Cette activité s'étendit à bien des questions, mais celles relatives à la géographie historique eurent toujours les préférences de Ruge et on peut dire que c'est principalement à lui qu'est dû le grand développement, pris en Allemagne, par ces intéressantes études, qui ont presque disparu de nos recueils périodiques spéciaux.

C'est ainsi qu'il publia successivement, de 1874 à 1903, plusieurs éditions de son *Manuel de géographie* qui est devenu classique en Allemagne ; une seconde édition de l'*Histoire de la géographie* de Peschel (1877), à laquelle il ajouta une masse considérable de renseignements nouveaux ; sa grande *Histoire de l'époque des découvertes* (1881), dont il préparait une nouvelle édition quand la mort vint le surprendre ; une monographie étendue sur la découverte de l'Amérique, insérée dans l'ouvrage publié par la Société de géographie de Hambourg à l'occasion du IVe centenaire de ce grand événement ; une histoire érudite du developpement de la cartographie américaine jusqu'en 1570 ; une autre monographie, très importante, sur Vasco da Gama, qui parut en 1899, et enfin son *Columbus*, dont la première édition est de l'année 1901 et qui projette sur le grand Génois une lumière nouvelle si vive et si pénétrante.

Dans les dernières années de sa vie, Ruge s'était spécialement occupé des découvertes des Portugais. En 1901, il donna un curieux travail sur Valentin Fernand, cet Allemand morave qui imprima en 1502, à Lisbonne, un curieux recueil de voyages et auquel nous devons la relation de Gomez, ainsi qu'un mémoire sur les Açores, et, en 1903, il commença la publication d'une étude sur les découvertes des Portugais le long de la côte d'Afrique, que la maladie, dont il ne se releva pas, ne lui permit malheureusement pas d'achever; c'est un de ses plus remarquables travaux. Ruge a aussi donné dans divers recueils géographiques et historiques, notamment dans la Gazette géographique de Gotha (*Zeitschrift für wissent-*

schaftliche Geographie), et dans les *Geographischen Mitteilungen*, un nombre considérable d'articles critiques et de notices bibliographiques dont la réunion formerait plusieurs volumes. Les notices bibliographiques surtout sont de véritables modèles du genre, faisant connaître très exactement et toujours avec compétence, sinon avec bienveillance, les ouvrages auxquels elles se rapportent.

Je ne saurais donner ici une liste de tous les travaux de Ruge qui remplirait à elle seule plusieurs pages ; mais je voudrais montrer la part considérable qui revient à ce savant dans l'évolution des idées à laquelle nous assistons aujourd'hui, sur la valeur de Colomb et sur le caractère de son œuvre.

Ruge a été le premier à soumettre à un examen critique sévère les données que la tradition colombienne nous a transmises à ce sujet. Le premier, il a vu que Colomb n'était pas seulemeut un rêveur, un mystique sans aucune instruction, mais aussi un homme peu véridique, et il a osé le dire, ce qui était donner une preuve de courage plus rare qu'on ne le croit. Lorsqu'il publia en 1876 son mémoire sur les idées que Colomb se faisait du monde (*Die Wertanschauueng des Columbus*, Dresde), la tradition colombienne, telle que l'ont formulée le fils du découvreur et Las Casas, était généralement acceptée. La critique ne l'avait pas encore sérieusement entamée et c'était toujours elle que suivaient les auteurs. L'ouvrage du comte Roselly de Lorgues, dont les éditions se multipliaient dans toutes les langues, avait donné à cette tradition une forme populaire et séduisante qui attirait les lecteurs : la legende menaçait de prendre la place de l'histoire. Sous la plume enflammée de son panégyriste, le navigateur heureux était devenu un marin consommé, un cosmographe savant qu'éclairait l'inspiration divine. Le visionnaire se transformait ainsi en homme de génie, et le Génois autoritaire, violent et avide qui n'hésita jamais à dissimuler la vérité, quand son intérêt l'y conviait, prenait des proportions qui le rendaient digne de l'auréole des saints.

C'est au moment où le courant d'idées créé par cet ouvrage en faveur de la canonisation de Colomb prenait une forme alarmante, que parut le petit mémoire mentionné ci-dessus, où Ruge mit impitoyablement à jour la nullité scientifique et les défaillances morales de celui qu'on voulait élever si haut. Ce mémoire valut à son auteur des critiques amères et indignées. On lui jeta à la tête toutes les

mauvaises raisons que l'auteur de ces lignes se vit opposer, quand, suivant la voie ouverte par Ruge, il apporta la preuve que la seule des raisons de croire à la conception scientifique de Colomb que la critique avait laissé subsister — l'existence d'une correspondance avec Toscanelli — ne valait pas mieux que toutes les autres. Les opinions de Ruge, formées à la suite d'études approfondies, ne pouvaient être ébranlées par des contradictions qui ne s'appuyaient que sur des témoignages dont la source remontait à Colomb lui-même, auquel, malheureusement on ne peut plus ajouter implicitement foi, ou qui n'étaient motivées que par des raisons de sentiment dont la critique n'a pas à tenir compte, si respectables qu'elles soient. Il les reprit à nouveau, les creusa davantage et leur donna la forme rigoureuse et inattaquable qu'elles ont prises dans son *Columbus*, la dernière de ses œuvres importantes, l'une des plus solides de cet esprit vigoureux et clairvoyant.

Je dois noter cependant que, sur un point important, Ruge est allé trop loin dans le jugement sévère qu'il a porté sur Colomb. Après d'autres, mais mieux que tous, il a montré son insuffisance, non seulement comme marin et comme cosmographe, mais encore comme penseur et, ainsi que nous-même, mais avant nous, il a fait voir que l'homme moral, chez le découvreur de l'Amérique, n'était pas supérieur au navigateur. Mais il ne s'est pas arrêté là : il a enlevé à Colomb, pour la donner à Toscanelli, la seule chose qui lui appartint réellement : le mérite de sa grande découverte. Cette manière de voir n'était pas nouvelle, car, en réalité, elle date du jour où d'Avezac déclara au congrès d'Anvers, de 1871, que Toscanelli avait été l'initiateur de la découverte de l'Amérique, et depuis lors l'idée n'a cessé de faire du chemin ; mais personne ne l'a développée et mise en relief comme Ruge, et, aujourd'hui, elle domine dans la littérature colombienne. En Italie elle est courante, et nous avons vu M. de Lollis lui-même réduire le rôle de Colomb à celui d'exécuteur des plans d'un autre. En Espagne, l'Académie d'histoire a donné le prix fondé par notre président honoraire à M. Altolaguirre, qui a soutenu la même thèse en présentant Colomb sous un jour encore moins favorable, et aux États-Unis M. Thacher, tout en croyant louer Colomb, a adopté la même opinion, sans voir, peut-être, où elle le conduisait.

Dans cette curieuse phase de l'évolution de nos idées sur la valeur

réelle de Colomb et sur son rôle véritable dans l'événement le plus mémorable de l'histoire du Monde, c'est l'Allemagne qui a fait les plus grands pas. Ruge lui-même y a été dépassé. Le savant professeur s'était borné à voir dans Colomb le plagiaire de Toscanelli ; aujourd'hui un autre savant allemand n'hésite pas à lui contester même le courage et l'énergie nécessaires à l'exécution d'un plan dont il n'était pas l'auteur, et croit que la découverte de l'Amérique est due au seul fait que le chef de l'entreprise n'osa pas revenir en arrière.

Il faut remettre les choses à leur place. Colomb ne doit rien à Toscanelli. Il a trouvé ce que réellement il était allé chercher à l'Ouest : des îles et des terres nouvelles sur l'existence desquelles il avait recueilli toutes sortes d'indications qui lui avaient donné l'inébranlable conviction qu'avec des moyens d'exécution suffisants il les découvrirait. Ces moyens matériels d'action, il les a cherchés de divers côtés, il les a demandés avec une persistance que rien n'a pu rebuter, et quand il les eut obtenus, à force d'obsessions, il a résolument mis son projet à exécution.

La découverte de l'Amérique n'est donc pas un accident heureux, comme sont obligés de le soutenir ceux qui croient que Colomb était parti de Palos pour exécuter un plan emprunté à Toscanelli, plan que la rencontre inattendue d'un grand continent aurait fait avorter. Il a trouvé l'Amérique, non par hasard, mais parce qu'il l'avait cherchée ; il a fait, comme on l'a dit excellemment, ce que personne n'avait fait avant lui, et ce que personne ne pourra faire après lui. En ce sens, il est bien le révélateur du Globe, et la place qu'il occupe dans le Panthéon des grands hommes est bien plus belle que celle qui lui reviendrait s'il n'avait trouvé l'Amérique qu'en poursuivant la réalisation d'une entreprise insensée.

Malheureusement, on n'a pas de plus mauvais juge que soi-même, et Colomb, qui n'avait aucune science et qui n'était qu'un rêveur, sujet à des hallucinations, se persuada, après son arrivée aux Antilles, qu'il se trouvait parmi les îles du voisinage des Indes dont Marco Polo avait parlé et, une fois féru de cette idée, il s'appliqua à trouver toutes sortes de raisons pour montrer qu'il avait toujours voulu aller aux Indes ; peut-être même parvint-il à se le persuader à lui-même.

C'est au retour de Colomb que cette singulière prétention, dont il n'avait jamais été question auparavant, fut avancée pour la

première fois, timidement d'abord et ensuite très délibérément. Nous voyons alors Colomb chercher et marquer dans l'*Historia Rerum* de Pie II, dans l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly, et dans *Marco Polo*, tous les passages avec lesquels il a construit sa théorie de la petitesse du Globe et de la proximité des côtes orientales de l'Asie, qu'il a donnée, ensuite, pour être la base scientifique et la raison déterminante de son entreprise.

Que la correspondance attribuée à Toscanelli soit authentique ou non, il est certain qu'elle n'a n'a été produite que pour confirmer cette prétention nouvelle de Colomb. On n'a qu'à ouvrir le livre de Las Casas et les *Historie* pour voir que c'est uniquement dans ce but qu'on a publié ces pièces, dont on ne soupçonnait pas l'existence auparavant, et que sont seuls à connaître les deux premiers biographes de Colomb. Si celui-ci n'avait pas soutenu qu'il ne s'était embarqué à Palos que pour aller au Cathay, jamais il n'en aurait été question. La supposition, ainsi accréditée par Las Casas et par l'auteur des *Historie*, que c'est à Toscanelli que Colomb devait la théorie du grand dessein qu'il disait avoir eu, était devenue une certitude pour la plupart des auteurs et serait probablement restée dans l'histoire, si la publication intégrale des notes que Colomb a mises aux livres où il a puisé ses idées scientifiques n'avait montré qu'il n'en pouvait être ainsi.

Alors même, en effet, qu'aucune des nombreuses raisons qui ont été avancées pour montrer que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe, ne serait valable, le fait seul que nous pouvons aujourd'hui, au moyen de ces notes révélatrices, déterminer l'origine exacte de chacune des idées sur lesquelles Colomb a fondé sa théorie de la possibilité du passage aux Indes par la voie de l'Ouest, suffit pour établir que le savant florentin est étranger à la formation de cette théorie chez le découvreur de l'Amérique. Tous ceux qui maintiennent encore aujourd'hui que Toscanelli a été l'initiateur de la découverte de l'Amérique et qui confisquent au profit de ce savant le mérite, propre à Colomb, d'avoir conçu et exécuté son entreprise d'après des données foncièrement personnelles qu'il est impossible d'attribuer à l'astronome florentin, méconnaissent ce fait capital, qui doit dominer toute discussion ou toute recherche sur l'origine du projet dont la découverte de l'Amérique a été la conséquence.

Ruge a commis cette erreur qui a faussé son jugement, si droit d'ordinaire, quand il a parlé de l'influence que Toscanelli aurait eue sur Colomb. Cependant, malgré les réserves qu'il est nécessaire de faire sur ce point, je n'hésite pas à dire que les travaux de ce judicieux et perspicace critique ont exercé une influence considérable sur la formation des idées qui tendent de plus en plus, aujourd'hui, à se substituer à celles accréditées par la tradition colombienne, et le fait que j'ai eu à me plaindre de lui est une raison de plus pour moi de reconnaître hautement ce qui lui est dû.

Et puisque je viens de faire allusion au différend, ou plutôt au malentendu qui a existé entre Ruge et moi, qu'il me soit permis de m'expliquer ici franchement à ce sujet.

Lorsque je publiai mon livre sur Toscanelli qui apportait, en fait, d'autres et importantes raisons à l'appui des opinions qu'il avait lui-même exprimées sur Colomb, il l'accueillit très mal et attaqua les vues nouvelles qui sont présentées, avec les mêmes préjugés qui avaient caractérisé les injustes critiques dont ses propres idées furent l'objet, avant que le temps n'eût montré qu'elles étaient justifiées.

Par une méprise que je ne m'explique pas bien encore, il ne vit, dans la question de l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, qu'une question de cartographie, alors qu'elle était essentiellement une question de critique historique, ayant une portée qui dépassait de beaucoup le cadre où il la renfermait, et, considérant le livre à ce point de vue étroit, il le jugea avec la plus grande rigueur.

Cette attitude inattendue de la part d'un critique chez lequel je m'attendais à trouver un allié m'affecta autant qu'elle me surprit, et j'eus le tort de la relever dans une réplique dont je n'ai jamais cessé depuis de regretter les termes un peu vifs et la forme agressive. Ce n'était pas le ton qu'il convenait de prendre avec un homme dont la vie tout entière fait honneur aux lettres savantes et qui avait acquis par ses longs et méritants travaux, avec le droit de tout dire, celui d'être écouté avec déférence. Ce que j'écris ici, je l'aurais dit à lui-même, s'il avait vécu, et je suis certain que, comme un autre de mes adversaires, et non des moins éminents, M. Uzielli, dont je m'honore aujourd'hui d'être l'ami, il aurait rendu justice

aux intentions d'un homme qui, comme lui-même, ne cherchait et ne cherche que la vérité.

Ruge a laissé plusieurs enfants dont l'un, le Dr Walter Ruge, suit la voie laborieuse tracée par son père. Il a embrassé le professorat comme lui et l'a remplacé aux *Geographischen Mitteilungen*, auxquelles il collaborait depuis plusieurs années déjà, et a pris une place marquante dans cette revue bibliographique et géographique, l'une des plus influents de l'Allemagne.

Il existe un assez grand nombre de notices biographiques et critiques sur Sophus Ruge et son œuvre. Les plus importantes que je connaisse sont dues : à M. S. Gunther qui était l'ami de Ruge (*Allgemeine Zeitung*, Munich, 20 janv. 1904), au professeur J. Partsh (*Geographisch Anzeiger* de Gotha), au professeur Gravelius, de la Société de géographie de Dresde (19 janv. 1904), et au professeur Luigi Hugues, dont la monographie : *Sophus Ruge. Cenni biografici e bibliografici*, Turin, 1904, est un travail critique complet et excellent en tous points.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DU MEXIQUE PRÉCOLOMBIEN

LE MIXTÉCAPAN

Par M. Léon DIGUET

Chargé de missions du Ministère et du Muséum,
Membre de la Société des Américanistes.

La région montagneuse et accidentée qui constitue encore aujourd'hui le pays des Indiens mixtecs et qui vint former, après l'établissement des Espagnols, la province de la Mixteca, était désignée par les Nahuatls sous le nom de Mixtécapan. Ce territoire, compris à peu de choses près entre le 16 et le 18° de latitude nord et le 99° et le 101° de longitude, occupe, dans la division géographique actuelle, une partie assez importante de l'état de Oaxaca, plus une fraction des états de Puebla et de Guerrero.

Le nom que les indigènes donnaient à leur pays à l'époque de leur indépendance est inconnu. On sait seulement, par le père Antonio de los Reyes, missionnaire de Teposcolula et auteur d'une grammaire sur la langue du pays [1], que les Mixtecs étaient désignés par leurs voisins les Zapotecs sous le nom de *Mixtoguijxi* (chats sauvages), dénomination probablement ironique et venue de l'aspérité des sites que ces Indiens avaient choisis pour s'y établir.

D'après Pimentel [2], les dénominations de *Mixtecs* ou *Mixtecatl*

1. *Arte en lengua mixteca compuesta por el padre Fray Antonio de los Reyes de la orden de predicadores, vicario de Tepuzculula* (1593), publié par le comte H. de Charencey ; Alençon, 1889.

2. Francisco Pimentel, *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas de México*, t. II, chap. 34.

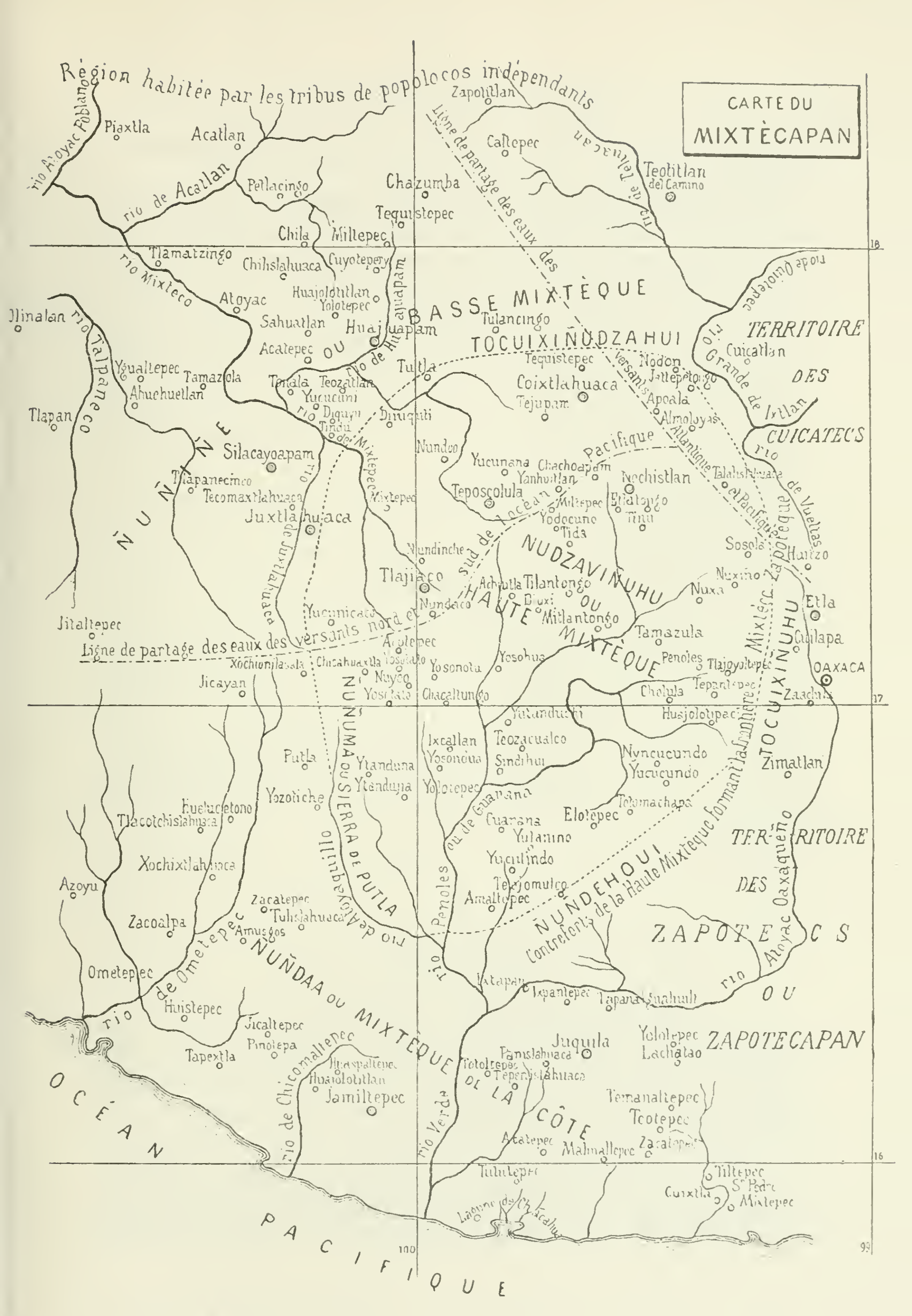
et de *Mixtécapan* dérivent du mot nahuatl *Mixtlan* (terre des nuages ou des brumes), terme composé de *Mixtli* (nuée) et du suffixe *tlan*, locatif. Ce nom aurait été donné au pays à cause du climat froid et brumeux qui règne très fréquemment sur les régions élevées du massif de la Haute Mixtèque.

Les limites du Mixtécapan étaient : au nord, le pays des Popolocos, restés indépendants, et dont la ligne frontière avec le Mixtécapan s'étendait de Zapotitlan de las Salinas à Acatlan ; à l'ouest, les provinces conquises par les Aztecs sur certaines tribus de Popolocos, et dont les limites, depuis Acatlan, venaient aboutir aux rivages du Pacifique en passant par Tlalpan ; à l'est, les rios de Tehuacan, de las Vueltas et Atoyac oaxaqueño, qui, formant de profondes vallées dans cette région éminemment montagneuse, séparent, du nord au sud, le Mixtécapan des pays occupés par les populations mazatèques, cuicatèques et zapotèques ; au sud, les rivages du Pacifique que les Mixtecs appelaient *Sahaandevoni* (pied du ciel).

Cette délimitation du pays habité par les Mixtecs est d'ailleurs loin d'être rigoureuse. Les frontières ont plusieurs fois varié. Ainsi dans le nord, les indigènes du territoire de Coixtlahuaca étaient unis avec certaines tribus de Popolocos qui s'étaient rendues indépendantes des autres tribus de même race dont le grand centre était Tecamachalco. La domination ou l'influence mixtèque s'étendit donc à une époque jusqu'à Tehuacan. A l'est, les habitants d'Almoloyas, alliés à ceux de Yanhuitlan agrandirent leur domaine en soumettant les Cuicatecs jusqu'à la sierra de Teotitlan. Plus au sud, les Mixtecs envahirent le pays des Zapotecs et établirent des colonies dans la vallée d'Oaxaca. Aussi les Zapotecs furent-ils obligés, pour empêcher les incursions mixtèques, d'élever des forteresses, auprès de Zimatlan et de Huizo, et d'y entretenir des garnisons.

Le Mixtécapan était partagé en trois grandes divisions dont les dénominations, subsistant encore aujourd'hui, correspondaient à des altitudes et climats différents. C'étaient :

1° La *Haute Mixtèque*, comprenant toute la partie culminante du massif montagneux, contrée au climat généralement froid et humide, offrant des escarpements abrupts, bordés de profonds ravins. C'est là que la tradition place le berceau de la civilisation


CARTE DU
MIXTÈCAPAN
Région habitée par les tribus de popolocos indépendants
rio Atoyac Poblano
Piaxtla
Acatlan
Zapotitlan
Caltepec
Teotitlan
del Camino
rio de Acatlan
Petlacingo
Chazumba
Tequistepec
Chila
Miltepec
Ligne de partage des eaux des
rio de Tehuacan
Tlamatzingo
Chihslahuaca
Cuyotepec
rio Mixteco
Atoyac
Huajolotitlan
Yolotepec
BASSE MIXTÈQUE
OU
TOCUIXIÑUDZAHUI
Tulancingo
rio de Quiotepec
TERRITOIRE
DES
CUICATECS
Cuicatlan
rio Grande de Ixtlan
Ilinalan
rio Talpaneco
Sahuatlan
Huajuapam
Acatepec
Tequistepec
Ñodon
Yguallepec
Tamazola
Tonala
Teozatlan
Tutla
Coixtlahuaca
Apoala
Ahuehuetlan
Yucucuni
Tejupam
Almoloyas
Tlapan
Silacayoapam
Nundoo
Yucunana
Chachoapam
Yanhuitlan
Nochistlan
rio de Vueltas
Tlapanecinco
Tecomaxtlahuaca
Teposcolula
Miltepec
Yodocuno
Tida
Juxtlahuaca
Mixtepec
rio de Juxtlahuaca
Sosola
Huitzo
Ñundinche
NUDZAVIÑUHU
OU
HAUTE MIXTÈQUE
Tlajiaco
Nuxiño
Nuxa
Etla
Achiutla
Tilantongo
Mitlantongo
Yucunicaco
Nundaco
Tamazula
Cuilapa
Jitaltepec
Ligne de partage des eaux des versants nord et sud de l'océan Pacifique
Penoles
Yosonotu
Yosohua
OAXACA
Xochionilahuala
Chicahuaxtla
Nuyoo
Zaachila
Jicayan
Chalcaltungo
Cholula
Tepantepec
Huajolotipac
ÑUÑUMA OU SIERRA DE PUTLA
TOCUIXIÑUHU
Putla
Ixcatlan
Yosonotua
Teozacualco
Sindihui
Nuncucundo
Yucucundo
Zimatlan
Ytanduna
Ytenduna
Yolotepec
Yozotiche
Huehuetono
Tlacotchisiahuaca
Elotepec
Tlamachapa
Cuanana
Yutamino
rio de Guanana
TERRITOIRE DES ZAPOTECS OU ZAPOTECAPAN
Xochixtlahuaca
Yucutindo
rio Atoyac Oaxaqueño
Azoyu
Tlaxomulco
Amaltepec
Zacatepec
Tulixlahuaca
Amusgos
ÑUNDEHOUI
Contreforts de la Haute Mixtèque formant la frontière
Zacoalpa
rio de Ometepec
ÑUÑDAA OU MIXTÈQUE DE LA CÔTE
rio Penoles
Ometepec
Ixtapan
Ixpantepec
Tapana
Quahuitl
Huistepec
Jicaltepec
Pinotepa
Tapextla
Juquila
Yolotepec
Lachatao
rio de Chicomaltepec
Huaspaltepec
Huajolotitlan
Totoltepec
Tepenixtlahuaca
Jamiltepec
Temanaltepec
Teotepec
OCÉAN
rio Verde
Acatepec
Malmaltepec
Zacatepec
Tututepec
Tiltepec
St Pedro Mixtepec
Cuixtla
Lagune de Chacahua
PACIFIQUE
100
98
18
17
16

mixtèque et c'est ce qui lui a valu le nom de *Ñudzaviñuhu* (terre estimée, vénérée).

2° La *Basse Mixtèque* ou *Ñuñine* (terre chaude), région relativement basse, chaude, aride, beaucoup moins accidentée que la précédente, formant toute la partie nord et ouest du Mixtécapan

3° La *Mixtèque de la côte*, comprenant les plaines basses et généralement peu accidentées qui s'étendent jusqu'à l'océan Pacifique. Les indigènes donnaient à cette partie de leur territoire le nom de *Ñuñdaa* (terre plane) ou *Ñuñama* (terre de maïs).

Outre ces trois principales divisions, les Mixtecs employaient encore quatre autres dénominations pour désigner certaines régions offrant quelques particularités.

Ainsi la partie nord-est de la Basse Mixtèque qui confinait avec le pays des Popolocos et qui avait une population mélangée, où Mixtecs et Popolocos vivaient en harmonie sous un même régime, se nommait *Toxijñudzahui*. Les contreforts escarpés de la Haute Mixtèque avaient reçu pour la partie qui confine avec la vallée d'Oaxaca le nom de *Tocuixiñuhu* et, pour la zone qui, faisant suite à cette dernière, descendait vers le sud, le nom de *Ñuñdehoui* (terre du ciel). Enfin *Ñuñuma* (terre des brumes) désignait le contrefort occidental, c'est-à-dire la crête montagneuse connue sous le nom de Sierra de Putla. Ce nom de Ñuñuma lui fut donné parce que la vapeur d'eau qui s'élève du Pacifique vient s'y fixer en formant des brouillards.

I

TOPONYMIE

Les dénominations géographiques du Mixtécapan, telles qu'elles sont encore usitées, sont pour la plupart d'origine nahuatle, du moins en ce qui concerne les localités un peu importantes. Cette substitution d'une langue étrangère à celle couramment encore parlée dans le pays pour la désignation des localités peut trouver son explication dans les événements de diverses époques. D'abord, le commerce florissant, établi depuis une époque sans doute reculée, entre les Mixtecs et les populations civilisées des différentes parties

du Mexique. Ensuite, plusieurs guerres ayant été engagées avec les puissants souverains de la vallée de Mexico, les Mixtecs, sans avoir été complètement vaincus et asservis, durent néanmoins subir des relations continuelles avec les Aztecs pour le règlement des tributs. Enfin l'arrivée des Espagnols et surtout l'établissement des missionnaires fit prévaloir la nomenclature nahuatle, laquelle, quoiqu'un peu altérée, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Toutefois, les anciennes dénominations en langue mixtèque ne sont pas perdues : elles sont demeurées quelque peu courantes parmi les indigènes, qui, tout en adoptant les us et coutumes espagnols, ont su conserver leur langue, ainsi qu'une grande partie de leur ancien caractère national.

La dénomination des petites localités dont le nom mixtèque n'a pas été changé offre quatre affixes qui reviennent fréquemment dans la composition des mots, ce sont :

1° *Yodo* ou *Yoso*, plateau, plaine (Yodocono, Yodohino, Yodoyuxi, Yodañaña, Yosocani, Yosocuta) ;

2° *Yucu* ou *Youcou*, montagne (Yucuane, Yucucuy, Yucuyachi, Yucutandua, Yucutindo, Yucuxaco) ;

3° *Yuta*, *Yusa* ou *Youta*, rivière (Yutachi, Yutacoyo, Yutandu, Yutanduchi, Yutatiana, Yuteche) ;

4° *Ñuhu* ou *gnokou*, terre, village (ñuñu, ñuñuma, ñuxaa, ñuxaño, ñuxini, ñudiche, ñundeya, Yucuñuñu).

Le P. Antonio de los Reyes donne, dans sa grammaire, une liste en nahuatl et en mixtèque des principales localités dn Mixtécapan. Avant de reproduire cette liste, je citerai dans les deux langues quelques étymologies qu'il m'a été possible de retrouver, sur la toponymie de certaines localités. Elles montreront que, assez souvent, comme le remarquent quelques historiens, la substitution du mot nahuatl au mixtèque s'est faite par simple traduction :

Achiutla. Ñundecu ou Ñ'dico. Nahuatl : achio, fréquent ; oztli, grotte ; tlan, localité ; localité de la grotte fréquentée. Mixtèque : ñuñu, village ; dico, pulvérisé. — *Apoala. Yutatnoho.* Nahuatl : atl, eau ; poloa, faire de la boue. Mixtèque : Yuta, rivière ; tnoho, seigneur. — *Adeques. Duluche.* Nahuatl : adeques, commencement ; tête, sommet. Mixtèque : tindui, sommet ; luchi, petit. — *Amoltepec. Yucumama.* Nahuatl : amolli, savon ; tepetl, montagne. Mixtèque : yucu, montagne ; mama, savon. — *Atoyac. Yutacano.*

Nahuatl : atoyac, rivière. Mixtèque : Yuta, rivière ; canu, grande. — *Amusgos. Ñuñuma.* Nahuatl : amoxtli, papier d'agave ; co, localité. Mixtèque : ñu, de ñuhu, village ; nama, totomaxtle ou feuille qui enveloppe l'épi de maïs.

Chicahuaxtepec. Yucacahua. Nahuatl : chicahuatl, fort, fortifié ; tepetl, montagne. Mixtèque : yucu, montagne ; cahua, grotte. — *Chacaltongo. Ñuñdeya.* Nahuatl : chacalli, écrevisse ; tontli, diminutif ; co, localité. Mixtèque : ñuhu, village ; ndeya, nombreux. — *Chachoapam. Yutañañi.* Nahuatl : chalonia, mettre la zizanie ; choca, pleurer ; apam, rivière. Mixtèque : Yuta, rivière ; ñuni, frère. — *Coixtlahuaca. Yodocoo.* Nahuatl : coatl, serpent ; ixtlahuacan, plateau. Mixtèque : yodo, plateau ; coo, serpent. (La population de cette ville était en partie popoloco. Ces Indiens donnaient à Coixtlahuaca le nom de Yuguinche qui a la même signification qu'en nahuatl et en mixtèque.) — *Cuilapan* ou *Coyolapan. Sahayuco.* Nahuatl : culloa, peindre ; ou coyotl, coyote ; apam, rivière. Mixtèque : saha, en bas, au pied ; yucu, montagne.

Etlatongo. Yucunduchi. Nahuatl : etl, haricot ; tontli, diminutif ; co, localité. Mixtèque : yucu, montagne ; n'duchi, haricot.

Huajuapan. Ñudzaï ou *Ñudee.* Nahuatl : huaxim, « leucena esculenta » ; o, de otli, chemin ; apam, rivière ; oatl, source. Mixtèque : ñuhu, village ; dee, valeureux. — *Huajolotipac. Teyudicolo.* Nahuatl : huexolotl, dindon ; ipac, sur, au-dessus, jusqu'à. Mixtèque : teyu, ravin ; dicolo, dindon. — *Huaxolotitlan, Huacuchi.* Nahuatl : huexolotl, dindon ; tlan, localité. Mixtèque : hua, bien, bon ; cuchi, mur. — *Huiztepec. Yucuiñu.* Nahuatl : huitztl, épine ; tepetl, montagne. Mixtèque : yucu, montagne ? iñu, épine.

Ixcatlan. Yosocache. Nahuatl : ixcatl, coton : tlan, localité Mixtèque : yoso, plateau ; cache, coton.

Jaltepetongo. Itun nuti. Nahuatl : xalli, sable ponceux ; tepetl, montagne ; co, localité. Mixtèque : itun, monticule ; nuti, sable. — *Jicayan, Nuchicua.* Nahuatl : xicalli, jicara ; yan, localité. Mixtèque : nuhu, terre ; chicua, fruit de mamey. — *Jamiltepec. Casando.* Nahuatl : xamilli, adobe ; tepetl, montagne. Mixtèque : casan, maison ; duo, adobe.

Mitlatongo. Andayas. Nahuatl : mitlan, enfer ; tontli, diminutif ; co, localité. Mixtèque : Andayas, enfer (ce nom semble avoir été donné à cause d'une grotte d'où sort une poussée d'air).

Nochistlan. Nuataco ou *Nunduco*. Nahuatl : nochestli, cochenille; tlan, localité. Mixtèque : ñuhu, terre; atoco, vers; n'duco, cochenille.

Ometepec. Yucuvui. Nahuatl : ome, deux; tepec, montagne. Mixtèque ; yucu, montagne ; vui, deux.

Pozotitlan. Itundujia. Nahuatl : pozonallo, écumant, mousseux; titlan, localité. Mixtèque : itun, colline ; dujia, « pozole ». — *Putla*. ou *Poctlan. Ñucaa*. Nahuatl : poctli, brume; tlan, localité. Mixtèque : ñuhu, terre; caa, ocre. — *Pinotepa. Dooyu*. Nahuatl : pinolli, poussière; tepetl, montagne ; pan, localité. Mixtèque : duvo, adobe; yu, pierre.

Tlajiaco ou *Tlachquiaucho. N'dijiñu* ou *Ñdiñu*. Nahuatl : tlacho, jeu de pelote; quiahuitl, endroit planté d'arbres. Mixtèque : ñ'dijinu, panorama, point de vue. — *Tequistepec. Yucununa*. Nahuatl : tequisquitl, salpêtre; tepec, montagne. Mixtèque : yucu, montagne; ñuña, salpêtre.

Yuquila. Excuhue. Nahuatl : xiuh. chose belle; quilitl, amaranthe; tlan, localité. Mixtèque : escu, amaranthe; hue. teint, peint.

Voici maintenant la liste des localités, avec la correspondance des noms en Nahuatl et en Mixtèque, d'après l'ouvrage du père Antonio de los Reyes :

1° *Haute Mixtèque.*

Nahuatl.	*Mixtèque.*
Yanhuitlan	Yodzocahi
Chachuapa	Yuta nani
Cuyotepec	Yucu ñana
Tiltepec	Yucuinoo
Tepozcolula	Yucundaa
Tlajiaco	N'dijiñu
Chicahuaxtla	Tnut nono
Cuiquila	Ñuu cuine
Ocotepec	Yucuite
Coixtlahuaca	Yodocoo
Tequistepec	Yucuyu
Ycatlan	Sidzaa ou Yosocache

Achiutla	Ñundecu
Malinaltepec	Yucuane
Tlatlaltepec	Yucuquesi
Atayac	Teyta
Tlaltzultepec	Yucucuihi
Chalcatongo	Ñundaya
Amoltepec	Yucunama
Yolotepec	Yucuñeni
Atlatlanca	Ñunquaha
Apoala	Yutatnoho
Quautla	Dzandaya
Chicahuaxtepec	Yucacadza
Nochistlan	Ñyatoco ou Ñunduco
Quautlilla	Yucundec
Etlatongo	Yucunduchi
Tilantongo	Nuntnoo
Mitlatongo	Dzandaya ou Andayas
Patlaixtlahuaca	Yodzocono
Tejupa	Ñundaa
Tzoyaltepec	Añuu
Tonaltepec	Yucundij
Tamazulapa	Tequeyui
Tuctla	Yucuyaa ou Ñuuhuia
Teotzaqualco	Chiyocanu
Tzenzontepec	Yucucetuvi
Penoles et Elotepec	Yucundedzi
Mixtepec	Yadzoñuu, huico

2° *Basse Mixtèque.*

Tonala	Ñuu nine
Atoyac	Yutacanu
Iqualtepec	Yucunicana
Tlapanala	Ytnundahua
Silacayoapam	Ñunduyu
Tlapalcinco	Yutanaha
Justlahuaca	Yodzocuiya
Tecomantlahuaca	Yodzo Yaha
Tlacotepec	Yucucuanu
Ycpactepec	Yucunuyu
Tezoatlan	Nusiya
Huajuapan	Ñundzaï ou Ñudee

Chila	Toavui
Yxitlan	Ñuusaha
Cuyotepec	Ñuuñaña
Miltepec	Dahanduvua
Camotlan	Ñundihi
Xochitepetongo	Ayuu
Guajolotitlan	Yuhuacuchí
Tequistepec	Yucundaye
Chazumba	Yodzoñuqueude
Guapanapa	Tnuhuito
Capotitlan	Chiyoyadza
Acatepec	Yucutnuyo
Petlacingo	Nuhuyuvui
Acatlan	Yutadisaha
Piaxtla	Sahanuhucu
Chiantla	Ñuhuquende
Tlapa	Yutandayu
Alcusauca	Yutaquaa

3° *Mixtèque de la côte.*

Putla [1]	Nucaa
Cacatepec	Yucusatuta
Amusgos primeros	Yudzotaca
Amusgos secundos	Yodzocosa
Xicayan del padre nieto	Ñuhusiquaha
Xicayan de Tobac	Ñuhudzahui
Ometepec	Yucuvui
Ygualapa	Yutañeni
Totoltepec	Yucudzaa
Pinotepa	Dooyu

1. Le père Antonio de los Reyes place Putla dans la Mixtèque de la côte, quoique cette ville soit considérée par d'autres auteurs comme appartenant au royaume de Tilantongo, c'est-à-dire à la Haute Mixtèque.

II

OROGRAPHIE ET HYDROGRAPHIE

Dans sa presque totalité, le Mixtéeapan consiste en un rameau de la Sierra Madre de Oaxaca, qui, se trouvant séparé du reste du soulèvement par de profondes vallées, vient constituer un massif indépendant. Ce massif montagneux, dont la Haute Mixtèque peut être considérée comme le centre ou le point culminant, offre dans cette région l'aspect d'une contrée des plus mouvementées. Partout le sol se montre fort accidenté. Ce ne sont que successions d'escarpements et de plateaux, souvent bordés de précipices, limitant de profondes barrancas par lesquelles se déversent, à la saison des pluies, d'impétueux torrents qui viennent alimenter les cours d'eau de la zone plus plane des vallées.

Les grandes rides montagneuses de la Haute Mixtèque, dont les pics les plus importants portent, en général, les noms des localités auprès desquelles ils se dressent, sont : les sierras de Itundujia, Chicahuaxtla, Juxtlahuaca, Nochistlan, Teposcolula, Putla, etc. Dans les parties basses du Mixtéeapan, les chaînes de montagnes qui prennent naissance, pour la plupart, au massif central, sont beaucoup moins rapprochées. Elles déterminent de larges vallées, où s'échelonnent les centres populeux de la Basse Mixtèque et de la Mixtèque de la côte. Ces sierras, en général, comme celles du massif central, n'excèdent guère une hauteur de 2.500 mètres. Elles n'ont d'autre désignation que celle qu'elles empruntent aux localités voisines. Ce sont, du nord au sud, les chaînons ou sierras des districts de Juquila, Jamiltepec, Ometepec, Morelos, Huajuapan, Coixtlahuaca, Teotitlan.

C'est grâce, en partie, à la configuration orographique de leur pays, que les Mixtecs ont pu conserver encore jusqu'à nos jours quelque chose de la physionomie native. Car, au début de leur civilisation, rencontrant un sol naturellement défendu, ils purent donner libre cours, sans inquiétude, à leur organisation et à leur activité et, par là, arriver rapidement à constituer une nation puis-

sante qui, quoique à la fin vaincue par les Aztecs, garda certains traits d'autonomie jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Ces derniers, ne rencontrant là qu'une région peu accessible et peu apte à leur fournir les richesses qu'ils cherchaient avant tout, ne s'y établirent pas et laissèrent cette province presque uniquement sous l'administration des missionnaires.

Le territoire mixtèque est situé en partie sur la ligne de partage des eaux qui vont au golfe du Mexique et à l'océan Pacifique. Mais ce qui s'en développe sur le versant Atlantique, ne comprend, comparativement à l'autre versant, qu'une très faible superficie. Le réseau hydrographique du versant Atlantique qui fournit son apport aux affluents du rio *Papaloapam* est représenté, au nord, par les ravins et les rivières, à sec une grande partie de l'année, qui affluent au rio *Tehuacan* et, au sud, par les torrents des contreforts occidentaux de la Haute Mixtèque, qui viennent, à la saison des pluies, grossir considérablement les eaux du rio de *las Vueltas*, lequel, après une course des plus tortueuses dans la profonde *cañada de los Cues* s'unit au rio de *Tehuacan* et au rio *Grande de Ixtlan*, pour former le rio de *Quiotepec*, un des plus importants affluents du *Papaloapam*.

La ligne de démarcation des deux versants court, à peu de chose près, en ligne droite du nord au sud-est, depuis le village de Caltepec jusqu'à la sierra de Huizo, auprès du village de San Sebastian de las Sedas. C'est une petite localité, aujourd'hui sans importance, mais qui, topographiquement, présente cet intérêt, d'être le point où le rio *Atoyac oaxaqueño* prend naissance et d'où de l'est à l'ouest, part une nouvelle ligne qui vient séparer dans la région élevée de la Haute Mixtèque les bassins des deux grands cours d'eau qui se dirigent vers le Pacifique.

Quant au versant Pacifique, indépendamment du rio de *Ometepec* et de quelques rivières de peu d'importance qui arrosent la Mixtèque de la côte, la contrée se partage en deux grands bassins hydrographiques dont la ligne de séparation décrit dans le centre de la Haute Mixtèque, en partant de Las Sedas, une courbe ondulée qui passe par Nochistlan, Yanhuitlan, Teposcolula, Tlajiaco. Le versant occidental présente donc deux réseaux hydrographiques distincts, dont les eaux se jettent dans le Pacifique par des direc-

tions diamétralement opposées, au nord par l'*Atoyac poblano*, affluent du rio de *las Balsas*, au sud par le rio *Verde*.

Le réseau nord comprend le rio *Tlapaneco* qui prend sa source dans la sierra de Morelos (Guerrero), auprès d'Atlamaxalcinco, et forme, du sud au nord, la frontière occidentale de la Basse Mixtèque, et le rio *Mixteco*, important cours d'eau, auquel viennent se joindre les rios de *Mixtepec*, *Justlahuaca*, *Teposcolula* et *Huajuapan*. Les trois premiers prennent leur source dans la Haute Mixtèque et le quatrième qui se réunit avec celui de Teposcolula, arrose la partie septentrionale du Mixtecapan.

Le rio Verde, qui dessert le versant sud, forme, depuis Las Sedas, la grande vallée d'Oaxaca et reçoit, dans son cours supérieur où il prend le nom d'*Atoyac oaxaqueño*, les torrents des contreforts de la Haute Mixtèque. Ce n'est que beaucoup plus au sud que la plus grande partie des eaux du bassin méridional lui est apporté par le rio Peñoles.

III

HAUTE MIXTÈQUE OU ÑUDZAVIÑUHU

La Haute Mixtèque, ce vaste plateau au sol des plus disloqués, est donc vraiment le réservoir hydrographique de la plus grande partie du Mixtécapan.

Dans la division actuelle, cette contrée comprend les districts de Teposcolula, Tlajiaco, Nochistlan et partie de ceux de Juxtlahuaca. Etla, Alvares. Les délimitations naturelles sont : au nord, les contreforts voisins de Coixtlahuaca qui représentent la partie élevée et le début de la zone désignée sous le nom de *Tocuixiñudzahui*; à l'est, la profonde gorge au fond de laquelle coule le rio de las Vueltas et les contreforts limitrophes du pays des Zapotèques ; au sud les prolongements de ces mêmes contreforts, d'où le rio Peñoles ou de Cuanana vient se jeter dans le rio Verde ; à l'est par les versants occidentaux des sierras de Putla et de Juxtlahuaca.

La tradition place sur la Haute Mixtèque le berceau de la civilisation nationale, étendue, plus tard, à tout le pays et parvenue à

un haut degré de prospérité. Deux localités sont indiquées comme ayant été le point de départ de l'émigration qui colonisa le pays, *Apoala* et *Achiutla*. Les colonies s'accrurent et formèrent des centres urbains qui, quoique réduits aujourd'hui à de simples villages, n'en constituèrent pas moins, lors de la conquête européenne, des villes florissantes. Nous nous arrêterons aux principales. D'abord, Apoala et Achiutla que nous venons de nommer.

Apoala (Santiago) n'est plus aujourd'hui qu'une petite bourgade de 800 habitants, située à une altitude de 1.600 mètres, dans un ravin formé par trois chaînons dépendant de la sierra de Nochistlan. Les crêtes de ces chaînons offrent un certain nombre de pics qui portent les noms de Huautla, Nodon, Jaltepetongo, Apasco, Chicahua, et la Peña colorada dont la hauteur atteint 2.900 mètres. Le village est traversé par une rivière torrentueuse qui prend sa source dans une grotte nommée *Yuviyucuman* (grotte profonde). Cette grotte célèbre, aux époques précolombiennes, par les pèlerinages qui y avaient lieu, se trouve sur la montagne *Yucuman* (montagne profonde). La rivière, désignée aujourd'hui sous le nom de rio de Apoala, se précipite après de nombreux rapides dans le rio de las Vueltas, auprès de Tomelin, après avoir traversé un étroit et pittoresque cañon de 250 mètres de profondeur.

Ce qui a fait localiser le lieu d'origine de la nation mixtèque à Apoala, c'est son nom mixtèque *Yutatnoho* ou *Yutatnuhu*, traduit dans les auteurs par rivière d'où sortirent les seigneurs, la race, la lignée. Apoala, toujours suivant la tradition, devait sa fondation à une famille venue d'un point qui plus tard se nomma Tilantongo. Cette famille s'étant accrue considérablement, se dispersa ensuite pour coloniser le reste du pays. Dans la division politique actuelle, Apoala appartient au district de Nochistlan.

Achiutla ou Achutla (Achioztlan) est représenté aujourd'hui par deux villages situés à peu de distance l'un de l'autre, San Juan Achiutla et San Miguel Achiutla, dont la population totale arrive à peine à 1.800 individus. L'altitude moyenne prise entre les deux villages est de 1.800 mètres. La ville ancienne était placée au nord du village de San Miguel, sur le plateau où s'élève aujourd'hui l'église. Avant la conquête, la population atteignait 14.000 habitants, mais elle se trouva considérablement réduite à la suite d'une épidémie de « mazahuatl ». Établie au centre de la Haute Mixtèque, Achiutla

était la résidence du chef qui gouvernait le Mixtécapan. Après la scission qui divisa le pays en trois principautés, cette ville resta le centre spirituel où résidait le *taysacca* ou chef religieux. Le temple était fameux. On y venait, de toutes parts, pour rendre hommage à une divinité considérée comme une personnification de Quetzalcoatl. C'était une émeraude de grande dimension sur laquelle se trouvaient gravés un oiseau et un serpent. Ce joyau excita l'admiration des Espagnols par la perfection et le fini de son travail; il fut détruit par les missionnaires [1].

Auprès de l'ancienne ville s'ouvre une grotte, l'entrée présumée d'un souterrain qui communiquait avec le village de San Juan et par lequel, en temps de guerre, on pouvait aller de l'un à l'autre des deux villages.

Le nom nahuatl d'Achiutla paraît lui venir de cette grotte. En le décomposant, on y trouve, en effet : *Achio* fréquemment, *oztli* grotte, *tlan* localité (localité de la grotte fréquentée) ou *Atl* eau, *chipini* goutter, *otli* route, *tlan* localité (endroit des routes où suinte l'eau). Quant au nom mixtèque *Ñdico*; il signifie pulvérisé. Ce nom aurait été donné au nouveau village, à cause de l'émeraude vénérée que les missionnaires avaient réduite en poudre.

La situation géographique, la splendeur et l'importance religieuse d'Achiutla sont probablement les causes qui l'ont fait considérer comme le lieu d'origine de la nation mixtèque. Jusqu'à présent, on n'a pas d'ailleurs de renseignements précis qui puissent prouver sa priorité sur Apoala. Quelques auteurs plus récents ont cru, sans plus de fondement, devoir placer ce lieu d'origine à Tilantongo ou à Sosola. Achiutla est situe dans le district de Tlajiaco.

Nochistlan ou *Nocheztlan* (Santa Maria Asuncion), petite ville encore aujourd'hui d'une certaine importance par sa situation géographique et politique, est le chef-lieu du district auquel elle donne son nom. Elle s'étend sur un plateau de 1.700 mètres d'altitude. Le climat, par suite d'une exposition aux vents, est froid. La population s'élève à 2.400 habitants. Au temps de la splendeur des Mixtecs,

1. Le renom de la divinité que symbolisait cette émeraude était si répandu dans tout le Mexique, que Moctezuma, lorsqu'il apprit l'arrivée des Espagnols, envoya immédiatement au souverain mixtèque des émissaires chargés de riches présents, afin qu'en son nom on fît faire des sacrifices et que l'on consultât l'idole au sujet des étrangers.

Nochistlan était le principal centre commercial du Mixtécapan. De là l'on expédiait la cochenille dans les pays civilisés les plus éloignés. Le souverain d'Achiutla se servait de ses voyageurs commerçants comme de diplomates et d'émissaires pour sa politique. L'ancienne ville, dont il existe encore les ruines, connues sous le nom de *Pueblo viejo*, se dressait sur une hauteur à proximité du plateau où fut bâtie la cité moderne.

Yanhuitlan (Santo Domingo) avait, à peu de chose près, la même importance religieuse qu'Achiutla. Elle possédait, comme cette dernière ville, une grotte ou temple souterrain fameux, où résidait un des grands chefs religieux. Les vieillards et les femmes qui, à cause de leur faiblesse, ne pouvaient gravir les pentes escarpées de la montagne d'Achiutla, venaient apporter leurs offrandes à ce temple. Comme Nochistlan, Yanhuitlan était un grand centre commercial d'où l'on exportait les graines et les fruits jusqu'au Guatemala.

Après la conquête espagnole, les religieux dominicains y installèrent leur premier couvent. A cette époque, c'était une ville bien peuplée, dont la population s'élevait, selon Burgoa, à 12.000 familles. Aujourd'hui elle n'est plus représentée que par un simple village d'un millier d'habitants. Yanhuitlan, qui se trouve à une altitude de 1.790 mètres, est situé dans le district de Teposcolula, sur la ligne de partage des eaux des versants nord et sud du Pacifique.

Tilantongo (Santiago) était la principale résidence des souverains du Mixtécapan, ce qui fit donner à la Haute Mixtèque le nom de royaume de Tilantongo. Cette ville, située à une altitude de 1.740 mètres, à peu près à égale distance d'Achiutla et de Yanhuitlan, est aujourd'hui complètement déchue de son antique splendeur; ce n'est plus qu'un simple village de 900 habitants du district de Nochistlan.

Chalcatongo (Santa Maria) gardait la nécropole des monarques de Tilantongo et des pontifes d'Achiutla. Cette nécropole, où les corps momifiés étaient conservés dans des loges creusées à même le roc, consistait une grotte profonde des environs. La grotte renfermait encore les archives de la nation et une foule d'objets précieux que l'on voulait dérober aux regards du vulgaire. L'entrée était, sous peine de mort, interdite au peuple; les prêtres seuls pouvaient y

pénétrer. Chalcatongo, aujourd'hui, n'est plus qu'un bourg de 2.500 habitants, appartenant au district de Tlajiaco.

Après ces six principales villes qui représentent les grands centres d'évolution et d'activité des habitants de la Haute Mixtèque, on en comptait un certain nombre qui ont aussi joué un rôle très important jusqu'à l'arrivée des Espagnols, tant au point de vue religieux ou commercial qu'au point de vue des guerres et des luttes que les Mixtecs eurent à soutenir contre les Zapotecs, ou contre les souverains de Mexico. Tels sont : *Tecomaxtlahuaca* où, du haut d'une montagne, on sacrifiait et précipitait les prisonniers de guerre ; *Chicahuaxtla*, situé sur la sierra de ce nom, avec de nombreuses grottes, parmi lesquelles une tout spécialement servai de temple souterrain; *Tlajiaco* et *Teposcolula*, villes ayant conservé en partie leur importance et devenues aujourd'hui, au même titre que Nochistlan, chefs-lieux des districts auxquels elles donnent leur nom.

Les villes situées sur le sommet des escarpements qui bordent la Haute Mixtèque étaient, pour la plupart, des places fortes qui défendaient les routes donnant accès au plateau central, telles étaient : *Sosola* ou *Tzotzolan*, cité bien défendue par la nature. Les deux rivières qui l'entourent ont découpé de hautes berges à pic, la protégeant et l'isolant de tous côtés, sauf en un étroit passage qui servait d'entrée. De cette conformation lui vient très probablement sa dénomination nahuatle (*tzotzol* coupure, blessure, *tlan* localité). Sosola fut en quelque sorte la porte de la Haute Mixtèque. La *cañada* qui, de la vallée du rio de las Vueltas, y conduisait, rendait facile l'accès des hauteurs du plateau central. A l'époque des guerres avec les Aztecs, la ville fut le théâtre de sanglantes batailles et, à l'arrivée des Espagnols, ce fut par cette route que la première expédition de reconnaissance envoyée par Fernand Cortez pénétra dans la Haute Mixtèque. Aujourd'hui Sosola n'est plus représenté que par les trois villages de San Geromino, San Juan et San Mateo, dont le chiffre de la population atteint à peine un millier d'habitants.

Almoloyas (S[ta] Maria) se trouve placé sur le versant oriental de la crête montagneuse de Jaltepetongo, Apaxco et Apoala. Aux flancs de cette sierra, à partir d'une hauteur de 2.000 mètres et à proximité de la ville, se trouve toute une série de promontoires

étagés les uns au-dessus des autres, dépendant des versants de deux montagnes désignées en langue mixtèque sous les noms de *Cahuaxandu* et *Cahuanducuayo*. Ces promontoires, bordés de précipices, donnent à la localité un caractère de pittoresque vraiment grandiose. A une époque ancienne, les habitants d'Almoloyas, voyant le peu de ressources que leur territoire pouvait leur fournir, résolurent de s'annexer les fertiles terrains appartenant à leurs voisins les Cuicatecs, ce pourquoi ils s'allièrent aux habitants de Yanhuitlan, et moyennant une certaine redevance annuelle, ces derniers, très nombreux, les aidèrent à envahir et à soumettre toute une grande étendue de terrain jusqu'à la sierra de Teotitlan. Cette conquête assura la splendeur d'Almoloyas et les Cuicatecs, demeurèrent sous la domination mixtèque jusqu'aux guerres avec Ahuitzotl et Mocteuzoma. Almoloyas et Sosola furent les deux villes frontières les plus importantes de la souveraineté de Tilantongo. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un modeste village du district de Nochistlan, de 300 habitants, situé à une altitude de 1.800 mètres. Sur la frontière occidentale de la Haute Mixtèque, on voyait *Putla* ou *Poctlan*, ville dont la position géographique joua, dans les rapports entre la Haute Mixtèque et la Mixtèque de la côte, un rôle d'une certaine importance. Elle avait un marché fameux dont les ruines subsistent encore. La présence de ce marché marqua une époque dans l'évolution du Mixtécapan. Il donnait lieu annuellement à une fête de plusieurs jours à laquelle les habitants du royaume de Tilantongo et ceux de la principauté de Tututepec venaient concourir en apportant les produits de leurs territoires. L'institution de cette fête fut le prétexte d'un conflit entre les deux principautés. Jusqu alors, elles avaient été unies dans une sorte de fédération. De cette fédération, la Haute Mixtèque avait, d'abord, eu la direction. Puis, le souverain de Tilantongo en avait été frustré au profit du prince de Tututepec. La victoire de ce dernier consacra la vassalité de la Haute Mixtèque dont les habitants durent apporter leur tribut annuel à la fête dont je viens de parler. Le prince suzerain y assistait en personne dans un édifice construit pour lui sur la place du marché.

Cette exigence finit par exaspérer les habitants de la Haut Mixtèque. Ils s'entendirent pour secouer un despotisme oppresseur ; ils se réfugièrent donc dans les montagnes escarpées des environs

et y établirent des fortifications capables de soutenir un long siège. Les Mixtecs de la côte tentèrent vainement de les déloger de ces positions si bien choisies. Après une lutte acharnée qui, de part et d'autre, fit de nombreux morts, les belligérants, pour ne pas s'épuiser inutilement, résolurent, tout en conservant leur autonomie réciproque, de faire la paix et de conclure, sur le pied d'égalité, une alliance pour leurs entreprises commerciales et politiques et la défense du pays.

Putla est situé à une altitude de 1.280 mètres. Le climat, par suite de l'exposition, est chaud et humide. Le nom de Putla ou Poctlan signifie, en nahuatl, terre des brumes ou fumées (*Poctli*, nuage, brume, fumée). Le nom mixtèque signifie terre ocreuse (*Caa* ocre, tezontle). Ce nom a été substitué à celui de Nuñuma (même signification que Poctlan), étendu lui-même à toute la sierra des environs, à cause des brumes qui viennent journellement s'y fixer et semblent une fumée.

Putla n'est plus aujourd'hui qu'un bourg d'un millier d'habitants. n'ayant guère d'autre intérêt que d'être un endroit central par où passent les voies de communication entre les hauteurs et la côte. Dans la sierra, où ce village subsiste, les indigènes ont conservé presque intacte leur antique manière de vivre.

Deux autres villes frontières, quoique placées en dehors des limites de la Haute Mixtèque et appartenant au territoire zapotèque, peuvent être considérées suivant la tradition comme d'origine mixtèque. Ce sont *Huizo* et *Cuilapa*. Huizo (San Pablo) ou *Guajolotitlan*, point stratégique de premier ordre à l'époque des guerres que les Mixtecs eurent à soutenir avec les Aztecs et les Zapotecs, leurs voisins, s'étend sur la sierra qui porte le même nom. De sa position l'on commandait la profonde vallée du rio de las Vueltas et la vallée d'Oaxaca, à peu de distance de la Cañada de Sosola, laquelle accédait à la Haute Mixtèque.

Les Zapotecs étant parvenus à s'en emparer, y établirent une garnison pour contenir les incursions des Mixtecs sur leurs terres. Ultérieurement les Aztecs, afin de dominer le pays mixtéco-zapotèque et de faciliter les rapports avec leurs vastes colonies du Soconusco et du Guatemala, s'en rendirent maîtres.

On l'a vu d'autre part : de la sierra de Huizo partent les lignes

de hauteurs qui séparent les trois grands bassins hydrographiques du Mixtécapan.

Huizo, appelé par les Zapotecs *Huitzazoo*, c'est-à-dire réunion de guerriers (nom qui fut changé en celui de Guajolotitlan après la conquête du monarque aztèque Ahuitzotl), est aujourd'hui une bourgade de 2.000 habitants à l'altitude de 1.700 mètres, dans le district d'Etla.

Cuilapa, *Cuiloapam* ou *Coyolapam* (Santiago), ville forte aujourd'hui de 3.434 habitants, appartient au district central d'Oaxaca et se trouve à une altitude de 1.656 mètres. Ce fut, à une certaine époque, le point le plus avancé des Mixtecs dans la vallée d'Oaxaca et la rivale de Zaachila, capitale zapotèque [1].

On ne connaît guère l'histoire de Cuilapa. Néanmoins on pense que son origine fut mixtèque. A l'arrivée des Espagnols et au moment de l'alliance des Zapotecs et des Mixtecs contre l'invasion aztèque, Cuilapa paraît avoir appartenu complètement aux domaines du souverain zapotèque de Zaachila, quoique sa population fût restée en grande partie mixtèque. Il y existait, selon la tradition, une grotte servant d'entrée à un souterrain qui conduisait à Monte Alban. Il servait au gouverneur de la ville à se rendre à la célèbre forteresse, lorsqu'il ne voulait pas être vu de ses sujets.

En résumé, la Haute Mixtèque fut le lieu d'origine et le centre de l'expansion mixtèque ; ce fut toujours la partie la plus peuplée du Mixtécapan.

Aujourd'hui encore, le type, considéré comme celui de l'ancienne population, type d'ailleurs assez métissé, est encore bien représenté. Si la population autochtone est moins agglomérée dans les grands centres, elle se trouve, par contre, disséminée dans un grand nombre de petits villages, dont la majeure partie conserve encore sa dénomination mixtèque.

Moins riche en métaux précieux que la Mixtèque de la côte, la Haute Mixtèque, pays en général froid, se rattrapait par son acti-

1. Dans un manuscrit d'Augustin Salazar daté de 1580, cité par Orozco y Berra (*Geografia de las lenguas de Mexico*), il est dit que les habitants de Cuilapa furent en guerre avec ceux de Teozapotlan ou Zaachila et que, vainqueurs et maîtres de la vallée de Oaxaca, ils obligèrent les villes de Mitla et Tetipac à leur payer tribut.

vité dans l'industrie, les arts et le commerce. Elle possédait, cependant, certains centres aurifères.

Ainsi Moctezuma ayant dit à Cortés qu'une partie de l'or qui lui était payé comme tribut par les Mixtecs venait de Sosola, le Conquistador envoya une expédition pour juger de la richesse dont le puissant monarque de Tenochtitlan lui avait parlé.

Comme la roûte, depuis la dernière guerre aztéco-mixtèque, était ouverte jusqu'à la vallée de Oaxaca et garnie de troupes envoyées de Mexico, les Espagnols purent parvenir facilement jusqu'à la sierra de Huizo et voir les mines de Sosola. Ils revinrent à Mexico, non seulement avec l'or recueilli, mais aussi avec l'importante notion que ces endroits étaient très peuplés, que les habitants, en général, étaient mieux vêtus que les Mexicains, qu'ils possédaient des maisons bien faites et en meilleure pierre qu'en aucun endroit jusqu'alors connu des Européens. L'expédition espagnole fut entièrement émerveillée des grandes villes de Sosola, Tamasulapa, Yanhuitlan, Achiutla, etc.

IV

BASSE MIXTÈQUE OU ÑUÑINE

La Basse Mixtèque est beaucoup moins accidentée et moins élevée que la Haute Mixtèque ; le climat, par suite, se montre plus chaud et plus sec, et le sol plus aride. Dans la division politique actuelle la Basse Mixtèque est partagée entre les trois états de Puebla, Oaxaca, Guerrero.

De l'état de Puebla, elle ne comprend que le sud des districts de Tehuacan et d'Acatlan. C'est la partie la moins favorisée de la région, quant à la végétation, franchement désertique en certains endroits. Les cours d'eau qui irriguent la contrée sont, à l'ouest, les tributaires du rio de Acatlan et, à l'est, ceux du rio de Tehuacan, rivières souvent à sec une partie de l'année et, à cause de la nature calcaire de la région, circulant parfois en cours souterrain [1].

1. Dans les régions à cours d'eau souterrains, les indigènes, pour se procurer l'eau nécessaire à l'agriculture, pratiquent encore aujourd'hui un système

De l'état de Oaxaca, la Basse Mixtèque occupe les districts de Huajuapan, Sylacayoopam, Coixtlahuacan, plus une fraction à l'ouest de celui de Iuxtlahuaca et à l'est de celui de Teotitlan.

Enfin, dans l'état de Guerrero, les districts de Morelos et d'Abasolo, extrémité occidentale de la contrée.

Dans les états actuels de Puebla et Oaxaca, la population de la Basse Mixtèque était en partie composée de Popolocos et de Mixtecs. Ces deux tribus indiennes, assez différentes, pourtant, dans leurs mœurs et surtout par leur langue, vivaient en harmonie sous un même régime gouvernemental. *Coixtlahuaca*, la capitale, comptait une population mélangée et *Nodon*, ville située à peu de distance de cette dernière, était habitée exclusivement par des Popolocos.

Après les guerres avec les Aztecs, la Basse Mixtèque, à peu près complètement soumise à la domination du puissant empire de Mexico, fut divisée en deux provinces par les conquérants : la partie nord de la population mixte, qui correspondait à la division politique actuelle Oaxaca-Puebla, constitua le Coixtlahuacan, et la partie occidentale, appartenant à Oaxaca-Guerrero, devint la province de Xicayan.

Antérieurement, à l'époque de la complète indépendance du Mixtécapan, la Basse Mixtèque avait toujours dépendu du royaume de Tilantongo qui nommait le gouverneur de cette province. Le dernier gouverneur mixtèque fut Atoniltzin, sous le règne duquel éclata, à propos de difficultés entre commerçants, la guerre avec les monarques de Mexico et de Texcoco. Les Mixtecs, vainqueurs au début, ne tardèrent pas à éprouver de cruels revers. Atoniltzin fut tué. C'est alors que le pays tomba au pouvoir des Aztecs. Ces derniers donnèrent le gouvernement à un des leurs, nommé Cuauxochitl.

de drainage qui rappelle les *Cenotes* du Yucatan. A cet effet, ils pratiquent jusqu'à la couche aquifère des puits généralement peu profonds, distants les uns des autres d'une vingtaine de mètres. Lorsque ces puits sont établis sur une certaine longueur, on les réunit par une galerie souterraine qui collecte les eaux d'infiltration et constitue un réservoir ou une conduite d'eau capable d'alimenter des canaux d'irrigation. L'entretien du système est des plus simples : il suffit de descendre par les puits et de débarrasser les surfaces filtrantes des concrétions calcaires qui les obstruent.

Moins bien peuplée et moins avancée en civilisation que la Haute Mixtèque, la Basse Mixtèque avait néanmoins un certain nombre de villes importantes, mais dont l'histoire est aujourd'hui complètement perdue.

Coixtlahuaca, la capitale et le siège du gouverneur nommé par le souverain de Tilantongo, à une altitude de 2.000 mètres, sur les contreforts de la Haute Mixtèque, peut être considérée comme appartenant géographiquement à cette dernière. A l'époque de sa splendeur, Coixtlahuaca était une ville très commerçante où se concentraient tous les produits de la Basse Mixtèque. Elle occupait donc par ce fait un rang égal à celui de Nochistlan.

Comme nous l'apprend le Père Duran [1], son marché était très fréquenté par les trafiquants de tous pays, surtout ceux de la partie centrale du Mexique, Mexico, Tezcoco, Chalco, Xochimilco, Coyoacan, Tacuba, Azapotzalco. On y vendait des objets d'or et de pierres fines, des plumes précieuses, de la cochenille, du cacao, des tissus de toutes couleurs, fabriqués avec du coton ou du poil de lapin, de la poudre d'or pour les échanges, etc.

Ce marché fut le théâtre de l'agression des Mixtecs contre les marchands de Mexico qui déchaîna la terrible guerre, plus haut mentionnée, avec les Aztecs.

Déchue de sa splendeur à l'issue de cette guerre, Coixtlahuaca ne recouvra jamais qu'en partie son importance première. La domination européenne, tout en lui conservant son rang de capitale de province, la fit sujette de Teposcolula. C'est, maintenant, une petite ville de 2.300 habitants, chef-lieu du district qui porte son nom. Les autres villes ou villages ayant eu une importance au point de vue historique sont :

1° Dans le Coixtlalhuacan, province qui s'étendait depuis la vallée du rio Tehuacan jusqu'aux environs de celle du rio Tlapaneco, Caltepec, Chazumba, Acatlan, Piaxtla et Tlalpa, villes frontières; Petlacingo, Tequistepec, Chila, Miltepec, Tlamacingo, Chilislahuaca, Cuyotepery, Atoyac, Huajolotitlan, Jolotepec, Sahuatlan, Huajuapan de Leon, Tulancingo, Silacayoapan, Tlapanecinco, Tecomaxtlahuaca, Ygualtepec, Tamazola, Ahuehuetlan, Juxtlahuaca, etc.

2° Dans la province de Xicayan, à laquelle fut ajoutée, à l'époque

1. *Historia de las Indias de Nueva España*, t. I, ch. xxii, p. 188.

espagnole, une grande partie de la Mixtèque de la côte et qui semble avoir eu comme limite méridionale le rio Ometepec, Olinalan, Jitlutepec, Jicayan[1], Huehuetono, Tlacochistlahuaca, Xochistlahuaca, Azoyu, Zacoalpa, etc.

Cette dernière zone de la Basse Mixtèque avait, en grande partie, un sol moins accidenté et jouissait à peu près du même climat que la Mixtèque de la côte. C'était la partie la plus chaude de la province.

Elle est restée célèbre par son industrie, qui fournit encore aujourd'hui aux indigènes des articles d'exportation et une source importante de revenus. Les principaux objets fabriqués et exportés du pays sont en première ligne ces sortes d'écuelles ou de récipients connus sous le nom de « jicara » (*Xicalli*) ou de « jicapaxtle[2] », suivant leur grandeur. Ils sont fabriqués, soit avec le fruit du calebassier (*Crecentia cujete*), soit avec celui des nombreuses variétés de cucurbitacées cultivées. Ces jicaras, dont la fabrication a donné leur nom à la ville et à la province (Xicalli, jicara, Yan, endroit), sont en général revêtues à leur intérieur, pour les rendre imperméables aux liquides, d'un enduit rouge ocreux, et peintes extérieurement d'ornements de couleurs assez vives. L'intérieur et l'extérieur sont vernis avec l'huile de la cochenille à graisse du Spondius (*Coccus axin*), vernis très brillant qui peut supporter un certain temps l'action de l'eau chaude sans se détériorer. Le bois de « linaloe » (*Bursera delpechiana Poisson*), qui est très abondant dans certains endroits et qui a donné son nom au village d'Olinalan, est très employé dans une industrie spéciale à la région, celle des coffrets de différentes formes et de différentes grandeurs qui servent à parfumer les objets que l'on y renferme. Ces coffrets, afin que l'essence dont le bois est imprégné ne s'évapore pas trop rapidement, sont

1. Quatre villages portent le nom de Jicayan. Ce sont : Jicayan de la municipalité de Tlacochistlahuaca dans le district d'Ometepec, San Juan, San Pedro et Santiago dans le district de Jamiltepec (Mixtèque de la côte).

2. Les jicapaxtles, encore plus ornés que les jicaras, sont fabriqués avec les fruits de ces grandes cucurbitacées, dont le diamètre peut atteindre 50 centimètres. Ils sont tout spécialement expédiés à Tehuantepec, où les jeunes Indiennes les emploient comme corbeilles pour contenir les fardeaux qu'elles portent sur leur tête (jicaras et jicapaxtles sont tout simplement les fruits coupés par le milieu, de façon à fournir deux écuelles).

protégés extérieurement par le même revêtement de peinture et de vernis que les jicaras. La région fournit encore à l'exportateur indigène divers autres produits, tels que le caoutchouc, la vanille, la salsepareille, l'indigo, etc.

V

MIXTÈQUE DE LA COTE ÑUÑDAA OU ÑUÑAMA

La Mixtèque de la côte était la partie la plus riche de tout le Mixtécapan. Les mines produisaient les métaux précieux en notable quantité et le sol, situé sous un climat chaud, bien irrigué par ses cours d'eau, était d'une extrême fertilité. Cette province s'étant rendue indépendante du reste du pays, à la suite des circonstances mentionnées plus haut, n'avait pas été touchée par la conquête des Aztecs. Elle constituait donc à l'arrivée des Espagnols une principauté riche et prospère. Un souverain héréditaire résidait à Tututepec. Il laissait le commandement du fief de Jamiltepec à un de ses parents et l'investiture aux chefs qui administraient Pinotepa. D'après Burgoa, son influence s'étendait jusqu'à Putla et la longueur de ses domaines sur la côte atteignait soixante-dix lieues.

Au lendemain de la destruction de Mexico en 1521, Fernand Cortez, qui connaissait la réputation de richesse du pays, envoya une expédition sous les ordres d'Alvarado. Alvarado gagna la Mixtèque de la côte par le sud, en suivant la vallée d'Oaxaca, rencontrant partout des villages très peuplés et des terres bien cultivées. Sur son parcours il n'éprouva aucune hostilité, car les indigènes, terrorisés par la valeur des vainqueurs de Mexico, ne tentèrent même pas de s'opposer à son passage, il revint à Mexico chargé de butin et rapporta en or une valeur de vingt mille « castellanos de oro » qui lui fut payée à titre de tribut par le souverain de Tututepec.

Si on ne connaît que fort peu de chose, au point de vue de l'histoire, sur la Basse Mixtèque, on en connaît encore moins sur la Mixtèque de la côte. Ce pays, après la conquête, fut colonisé par les soldats espagnols, mais comme la région était assez malsaine, les

colonies ne devinrent guère prospères. Ne pouvant contraindre les indigènes aux travaux des mines ou des champs, les colons furent réduits à importer des nègres dont les métis, connus sous le nom de *Zambos*, constituent aujourd'hui une grande partie de la population rurale. La Mixtèque de la côte fut étudiée vers 1883 par Maler qui, parcourant le pays, rencontra un certain nombre de vestiges des anciens monuments[1].

La Mixtèque de la côte se trouve en partie sur les districts d'Abasolo (Guerrero), Jamiltepec et Juquila, ces deux derniers appartenant à l'état de Oaxaca. A part quelques chaines de montagnes ou de collines, de place en place, le sol, en général, est peu élevé! Ce sont surtout de vastes plaines qui s'abaissent progressivement vers les rivages du Pacifique. De là vient le nom mixtec de Ñuñdaa (terre plane) ou Ñuñama (terre des maïs). En dehors du rio Ometepec et du cours inférieur du rio Verde, la Mixtèque de la côte, quoique assez bien irriguée, ne comprend guère de fleuves un peu importants. La majeure partie du réseau hydrographique est représentée par de petites rivières qui proviennent des régions avoisinant les contreforts de la sierra de Putla.

Les limites de la Mixtèque de la côte étaient : au nord et à l'ouest, la Basse Mixtèque ; à l'est, les contreforts occidentaux de la Haute Mixtèque appelés *Ñuñuma*, ou sierra de Putla, et la partie sud-ouest du Zapotécapan ; au sud, les rivages du Pacifique.

Tututepec ou *Yucudzaa* était la capitale et la résidence du monarque de la Mixtèque de la côte. C'était une ville très peuplée, aux habitations pressées, à l'époque de l'arrivée des Espagnols. Au centre de la ville s'élevaient le palais du souverain et un *teocalli*.

Les villes principales de la Mixtèque de la côte étaient : Pinotepa, Igualtepec, Zacatepec, Tulislahuaca, Amusgos primeros et segundos, Huastepec, Jicaltepec, Huijolotitlan, Jamiltepec, Juquila Panislahuaca. Toutes ces villes ne sont plus aujourd'hui que de petites bourgades, peuplées en grande partie, comme le sud de la Basse Mixtèque, par des *Zambos*.

1. Maler, « Basse Mixtèque »; *Revue d'Ethnographie*, n° 2, 1883.

VI

DIVISION LINGUISTIQUE, CIVILISATION, ARCHÉOLOGIE DU MIXTÉCAPAN

La langue mixtèque, abstraction faite du popoloco, parlé dans une grande partie de la Basse Mixtèque, comprend, d'après le Père Antonio de los Reyes, onze dialectes qui sont ceux de : Teposcolula, Yauhuitlan, Basse Mixtèque occidentale, Coixtlahuaca, Tlajiaco, Cuilapa, Mitlantongo, Tamarulapa, Xaltepec, Nochistlan et le dialecte des montagnes. Ces dialectes, dont il est impossible d'établir au juste le domaine géographique, sont désignés, on le voit, d'après les localités ou villes où ils étaient en usage. La langue qui passait pour la plus claire, la plus universellement parlée et la mieux comprise dans toute l'étendue du Mixtécapan était celle de Teposcolula. C'était, avec celle de Yauhuitlan, la plus courante dans toute la partie centrale de la Haute Mixtèque, c'est-à-dire dans la région où se trouvait le gouvernement suprême et où l'on place l'origine et le berceau de la population qui étendit sa civilisation et son influence morale sur tout le pays. Les autres dialectes reçurent probablement des modifications par le contact et les relations avec les pays avoisinants. Ainsi Nochistlan confinait avec les Zapotecs et les Cuicatecs ; Coixtlahuaca, avec les Popolocos; la Basse Mixtèque occidentale, avec les Amusgos que l'on pense avoir été une tribu de Mixtecs. La Mixtèque de la côte, dans son dialecte, se rapprochait beaucoup de celui de Teposcolula, mais avait beaucoup de sons chuintants ; enfin Cuilapa, qui était en plein territoire zapotèque, avait un dialecte qui se rapprochait de celui de Yauhuitlan, fait dû probablement à l'origine de la colonisation.

Nos connaissances sur l'origine des Mixtecs sont très vagues. Les missionnaires qui eurent en main, peu après la conquête, les peintures conservées dans la grotte de Chalcatongo, comme *archivo* de la nation, n'obtinrent à ce sujet que des interprétations confuses de la part des indigènes. D'après l'opinion généralement

admise, les autochtones du Mixtécapan étaient de même race que les Popolocos habitant le nord du pays [1]. Parmi eux vint s'établir une colonie toltèque qui sans apporter de grands changements aux coutumes et à la langue finit par améliorer le pays et le mettre sur la voie du progrès, en introduisant les arts, l'industrie et en développant l'instinct commercial.

Comme on l'a vu, les Mixtecs étaient d'habiles artistes, excellant dans l'art de travailler les métaux précieux et les pierres dures, dans la conception de l'art décoratif. On retrouve encore parfois, en fouillant les anciennes sépultures, des joyaux en or délicats, des pierres précieuses finement gravées et une céramique remarquable.

Dans l'industrie et l'agriculture, les Mixtecs n'étaient pas moins avancés ; les fabrications étaient nombreuses et certaines sont restées aujourd'hui une ressource pour le pays, en donnant lieu à un important trafic. Ce qui a rendu à jamais célèbres les Mixtecs et leurs voisins les Zapotecs, c'est la production de la cochenille. Cette exploitation dénote de la part des indigènes un réel savoir et une connaissance approfondie des choses de la nature, car non seulement l'insecte qui fournit la matière colorante si recherchée, mais aussi la plante qui sert à son développement sont inconnus à l'état sauvage. L'origine de cette industrie n'a donc pu être que le résultat d'observations suivies et d'une sélection habilement pratiquée [2].

1 Les Popocolos ou Chuchones, comme on les appelle dans les états de Oaxaca et Puebla, étaient, d'après Orozco y Berra, une nation disséminée sur divers points du Mexique où elle formait des agglomérations ou des villages dans lesquels la façon de vivre était des plus primitives. Ces Popocolos offrent de nombreux traits de ressemblance avec les Otomis dont ils ne sont peut-être qu'une fraction. Le principal centre de ces Indiens était Tecamalchalco, mais ceux qui vivaient au nord du Mixtecapan s'étaient rendus indépendants de ce dernier ; ils vivaient soit dans une sorte de commensalisme ethnique avec les peuples sur le territoire desquels ils se trouvaient, soit plus indépendants, en formant des *tactuanazgos*, ou fiefs plus ou moins tributaires les uns des autres.

2. La cochenille qui est encore cultivée par les indigènes est le *Dactylopius coccus* (Costa) ; elle est désignée sous le nom de cochenille fine, farineuse, domestique, *grana fina*. On ignore si elle provient de la cochenille sauvage, *Dactylopius tomentosus* (Lamarck). cochenille cotonneuse, *grana silvestris*, qui se rencontre sur la plupart des *opuntias* et que les producteurs ont grand soin de

Le commerce était très en faveur parmi les Mixtecs. On a vu que trois villes avaient des marchés très fréquentés. Les marchands allaient porter leurs produits dans des régions aussi reculées que celles du Guatemala. Ce commerce fut donc une grande source de prospérité pour le pays dont le sol se montrait en certains endroits peu productif. C'est surtout aux échanges commerciaux que l'on attribue la grande quantité d'or que les Espagnols trouvèrent à leur arrivée en Mixtèque. Car le métal précieux ne servait pas seulement à la fabrication des joyaux ou des objets d'art; il était très employé pour les transactions commerciales. Il circulait alors renfermé dans des tuyaux de plumes et servait de monnaie. Les mines exploitées dans la région n'assuraient pas une production suffisante pour la consommation.

Comme archéologie, le pays mixtèque n'offre pas de monuments ou de constructions aux vastes proportions comme ceux qui se rencontrent sur le territoire limitrophe du Zapotécapan (Mitla, Monte Alban, Guiengola).

Les vestiges anciens que l'on rencontre sur toute l'étendue du pays appartiennent à trois catégories : 1° les ruines des anciennes villes telles que Nochistlan, Putla, Yuxtlahuaca, Chila; 2° les *Mogotes* [1], sorte de tumulus, représentant les restes d'un monument religieux ayant eu, dans la plupart des cas, une destination funéraire, mais que le temps, les intempéries et la végétation ont dégradés au point de leur donner une forme, toujours pareille, de collines ou de monticules naturels; 3° les camps fortifiés, placés

détruire, lorsqu'elle s'introduit dans les nopaleries. Cette cochenille sauvage dont la femelle est moitié moins grosse que celle de la *grana fina*, envahit tellement les articles des nopals qu'elle finit par étouffer la cochenille fine. Les nopals usités pour la culture de la cochenille sont : l'*Opuntia splendida* (Web) ou « nopal de castilla » et l'*Opuntia Hernandezi* (D. C.) ou « nopal de San Gabriel; le premier est inerme et sert à l'élevage de la cochenille pondeuse; le second, fortement épineux et par conséquent mieux protégé contre les destructeurs, sert pour la cochenille tinctoriale qui se récolte en grande quantité pour l'usage local et l'exportation.

1. Cf. Lejeal. « Campagnes archéologiques récentes dans l'Oaxaca », *Journal de la Société des Américanistes*, t. IV, 1re série, n° 2, p. 174, et, dans la même publication, mes « Notes d'archéologie mixtéco-zapotèque (Tumulus et camps retranchés), nouvelle série, t. II, n° 1, p. 109.

toujours sur les crêtes des montagnes ou au bord des hauteurs peu accessibles.

La forme extérieure et la constitution ultérieure des *mogotes*, ainsi que celles des édifices des camps retranchés, sont à peu de chose près partout les mêmes. Dans les mogotes, les matériaux de construction sont généralement de briques crues ; dans les camps retranchés, de pierres et de mortier. Tous offrent dans leur aspect le caractère bien tranché d'une architecture spéciale qui paraît être propre à la région mixtéco-zapotèque, région qui représente en grande partie ce qui, avant la conquête espagnole, était nommé l'*Anahuac ayotla*.

BIBLIOGRAPHIE

BURGOA. *Palestra historial o historia de la provincia de San Hypolito de Oaxaca del orden de predicadores* (México, 1670). — *Description geografica de la America septentrional y de la nueva iglesia del Occidente* (México, 1674).

CARRIEDO. *Estudios historicos y estadisticos del estado oayaqueño* (México, 1849).

Garcia y CUBAS. *Diccionario geografico, historico y biografico de los Estados Unidos Mexicanos* (México, 1888).

Jose Antonio GAY. *Historia de Oaxaca* (Mexico, 1880).

Jose-Maria MURGUIA Y GALARDI. *Estadistica antigua y moderna de la provincia de Oaxaca*, 1826-27 (reproduit en partie dans le *Boletin de la Sociedad mexicana de Geografia y estadistica*, 1era epoca, p. 159, t. 7).

Orozco y BERRA. *Geografia de las lenguas de México* (México, 1864). *Apendice al diccionario universal de Historia y de Geografia*, 1855.

PEÑAFIEL (Dr Ant.). *Nomenclatura geografica de México. Etimologias de los nombres de lugar correspondientes á los principales idiomas que se hablan en la República* (México, 1897).

Antonio de lòs REYES. *Arte de la lengua mixteca, publicada en casa de Pedro Balli* (México, 1593), réédité par le comte H. de Charencey (Alençon, 1889).

VAZQUEZ. *Apuntes topograficos del distrito de Tlajiaco del estado de Oaxaca, Mixteca alta* (*Boletin de la Sociedad de geografia mexicana*, 2a epoca, t. 3, p. 238, 1871).

LA
PLUS ANCIENNE VILLE DU CONTINENT AMÉRICAIN
CUMANA DE VÉNÉZUÉLA
SES ORIGINES — SON HISTOIRE — SON ÉTAT ACTUEL [1]

PAR M. JULES HUMBERT
Docteur ès lettres,
Professeur agrégé au Lycée de Bordeaux,
Membre de la Société des Américanistes.

Parmi les éléments qui exercèrent le plus d'influence sur la fondation et l'administration des colonies espagnoles en Amérique, il faut placer, en première ligne, le sentiment religieux. Aussitôt que les conquistadores eurent foulé le sol du nouveau monde, l'ambition et la cupidité ne tardèrent pas, il est vrai, à germer dans leur cœur ; mais l'idée première qui présida à la conquête, le désir d'Isabelle la Catholique, celui de Colomb lui-même, c'était avant tout de gagner des âmes pour le ciel, de répandre la foi chrétienne parmi des nations inconnues et sauvages. C'est ce qui explique le rôle important que ne tarda pas à jouer le clergé dans l'Amérique à peine découverte. Son action fut à l'origine éminemment bienfaisante et civilisatrice. Malheureusement l'œuvre des religieux fut entravée, dès le début, par celle des conquistadores, et la cruauté de ces derniers rendit trop souvent stérile le zèle apostolique des missionnaires. De là des conflits qui retardèrent pendant longtemps les progrès de la colonisation.

En l'année 1513, des dominicains conduits par les Pères Francisco de Cordoba et Juan Garcès abordèrent à l'ouest de la côte de Cumaná, en un lieu appelé *Manjar*, voisin de Piritú. « Les Indiens,

1. Source principale : *Archivo general de Indias*, Séville.

dit Herrera[1], les reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié, et grâce à la mansuétude des religieux, des relations cordiales s'établirent entre eux et les indigènes. » Les naturels consentirent à recevoir des moines les premières leçons de l'alphabet, et tout faisait augurer pour l'avenir une paix durable, lorsqu'un incident malheureux vint tout bouleverser.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés que l'on vit arriver sur la côte une embarcation chargée d'Espagnols qui venaient à la pêche des perles. Les Indiens, qui, dans ces circonstances, prenaient toujours la fuite, restèrent dans leurs habitations, comptant sur la protection des religieux. Le capitaine du navire invita à dîner à son bord le cacique du pays, et, quand celui-ci avec sa femme et dix-sept autres membres de sa famille eurent mis le pied sur le vaisseau, le capitaine prit le large et gagna l'île Saint-Domingue, emmenant les Indiens comme esclaves. Alors les indigènes, ne doutant pas que les dominicains n'eussent été les complices des pirates, assaillirent le couvent et mirent à mort tous les religieux, martyrisant plus particulièrement Juan Garcès. Ils l'attachèrent à un arbre, lui portèrent toutes sortes d'outrages et prolongèrent longtemps son martyre avant de lui ôter complètement la vie.

Malgré le peu de succès de cette première tentative, de nouveaux religieux, franciscains et dominicains, vinrent à la *terre-ferme* en 1518. Les franciscains s'établirent dans le bâtiment même qu'avaient élevé les Pères Garcès et Cordoba et que n'avaient pas détruit les Indiens ; les dominicains fondèrent leur couvent à cinq lieues plus à l'ouest, dans le pays de Chichiribichi, et l'appelèrent *Santa Fé*, parce qu'il se trouvait bâti au bord du golfe du même nom[2].

Dès leur arrivée aux côtes orientales du Vénézuéla, nous disent les chroniqueurs, « les nouveaux missionnaires eurent la preuve de la bonté naturelle des indigènes qui, oubliant leur rancune passée, reçurent avec la plus franche hospitalité ces apôtres de l'évangile[3] ». De véritables petites colonies agricoles s'étaient fondées autour des

1. Antonio de Herrera : *Historia general de las Indias*, Decades II, lib. II.
2. Rapport officiel des auditeurs de Saint-Domingue au roi d'Espagne, cité plus bas.
3. Herrera, Dec. II, IX, 8 et 9 — Oviedo : *Historia de las Indias*, lib. XIX. — A. Rojas : *Estudios históricos* (Caracas, 1891), p. 54, 55.

monastères ; les Indiens avaient appris à défricher le sol, à faire croître les légumes et les plantes d'Europe, et cette vie patriarcale durait depuis deux ans, quand, un beau jour de 1520, un aventurier espagnol, Hojeda[1], vint demander l'hospitalité aux dominicains. Ceux-ci payèrent cher leur générosité. Le lendemain, Hojeda s'enfonce dans le pays des *Tageres*, sous prétexte de se procurer du maïs; il loue trente Indiens pour apporter à sa caravelle des charges de cette denrée ; les indigènes montent sur le navire, et Hojeda lève l'ancre à l'instant.

Comme en 1513, de terribles représailles furent exercées contre les religieux. « Le dimanche 3 septembre, comme les dominicains célébraient la messe, les Indiens Tageres, conduits par leur cacique, entrèrent dans le monastère, sous prétexte qu'ils allaient à l'office, et tuèrent deux religieux qui se trouvaient là, ainsi que neuf personnes qui étaient dans le monastère... Ils saccagèrent et brûlèrent le couvent, tuèrent jusqu'à un cheval, un chien et un mouton qui s'y trouvaient. Il ne s'échappa qu'un Indien de Cubagua, employé au service des Pères, qui se hâta de porter la nouvelle à Antonio Flores, alcalde major de cette île[2]. » Et les auditeurs de Saint-Domingue, en rapportant ces faits au roi, le 14 décembre suivant, demandaient le châtiment des Indiens.

C'est alors que fut décidée la première expédition armée contre les côtes de Cumaná (1521). Le commandement en fut confié à *Gonzalo de Ocampo*. On lui recommandait[3] de n'agir qu'avec prudence, ne punissant que les Indiens qui avaient réellement pris part au meurtre des dominicains. Mais Ocampo, tenant peu de compte de ces instructions, se livra sur les indigènes aux plus horribles cruautés, passant les uns au fil de l'épée, pendant ou empalant les autres, et expédiant à la Española ses caravelles remplies d'esclaves[4].

1. On ne sait s'il était fils ou neveu du célèbre Alonzo de Hojeda qui, le premier, débarqua sur le territoire du Vénézuéla en 1499. V. notre livre sur *Les Origines vénézuéliennes* (Paris, Fontemoing, 1905), pp. 29 sqq.

2. A sus Majestades los oidores é oficiales reales de Santo Domingo, á 14 de noviembre de 1520. *Arch. gen. de Ind.*, Séville, Est. 154, Caj. 4, leg. 15.

3. Provision real emanada del Almirante, de la Audiencia é oficiales de Santo Domingo de la Isla Española, á 20 de énero de 1521, dando instrucciones al capitan Gonzalo de Ocampo para la guerra de los Indios. *Arch. gen. de Ind.*, Séville, Est. 2, caj. 2, leg. 1/14.

4. Herrera, Dec. II, lib. IX, 9 et 10.

En même temps, pour réparer les ruines qu'il avait causées, il jetait les fondements de la ville de *Nueva Toledo*, à une demi-lieue du rio de Cumaná. Mais cet établissement ne devait pas durer, car à peine Ocampo était-il parti que les Indiens détruisirent les fondements de la nouvelle ville. Les fransciscains de Pirilú, qui jusque-là avaient été épargnés, payèrent à leur tour pour les abus commis par Ocampo. Les indigènes fondirent sur leur maison qu'ils incendièrent ; le Père Denis fut blessé mortellement ; les autres parvinrent à gagner la côte et purent s'enfuir dans une embarcation qu'heureusement ils trouvèrent ancrée dans la baie de Santa Fé.

Une seconde expédition armée fut décidée, et le commandement en fut donné à *Jacomé Castellon* qui partit de la Española à la fin de 1521, avec cinq caravelles et trois cents hommes bien armés. Castellon était habile capitaine, et en même temps homme de prudence et de conseil. Après avoir pacifié le pays, il éleva sur le bord de la mer une forteresse destinée bien moins à menacer les Indiens qu'à les protéger contre les incursions des aventuriers européens et des marchands d'esclaves de Cubagua [1], et dans le voisinage de la Nueva Toledo, à l'ouest du Cerro Colorado, il éleva la *Nueva Cordoba* qui fut le fondement de la ville actuelle de Cumaná.

Cette expédition de Castellon ne fut donc pas aussi infructueuse que l'avait été celle d'Ocampo. Elle fut au contraire féconde en résultats durables ; elle ramena d'une façon définitive la paix dans cette partie de la terre-ferme et laissa debout une ville où bientôt « les indigènes rassurés vinrent se joindre aux Espagnols et, par la culture de la terre, contribuer à la prospérité de la première cité fondée sur le continent américain [2]. »

Peu de temps après, la Nueva Cordoba échangeait son nom contre celui de *Santa Inez de Cumaná*, et cette ville devenait la résidence d'un gouverneur dont la juridiction s'étendit bientôt de la province de Cumaná, à celles de Guyane et de Barcelona, après la fondation de *Santo Tomé* en 1592 et de *Nueva Barcelona* en 1637.

1. Cette forteresse fut détruite par le tremblement de terre de 1530 qui anéantit la ville de Nueva Cadiz, capitale de l'île de Cubagua (V. Juan de Castellanos : *Elegias*, 1re parte, XIII).

2. A Rojas : *Estud. hist.*, p. 86-87. *Il s'agit ici du continent proprement dit;* on sait en effet que la première ville espagnole de l'Amérique insulaire, Santo Domingo, avait été fondée par Bartolomé Colon, en 1495.

Cependant, malgré l'initiative des premiers gouverneurs, les progrès de ces trois provinces furent extrêmement lents durant tout le xvii[e] siècle et pendant les premières années du xviii[e]. Les Espagnols se trouvèrent alors en contact dans la Guyane avec les Hollandais auxquels ils cédèrent le pas presque partout, et en Amérique, comme ailleurs, « la puissance hollandaise a été faite pour beaucoup de la décadence espagnole sous les derniers Habsbourg[1] ».

Si la domination de l'Espagne fut maintenue dans ces contrées, c'est à l'activité des missionnaires qu'elle le dut. Les capucins aragonais avaient établi leur centre principal d'action à Cumaná, et, de là, rayonnant dans toute la région, ils avaient réussi à la fin du xvii[e] siècle à fonder une vingtaine de missions. A côté de ces établissements religieux, les Espagnols n'avaient en 1720, dans la province de Cumaná, que trois établissements civils :

1° La capitale de *Cumaná*, ne renfermant pas plus d'une centaine de toutes petites maisons, bâties de boue et de troncs d'arbres, et couvertes de chaume. « Les habitants de cette ville étaient très pauvres, bien que quelques-uns d'entre eux possédassent de petites fermes sur la côte du golfe ou dans la vallée de Cariaco[2]. »

2° La ville de *San Balthasar de los Arias*, autrement appelée *Cumanacoa*, « consistant en 20 ou 25 maisons de boue, couvertes de chaume, habitées par de pauvres cultivateurs, la plupart mulâtres ou nègres[3] ». Les environs produisaient du tabac, mais seulement en quantité suffisante pour la consommation de la province.

3° La ville de *San Felipe de Austria*, ou *Cariaco*, où la culture du cacao avait été répandue dans de petites fermes appartenant aux gens de Cumaná, qui avaient l'habitude d'y venir et d'y résider temporairement. Les habitants étaient également des nègres et des mulâtres « qui vivaient dans environ 30 cabanes couvertes de chaume, éparses çà et là sur des terrains où ils cultivaient leur blé, manioc, bananes et produits de différentes espèces[4] ».

1. G. Pariset : *Histoire sommaire du conflit anglo-vénézuélien en Guyane, 1493-1897* (Berger-Levrault, édit.), 1898, p. 12.

2. Rapport de Don José de Diguja, gouverneur de Cumaná, à S. M. le roi d'Espagne, 15 déc. 1763. *Arch. gen. de Ind.*, Séville, 133, 3, 16, p. 5 du ms.

3. *Id.*, p. 6 du ms.

4. *Id.*

Au XVIIIe siècle, sous l'actif gouvernement des premiers rois Bourbons, l'Espagne secoua sa torpeur. On envoya à Cumaná des gouverneurs intelligents, tels que Tornera, Sucre, Espinosa, Diguja, qui travaillèrent au relèvement et à la prospérité du pays. Leurs rapports [1] contiennent de vastes plans d'organisation et d'administration ; ils font preuve d'un sentiment remarquable des nécessités d'une colonisation qui veut être à la fois agricole et commerciale. Malheureusement les mesures proposées, fortification des anciens postes, fondation de nouveaux établissements, extension des plantations, faveurs accordées aux colons, création de ports de registre, envois fréquents de navire de la métropole [2], ne reçurent pas toujours une prompte solution, ou du moins leur exécution se trouva souvent retardée par la mauvaise volonté des *audiencias* [3], intermédiaires administratifs entre les gouverneurs et la couronne. Ces corps tout puissants voyaient d'un mauvais œil les progrès des provinces, craignant sans doute qu'il ne s'y créât quelque jour de nouveaux conseils d'État capables de les surveiller ou de rivaliser avec eux. Cet antagonisme entre l'activité des gouverneurs ou des agents particuliers de la couronne et le mauvais vouloir de ses grands mandataires officiels a été, selon nous, une des principales causes de la faiblesse du régime colonial espagnol.

On peut juger néanmoins des progrès accomplis dans la région orientale du Vénézuela, de 1720 à 1761, si l'on constate qu'en cette dernière année les missionnaires avaient à leur charge 39 *pueblos* où était groupée une population de 26 à 27.000 indigènes [4]. Quant à la population urbaine de la province de Cumaná, elle avait considérablement augmenté. Deux villes nouvelles, *Carupano* et *Rio Caribes*, comptaient, la première 928, et la seconde, 1.077 habitants ; San Balthasar de los Arias avait 88 maisons et 795 habitants ; San Felipe de Austria, 192 maisons et 1.395 habitants. La capitale, Cumaná, possédait une population de 4.372 âmes. « Tous les habi-

1. *Arch. gen. de Ind.*, Séville, 56, 6, 19 ; 131, 5, 7 ; 133, 3, 16.

2. Le rapport de Miguel Marmion, gouverneur de Guyane, à Don Antonio Valdes, secrétaire d'État du département des Indes, du 10 juillet 1788, est un des plus intéressants à étudier, comme plan complet de colonisation. *Arch. gen. de Indias*, Séville, 131, 2, 17.

3. Celles de Santa Fé et de Santo Domingo.

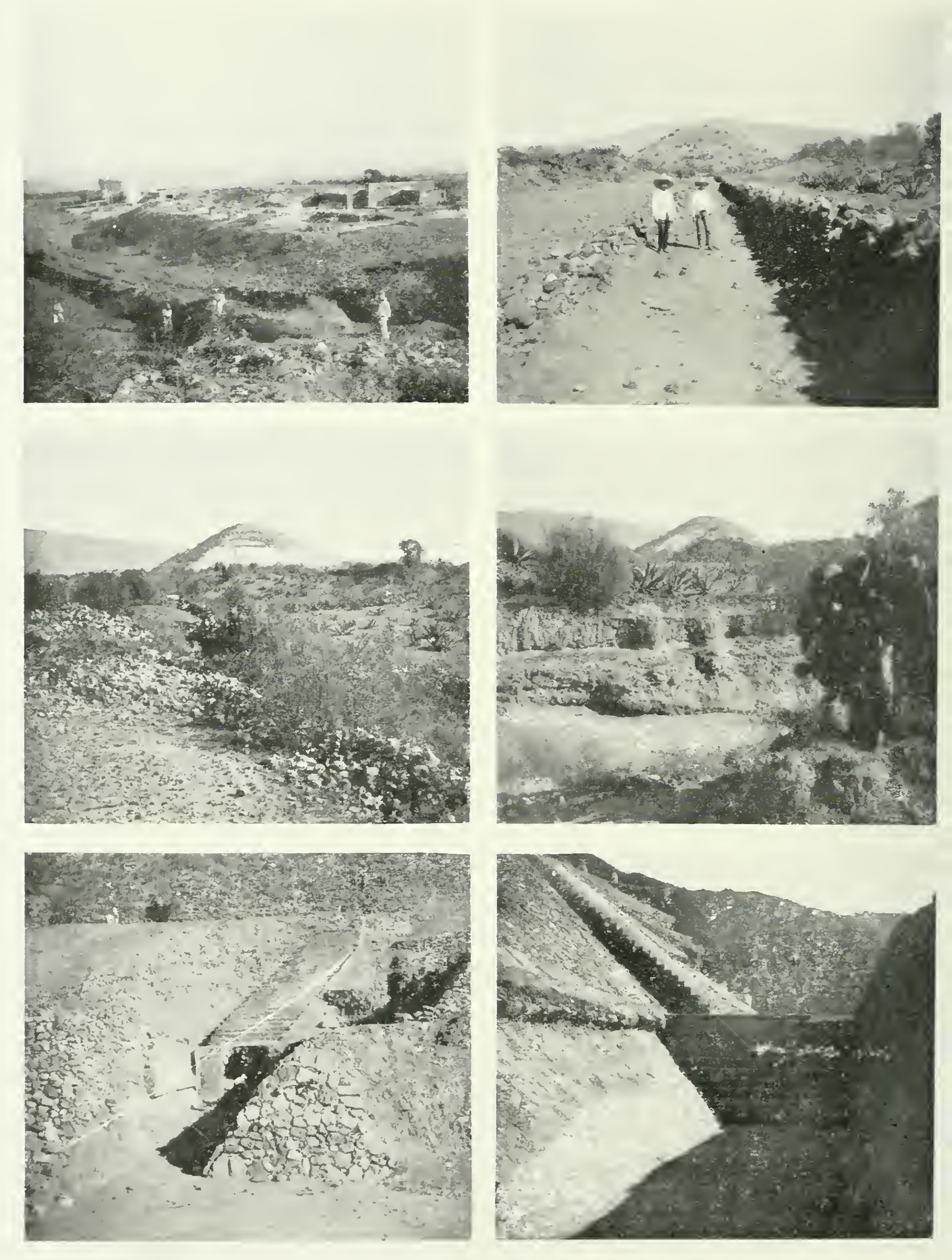
4. Rapport de Diguja, p. 13 du ms.

tants mâles valides, écrit Diguja [1], sont inscrits pour le service militaire, et la force entière comprend 799 hommes, dont 290 sont blancs, le reste nègres, mulâtres et sang-mêlé. La ville renferme environ 80 maisons de pierre, couvertes en tuiles, 150 maisons couvertes en tuiles, mais bâties de bois et de boue, et 200 maisons environ, également bâties de bois et de boue et couvertes de chaume. L'église paroissiale et les couvents sont construits avec les mêmes matériaux. On a rassemblé 18.000 pierres pour bâtir l'église, mais la construction n'a pas encore été commencée, faute d'architecte, et on attend l'arrivée de l'évêque de Puerto Rico qui doit en désigner un. La ville n'a pas de monuments publics. Un tiers des habitants est adonné à l'agriculture et à l'élevage du bétail ; un autre tiers se livre à la pêche et à d'autres occupations maritimes ; le reste comprend des commis et employés du gouvernement et des ouvriers. »

Tel était à peu près l'état de Cumaná lorsque naquit dans cette ville un des héros de l'indépendance américaine, Antonio José de Sucre, le vainqueur d'Ayacucho, l'ami de Bolivar et le premier président de la république de Bolivie [2].

Dans le Vénézuéla moderne, Cumaná fut d'abord, avec Barcelona et Maturin, une des trois principales villes de l'État de Bermúdez. Puis elle devint le chef-lieu du nouvel État de Sucre. La ville compte environ 10.000 habitants. Jouissant d'un climat chaud, avec une température moyenne de 27° centig. (minimum, 23° ; maximum, 31°), elle est entourée d'un territoire fertile et propre à la culture des produits tropicaux, tels que café, cacao, bananes, oranges, etc. Sa principale richesse consiste en un raisin excellent qui vaut, dit-on, celui de Malaga, et qu'elle exporte dans les Antilles et aux États-Unis. Malheureusement Cumaná, comme toutes les villes du Vénézuéla, a subi le contre-coup des guerres civiles qui, trop souvent, ont désolé le pays. Cependant, grâce à sa situation exceptionnellement favorable sur les rives du Manzanarès, le plus important cours d'eau de la région, distante d'un mille seulement du golfe de Cariaco auquel elle est reliée par un tramway, il n'est pas douteux que Cumaná ne soit appelée, sous un régime de paix, à devenir un centre agricole et commercial des plus importants.

1. Id., p. 17.
2. Cf. Vincent et Humbert : *Simon Bolivar, sa vie, son œuvre* (*Bulletin de la Société de géographie de Bordeaux*, 1898, nos 19-20).



Vue générale de Téotihuacan prise au pied de la Pyramide du Soleil.
Pyramide de la Lune (côté Sud), vue de la Voie Sacrée.
Pyramide du Soleil (face Sud).
Pyramide du Soleil et arroyo de San Juan.
Pyramide du Soleil (face occidentale) ; escalier dégagé par M. Batres.
Pyramide du Soleil (face occidentale) ; entrée de la Sacristie. d'après M. Batres.

EXCURSION

AUX

PYRAMIDES DE SAN JUAN TEOTIHUACAN

PAR Mme JEANNE ROUX

Le Gouvernement fédéral du Mexique, grâce aux efforts de M. Justo Sierra, ministre de l'Instruction publique et des Beaux Arts, ayant décidé de consacrer au déblaiement et à la restauration des ruines de Teotihuacan, jusqu'à concurrence d'une somme d'un million de piastres, l'allocation nécessaire, les travaux, sous la direction de M. Leopoldo Bastres, inspecteur général des Monuments historiques, ont commencé au mois de février dernier. On pense qu'ils dureront de huit à dix ans.

La plaine de Teotihuacan occupe le coude nord-est de la vallée de Mexico. Elle est limitée au nord par les montagnes d'Hidalgo : l'une d'elles, le « Cerro Gordo », aux pentes douces, longuement étalées de l'est à l'ouest, est l'ancien volcan dont les laves ont servi à la construction des pyramides qui s'élèvent à ses pieds. Au sud, la plaine s'étend jusqu'aux derniers contreforts de la « Sierra Nevada » qui se recourbe vers l'est, unissant ses derniers échelons aux montagnes de Tlascala. Un simple ressaut de terrain marquant le seuil de « los llanos de Apam », célèbres par leurs magueyales dont le pulque est fameux, limite notre plaine à l'est, laissant apercevoir, bien au delà, les lignes de la « Sierra Madre » ; tandis qu'à l'ouest, la vue s'étend librement par-dessus quelques ondulations de terrain et la large nappe du lac de Texcoco, sur toute la vallée de Mexico, bornée au loin par les « Montes de las Cruces ». Le soir, lorsque les brouillards de la lagune sont peu épais, du haut de la Pyramide du Soleil, on aperçoit les taches fauves des lumières de Mexico, à cinquante kilomètres dans le sud-ouest.

Le paysage est noble, de lignes douces et fuyantes, et le terrain, fertile (pl. II, fig. 1). L'endroit ne pouvait être mieux choisi pour y asseoir la ville des dieux et y élever leurs gigantesque temples.

Le chemin de fer mexicain de Veracruz passe à trois kilomètres au sud des ruines. Bien que la station porte le nom de San Juan Téotihuacan, cette petite ville est à près d'une lieue de là, au nord-ouest, formant ainsi l'un des sommets d'un triangle dont les deux autres seraient la gare et la Pyramide de la Lune, et dont les côtés auraient de trois à quatre kilomètres. Plusieurs petits villages dépendant de San Juan sont disséminés dans la plaine. Quoiqu'il y ait plusieurs haciendas dans le voisinage, la propriété est assez divisée et la plupart des habitants ont leur morceau de terre, où ils sèment du maïs. Partout aussi des nopals dont quelques-uns énormes, et qui se couvrent en août de tunas rouges (figues de Barbarie), fruit préféré de cette région. Pas d'arbres ; tous ont disparu, leur bois vendu au chemin de fer ou aux usines de Mexico. Un seul a résisté à la destruction, parce qu'il a la vie dure et repousse toujours si vite de la moindre racine laissée en terre, qu'en deux ou trois ans son tronc atteint un pied de diamètre. C'est le faux poivrier, le « Pirú » des Mexicains ; le *shinus molle*, de la famille des térébinthacées. Son gracieux feuillage finement découpé, si vert et vert toute l'année, ses jolies grappes de grains de corail sont les seules notes gaies et fraîches à l'œil dans cette saison où vous ne voyez partout que de la pierre ou de la terre sèche.

Près de la gare, disséminées au milieu des terres cultivées, sont quelques maisons formant le petit village de San Sebastian. Parmi leurs habitants, le plus célèbre est Espiridion Barrios, qui non seulement vend — et fabrique — depuis des années des antiquités, des « Moctezumas », spécialité pour touristes américains, mais encore a l'honneur de posséder dans sa propriété les ruines d'une ancienne maison tolteca, la « maison au bain ». Ces ruines ne se composent que de murs, rasés à une hauteur d'un mètre environ, mais indiquant bien le plan général et permettant de reconstituer les dimensions de chaque chambre. Ils sont épais, de pierres brutes noyées dans une sorte de mortier de terre battue, recouvert d'une mince couche de chaux, fine et résistante, sur laquelle sont peintes les fresques. Elles sont de peinture rouge, la teinte plate rehaussée de bandes plus foncées et ornée de petites circonférences. Sur l'un

de ces murs, protégé par un hangar, se trouve la fresque du Dieu, probablement de Tonacatecuhtli, également en rouge, et que le propriétaire reproduit sur des plaques de béton ancien pour les amateurs.

L'une des chambres, un peu en contre-bas des autres, était évidemment une salle de bain avec sa piscine rectangulaire peu profonde et parfaitement conservée, ses conduits d'arrivée et de sortie de l'eau. Le sol est d'un béton très résistant, recouvert encore par places d'une légère couche de chaux stuquée. Espiridion continue ses fouilles petit à petit, à la mesure de ses forces et des subsides qu'on lui offre. Il possède là, d'un seul tenant, quelques milliers de mètres de terrain où il a raison de compter, je pense, sur une trouvaille importante un jour ou l'autre. Il nous montre deux médaillons de terre jaune clair, intacts, de cinq centimètres de diamètre, représentant une tête de tecolote (hibou), qu'il a trouvés il y a quelques jours.

* * *

Cette fois-ci, je désire arriver aux pyramides par le « Chemin des Morts », en le prenant dès la citadelle et en le suivant sur les deux kilomètres de sa longueur. Il faut à peu près vingt minutes de marche pour aller de la gare à l'amoncellement de terre et de murs d'adobes, surmonté de monticules, appelé citadelle. Il devait certainement être à la fois une forteresse et la place terminale, avec ses quinze petites pyramides, pour les processions qui parcouraient la Voie sacrée ; mais, dans le dernier cas, on ne peut s'expliquer pourquoi elle ne se trouvait pas exactement à l'extrémité de cette Voie, en face la Pyramide de la Lune, au lieu d'être à côté (en face de celle du Soleil, il est vrai). Nous descendons et nous voici sur la Voie sacrée, très large alors. Les Mounds se succèdent régulièrement à droite et à gauche. Les terres charriées par les eaux s'y sont accumulées en plusieurs mètres d'épaisseur ; et c'est à travers des champs labourés, préparés pour les semailles de maïs et d'orge, que nous allons. Les monticules offrent toujours leur aspect de pyramides tronquées, sous la végétation qui les recouvre et qui en a si bien épousé les formes, que, souvent, des rangées de magueyes (agaves) suivent les lignes des étroites plates-formes, en dessinant

ainsi les différents corps. L'une des faces, celle de l'escalier, du côté de la Voie sacrée, est renflée, la terre s'y étant plus facilement accumulée. Des monceaux de pierres sur lesquels poussent, toujours, pirús et nopals séparent les pièces de terre labourée. Trouvera-t-on là-dessous un pavé, un revêtement? c'est probable.

Mais voici le terrain coupé à pic. C'est, à une profondeur d'une dizaine de mètres, la rivière San Juan, sans une goutte d'eau : nous la traverserons donc facilement. Auparavant, je prends une vue de la Pyramide du Soleil avec, au premier plan, la coupure et le lit de sable de la rivière (fig. 4). Remontés de l'autre côté, nous reprenons notre marche. Plus près de nous, la grande Pyramide nous apparaît merveilleusement dorée dans le soleil du matin, tandis que la *Meztlizacualli*, plus petite, plus informe, sous sa végétation pas encore dépouillée, se détache sur le fond sombre du « Cerro Gordo ». Nous prenons sur la gauche pour revoir les ruines du « Palais » mis à jour par M. Charnay. Elles sont intactes ; le sol est soigneusement balayé, et, pour que les murs ne continuent pas à s'effriter, M. Batres les a fait consolider à la partie supérieure par un peu de maçonnerie nouvelle. Dans la grande salle, les bases des six colonnes pyramidales demanderaient la même protection, la maçonnerie qui les forme se détruisant peu à peu. Mon souvenir allait, ému et reconnaissant, vers le courageux explorateur français qui a tant travaillé au Mexique, lorsque Espiridion m'appelle pour me faire voir une excavation remplie de pierres, d'où M. Charnay aurait retiré un coffre plein de riches vêtements. Je lui explique que c'était le fameux monolithe de la Croix qui avait été trouvé là, à l'entrée d'un petit souterrain, mais sans le convaincre. Dans son cerveau, c'est l'image des beaux vêtements dorés qui reste.

*
* *

Et nous continuons notre route par la « Voie sacrée » (et non « Camino de los Muertos », puisque tout indique que c'était la voie triomphale parcourue par les cortèges religieux et que chaque petite pyramide, dédiée à un dieu de moindre importance, ne pouvait servir de tombeau, étant massive). Elle se rétrécit; nous laissons à notre droite la majestueuse *Tonatiuhzacualli*, et, à moitié route, je prends la vue de la *Meztlizacualli*. La distance entre les

deux est de huit cents mètres. Les deux rangées de Mounds qui s'étaient rapprochées, de façon à ne plus laisser entre elles qu'une cinquantaine de mètres, s'évasent alors, pour former, en avant de la Pyramide de la Lune, une place demi-circulaire du plus majestueux effet, avec, au milieu, comme à la citadelle, un monticule isolé. La proéminence, en avant de la pyramide, indique largement l'escalier, de chaque côté duquel se trouve un *tlatelli* moins élevé (fig. 2). Tout cela est encore recouvert de terre, de pierres et de végétation, surtout de nopals et de yuccas, très développés sur le versant nord. L'excavation qui se trouve à mi-hauteur, de même que le puits du sommet, ne sont que des restes de travaux de mines faits dans le but de chercher des trésors dans les chambres souterraines supposées. De chambres souterraines, de réduits sépulcraux, il ne semble y en avoir dans aucune de ces pyramides. Leur mode de construction en exclut la possibilité.

Du haut de la Pyramide de la Lune, les vigies devaient surveiller admirablement les pentes du « Cerro Gordo » et les passages par où pouvaient entrer les ennemis du nord, Cuaxtecas, et autres. C'était, comme celle du Soleil, à la fois une forteresse, un temple et un observatoire. — Tout autour, de pauvres petits ranchos, dans les nopals, sont, comme les champs labourés, entourés de murs faits de laves entassées, dégringolées des pyramides. Ces laves très poreuses sont de couleurs variées (brun, rouge, violet, bleu). Je n'en avais encore vu de pareilles, ni dans le Pedregal de Coyacan formé par les coulées de l'Ajusco et qui rappelle les *cheires* du Puy-de-Dôme et du Pariou, en Auvergne, ni au Popocatepetl, dont la lave est noire. Dans l'une de ces cours, sur le versant nord, une surprise : un flamboiement de géraniums fleuris égaie les dessous toujours si laids des nopals ; et l'on est touché quand on pense que les habitants doivent aller chercher l'eau à plus de trois kilomètres de là et qu'il pleut si rarement du mois d'octobre au mois de mai. Cette idée fait excuser aussi la crasse épaisse des pauvres enfants qui viennent vous offrir, dans leurs chapeaux ou leurs jupes, des quantités de débris de poterie et de flèches trouvés dans les champs voisins. En fouillant dans l'assortiment pour en choisir quelques-uns, je note — toujours — le contraste, parmi les petites têtes si connues comme « têtes de Téotihuacan », de ces profils si vivants (ressemblant si bien à tant de gens que l'on connaît qu'ils en semblent

les portraits : avec leur crâne cylindrique, leur front étroit, leur prognathisme inférieur qui laisse les grosses lèvres ouvertes sur les mâchoires débordantes), et de ces autres figures presque plates, d'expression reposée, hiératique, avec leurs mitres, pendants d'oreilles et colliers compliqués.

Nous reprenons la Voie sacrée par l'est, après avoir fait le tour de la *Meztlizuacalli*. Voici au coin d'un sentier, sur une grosse pierre dressée, un granit, l'ébauche informe d'une image féminine avec une petite cavité rectangulaire à la place du nombril; sur les côtés, quelques signes hiéroglyphiques inconnus. Près de là se trouve la petite pyramide mise à jour, il y a quelques années, par M. Garcia Cubas. Elle offre ceci de particulier, c'est qu'à l'encontre des autres, ses escaliers (elle en a trois) ne donnent pas sur la Voie sacrée. Il en est deux, dont l'un en retrait, sur la face est et le troisième sur le côté nord. Chacun de ces escaliers garde des traces de peinture, rose, jaune et blanc. L'excavation faite dans la maçonnerie pour y rechercher un réduit funéraire est toujours béante.

Quelques centaines de mètres de plus, et nous voici au pied de la *Tonatiuhzacualli* (fig. 3).

*
* *

Les mesures ont été rectifiées par M. Batres. La base est carrée, de 233 mètres de côté ; la hauteur est de 85 mètres. Les quatre corps se dessinent nettement. C'est là que les travaux, menés très rapidement, ont commencé il y a un peu plus de huit mois. Il s'agissait de rendre à la Pyramide du Soleil son aspect primitif, de la nettoyer, de la restaurer. On sait que ces pyramides sont construites par superposition, par emboîtement ; le centre étant formé d'une petite pyramide massive, et chaque couche successive, parfaitement, terminée, avec sa maçonnerie recouverte de chaux et son escalier. Appuyés sur cette maçonnerie, au long de chaque corps, étaient construits des contreforts, de quatre mètres cinquante d'épaisseur, dont les intervalles étaient ensuite remplis de terre et de pierres, le tout recouvert à son tour par une maçonnerie de pierres de lave (tezontle) unies par un simple mortier de terre battue et passé à la chaux. Ces pierres ne sont ni taillées ni même dégrossies.

A l'époque où Téotihuacan était habité et les pyramides en usage, un entretien continuel devait être nécessaire pour éviter l'effondrement de la couche supérieure et conserver la superficie unie. D'ailleurs elles étaient peintes, probablement chaque corps d'une couleur différente, et cette peinture devait être refaite souvent.

Les pyramides une fois abandonnées, cette couche extérieure, il est facile de le comprendre, craqua bientôt. Pierres et terre roulèrent ensemble, heureusement retenues par les plates-formes et la masse de l'escalier, de sorte que ce fut, tout de même, un manteau protecteur pour la maçonnerie immédiatement inférieure que ces masses roulantes recouvertes de végétation.

Beaucoup des contreforts de la Pyramide du Soleil se sont effondrés eux aussi. Ceux qui restent sont conservés soigneusement. Étant donné cet état d'éboulement de la couche supérieure, il n'y avait qu'une chose à faire, semble-t-il : l'enlever complètement, nettoyer la pyramide jusqu'à la seconde maçonnerie, de sorte, que, les travaux terminés, elle aura bien son aspect d'autrefois, mais sera diminuée d'une épaisseur moyenne de quatre mètres cinquante, soit de trois cent mille mètres cubes à peu près.

Les deux premiers corps sont nettoyés ; la maçonnerie est consolidée, au fur et à mesure, par du mortier introduit entre les pierres ; les éperons ou contreforts sont réparés de la même facon, et, à la base de l'angle sud-ouest, un morceau intact de la couche éboulée ailleurs permet de se rendre compte de l'épaisseur enlevée. Cette restauration ne peut donc se faire que par une destruction. Mais quel autre moyen y avait-il ?

Depuis trois mois, les travaux les plus intéressants se font sur la face ouest, celle qui est en regard de la Voie sacrée et où l'on déblaie les escaliers. Ce sont d'abord, à la base, des passages autrefois couverts, adossés d'un côté à la pyramide et, de l'autre, à un *tlatelli* que supportent d'énormes murs. De là un premier escalier, perpendiculaire à la pyramide, mène à un palier. Sur la photographie (fig. 5 et 6), la tache plus obscure des marches, à droite, est la partie restaurée ; elles sont de maçonnerie comme tout le reste. Du palier part un autre escalier appuyé, celui-là, sur la pyramide et qui obliquement monte jusqu'à la première plate-forme (il est vu de profil dans la photographie). Cette partie découverte est sur le côté gauche de la pyramide. Il reste à déblayer la masse de terre et de pierres

qui, au centre de ce premier corps, recouvre l'autre escalier, faisant pendant au premier et s'y réunissant probablement par quelques larges marches uniques avant d'arriver à la plate-forme. Ces degrés-là se perdent ensuite sous les décombres. La tache sombre, au premier plan de la photographie, est une excavation faite sous l'escalier, où l'on a trouvé les premières marches d'un autre escalier similaire, appartenant à la couche ou pyramide inférieure ; elles sont intactes. Chaque pyramide, bien qu'elle dut être recouverte par une autre, était donc entièrement terminée, avait ses escaliers. Était-ce une question rituelle ou un moyen de faciliter la montée ou la descente des travailleurs ? il semble que, dans ce dernier cas, des échelles eussent suffi. M. Batres croit que la construction s'est faite sans interruption, qu'une pyramide n'a pas été mise en usage pendant un certain temps avant d'être augmentée par la superposition d'une autre. Ce qui semble appuyer sa théorie, c'est que les plus petites sont construites de la même façon.

C'est là, devant cette masse de terre qui reste encore à enlever, pour terminer le dégagement de ces véritables propylées, que l'intérêt s'éveille intense. Que va-t-on y trouver? Quel monument se cache entre les deux rampes ? La statue du Dieu a-t-elle roulé jusque-là, ou la trouvera-t-on au sommet, dans les déblais de la plate-forme supérieure ?

Partout où cela est nécessaire, la maçonnerie des escaliers et de leurs murs de soutènement a été réparée dans le même appareil. Ce qui n'a pas été difficile, les maçons des villages voisins construisant encore leurs murs de la même façon. Seulement les nouveaux murs ne sont ni crépis, ni peints comme les anciens sur lesquels les restes de fresques roses sont préservés par un lattage. Ces passages couverts devaient être à l'usage exclusif des Sacerdotes.

*
* *

Parmi les objets les plus importants trouvés jusqu'ici et qui sont déposés au ministère de l'Instruction publique, un fragment de statue de femme, en porphyre vert admirablement poli, est tout à fait remarquable. Les jambes sont brisées au-dessus des genoux. Il n'y a plus ni bras ni tête ; le tronc est long et mince ; les épaules sont étroites et remontées, les seins et les muscles sont à peine indi-

qués ; l'ensemble rappelle certaines statues archaïques de Mycènes. Cette statue présente la même particularité que l'ébauche informe dont j'ai parlé plus haut, une cavité en bas du ventre destinée probablement à recevoir un objet quelconque. De plus, sous l'aisselle se trouvent deux autres cavités coniques parfaitement nettes et polies que remplissaient d'une manière exacte des cônes de porphyre polis, eux aussi [1]. La statue entière devait mesurer à peu près quatre-vingts centimètres de hauteur. On remarque ensuite une tête d'homme de la même pierre, demi-grandeur nature, d'un modelé et d'une expression extraordinaires ; un tube d'obsidienne de dix centimètres de longueur sur un de diamètre, ou, plutôt, un cylindre, percé dans toute sa longueur d'un étroit canal et travaillé à l'extérieur de façon merveilleuse ; et, enfin, des paillettes d'obsidienne de la grandeur et de l'aspect de celles que l'on emploie encore aujourd'hui, irisées, et percées d'un trou pour être cousues à plat sur l'étoffe, étonnent.

Avec quel outil, par quel procédé ont pu être obtenues ces perforations ?

Sur les lieux mêmes des fouilles on a laissé les grands objets : des pierres de taille, revêtements de murs, probablement, avec, sculptés en bas-relief, des Nahui-Ollin, les dents de Tlaloc, des flammes ; deux têtes d'ocelotl, sculptées dans les grandes pierres brisées, devaient être posées peut-être de chaque côté d'un escalier ; des fûts de colonnes, une main fermée ayant appartenu à une statue colossale ; sur une grande pierre, une ébauche d'une croix rappelant celle trouvée par M. Charnay ; des polissoirs de tezontle, de nombreux débris d'objets et de statuettes en terre cuite.

*
* *

La Pyramide du Soleil repose sur une plate-forme s'étendant à plus de cinquante mètres tout autour, et ensevelie sous les terres charriées par les eaux. On la met à jour, à l'angle sud-ouest ; elle est faite d'une épaisseur de plusieurs mètres d'adobes, réduites maintenant à une masse compacte et reposant sur le sous-sol de tepetate. La partie supérieure, formée d'une couche de béton très

1. Ils se sont, par malheur, égarés, depuis le transport de la statue à Mexico.

dur, est revêtue encore par endroits de sa légère pellicule de chaux. Dans le même angle, un des Mounds a été nettoyé et la pyramide tronquée, à trois corps, de base carrée de vingt mètres de côté, de dix mètres de hauteur, apparaît avec son escalier simple de teocalli, tourné du côté de la Voie sacrée. Cet escalier est entier, mais la maçonnerie s'en effrite.

A côté, juste au pied de la face sud de la Pyramide du Soleil, M. Batres a découvert, dès le début des travaux, « la Casa de los Sacerdotes ». C'est, adossée à un petit teocalli, sur le bord de la plate-forme formant terrasse de ce côté-là, une construction d'une vingtaine de pièces, grandes et petites, les unes paraissant de simples passages avec un canal d'écoulement pour l'eau ; deux autres avec une cavité ronde comme une cuvette, dans le sol de béton. L'une de ces cavités est percée au centre d'un trou. Les murs sont très épais, mais tous rasés à une hauteur variant de soixante-quinze centimètres à deux mètres ; ils ont été continués dans leur partie supérieure par de la maçonnerie neuve pour les protéger. Ils sont recouverts de la même couche de chaux qu'ailleurs, avec les mêmes fresques de couleur rouge ; les mieux conservées sont protégées par des lattages. Les toits devaient être faits de lames de schiste gris que l'on retrouve tout autour. C'est là que M. Batres a rencontré des ossements humains, parmi des morceaux de bois carbonisés, des pierres ou autres objets y ressemblant, fondus, tordus, réduits en scories, attestant la force de l'incendie qui détruisit la ville des dieux quand l'ennemi s'en empara. Ce qu'il est difficile de s'expliquer dans ce cas, c'est que les peintures et la couche stuquée des murs des autres pièces de la Casa de los Sacerdotes soient aussi bien conservées et sans trace d'incendie. Ne serait-ce pas plutôt une preuve qu'au moment de fuir devant l'ennemi, les Sacerdotes auraient brûlé là les corps de ceux des leurs tués dans les derniers combats, ainsi que des objets précieux, peut-être cultuels, qu'ils ne pouvaient emporter? Ils auraient élevé le bûcher dans l'une des chambres, celle où ont été retrouvés les restes en question.

A l'angle sud-est de la Pyramide du Soleil s'élève, avec ses dépendances, une jolie petite maison que M. Batres a construite pour le service de l'inspection archéologique et où l'on est sûr de recevoir une hospitalité aussi large qu'aimable.

Les travaux de la Pyramide du Soleil dureront probablement encore un an; le coût total en a été calculé à deux cent mille piastres à peu près. Puis on entreprendra les travaux de la Pyramide de la Lune, le déblaiement et la réfection de la Voie sacrée ainsi que de tous ses tlateles, et, enfin, les fouilles pourront continuer dans les centaines de ruines ensevelies sous les Mounds de la plaine.

*
* *

C'est une belle œuvre, bien digne de l'esprit large et généreux du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, de M. Justo Sierra, poète et historien. Ses conséquences archéologiques et historiques peuvent à peine se calculer maintenant; mais ce sera toujours un hommage, une réparation, un témoignage de reconnaissance du Mexique actuel à la race qui fut la première, dans cette vallée, l'initiatrice de la civilisation, aux Tolteca-Nahoas.

Un musée va être incessamment construit sur les ruines mêmes de Téotihuacan pour y abriter les objets recueillis au cours des travaux. Le chemin de fer mexicain a promis un embranchement qui arrivera à cent mètres de la grande Pyramide et non seulement facilitera l'excursion aux touristes mais permettra de débarrasser le terrain de l'énorme accumulation de pierre. Celle-ci se vendra facilement à Mexico. Ainsi donc ces laves, aux si jolies couleurs, rejetées d'abord par le Cerro Gordo, extraites ensuite des terrains d'alluvions par les Indiens qui élevèrent la ville des dieux, rejetées, et transportées par les Indiens actuels, iront servir à l'édification des villas modern-style des quartiers neufs de Tenochtitlan.

*
* *

Nous reprenons au soleil couchant le chemin de la gare. Ciel et montagnes, tout est rose vers l'ouest, tandis qu'à l'est la lune s'élève, calme et radieuse, opalisant de ses rayons les voiles bleus et mauves qui, peu à peu, couvrent tout. Une heure, un moment d'une soirée pareille, suffit pour vous faire comprendre, à tout jamais, le culte des astres.

Notre dernière halte nous amène dans l'atrium de l'église de San Sebastian. Sur la terre nue et poudreuse, au ras du sol, les pauvres tombes gisent tout de travers, sur lesquelles d'habitude les gens

passent sans sourciller, mais dont quelques-unes, dans ces premiers jours de décembre, gardent encore, sèches et fanées, les guirlandes de *zempoalxochitl* jaunes dont on les avait ornées le Jour des Morts. La façade de l'église, avec sa tour blanchie à la chaux, de loin, fait de l'effet, mais, de près, ne montre que ses lézardes, ses murs salis aux gouttières; une porte ancienne, assemblage de morceaux de chêne, formant d'assez jolis dessins, paraît, faute d'entretien, devoir s'effondrer au premier mouvement. Même désolation sur la façade sud : pas de vitres aux fenêtres; de mauvais volets de bois fermant mal. Puis, de l'autre côté de l'abside, au pied du mur exposé au nord, s'étend l'agréable tapis d'un peu de gazon auquel l'ombre a permis de pousser, et, sur ce mur lui-même, un tas de choses amusantes sont esquissées dans le mortier par des lignes de petits morceaux de tezontle qui courent autour des grosses pierres pour les consolider : des oiseaux de toute sorte, de face et de profil ; des scènes de duel, de petits bonshommes brandissant des épées espagnoles plus grandes qu'eux, des fleurs, des ornements. Imaginez une page énorme de dessins enfantins faits dans le mortier, avec de petites pierres, par ces hommes au cœur toujours religieux, qui travaillaient, sous la direction d'un bon Franciscain, à leur nouveau temple, — réplique à l'énorme Pyramide, simplement, géométriquement belle, élevée par les ancêtres au Père divin, le Soleil !

Mexico, décembre 1905.

TEXTES ET DOCUMENTS

UN MÉMOIRE POLITIQUE DU XVIIIe SIÈCLE RELATIF AU TEXAS

Publié par M. le Baron Marc de VILLIERS DU TERRAGE,

Membre de la Société des Américanistes.

Les limites du Texas [1] restaient, au commencement du XVIIIe siècle, excessivement vagues, et son territoire, souvent appelé la province d'Assinaïs, se trouvait aussi peu délimité que celui de la Louisiane, auquel les Américains, en 1803, prétendirent incorporer toutes les contrées s'étendant jusqu'à la Californie.

Après Soto, au XVIe et au XVIIe siècle, les Espagnols parcoururent le Texas à maintes reprises, mais aucune relation précise de leurs voyages ne nous a été conservée [2], aussi l'histoire de la colonisation de cette région ne commence guère qu'à l'époque du débarquement de Cavelier de La Salle à la baie du Saint-Esprit ou de Saint-Bernard.

Les aventures et la fin malheureuse de notre compatriote sont trop connues pour qu'il soit besoin de les retracer ici : rappelons simplement qu'Alonzo de Léon, gouverneur de Cohahuila, se mit en campagne en 1689, avec l'intention de détruire le nouvel établissement français. A son arrivée, il trouva que les Indiens avaient déjà accompli sa besogne ; il se borna à ramener quelques-uns des survivants de l'expédition, restés prisonniers chez les Peaux-Rouges, et à châtier deux des assassins de de La Salle.

1. Cette dénomination provient, croit-on, du nom d'une ancienne tribu indienne et sa signification serait : *amis* ou *blé*.

2. Sauf, peut-être, ceux de la catégorie, très mal connue et peu étudiée encore, de la collection Aubin-Goupil à la Bibliothèque nationale de Paris.

Léon, puis son successeur Téran, fondèrent entre le Rio Grande et la rivière de la Trinité diverses missions, mais aucune ne prospéra.

Dans les premières années du XVIII[e] siècle, La Mothe-Cadillac, gouverneur de la Louisiane pour le compte de la Compagnie des Indes occidentales, chargea Juchereau de Saint-Denis d'explorer le Texas dans l'espoir d'arriver à nouer des relations commerciales avec les comptoirs espagnols. Toutefois la méfiance de nos voisins et une passion romanesque de Juchereau pour la fille du commandant d'un des postes espagnols rendirent ses tentatives stériles. Il traversa pourtant à diverses reprises le pays des Cenis et se rendit même, à deux reprises, à Mexico, la seconde fois, il est vrai, tout à fait contre son gré.

En 1721, une deuxième tentative d'établissement français, dans la baie du Saint-Esprit, échoua complètement, et, dès lors, la frontière entre la Louisiane et les possessions espagnoles se trouva tacitement fixée entre notre poste des Natchitotchez, situé sur la Rivière Rouge, et le fort espagnol Adaès ou des Adayes, fondé, en 1718, un peu plus au Sud.

Les missions espagnoles du Texas tombèrent d'elles-mêmes si rapidement en ruines, ou se trouvèrent si souvent détruites par les Indiens, qu'il est maintenant très difficile de déterminer, exactement, la situation de la plupart.

Il convient d'insister tout particulièrement sur l'hostilité des tribus indiennes, contre les Espagnols, puisque c'est elle qui a servi longtemps de base à notre système politique en Amérique et, par suite, a conduit le chevalier de Kerlerec, gouverneur de la Louisiane, à rédiger en 1753 le mémoire que nous publions ici dans son intégrité et sa disposition matérielle [1].

Les Canécis, visés principalement par ce mémoire, formaient une peuplade dont il est assez rarement fait mention, au moins sous ce nom. Peu de cartes la mentionnent : pourtant celle de Danville (1756) la place près des sources de la Rivière Rouge.

Pour qui connaît tant soit peu l'histoire de nos colonies, il est inutile d'ajouter qu'aucune suite ne fut donnée à ce rapport. Kerlerec restait, d'ailleurs, souvent un an sans recevoir de dépêches,

1. Archives du ministère des Colonies. — Louisiane, vol. 37.

et celles qui finissaient par lui parvenir répondaient, en général, à des demandes vieilles de quatre ou cinq ans !

PROJET DE PAIX ET D'ALLIANCE AVEC LES CANNECIS

et les avantages qui en peuvent résulter,

envoyé par Kerlérec, gouverneur de la province de la Loüisianne, en 1753.

L'espagnol des Nouvelles Filippines (A) n'a jamais voulu donner les mains à la convention qui lui a esté si souvent proposée par mes prédécesseurs, gouverneurs de cette province de la Loüisianne, de se rendre réciproquement les déserteurs de leurs poste des Adailles, au notre des Natchytochès.

Nous avons saisy dans le poste bien des occasions différentes, où celuy des Adailles se trouvoit réduit a la dernière dizette de vivres pour l'enguager a cette condition avec promesse de le secourir aussytôt. Et toujour dans la suitte, en semblables nécessité, nos tentatives ont toujours esté infructueuses et nous avons veu ce voisin obstiné, malgré la faim et la misere, se résoudre a envoyer chercher des grains a 300 lieux ; plustot que de les tirer le mesme jour de chez nous en tombant d'accord d'un cartel que le gouverneur des Adailles scait exister entre Pensacola et la Nouvelle Orléans :

(A) La province des Nouvelles Filippines ou *Téxas*, est une des plus vaste mais des plus déserte que l'Espagne possede dans ce nouveau monde ; elle s'est peu attachée a la peupler à cause de notre voisinage, et a esté bien aise de laisser un interval de 150 lieues au moins du premier poste au second, pour en faire envisager le trajet plus difficile.

Cette province contient le fort des Adailles, dont le gouverneur a le titre de Capitaine Général, et commande les capitaines de la Baie du S[t] Esprit, de Saint Xavier, de la rivière du Nord, S[ta] Roza, de Saint Antoine, les gouverneurs de Coaquila (*Monclova*) et du nouveau royaume de Léon, il se dit aussy command[t] de Pensacola. Cette province depend pour le spirituel de l'évéché de Goadalaxara.

Il est incontestable que l'Espagnol, chagrin de nos établissements sur la rivière Rouge et aux Natchytotchez, nous voit avec des yeux bien jaloux résider sur des terres qu'il scait estre de plein pied avec celles du Mexique, il spécule sans doutte que, s'il survenoit quelque différent entre les deux couronnes, la notre pouroit entreprendre sur ces riches provinces ; ce qui luy paroit d'autant plus aisé, qu'il scait qu'en franchissant environ 200 lieues de beau pays (mais que son habile politique a laissé désert et inhabité) nous nous rendrions maîtres, et presque sans coup ferir, des fameuses mines de Santa Roza de Quitteria (B), Boca de Léones et de Monterey ; un party considérable de sauvages bien conduit porteroit, a coup sur, la guerre et la désolation jusqu'a Mexico mesme.

(B) S[ta] Roza de Quitteria est un petit fort situé sur la gauche de celui de la riviere du Nord environ à 20 lieues dans les terres ; il y a des mines très riches, ainsy qu'à Boca de Léones peu distant du mesme endroit. Monterey est la capitale du nouveau royaume de Léon ; elle fut presque entierement ruinée par une inondation arrivée en 1750. Escandon, Gouverneur de Tampico acheva de l'affoiblir ainsi que tous les postes qui en dépendent, en 1751, par les levées d'hommes qu'il fit pour peupler la coste et soutenir les missions établies cette mesme année le long du Golfe et depuis la Baie du S[t] Esprit jusqu'à son gouvernement.

On reconnoistra aisement cette verité, — quand on scaura que leur présidio des Adailles (C), qui est notre frontière, et un de leurs forts le plus renommé, n'est pourtant qu'un méchant pentagonne très irrégulier, délabré et gardé par soixante mulatres nullement agueris et qui ne tiendront pas deux heures contre trente bons soldats européens.

(C) Ce présidio des Adailles fut construit en 1720, un an après la prise de Pensacola par M. de Chamelin ; les Espagnols n'y avaient auparavant qu'une mission composée de deux moines et de deux soldats : M. Blondel, capitaine de nos troupes alors commandant aux Natchytochès, les en chassa ; la paix, ayant esté conclue, le marquis de Cazafuerta, alors vice roy du Mexique, dépêcha le commandant de Sant Miguel avec 100 soldats et quelques familles pour rétablir ce mesme poste des Adayes ; cette occasion estoit belle pour exiger dans le temps un cartel et telles conditions qu'on eut voulu : il estoit chargé de bien du monde, sans vivres et ne pouvant en tirer que de chez nous, mais la Compagnie des Indes, alors maitresse de ce pays, qui n'envisageoit que son commerce,

et qui cependant projettoit d'en ouvrir un considérable dans ce poste-négligea ou ne fit aucune attention à ce point capital.

Leurs forts de St Xaxier (D), de la Baye du Saint Esprit, de la Riviere du Nord, etc., où l'on ne trouveroit que de semblables garni, sons, n'ont pas mesme de palissades, et ne forment qu'un amas de méchantes chaumières serrées les unes contre les autres et couvertes en pailles.

(D) St Xavier est un poste etably en 1748 à 150 lieues de celuy des Adailles, sur les parages de celuy des Cannecis et a la sollicitation des moines franciscains qui s'estoient flatté de gagner cette nation ; il y ont très peu réussy et se sont fait tuer beaucoup de monde. On sait que la Baye du St Esprit est à nous, c'est la mesme que nous apellons St Bernard ; les Espagnols s'en estoient emparé après le massacre de nos gens par les Indiens de la côte qui arriva environ en 1719 ; ils l'ont quitté depuis et, a deux différentes reprises, se sont réétablis la première fois à 10, et la seconde à 20 lieues, tirant sur leurs provinces ; ils ont encore deux ou trois de nos canons ; il reste à sçavoir si les Espagnols, nous laisseront paisiblement établir un poste dans cette Baye qui nous apartient et c'est sur quoy il me semble qu'il seroit en règle que les deux cours prononçassent ; il y a une belle rivière qui se dégorge dans cette baye que les Espagnols nomment rio de Guadalupe.

La rivière du Nord ou Rio Grande passe pour estre aussy large que le fleuve St Louis et se perd dans le golfe ; il y a un poste à 60 lieues au dessus de l'embouchure, gardé, par un capitaine et quelques soldats, des habitants, deux missions et nombre de bestieaux.

Quant à Saint Antoine (E) les maisons y sont de-pierres, mais cette ville est sans murailles et sans forteresse ; considérable par la multitude d'Indiens rengés en missions, et c'est de ces derniers qu'elle recevroit, ainsy que touttes les autres, l'échek le plus mortel, puisqu'il est certain qu'au premier mouvement ils se rangeront du costé de leurs ennemis et se livreraient a toute la haine qu'ils nourissent contre ses habitants dont, à juste titre, ils se regardent comme les esclaves.

(E) Sant Antonio de Becave, étably en 1712 par des familles tirées des Canaries, et auxquelles le roy catholique ainsy qu'à leurs descendants a acordé de beaux privileges et de grandes immunités, et à leurs établissement le titre de ville. C'est la première que l'on rencontre allant au

Mexique ; il s'y fait du sucre ; on y voit cinq belles missions et une prodigieuse quantité d'Indiens.

La façon dont les franciscains gouvernent les Indiens, mérite d'estre cittée ; ils ne leurs souffrent aucunes armes, et mesme point de couteaux qui ne soyent épointé. Sur la moindre échapée, on les amarre et ils sont fustigés de toute importance, ils les forcent de faire du maïs sur lequel ils leur donnent leur ration, et s'aproprient le surplus, et enfin les occupent aux mines et aux travaux les plus durs ; il n'est pas douteux qu'une condition aussy servile et aussy déplorable, ne nous donât de biens faciles moyens de gagner des hommes aussy misérables ; qui, de tous temps, et depuis qu'ils ont entendu prononcer le noms françois, se sont voué a nous estre tributaires de préférence.

...Cette certitude qu'a l'Espagnol de sa foiblesse, des risques qu'il peut courir et la défiance où il est des tentatives que nous ne pouvons manquer de faire tot ou tard est ce qui l'enguage a persister sur le refus de ce cartel (F). Il connaît la légèreté des soldats de notre nation, combien il leurs en coutte peu de quitter leurs drapeaux et la peine capitale quils encourent a les rejoindre, il est convaincu que le moyen le plus efficace de nous faire renoncer a un établissement solide dans ces quartiers là (en y placant une garnison nombreuse) sera toujours de donner un azile inviolable a nos déserteurs ; on ne scauroit disconvenir que ses veues en ce point sont très justes.

Mesme raison le determine à ne point consentir à la traite des bestiaux ; nous sommes des voisins incommodes, a craindre, et auxquels on ne scauroit rendre la vie trop dure.

C'est en quoy il est a propos d'arrester les yeux sur le peu de gratitude de l'Espagnol toujour lent a reconoistre un bienfait, puisque, sollicité par nos gouverneurs, ils se refusent aux besoins de notre province ; prompt à oublier ceux qu'on luy rend puisqu'il n'a pas éprouvé chez nous mesme opiniatreté, quand nous avons esté requis par ses commandants de leurs rendre le service dont il s'agit en fait de vivres par don Prudentio de Arobio, don Thomas de Wintonizen, don Francisco Garcia Carlos, don Pedro des Bario et don Hyacinto Gauregue, aujourdhuy gouverneur des Adailles, qui depuis 5 à 6 mois, s'est trouvé dans la plus parfaite dizette, et auquel j'ay fait passer 250 quarts de maïs.

(F) On n'a jamais pu scavoir au juste ce qu'ils font de nos déserteurs ou ce qu'ils deviennent ; ils les laissent peu séjourner aux Adayes, et nullement dans les postes circonvoisins ; il y a toutte apparence, ou quils les employent aux mines, ou qu'ils les releguent dans le fond des terres du Nouveau Mexique en Californie, etc.

En fait de bestieaux par don Justo Bonneo et don Carlos de Franquis (G) que ce dernier n'a pas encore payé jusqu'à ce jour à la concurrence de 3000 piastres.

Ne seroit il donc pas permis de nous venger de la dureté de l'Espagnol, de diminuer son orgueil, et de le conduire par une voye bien scure a ce que nous exigeons si légitimement de luy.

(G) Ce don Carlos de Franquis vint, il y a environ quinze ans, relever le nommé Sandoval accusé d'avoir vendu aux Francois le terrain où ils transportèrent le fort, de dessus l'isle où il estoit, et qui existe aujourd'huy ; il le fit mettre aux fers et le traita bien indignement, mais enfin ces mesmes violences et plus encore ses altercations avec les moines le firent relever luy mesme ; il partit sans paiyer 3000 piastres quil doit aux habitants du poste des Natchytoches pour du maïs, chevaux et bestiaux : on le dit aujourdhuy colonel du regiment royal de Savoye servant en Espagne ; on a écrit bien souvent à Mexique à ce sujet, les gouverneurs des deux couronnes s'en sont mellés ; enfin l'année passée il vint un exprès s'informer de cette affaire, et, après les recherches nécessaires, celuy de Mexique fit espérer qu'elle se termineroit bientôt a la satisfaction des intéressés ; le comte de Gigedeau, cy devant orcucita vice roy, vient de demander dans ses dernières lettres à don Hyacinto commandant des Adayes d'en estre instruit, ce qui annonce beaucoup de lenteur.

Nous pourions, en moins d'un an, nous aproprier des pays immenses voisins attenant, et le disputant en richesses a la Nouvelle-Espagne ; ce sont les terres de Cannecys (H), elles ne sont annexées ny a l'une ny à l'autre couronne, puisque aucune ny a arboré son pavillon.

(H) Ces Cannecys sont inombrables, ils font des torts infiny aux Espagnols, étendent leurs courses jusquau centre de la Nouvelle Espagne, leurs tuent journellement du monde, leurs ont défait des convoys entiers et souvent leurs enlèvent leurs cavaillades ou marchandises de transport.

Ces Indiens, de tout temps ennemis déclarés de l'Espagnol et de touttes nos nations sauvages cy après, sont étendus au dela de ce

que l'on s'en figure. L'Espagnol les nomme *apaches*, ils font des hostilités continuelles sur les villes de Coaguila (I) de S[t] Antoine et le poste de S[t] Xavier.

Nous les nommons Cannecys et ils se battent avec les Cadodaquiou, naytannes, quitesinge, touacana, hyscanis, assinais, nacokdosé, nadacok, aiches, yalassé, etc. Les Ozages, Arkansas, Missouris, et Illinois les nomment Catoka, sous les trois differents noms ils sont les mesmes, s'entendent tous et parlent une mesme langue.

Tous les sauvages desnommé cy dessus, leurs ennemis et qui nous sont aliés, s'accordent tous d'une voix unanime à reconoistre le gouverneur françois de la Louisianne pour leur père ; aucun ne le desavouera jamais dans la moindre de ses volontés. Je pouvois leur dire que mon intention est de nétoyer et applanir les chemins, que je ne puis plus souffrir de les voir teints et rouges du sang de mes enfans, en un mot que je veux la paix généralle ; cette proposition, estant suivie d'un présent comme il est d'usage a leur égard, il est certain qu'ils le recevraient avec des témoignages de joye infiny, puisque l'humanité est de tous les hommes, et qu'il est rare d'en trouver dans le général qui ne préferent les douceurs de la paix aux horreurs de la guerre.

(I) Coaguila petite ville, avec titre de gouvernement un peu au delà de Saint Antoine, nullement fortifiée et avec fort peu de troupes ; il s'y fait un commerce considérable de toute sorte de bétail, on y fabrique des draps et des baguetes comme a Quevetano ; on y fait du savon, du vin, de l'eau-de-vie, de beaux froment, on y voit des oliviers,et, assez proche de là, est un morne où l'on trouve beaucoup d'aymant, c'est la seconde ville sur la routte de mexique.

Nos nations respirent d'autant plus cette paix qu'à peine peuvent-ils faire un pas sans courir risque d'estre égorgé ; les Cannecys sortent rarement de leurs limites sans donner dans quelques pièges : donc les uns et les autres se feroient une grande fête de devenir amis ; leur interest commun et la nouveauté les y pousseroient en leurs réprésentants mille douceurs et aventages dans cette aliance ; mais les plus flattés seroient sans contredit les Cannecys par l'envie qu'ils ont de voir et d'acquérir nos marchandises (K), et la jalousie qu'ils portent aux autres, qu'ils scavent jouir du privilége de commercer librement avec nous.

(K) les nations que nous avons, tant sur la rivière Rouge qu'aux environs, ne vivent presque que de beufs ; les Cannecys ne conoissent point d'autre nouriture ; pour en trouver il faut que les uns et les autres sortent dans les prairies souvent au hazard de se rencontrer et où le plus foible succombe toujours sous le plus fort ; il est donc bien aisé de juger combien ces différentes nations s'attacheroient à ceux qui leurs procureroient la paix.

Je suis très persuadé qu'on réussiroit du premier abbord en faisant choix d'une personne connue et au fait des usages de nos Indiens : elle s'aboucheroit avec eux, comme on vient de le dire, et leverait chez eux un poste suffisant et bien armé pour entrer sur les parages des Cannecys (non encore prévenus) sans en craindre de surprise. Quand on en seroit à portée, on détacheroit une esclave de cette nation qui nous seroit familier, sachant sa langue et la notre, y porter la nouvelle qu'un chef françois est arrivé, qu'il demande à les voir, qu'il est chargé d'un présent pour eux et d'un pavillon de ma part ; et qu'il vient pour leur procurer la paix avec leurs ennemis (L). Est-il douteux qu'ils ne vinssent tous en foule s'éclaicir d'une si heureuse nouvelle et cymenter pour toujours cette paix si peu atendue et si désirée depuis tant d'années?

(L) L'espagnol n'ignore pas combien cette paix luy seroit désavantageuse si elle venoit à se conclure entre ces nations que j'ay desja dit, qui nous servent de barière entre les Cannecys et nous ; ils avouent qu'ils seroient contraints d'abandonner beaucoup de ses forts et surtout celui des Adaiyes et la province entière, n'estant plus en état de risquer aucun convoye que les Cannecys pilleraient et massacreraient, aidés des armes à feu et enhardis à faire des prises par l'avantage décidé qu'ils auraient dans les premières aventures.

Nous serions donc instalé dans cette nation puissante, à mesme de fouiller et de découvrir ses terres, d'y faire un commerce brillant, des établissements considérables à deux pas de *Coaguila* (M), du *Sàltillo*, et de S[t] Antoine, maîtres du chemin de S[ta] Feez, avancé dans celuy du Mexique, sûrs qu'au premier signal que nous ferions le Cannécys iroit fondre sur l'Espagnol avec lequel il seroit de pair pour les armes à feu, et les munitions qu'il tirerait de nous, en un mot à mesme de nous flatter d'estre les arbitres de son trouble ou de son repos, et de tirer vanité ou avantage de ce pou-

voir que nous aurions de luy procurer de la tranquilité ou de luy laisser faire beaucoup de mal. C'est ce quil est prudent de luy préparer de longue main, en cas de guerre et de rupture ouverte avec cette monarchie.

(M) Saltillo est la 3[e] ville que l'on trouve en allant des Adaiyes a Mexique, et à moitié chemin de cette capitale. Les Espagnols, qui ont voyagé chez nous, la comparent à la Nouvelle Orléans ; elle est gouvernée par un alcade ou juge de police ; il n'y a point de troupes ; il s'y fait de grandes affaires et on y voit beaucoup de monoye et de matières ; dans son voisinage est un bourg peuplé de tlascaltecs, ces fameux Indiens qui du temps de Montezuma formoit une république qui épousa le party de Hernand Cortez et ne contribua pas peu à luy faciliter sa conquête ; ils sont nobles, exemps de tout tributs, fidels à l'Espagnol mais peu nombreux.

Santa Fez capitale de cette province, que les Espagnols apellent Nuevo Mexico, où il y a des mines d'or et d'argent tres riches ; il ne connaissent d'autre route pour y aller que celle de mexique et rabattent par Chicayua n'osant se risquer à faire la traverse des Cannecys, ce qui leur abrègeroit le chemin de plus de 400 lieux. Celuy dont ils se servent est très pénible à cause des montagnes escarpées qu'il faut franchir, et c'est ce qui les empechent d'ouvrir et de travailler autant qu'ils le désirent les riches mines de cette province, par la difficulté d'en transporter le métal ; il est à observer que c'est toujours le Cannecys qui les en prive et que c'est par luy que nous pouvons nous les aproprier.

De quel œil l'Espagnol envisagera-t-il donc ces progrets ? que penseroit-il de nous voir si près du centre de ses provinces et chez nous dans ces belles contrées, qu'il tache inutilement d'envahir depuis si longtems, qui luy ont coutté tant de sang sans aucun fruict (N).

(N) la derniere campagne qui s'est faite par les Espagnols sur les Cannecys fut extremement desavantageuse à ces premiers ; ils s'y présentèrent au nombre de 200 hommes, et estoient commandés par le gouverneur de Coaguila ; il tomba dans une embuche pour s'estre laissé découvrir, fut dangereusement blessé, perdit plus de la moitié de son monde, presque tous ses chevaux et ses bagages ; ce fut en 1743 ; depuis cette avanture, l'Espagnol se contente de rester sur la défensive.

Il n'est pas douteux que le vice roy, inquiet et jaloux, ne manqueroit pas d'éclater, qu'il se récrirait, que nous sommes des uzurpateurs (O), en quoy il seroit très facile de refutter son accusation, puisqu'en fait de pénétrer le premier dans un pays ; c'est moins

commettre une hostilité, que faire une découverte et une acquisition des plus légitimes.

(O) L'Espagnol nous taxeroit d'usurpateur, non que ces terres soyent a luy, mais il espère en estre un jour possesseur, et on doit avouer qu'elles sont à sa bien sceance, mais qu'elles nous conviendraient beaucoup et qu'il y auroit regrets de les voir en d'autres mains.

Il seroit donc a souhaiter que l'on put, plustot que plus tard, s'assurer de cette nation pour prévenir, que le désespoir d'estre harcellé par toutes les nations qui les environnent ne les oblige de se livrer aux Espagnols : c'est même ce qu'ils esperent et ce dont ils se flattent.

Enfin, supposé que cette affaire fut portée comme il ne seroit pas douteux à la cour de Madrid, que de là on en écrivit à celle de France, et que, vu l'union des deux couronnes il en vint à résulter des ordres conformes aux désirs de l'Espagnol, que nous fussions contraint, en un mot, d'abandoner cette nouvelle découverte ; ne serions nous pas en droit, en ce cas, de profiter de la circonstance pour exiger de luy le cartel établi à Pensacola, la traite des bestieaux et le commerce libre, et luy ne devroit-il point s'estimer trop heureux de se soumettre à de telles conditions et aussy justes ? (P).

Cet article mérite attention, et s'il n'a pas lieu, il ne faut jamais compter sur un établissement florissant aux Natchytochès, par la très grande facilité que trouvent nos troupes pour la désertion ; et, si par un accommodement de nécessité, le cartel avoit lieu, qu'il fut exécuté de bonnefoy de part et d'autre, que le commerce des bestiaux fut libre, on en feroit dans les commencements des aprovisionnements si considérables que l'infraction de ce traité deviendroit fort indifférente puisque on auroit eu le temps d'en établir des souches par toute la colonie ; nous pourions encore établir avec Saint Domingue une branche de commerce très utile par la traitte des mulets que nous en pouvons tirer qui coutent rendu à la Nouvelle Orléans de 100 à 120[l] pièce, et que l'on vend à Saint Domingue 8 à 900[l] ; le l'Equité de La Rochelle vient d'en embarquer 40 pour Saint Domingue qui lui ont coutté 100[l] ; il en a porté au Cap francois 39 bien portans qu'il a vendu comme je viens de le dire ; il en seroit de mesme des chevaux.

Enfin de ce commerce bien entamé en résulteroit infailliblement celuy de plusieurs autres différents objects ; nous aurions ce que

l'on a sollicité depuis si longtemps sans réussite, et le Cannecys déjà initié dans notre commerce, ne voudroit plus y renoncer, il nous suivroit luy mesme si nous le quittions ; ce qui luy seroit aisé vu cette paix que nous luy aurions procuré avec ces nations qui servent de barrière entre luy et nous, et qu'il faudroit toujours luy ménager.

la saison la plus propice pour cette entreprise seroit l'automne où les chaleurs ne seroient pas intollérables, les praieries point dépourvues d'eau et, par cette raison, le voyage moins pénible aux hommes qui l'entreprendroient, et plus suportable aux bêtes de charge dont il faudroit se servir.

Si le projet paroit mériter attention et qu'on y apercoive un bien pour cette province, il faudra uzer d'un secret inviolable et se comporter dans l'exécution de façon que l'étranger aprenne en mesme temps qu'il a estéconçu et remply ; il seroit à craindre, s'il transpiroit, qu'il ne mit tout en œuvre, et ne s'imposat mesme des conditions onéreuses vis à vis de ces Indiens pour se les concilier, au moins pendant quelque temps et dans un besoin si pressant, ce qui les mettroit dans les suites en droit de dire que nous leurs aurions aliéné cette nation de son domaine.

(P) Il est certain que si on estoit sollicité par l'espagnol de se désister de cette découverte et que nous prissions sur nous de temporiser cet accord et de luy laisser conoistre que peut-être nous le ferions en vue de quelque autre intérest, il n'en est pas un seul qu'il ne nous sacrifia, et qu'on seroit surpris de sa grande docilité à souscrire à toutes nos demandes.

Le commerce que nous aurions avec le Cannecys consisteroit en chevaux, mulets, peaux de bœuf, de biches, de daims.

Ajoutons y le commerce que nous ferions avec les Espagnols qui, malgré eux, seroient nos voisins.

A une demie journée de marche du village des Quitesinges, on trouve les grandes prairies où l'on a beaucoup à souffrir de la soif en esté, estant obligé de faire souvent 20 et 30 lieues sans trouver d'eaux, ce qui empêche les sauvages de sortir dans cette saison, cet inconvénient n'a point lieu dans l'automne ; les dits Quitesinges sont à environ 65 lieues des Natchitochès.

A la Nouvelle Orléans le 1er octobre 1753.

KERLÉREC.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 10 JANVIER 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 6 décembre 1904 ayant été lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance. La correspondance manuscrite se compose : 1° d'une note de M. le chevalier Van Panhuys, fonctionnaire au ministère royal des Colonies de Hollande à La Haye, résumant les dernières explorations néerlandaises dans les régions montagneuses du Suriman ; 2° d'une lettre de M. de Mier, accompagnée de renseignements biographiques sur M. Baz ; 3° d'une lettre de M. le Dr Rivet, relative à son itinéraire sur les confins de l'Ecuador et du Pérou septentrional ; 4° d'une lettre de M. Humbert, remerciant de son élection comme membre de la Société ; 5° d'une dépêche ministérielle au sujet des Échanges internationaux ; 6° de diverses lettres concernant soit la distribution, soit l'échange du *Journal*.

La correspondance imprimée se compose : 1° des envois ordinaires (*Globus*, 22, 23, 24 *a*, 1904 ; 1, 1905 ; *Boletin del Museo Nacional de México*, numéro supplémentaire, et *Anales*, n° 10 ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru*, 10 et 15) ; d'un certain nombre de périodiques nouveaux, obtenus par voie d'échange (*Museon*, années 1900-1904 ; *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 3, 1904 ; *American Journal of Science*, janvier 1905 ; *Relatorio da Directorio de la Sociedad scientifica de Sao-Paulo*, 1903-1904).

L'envoi du *Journal*, à titre d'essai, avec cette dernière Société, nouvellement formée, est immédiatement proposé et voté ; de même l'hommage de quatre années de notre collection (1900-1904) à la rédaction du *Museon* de Louvain.

Au nom du duc de Loubat, le Président signale la décision prise par le gouvernement mexicain de faire procéder à des fouilles méthodiques à Teotihuacan, ainsi que la prochaine publication d'un texte espagnol des *Abhandlungen* du Dr Seler. M. le Dr Hamy attire, d'autre part, l'attention de l'assemblée sur l'arrivée récente au Muséum d'une collection céramique, provenant du Bas-Pérou et dont l'envoi se doit au capitaine Berton, attaché militaire à la légation française à Lima et collaborateur du service géodésique péruvien. Nous n'avons que peu de détails sur l'origine précise de ces pièces très nombreuses et assez inégales en valeur. Cependant l'envoi de M. le capitaine Berton mérite l'intérêt, parce qu'il renfermait quelques moules en creux destinés à reproduire des

fruits. C'est un genre de pièces toujours assez rare. M. Hamy présente aussi un *silvador* dont l'embouchure, dépouillée de sa gaine par un accident, laisse voir un dispositif très spécial.

M. Hébert promet d'étudier les moules précités et de rédiger une note à ce sujet. D'ores et déjà, les pièces en question le confirment dans ses anciennes idées au sujet de l'usage que les céramistes péruviens faisaient des moules en creux. Ils poussaient des pièces dans les creux et les rapportaient pour compléter des vases.

M. Marcel communique sa notice nécrologique sur Gabriel Gravier (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 137).

La parole est ensuite donnée à M. Froidevaux pour sa communication relative aux travaux géographiques du Congrès de Stuttgart D'après le compte rendu qui sera publié dans le *Journal* (voir t. II, p. 325), les sciences géographiques, histoire des découvertes et de la colonisation, ont tenu dans les séances de la XIVe session une place plus considérable qu'à New-York. Tout n'était pas, d'ailleurs, d'égal intérêt dans les mémoires qu'elles ont inspirés. M. Froidevaux insiste sur les études de MM. Wilhelm Ruge de Leipzig, J. Fischer de Feldkirch (Vorarlberg) et Auguste von Volkenhauer de Gœttingue. Le globe de Gemma Frisius, par sa date (entre 1535 et 1537), que M. Ruge est parvenu à préciser, offre cet intérêt d'avoir été l'un des premiers à placer l'Amérique dans un dessin à peu près correct du monde terrestre. Moins général que le précédent, l'exposé que le R. P. Dr Fischer, bien connu comme spécialiste, a consacré à la cartographie des découvertes normandes en Amérique, met au jour un nombre respectable de documents inédits qui permettent de suivre les variations du type cartographique du Groenland pendant deux siècles. Enfin, M. von Volkenhauer s'est, lui aussi, adressé à la cartographie du XVIe siècle, spécialement celle de Terre-Neuve, pour trouver des preuves nouvelles que la science, dès cette époque, connaissait la déclinaison magnétique et savait en tenir compte. En terminant, M. Froidevaux se réjouit de la part prise par les américanistes français en général, et la Société en particulier, à l'œuvre du Congrès et il signale le grand et légitime succès remporté par la lecture de notre Président sur Humboldt et Bonpland. D'un autre côté, la distribution de la brochure de notre confrère, Jules Humbert, offerte en hommage à la XIVe session, a été accueillie avec une faveur marquée par les congressistes allemands.

M. le Dr Hamy, tout en remerciant M. Froidevaux de son excellent résumé, lui reproche amicalement d'avoir passé sous silence sa contribution personnelle et il propose, ce qui est accepté, qu'à une prochaine réunion, lecture soit faite du mémoire sur les flibustiers de la baie de San Blas au XVIIIe siècle.

M. Lejeal donne communication d'un manuscrit envoyé par Mme Signe Rink sur l'origine du mot « Kălâlek », nom populaire des Groenlandais (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 117). Par des arguments empruntés à la philologie et à l'histoire, l'auteur réfute l'étymologie courante (*Skraeling*), consacrée par l'opinion de Kleinschmidt, et prouve que les Inuits orientaux ont dû apporter d'Asie le vocable sous lequel ils se désignènt eux-mêmes.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU MARDI 7 FÉVRIER 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance (10 janvier 1905) qui est adopté sans modifications, le Secrétaire dépouille la correspondance imprimée et manuscrite. 1° Correspondance imprimée : *Globus*, nos 2, 3, 4, 5; *Anales del Museo Nacional de Montevideo*, t. I; *Boletin de la Sociedad Antonio Alzate*, nos 5-10; *Zeitschrift* de la « Berliner Anthropologische Gesellschaft » (collection depuis 1896, plus le numéro courant de 1905) ; Publications de l'« Université de Californie » ; « Annuaire » (*Life and Culture of the Hupa* et *Hupa Texts* par Pliny Goddard; *Exploration of the Potter Creek Cave* par William Sinclair); *Transactions* du Département d'Anthropologie et d'Archéologie de l'Université de Pennsylvania à Philadelphie, 1905, vol. I; *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 43, n° 177; *Papers of the Peabody Museum*, « Harvard University » (*A Penitential Rite of ancient Mexicans* par Mrs Zelia Nuttall; *Representation of Deities of the Maya Manuscripts* par Schellhas) ; *Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 4; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, n° 1. — 2° Correspondance manuscrite : accusés de réception du *Journal*; demande d'échange (« Historical Society of Wisconsin ») ; lettre relative au service du *Journal* (Muséum de l'Université de Philadelphie); note nouvelle de M. Van Panhuys au sujet des explorations dans la Guyane hollandaise.

L'échange demandé par l'« Historical Society of Wisconsin » est accordé.

M. le Président dépose sur le bureau, au nom de M. Émile Wagner, voyageur du Muséum, une note sur les Indiens *Guatos* de Matto Grosso (Brésil), due à M. E. Monoyer, agent de la « Compagnie des produits Cibils » à Saô José, sur le rio Saô Lourenço. Cette petite étude a le mérite d'offrir l'ethnographie sommaire, mais complète, d'une des races indigènes les moins bien observées jusqu'ici. En raison de sa nouveauté, M. Hamy en propose l'insertion au *Journal*, après les changements qui paraîtraient nécessaires (voir t. II, p. 155). Il annonce ensuite la mort de M. Girard de Rialle, ancien ministre de France à Santiago du Chili, disparu au moment où les loisirs de la retraite allaient, sans doute, lui permettre de prendre part à nos travaux. M. Hamy veut bien accepter de rédiger une nécrologie de cet américaniste qui laisse quelques écrits estimables.

La parole est successivement donnée à MM. Diguet et le comte de Charencey; à M. Diguet pour la biographie de notre ancien collègue, M. Baz ; à M. de Charencey pour l'éloge du marquis de Nadaillac, l'un des membres fondateurs de la *Société des Américanistes*. M. de Charencey est parvenu à dresser, de l'œuvre si copieuse du défunt, une bibliographie qui peut être très utile (voir t. II, p. 133).

M. Lejeal rend enfin compte, selon l'ordre du jour, des principaux mémoires ethnographiques présentés au Congrès des Américanistes de Stuttgart (v. *infra*, p. 123). Il signale d'abord l'abondance des études consacrées par les américanistes allemands à l'Amérique du Sud, probablement sous l'influence de MM. Von den Steinen, Reiss, Ehrenreich, organisateurs de la XIV[e] session. Cette dernière se trouve ainsi en curieux contraste avec la réunion de New-York en 1902, dans laquelle le continent méridional n'avait inspiré que trois mémoires. La seconde partie de la communication de M. Lejeal est consacrée à l'analyse sommaire des contributions qui lui ont paru les plus importantes ou les plus nouvelles. Ce sont, dans l'ordre préhistorique, l'étude de M. Hans Meyer, de Leipzig, sur « l'ère préhumaine dans les régions andines équatoriales » et le travail de Sir Clément Markham sur « l'âge mégalithique au Pérou ». Viennent ensuite, pour l'ethnographie moderne, une note curieuse de M. Göldi (du Muséum de Para) sur le maniement de la hache de pierre dans le domaine fluvial de l'Amazone ; l'exposé de M. le chevalier Van Panhuys (La Haye) sur l'ornamentique de la Guyane hollandaise; celui de M. Ehrenreich (Berlin) sur les mythes et les légendes chez les peuples primitifs du Sud-Amérique; celui du comte Rosen (Stockholm) sur les Indiens Chorotes du Chaco bolivien. La parenté des contes d'animaux d'un bout à l'autre du monde américain semble la conclusion à tirer du travail de M. Ehrenreich ; M. Rosen a démontré que les Chorotes constituent un groupe linguistique distinct des Mataccos et Tobas auxquels on les assimilait jusqu'ici. Pour d'autres régions, le D[r] Schmelz (Leyde) a soumis au Congrès les éléments d'un *corpus* de pictographies et pétroglyphes des Antilles hollandaises qui paraîtraient confirmer l'analogie des monuments en question avec ceux des Antilles françaises et de la région de l'Orénoque.

M. Stolpe (Stockholm) a étudié les détails fournis par l'expédition envoyée à la recherche d'Andrée sur les anciens établissements esquimaux du Groenland septentrional. Les explorateurs suédois ont retrouvé là tous les éléments d'une ethnographie complète, restes d'habitations, de magasins, ustensiles et tombes, et même, sur un point particulier, tout un cimetière. Tous les objets exhumés (parmi lesquels l'auteur du mémoire a noté surtout des jouets d'enfants) sont bien conservés et présentent peu de traces d'usure. D'autre part, les cadavres avaient été enterrés avec soin. On peut donc supposer que les habitants de ces stations n'ont pas été détruits, mais qu'ils abandonnèrent leur résidence pour émigrer ailleurs. Enfin, M. Sapper (Tubingue) a communiqué au Congrès une monographie très étendue des Indiens Pokonchis (distincts de la Vera Paz et San Cristobal, Guatemala), d'après les observations du savant local Vicente A. Narciso. Ce mémoire contenait un texte historique indigène inédit de l'année 1565.

Après cette lecture, suivie d'un échange d'observations entre MM. Hamy, Gonzalez de la Rosa et Lejeal, la séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 14 MARS 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal du 7 février 1905, adopté sans modifications. Le Secrétaire dépouille ensuite la correspondance manuscrite et imprimée.

La première comprend : des lettres relatives aux échanges (Société anthropologique de Vienne, « Smithsonian Institution ») ; des lettres relatives à la rédaction du *Journal*, numéro en cours d'impression (MM. de Jonghe, Protat, Boman, Adam). — La correspondance imprimée se compose des publications suivantes : *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* (numéro courant) ; *Globus*, nos 6, 7, 8, 9 (le numéro 7 est particulièrement intéressant, comme consacré à commémorer le 70e anniversaire du professeur Richard André) ; *Bulletin of the United States National Museum* (n° 51) ; *American Antiquarian and Oriental Journal* (january-february, n° 173) ; *Revue de l'École d'Anthropologie* (février 1905) ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru*, n° 5) ; *Boletin de la Sociedad geografica de Lima* (n° 1).

D'autre part, notre collègue, M. le baron Hulot, a fait hommage à la Société de son livre, récemment réimprimé : *De l'Atlantique au Pacifique*. Enfin, M. le Président veut bien se dessaisir, en faveur de la bibliothèque, d'une série de brochures américanistes et d'un certain nombre d'exemplaires des *Memorias de la Societad Antonie Alzate* qui compléteront notre collection.

M. Vignaud offre également une bibliographie du Dr Sophus Ruge par M. Hugues.

M. Hamy, reprenant la parole, annonce la mort de deux américanistes éminents : le professeur Bastian, de Berlin, et le Dr Stolpe, de Stockholm. Il résume à grands traits leurs carrières. M. Hamy insiste sur la grande prospérité que le professeur Bastian avait su donner au Musée royal d'ethnographie de Berlin, qu'il a dirigé presque jusqu'à sa mort, et sur les collections dont il enrichit son pays, entre autres la série des bas-reliefs de Santa Lucia Cozumahualpa et la collection péruvienne acquise du Dr Macedo. Quant à M. Stolpe, ses nombreux voyages et ses travaux ont eu pour but l'étude comparative du dessin décoratif. Il y avait appliqué avec succès les procédés de reproduction par frottis, imaginés jadis par le colonel Duhousset pour les monuments de l'art persan. La biographie de M. Stolpe sera rédigée par M. Boman (voir *infra*, p 94) ; M. de Jonghe se charge de la nécrologie de M. Bastian (voir t. II, p. 289).

M. Vignaud dépose sur le bureau un exemplaire de son dernier ouvrage : *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*. A propos de cette présentation, MM. Hamy et Gabriel Marcel disent rapidement l'originalité et la forte documentation du livre dont M. Marcel rendra compte dans le *Journal*.

M. le comte DE CHARENCEY annonce la prochaine apparition du 2e volume de *L'Année philologique* qui se publie sous sa direction. Il y signale, comme capables d'intéresser les Américanistes les chapitres rédigés par le R. P. Morice et le Dr Nicolás León, ce dernier constituant une véritable bibliographie des langues mexicaines (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 347).

Lecture est donnée : 1° par le Secrétaire d'une note de M. DE JONGHE, relative au « Club des Américanistes de Berlin » (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 168); 2° par M. Henri CORDIER d'une analyse du *Catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique conservés par la Bibliothèque nationale de Paris* (voir *Journal*, t. II, p. 171).

Le petit travail de M. de Jonghe porte principalement sur les recherches du Dr W. Lehmann à propos de la paléographie mexicaine et soulève, à ce point de vue, diverses observations. M. Hamy regrette que M. Lehmann ait semblé méconnaître la parenté du *Manuscrit du Cacique* avec le *Codex Becker* n° 1 de Darmstadt. M le duc DE LOUBAT dit quelques mots du *Codex Sanchez Solis*, autrefois possédé par le baron Walcker Götter. M. LEJEAL note une erreur légère dans les classifications paléographiques de M. Lehmann. Enfin, MM. HAMY et MARCEL font ressortir l'importance des pictographies, reproduisant l'enquête géographique de 1596 dont M. Lehmann n'a pas dit un mot. Les originaux sont en Espagne ; mais la Nationale en possède quelques très bonnes photographies (section de géographie).

Quant à l'analyse de M. Cordier, elle signale l'œuvre tout à fait méritoire et vraiment scientifique de la bibliographie monumentale entreprise par M. Barringer et regrette l'insuffisance budgétaire qui n'en a permis qu'une reproduction autographique.

En l'absence de l'auteur, la communication sur les flibustiers du Darien est remise à la séance d'avril.

Pour la remplacer, M. LEJEAL donne lecture des principaux passages du travail sur les *Memoriales* de Motolinia qu'il a présenté au Congrès de Stuttgart. C'est une comparaison détaillée du texte récemment publié par notre confrère, M. Luis Garcia Pimentel, avec la *Historia de los Indios de la Nueva España*, publiée en 1858 par le père de M. Garcia Pimentel, Garcia Icazbalceta. Il résulte de cette confrontation que les *Memoriales* constituent une première version de la *Historia*, moins parfaite peut-être, au point de vue littéraire, mais plus complète comme érudition. D'autre part, les emprunts que Mendieta, Torquemada et divers autres historiographes avouent avoir faits à leur devancier ont été tirés des *Memoriales* et non de la *Historia*. La publication nouvelle comble donc une lacune considérable dans l'histoire de la tradition franciscaine relative à l'antique ethnographie du Mexique.

En fin de séance, M. le duc DE LOUBAT communique un procédé de conservation des fresques anciennes qni est utilisé avec succès à Pompéi et à Délos et propose, ce qui est adopté, de le faire connaître, par la voie du *Journal*, au moment où le gouvernement mexicain forme le projet de fouilles méthodiques à San Juan Teotihuacan (voir t. II, p. 165).

La séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 4 AVRIL 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du 14 mars est lu et adopté. La correspondance manuscrite se compose de lettres de MM. Protat, de Jonghe, Adam, Raoul de La Grasserie et Lehmann-Nitsche, relatives soit à la publication du numéro courant du *Journal*, soit au service des échanges, soit à des projets d'articles ou de collaboration. La correspondance imprimée comprend : 1° *Zeitschrift für Ethnologie*, 1905, Heft I; 2° *Globus*, nos 10, 11, 12; 3° *Würtenbergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1904, Heft II; 4° *Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n° 5; 5° *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, mars 1905; 6° deux brochures de M. le Dr Lehmann-Nitsche et intitulées, l'une : *Altpatagonische, angeblich-syphilitische Knochen aus dem Museum zu La Plata* ; et l'autre : *Sammlung Boggiani von Indianertypen aus dem Zentralen Südamerika.*

M. le Président dépose, d'autre part, sur le bureau des numéros récemment reçus des *Anales del Museo nacional Salvadoreño*, dont M. le Dr Verneau veut bien acccepter de rendre compte. Puis M. Hamy annonce la mort de M. Henri de Saussure, membre correspondant de la Société, depuis l'origine, qui laisse d importants travaux sur la géographie physique et l'histoire naturelle des régions mexicaines. Une notice nécrologique sera consacrée dans le *Journal* à notre regretté collègue (voir *infra*, p. 97).

M. Gabriel Marcel rend compte des *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, le récent ouvrage de M. Henry Vignaud, dont il s'attache à montrer la documentation originale et minutieuse (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 151).

Lecture est ensuite donnée de diverses notices destinées au *Journal de la Société* (sur la *piedra las Tecomates*, par le Dr Hamy[1], sur l'œuvre d'*Adan Quiroga*, par M. Boman[2]).

L'ordre du jour appelle, enfin, la communication de M. Henri Froidevaux. Ce travail, envoyé par son auteur au Congrès de Stuttgart, et rédigé d'après des sources en partie nouvelles, est consacré à l'histoire mystérieuse de la flibuste française au xviiie siècle. Il étudie l'existence, entre 1700 et 1750, d'une petite colonie de forbans, installés dès la fin du xviie siècle, sur les côtes du Darien. Quelques détails sont des plus curieux, en particulier l'organisation toute patriarcale de ce groupe qui paraît avoir accueilli dans son sein des éléments indigènes. M. Froidevaux insiste sur quelques-uns des chefs suprêmes de

1. Voir nouv. sér. t. II, p. 164.
2. Ibid., p. 139.

ces flibustiers du Darien, notamment le chef Dupuis, dont l'action tendit à constituer dans l'isthme de Panama un établissement français régulier. Un chapitre du mémoire augmente avantageusement la liste des expéditions de la flibuste contre les territoires espagnols.

En fin de séance, il est procédé à la revision de la liste de la Société. Deux membres sont déclarés démissionnaires, en exécution de l'article 5 des statuts. Des démarches seront faites par le bureau auprès de diverses personnes susceptibles d'accepter les places vacantes de membre titulaire.

La réunion se sépare à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 3 MAI 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

La séance s'ouvre par la lecture du procès-verbal de la réunion du 4 avril qui est adopté. Puis le Secrétaire dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La première comprend des lettres relatives à l'organisation de la séance (M. Léon Diguet), au service du *Journal* (M. Chavero), à des projets de publication (M. Raoul de La Grasserie). L'administration du journal le *New-York World* demande, d'autre part, des renseignements sur l'œuvre et la publication de la Société et la Direction générale de Statistique du Paraguay notifie sa réorganisation.

La correspondance imprimée se compose des envois des périodiques habituels et de quelques hommages :

Proceedings of the American and Antiquarian Society (vol. XV); *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru* (nos 18-19); *Globus* (13, 14, 15, 16); *American Antiquarian and Oriental Journal* (march-april 1905, no 2); *Anales del Museo Nacional de México* (2a Epoca, t. I, nos 11 et 12); *Museon* (1905, vol. VI, no 1); *Revue de l'École d'Anthropologie* de Paris (no 4, avril 1905); *Los Popolocas*, par le Dr Nicolás León (envoi de l'auteur); *Perù primitivo*; *notas sueltas*; *La Lluvia* (*Escritura americana*), par D. Pablo Patron; *La Pinta ó Ceara* (ces trois derniers ouvrages offerts par M. Patron).

M. le Dr Hamy lit quatre courtes notices sur des américanistes récemment décédés (MM. Philippi, Chapman, Andrews, J.-B. Hatcher [1]). Il donne ensuite l'analyse de quelques documents qu'il a reçus sur la section d'Anthropologie de l'Exposition de Saint-Louis, après avoir expliqué pourquoi le comité français, chargé d'organiser la participation officielle de la France dans cette section, a dû renoncer à sa tâche. Cette abstention, imposée par les circonstances, a été remarquée et regrettée; mais la plupart des États européens l'avaient imitée.

1. Voir *infra*, p. 94.

L'Exposition anthropologique n'a donc été vraiment complète qu'en ce qui concerne l'Amérique même et, spécialement, les États-Unis. A ce point de vue, un vaste campement des tribus indiennes subsistantes, organisé au Park, a semblé surtout curieux. Une vingtaine de groupes ethniques y étaient représentés et y vivaient, sous les yeux des visiteurs, leur vie journalière. Tout à côté, « l'École indienne » permettait de suivre les divers procédés pédagogiques employés aux États-Unis en vue d'obtenir l'assimilation des autochtones. Bien moins curieuse dans sa partie archéologique où toutes les séries en vitrine n'apportaient que des choses déjà connues, la section d'Anthropologie avait réuni, au point de vue de l'histoire coloniale et celle de la Louisiane e particulier, des documents de tout premier ordre. A côté d'eux, quelques pièces très contestables. On ne voit pas trop ce que peut représenter la carte de Taddeo Visco de Gênes ; on doute à bon droit de son authenticité, et la lettre qui l'accompagneparaît également suspecte [1].

Après cet exposé, accueilli avec grand intérêt, M. Verneau donne à la Société des nouvelles de M. le Dr Montané et fait part du projet, formé par notre collègue, de présenter au prochain Congrès préhistorique de Monaco, en 1906, un travail d'ensemble sur l'île de Cuba.

La parole est ensuite donnée à M. Léon Diguet pour sa communication, prévue à l'ordre du jour, sur la sépulture indigène dans la Basse-Californie méridionale (*Journal*, nouv. sér., t. II, p. 329). Il s'agit de la région, insulaire et continentale, jadis occupée par la race *Péricue*, aujourd'hui complètement éteinte. Les lieux funéraires, signalés déjà en 1885, par M. Ten Kate, et étudiés plus complètement, à son dernier voyage, par M. Diguet, sont en général de petites grottes ou, plus exactement, des poches naturelles, qui s'ouvrent à la surface des roches volcaniques. M. Diguet a pu rencontrer quelques-unes de ces sépultures *in situ* et parfaitement intactes. De ses observations, il résulte :

1° Que les ossements sont, pour la plupart, recouverts d'une couche de peinture rouge ;

2° Que les cavités funéraires en question n'étaient que des sépultures provisoires ;

3° Que les ossements y étaient disposés, à l'aide de tissus, de feuilles de palmier et de bandelettes, en paquets faciles à transporter ;

4° Que ce mode d'inhumation ne semble pas avoir existé chez les Guaycuras et Cochimis, voisins septentrionaux des Péricues.

Après la conférence de M. Diguet, accompagnée de tout un matériel funéraire recueilli par lui, M. le Président remercie notre actif voyageur et, en même temps, le félicite de la récente distinction dont vient de l'honorer la *Société de Géographie* (Prix Ducros-Aubert). De son côté, notre vice-président, M. Henry Vignaud, s'est vu décerner le prix Jomard, destiné à couronner les meilleurs travaux sur l'histoire de la Géographie. Le dernier numéro du *Journal* a d'ailleurs mentionné ces succès qui ont été pour nous des joies de famille.

La séance est levée à 5 heures 45.

1. Voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 339.

SÉANCE DU MARDI 20 JUIN 1905

Présidence de M. le Dr É.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 3 mai, ayant été lu et adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance. La correspondance imprimée comprend, d'abord, les périodiques habituels [*Globus*, 18-22; *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, B. 35, Heft II und III ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru*, 20-21 ; *Anales del Museo nacional de México*, t. II, n° 2, febrero 1905; *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, n° 5, mai 1905 ; *Bulletin et mémoires de la Société d'Anthropologie*, 1905, n° 1; *Actes de la Société philologique*, 1904 ; *Proceedings of the Davenport Academy of Sciences*, 1904 ; *Proceedings of the American Philosophical Society*, t. LXIII]. Mais il faut aussi noter des périodiques américanistes nouveaux dont notre campagne de propagande a provoqué l'envoi en échange (*Boletin del Instituto geographico Argentino; Boletim do Museu Goeldi*, vol. IV, 1904, nos 1-3 ; *Bulletin of the American Geographical Society*, 1-6 ; *Annual Report of the Smithsonian Institution*, 1903-1904). Enfin, nous avons reçu les ouvrages suivants : *Inheritance of Digital Malformations in the Man* by William C. Farabee (in : *Papers of the Peadoby Museum*) ; *Basket-Designs of the Indians of Northwestern* by Dr Alfred L. Kroeber (in : *Publications of the University of California*) ; *Verslag van de Gossini Expeditie* par le lieutenant A. Franssen Herderchee ; *Contributions of American Archaeology to human History* by William H. Holmes.

La correspondance manuscrite se compose de lettres relatives aux échanges (« Accademia dei Lincei ; Museo de la Plata ») et au service du *Journal* (Ministère de l'Instruction publique ; M. Alfredo Chavero ; « American geographical Society ») ; à l'organisation de la séance (Baron de Villiers du Terrage) ; aux dépenses d'impression (M. Jules Protat) ; à la publication du numéro d'octobre (MM. de La Grasserie, Walter Lehmann, commandant Bourgeois, Eric Boman et Marcel). Le Secrétaire analyse rapidement une lettre de Mme Jeanne Roux qui donne quelques nouvelles intéressantes sur le mouvement archéologique à Mexico. Enfin M. le duc de Bassano annonce la démission de M. de Urioste qui est acceptée.

M. le comte de Charencey dépose sur le bureau le t. II de l'*Année Linguistique*, dont il avait annoncé la publication à une précédente séance.

Au nom de M. Jules Humbert, M. Lejeal fait hommage à la Société des deux volumes intitulés : *L'occupation allemande du Vénézuéla* et *Essai sur la colonisation du Vénézuela*. Il rend brièvement compte de la soutenance solide et brillante des ces deux thèses qui a valu, à la fin du mois dernier, à notre nouveau collègue le titre de docteur ès lettres avec *mention honorable*. M. Marcel

veut bien accepter de parler dans le *Journal* de l'*Essai sur la colonisation espagnole* (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 320). Le premier des deux volumes ne sera pas analysé, puisque la Société a été heureuse d'en publier la partie la plus importante dans le numéro d'octobre 1904. Et, à cause de cela même, M. Hamy tient à rappeler le succès obtenu au Congrès de Stuttgart par la publication de cet extrait sur les Welser.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures de MM. le chevalier L. C. van Panhuys et Boman, présentés à la dernière séance, l'un par MM. Hamy et Lejeal, l'autre par MM. Hamy et Verneau. MM. van Panhuys, chef de bureau titulaire au ministère néelandais des Colonies, et Eric Boman, ancien collaborateur des Missions scientifiques suédoise et française en Amérique du Sud, sont proclamés membres de la *Société des Américanistes*. Le Président souhaite la bienvenue à M. Boman, présent à la séance. Il est sûr que cette élection rendra plus actif encore le concours très dévoué que, depuis un an, M. Boman veut bien prêter à notre publication.

Reprenant la parole, M. le Dr Hamy donne lecture d'un mémoire sur « deux pierres d'éclair (*pedras de corisco*) de l'État de Minas-Geraës (Brésil) » (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 323). Il s'agit de deux haches polies, recueillies à Los Tronqueros, près de Passa-Quatro, par M. Émile Wagner, correspondant du Muséum. Ce qui fait l'intérêt de ces deux pièces, c'est moins leur forme qui rappelle certains objets néolithiques de l'ancien monde, que les traditions qui s'y rattachent. D'après les indigènes, ce sont des « pedras encantados », des « pedras de corisco », nées de l'éclair et pourvues d'un pouvoir aussi mystérieux que redoutable. En manière de conclusion, M. Hamy rapproche ces préjugés de la légende des *pierres de foudre*, si répandue dans le « Folklore » des deux mondes.

Après cette communication très appréciée, M. Boman, selon l'ordre du jour, communique une étude sur « l'itinéraire du licencié Matienzo et la distribution géographique des peuples de l'extrême-nord-ouest argentin au xvie siècle ». Don Juan de Matienzo, oïdor de Las Charcas, est l'auteur d'un projet de route stratégique et commerciale, présenté en 1566 à Philippe II d'Espagne. Ce document, publié dans les *Relaciones geograficas de las Indias*, vise l'établissement de communications régulières entre la ville de La Plata (aujourd'hui Chuquisaca ou Sucre) et la forteresse de Gaboto sur le Rio Paraná. Jusqu'à ce jour on n'avait pu restituer d'une manière satisfaisante cet itinéraire, parce qu'on ne savait pas identifier la plupart des noms topographiques ou ethnographiques, rapportés par Matienzo. Son double voyage sur le haut plateau frontière de l'Argentine et de la Bolivie a fourni à M. Boman l'occasion d'une étude topographique et toponymique sérieuse. Il reconstitue l'itinéraire de Matienzo, qui, selon lui, traversa, du nord au sud, la Puna de Jujuy, pour passer dans la « vallée Calchaquie » par le défilé de l'Acay. La principale utilité de cette restitution est de permettre de faire état des renseignements ethnographiques fournis par Matienzo, puisqu'on peut localiser désormais l'habitat des peuples qu'il a décrits. Il est ainsi prouvé, par exemple, que les Chichas se trouvaient un peu au sud de la frontière argentino-bolivienne. La Puna de Jujuy était occupée par un peuple que Matienzo

ne nomme point, mais dans lequel M. Boman verrait volontiers les ancêtres de Atacameños actuels. Enfin les Diaguites occupaient les vallées au sud de l'Acay.

M. le Dr Hamy, après avoir félicité M. Boman de ses patientes et ingénieuses déductions, donne ensuite le parole à M. Lejeal qui entretient la Société de quelques questions d'ordre intérieur, indique sommairement la composition du prochain fascicule du *Journal* et dépose sur le bureau quelques analyses bibliographiques (*Hupa-Life* et *Hupa-Texts*, par Pliny Earle Goddard ; *El Monolito de Coatlinchan*, par D. Alfredo Chavero, etc.) dont il résume à grands traits l'essentiel (voir *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 291 et 295).

En fin de séance, M. Hamy confie à l'examen de M. Lejeal un cahier de notes et documents sur l'ancienne histoire du Mexique, envoyé par un correspondant de La Rochelle.

La Société, après avoir décidé qu'elle ne se réunirait pas avant le mois de novembre, se sépare à 6 heures 15.

SÉANCE DU MARDI 7 NOVEMBRE 1905

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du mardi 20 juin est lu et adopté.

Le Secrétaire par intérim dépouille la correspondance. — La correspondance imprimée comprend, outre les périodiques ordinaires, différentes revues nouvelles qu'il convient de mentionner particulièrement : *Anales de la Sociedad cientifica Argentina* (julio 1905), *Boletin Instituto geografico Argentino* (t. XXI), *Serriftk* de la « Société Humanistique » d'Upsala (t. IV, V, VI, VII, VIII), *American Anthropologist* (1905, nos 1 et 2 et suppl.), a *Revista* de la Faculdad de Letras de La Habana (nos 1 et 2), *Bulletin de la Société d'Études coloniales de Bruxelles* (12e année, janvier 1905). — En outre, la Société a reçu une série d'ouvrages dont il lui est fait hommage et dont liste est annexée au présent procès-verbal [1].

Par suite à cette présentation, M. G. Marcel dépose sur le bureau le tirage à part de son article paru dans la *Géographie* (*Christophe Colomb devant la critique*) où il dégage les principales conclusions énoncées par M. H. Vignaud dans le premier volume de ses *Études critiques*.

En ce qui concerne les nouveaux périodiques reçus, le Président prie M. le

1. *Materials for the physical Anthropology of the Eastern European Jews*, par Maurice Fishberg; *Brain Weight in Vertebraters*, par Alěs Hrdlicka ; *The United States National Museum*, par Richard Rathbun ; *Indianer Studien in Zentralbrasilien*, par le Dr Max Schmidt ; *Limites entre Honduras et Nicaragua*, par le Dr Membreño; *The Northern Maidu*, par le Dr Roland B. Dixon; *La Edad de la Piedra en Patagonia*, par Felix Outes.

Dr Verneau de vouloir bien examiner la *Revista* de la Faculté des lettres de La Havane et M. Cordier de faire de même pour le *Bulletin de la Société d'Etudes coloniales de Bruxelles.*

La correspondance manuscrite, dont le Secrétaire aborde ensuite le dépouillement, comprend : 1° des lettres relatives à l'organisation de la séance ; 2° des accusés de réception, des demandes d'échange ; 3° des lettres relatives à l'admission dans la Société (Mme Nuttall, MM. van Panhuys et le Dr Lehmann Nitsche ; 4° une lettre de M. de La Grasserie relative à la publication, aux frais de la Société, d'une grammaire sioux et des renseignements scientifiques de MM. Mac Curdy et Roland Dixon ; 5° différentes circulaires relatives à des réunions déjà passées (American Anthropological Association, Société d'Anthropologie de Vienne) ou futures (Congrès des Sociétés savantes, Congrès des Américanistes de Québec) ; 6° des lettres relatives au *Journal* et à l'administration financière de la Société.

En ce qui concerne les demandes d'échange, la Société décide : 1° pour le Cercle d'Études coloniales de Bruxelles, que son Bulletin, examiné par M. Cordier, ne présentant pour nous aucun intérêt, il n'y a pas lieu de faire l'échange ; 2° pour le Musée de Mexico, qui demande toute l'ancienne série in-4° du *Journal*, — laquelle lui a été envoyée en son temps, — qu'on lui demandera en échange toute la série ancienne, qui manque à la bibliothèque ; 3° que ce n'est pas l'usage d'échanger les publications de la Société avec celles d'un simple particulier, et que par conséquent il est impossible de répondre favorablement à la lettre de M. Outes. En outre, sur la demande du duc de Loubat, la Société décide l'envoi du *Journal* à la *Southwest Society of the archaeological Institute of America*, de Los Angeles, Californie.

Puis la Société admet comme membre ordinaire le Dr Lehmann-Nitsche, présenté par MM. Hamy et Verneau.

Au sujet de la proposition faite par M. de La Grasserie, M. le Dr Hamy expose que : 1° de longues études ont déjà été publiées sur le sujet ; 2° les ressources de la Société ne lui permettent pas d'assumer les frais d'une semblable publication. Il sera répondu dans ce sens à M. de La Grasserie dès le retour du Secrétaire général.

Enfin, relativement au Congrès de Québec, M. Lejeal écrira au bureau pour lui accuser réception de la circulaire et lui demander d'en envoyer un certain nombre que la Société transmettra à ses membres.

Le Secrétaire par intérim signale enfin un extrait de la *Bibliographie des Annales de Géographie* pour 1904, analysant un travail de M. Vignaud inséré dans le *Journal* de la Société.

Après l'examen de toutes ces questions, le Président prononce l'éloge de M. Jules Oppert, vice-président d'honneur de la Société. Puis il déclare vacante la place de membre d'honneur qui sera pourvue à une prochaine séance.

L'ordre du jour appelle la communication de M. le Dr Hamy sur *Richard Grandsire*, qui fut mêlé de manière très active au mouvement scientifique dans l'Amérique du Sud pendant une dizaine d'années, de 1816 à 1828. M. Hamy le montre rouvrant les communications avec La Plata en 1817,

revenant à Buenos-Aires en 1824, essayant à plusieurs reprises de délivrer Bonpland, prisonnier du Dr Francia au Paraguay, et mourant en 1828 sur les chutes du Yary. C'est d'après les archives des Affaires étrangères et une collection d'archives personnelles que M. Hamy a pu retracer la vie très mouvementée de Grandsire, dont les observations de naturaliste nous échappent, et dont les travaux topographiques ont disparu.

M. Hamy annonce aussi avoir retrouvé la plus grande partie des lettres écrites d'Amérique par Joseph de Jussieu. La séance se termine à 6 heures 10, après lecture d'un curieux travail de M. J. Humbert sur la « plus ancienne ville du continent américain, Cumaná de Venézuéla, ses origines, son histoire, son état actuel » (voir *supra*, p. 45).

SÉANCE DU MARDI 5 DÉCEMBRE 1905

En l'absence de MM. Hamy, président, malade, et Henry Vignaud, empêché, M. le duc de Bassano accepte la présidence de la réunion. M. Froidevaux veut bien, pour la seconde fois, suppléer le Secrétaire, retenu en Allemagne par ses travaux.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 7 novembre qui est adopté. A propos du compte rendu de la communication de M. Humbert, M. Gonzalez de La Rosa croit devoir contester la priorité de fondation accordée à Cumaná de Vénézuéla par l'auteur du mémoire. Notre confrère se propose de soumettre prochainement à la Société quelques notes sur ce point particulier.

La correspondance manuscrite comprend, outre les lettres d'excuses de MM. Hamy, Vignaud, de Charencey et Lejeal, deux accusés de réception (Ministère de l'Instruction publique; *Peabody Museum*).

La correspondance imprimée se compose des quinze périodiques et ouvrages suivants :

Proceedings and Transactions of the Royal Società of Canada (2th series vol. X, 1904, 2 fasc.); *Report of the 8th International Geography Congress*, Washington, 1904); *American Geographical Society Bulletin*, november 1905; *American Anthropologist*, july-september 1905; *The American Antiquarian and Oriental Journal*, n° 5; *Field Columbiam Museum* (plusieurs fascicules); *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien* (B. 25, H. 4 und 5); *Globus*, B. 88, nr 19 und 20; *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei* (fasc. 5 et 6); *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica Antonio Alzate* (t. XIII, nos 9 et 10; t. 21, nos 1 à 4); *Anales del Museo nacional de México* (2e série, t. II, n° 9); *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru* (n° 25); *Anales del Museo nacional de San Salvador* (t. I, n° 12; t. II, n° 14); *Revista de Sociedade scientifica de Sao Paulo* (sept. 1905); *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris* (novembre 1905).

Au nom de l'auteur, M. Froidevaux présente le récent ouvrage de M. le Dr Hamy sur Dombey, donne lecture de quelques passages de l'avant-propos et

analyse rapidement le volume, en attendant un compte rendu plus détaillé qui sera inséré au *Journal*. M. Froidevaux lit encore un compte rendu sur le livre de M. le marquis de Dampierre (*Essai sur les sources de l'histoire des Antilles françaises*). A propos de cette lecture, M. Marcel s'associe pleinement à l'éloge qui vient d'être fait du travail de M. de Dampierre. Mais il émet quelques réserves à propos de la comparaison établie par l'article avec le répertoire de M. Harisse sur la Nouvelle-France, qu'il juge inférieur à l'étude sur les Antilles. Enfin, il insiste sur l'importance qu'aurait la découverte des papiers du P. de Fouquet pour une publication de ce genre.

L'élection inscrite à l'ordre du jour, à une place de membre d'honneur et une place de membre titulaire, est renvoyée à la séance de janvier.

La parole est donnée à M. Léon Diguet pour sa communication sur la géographie du Mixtecapan. Dans ce mémoire, résumé d'un travail plus développé qui sera bientôt publié (voir *supra*, p. 15), l'auteur donne d'abondants et curieux détails topographiques et toponymiques, d'après les historiens espagnols et les recherches personnelles auxquelles il s'est livré pendant son dernier voyage. Incidemment M. Diguet s'étend sur le travail très compliqué de la cochenille en Mixtèque. Il expose, en particulier, la transformation de l'insecte, obtenue au Mexique par une culture habile de l'*opuntia*.

Cet exposé, vivement apprécié, provoque quelques observations de M. Boman qui parle de la cochenille sauvage dont les Indiens de la Bolivie et de l'Argentine se servent pour la teinture. Il y a, en somme, d'après M. Diguet, deux espèces tout à fait distinctes (*Dactylopius tomentosus* de Lamarck et *Dactylopius coccus Tosta*) dont la première, l'espèce sauvage, donne un produit moins abondant. A propos de l'art tinctorial américain, M. de La Rosa rappelle que la cochenille est inconnue des Péruviens anciens, qui employaient, pour obtenir du rouge, un mollusque de genre *Purpura*, fourni en abondance par leur littoral.

A cause des fêtes du jour de l'an, la prochaine réunion est fixée au deuxième mardi de janvier.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 5 heures 30.

NÉCROLOGIE

Edm. ANDREWS

Le docteur Edmond Andrews est mort le 22 janvier 1904, à l'âge de 80 ans. C'était un géologue très expérimenté, il s'était surtout occupé de la période glaciaire. Son principal mémoire, publié en 1870 et qui eut beaucoup de retentissement dans le monde scientifique, a pour titre : *The North American Lakes, considered as Chronometers of post-glacial Times.* E. H.

E.-J. CHAPMAN

Edward John Chapmann, professeur de minéralogie et de géologie à l'Université de Toronto, est mort à The Pines, Hampton-Wick, le 28 janvier 1904. Il avait pris le goût de l'histoire naturelle en Algérie où il avait servi dans la Légion étrangère. Rentré en Angleterre, il devint élève de Brunnel et passa quelques années à l'*University College*, avant de gagner le Dominion, pour prendre bientôt possession de la nouvelle chaire de minéralogie et de géologie fondée à l'Université de Toronto. Il a été l'un des collaborateurs assidus du *Canadian Journal of Industry, Sciences and Art*, où il a publié toute une série d'études consacrées principalement à faire connaître le sol canadien et ses richesses. E. H.

J.-B. HATCHER

John Bull Hatcher, l'un des conservateurs du musée Carnegie, à Pittsburg, est surtout connu pour ses trois voyages scientifiques en Patagonie, exécutés de 1896 à 1899. Né à Corperstown en Illinois, le 11 octobre 1861, il a succombé le 3 juillet 1904, âgé seulement de 43 ans. E. H.

R.-A. PHILIPPI

Rudolf Amandus Philippi, né à Charlottenbourg, le 14 septembre 1808, médecin et naturaliste, était passé au Chili en 1851 et il avait obtenu en 1853, à l'Université de Santiago, une chaire de zoologie et botanique. Il est devenu plus

tard directeur du *Museo Chileno*. Ses recherches, longuement prolongées, de géographie et d'histoire naturelle, ont porté principalement sur l'Atacama, au nord, et sur l'Araucanie, au sud. Il a consacré au désert d'Atacama un volume, qui est son œuvre principale : *Reise durch die Wüste Atacama*, parue à Halle en 1860 ; il a publié dans les *Petermann's Mittheilungen*, de 1860 à 1892, de nombreuses monographies sur les provinces de Valdivia et d'Arauco, la *Cordillera Pelada*, les lacs des Andes chiliennes, les analogies entre les flores du Chili et de l'Europe (1892). La Société des Naturalistes de Cassel a édité son voyage à l'Arauco de 1889 et le *Zeitschrift für Ethnologie* contient un mémoire de lui sur le *Grypotherium et la caverne d'Eberhardt ;* enfin il a donné au *Globus* de 1904 un mémoire sur *La nationalité des Sud-Américains.*

Philippi est mort à 96 ans, à Santiago, le 26 juillet 1904.

E. Hamy.

HJALMAR STOLPE

Parmi les pertes que l'ethnographie et les études américanistes ont subies pendant l'année dernière, l'une des plus sensibles est celle de M. Hjalmar Stolpe, directeur de la section d'ethnographie du *Riksmuseum* de Stockholm, mort le 27 janvier 1905, peu de temps après son retour d'un voyage d'études aux principaux musées d'Allemagne. Au cours de ce voyage, Stolpe avait aussi pris partie au XIVe Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, où sa communication sur les résultats des recherches de la mission scientifique suédoise au Groenland (1899) fut écoutée avec beaucoup d'intérêt.

Hjalmar Stolpe était né à Gefle, dans le nord de la Suède, en 1841. Il termina ses études par le doctorat ès sciences à l'Université d'Upsal en 1872 et il se dédia, au commencement de sa carrière, à la zoologie. Au cours d'études sur la faune des îles du lac de Mälar, son attention fut attirée par d'anciennes perles en ambre jaune qu'il avait trouvées sur l'île de Björkö et il découvrit là une ancienne nécropole composée de plusieurs centaines de sépultures. Les fouilles très méthodiques qu'il effectua dans cette nécropole lui inspirèrent deux rapports préliminaires et à sa mort le travail définitif sur cette exploration était presque achevé. Ce travail sera probablement publié par les soins du gouvernement suédois.

Stolpe fut l'un des fondateurs de la Société suédoise d'anthropologie, fondée en 1873 et actuellement transformée sous le nom de Société suédoise d'anthropologie et de géographie [1] et il fut l'organisateur d'une importante exposition d'ethnographie qui eut lieu à Stockholm en 1878 et 1879, sous le patronage de cette Société.

Pendant les années 1883-1885, Stolpe fit un grand voyage de circumnavigation à bord de la frégate suédoise la *Vanadis*, d'où il rapporta une collection

1. « Svenska Sällskapet för antropologi och geografi. »

de l'ethnographie ancienne et moderne de plus de sept mille objets. L'Amérique du Sud y est représentée spécialement par les résultats des fouilles du voyageur à Ancon. Ces collections furent exposées d'abord à Stockholm en 1886 et à Göteborg en 1887.

Stolpe fut le vrai créateur du Musée d'ethnographie de Stockholm et grâce à sa connaissance profonde des musées européens, en général, a son talent d'organisateur, à son art d'attirer l'attention des Mécènes sur son œuvre, ce musée fut agencé d'une manière modèle.

Des générosités privées, des missions scientifiques entreprises le plus souvent sur l'initiative de Stolpe, enrichirent successivement l'institution.

L'une des œuvres principales de Stolpe est son étude sur le développement de l'art décoratif chez les peuples sauvages, publiée en 1890-1891. Ce travail a fait époque et ses théories sur la transformation des figures humaines et animales en ornements géométriques sont aujourd'hui généralement acceptées. En dehors des collections du musée de Stockholm, Stolpe a employé comme matériaux pour sa démonstration environ trois mille copies d'objets qu'il avait prises au cours de ses nombreuses visites à la plupart des musées de l'Europe. C'est spécialement sur l'ethnographie des Polynésiens que Stolpe a fondé cette étude et cette classification de l'ornamentique des peuples primitifs.

Pour l'Amérique, il a développé les mêmes recherches dans un grand ouvrage, richement illustré : *Études sur l'art décoratif des Américains*, paru en 1896, honoré du prix institué, à l'Académie de Stockholm, par M. le duc de Loubat.

Stolpe assista à presque tous les congrès tenus en Europe et en Amérique et intéressant à un titre quelconque l'anthropologie, l'archéologie et l'ethnographie. Dans ces réunions et partout où il passa, son caractère franc et loyal, l'aménité et la courtoisie de ses manières, son savoir vaste et solide, ses points de vue profonds sur l'ensemble de la science préhistorique de l'homme, lui ont attiré les sympathies de tous. Sa mort a été une perte sensible pour l'ethnographie en général, pour l'Américanisme et pour tous ceux qui étudient ces sciences.

E. BOMAN.

LISTE DES ÉCRITS DE HJALMAR STOLPE

Naturhistoriska och arkeologiska undersökningar på Björkö i Mälaren [Recherches de l'histoire naturelle et de l'archéologie de l'île de Björkö dans le lac Mälaren]. (« Öfversikt af Kongl. Svenska Vertenskaps-akademiens Förhandlingar. ») Stockholm, 1872 et 1873.

Björköfyndet [Les découvertes à Björkö]. Stockholm, 1874.

Grafundersökningar på Björkö [Fouilles dans les tombeaux de Björkö]. (« Tidskrift för Antropologi och Kulturhistoria. ») Stockholm, 1876.

Sur les découvertes faites dans l'île de Björkö. (« Compte rendu de la 7e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », tome II, p. 619.) Stockholm, 1874.

Sur l'origine et le commerce de l'ambre jaune dans l'antiquité. (« Compte

rendu de la 7e session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques », tome II, p. 777.) Stockholm, 1874.

En kristen begrafningsplats [Un cimetière chrétien]. (« Kongl. Vitterhets-Historie-och Antiquitets-akademiens Mánadsblad för 1878 », p. 671.) Stockholm, 1878.

Grafundersökningar på Björkö à Mälaren år 1881 [Fouilles dans les tombeaux de Björkö pendant l'année 1881]. (« Svenska Fornminnesföreningens Tidskrift », tome V, n° 13, p. 53.) Stockholm, 1882.

Vendelfyndet i Mälaren [La découverte de Vendel dans le lac Mälaren]. (« Antiquarisk Tidskrift. ») Stockholm, 1884.

Svenska myror [Fourmis suédoises]. (« Entomologisk Tidskrift. ») Stockholm, 1882.

Den allmänna etnografiska utställningen i Stockholm [L'exposition d'ethnographie de Stockholm]. (« Tidskrift för Antropologi och Kulturhistoria. ») Stockholm, 1878-1879.

Exposition ethnographique de Stockholm, 1878-79. Photographies par C.-F. Lindeberg, texte par Hjalmar Stolpe. Stockholm, 1881.

De etnografiska museerna i Europa [Les musées d'ethnographie de l'Europe]. Stockholm, 1882.

Påskön i Stilla oceanen [L'île de Pâques dans le Pacifique]. (« Ymer », p. 150.) Stockholm, 1883.

Om Vanadisutställningarna 1886 och 1887 [Sur les expositions des collections faites pendant le voyage de la frégate la « Vanadis », en 1886 et 1887].

Björkö i Mälaren. En vägledning för resande [Björkö dans le lac Mälaren ; guide pour touristes]. Stockholm, 1888.

Sur les collections ethnographiques faites pendant le voyage autour de la terre de la frégate suédoise la « Vanadis » dans les années 1883-1885. Rapport au 8e Congrès des Orientalistes. Stockholm, 1889.

Om Kristiania universitets etnografiska samling [Sur les collections d'ethnographie de l'Université de Christiania]. (« Ymer », p. 53.) Stockholm, 1890.

Ueber südamerikanische und mexikanische Wurfbretter. (« Int. Archiv für Ethnographie », Bd. III.) Leyde, 1890.

Utvecklingsföreteelser i naturfolkens ornamentik, I et II [Évolution de l'art décoratif chez les peuples sauvages]. (« Ymer. ») Stockholm, 1890 et 1891.

Evolution in the Ornamental Art of Savage Peoples. Ethnographical researches by Dr. Hjalmar Stolpe of Stockholm, translated by Mrs. C. H. March. (« Transactions of the Rockdale Literary and Scientific Society. »)

Entwickelungserscheinungen der Ornamentik der Naturvölker. (« Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien », Bd. XXII, p. 19.) Vienne, 1892.

Det tyska antropologiska sällskapets 24 : de årsmöte i Göttingen och Hannover den 5-9 aug. 1893 [La 24e session annuelle de la Société allemande d'anthropologie du 5 au 9 août 1893]. (« Ymer », p. 121.) Stockholm, 1894.

Om vårt etnografiska museum, särskildt om dess afdelning II [Sur notre

musée d'ethnographie, spécialement sur sa deuxième section]. (« Ymer », p. 132.) Stockholm, 1895.

Tuna-fyndet [La découverte de Tuna]. (« Ymer », p. 219.) Stockholm, 1895.

Anders Retzius. Tal vid minnesfesten i Svenska Sällskapel för Antropologi och Geografi den 23 oktober 1896 [Anders Retzius. Discours à la fête de la Société suédoise d'anthropologie et de géographie le 23 octobre 1896]. (« Ymer », p. 213.) Stockholm, 1896.

Studier i amerikansk ornamentik; ett bidrag till ornamentikens biologi [Études sur l'art décoratif des Américains ; contribution à la biologie de l'art décoratif]. In-folio. Stockholm, 1896.

On American Ornamental Art. (Compte rendu du Xe Congrès international des Américanistes.) Stockholm, 1894.

Kristian Bahnson [Nécrologue]. (« Ymer », p. 77). Stockholm, 1897.

Gustaf Nordenskiöld [Nécrologue]. (Compte rendu du Xe Congrès international des Américanistes). Stockholm, 1894.

Über die Tätowirung der Oster-Insulaner. (Abhandlungen des Königlichen Zoologischen und Anthropologisch-Ethnographischen Museums zu Dresden, Festschrift, 1899.) Berlin, 1899.

Utställning af arkeologiska och etnografiska samlingar från Central-Amerika i K. Akademien för de fria Konsterna [Exposition de collections archéologiques et ethnographiques de l'Amérique centrale, dans l'Académie royale des Beaux-Arts]. Stockholm, 1900.

Über die Forschungsergebnisse der schwedischen Grönland-Expedition vom Jahre 1899. (A paraître dans le Compte rendu du XIVe Congrès international des Américanistes, tenu à Stuttgart 1904.)

Henri de SAUSSURE

Louis-Frédéric-Henri de SAUSSURE, né, à Genève, le 27 novembre 1829, mort, à Genève, le 20 février 1905, était membre correspondant de la *Société des Américanistes de Paris*, depuis la fondation. En effet, l'Amérique et, plus spécialement, le Mexique, après avoir inspiré ses premiers travaux, restèrent, jusqu'à sa fin, ses objets préférés d'étude. Il leur appliqua l'ardeur de curiosité, l'esprit critique et l'activité laborieuse, héréditaires, semble-t-il, dans cette famille des Saussure qu'on a pu qualifier de dynastie scientifique. Et sa bibliographie américaniste est tellement touffue qu'il faut renoncer à la dresser ici. *Description d'un volcan éteint du Mexique* (« Bulletin de la Société géologique de France », Paris, 1857) ; *Note sur le Pic d'Orizaba* (« Archive des Sciences physiques et naturelles », Genève, 1858) ; *Observations sur les mœurs de divers oiseaux du Mexique* (ibid.) ; *Note sur le volcan de Jorullo* (« Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles », Lausanne, 1859) ; *Mémoire sur quelques mammifères du Mexique* (« Revue de Zoologie », Paris, 1860) ;

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Mexique, des Antilles et des États-Unis (Genève, 1858-71, 2 vol. in-8°) ; *Études sur les myriapodes du Mexique* (« Mission scientifique au Mexique, publiée par ordre du ministre de l'Instruction publique », VI[e] partie, Paris, 1872, petit in-fol., pl.) ; *Coup d'œil sur l'hydrologie du Mexique* (« Mémoires de la Société de Géographie de Genève, t. III, 1862) ; — voilà les écrits les plus connus de notre vénérable collègue. On ne s'étonnera pas de la part exclusive occupée en cette liste par l'histoire naturelle (et, surtout, l'entomologie) et par la géographie (surtout la géophysique). L'atavisme, comme l'éducation, vouait le petit-fils d'Horace-Bénédict de Saussure, le neveu de Théodore de Saussure, l'élève de Pictet de La Rive, d'Henri Milne-Edwards et de Blanchard, à ces sciences d'observation. Il y a dignement marqué sa place à côté de ses parents et de ses maîtres. La valeur des *Études sur les myriapodes* est proclamée par l'hospitalité que lui donna le recueil de la « Mission scientifique française » [1]. Quant au *Coup d'œil sur l'hydrologie*, la carte qui l'accompagne rendit les plus précieux services à l'État-major français, pendant le malheureuse guerre de 1862-67; elle fut la base des beaux travaux topographiques du général Niox et le livre lui-même, s'il pu être complété sur quelques points, n'en demeure pas moins classique.

Pour apprécier comme il convient ces œuvres d'Henri de Saussure, il faut, d'ailleurs, se reporter aux circonstances dans lesquelles il les prépara. Son voyage dans l'Amérique moyenne qui dura près de deux ans aurait mérité d'être plus largement narré qu'en quelques articles, fort colorés, du reste, et pleins de bonne humeur, du *Journal de Genève*. C'est presque un roman de Gustave Aimard, avec, en plus, le charme du style et la véracité scrupuleuse. *Pronunciamentos*, attaques de *rateros*, captivités au pouvoir des deux ou trois candidats présidentiels qui, en ces temps-là, tenaient toujours la campagne, évasions mouvementées, longues chevauchées, rien n'y manque. Mais le plus extraordinaire, c'est que le voyageur, parmi tant d'épisodes tumultueux, ait pu travailler et rassembler autant de solides matériaux. Une âme héroïque dans son désir de voir et de savoir, à la façon de Humboldt, de Bonpland et de Dombey, vivait certainement en ce jeune homme. C'était en 1854-56. Saussure avait alors de vingt-cinq à vingt-sept ans!

Un autre trait de la carrière américaniste de Saussure, c'est la variété de sa production. On a peut-être eu tort de tant insister plus haut sur la prépondérance qu'il accorda aux sciences naturelles. En fait, pourvu de cette forte culture générale qui devient de plus en plus rare, parce qu'elle est, de plus en plus, difficile à acquérir, il s'intéressait à toute chose, car il le pouvait, et pouvait, en tout ordre de connaissances, faire besogne utile. Il se passionnait presque autant à l'étude de l'homme qu'aux spectacles de la nature. Le passé des régions qu'il visitait l'a toujours préoccupé. Il fut donc ethnographe et archéologue. Au surplus, jusqu'en ces toutes dernières années, c'est à des hommes

1. M. de Saussure avait été, en outre, appelé par Victor Duruy à faire partie de la « Commission scientifique du Mexique ». En cette qualité, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. L'Exposition nationale de Genève lui valut la croix d'officier.

tels que lui, c'est-à-dire à de purs *scientifiques*, qu'on a dû souvent les recherches les plus fécondes sur le Précolombien. Sans évoquer, de nouveau, le souvenir de Humboldt, que de médecins, ingénieurs, zoologistes, géologues, botanistes, etc., remplissent le livre d'or du Mexicanisme! Et faut-il rappeler qu'aujourd'hui même les maîtres de cette science, encore imparfaitement constituée sont, en France, un médecin-anthropologiste, et, en Allemagne, un ancien botaniste?

Toutefois, on doit le dire avec franchise, après avoir reconnu le zèle de Saussure pour explorer, à l'occasion, les antiquités mexicaines, son effort, sur ce terrain spécial, fut moins heureux ou, plus exactement, le résultat de cet effort semble moins durable. Cela se conçoit. Pour la plupart, les articles archéologiques de Saussure remontent à une date déjà ancienne. Or il n'est pas de province historique où les théories et les points de vue se soient plus complètement renouvelés, et dans une plus courte période, que l'histoire ancienne du Mexique. Sous cette réserve, on lit encore avec fruit la *Description des ruines d'une ancienne ville mexicaine* (« Bulletin de la Société de Géographie », Paris, 1858) et l'étude sur le grand *téocalli* de Tihuatlan [découvert par Saussure lui-même] (*Globe* de Genève, t. XXXV, 1896). C'est que l'auteur, dans la description architecturale, apportait la même précision que dans la monographie d'une espèce végétale ou animale. La publication du *Manuscrit du Cacique* (« Codex Becker » n° 1) [1] apparaît moins satisfaisante. L'appareil critique en est absent. L'on se demande comment l'auteur a pu publier son fac-similé, sans chercher des termes de comparaison dans les documents déjà connus du même genre; on se demande, surtout, comment, si perspicace, il a accueilli, sans la discuter, l'invraisemblable tradition du « Cacique » de « Tindu », « Sar-ho », et de sa femme « Con-huyo » [2]. Encore faut-il observer qu'à défaut d'une autre édition, celle-ci, bien qu'imparfaite, reste indispensable.

Au résumé, même dans sa partie contestable, l'œuvre américaniste de M. Henri de Saussure est intéressante. Elle est hors de pair dans les autres parties. C'est un éloge qu'ambitionnent beaucoup de savants. D'autres qui l'ont personnellement connu, ont montré [3] dans Saussure le chef moral de cette curieuse aristocratie genevoise qui veut être, avant tout, une aristocratie de l'intelligence et du talent; ils ont fait revivre l'homme de grand caractère et de grandes manières, l'ami dévoué, le confrère généreux qu'il était, toujours prêt à aider les travailleurs de son savoir et de son appui. La *Société des Américanistes* s'associe de grand cœur à ces hommages.

L. Lejeal.

1. Genève, 1892, in-4° obl.
2. V. *Journal*, anc. sér., t. I, p. 171, et nouv. sér., t. II, p. 260.
3. V. notamment la notice de M. Arthur de Claparède dans le *Globe* de Genève, t. XLIV, *Bulletin*, p. 143 (février-avril 1905).

BULLETIN CRITIQUE

H. P. Steensby. *Om Eskimo Kultureas Oprindelse. En etnografisk og antropogeografisk Studie* [Sur les origines de la civilisation des Esquimaux]. Kobenhavn, Salmonsen et frères, 1905, in-8° de 213 p.

Dans cette étude étendue et savante, l'auteur traite le problème difficile des origines de la culture des Esquimaux, si admirablement adaptée au climat et autres conditions sévères de la vie physique dans les régions arctiques. A l'aide de la très riche littérature qui existe sur cette question et se fondant aussi sur des études personnelles soigneuses du matériel ethnographique conservé dans les musées de Copenhague, Berlin et Londres, M. Steensby a successivement abordé les divers points de vue de son sujet. Il traite d'abord de l'anthropologie physique des différentes tribus d'Esquimaux.

Le point important des relations supposées entre les Inuits et certains peuples de race mongolique, traité précédemment par l'ouvrage de M. Bälz[1], l'amène au cas des « taches dermiques mongoles » (blan Plet) qu'on a trouvées à la fois chez les Groenlandais de l'est et de l'ouest, chez les Japonais, les Chinois, les Coréens et les Polynésiens. L'ethnographe danois se garde de tirer de ces faits des conclusions quelconques, quant à l'origine ethnique de ses clients. Il

1. Bälz : « Zur Frage von der Rassenverwandtschaft Indischen, Mongolen und Amerikanen », in : *Zeitschrift für Ethnologie* (*Berl. Anthropol. Gesellschaft Verhdlg.*), 1901, p. 393.

nous manque pour cela, dit-il, des données à cet égard sur la dermatologie des Indiens de l'Amérique du Nord et les Mongols de l'Asie du Nord-Est. C'est très prudent, à mon sens. Ne savons-nous point, par M. Starr, que les mêmes taches pigmentaires s'observent au Yucatan (Tecax) et au Chiapas (Palenque) [1], et par MM. Bälz et R. Lehmann-Nitsche qu'elles sont très communes chez les enfants métis de l'Amérique méridionale [2] ?

La linguistique prouve l'unité du « stock » ethnique esquimau. Il n'y a entre les diverses tribus que des différences dialectales. Ainsi donc l'unité de langage correspond ici à une certaine unité de culture, puisqu'en dehors des Esquimaux proprement dits, nous ne connaissons, à vivre à leur mode, que les Tchouktches côtiers qui parlent la langue tchouktche et les Aléoutes qui sont absolument isolés au point de vue linguistique.

La culture de la race inuite, telle qu'elle existe aujourd'hui, est née et s'est développée d'une manière originale, sous l'influence du milieu géographique du Nord, dans une contrée qui n'est point du tout son berceau. L'analogie frappante qu'on relève entre la maison de prairie (*preerihus*) et la maison des Esquimaux, d'autres traits encore amènent l'auteur à chercher les origines et les parentés sur le continent américain, entre les Rocheux et la baie d'Hudson, jusqu'à l'extrémité septentrionale des grandes prairies. D'après M. Steensby [3], la culture des Inuits, c'est le mode d'existence d'hiver de pêcheurs et chasseurs indiens. Ils l'adoptèrent et se l'adaptèrent aux environs du « Coronation gulf ». Quant aux migrations, elles suivirent celles des troupeaux de rennes, reculant de plus en plus vers le nord, sur les glaces de l'Archipel arctique. Ces migrations furent aussi influencées par la direction des vents réguliers, par les glaces qu'ils accumulent en telles masses qu'elles rendaient presque impossible un passage au nord-ouest.

Une autre partie de l'ouvrage est consacrée à des monographies descriptives de types de culture, selon les tribus, Aléoutes compris. Parti de ce principe que la culture des Esquimaux est inséparablement liée à celle de leurs voisins indiens de l'Amérique du Nord, M. Steensby insiste sur les points de contact ethnographiques entre ceux-ci et ceux-là. Il leur consacre un chapitre spécial, de même qu'à l'architecture domestique, très remarquable, et dont le principe est communiste. L'origine de la tribu occidentale des Tinnés est aussi étudiée en détail.

Une bibliographie alphabétique termine cet ouvrage qui se recommande à l'attention de tous les américanistes.

Dr Walter Lehmann.

1. Starr : « Notes upon the Ethnography of Southern Mexico » ; in : *Proceedings of the Davenport Acad. of Science*, Part. II, vol. IX, 1902, S. A., p. 13. — « The sacral Spot in the Maya Indian », in : *Science*, N. S., XVII, n° 428.

2. Cf. *Centralblatt für Anthropologie*, 1902, p. 329 ; et *Globus*, B. LXXXV (1904), p. 297-301. A ce dernier article, le Dr Lehmann-Nitsche a joint une abondante bibliographie.

3. « Eskimokulturen er en oprindelig nordindiansk Kulturform, hvis Vinterside har faaet en ualmindelig stærkudviklingsved Tilpasning til Polarhavets Vinteris » (Steensby, *op. jud.*, p. 199).

Baron Marc de Villiers du Terrage. *Les dernières années de la Louisiane française.* Paris, 1904, E. Guilmoto, petit in-4° de v-468 p., 64 illustr., 4 cartes.

Le sujet seul de ce gros livre commanderait l'attention. A part deux épisodes classiques : l'émouvante odyssée de La Salle, à la fin du règne de Louis XIV et, sous la Régence, la lugubre comédie dont Law fut l'audacieux metteur en œuvre, — l'histoire de la Louisiane, on le sait, est fort mal connue. Après Law, le nom de la colonie mississipienne apparaît rarement, sauf dans les innombrables accords diplomatiques de l'avant-dernier siècle et, le 30 avril 1803, cédée à ses maîtres actuels, elle disparaît, pour ainsi dire sans bruit, de notre mouvance lointaine. Elle a néanmoins vécu pendant cette longue période. Vie singulière et dont M. le baron Marc de Villiers du Terrage fait bien saisir, dès les premières lignes, toute l'étrangeté.

« Un créole français, âgé de cinquante ans en 1804, écrit-il, après être devenu Espagnol, puis s'être retrouvé, pour quelques jours, Français, finalement se voyait Américain. » Ces vicissitudes ont une raison facile à expliquer. Personne, à commencer par la France, ne se souciait alors de la Louisiane. Choiseul, à l'époque du Pacte de Famille, écrivait cette phrase suggestive : « L'union avec l'Espagne est plus utile que la Louisiane... » Le mot mérite d'aller grossir la liste déjà si touffue des sottises lapidaires dues aux hommes d'esprit illustres, à côté de l'exclamation méprisante de Voltaire sur les « arpents de neige » canadiens. Ailleurs que chez nous, l'opinion n'était pas, en somme, plus favorable. Voyez qu'au Traité de Paris, l'Angleterre préféra à la possession de la Louisiane celle de la Floride, et que l'Espagne, forcée de troquer l'une contre l'autre, dédaigna, durant six années, de s'installer à Nouvelle-Orléans. Trente-huit ans plus tard, négligence analogue. Bonaparte, dont on exagère peut-être la sollicitude à l'égard de notre expansion lointaine, signe, en 1800, avec l'Espagne le traité de San Ildefonso qui nous rend, moyennant finances, les bouches du Mississipi, et il attend jusqu'en 1803 pour les réoccuper. A ce moment déjà, elles n'étaient plus à nous.

Que l'on justifie comme on voudra ces faits, par des fatalités de politique générale et aussi par le fâcheux renom de la Louisiane depuis la banqueroute du Système, on ne les supprimera pas dans leur réalité brutale, ni dans leur résultat funeste. A l'indifférence des gouvernants répond toujours celle des gouvernés. Les colons louisianais en arrivèrent bien vite à ne plus s'émouvoir des changements de nationalité qui leur étaient imposés et qu'ils n'apprenaient que longtemps après la décision officielle. Aussi marchandaient-ils parfois leur dévouement à la France. On chercherait en vain dans leurs annales les pages héroïques qui illuminent celles du Canada français. Le patriotisme ne devait s'éveiller en eux qu'après l'annexion aux États-Unis, patriotisme en partie double, fait de gratitude pour la patrie nouvelle et de fidélité aux anciennes traditions françaises. A l'époque étudiée par M. de Villiers du Terrage, une seule fois, se révéla chez

eux un sentiment collectif et violent, dans une enfantine révolte contre l'Espagne, suivie d'un essai, plus puéril encore, d'autonomie qu'étouffa bien vite une cruelle répression. Il est, pourtant, un bel épisode de cette histoire louisianaise. Mais les créoles n'y sont pour rien.

On le lira tout au long dans les chapitres où notre collègue a présenté son héros de prédilection, le chevalier de Kerlérec, gouverneur entre 1755 et 1762. Kerlérec dont M. de Villiers a dessiné la figure énergique et loyale, avec le soin pieux dont on trace un portrait de famille, est vraiment un méconnu. « On a oublié son nom, puisqu'il faut, en temps de guerre, pour passer à la postérité, avoir vaincu ou... s'être fait battre. Pourtant Kerlérec a fait mieux qu'un conquérant. » Grâce à lui, l'Angleterre, malgré ses victoires au Canada et en Floride, n'osa même pas attaquer la colonie. Or les forces de cette dernière ne dépassaient pas un millier d'hommes. « Les meilleurs soldats, anciens déserteurs, n'avaient pour mettre dans leurs fusils que de la poudre souvent moisie. » Mais le commandant militaire, appliquant la politique qu'on admire avec raison chez Montcalm au Canada, avait su se concilier l'élément indigène et préparer une coalition de tribus indiennes qui, sans doute, aurait pu, moyennant un léger secours de la métropole, créer sur le flanc du domaine anglais une puissante diversion. C'eût été peut-être la perte du Canada conjurée. Un pareil trait valait d'être cité.

Où l'admiration pour ce Breton rude et fin redouble, c'est lorsqu'on constate les obstacles locaux qui se joignaient à l'abandon de la France pour compliquer sa tâche. Les conflits entre gouverneurs et intendants étaient là endémiques. Un certain intendant et ordonnateur des finances, Rochemore, nous apparaît fort proche parent du trop célèbre intendant Bigot, de la Nouvelle-France. C'est, dans toute son horreur, le *robin*, perverti par les préjugés de procédure et de *foorme* que ses pareils, trop souvent, confondent avec le respect de la légalité. L'Anglais est aux portes. Notre fonctionnaire « ultra-civil » proteste contre l'effectif des troupes qui ne dépasse point un bataillon ; il voudrait des « milices » ; il blâme la construction des remparts de Nouvelle-Orléans ; s'oppose à tout, ne décide rien ; car il attend toujours les ordres du Roi. A côté de lui, sa digne épouse, « madame l'intendante », jalouse de la femme du gouverneur, groupe une petite cour de mécontents : officiers à qui Kerlérec a refusé un galon supplémentaire ; spéculateurs véreux ; adjudicataires indélicats des subsistances et des travaux, dont Kerlérec a le tort de paralyser les louches entreprises ; policiers et scribes, animés comme leur chef, de la traditionnelle antipathie de l'écritoire administrative contre l'épée. Tout ce monde s'agite, intrigue, rédige des... rapports au ministre, entrave la défense par d'honnêtes trafics sur les munitions, les armes, les bâtiments et l'affame par l'accaparement des blés. Et c'est Kerlérec qu'on punit d'exil à son retour en France. En plus ou moins dramatique, les malheurs de Lally ont leur réplique dans toute notre histoire coloniale du XVIIIe siècle.

La situation devait se prolonger sous les successeurs du chevalier de Kerlérec. Le dernier d'entre eux, Aubry, eut d'interminables démêlés avec l'intendant Foucault qu'appuyait, en sous-main, un certain Père Hilaire, comme pour

démentir le proverbe sur l'alliance... mythique... du sabre et du goupillon ! La courte domination de l'Espagne ne connut point ces misères, ni l'administration napoléonienne, encore plus courte. Mais O'Reilly, le gouverneur castillan, ne dédaignait pas la potence comme moyen de persuasion et, quant au préfet de Napoléon, Laussat, on sait que Napoléon s'entendait à la domestication des préfets.

La modestie de M. de Villiers l'a conduit à se trop souvent effacer devant les documents nombreux qu'il a réunis. Mais ces documents, — puisse ma courte analyse l'avoir prouvé !, — sont d'un tel intérêt que l'œuvre se lit avec plaisir et profit. Bien des enseignements, encore actuels, de politique coloniale sont à tirer des *Dernières années de la Louisiane française*. Par la conscience qui l'inspire, l'œuvre était digne du prix Loubat dont l'Institut l'a couronnée.

L. Lejeal.

Dr Nicolas León. *Los Popolocas* (Conferencia del Museo Nacional. Seccion de Etnología. Num. 1). México, Imprenta del Museo nacional, 1905, in-8° de 28 p.

Acceptons, sans la discuter, la forme « Popolocas », employée par M. León. On m'assure, pourtant, que les indigènes en question s'appellent eux-mêmes « Popolocos ». Cette remarque faite, il ne les faut point confondre avec les « Pupulúcas » du Guatémala (rattachés linguistiquement, tout au moins, aux Cakchiquels) et du Nicaragua (qui semblent être de la famille Lenca). Les Popolocas de M. León habitent le Mexique. Aux temps précolombiens, ils avaient pour centres : 1° la partie méridionale du territoire tlaxcaltèque (où ils vivaient côte à côte avec les Otomis ; 2° certaines régions de l'État de Puebla (Tepeaca, Tepexi, Tecamachalco, Tehuacan, Acatlan) ; 3° certains cantons de l'Oaxaca (Coixtlahuaca, Huajuapan, partie de Teposcolula) ; et 4° le pays de Tlalpa (Guerrero). Une langue popoloca existe encore dans l'État de Puebla (Azingo et Mezontla) et dans d'assez nombreux *pueblos* de l'État de Oaxaca. Elle a été parlée, mais elle est complètement éteinte dans le Guerrero. Enfin les Popolocas actuels de l'État de Vera-Cruz emploient la langue mixe.

M. le Dr León admet la complète identité des Popolocas d'autrefois et d'aujourd'hui. De plus, tout en avouant que le terme mexicain « popoloca » (équivalent à l'espagnol *tartamudo*, bègue), qualificatif dédaigneux, a pu s'appliquer, comme le « barbare » des Grecs et des Latins, à des hommes très différents, M. León n'en considère pas moins comme acquis que les Popolocas précortésiens constituaient une seule et unique nation. Ceci posé, il rappelle les données, assez vagues d'ailleurs, de l'historiographie à leur sujet. Ce résumé historique est intéressant. Pour sa part, il éclaire les luttes incessantes soutenues, les uns contre les autres, par les petits États d'avant la Conquête. Vient ensuite une ethnographie assez minutieuse qui repose sur les observations recueillies personnellement par l'auteur, pendant plusieurs mois. Elle ne révèle

rien de tout à fait nouveau. Par exemple, quant aux croyances, on trouve, là comme ailleurs, la superposition des pratiques extérieures du catholicisme au vieux *substratum* païen. Le prêtre est donc considéré comme une manière de sorcier : dans une certaine mesure, la zoolâtrie coexiste (celle du serpent, en particulier) avec la dévotion à la Vierge et aux saints. C'est un trait qu'on rencontre chez tous les indigènes au Mexique. Mais ces analogies doivent être mises en lumière avec autant de soin que les faits originaux, propres à chaque groupe national. Ainsi l'utilité des remarques de M. León n'est pas douteuse.

Après beaucoup d'autres modernes (Brinton, je crois, fut du nombre), le Dr Nicolas León s'inquiète des origines ethniques de ses clients et il les classe dans la même famille que les Mixtèques. Comme hypothèse, c'est assez vraisemblable; mais comme conclusion, insuffisamment justifié. On cherche les preuves de la parenté que veut démontrer l'auteur. Ethnographiquement, on vient de voir qu'il ne peut y en avoir, puisque les mœurs et coutumes des Popolocas leur sont communes avec beaucoup d'autres peuplades qui n'ont rien de mixtèque. Les arguments archéologiques de M. León n'ont pas plus de valeur. Pour qu'ils fussent probants, il nous faudrait la certitude préalable que les monuments, situés dans le domaine linguistique des Popolocas, sont bien leur œuvre. Rien ne l'infirme; mais rien ne l'indique avec précision. Rien, en dernière analyse, n'empêche donc de penser que, si cette architecture ressemble à l'architecture mixtèque (y a-t-il d'abord une architecture mixtèque, ou des modes de construire, pratiqués par toutes les nations montagnardes du versant Pacifique ?), c'est que les Mixtèques, sans doute, ont passé par là.

Les relations anthropologiques sont-elles plus fortes ? M. León l'affirme. Mais il remet à la monographie *in extenso* qu'il promet les mensurations qui servent de base à sa conviction. Il insiste davantage, sans toutefois assez préciser, sur un caractère physique qu'on rencontrerait à la fois chez le Popoloca et chez le Mixtèque : l'*ojo mixteco*. Ce serait, si j'ai bien compris, quelque chose d'analogue au « sacral spot », étudié chez les Mayas par M. Starr. Les spécialistes décideront si des particularités de ce genre suffisent à établir une parenté ethnique.

Enfin, M. León produit des raisons linguistiques tirées de l'examen comparatif du vocabulaire popoloca, assez considérable (environ 2.000 mots) qu'il a pu recueillir. Quelques-uns des faits allégués paraissent assez significatifs. D'autres indiqueraient plutôt un rapport entre l'idiome popoloca et le *hia-hiu*, la langue de ces Otomis qui partageaient avec les Popolocas la réputation d'un langage informe. En somme, jusqu'à l'entier développement de la thèse soutenue par M. León, on peut retenir ce résultat que, quant à la langue, mais seulement quant à la langue, et encore, par certains caractères seulement de la langue, les Popolocas, — là où M. León les a observés, — semblent, comme les Chochones, s'apparenter aux Mixtèques. En pareille matière, nous devons savoir nous contenter de solutions partielles et provisoires.

L. Lejeal.

Dr Paul SCHELLHAS. *Die Göttergestalten der Mayahandschriften.* Zweite umgearbeitete Auflage. Berlin, A. Asher und Co, 1904, petit in-4o de 42 p., 65 illustr., et 1 pl. h. t.

— *Representations of Deities of the Maya Manuscripts.* 2th Édition, translated by Selma Wesselhoft and A. M. Parker (*Papers of the Peabody Museum... Harvard University*). Cambridge, Edited by the *Museum*, 1905, in-8o de 40 p., 65 ill. et 1 pl. h. t.

Comme les commentaires du professeur Förstemann sur les trois *Codices* de Paris, Madrid et Dresde, le petit livre du Dr Paul Schellhas sur les représentations divines dans les manuscrits mayas, paru en 1892, était rapidement devenu classique. On a appris avec plaisir que l'auteur en avait presque simultanément publié une seconde édition allemande et une traduction anglaise. Toutes deux ont paru sous le patronage de l'ami éclairé des études américaines qu'est notre collègue de Boston, M. Charles P. Bowditch.

Elles constituent véritablement une œuvre nouvelle, d'abord par la forme qui semble incontestablement plus nette que dans la première version. En 1892, quand les *Göttergestalten* firent leur entrée dans la littérature de notre science, certaines des idées qu'elles énonçaient, certaines des interprétations qu'elles donnaient, pouvaient passer pour des hypothèses. Depuis douze ans, maints faits sont venus confirmer les vues de M. Schellhas et, surtout, les travaux analytiques, cités en commençant, de son ami, M. Förstemann. Là donc où le savant et ingénieux paléographe proposait, il y a douze ans, des conjectures, il peut aujourd'hui émettre des affirmations et, en beaucoup de cas, ses propositions ont revêtu un caractère d'évidence qui l'a dispensé de les accompagner de leurs preuves, en réimprimant son opuscule.

Mais le fond de cette réimpression aussi est nouveau en bien des endroits. Car M. Schellhas est de ces chercheurs qui ne se lassent jamais et le temps lui a suggéré beaucoup de solutions supplémentaires. Sous ce rapport, quelques hiéroglyphes de dieux, jugés comme mal interprétés précédemment, ont disparu, ou ont été remplacés, ou encore transposés. Mais on remarquera surtout que le texte offert par l'éditeur Asher introduit une quinzième identification d'icone qui ne figurait point dans le texte de Richard Bertling. Il s'agit d'un petit personnage humain qu'on trouve rarement dans le *Dresdensis*, qui manque complètement dans le *Peresianus*, mais qui revient au moins quatre fois dans le « Manuscrit de Madrid ». Frappé de ses doigts énormes aux extrémités turgescentes comme ceux de la patte de grenouille, M. Schellhas baptise cette image *der Gott Frog* et croit reconnaître en elle le noumène qui présidait au mois Maya *Uo*. Notre auteur se montre d'ailleurs très réservé pour définir l'essence et la fonction de cette divinité qu'on appellera désormais le dieu *P*. Le dieu *H* (*Chicchan*) lui paraît toujours déconcertant par la variété de ses formes

iconographiques. Il se déclare toujours embarrassé pour distinguer *I* de *O* (« Déesse de l'eau, d'une part, et de l'autre « Déesse aux traits de vieille femme »). Enfin il donne encore comme très provisoire son explication des « dieux noirs », *L* et *M* (le « dieu noir aux babines rouges »). Et, par le fait, ce dernier surtout est embarrassant, en particulier, quant à l'un des hiéroglyphes qui l'accompagnent ou le remplacent (v. fig. 48). Un des traits intéressants de cette édition nouvelle est le tableau des combinaisons qui associent le plus fréquemment les divinités avec les animaux mythologiques, chien, vautour, jaguar, etc.

La version anglaise, due à la plume de deux collaboratrices du « Peabody Museum », et revue, d'ailleurs, par l'auteur, suit pas à pas l'ouvrage original. Elle ne sera pas inutile aux Français qui lisent les deux langues, pour se bien rendre maîtres des discussions minutieuses de M. P. Schellhas. Mais quand donc posséderons-nous une traduction française de certains de ces livres étrangers fondamentaux ? Et quand donc le catalogue iconographique de M. Schellhas aura-t-il son équivalent pour les monuments de la statuaire ?

L. Lejeal.

Manúel Rejón Garcia. *Los Mayas primitivos.* Merida de Yucatan, « Rivista de Yucatan », 1905, in-8° de 124 p.

— *Supersticiones y Leyendas Mayas.* Merida de Yucatan, « Rivista de Yucatan », 1905, in-8 de 144 p.

Ces deux volumes se composent d'articles de journaux. Valaient-ils la peine d'être réunis ? Pour le premier des deux recueils, la réponse est franchement négative. Le travail le moins contestable qu'il nous apporte est intitulé : « Los Nombres Mayas ». Un linguiste de carrière ferait probablement toutes ses réserves sur les théories de M. Rejon Garcia qui en est encore aux vieilles méthodes de comparaisons étymologiques et de rapprochements phoniques. D'ailleurs, un dictionnaire de noms de lieux suppose deux conditions : qu'on a un système raisonné et immuable de transcription et aussi qu'on a complètement dressé la liste des mots en cause. Ces deux cas ne se trouvent pas réalisés ici L'auteur qui adopte, sans nous en donner toujours les raisons, des orthographes très éloignées de l'orthographe courante, en change souvent plusieurs fois pour un nom déterminé. D'autre part, des noms très connus ont été omis. Quant à l'archéologie de M. Manúel Rejon Garcia, elle nous promène à travers les monuments, ajoutant de-ci de-là quelques bonnes observations personnelles, les hiéroglyphes et les katouns (à propos desquels notre guide se montre mal instruit des travaux allemands), la religion et l'ethnographie précolombiennes, sans oublier les langues indigènes (au sujet de quoi reparaissent les procédés plus haut signalés), le tout, pour aboutir à l'origine... égyptienne des Yucatèques. Il serait cruel d'insister. Ce phénomène de dépravation scientifique s'accompagne d'une connaissance assez étendue des données et des œuvres les plus générales de l'anthropologie et de l'histoire. Et, en parlant de lui, je pense à

feu Lopez, le très érudit auteur des *Races Aryennes du Pérou*, livre nourri d'un savoir réel et bourré d'idées originales en ses erreurs.

Supersticiones y Leyendas Mayas vaut mieux que son frère jumeau. Il est brillamment écrit et se lit avec plaisir, sans nous apprendre beaucoup de choses nouvelles. Stephens, Brasseur et bien d'autres — que M. Rejón Garcia connaît — nous avaient déjà renseignés sur la persistance des offrandes aux Bacabs, la *misa milpera*, etc. On trouvera, toutefois, dans cette seconde publication, quelques détails inédits de folk-lore. L'authenticité n'en semble pas douteuse. Malheureusement, on ne nous renseigne pas toujours avec la précision désirable sur la localité de provenance. Les meilleures pages sont celles qui s'efforcent de montrer l'influence du sorcier (*h'men*) dans chaque village sur les mœurs rurales, et la bizarre coexistence des croyances précolombiennes avec la pratique du catholicisme.

S'il s'en tenait à l'étude scrupuleuse des faits, M. Rejón Garcia rendrait de réels services à l'Américanisme.

L. LEJEAL.

Dr MAX SCHMIDT. *Indianerstudien in zentral Brasilien. Erlebnisse und ethnologische Ergebnisse einer Reise in den Jahren 1900-1901.* Berlin, Dietrich Reimer, 1905. Mit 281 Textbildern, 12 Lichtdrucktafeln und einer Karte, 456 p.

Les régions du Xingu et de ses sous-affluents sont difficilement abordables par le Nord à cause de ses nombreuses Cachoeiras. L'autre route par le sud présente le grand inconvénient de longs voyages par terre pour passer du bassin du Rio Paraguay dans celui de l'Amazonas. Cette situation géographique permit aux habitants de ces régions de développer jusqu'à nos jours leur vie indigène sans subir l'influence de nos civilisations européennes. Aussi l'intérêt des ethnographes s'est-il porté depuis quelque temps vers ces tribus. En 1884, se place le premier voyage de M. Karl von den Steinen suivi bientôt d'un second voyage et de deux expéditions de M. Hermann Meyer. Peu de temps avant la seconde expédition de M. Meyer, cinq voyageurs américains y trouvèrent la mort de la main des Suya's. Le Dr Schmidt ne se laissa pas effrayer par leur sort et résolut d'entreprendre le voyage tout seul et avec des moyens modestes.

Arrivé à Cuyaba le 10 novembre 1900, il voulut attendre la fin des grandes pluies et profiter des crues de la fin de mars pour passer dans les eaux du Kulisehu. Du 10 décembre au 1er janvier il fit une excursion chez les Bakairi's du rio Novo. Il partit de Cuyaba le 19 mars. Après un voyage par terre de 44 jours, il put s'embarquer sur le Kulisehu. Sur deux canots il descendit cet affluent du Xingu et dépassa le 9 mai le village Maigeri situé sur la rive gauche du fleuve. Plus loin, M. Von den Steinen avait trouvé encore deux villages Bakairi's, Igueti et Kuyaku Alieti. Ceux-ci ont disparu depuis et M. Schmidt les trouva remplacés sur la rive droite par le village Maimaieti.

C'est le dernier établissement Bakairi sur le Kulisehu. Quelques journées de navigation plus loin sont établis les Nahukua's, qui volèrent à notre voyageur une grande partie des menus objets d'échange qu'il amenait avec lui. Pour arriver plus vite chez les Auetö's, on ne fit pas de halte chez les Mehi-naku's. Les vols dont il avait été l'objet de la part des Nahukua's, firent prendre à M. Schmidt la résolution d'abandonner son projet premier qui était d'aller jusque chez les Kamayura's. Il se promettait de passer quelques semaines chez les Aueto's, mais la rapacité de ces derniers ne le cédait pas à celle des Nahukua's et le courageux explorateur s'aperçut bientôt que le plus sage dans ces circonstances était de regagner au plus vite le village Bakairi Maimaieti. Ici il séjourna quelque temps. Malheureusement la fièvre le surprit au milieu de ses travaux. Encore tout brisé par la maladie, il prit l'héroïque résolution de partir en amenant avec lui sur trois canots ses collections ethnographiques. A l'endroit où il s'était embarqué sur le Kulisehu, il dut abandonner ces objets acquis au prix de tant de sacrifices et s'en remettre à l'honnêteté du chef des Bakairi's du Paranatinga, Antonio. Cette confiance ne fut heureusement pas trompée et, après de longues attentes, l'ethnographe put rentrer en possession de ses collections, en mars 1901. L'abandon de la collection au Kulisehu rendit moins impraticable dans les circonstances actuelles la traversée des régions inhospitalières qui le séparaient de Cuyaba; mais il faut lire dans les mémoires mêmes de M. Schmidt les épisodes de cette pénible traversée qui sont d'une lecture captivante.

A Cuyaba où il était arrivé le 19 juillet, M. Schmidt prit à peine le temps de se remettre quelque peu des accès de fièvre. Il descendit bientôt le rio Cuyaba, puis le San Lourenço et s'arrêta à Amolar sur le rio Alto Paraguay. Amolar est situé à quelque distance des lacs de Gaiba et d'Uberaba, territoire des Guato's auprès desquels le docteur Schmidt fit des études ethnographiques détaillées.

Tel est en quelques mots le contenu de la première partie du livre de M. Schmidt : il y raconte les péripéties de ses voyages d'un ton simple et humoristique. La seconde partie, celle qui intéresse surtout l'américaniste, expose les résultats scientifiques du voyage.

Les Indiens du Kulisehu appartiennent à des familles linguistiques différentes. Les Bakairi's et les Nahukua's sont Caraïbes. Les Mehinaku's et les Yaulapiti's appartiennent au groupe Nu-arovaque, les Aueto's et les Kamayura's au groupe Tupi. Ces Indiens se livrent à l'agriculture, mais un genre d'agriculture assez rudimentaire. Comme ils n'ont pas de bétail, c'est la chasse et la pêche qui leur livrent la nourriture animale. Ils ne dépendent ainsi de l'agriculture que pour leur nourriture végétale, c'est-à-dire le manioc. Pour cultiver cette plante, ils abattent de grandes parties de forêts auxquelles ils mettent ensuite le feu. Ainsi préparé, le champ peut livrer deux récoltes, ce qui exige six ans. Ce fait exerce une grande influence sur la vie de ces indigènes qui sont relativement sédentaires. Ce genre particulier d'agriculture n'est pas non plus sans influence sur l'état social ; le travail du déboisement exige la collaboration d'un grand nombre de familles et cela explique qu'ils vivent sous un régime de communauté qui n'exclut pas cependant la propriété individuelle.

Les Guato's sont traités plus in extenso. M. Schmidt les examine successi-

vement au point de vue historique, ethnographique général, linguistique, anthropologique, psychologique, social et juridique.

Les premières données que nous possédions sur cette peuplade remontent à Azara (*Voyages dans l'Amér. mérid.*, vol. II, Paris, 1809). En 1846, Castelnau (*Expéd. dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*, Paris, 1850) en rencontra et donna à leur sujet quelques renseignements généraux avec un petit vocabulaire. En 1883, R. Rohde acquit chez eux une collection ethnographique qui se trouve actuellement au musée de Berlin, et en 1895, J. Koslowsky publia, dans la *Revista del museo de la Plata*, les résultats de son séjour chez les Guato's du haut Paraguay en 1894, et, tout récemment, en avril 1905, un résident français au Brésil, M. Monoyer, donnait, ici même, une courte, mais substantielle notice sur les peuplades de rio Sao Lourenço. Ces publications n'ont pas empêché M. Schmidt de nous présenter dans une étude d'ensemble bien documentée une foule de renseignements entièrement neufs.

Le Guato habite un pays de lagunes. Comme tel, il passe une bonne partie de sa vie en canot. Il ne met pas beaucoup de soin à la construction de sa maison. Celle-ci est en général très petite, de forme rectangulaire, et sert au logement d'une seule famille. Du moment que les conditions climatériques le permettent, il passe la nuit au dehors. Il se sert pour cela non du hamac mais d'une natte recouverte d'une peau de jaguar ou de cerf au-dessus de laquelle il tend un filet pour se protéger contre les piqûres de mosquitos. Ce filet ne se rencontre dans l'Amérique du Sud que chez les Guato's ; M. Schmidt le considère justement comme le produit de besoins locaux spéciaux. Le savant ethnographe décrit minutieusement les instruments de chasse et de pêche, lances, arcs et flèches, des flèches spéciales pour le tir aux oiseaux et un arc spécial servant à tuer les petits oiseaux au moyen de petites balles en terre cuite. Au surplus, le milieu dans lequel vit le Guato lui fournit en quantité suffisante, et sans exiger de lui de grands efforts, tout ce qu'il lui faut pour sa nourriture végétale et animale. Les mets, chose assez curieuse, sont préparés par les hommes. Les viandes sont, en général, bouillies et non rôties. La poterie et les autres ustensiles manquent d'ornementation.

La langue guato est, quant aux racines, monosyllabique. M. Schmidt s'occupe d'abord de ces racines ; il étudie ensuite la dérivation des polysyllabes et les modifications phonétiques qu'elle entraîne ; suit un vocabulaire qui comprend 507 mots. Pour compléter ces renseignements linguistiques, le docteur Schmidt ajoute quelques phrases en Guato avec la traduction portugaise et allemande. Il avait recommandé à l'Indienne Rosa de s'entretenir lentement avec lui comme s'il la comprenait ; il nota les phrases et se les fit traduire ensuite en portugais. Nous avons donc tout lieu d'admettre que ces phrases représentent la façon de parler des Guato's.

Au physique, le Guato présente cette particularité que les parties inférieures de son corps sont beaucoup moins développées que les parties supérieures ; il a les jambes en forme de X et les pieds aplatis. M. Schmidt y voit un effet de la vie prolongée en canot.

On est tenté de croire que psychiquement le Guato est peu doué. Cela

semble ressortir de la négligence avec laquelle il construit sa maison, de son manque de prévoyance, de l'absence totale de dessin et d'ornementation. Toutefois M. Schmidt pense qu'il s'agit moins d'incapacité que d'abus de boissons alcooliques et d'une certaine indolence d'esprit qui peut se comprendre au milieu d'une nature qui livre d'elle-même tout ce qu'il faut pour vivre.

La vie sociale est peu développée. Le Guato n'est pas en rapport avec les tribus voisines. Il n'échange pas les produits de son industrie contre les leurs. Il se contente d'acheter aux Brasiliens des étoffes, du tabac, de l'eau-de-vie, des couteaux. Il est avant tout individualiste, et vit isolé. Cela s'explique en partie par l'absence totale d'agriculture. Il n'existe pas la moindre division du travail entre les différentes familles. Tout au plus à l'intérieur de la famille l'homme s'occupe de la chasse et de la pêche, de la fabrication des instruments qui y sont nécessaires, et de la préparation des aliments ; la femme file, tisse et fabrique la poterie. Sur le canot, elle est assise au gouvernail.

Politiquement, les Guatos forment trois centres : 1° ceux du Paraguay supérieur ; 2° ceux des lacs de Gaiba et d'Uberaba et de la colline de Caracarà ; 3° ceux du S. Lourenço inférieur. Les chefs de ces centres sont désignés par le gouvernement brasilien qui tient en général compte des propositions des indigènes ; ceux-ci proposent d'ordinaire le descendant mâle du chef défunt. L'influence des chefs est très réduite.

Je veux encore attirer l'attention sur deux points qui sont traités avec une compétence particulière, les institutions juridiques et le tressage dans ses rapports avec l'ornamentique.

Les familles Guato's sont monogames. Dans la nomenclature des parents, le frère aîné est distingué du frère cadet ; le cousin aîné est mis sur le même pied que le frère aîné, et le cousin cadet sur le même pied que le frère cadet ; l'oncle paternel est distingué de l'oncle maternel. Chez les Bakairi's de Maimaieti, M. Schmidt s'est livré à des recherches particulières sur l'organisation familiale. Il n'est pas arrivé, il l'avoue lui-même, à résoudre tous les problèmes qu'elle soulève. Le principe de la communauté chez ces Indiens est territorial. Plusieurs familles habitent une même maison et M. Schmidt a examiné scrupuleusement les liens de parenté existant entre les personnes qui habitent la même maison. La conclusion de ce relevé est très intéressante : Les habitants d'une maison forment une grande famille. En se mariant, l'homme va habiter la maison de sa femme, les chefs semblent faire exception à cette règle ; il existe entre le mari et les frères de sa femme des rapports très étroits. De là sans doute le rôle de l'oncle maternel vis-à-vis des enfants. En cas de mort de la femme, on doit épouser la sœur de celle-ci. Ces indigènes sont monogames toutefois ils peuvent avoir des femmes habitant d'autres localités.

Dans un travail intitulé : « Ableitung Südamerikanischer Geflechtsmuster aus der Technik des Flechtens » et publié dans la *Zeitschrift für Ethnologie* (fasc. 3 et 4, pp. 490-512), M. Schmidt avait déjà prouvé sa compétence particulière en matière de tressage et d'ornamentique. Il distingue trois procédés de tressage dont les deux premiers surtout nous intéressent Le premier se sert de feuilles de palmier et s'appelle, de ce fait, *Palmblattflechterei*. Le deuxième au contraire

se sert de deux fils et s'appelle *Doppelfadenflechterei*. Le premier procédé se subdivise d'après le point de départ du tressage en *Fiederblattgeflechte* et en *Fächerblattgeflechte*. La *Fiederblattflechterei* ne produit pas de motifs particuliers d'ornement, et est surtout usitée chez les Guato's qui ont développé aussi la *Doppelfadenflechterei*, en rapport étroit avec leur textile.

Chez les indigènes du Kulisehu, c'est surtout le procédé des *Fächerblattgeflechten* qui est en honneur. Ce procédé, comme M. Schmidt le montre en détail, donne nécessairement lieu aux motifs décoratifs les plus divers. Chose frappante, ces motifs décoratifs qui se trouvent sur les objets tressés, produits naturellement par la technique même du tressage, se retrouvent sur des dessins, sur des vases, sur des calebasses, sur des masques, etc. Le *mereschu* et l'*uluri*, motifs décoratifs familiers des indigènes du Kulisehu, se retrouvent aussi sur des corbeilles, obtenues simplement par le procédé du tressage. Le fait que les Guato's avec leurs *Fiederblattgeflechten* ne possèdent pas d'ornamentique, tandis que les Indiens du Kulisehu avec leurs *Fächerblattgeflechten* possèdent une grande richesse de motifs décoratifs réductibles pour la plupart aux motifs du tressage, prouve suffisamment, à mon avis, la justesse de la théorie de M. Schmidt, que l'ornamentique des régions du Kulisehu est née de la technique même du tressage.

Ed. de Jonghe.

Geografía física y esférica de las provincias del Paraguay y Misiones Guaranies, compuesta por don Felix de Azara, *capitán de navio de la Real Armada,... año de 1790. Manuscrito de la Biblioteca nacional de Montevideo. Bibliografía, Prologo y Anotaciones por* Rodolfo R. Schuller. Montevideo, 1904, in-8° de cxxxii-468 pages avec reproductions de cartes et tableaux [1].

Luis Maria Torres. *La Geografia física y esférica del Paraguay y Misiones Guaranies de don Felix de Azara.* Examen crítico de su edición. La Plata, Taller de impresiones oficiales, 1905, gr. in-8° de 203 pages [2].

S'il est des gens à qui la vie sourit, pour qui tout est facile, qui, moins bien doués que tant d'autres, n'entreprennent rien sans que le succès ne vienne couronner leurs efforts, certes Félix de Azara ne fut pas de ceux-là.

Né en 1746, il fit ses études à l'Université de Huesca et les termina à l'école militaire de Barcelone. Comme alferez d'ingénieurs, il prit part en 1775 à l'ex-

1. Publié dans les *Anales del Museo nacional de Montevideo*, où cette œuvre forme le tome Ier de la Seccion historico-filosofica.
2. Extrait du tome VII de la *Revista del Museo de la Plata*.

pédition d'Alger et y fut si grièvement blessé qu'il fut laissé pour mort. Sa blessure ne mit pas moins de cinq ans à se refermer et l'on dut, plus tard, en Amérique, la rouvrir pour en extraire un fragment de côte qui y était demeuré et le faisait cruellement souffrir. Sa constitution était extrêmement vigoureuse, car s'étant cassé la clavicule en tombant de cheval, il guérit sans l'intervention d'un médecin.

Il était capitaine en 1776, lorsque le gouvernement espagnol, deux ans plus tard, organisa de concert avec le Portugal une commission destinée à mettre fin aux incessants conflits qu'engendrait l'indétermination des frontières en fixant d'une manière définitive les limites de leurs possessions américaines réciproques.

Azara fut désigné pour en faire partie avec le grade de colonel d'ingénieurs et au moment du départ, reçut la commission de capitaine de frégate.

Les commissaires espagnols travaillèrent avec le zèle le plus méritoire, mais ils se virent contrariés par la mauvaise foi de leurs concurrents. Ceux-ci ne pouvaient se décider à abandonner les territoires qui leur étaient enlevés par la décision des commissaires et sur lesquels ils s'étaient sans droit et subrepticement établis. Leurs prétentions, leurs retards se virent plus d'une fois encouragés, il faut bien le reconnaître, par l'indifférence ou la mollesse des gouverneurs espagnols, quand ceux-ci, concussionnaires effrénés, ne touchaient pas le prix de leurs coupables complaisances. Notons que nous ne faisons que reproduire ici les accusations portées par les Espagnols eux-mêmes.

Les négociations paraissent s'éterniser ; Azara, dont le zèle et les capacités avaient été fort appréciés, fut laissé dans le pays, le Paraguay, pour continuer les opérations.

Il conçut alors le projet de lever la carte de cette immense contrée dont les frontières seules avaient été déterminées. C'est à ses frais, sans l'aide des vice-rois, dont il n'avait aucun secours à attendre, dont il avait, au contraire, à redouter le mauvais vouloir — ne faisant rien, ils détestaient les explorateurs — et c'est à leur insu qu'il dut accomplir partie de ses grands voyages.

Qu'était le pays qu'il devait parcourir ? des campagnes plates à perte de vue, coupées de rios, de lagons et de lacs, de bois, désertes ou parcourues par des sauvages plus féroces que les animaux dont on avait à redouter les attaques. Azara ne consacra pas moins de treize années à cette belle entreprise, mais il reconnaît lui-même qu'il n'aurait pu la terminer sans le zèle et le dévouement de ses compagnons.

Que de fatigues, en effet, et de privations au milieu de ces déserts ! Il nous explique luî-même la façon dont il s'y prenait pour arriver à ses fins. Une légère pacotille de verroteries, de couteaux, de miroirs et d'eau-de-vie pour les sauvages. Pour lui, un seul vêtement, un peu de sel et de café, pour les siens, du tabac et l'herbe du Paraguay, le maté. Le gibier devait fournir la nourriture et s'il faisait défaut, on était réduit à une maigre ration de viande de vache séchée. On avait un grand nombre de chevaux, jusqu'à douze par homme, sans compter ceux qui portaient les instruments et les provisions ; on les montait tour à tour et l'on pouvait ainsi marcher rapidement. La nuit, chacun gardait un cheval

au piquet, tandis que les autres chevaux allaient paître. On avait aussi de grands et forts chiens. Une heure avant l'apparition du soleil on se levait, les uns préparaient le déjeuner, tandis que les autres partaient à la recherche des chevaux qui s'étaient parfois éloignés du camp de plus d'une lieue et on les *lassait*.

Un homme s'avançait seul, en avant-garde, pour ne pas être distrait par la conversation d'un compagnon et l'on marchait ainsi protégé par des flanqueurs jusqu'à deux heures avant le coucher du soleil. Quel merveilleux dîner lorsqu'on pouvait alors s'emparer d'un tatou, mais que de fois aussi l'on devait boucler sa ceinture !

Tous couchaient sur la terre nue ; seul, Azara possédait un hamac et l'on devait, avant de s'étendre, battre la brousse pour en chasser les vipères qui sont abondantes. C'est seulement quand on se fixait dans un canton qu'on y construisait des ranchos de paille pour se protéger de la pluie.

Cette vie active, coupée d'observations astronomiques, d'opérations géodésiques, de calculs, de dessins, de la description du pays et de ses habitants, d'une correspondance assez rare avec ses chefs ou ses relations, ne suffisait pas à la fièvre de travail d'Azara. Les quadrupèdes et les oiseaux devinrent l'objet de ses études, bien qu'il fût dépourvu même d'instruction générale en histoire naturelle, mais le sujet lui parut si attachant et si nouveau qu'il s'y livra avec passion.

Azara aurait voulu conserver les peaux des oiseaux, mais, mal outillé, il les vit se détériorer rapidement et dut se contenter de faire la description de ces animaux, aussitôt qu'ils lui parvenaient. C'est à ce moment que venait de paraître la grande Histoire naturelle de Buffon. Azara se consacra à la compléter et à la rectifier, en décrivant les animaux que celui-ci avait ignorés ou mal connus.

Si Azara qui n'avait visité aucune grande collection, qui n'avait échangé ses vues, ses renseignements avec aucun naturaliste, se trompe parfois, s'il compare ou réunit des objets qui n'ont pas de véritable analogie, s'il sépare en différents genres des espèces qui devraient être réunies, il n'en a pas moins rendu à la science de grands services, en lui révélant quantité d'animaux dont on ignorait l'existence et dont il décrit l'allure, les mœurs et les habitudes avec l'expérience et la finesse d'un homme qui les a observés en liberté, avec toute la perspicacité et l'acuité d'un véritable savant.

Pour éloignés qu'ils fussent de la vie pratique, ces travaux eurent cependant le don d'exciter la jalousie des autorités ; c'est ainsi que le gouverneur d'Asuncion fit interdire à Azara l'accès de la bibliothèque publique et empêcha les Indiens de lui apporter des oiseaux. Il lui fit voler la lettre de remerciements et le brevet de citoyen qui lui avait été décerné comme récompense de ses travaux. On l'accusa de vouloir livrer ceux-ci aux Portugais, le gouverneur de Buenos-Ayres fit saisir ses caisses, lui fit voler des papiers et des mémoires dont il publia sous son nom une partie dans un périodique, et avec tout ce qu'il put réunir de publié ou d'inédit en composa une œuvre importante qu'il envoya également sous son propre nom.

Mais Azara, instruit par l'expérience, avait remis à des personnes sûres

diverses copies de ses travaux, ce qui explique qu'on possède encore un aussi grand nombre de ses manuscrits à Montevideo.

Et cependant, cet officier qu'on persécutait si indignement, si lâchement, dont on cherchait sans cesse à rabaisser le mérite, on n'hésitait pas à recourir à lui dans tous les cas embarrassants, parce qu'on connaissait son inlassable patriotisme. Tantôt on l'envoie reconnaître la côte méridionale absolument déserte où le gouverneur voulait tenter des établissements, tantôt on le charge de reconnaître la frontière du Brésil et de repousser les Portugais toujours si envahissants, tantôt enfin de transporter sur l'Ibiary des familles qu'on avait attirées d'Europe et qui vivaient dans la capitale aux frais du trésor sans rendre aucun service.

Enfin cessa l'injuste oubli dont Azara était depuis si longtemps victime et il rentra en Europe en 1801. Son premier soin fut de publier la partie de ses travaux sur lesquels son gouvernement n'avait à exercer aucun contrôle, c'est-à-dire sa description des quadrupèdes et des oiseaux de l'Amérique méridionale. Il vint ensuite à Paris où l'attirait le désir bien naturel de faire connaissance avec nos savants ; puis après la mort de son frère (1803), il se retira dans son pays natal où il mourut en 1821, brigadier des armées navales.

Ses voyages dans l'Amérique méridionale ont été publiés pour la première fois à Paris en 1809 par Walckenaer, annotés par Cuvier et suivis de l'Histoire naturelle des oiseaux du Paraguay et de la Plata, avec notes de Sonnini.

Comme nous avons eu l'occasion de le dire au cours de ce compte rendu, il y a de nombreux manuscrits de ses récits de voyages épars dans diverses collections officielles ou particulières et de nombreux mémoires ont été publiés dans des périodiques.

C'est un de ces manuscrits qui se trouve à la bibliothèque de Montevideo qui a été publié avec prologue, bibliographie, annotations et reproductions de cartes par M. le Dr Rodolfo Schuller, chef de la section ethnologique du musée de la Plata. Cette publication était-elle bien utile ? Ajoute-t-elle beaucoup à la gloire d'Azara ? Faut-il y voir autre chose qu'un premier jet, une ébauche du texte définitif qu'Azara a publié à Paris en 1809 ? De bons esprits ont été de cet avis et notamment M. Luis Maria Torres dont on a pu lire le titre de la critique en tête de cet article.

Il faut dire que ce n'est pas la première fois qu'on publie des manuscrits d'Azara et personne n'a encore oublié les *Viajes ineditos* du même auteur qu'a édités Barthélemy Mitre en 1873. En réunissant ces derniers à la relation française, que reste-t-il de bien original dans la *Geografía física y esférica* de M. Schuller ? En réalité, bien peu de choses : quelques paragraphes relatifs au voyage à la Laguna Ibera, une comparaison entre les Indiens du Chaco et les Guaranis et quelques passages sans importance.

L'existence de ces copies, menées à un degré de perfection inégal, s'explique parfaitement et par les précautions que l'auteur dut prendre pour dérober au vice-roi ses manuscrits et par les modifications et augmentations que ses études postérieures lui permirent d'apporter au texte primitif. Et cependant nous ne

saurions blâmer la publication de M. Schuller. Elle remet en lumière un personnage bien digne d'être étudié; elle nous apporte sur les modalités de sa pensée et sur l'évolution de ses connaissances des aperçus nouveaux et tout est digne d'être recueilli qui vient d'un homme aussi remarquable, d'un savant qui s'est fait tout seul. Nous ne saurions donc pas accepter, dans toute sa rigueur, la conclusion de M. Torres : « Ce qui aurait, dit-il, quelque intérêt serait une description de la forme primitive, autographe des travaux d'Azara où les accidents graphiques seraient propres à l'auteur, accompagnée de notes, gloses et autres commentaires historiques, afin de satisfaire les exigences actuelles de toute bonne entreprise éditoriale. »

Ceci est autre chose ; on peut critiquer la façon donnée par M. Schuller à son édition, on peut trouver, en effet, qu'elle n'est pas à la hauteur des exigences actuelles ; il ne s'ensuit pas que la publication du manuscrit soit inutile ou inopportune et c'est cela qu'il importait surtout de dire.

Gabriel Marcel.

Bolivia-Brasil, Exposicion que la Sociedad geográfica de La Paz dirige á las Sociedades geográficas de Europa y América. — La Paz, Tall. Tip. Lit. de J.-M. Gamarra. 1903, in-8° de 148 p.

Bautista Saavedra. *El litigio Peru-Boliviano.* La Paz, « Imprenta Artística » Velarde, Aldazoza y Co. 1903, in-8° de 159 p.

Toutes les publications auxquelles donne lieu une rectification de frontières entre deux États sont toujours, aux points de vue historique et géographique, d'une haute importance. Les deux parties contondantes ont un égal intérêt à mieux connaître les territoires en litige, leur topographie et leurs ressources, comme aussi à rechercher et à publier les documents sur lesquels ils s'appuient et qui serviront à prouver l'ancienneté et la réalité de leurs droits. Aussi fouillent-elles avec un égal acharnement les dépôts publics et les collections particulières où peuvent se cacher quelques documents d'archives inconnus.

La fin du xixe siècle aura vu un assez grand nombre d'arbitrages et de rectifications de frontières dont il faut se féliciter hautement. En effet, il n'y a pas bien longtemps encore ces différends se seraient terminés par de longues et sanglantes guerres qui n'auraient d'ailleurs pas prouvé la justice des revendications des deux parties tout en les ruinant.

Ont passé par nos mains nombre de publications faites dans ces diverses occasions et nous avons pu constater combien elles ont pu jeter de nouvelles lumières sur l'histoire de la colonisation européenne en Amérique, combien elles ont servi à la divulgation de textes et de cartes jusqu'alors enfouis dans la poudre des archives et qui, reproduits ou analysés, nous font mieux

connaître les découvertes des anciens explorateurs et les travaux des vieux cartographes.

C'est aujourd'hui seulement que nous avons connaissance des deux documents dont on peut lire le titre en tête de ce compte rendu. La question qu'ils prétendaient éclairer a été jugée depuis plus de deux ans ; il est donc bien tard pour en parler.

Nous le ferons néanmoins quand ce ne serait que pour signaler l'existence bibliographique de ces mémoires qui n'ont eu que trop peu d'influence sur le règlement définitif de la question.

L'exposition publiée par la Société géographique de La Paz fait admirablement ressortir la politique constamment suivie par le Portugal et par son héritier direct le Brésil dans toutes les questions territoriales. Tous deux ont toujours interprété avec une grande largeur de vue — à leur profit s'entend — les clauses des traités. Quand elles leur étaient défavorables, ils ne les observaient pas et s'arrangeaient toujours pour encourager sous main l'infiltration de leurs sujets dans les pays qui pouvaient être contestés plus tard, de manière à se créer des droits éventuels. C'est ainsi qu'ils ont procédé pour le territoire contesté de la Guyane, c'est ainsi qu'ils ont agi avec tous leurs voisins. Quand il a pensé que la question était mûre, le Brésil a entrepris avec eux des négociations directes ou par arbitrage. Ajoutons qu'il a été rarement malheureux dans ces affaires et il le doit à l'habileté diplomatique, à la science géographique et historique de son ministre actuel des Affaires étrangères, M. le baron de Rio-Branco, qui a fouillé les archives de toute l'Europe pour y faire copier les documents et les cartes qui pouvaient intéresser le Brésil.

On ne s'attend pas à ce qu'à notre tour nous venions refaire l'historique de la question de l'Acre. Il nous suffira de dire que ce territoire contesté est ainsi appelé du nom d'un des affluents du Purus et forme un énorme triangle qui fut longtemps considéré comme sans valeur, si bien que ni le Pérou, ni la Bolivie, ni le Brésil ne songèrent à exercer à son sujet de sérieuses revendications. Mais en ces dernières années, il avait pris une valeur considérable depuis qu'on y avait trouvé des mines d'or, de pétrole, de charbon, et qu'on y avait rencontré en nombre immense ces fameuses lianes à caoutchouc dont la consommation est devenue depuis quelque temps si importante. Un premier traité en 1867, suivi d'un protocole en 1898, avait reconnu les droits de la Bolivie sur cette région, mais les habitants bien stylés et soutenus se soulevèrent, rejetant le joug peu pesant de la Bolivie qui dut envoyer contre eux deux expéditions. Les menées du Brésil, celles du Pérou qui n'hésita pas à faire valoir ses droits, créèrent une telle agitation que la Bolivie se décida à mettre l'exploitation de l'Acre entre les mains d'un syndicat anglo-américain.

Du coup, le Brésil jeta feu et flammes, protestant contre l'intrusion d'étrangers dans un différend qui ne les regardait pas. Il y eut un moment d'émotion très vive et l'on craignit que la guerre se déclarât entre Brésil et Bolivie.

La moins forte des deux parties céda, comme toujours. En mars 1903, un *modus vivendi* régla les droits en litige jusqu'à ce qu'un traité définitif signé à Petropolis le 17 novembre de la même année vînt définitivement consacrer le

partage. Tous ceux qui s'intéressent à ces questions de frontières devront se rendre compte dans la carte publiée par M. Huot dans l'*Année cartographique* 1904 de M. Schrader, de la façon peu équitable du partage. La Bolivie n'obtint que le petit triangle entre le Madeira et son affluent l'Abuna, tandis que tout le territoire confinant au cours inférieur de l'Acre était dévolu au Brésil; c'était dix fois plus au moins, mais, on le sait, la loi du plus fort est toujours la meilleure et tout le monde ne peut pas dire : *Ego nominor leo.*

Telle fut la conclusion du conflit que racontent dans leurs différentes phases les publications de M. Bautista Saavedra et de la Société géographique de La Paz. C'est l'historique du procès[1], mais on ne trouve, ni dans l'un ni dans l'autre de ces exposés, aucun de ces documents ignorés, textes ou cartes, qui généralisent l'intérêt local et personnel de la publication au grand profit de l'histoire générale et de la science géographique.

Gabriel MARCEL.

Félix F. OUTES. *La edad de la piedra en Patagonia.* Buenos Aires, imprenta de Juan A. Alsina, 1905, gr. in-8° (tome XII des *Anales del Museo Nacional de Buenos Aires*, p. 203-575, 206 fig.).

Le volumineux travail de M. Outes est un recueil très complet sur l'industrie préhistorique de la pierre en Patagonie.

L'auteur commence par un aperçu de la géologie, de la flore et de la faune du territoire qu'il étudie, c'est-à-dire une description sommaire du milieu dans lequel ont vécu les anciens habitants de la Patagonie, description nécessaire à tout ouvrage d'ethnographie ancienne ou moderne, mais surtout quand il s'agit d'un pays dont la géographie générale est encore très imparfaitement connue. M. Outes donne ensuite un résumé des renseignements ethnographiques sur les « Patagons » fournis par les voyageurs qui ont visité l'extrême sud du continent américain, dès sa découverte jusqu'à nos jours.

Comme paléolithiques sont décrites des pièces trouvées dans huit endroits différents, distribués depuis le Rio Chubut jusqu'au Rio Santa Cruz, tout près de la côte maritime. Deux de ces gisements sont illustrés par des coupes géologiques. M. Outes les réfère tous à l'époque acheuléenne de Mortillet. Il n'est pas encore suffisamment prouvé que la Patagonie ait eu un âge paléolithique et il sera impossible de décider cette question avant que la géologie de ce terri-

1. Une édition spéciale d'un journal de Sucre, *La Industria*, a publié le 14 mai 1903 tout un numéro sur la question qui nous occupe, accompagné d'une carte qui n'est que la réduction de celle publié dans l'*Exposicion* de la Bolivie. On consultera avec fruit le « Mapa mostrando a nova fronteira entre o Brasil et a Bolivia na regiao Amazonica Rio », Imp. nacional (1904). 2 éditions.

toire ait été étudiée d'une manière satisfaisante. Les faits établis pour le vieux monde, quant à la classification par époques de l'industrie lithique préhistorique, ne sont pas équivalents aux faits similaires du nouveau monde et l'application de cette même classification en Amérique ne donne pas de résultat. Cette intéressante question : l'existence du paléolithique en Patagonie — reste encore à résoudre et la solution ne peut s'attendre que sur la base d'une exploration systématique de la géologie patagonne et de fouilles dans les gisements, effectuées avec un criterium scientifique. Cependant, les pièces publiées par M. Outes sont belles, et il a rendu un service à la palethnologie en les faisant connaître.

Pour sa période néolithique, M. Outes, en dehors de sa propre collection, a eu à sa disposition les riches collections du Musée national de Buenos Aires, du Musée de La Plata, de MM. Florentino Ameghino, R. Lehmann-Nitsche, J.-B. Ambrosetti et Angel Fiorini. Par milliers sont détaillés des lames, des racloirs, des scies, des poinçons, des burins, des couteaux, des hachoirs, des pointes de flèches, de javelines et de harpons aux formes les plus variées ; enfin, des *bolas*, des pierres perforées, des fusaïoles, des pilons, des objets de parure, des pierres gravées. De chaque catégorie, quelques spécimens typiques sont représentés en d'excellentes figures, dessinées très soigneusement, avec beaucoup d'habileté et d'exactitude par l'auteur lui-même. Une série de ces grandes haches de pierre, si caractéristiques pour la Patagonie, et quelques exemplaires de pipes à fumer, sont spécialement intéressants.

Le matériel classé et décrit par M. Outes est très nombreux ; l'on peut dire que nulle part il ne serait possible de réunir un matériel plus complet. L'auteur dit lui-même qu'il a soigneusement écarté toute pièce dont la provenance n'était pas authentiquement garantie, et il faut l'en croire parce qu'il a toujours montré une probité scientifique ignorée de certains auteurs et un esprit de méfiance d'autant plus utile que les objets d'une provenance douteuse ne sont pas rares dans les collections sud-américaines.

Une carte dressée avec soin et avec clarté indique la situation géographique de plus de cents gisements. C'est, en particulier, le long de la côte de l'Atlantique et des rivières que se trouvent ces gisements. Les vastes déserts qui s'étendent entre les rivières sont encore absolument inexplorés. De nombreux tableaux synoptiques et d'excellents *indices* facilitent l'usage du travail comme livre de référence.

M. Outes qualifie son ouvrage : « Étude d'archéologie comparée », et, en fait, il a vraiment épuisé la littérature contenant des renseignements sur l'industrie lithique des autres régions (surtout américaines) dont les objets peuvent être comparés avec les objets correspondants de la Patagonie. Le résultat de ces comparaisons est celui que produisent généralement des études de ce genre, c'est-à-dire la constatation d'analogies partielles et isolées entre régions les plus diverses. M. Outes trouve des points de contact de l'industrie lithique de Patagonie avec celle du Chili, de l'Uruguay, du Brésil méridional, du Mexique, des États-Unis, de la Colombie britannique, des Esquimaux.

En résumé, le joli ouvrage de M. Outes est un livre utile pour tous ceux qui

s'intéressent au préhistorique américain et il y rend compte de tout ce qu'on connaît actuellement sur l'industrie primitive de l'extrême sud du continent américain. Nous l'en félicitons sincèrement.

E. Boman.

Daniel Garcia Acevedo. — *Contribuciòn al estudio de la cartografia de los paises del Rio de la Plata.* — I. *El mapa inedito de Ruy Diaz de Guzman.* — II. *La relacion cartografica del doctor R. R. Schuller.* Montevideo, 1905, in-8 de 34 pages avec un fac-similé.

Les arbitrages dans les questions de délimitations de frontières amènent deux résultats : ils donnent lieu au règlement définitif de questions parfois vieilles de plusieurs siècles; ils tirent enfin de la poudre des archives quantité de documents inconnus, cartes et textes, infiniment précieux pour l'histoire de la géographie; tel est le cas pour celui dont nous avons ci-dessus transcrit le titre.

Diaz de Guzman fut l'auteur d'une chronique des provinces du Paraguay appelée l'*Argentine* et qui fut terminée en 1612. Dans le texte, il fait allusion à une carte qui devait l'accompagner, carte assez grossièrement dessinée et qu'on croyait perdue. Celle qu'a reproduite M. Garcia Acevedo existe aux Archives des Indes et paraît répondre à la description faite par Diaz de Guzman dont elle porte le nom au verso. M. Garcia Acevedo la décrit et compare les informations qu'elle contient avec le texte de l'*Argentina*, avec lequel elle concorde parfaitement. Il en recherche la date et arrive à la conclusion qu'elle dut être dressée entre 1593 et 1607.

L intérêt qu'il y avait à examiner en détail cette carte, c'est qu'elle fixe les limites des possessions portugaises et espagnoles dans l'Amérique du Sud, suivant le traité de Tordesillas de 1494 et qu'on y voit figurer toutes les villes, villages d'Indiens et forts que l'Espagne possédait à l'époque où elle fut dressée, à l'ouest de la ligne de démarcation le cours du Pipiry, affluent de l'Uruguay, y figure ainsi qu'une colonie d'Indiens, fondée par l'Espagne au centre des tertoires en litige entre le Brésil et la République Argentine. Il en résulte que le Pipiry était connu bien avant la fondation de la vaste confédération jésuitique en ces régions. On voit quel était pour les deux parties contractantes l'intérêt de ce document.

Dans la seconde partie de la brochure que nous analysons, M. Garcia Acevedo passe en revue la bibliographie de M. le Dr Schuller, insiste sur l'intérêt historique que présentent certaines des cartes enregistrées et s'arrête longuement sur la *Mapa de las Cortes*, datée de 1749, qui est devenue la base suivie pour le règlement de toutes les questions de frontières entre le Brésil et les républiques américaines voisines.

Le travail de M. Garcia Acevedo constitue une bonne contribution à l'étude précise et détaillée de la cartographie américaine qui est aujourd'hui infiniment mieux connue et appréciée qu'il y a seulement vingt ans. Les magnifiques atlas de fac-similés publiés par le gouvernement brésilien sous la direction de M. le baron de Rio Branco aujourd'hui ministre des Affaires étrangères auront grandement contribué à ce résultat aussi précieux pour les géographes que pour les historiens.

Gabriel Marcel.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

I. Le Congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes) (L. Lejeal). — II. Voyages du Dr Koch dans les bassins du rio Negro et du rio Japura (Ed. de Jonghe). — III. Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne (Dr W. Lehmann). — IV. Mouvement scientifique (Harriet Ph. Eaton, Dr W. Lehmann, L. Lejeal, comte Louis de Turenne).

I

Le Congrès de Stuttgart (Ethnographie moderne et questions précolombiennes).

Mon collaborateur et ami Froidevaux a précédemment [1] indiqué l'abondance des communications consacrées à l'histoire géographique et coloniale par les adhérents du Congrès de Stuttgart. La remarque s'appliquerait encore mieux aux travaux d'ethnographie moderne, présentés à cette session, presque aussi nombreux, proportionnellement, qu'à la session new-yorkaise de 1902. Le fait s'explique. On veut fixer la physionomie de l'indigène américain, avant qu'il ne disparaisse complètement sous l'afflux des races étrangères, devant les progrès du métissage, sous l'effort d'une colonisation — ou d'une extermination — méthodique. Ce désir a inspiré les treize mémoires dont voici les titres :

1. Boas (professeur Franz). — *Influence de la division sociale des Indiens Kwakiutl sur leur civilisation.*
2. Bogoras (Waldemar). — *Idées religieuses primitives d'après la tradition des Chukchees.*
3. Ehrenreich (Dr Paul). — *Distribution des mythes et légendes chez les peuples sud-américains et leurs rapports avec les mythes et légendes du Nord-Amérique et de l'ancien Monde.*
4. Jochelson (Waldemar). — *Les éléments asiatiques et américains des mythes Koriaks.*

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. II, nº 2 (octobre 1905), p. 325.

5. Lehmann-Nitsche (Dr Robert). — *Mythes européens des Araucaniens de l'Argentine.*
6. Meyer (Dr Hermann). — *L'art des Indiens du Rio Shingu.*
7. Panhuys (Jonkhr L. C. van). — *Quelques détails sur l'ornamentique des nègres de Surinam.*
8. Panhuys (Jonkhr L. C. van). — *Une coutume européenne du paganisme transportée en Amérique.*
9. Regel (Dr Franz). — *Quelques faits relatifs aux survivants des Indiens « bravos » à l'ouest d'Antioquia.*
10. Sapper (Prof. Karl). — *Usages et coutumes des Indiens Pokonchis.*
11. Seler (Mme Ed.). — *Le vêtement de l'Indienne au Mexique.*
12. Stolpe (Dr Hjalmer). — *Les stations d'Esquimaux du Groenland nord-oriental.*
13. Thalbitzer (Dr William). — *Dialectes et migrations des Esquimaux.*

Cette liste est en soi significative des préférences que nos confrères d'Allemagne portent aux choses de l'Amérique du Sud. Ils ont fait de ce continent leur domaine de prédilection. Au surplus, dans le continent septentrional, grâce aux admirables enquêtes organisées par les savants des États-Unis, il y a bien moins de nouveautés à trouver, quant à l'observation des indigènes actuels. Le seul secteur encore imparfaitement reconnu est celui qui englobe, avec le Groenland, les régions subarctiques et le Dominion dans toute son étendue, certaines parties de la côte occidentale. Dans ce secteur, M. Franz Boas, de New-York, s'est réservé le peuple kwakiutl qui, on le sait, n'a plus de secrets pour lui. Son mémoire de Stuttgart était précisément destiné à résumer ses idées essentielles sur l'organisation sociale de ses clients préférés. Cette division est relativement récente ; elle a même varié plusieurs fois durant le siècle dernier. On en peut donc suivre avec certitude l'évolution et même en mesurer l'influence sur toutes les institutions des indigènes de Vancouver. Elle domine d'abord le régime de la propriété. Chacune des grandes familles qui groupent la population kwakiutl marque de son blason spécial et administre collectivement les champs, les sites de pêche, les barrages à saumons, dont ses membres tirent leur alimentation. Chacune de ces familles agit comme unité, aussi bien dans les actes sociaux que dans les cérémonies religieuses de la tribu. Les confréries religieuses, les associations magiques sont constituées sur le modèle de ces familles et l'art, aussi bien que les croyances, est en connexion intime avec les nécessités qui résultent de cette division sociale, très loin poussée au sein de chaque groupe autonome (séparation des sexes, des âges, etc.).

La conférence très intéressante du professeur de Columbia University ira utilement grossir le nombre déjà considérable des travaux inspirés par la *Morris K. Jesup Expedition*. Depuis cette mémorable campagne scientifique, d'autres grands voyages collectifs ont été entrepris sur son modèle vers diverses contrées de l'Extrême-Nord. C'est à celui des Suédois, en 1899, que se réfère le mémoire de Stolpe, sa dernière œuvre, hélas ! Cette campagne à la recherche d'Andrée n'a pas été tout à fait infructueuse, puisque les explorateurs ont pu se livrer à

des reconnaissances scientifiques très étendues sur la côte E. de Groenland, ainsi qu'aux Terres « François-Joseph » et « Roi Oscar II ». Pendant ce voyage, ils rencontrèrent maints vestiges de stations d'Esquimaux, non seulement sur les littoraux, mais tout le long des fiords les plus pénétrants et ramifiés. Ces découvertes, ainsi que le faisait judicieusement remarquer Stolpe, modifient un peu les idées reçues sur les conditions d'habitat de la race Inuit. D'ailleurs, le type de maisons et de magasins révélé par les stations dont il s'agit est en tout semblable au type déjà connu. De même les sépultures, dont on a exhumé un cimetière complet. Mais le matériel que renfermaient demeures et tombes est l'un des plus vastes qu'on ait vus encore. Il comprend jusqu'à des jouets d'enfants, en particulier des maisons en miniature. Ultérieurement, des trouvailles analogues devaient être faites par le capitaine Sverdrup pendant l'expédition du *Fram*. Comment la population qui a laissé tous ces restes est-elle complètement disparue du Groenland nord-oriental ? C'est une des questions que s'est posées Stolpe. Le soin que révèlent sans exception tous les cas étudiés d'inhumation, l'amène à conclure que les Esquimaux de ces parages n'ont pas été détruits, ni ne se sont éteints naturellement, mais émigrèrent. Le Dr Stolpe a recherché ensuite l'origine de ces Inuits du N.-E. groenlandais, assez différents par quelques détails de l'outillage, de leurs congénères de la côte occidentale, et il a tenté de jalonner la route qu'ils purent suivre, à la poursuite du loup et du bœuf polaires, le long des îles américaines, jusqu'aux cantons septentrionaux de l'*Inlandsis*.

Très curieux, le chapitre d'histoire ethnique traité par l'ancien directeur du « Riksmuseum » de Stockholm était, on le voit, très restreint. M. W. Thalbitzer, de Copenhague, aime les grands problèmes. C'est à celui des migrations générales des Esquimaux qu'il s'est attaqué. Quoi qu'il en soit des résultats auxquels il croit être arrivé, son travail offre cette véritable originalité de méthode d'appliquer la phonétique à un sujet étudié jusqu'ici par de tout autres procédés. La méthode phonétique n'est pas à la vérité un moyen à la portée de tous. Il implique une science linguistique très solide et j'ajouterai : toute jeune, c'est-à-dire instruite des perfectionnements récents réalisés par notre compatriote, l'abbé Rousselot. Il suppose encore la plus minutieuse enquête *in situ*. Or le Dr W. Thalbitzer réalisait ces deux conditions. Son savoir, il l'a prouvé naguère par un bon livre [1]. L'information sur place, il put la mener pendant la campagne danoise de 1900-1901 [2] qui lui permit d'explorer personnellement le Groenland entre les 68° et 72° 47, soit, à peu près, entre Holstenborg et Upernawik. En confrontant avec ses remarques personnelles toute la littérature connue sur les langues parlées depuis Point-Barrow (Alaska septentrional), le Groenland de l'Est, l'auteur a pu vérifier par la phonétique la longue antériorité des dialectes occidentaux sur les dialectes orientaux et déterminer les

1. V. compte rendu de *A phonetical Study of the Eskimo language* (*Journal*, 2e sér., t. II, p. 141).
2. Les travaux de ces explorations sont publiés dans le tome XXXI des *Medelelser om Grönland* (Copenhague, 1904).

variations phonétiques qu'a subies la langue originelle en passant d'un versant à l'autre du monde américain. Pour ne citer que les plus importants des exemples donnés, *i*, *u* et *a* des dialectes occidentaux deviennent à l'est *e* et *o* ; *j* se change en *s*. D'autre part, au Groenland, le système consonantal des dialectes du Nord est plus régulier, plus voisin de l'idiome primitif que celui des dialectes du Sud. Si vous entrez dans le détail géographique de ces altérations, si vous arrivez à déterminer le point de la carte où elles se sont produites ou aggravées, vous posséderez évidemment, par le fait même, toute une série de repères importants pour l'histoire du mouvement des peuplades ; vous pourrez reconstituer en partie leur itinéraire et leur chronologie. C'est ce qu'a fait M. Thalbitzer. Il suit ainsi les migrations des Inuits orientaux le long des côtes septentrionales de l'Amérique du Nord anglaise, jusqu'au détroit de Davis. Là ils se seraient divisés en deux groupes. Le premier aurait pris la direction du Sud pour aboutir au Labrador et au Saint-Laurent, se partageant sans doute en deux bans dont l'un se retrouve peut-être dans le Groenland austral et central. L'autre aurait émigré vers le Groenland septentrional, en deux ou trois passages, à travers le Smith Sund. Encore une fois, il faut renoncer, pour le moment, à critiquer, comme à accepter sans réserves les théories de M. Thalbitzer ; c'est le principe, le principe seulement, qui est curieux, qui semble être juste et devoir être fécond. Et ce travail, en tous cas, apporte de nouvelles confirmations à ce que l'on pensait déjà de l'incroyable mobilité du petit monde des Inuits à travers les âges.

Mais les Esquimaux n'ont pas été seulement des voyageurs. Les relations commerciales aidant, ils semblent avoir été d'infatigables propagateurs de procédés techniques et de folk-lore, parmi les peuples avec lesquels ils trafiquaient. C'est l'une des notions à retenir du volumineux mémoire produit par M. W. Jochelson. M. Jochelson, de Saint-Pétersbourg, n'est pas un philologue. Il est, ou doit être anthropologue. Tout au moins applique-t-il à l'ethnographie et, plus précisément encore à la mythographie, la méthode anthropologique dite des moyennes. Nous avons donc su par lui que sur les 139 légendes koriaques connues, 122 ne sont pas exclusivement koriaques, dont 101 peuvent être rapportées à la culture indienne du Nord américain, soit 83 °/₀ ; 34, soit 29 °/₀, se rattachant à la mythologie des Inuits, et 22, soit 18 °/₀, au folk-lore mongolo-turc et de l'ancien monde en général. Allant plus loin dans son pourcentage, M. Jochelson a déterminé le nombre et la proportion des fables koriaques qui se retrouvent à la fois dans plusieurs mythologies non-koriaques. Et ce furent, de ce chef, des additions et des divisions, et des totaux et des quotients en imposante quantité. J'ose dire, cependant, que cette partie du mémoire n'en a pas imposé au Congrès et n'a obtenu qu'un succès d'estime. En pareille matière, *a priori*, les chiffres sont illusoires. Ceux de M. Jochelson ont-ils pu tenir un compte assez sérieux de la forme des mythes qu'il compare ? Et quant aux idées, que de différences de détail peuvent, en se superposant, donner à deux légendes identiques par la donnée fondamentale des allures et un sens tout à fait différents ! Inversement, que d'analogies de détail aussi peuvent apparenter deux traditions dont le thème manifestement diffère ! Cela encore ne s'exprimera point au moyen des chiffres. M. Jochelson en était si bien comme nous persuadé, qu'à

sa recherche statistique il a joint quelques observations, — combien plus intéressantes et significatives que ses moyennes ! — sur les divers éléments étrangers de la mythologie koriaque. Il considère comme de provenance mongolo-turque certaines descriptions de nature, épithètes et métaphores, certaines inventions de lacs de feu, de montagnes ardentes, de monstres polycéphales, certaines histoires de filles dérobées par leur père aux poursuites de leurs amoureux qui constrastent avec l'allure habituelle des fables koriaques, moins étoffées, plus sèches, généralement enfantines. Au surplus, ces emprunts de la mythologie koriaque à la littérature populaire asiatique sont en nombre relativement restreint. Restreinte aussi la pénétration du folk-lore des Koriaks par celui des Esquimaux, laquelle, selon M. Jochelson, a dû s'accomplir par l'intermédiaire des Chuccos, voisins actuels des Esquimaux. Par contre, les points de contact de la légende koriaque avec celle du Nord-Amérique sont innombrables, évoquant les régions et les tribus les plus variées, non seulement les Indiens du versant Pacifique, Tlinjits, Haïdas, Tsimshians, Kwakiutl, mais ceux qui vivent ou vivaient à l'intérieur, comme certains Athapascans. A ces derniers auraient été surtout dérobées les formes extérieures de certains mythes ; aux gens de la côte, le caractère plus foncier des épisodes, des idées et des personnages. Les Chuccos auraient été eux aussi les agents de cette transmission, étant admis, d'ailleurs, comme je l'ai indiqué plus haut, que les Esquimaux leur en avaient apporté la matière dans leurs mouvements de régression vers la mer de Behring.

Au résumé, l'étude de M. Jochelson aboutit à cette conclusion que la culture intellectuelle des Koriaks, comme leur ethnographie matérielle, est dominée par des influences venues d'Amérique. De plus en plus se justifierait donc la double hypothèse de M. Franz Boas sur les rapports étroits et lointains des Indiens du Nord américain avec les Sibériens du Nord-Ouest et sur la nécessité d'étudier ceux-ci pour comprendre l'histoire de ceux-là.

Cette théorie, on s'en souvient, avait été, pour la première fois, vérifiée sur place, chez les Chukchees, par un compatriote de M. Jochelson, l'ethnographe russe Waldemar Bogoras, de Moscou. Depuis l'importante dissertation où il consigna les résultats de ses recherches[1], M. Bogoras a entrepris une série d'enquêtes plus détaillées sur les croyances des peuples de l'Asie nord-orientale intéressés dans la question. Sa conférence du Congrès de Stuttgart en fut un spécimen. Elle visait surtout à montrer par des exemples concrets comment les Chukchees paraissent s'être élevés graduellement à l'intelligence du phénomène de la mort, à la conception de l'âme distincte du corps et au culte des esprits qui n'est pour eux que celui des ancêtres. Quant aux conséquences générales à dégager d'une pareille démonstration, nous n'en avons point trouvé et il ne saurait y en avoir, au moins provisoirement, d'autre que celle-ci : l'importance, chaque jour plus grande, attribuée par les américanistes aux phénomènes religieux, ainsi qu'aux faits de folk-lore.

A ces deux ordres très voisins de recherches touchait l'important travail du

1. Voir: « The Folk-Lore of North-eastern Asia, as compared with that of North-western America » (*American Anthropologist*, N. S., vol. 4, n° 4, 1902, p. 577-684).

Dr Paul Ehrenreich de Berlin, que son auteur, devançant la publication des Actes du Congrès a fait depuis peu paraître [1]. Un compte rendu détaillé en sera donné dans un de nos prochains numéros. Dès maintenant, je me borne à traduire, en le complétant par quelques brèves indications, le sommaire, rédigé par M. Ehrenreich lui-même, pour le « Diurnal » ou bulletin quotidien de la session (23 août 1904). Je me suis proposé, écrivait en substance alors notre confrère, en m'inspirant des travaux récents qui ont prouvé la relation entre mythes nord-américains et mythes de l'Asie du Nord-Est, de rechercher, d'une part, si le Sud-Amérique offre aussi des provinces mythologiques correspondant à ses régions ethniques ou naturelles et, dans l'affirmative, quelle influence le folk-lore de ces divers groupes a pu exercer sur celui des groupes voisins ; et, d'autre part, à examiner si l'on peut constater dans les mythes et traditions de l'Amérique méridionale quelque parenté avec ceux du Continent nord et de l'ancien monde. Les matériaux malheureusement très incomplets que l'on possède ont été examinés par M. Ehrenreich dans l'ordre systématique suivant : mythes relatifs à la création ; mythes de cataclysmes, inondations, embrasements ; mythes de la terre et du ciel ; mythes de l'origine des êtres ; mythes solaires, lunaires, stellaires et sirdériques ; mythes ancestraux et héroïques (en particulier, mythes des jumeaux, si fréquents dans le folk-lore de l'Amérique du Sud). De cet examen, l'auteur croit pouvoir déduire l'existence de trois provinces ou « cercles » mythologiques (Tupi-Guarani, Arouaque, Caraïbe), dont il détermine les tendances et les caractères. Il croit à leurs rapports et, autant que me l'indique la lecture sommaire de son texte imprimé, il trouve la preuve de ces rapports dans le caractère mixte de la mythologie péruvienne, surtout composée d'emprunts. Il croit également à l'analogie de toutes ces fables sud-américaines avec celles de la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale et avec quelques mythes japonais. On le voit, avec ce travail, nous continuons à évoluer dans le cercle d'idées où nous avaient introduits tout à l'heure MM. Boas, Bogoras et Jochelson. Est-il utile d'ajouter que, pour l'instant, dans toutes les similitudes constatées, M. Ehrenreich n'incline à voir que des phénomènes de « convergence », selon l'expression des mythographes. Convergences, c'est-à-dire coïncidences accidentelles, comme il s'en dégage, chaque fois que l'on examine deux groupes séparés de littérature orale, voilà comment M. Lehmann-Nitsche qualifie, de son côté, beaucoup des analogies qu'il a rencontrées entre les mythes des Araucans de l'Argentine et ceux de l'Europe. Quelques-uns de ces points de contact sont assez saisissants pour que le sympathique conservateur puisse à leur propos rapprocher les contes d'animaux (car nous sortons ici de la mythologie purement religieuse) analysés par lui de plusieurs *Märchen* des frères Grimm. Mais quelques-uns aussi sont d'origine purement européenne, transmis aux montagnards de la Cordillère par les Espagnols.

Voici, maintenant, après ces études générales, des travaux de pur détail qui, par leur caractère même, se prêtent moins aisément à l'analyse. Notre collègue, le chevalier L. C. Van Panhuys, de La Haye, est venu compléter ses précédents

1. Berlin, Asher u. Co, 1905, in-8o de 108 p.

exposés sur l'art décoratif des nègres de Surinam, par une monographie de leurs tatouages qui ajoute plusieurs observations nouvelles aux faits relatés par Joest, Kappler, Crevaux, etc. L'opération elle-même n'avait jamais été décrite avec autant de soin, ainsi que les instruments, les substances (végétales surtout) qu'y emploient les femmes. Elle n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle s'accomplit en plusieurs stades, à partir de l'âge de 7 ans, pratiquée successivement sur la face interne du pouce, sur le front, le ventre, les joues, le menton, les jambes et la poitrine. On ne connaît pas la raison de cet ordre invariable qui semble relever de l'empirisme. On n'est pas mieux renseigné sur le sens des dessins de tatouage. Les nègres fournissent difficilement des explications. Peut-être sont-ils incapables d'en donner ; peut-être se défient-ils de l'Européen et de ses quolibets ! M. Van Panhuys a pu dresser pourtant une courte liste de représentations assez fréquentes : la queue d'aigle (c'est le tatouage « wajé »), l'ananas, la hache, le scorpion, et quelques figures humaines, entomologiques et astronomiques. Puissent les coloniaux du Surinam entendre son vœu et continuer rapidement ce relevé méthodique ! Car le Nègre des Bois, une fois christianisé, renonce assez vite à se tatouer.

Les traditions d'art et de technique sont peut-être les plus périssables. Divers ouvrages, analysés ici-même, sur la vannerie et la céramique des tribus nord-américaines ont déjà permis de constater la déformation qu'ont subie les vieux procédés de fabrication et de décor ; sous l'influence des habitudes européennes. Ainsi cette partie de l'ethnographie est-elle de celles qu'ont le plus spécialement étudiées les explorateurs récents du Brésil intérieur. On l'a vu plus haut (cf. p. 109) par le compte rendu des *Indianerstudien* de M. le Dr Max Schmidt. A Stuttgart déjà, un devancier de M. Schmidt dans le bassin du Xingu, l'ancien conservateur du « Musée Grassi » de Leipzig, M. Hermann Meyer, avait attiré l'attention sur l'ornamentique de ces régions, s'attachant à distinguer pour chaque peuplade (Bakhairi's, Nahukua's, Auetö's, etc.) le produit qu'elle exeelle à fabriquer (masques tissés, masques de bois, etc.) et dont elle a révélé le secret aux peuplades voisines, souvent très différentes d'elles par la race et la langue. Ces recherches brésiliennes restent assez périlleuses. L'explorateur y laisse souvent sa santé et, parfois, sa vie. Les « Indios bravos », survivant dans l'état colombien d'Antioquia, paraissent infiniment plus faciles à approcher, malgré leur surnom et la réputation terrible de leurs ancêtres, que les frustes tribus du Xingu. Leurs longues sarbacanes, leurs flèches empoisonnées ne leur servent guère qu'à la chasse ou à la pêche (pêche à l'arc). Sauf qu'ils n'ont jamais pu s'élever jusqu'à l'industrie céramique, leur ethnographie que M. Regel produisait devant le Congrès allemand, ne les distingue guère des autres indigènes autonomes des zones écartées de l'Ande. C'est dire que, malgré leur humeur indépendante, ils ont fait déjà d'assez nombreuses concessions aux usages civilisés. Je pensais donc, en entendant M. Regel, aux descriptions connexes de notre ami, M. Rivet, sur certains groupes « bravos » de l'Ecuador.

A le bien prendre, les indigènes civilisés de la moyenne Amérique conservent

beaucoup plus de traits originaux et anciens que les insoumis d'Antioquia. L'exposé pittoresque de Mme Seler sur le costume de la Mexicaine n'en a semblé que plus savoureux. Il s'appuyait, du reste, sur une belle collection de vêtements. Dans quelle mesure cet art somptuaire mexicain a-t-il varié depuis la conquête, c'est ce que la vaillante voyageuse s'est efforcée de montrer. Mais c'est ce qu'il est difficile de savoir. Le point de départ manque, c'est-à-dire la connaissance précise des usages précolombiens en matière de vêtements. On le sait, en effet, les pictographies représentent surtout des dieux et des déesses. Cependant, la recherche des éléments espagnols du costume actuel des Indiens (éléments plus ou moins adaptés au goût local) peut, par induction, fournir de précieux renseignements quant à la façon dont s'habillaient les contemporains et sujettes de Mouteczoma II. On le voit par ce court résumé, — et l'on ne s'en étonnera point, — Mme Seler s'intéresse autant au passé qu'au présent de l'Amérique. Il en va de même du professeur Karl Sapper de Tubingue dont la conférence concernait à la fois les Pokonchis d'aujourd'hui et ceux du XVIe siècle. Cette communication avait pour point de départ une série de documents inédits dont l'un, en langue indigène et de caractère historique, remonte à l'an 1565.

Les temps proprement précolombiens ont, d'ailleurs, suscité en plus grand nombre qu'à New York, l'effort des Congressistes. Ils étaient représentés par onze mémoires : ceux de MM. Baessler, Bloch (Berlin), le comte de Créqui Montfort, W.-H. Holmes, Walter Lehmann, Clement Markham, Pablo Patrón (Lima), Plagemann (Hambourg), K.-T. Preuss et Seler. Tous ces travaux, sauf une fantaisie, vraiment extraordinaire, à l'ancienne mode sur l'*escritura general de America*, méritent l'attention par les détails inédits ou les aperçus originaux qu'ils contiennent. MM. Preuss et Lehman sont des dévots de la religion mexicaine. La foi, c'est-à-dire la méthode du premier est légèrement hétérodoxe, en ce sens, qu'à des faits encore mal reconnus et classés, il applique, on le sait, trop volontiers, le procédé comparatif. Nous l'avons vu naguère relier les chorégraphies rituelles des Aztèques à l'histoire des mimes dans l'antiquité classique. Dans son mémoire[1] de Stuttgart, le « δαίμων » de la comparaison l'a entraîné moins loin du monde occidental, — rendons-lui cette justice —, et c'est simplement dans la liturgie actuelle des Moquis qu'il croit avoir retrouvé, en quelque sorte, une image avant la lettre ou plus exactement, un premier état des fêtes solaires de Tenochtitlan. Ces idées, procèdent, en somme, des fameuses thèses de Lewis Morgan qui considérait le système social de toutes les tribus Pueblos comme représentant la première forme de l'organisation mexicaine. Le parallèle de M. Preuss est curieux et, sur de certains points, paraît exact ; mais il a le tort de reposer sur un *a priori*. Rien, en somme, ne prouve que le solarisme des Moquis soit vraiment primitif. Il est, sans doute, plus prudent jusqu'à nouvel ordre, d'examiner, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, les croyances de l'ancien Mexique. Dès à présent, toutefois, on peut se permettre quelque tentative de synthèse. C'est un essai de ce genre, qu'avait envoyé notre collaborateur, M. W. Lehmann[2]. Il y résume toutes les notions théologiques four-

1. *Sonnenfeste der Altmexikaner und der Moki.*
2. *Ein Kapitel aus der mexikanischen Mythologie.*

nies par les *Codices*, dans une espèce de dualisme, réunissant, selon lui, le culte de la Terre ou de la fécondité à celui du Soleil ou de la génération. Il rappelle, à propos les icônes des Mss. où les deux divinités, cosmiques s'accointent à l'Ouest du monde, dans la « maison de l'ombre », d'où le soleil s'échappe au matin sous la forme d'un aigle. De ce « concubitus » naît, comme l'on s'en souvient, le dieu, par excellence de la vie humaine, le « dieu des subsistances », du maïs. A cette idée fondamentale, M. Lehmann rattache par dérivation les grands traits de la légende mexicaine. N'est-ce pas de l'Ouest que viennent les tribus en marche ? De l'Ouest que les Toltèques tirent leur héros mythique, Quetzalcoatl ? Quoi qu'il en soit de ses conclusions, cet exposé, soutenu avec beaucoup d'érudition, fait honneur à l'École de Berlin dont M. Lehmann est l'un des plus brillants élèves.

Le chef de l'école, notre collègue Seler s'est tenu, suivant son habitude en pareille circonstance, sur le terrain bien limité des monographies archéologiques. Son premier mémoire est une interprétation de l'Idole en pierre verte du musée de Stuttgart, décrite jadis par M. H. Fischer, dans une brochure dont M. de Jonghe a déjà parlé à nos lecteurs (v. *Journal*, t. II, nouv. sér., p. 297). Sur cette pièce, M. Seler reconnaît les hiéroglyphes du dieu de la planète Vénus et de Quetzalcoatl-Ehécatl, de Tlaloc, du Soleil et de Xolotl, le chien qui accompagne le soleil chez les morts, pour se changer ensuite en Nanauatzin, dieu de la syphilis.

Ce très beau spécimen de la statuaire en pierre dure nous offre donc un nouvel exemple des représentations divines polymorphes, si fréquentes dans la moyenne Amérique. Au point de vue de l'art, les sculptures du Castillo de Teayo, décrites par M. Seler dans sa seconde communication, lui sont bien inférieures. Mais, comme lui, elles se rattachent aux mêmes origines. Car les divinités (figures de Xipe-Totec et de Mixcoatl, des divinités de l'eau, et de la pluie, de la danse, etc.) qu'elles représentent, les signes chronologiques (année « 1 silex »; jour « 1 crocodile ») qui les chargent sont authentiquement mexicains. Là même, est leur valeur documentaire, si l'on réfléchit que la pyramide du Castillo de Teayo se trouve située aux environs de Tuxpan (État de Vera-Cruz), dans un canton habité par des populations totonaques. Ainsi, elle doit marquer le centre d'une colonie aztèque, abandonnée vers l'époque de la Conquête et sauvée de la destruction totale par l'envahissement de la forêt. Un examen plus approfondi permettra, sans doute, d'en déterminer la date exacte.

Si les monuments mexicains portent avec eux, dans une certaine mesure, la signature de leurs constructeurs et les éléments d'une chronologie de leur construction, il est loin d'en aller ainsi de ceux du Sud-Amérique. C'est la conclusion du travail communiqué par M. Plagemann sur les « Pintados » du Chili. Age absolu, âge relatif, sens et destination, auteurs, tout nous échappe dans ces pétroglyphes. M. Plagemann s'est donc attaché, avant tout, à leur technique et, à ce point de vue, il a coordonné les renseignements fournis par les explorations plus ou moins récentes. Personnellement, aux cinq catégories de « Pintados », catalogués jusqu'ici (monochromes, polychromes, gravés en creux, gravés en relief, mosaïques. etc.), il a ajouté une sixième classe d'une nature spéciale et assez curieuse. Les figures, en sont obtenues, en utilisant, et en arrê-

tant, au moyen de contours peints ou gravés, les tons divers d'une paroi montagneuse. Les « Pintados » de la Pampa de Tamarugal (province de Tarapacá) sont l'exemple le plus remarquable — et le plus développé — de ce genre d'ouvrages. Comme tous les pétroglyphes, ceux-là sont à proximité de nécropoles indigènes. M. Plagemann en déduit qu'ils devaient avoir un caractère religieux. Mais ce n'est là qu'une hypothèse aussi plausible, mais non plus certaine que toutes celles émises à ce sujet. En tous cas, vestiges d'anciens cultes préinconiques, indications topographiques à l'usage des voyageurs ou, encore, fantaisies sans portée spéciale de dessinateurs indiens, les pétroglyphes au Chili, comme tant d'autres restes du passé américain, sont en train de disparaître, détruits par le vandalisme des populations modernes.

Sous ce rapport, nos lecteurs savent de quel danger la dernière mission scientifique françaises dans les Andes sauva Tiahuanaco, le site vénérable entre tous du Pérou préhispanique. Par plusieurs articles de ce *Journal*, ils connaissent aussi, dans le détail, les beaux travaux des missionnaires, soit à la colline dite d'Akapana, soit plus au sud, vallées de Panagua et Cagua, régions de Tarija, Cobrizos, Colcha, Chuquicamata, Pays *calchaqui* et Punas de l'Argentine. La première conférence, donnée à Stuttgart par le chef de l'expédition, M. Georges de Créqui Montfort, était simplement le résumé général de la campagne qu'il a si bien organisée et dirigée. Je ne le signale donc, aux américanistes français déjà avertis, que pour signaler aussi son très grand et très légitime succès devant le public allemand. L'autre communication du jeune explorateur a révélé des faits plus particuliers et moins divulgués chez nous. Il s'agissait de cette nécropole de Calama, qui, grâce à M. Eugène Sénéchal de La Grange, nous a restitué l'ancien peuple des « Atacamas », ancêtres probables des Atacameños d'aujourd'hui, peuple de demi-civilisés, surtout mineurs à ce qu'il paraît, dont l'habitat très vaste semble avoir compris, avec le Désert et la Puna d'Atacama, partie de la Puna de Jujuy, ainsi que les provinces actuelles d'Antofagasta (Chili), et de Lipez (Bolivie). Un « kultur-kreis » nouveau et très étendu se trouve dessiné sur la carte précolombienne des pays andins. L'importance de ce résultat fut fort apprécié des auditeurs de Stuttgart, parmi lesquels les illustres vétérans des études péruviennes, le Dr Reiss et sir Clement Markham, vinrent féliciter chaleureusement leur jeune collègue. Sir Clement Markham, toujours infatigable, nous avait, d'ailleurs, à la précédente séance, communiqué la synthèse et la mise au point de ses idées sur Tiahuanaco qu'il continue à considérer comme le premier centre des sociétés andines civilisées et la patrie de la languemère de l'Aymara et du Quichua. Après le Pérou mégalithique et les arts de la pierre au Pérou, voici le Pérou de l'âge des métaux, étudié par le Dr Arthur Baessler de Berlin.

Son exposé peut se ramener à deux idées fondamentales. Quant au bronze péruvien, M. Baessler n'y voit point le produit d'un alliage intentionnel, mais d'un traitement imparfait des minerais de cuivre, plus ou moins chargés d'étain. Quant aux objets d'or et d'argent, le mélange de cuivre que l'analyse y décèle, était, au contraire, voulu, en vue d'obtenir une plus grande résistance.

Les deux mémoires dont il resterait à dire un mot, concernent, ceux-là, non

plus telle région ou telle époque, mais l'Amérique ancienne et générale, considérée, toutefois, sous des aspects particuliers et parfois négligés : d'abord, la nosographie. Êtes-vous, d'aventure, choqué d'entendre qualifier la syphilis de..... « mal français ». La contribution de M. Bloch réconfortera votre amour-propre national. Car l'auteur est un partisan convaincu de l'origine américaine du monstre vénérien. Les descriptions spéciales, du reste, très vagues, des écrivains antérieurs à 1493, ne concernent, paraît-il, que des affections pseudo-syphilitiques. Aussi bien, selon le praticien allemand, l'ancien continent n'a jamais fourni de documents ostéologiques prouvant l'existence de la syphilis, avant la découverte du Nouveau-Monde. D'autre part, à l'époque de la première guerre d'Italie, sous Charles VIII, déjà les premiers compagnons de Colomb étaient revenus d'outre-mer et, par eux, avaient pu se propager les terribles « bubas » dans les pays de la couronne d'Espagne, notamment dans le royaume de Naples. Le « morbus gallicus » est donc, en réalité, un « morbus americanus », dont M. Bloch, tout pénétré de son sujet, peut parler pendant plusieurs heures consécutives, en public, en secret,. . et même en voyage ! Avec la communication de M. W.-H. Holmes (*Contribution of American Archaeology to the Science of Man*), nous nous engageons sur le terrain moins scabreux, mais aussi mouvant de la sociologie. Car tel est le sens large, trop large peut-être, que le directeur des services scientifiques de la « Smithsonian Institution » attribue au mot « anthropologie » et à l'expression « science of man ». De ceci, on déduira, probablement et tout de suite, le gros reproche que nous aurions à formuler contre cette conférence. L'inventaire des antiquités américaines, nous semble bien peu avancé encore pour fournir matière à conclusions sociales. Bien qu'il constitue sur ceux de Morgan et de Bandelier un réel progrès, le classement général des hommes, d'après leur degré de civilisation, qu'a essayé M. Holmes, paraît donc, aujourd'hui, une construction ingénieuse de l'esprit, une mosaïque de vraisemblances, plutôt qu'une synthèse de réalités. N'oublions point, au demeurant, que notre collègue avec sa franchise intellectuelle bien connue, a offert sa communication comme un « essai ».

C'est le seul cas de systématisation aussi vaste à noter dans cette réunion. Ne nous en plaignons point. On l'a bien des fois dit et redit, à propos de circonstances analogues : les théories n'ont guère leur place dans nos Congrès. Elles appellent d'interminables débats et les plus brillants ne sont pas toujours les plus instructifs. De Stuttgart, nous conserverons — le volume des Actes de la session aidant — une série abondante de monographies sur des sujets bien choisis, bien limités, et une gerbe lourde de documents originaux. Cela vaut bien des passes d'armes oratoires. La vue concrète des choses ne nous a pas été ménagée. Rarement, l'on avait assisté à plus abondant et plus suggestif défilé de projections (et, à ce propos, je me reprocherais de ne pas indiquer les radioscopies de momies péruviennes, apportées par le Dr Baessler). On a mentionné plus haut la petite exposition de pièces originales organisée par Mme Édouard Seler. Il convient de ne pas oublier non plus celle des plumes sacrificatoires des Moquis, présentées et commentées par M. Solberg de Christiania. Rendons dans un ordre voisin d'idées, l'hommage qu'elle mérite à Miss Adela Breton pour les belles reproductions, maintenant achevées, des peintures murales de

Chichen-Itza, dont elle nous avait montré à New-York les premières esquisses. Dans le vestibule du « Königsbau » de Stuttgart, rempli de ces aquarelles monumentales, je ne sais trop ce qu'on a le plus admiré : l'intérêt documentaire, l'harmonie et l'éclat polychromiques de ces vieilles fresques, — ou la conscience passionnée et l'habileté de l'artiste qui, malgré les obstacles, nous en donnait enfin des images adéquates. En somme, fructueux voyage que la haute bienveillance du roi de Wurtemberg, les efforts du comité d'organisation et la courtoisie de tous nos hôtes, ont rendu, depuis Stuttgart jusqu'à Schaffhouse, agréable autant qu'utile.

L. Lejeal.

II

Voyage du Dr Koch dans les bassins du rio Negro et du rio Yapurá (1903-1905).

Le petit établissement de São Felippe sur le haut rio Negro peut être considéré comme le rendez-vous des tribus indiennes de ces régions. Aussi M. Koch l'avait-il choisi comme quartier général de ses courses. Le 28 septembre 1903, il quitta cette localité et s'engagea dans le rio Içána qui se jette dans le rio Negro un peu en amont de São Felippe. Le principal affluent sur la rive droite du rio Içána est le rio Aiarý. Sur les bords de celui-ci, les Siusí's, les Huhúteni's et les Kobéua's continuent à mener leur vie indigène que les civilisations européennes ont peu influencée jusqu'ici. M. Koch eut avec eux des rapports assez suivis et amicaux qui lui permirent de faire une foule d'observations intéressantes. Il remonta la rivière jusqu'à sa source et franchit la petite distance qui la sépare en cet endroit du rio Uaupès. En descendant cet autre affluent du rio Negro, le voyageur allemand rencontra la tribu des Uanáná's qu'aucun explorateur n'avait visitée jusqu'aujourd'hui ; il s'arrêta chez eux huit jours, repassa par terre dans le rio Içána pour regagner Sao Felippe le 8 janvier 1904.

La deuxième exploration se place entre le 7 février et le 14 juin de la même année. Elle eut pour objet l'étude des nombreuses peuplades, linguistiquement très différentes, établies sur les rives du rio Tiguié. Ce sont les Tukáno's, les Desána's, les Tuyúku's, les Bará's et les Makú's ; la civilisation de ces derniers est encore particulièrement rudimentaire. Près des sources de cet affluent du rio Uaupès, se trouvent des Indiens qui n'avaient pas encore vu de blancs. Il faut attribuer ce fait aux rapides et aux cascades qui rendent ces régions presque inaccessibles. Pour accomplir sa tâche, M. Koch descendit le rio Negro jusqu'au confluent du rio Curicuriary ; il remonta celui-ci et s'engagea dans le Capauary. Il passa après deux jours de marche dans un ruisseau qui le mena au rio Uaupès. Il remonta alors jusqu'aux sources du rio Tiguié, parcourut le sentier qui le relie à un affluent du rio Yapurá et retourna sur ses traces pour regagner son quartier général.

Le mois de juillet, époque des grandes eaux, fut utilisé à des études linguistiques chez les Yaviteros et Uarekéna's du groupe arovaque. Ces Indiens

Indien Tuyúka

Indienne Désana

Masque de danse des Indiens Kobéua

LES VOYAGES DU D[r] THÉODOR KOCH

habitent la localité São Marcellino, située au nord de São Felipe. Déjà le 4 août la troisième expédition partit pour le rio Uaupès dont les rapides rendent la navigation difficile. M. Koch le remonta jusqu'à dix journées au delà de la grande Cachoeira Jurupary. Il le redescendit alors pour explorer le Cuduiary sur les bords duquel se trouve établi la nombreuse tribu des Kobeuás. Chez eux l'ethnographe s'arrêta plusieurs semaines et put faire des études très précises sur leurs croyances animistiques qui se manifestent surtout dans des danses masquées originales. Avec l'aide de ces Kobeua's il put remonter le Cuduiary jusqu'à sa source. Ici s'étend vers le sud-ouest un haut plateau avec des cavernes régulières et de gigantesques labyrinthes. Le retour vers São Felipe s'opéra du 12 décembre au 1er janvier 1905.

Le 6 février, le Dr Koch quitta définitivement São Felipe. Il remonta de nouveau le rio Tiguié jusqu'au sentier qu'il avait atteint lors de son deuxième voyage. Il passa dans un ruisseau, tributaire du Yapura, et le descendit pendant quatre jours avant d'atteindre l'établissement des Tsöloa's et des Palénoa's qui n'avaient pas encore vu d'Européens. Le 15 mars, il entra dans le Pira-parana ; ici, un des canots chavira, ce qui occasionna la perte de toute la provision de sel. Pour comble de malheur, les Tuyuka's ne voulurent pas l'accompagner davantage par crainte des tribus ennemies de l'Apaporis. L'infatigable voyageur dut continuer la route seul avec un serviteur dans un grand canot. Le 21 mars, il atteignit le rio Apaporis et le 23 mars, après de grandes difficultés, il rencontra des établissements d'Indiens, chez lesquels il passa quelques agréables journées en collectionnant soigneusement des vocabulaires des idiomes Yahúna, Kueretú, Yupaú, Yukúna, Mirány a et Uitóto. Le 16 avril, il continua sa route sur le Yapura et s'embarqua, le 24, sur un petit vapeur qui le conduisit à Teffe, sur l'Amazonas.

Les voyages du Dr Koch montrent que les bassins du rio Negro et Yapura sont occupés par une population indienne relativement dense, appartenant à des familles linguistiques différentes. Sur le rio Içána et ses affluents nous trouvons des tribus du groupe arovaque ; les tribus du haut Aiarý sont fortement influencées par le voisinage des Kobeuas. Au groupe arovaque appartiennent en outre les Tariána's du Uaupès et les Yukúna's établis entre l'Apaporís et le Yapúra. Les Kobeua's, Uanána's, Desána's, Tuyúka's, Bará's et les autres tribus du Uaupès présentent une parenté plus ou moins lointaine avec la grande peuplade des Tukána's qui occupe la meilleure partie du Uaupès et de ses affluents le Tiguié et le Papurý. Brinton a désigné ce groupe sous le nom de Betoya. Au même groupe se rattachent les Yahuna's, les Kueretú's et les Yupúa's, tribus de l'Apaporís et de ses affluents. Les cartes ordinaires fixent les Umáua's sur le haut Uaupès ; en réalité, ils habitent à plusieurs journées au sud, près des affluents du Yapurá, mais sont en relations amicales avec les Kobéua's. Eux-mêmes s'appellent Hianakoto. Leur langue est un dialecte caraïbe, proche parent du Carijona, dont Crevaux rassembla le vocabulaire sur le haut Yapurá. La grande masse des Uitoto's occupent encore les territoires qui séparent les sources du Yapurá de celles de l'Iça et se subdivisent en plusieurs dialectes. Leur langue harmonieuse ne présente aucune parenté avec la famille caraïbe à

laquelle on la rattache d'ordinaire. La langue des Miranga's qui s'appellent eux-mêmes Imihitã et habitent sur le rio Cauinary, ne se rattache, elle non plus, à aucun groupe linguistique déterminé. Les Maku's, qui mènent une vie nomade dans les forêts du rio Uaupès, ont une langue aussi rudimentaire que l'état général de leur civilisation. Elle présente une foule de dialectes et forme un groupe à part. M. Koch est tenté de voir dans ces Maku's, la population primitive de ces régions.

De toutes ces langues, l'explorateur allemand a rassemblé un riche matériel grammatical avec de nombreux textes, surtout en Kobéua, en Umáua et en Tukáno. Des quarante vocabulaires qu'il a rapportés de son voyage, la moitié sont entièrement neufs et l'un d'eux paraîtra prochainement ici.

La collection ethnographique qui se trouve actuellement au musée de Berlin ne comprend pas moins de 140 masques des Kobéua's. Ces masques sont fabriqués d'une écorce molle et blanche sur laquelle on a peint des ornements très divers et ayant chacun une signification particulière. Les hommes seuls s'en servent, en présence des femmes et des enfants, dans les danses qui s'exécutent une quinzaine de jours après un cas de décès. Ils représentent en général des puissances plus ou moins funestes, des esprits sous forme animale ou sous forme humaine, qui se logent temporairement dans le masque et s'incorporent dans le danseur. La collection renferme aussi de nombreux échantillons de la céramique et du tressage, qui sont surtout très développées chez les tribus de la famille arovaque, puis des échantillons d'armes, d'ustensiles et un gigantesque tambour des Tukano's. Plus de mille photographies bien réussies, représentant différents types d'Indiens, leurs travaux domestiques et champêtres, leurs jeux, leurs danses, complètent agréablement la collection qui donne une excellente idée d'ensemble de ces civilisations intéressantes.

Ed. DE JONGHE.

III

Sur un document céramique péruvien relatif à la lèpre précolombienne.

La pièce qui fait l'objet de cette note provient de la collection de M. Martin Berendsohn de Hambourg et appartient aujourd'hui au Musée royal d'Ethnographie de Berlin (N° V^a 2718). C'est un vase péruvien en terre cuite brunâtre, déterré auprès de Moche (province de Trujillo, département de La Libertad). Il a une hauteur de 19 1/2 cm. et un diam. de 9 cm. Au milieu de la tête humaine, dont la face forme la partie antérieure de la panse du vase, s'élève obliquement le tuyau d'embouchure avec une petite anse derrière.

La tête est celle d'un homme. Les traits et l'expression du visage sont si vifs et si naturels qu'il ne s'agit point sans doute ici d'une représentation conventionnelle, mais d'un véritable portrait très réaliste. L'expression générale de douleur frappe d'abord et, encore plus, l'état œdémateux du facies, spécialement dans les régions frontale et buccale. Des nœuds tubéreux se succèdent



Un lépreux du Pérou Précolombien.
(Céramique de la Collection Berendsohn ; Musée de Berlin.)

Cas de « lèpre léontine ».
(D'après le Dr Alibert).

aux sourcils et de la racine du nez au milieu du front. Les linéaments du visage, surtout le pli naso-labial, ont été profondément accentués par l'artiste, non sans intention, semble-t-il. Les yeux aux paupières tuméfiées disent la souffrance. Les oreilles, qui n'ont été modelées qu'inférieurement, paraissent très petites et difformes. L'indication la plus remarquable, de valeur indubitablement pathologique, c'est la destruction considérable des ailes du nez en forme de triangle irrégulier et plus avancée à la partie droite qu'à la partie gauche. Mentionnons enfin des incisions, dont la plus grande s'allonge en travers de l'os zygomatique gauche.

Qu'a voulu représenter ainsi l'artiste péruvien ? Un malade atteint d'une affection déterminée ? Pour le médecin, la réponse affirmative n'est pas difficile, tant l'aspect de cette terre cuite est pathognomonique. C'est le « facies leontina ». Une seule maladie peut provoquer tous les symptômes dont résulte le « facies leontina », la lèpre tubéreuse (*lepra tuberosa*). Elle produit l'œdème du visage, les nœuds tubéreux typiques, développés sur le front, la rigidité des traits de la face et, plus tard, par suite d'action destructrice des nœuds, des lésions, semblables à celles qu'offre le nez de notre personnage.

Si ces dernières étaient les seules constatées, le diagnostic de la cause destructrice serait difficile et douteuse. On pourrait penser à un « lupus » tuberculeux ou à un *processus* spécifique et gommeux de la syphilis. Mais, nous le répétons, l'ensemble des symptômes dénonce la lèpre tubéreuse.

Pour comparaison, qu'on veuille bien jeter les yeux sur la seconde figure qui accompagne cette note. C'est la reproduction d'une planche (cuivre colorié) du célèbre ouvrage d'Alibert sur les maladies de la peau. Il s'agit ici d'un cas authentique de lèpre léontine, observé sur un certain Joseph Dujardin, né en France, ayant séjourné comme domestique dans la Guyane française. Voici les conditions dans lesquelles fut pris le dessin qui servit pour la planche : « L'affaiblissement était à son comble ; les yeux abattus, larmoyants. Les croûtes s'étendirent considérablement et prirent, du côté de la bouche et du nez, un aspect brunâtre; elles étaient situées circulairement sur le côté et le long de la commissure des lèvres. Ces croûtes, avec les vides horribles du visage, contribuaient à imprimer à la physionomie du malade l'aspect du lion [1]... » La ressemblance de ce Dujardin avec la figure de notre vase péruvien n'est pas douteuse. Dans le cas décrit et figuré par Alibert, le nez est détruit, mais couvert encore de croûtes purulentes. Un autre cas très remarquable se trouve dans l'Atlas des maladies de la peau publié récemment par E. Jacobi [2]. Une littérature très riche existe sur cette matière. M. le Dr R. Lehmann-Nitsche en a donné une liste dans son important travail : *Lepra precolombiana* ? (in : *Revista del Museo de La Plata*, t. IX, p. 397 ss., La Plata, 1898). Nous croyons, du reste, que plusieurs des cas expliqués par ce savant comme « lépreux », sont douteux, surtout ces visages dont les nez

1. J.-L. Alibert, *Description des maladies de la peau* (Bruxelles, 1825), t. II, p. 140 ss., pl. 34.

2. E. Jacobi, *Atlas der Hautkrankheiten*. II Aufl., Berlin-Wien, 1904, Taf. XVII, nº 30.

ne sont pas détruits, mais exactement coupés, autant dire, au couteau, comme dans le visage d'une tête de mort.

Il elt certain que les Péruviens de l'antiquité figuraient tous les états de la vie humaine. Ce qui nous semble affreux et repoussant ne leur répugnait point. Et nous n'avons pas de raison pour douter de la date précolombienne de ce petit vase de Moche. Nous croyons donc qu'il offre un document important pour la question de la lèpre américaine aux temps préhispaniques.

Dr W. Lehmann.

IV

Mouvement scientifique.

Recherches récentes sur le cheval préhistorique américain. — L'état présent de cette importante question a été résumé par M. le professeur Henry F. Osborn de New-York, dans une communication faite à la Société américaine pour l'avancement des connaissances utiles (séance d'avril 1904, Philadelphia).

Les premières recherches faites pour le Muséum américain d'Histoire naturelle de New-York datent de 1901. Elles furent dirigées dans les Montagnes Rocheuses. par le docteur J. L. Wortman. La même année, M. J. W. Giley, diplômé de l'Université de Princeton, était envoyé dans le Texas, le Colorado, le sud du Dakota, et le Nebraska, à la tête d'une expédition organisée grâce aux subsides fournis par M. William C. Whitney.

La découverte la plus importante, en 1900, avait été celle d'un groupe de six spécimens appartenant à l'espèce nouvelle *Equus Scotti* et donnant, pour la première fois, la connaissance complète de l'ostéologie du cheval américain de l'étage pliocène, — un animal avec une forte tête, des membres courts, ayant quelque peu l'apparence du zèbre. — En 1901, dans la première des expéditions organisées avec les subsides de M. Whitney, on découvrit, dans un dépôt de l'étage miocène supérieur, un *Hypohippus*, ainsi nommé par Joseph Leidy. Cet animal fut reconnu comme appartenant à un type vivant dans les forêts. — En 1902, on découvrit un nouveau genre et une nouvelle espèce de cheval, dans le miocène supérieur du Nebraska occidental, qui fut nommé *Neohipparion Whitneyi.* Cet animal avait des membres très légers, ressemblait plutôt à un cerf et offrait quelque analogie lointaine avec l'hipparion d'Europe.

Ces explorations ont donc démontré l'existence de deux et probablement de trois espèces contemporaines du *Protohippus*, de qui descendait le vrai cheval. Les recherches continuent dans le but surtout de retrouver un squelette de *Protohippus*, afin de constater si celui-ci serait ou non l'ascendant direct de *Equus Caballus.*

Comte Louis de T.

Survivances païennes chez les Ojibways. — Il s'agit des Indiens de la « Georgian Bay », sur la rive orientale du lac Huron, Canada. L'auteur de la présente

note, pendant un voyage de plaisance en ces parages, fit la connaissance d'une charmante et très intelligente femme Ojibway, appelée à l'européenne Mrs John Wesley. Mrs Wesley, comme la plupart de ses congénères, était méthodiste, une dévote méthodiste, une « mère en Israël », ainsi qu'elle me le dit avec le plus grand sérieux. Ensemble nous assistâmes même à un meeting méthodiste en plein air, dans une enceinte boisée (*camp-meeting*) à Christian-Island (théâtre de la dernière rencontre des Hurons contre les Iroquois). La ferveur chrétienne de ma nouvelle amie ne l'empêchait point de conserver avec soin dans un casier de son cerveau tout le folk-lore de sa race et d'en parler volontiers. Elle s'étendait avec une complaisance particulière sur le compte de « Manaboogh », le héros de la vieille civilisation ojibway, le démiurge-créateur. Je sais donc aujourd'hui comment « Manaboogh » créa les rochers, les eaux et la terre; comment il fit pousser la vigne, les lichens et le saule rouge, et bien d'autres choses merveilleuses. Mais ce qui m'a le plus frappée, ce fut d'entendre, à la pieuse réunion dont je viens de dire un mot, Mrs. John Wesley m'expliquer que le premier *camp-meeting* tire son origine de « Manaboogh » lui-même, créant, un beau jour, des bosquets magnifiques, les entourant d'une haie, puis appelant tout son peuple pour lui commander d'y tenir chaque année, en mémoire de lui, une assemblée. Les détails qu'elle ajoutait prouvent avec évidence que la jolie Indienne considérait « Manaboogh » et le Christ des hommes blancs comme une seule et même personne. Et il m'apparaît avec une quasi-certitude que les missionnaires européens, tout choqués qu'ils soient de ces assimilations, quand ils les constatent, ont dû, parfois, inconsciemment, profiter de la tendance de leurs ouailles à confondre « Manaboog » et le bon Dieu !

Harriet Ph. EATON.

American Antiquarian Society. — Le t. XVII des *Proceedings* de cette très vivante Association nous apporte un intéressant article sur l'état actuel des études relatives à la linguistique algonquine. L'auteur, M. Edward E. Hale, commence par rappeler l'achèvement de l'impression du Dictionnaire de Trumbull. C'est au Bureau d'Ethnologie des États-Unis qu'est due la publication de cet important ouvrage. Feu le major Powell, alors qu'il était le chef éminent de ce Bureau, avait promis son concours et celui de son personnel, et il avait plus spécialement chargé de ce travail l'érudit membre de la Société des Antiquaires, M. Albert S. Gatschet. Celui-ci s'en est acquitté avec le talent qui lui est reconnu.

L'apparition du Dictionnaire marque véritablement une ère dans l'étude des langues indiennes et permet d'espérer que ce volume sera le premier de la série d'ouvrages prévus par la loi du 27 avril 1900.

Sans méconnaître la valeur des publications dues au Bureau d'Ethnologie, les années précédentes, il est juste de constater qu'aucun ouvrage d'importance égale n'avait été offert au public depuis la publication faite, il y a près de soixante-dix ans, par la Société, des études de Gallatin.

A cette époque, depuis longtemps déjà, des savants comme Du Ponceau (Français d'origine, venu en Amérique en 1777) et Pickering, en Amérique, et les grands

philologues allemands du dernier siècle, avaient reconnu l'importance des travaux de John Eliot. Il a été à la mode, peut-être, parmi les ignorants, de dire que la grande traduction de la Bible, due à ce dernier, était inutile à l'humanité. Mais quiconque a seulement une notion des choses est obligé de reconnaître que par ses travaux sur la langue des Indiens Natick, John Eliot a découvert les secrets de ce système de grammaire qui règne de l'océan Arctique au cap Horn. Continuant dans la même voie, Gallatin (Suisse débarqué dans le Maine en 1780) fit une étude approfondie de cette grammaire Natick et réunit un nombre considérable des mots en usage dans les tribus établies dans les territoires s'étendant du Pacifique à l'Atlantique. C'est le résultat de ses recherches que la Société des Antiquaires a eu l'honneur de faire connaître. C'était dans sa longue carrière comme secrétaire de la Trésorerie que M. Gallatin, profitant de ses relations officielles avec les tribus indiennes, avait pu réunir cette masse énorme de matériaux.

D'après M. Edward E. Hale, ce serait grâce à la publication faite par la Société des Antiquaires, de l'œuvre de M. Gallatin, que l'attention a été appelée sur la grande étendue des territoires où était parlée la langue des Algonquins Lenape au Canada et aux États-Unis.

En effet, par suite de l'occupation de la région de New-York par les Iroquois, dont la langue n'a pas un mot de commun avec l'Algonquin parlé au sud, à l'est, au nord de cette périphérie circonscrite comme une île, on avait conçu la fausse idée que la langue parlée dans la Nouvelle-Angleterre n'était usitée que sur un territoire limité. Gallatin n'hésita pas à reconnaître la similitude, pour ne pas dire l'identité, des langues du nord-ouest avec celles de la Virginie, de la Pennsylvanie et de la Nouvelle-Angleterre. L'Algonquin se parlait si loin au sud que, selon la remarque d'un membre de la Société, le juge Forbes, dans une séance antérieure, Manteo, l'un des Indiens de Raleigh, de l'île Roanoke, aurait pu s'entretenir avec Powathan, l'Indien du capitaine Smith, avec Massasoit, l'Indien d'Edward Winslow, et probablement il en fut ainsi. Concurremment avec Mayhew et le plus jeune des Cotton dans la Nouvelle-Angleterre, les missionnaires en Pennsylvanie ont étudié la langue des Delawares et, grâce aux travaux d'Eliot, ainsi que de ses auxiliaires, de Heckewelder et d'autres dans le sud, ce que nous possédons imprimé concernant la grande race algonquine l'emporte de beaucoup sur ce qui a été publié sur toute autre famille indienne. Sur ses six cents pages, la précieuse bibliographie due à M. Pilling et faite pour le Bureau d'Ethnologie contient soixante pages de titres des livres consacrés aux Algonquins.

En raison de l'importance d'une langue aujourd'hui encore vivante, — elle est parlée par plus de 100.000 individus —, en raison des études dont elle a été l'objet depuis plus de 200 ans, une mesure a été prise qu'il est utile de faire connaître. Sous l'inspiration et sur le conseil du D[r] William Henry Holmes, le successeur du major Powell comme chef du Bureau d'Ethnologie, M. William Jones, attaché au grand Muséum américain d'Histoire naturelle de New-York, a été désigné par les tuteurs du « Carnegie Institution » pour faire une étude spéciale des nations algonquines et de leurs langues. Il a été mis en mesure de pou-

voir visiter les tribus dans les régions qu'elles habitent et d'étudier leur langue telle qu'elle est parlée dans toute sa pureté.

Ce travail de M. Hale a été communiqué à l'American Antiquarian Society, dans son meeting semestriel de Boston, 7 avril 1904. De la séance suivante (Worcester, 21 octobre 1904), diverses informations utiles nous sont apportées par les procès-verbaux. Ainsi le Dr Chamberlain a informé les membres de la Société qu'avec la collaboration de M. William Wallace Tooker, de Say Harbour, il a entrepris une édition du *Livre des Proverbes*, tiré de la *Bible indienne de Eliot*, avec un vocabulaire, et que ce travail est en bonne voie d'achèvement. D'autre part, M. Clarence W. Bowen, de New-York, a annoncé la découverte en Bavière, du journal tenu pendant ses campagnes en Amérique durant les années 1780, 1781, 1782 et 1783 par Ludwig, baron de Closen, aide de camp de Rochambeau. Ce document a figuré à l'Exposition de Saint-Louis. Il serait désirable que copie en fût faite et conservée en Amérique.

Comte Louis de Turenne.

Le « Meeting anthropologique » de San-Francisco. — Nous devons à l'aimable obligeance de nos confrères américains, MM. Geo. Grant Mac Curdy et Charles Peabody, secrétaires de l'« American Anthropological Association », de pouvoir donner ici la liste complète des travaux communiqués à l'Assemblée générale, que la savante Société a tenue en août dernier, à San Francisco, et que nous avions signalée dans notre dernier fascicule [1]. Trente mémoires ont été lus dans cette réunion qui comptera comme l'une des plus importantes consacrées à l'Anthropologie par la science transatlantique :

Séance du 29 août 1905.

1. Prof. F. W. Putnam, directeur du Museum d'Anthropologie de l'Université de Californie et curateur du « Peabody Museum » de la « Harvard University » : *Exhibition of Bones, possibly showing the Work of Man, from Quaternary Caves of California* (Discussion : MM. Herrick, Hill-Tout, J. C. Merriam).

2. Charles Hill-Tout, de l'« Ethnological Survey of Canada » : *Heterogeneity of the Culture of the Selish Tribes* (Discussion : MM. Dixon, Goddard, C. Hart Merriam, Krœber, Barrett).

3. Dr C. Hart Merriam, chef du « Biological Survey », Washington, D. C. : *The Aboriginal Indian Population of California* (Discussion : MM. Herrick, Mac Leod, Barrett).

4. Dr R. B. Dixon, de « Harvard University » : *The Mythology of the Shasta-Achomawi of California* (Discussion : MM. Hill-Tout, C. H. Merriam).

5. Miss Constance Goddard Dubois : *Mission Religious Myths*, avec auditions phonographiques (Discussion : MM. C. H. Merriam, Peabody).

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. II, p. 349.

Séance du 30 août.

6. Mme R. F. Herrick : *The Indians of Humboldt Bay* (Discussion : MM. Hill-Tout, Keeler, Rust).

7. Dr J. C. Merriam, de l'Université de Californie : *The Exploration of the Quaternary Caves in California*, avec projections (Discussion : M. Peabody).

8. Dr A. Hrdlicka, curateur-assistant d'Anthropologie physique à l' « U. S. National Museum » : *A Contribution to the Physical Anthropology of California.*

9. M. S. A. Barret, de l'Université de Californie : *Presentation of a Map showing the Territory, Divisions, Villages and Camp-Sites of the Pomo Indians of California* (Discussion : MM. C. H. Merriam, Dixon).

10. Dr C. Hart Merriam : *The « Chievor of the Tongva », a mortuary Ceremony* (Discussion : Miss Dubois : MM. Dixon, Hill-Tout).

11. M. P. S. Sparkman : *The Grammar of the Luiseno Language of Southern California* (Discussion : M. Hill-Tout).

12. Dr Philip Mills Jones, secrétaire de la « Medical Society of the State of California » : *Brief Description of a Method for Preserving Shell Specimens* (Discussion : M. Putnam).

13. MM. Charles Peabody et Warren K. Moorehead : *The Naming of Specimens in American Archaeology* (Discussion : M. Hill-Tout).

14. Dr J. C. Merriam : *The Excavations at Emeryville Shellmound*, avec projections (Discussion : MM. Dixon, Hill-Tout, Putnam).

15. M. H. N. Rust : *A Ceremony of the Mission Indians of Southern California* (Discussion : MM. Krœber, Hill-Tout, Putnam, Miss Dubois).

16. Dr A. L. Krœber, de l'Université de Californie : *Exhibition of a Basket, now in the California Academy of Sciences, from the Extinct Indians of San Nicolas Island, California* (Discussion : MM. Mac Leod, Rust).

17. M. F. I. Monsen : *Explorations in Northern Arizona and New Mexico* (Discussion : M. Putnam).

Séance du 31 août.

18. Dr A. L. Krœber : *Systematic Nomenclature in American Ethnology* (Discussion : MM. J. C. Merriam, C. H. Merriam, Hill-Tout, Dixon, Peabody).

19. Dr C. Hart Merriam : *Basket Cave Burial in California* (Discussion : MM. Mac Leod, Putnam).

20. M. H. N. Rust: *The Obsidian Blades of Northern California* (Discussion: M. Putnam).

21. M. S. A. Barrett, de l'Université de Californie : *Basket Designs of the Pomo Indians* (Discussion : M. C. H. Merriam).

22. Dr P. E. Goddard, de l'Université de Californie : *Mechanical Aids to the Study and Recording of Language* (Discussion : M. Putnam).

23. Dr J. C. Merriam : *Some Suggestions concerning the Origin of the Calaveras Skull*, avec projections (Discussion : M. Hill-Tout).

24. M. Charles Keeler : *Creation Myths and Folk Tales of the Manua Island, Samoa.*

25. M. J. T. Goodman : *The Maya Dates* (Discussion : M. Putnam).

26. M. C. C. Willoughby, curateur-assistant, Peabody Museum, Harvard University : *Specimens in the Peabody Museum collected by the Lewis and Clark Expedition.*

27. M. H. N. Rust : *Exhibition of Implements from San Nicholas Island used for Cutting and Working Shell Ornaments.*

28. Professor Howard Swan, de l' « Imperial College » (Pekin) : *A Systematic Arrangement for Recording Dialects.*

29. Prof. W. H. Holmes : *Antiquity of Man in North America* (Discussion : MM. Putnam, Peabody, Swan).

30. Dr F. C. Newcombe : *Exhibition of Northwestern Indian Designs* (Discussion : M. Hill-Tout).

Voici, maintenant, le détail des principales communications américanistes qui n'ont pu être lues, faute de temps ou par suite de l'absence des auteurs, mais qui figureront *in extenso* ou en analyse dans le compte rendu :

31. Dr C. Hart Merriam : *Basketry of California Indians.*

32. Dr A. L. Krœber : *Indian Systems of Consanguinity in California.*

33. Miss J. E. Wier, de l'Université de l'État de Nevada : *The Washoe Indians of Nevada.*

34. Mme Zelia Nuttall : *The earliest historical Communications between Japan and Mexico.*

35. M. James Monney : *The Caloosa Tribe of Florida.*

36. Dr J. A. Swanton : *The Social Organisation of American Tribes.*

D'ores et déjà, nous pouvons constater l'intérêt offert par certaines de ces contributions, car l'*American Anthropologist* en a publié quatorze dans sa livraison d'octobre-décembre 1905 (nos 2, 3, 4, 5, 9, 11, 12, 13, 18, 20, 22, 25, 26, 36). Nous recommanderons, parmi celles-là, quelques « papers » ayant trait à des sujets pratiques ou à des questions de méthode. Ainsi, dans *Mechanical Aids to the Study and Recording of Language*, M. Pliny Early Goddard expose les procédés inspirés par Marey, Rousselot, Hermann, Bevier, etc., qu'il applique à ses recherches de phonétique et linguistique californiennes. *The Naming of Specimens in American Archaeology* est une courte, mais très suggestive critique des nomenclatures actuellement usitées pour qualifier les pièces de musée. Les auteurs (MM. Peabody et Moorehead) en montrent l'imprécision, les doubles emplois, les impropriétés. Ils leur reprochent d'être en beaucoup de cas conjecturales, quant à l'usage qu'elles semblent attribuer aux objets. Enfin, elles ont le grave tort d'être trop strictement calquées sur la terminologie de l'archéologie classique. Dans un ordre d'idées voisin, M. Krœber (*Systematic Nomenclature in Ethnology*) essaye de fixer les principes qui doivent guider le vocabulaire et les classifications ethnologiques et critique sur quelques points les usages intro-

duits à cet égard par Gallatin, Hale, Powell, Brinton et M. Gatschet. Le mémoire de M. Ph. Mills Jones (nº 12) propose un certain nombre de moyens très simples, empruntés aux laboratoires de biologie, pour la conservation des pièces d'ethnographie fragiles. Le travail de M. Willoughby (nº 25) est un bon catalogue systématique, avec renseignements d'histoire, des objets rassemblés au début du XIXe siècle, chez les Mandans, par Lewis et Clark. Cette collection, peu connue, et que la disparition des Mandans rend précieuse, est aujourd'hui dispersée en deux ou trois musées des États-Unis. Enfin, le Dr J. R. Swanton, sous ce titre : *The Social Organisation of American Tribes*, examine dans quelle mesure les théories courantes sur le clan totémique, le mariage et l'organisation de la tribu, sont confirmées par l'ethnologie des peuples indigènes du Mexique septentrional.

L. L.

Une inscription américaniste à Paris. — Elle se lit à l'entrée de l'église Saint-Séverin, sur une plaque de marbre blanc, scellée au-dessus du bénitier de gauche, près de la porte latérale de la rue Saint-Séverin. Elle est ainsi formulée :

LE DERNIER JOVR DE JANVIER MDCLXXVI,
SVR CETTE PAROISSE DE SAINT SEVERIN,
EST MORT, RVE DES MAÇONS-SORBONNE,
BERTRAND OGERON,
SIEVR DE LA BOVÈRE EN JALLAIS
QVI, DE MDCLXIV A MDCLXXV,
JETE LES FONDEMENS D'VNE SOCIÉTÉ
CIVILE ET RELIGIEVSE AV MILIEV DES
FLIBVSTIERS ET DES BOVCANIERS DES ILES
DE LA TORTVE ET DE SAINT DOMINGVE.
IL PRÉPARA AINSI
PAR LES VOIES MYSTÉRIEVSES DE LA PROVIDENCE
LES DESTINÉES DE LA RÉPVBLIQUE D'HAITI.
R. I. P.

L'inscription se surmonte d'armoiries qui ne me semblent pas correctes héraldiquement et qui, sans doute, doivent être rétablies ainsi : *d'argent à deux aiglots adossés et éployés de gueules, à la fasce d'or chargée de trois merlettes de sable.* D'après son style, ce petit monument ne remonte pas à plus d'une cinquantaine d'années. Des circonstances de son érection, je n'ai rien pu apprendre. Le clergé paroissial n'est pas renseigné à ce sujet. Les archives de l'église sont muettes, comme l'avait, avant moi, constaté le dernier et le plus sérieux des historiens de Saint-Séverin, M. A. Démy, d'ailleurs président du Conseil de Fabrique. Les derniers mots du texte feraient supposer que l'initiative émana de la colonie haïtienne à Paris. Mais de ce côté aussi, c'est-à-dire du côté de la légation de la république, je n'ai pu obtenir aucun éclaircissement. Quoi qu'il en soit de ses auteurs, l'hommage était un hommage mérité. Parmi tous nos grands coloniaux du XVIIe siècle, Bertrand Ogeron est un des

plus curieux et sympathiques, bien digne d'une étude en règle. On y verrait ce fils de bourgeois angevins démissionner, avec le grade de capitaine, après vingt et un ans de services au Régiment de la Marine, pour se lancer — vers 1656 — dans la voie des entreprises lointaines. Peut-être fut-il de ceux qui, en 1659, assurèrent à la France la possession définitive de l'île de la Tortue. En tous cas, il paraît avoir été l'un des premiers à fonder sur la côte N.-O. de Saint-Domingue des établissements agricoles français. Aussi entra-t-il en rapports permanents avec les terribles « Frères de la Côte », sur lesquels il acquit une grande influence. Dès les débuts de Colbert, l'île de la Tortue et les colonies libres d'Haïti furent comprises dans le domaine de la Compagnie des Indes occidentales. Mais il fallait que les boucaniers reconnussent le privilège de celle-ci. Le premier titre de gloire du sieur de la Bouère, devenu gouverneur royal, est de les y avoir décidés, en obtenant pour eux un régime spécial de commerce qui conciliait leurs intérêts particuliers avec les monopoles stipulés par les chartes de la Compagnie. Non moins honorable fut son rôle administratif : il amena ces irréguliers à se fixer, en leur avançant, et souvent sur ses ressources personnelles, les fonds nécessaires à l'édification de villages et en favorisant l'immigration féminine, par suite, le développement du mariage et de la famille. Entre temps, il profitait de la guerre de Hollande et des hostilités avec l'Espagne pour étendre le champ ouvert à l'activité de ses administrés sur le territoire de Saint-Domingue; il s'emparait de plusieurs forts espagnols et établissait un nouveau centre sur la côte orientale, dans la presqu'île de Samana. C'est dans le voyage fait en France pour obtenir de Colbert la reconnaissance de cette fondation qu'il mourut à l'âge de 61 ans. A ce moment même, sa circonscription venait d'être saccagée par les Espagnols ; mais son œuvre ne devait pas périr. Sous le gouvernement habile de Poincy, l'un de ses neveux, les groupes français de Saint-Domingue se relevèrent si bien de leurs ruines qu'ils comptaient, en 1687, près de huit mille habitants.

En somme, Ogeron de la Bouère, type de ce que le castillan nomme *poblador*, semble être le véritable initiateur de notre domination à Saint-Domingue, Saint-Domingue, le modèle des colonies de plantations de l'ancien régime. Et cela justifie assez le témoignage lapidaire que lui a rendu le rédacteur anonyme de l'inscription de Saint-Séverin.

L. L.

Sur la pagination du « Codex Xolotl ». — En examinant le *Codex Xolotl* (Ms. Mex., 1-10) de la Bibliothèque nationale de Paris (collection Aubin-Goupil), j'ai été amené à constater que la feuille de ce document numérotée 1 est formée, en réalité, de deux feuilles depuis longtemps collées ensemble. J'appellerai F. 1* cette feuille nouvelle qu'on peut complètement séparer de F. 1. F. 1* est peint sur le verso, à la manière des anciennes pages 2, 3 et 4. Il se compose de deux fragments : le plus grand se trouve à gauche, montrant (marge droite du fragment) l'hiéroglyphe de *Colhuacan* ; le plus petit est à

droite. Les couleurs des peintures de ce F. 1* (recto) se sont reportées sur F. 1 (verso), primitivement sans couleurs ni figures.

En somme, nous avons à présent sept feuilles, soit quatorze pages, dont onze seulement sont peintes. Le fait que Boturini, dans son *Catalogo del Museo Indiano* (§ III, n° 1) parle de six feuilles, *peintes sur deux côtés* (soit douze pages), me semble indiquer que déjà, au temps de l'infortuné Milanais, le *Codex* n'avait plus sa forme matérielle d'origine et que, dès cette époque, F. 1 et F. 1* étaient collés ensemble. Je ne puis examiner en ces quelques lignes la question de savoir si le *Codex Xolotl* est un original ou une belle copie ancienne. Mais elle serait très importante pour déterminer la pagination des feuilles peintes qui, telle qu'elle est actuellement, n'est pas juste, à mon sens.

Au Ms. Mex. 1-10 se trouve joint, dans le même carton d'archives, un petit fragment figuratif, sur même papier d'agave et de style tout à fait semblable. Cela pourrait indiquer qu'il manque la plus grande partie d'une autre feuille. Je crois que celle-ci représenterait la douzième de la description de Boturini.

Dr W. Lehmann.

Premières relations officielles du Mexique espagnol avec le Japon. — Sur cette intéressante question, nous ne possédions jusqu'ici qu'un travail spécial, la courte monographie écrite, en 1875, par M. Angel Nuñez Ortega [1], résumé bien fait et assez critique, mais sans grande documentation nouvelle, du P. Cavo. Cette brochure, très rare aujourd'hui, après avoir insisté justement sur le rôle des vice-rois du Mexique (et en particulier du premier Luis de Velasco, 1560-1564), comme promoteurs des grandes expéditions maritimes de l'Espagne dans le Pacifique septentrional, fait remonter à 1610 l'origine des rapports officiels entre Mexico et le Japon. Cette année-là, un des navires d'Acapulco, chargés d'alimenter d'émigrants et de marchandises les îles Philippines (où la première colonie espagnole remonte, on le sait, à 1568), fut entraîné par la tempête sur les côtes japonaises. Les naufragés y trouvèrent non seulement une large hospitalité, mais tous les secours nécessaires pour réparer leurs avaries et regagner les possessions espagnoles. Une telle générosité contrastait fort avec les habitudes admises en pareil cas, à une époque où tant de nations européennes appliquaient encore dans toute sa rigueur le *jus littoris*. L'acte frappa donc le second Luis de Velasco qui gouvernait alors Mexico, et d'autant plus qu'il rêvait précisément de reprendre les projets de Cortés, quant à l'établissement d'un grand trafic régulier entre la Nouvelle-Espagne et l'Extrême-Orient. Aussi, usant d'un des privilèges régaliens de sa charge, envoya-t-il une ambassade qui arriva à destination dans l'été de 1611 ou 1612. Parmi les présents qu'elle apportait, figurait une horloge qui aurait révélé aux industrieux Nippons l'art de l'horlogerie. Bien accueillis du *shogun* Fide Yosi

1. *Noticia historica sobre las Relaciones politicas y comerciales habidas entre México y el Japón durante el siglo XVII.*

qui, d'ailleurs, était chrétien et complètement soumis à l'influence des jésuites, les Mexicains reçurent la permission de pratiquer des sondages dans différents ports, en vue du choix d'un point d'atterrissage et, quand ils repartirent, ils emmenèrent avec eux plusieurs trafiquants du pays. Néanmoins, quant au but réel poursuivi par Velasco, la mission n'eut point de résultat. D'un côté, Velasco avait été remplacé par des intérimaires, puis par le marquis de Guadalcázar, qui, tous, se montrèrent peu soucieux de continuer ses vastes desseins. La présence des Japonais à Mexico n'obtint donc qu'un succès de curiosité. D'un autre côté,-Fide Yosi était disparu, lui aussi, et sous son successeur, les missionnaires chrétiens, sinon le christianisme lui-même, étaient devenus suspects. Cependant, en 1614-15, on trouve encore mention d'une ambassade, japonaise celle-là. Mais elle émanait d'un des grands feudataires japonais, un *daïmio* du Nord, le prince de Osyú et était destinée à la cour pontificale. Si elle toucha le Mexique, c'est uniquement qu'un franciscain espagnol, le Fray Luis Sotelo, fort en faveur auprès du *daïmio*, lui avait suggéré de préférer la traversée du Pacifique à la route par le cap de Bonne-Espérance, infestée de corsaires. Du reste, au moment même où elle arrivait en Europe, l'ère des *Shoguns* et des *Daïmios* chrétiens se fermait définitivement et l'ère des persécutions commençait contre le catholicisme.

Telles étaient en somme les notions apportées, il y a trente ans, sur la matière par M. Ortega. Un autre diplomate mexicain, M. C. A. Lera, vient de reprendre le sujet avec la supériorité que lui donne son séjour au Japon comme ministre plénipotentiaire du gouvernement de Mexico. Il a pu consulter divers fonds d'archives locaux et son petit travail[1] n'est, à vrai dire, qu'un recueil de pièces d'archives, aux six collections japonaises suivantes :

a) *Nagasaki Jitsuroku* (« Archivos autenticos de Nagasaki ») ;
b) *Todai Zakki* (« Anales diversos de esta época. Era de Keicho ») ;
c) *Keicho Nenroku* (« Archivos de la era de Keicho ») ;
d) *Keicho Nikki* (« Diario de la era de Keicho ») ;
e) *Ikoku Nikki* (« Diario acerca de los paises extranjeros ») ;
f) *Keicho Kembunroku* (« Compilación de los sucesos de la era de Keicho »).

M. Lera a mis en outre à profit, dans ses commentaires explicatifs, la récente publication officielle de textes, intitulée : *Nihon Shogyoshi* (« Historia del Comercio japonés »). En quoi le présent travail complète-t-il et rectifie-t-il incidemment celui de M. Ortega ? D'abord en ceci que les premières correspondances officielles échangées entre fonctionnaires espagnols et autorités japonaises sont antérieures d'une dizaine d'années à la date prise comme point de départ par l'auteur de la *Noticia historica*, et, d'autre part, en cela que la première initiative en revient, non aux Espagnols comme le supposait M. Ortega, mais aux autorités japonaises. M. Lera nous montre, en effet, dès 1598, le *daïmio* de Yedo, — qui n'était pas encore *shogun*, — manifestant au missionnaire franciscain Jerónimo de Jesús son intention d'écrire directement au gou-

1. *Primeras Relaciones oficiales entre el Japón y España tocantes á México*. Tokio, 1905, in-12 de 27 p.

verneur de Luçon. Le projet fut exécuté quatre ans plus tard, au mois de septembre de 1602, à partir duquel se succèdent neuf pièces officielles, publiées *in extenso* par M. Lera. La dernière, datée du mois de novembre 1609, est une permission d'accès dans tous les ports japonais à tous les navires « que dán vela en Luzón para la Nueva-España ». Tous ces actes sont adressés au gouverneur de Luçon. Ainsi, et c'est le troisième fait mis en lumière par les recherches de M. Lera, dans l'établissement d'un courant de rapports réguliers entre Mexico et le Nippon, l'administration coloniale de Manille paraît avoir eu un rôle au moins égal à celui que M. Ortega attribuait, non sans raison du reste, à la vice-royauté de Mexico. D'un autre côté, l'aventure de mer, que M. Ortega considérait comme un point de départ, s'était déjà présentée au moins une fois dès l'année 1602. Au mois d'octobre de cette année-là, en effet, le prince japonais de Yedo écrivait à « su señoria el Gobernador » une lettre commençant ainsi : « A principio de este otoño, uno de vuestros bajeles mercantes que viajaba entre Luzón y la Nueva España, huyendo de una tormenta, abordó en la provincia de Tosa » et le *daïmio* terminait, en assurant les marins espagnols de toute la sympathie japonaise dans des cas semblables. Voilà donc encore une circonstance que le premier historien des relations mexicano-japonaises n'avait point connue.

Quant au second naufrage, la version qu'en avait donnée M. Ortega semble également incomplète et, parfois, inexacte. Ainsi la date réelle est de 1609, au lieu de 1610. La gratitude de Velasco pour les bons offices rendus aux naufragés s'explique surtout par la qualité de ceux-ci au nombre desquels figuraient le gouverneur intérimaire des Philippines, Rodrigo de Vivero, et tout son état-major. C'est avec Vivero, et non plus tard, que partirent les marchands japonais dont il a été déjà question. Il est faux d'ailleurs qu'ils n'aient trouvé au Mexique qu'indifférence courtoise. Ils regagnèrent leur patrie avec la grande ambassade. Le chef de celle-ci est nettement désigné par M. Lera. C'était Sebastian Viczaíno. Son voyage se place en l'année 1611, plutôt qu'en 1612. L'ambassadeur fit la faute de se montrer d'une intransigeance toute castillane sur les questions d'étiquette. Néanmoins, M. Ortega a eu tort de croire que sa mission soit restée sans résultat. Tout au contraire, dès cette époque, les navigations entre les Philippines et Acapulco s'organisèrent selon les désirs communs des *shoguns* et des vice-rois de la Nouvelle-Espagne, c'est-à-dire avec relâche dans un port japonais (en l'espèce, Uraga de Miura). Et elles devaient durer sous cette forme jusqu'en 1636. Tout au moins, est-ce l'instant fixé par le *Nigon Shogyshi* à l'interruption des expéditions maritimes japonaises vers le Mexique. Peut-être l'escale du galion à Uraga avait-elle cessé un peu plus tôt. Nous voilà bien loin de l'interruption complète des rapports commerciaux dès le temps de Sotelo et de son ambassade à Mexico, à Madrid et à Rome. En réalité, ces rapports survécurent à la proscription du catholicisme au Japon et cette proscription fut moins brusque que ne le prétendait la brochure de 1875. Elle paraît avoir débuté par une période de défiance, cette défiance ayant pour causes et les intrigues hollandaises et le zèle intempérant de quelques convertisseurs. En 1612 déjà, au moment même où part pour le Mexique le premier galion, il

emporte des lettres des princes japonais qui montrent la première expression de ce sentiment. L'une d'entre elles qui avait échappé à M. Ortega, parce qu'il ne la cherchait point là où elle était [1], dit en propres termes : « La doctrina seguida en vuestro país difiere enteramente de la nuestra : *por eso estoy persuadido de que no nos conviene*. En las escrituras búdicas se dice que es difícil la conversión de quien no está dispuesto á convertirse. *Más vale, por consiguiente, dar fin en nuestro suelo á la predicación de esa doctrina*. En cambio, multipliquen sus viajes los bajeles de comercio, aumentando con ellos las relaciones é interezes. » Vingt-quatre ans plus tard seulement, après une expérience prolongée qui leur avait prouvé sans doute que le trafic avec Mexico laissait la porte ouverte à la propagande religieuse, les *shoguns* se décidèrent à interrompre tout échange, sous peine de mort, soit pour les sujets, soit pour les étrangers.

Au résumé, grâce à l'étude de M. Ortega et à l'utile brochure rectificative et complémentaire de M. Lera, on tient maintenant les grandes lignes du sujet. L'histoire en règle de ces très curieux rapports du Mexique et du Japon reste cependant à écrire. C'est une des questions qui passionnent le plus notre savant collègue, M[me] Nuttall. On a vu, plus haut, par un court compte rendu du Meeting de San-Francisco, qu'elle avait annoncé une communication sur la matière. Est-ce l'annonce d'un prochain volume ?

L. Lejeal.

Les cactées mexicaines. — Notre collègue, M. Léon Diguet, vient de leur consacrer une très savante et très complète étude [2]. Comme l'indique le titre que je transcris en note [3], l'auteur s'est surtout placé au point de vue de l'utilisation coloniale. Mais, traité par lui, le sujet devait amener nombre d'observations intéressantes pour le Mexicanisme. Comme M. Diguet le remarque dès le début de son travail, il s'agit de plantes qui, bien souvent, et à toutes les époques de l'histoire, furent pour les indigènes une ressource précieuse dans les régions du Mexique désolées par la sécheresse. Nous avons donc beaucoup à glaner dans les cinq chapitres de ce mémoire de botanique appliquée, où sont successivement décrites les « cactées à fruits comestibles » ; les « cactées employées pour clôtures » ; les « cactées fournissant du bois pour la construction et le chauffage » ; les « cactées fourragères et à graines comestibles » ; les « cactées à fibres ».

Analyser un article qui n'est que détails serait refaire cet article, — en l'abrégeant. Signalons seulement quelques faits particulièrement curieux. D'abord les détails sur le « colonche ». L'*ochtli* n'était pas, comme on se l'imagine souvent,

1. Dans la *Colección de documentos inéditos, relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españoles*, t. VIII, p. 185.

2. Les nopals à cochenille ont cependant été laissés de côté, comme étant déjà introduits dans l'Afrique méditerranéenne.

3. *Étude sur les principales cactées utilisées au Mexique et susceptibles d'être introduites dans les régions désertiques des colonies françaises*. Paris, au siège social de la « Société d'Acclimatation », 1906, in-8° de 31 p. et 17 fig.

la seule boisson fermentée d'origine végétale, connue de l'antiquité. Sur les hauts plateaux du Nord, dans des zones réfractaires par leur climat à la culture de l'agave, le fruit de l'*Opuntia cardona*, convenablement traité, donnait aux Chichimèques nomades une liqueur très appréciée. Les femmes, chargées de la préparation, avaient des recettes secrètes qui se sont perpétuées dans l'état de San Luis Potosi. Et c'est le « colonche » déjà nommé. Voilà, maintenant, les *cereus* à fruits comestibles, localement désignés par les noms (importés, sans doute, des Antilles, avec les termes « maguey », « maiz », « achi », etc.), de « pithayos » ou « pithayas » [1]. Leur variété est grande et leur rôle dans l'alimentation précolombienne du Mexique, souvent indiqué par les auteurs qui citent, maintes fois, le « quapetla », le « xoconochtli », le « quionochtli », le « chende [2] », le « chichipe », etc. Grâce à M. Diguet, nous savons maintenant ce que ces mots représentent botaniquement (Pithayo de Mayo ou *Cereus pruinosus* ; « Pithayo xoconochtle » ou *Cereus Dickii* ; « Chiotillo » ou *Cereus Chiotilla* ; *Cereus Chende* ; *Cereus chichipe*, etc.).

Dans la seconde classe de cactées, examinée par M. Diguet, l' « organo » et le « baboso » avec leurs hautes tiges, sont employés, depuis la plus haute antiquité, pour séparer les maisons et jardins, avec cette qualité, déjà remarquée par Hernandez, de résister, par leurs tiges gorgées d'eau, à la propagation de l'incendie. Au contraire, le *Cereus candelaber* aux ramifications puissantes, le « hecho » (*C. pecten aborigenum*) servaient au chauffage et produisaient des planches dures et compactes. Et nous retiendrons encore le « bisnaga », c'est-à-dire certaines espèces d'*Echinocactus* qui, débarrassés de leur armure d'aiguillons, offrent cette pulpe charnue et étonnamment aqueuse qui les avait fait qualifier de *teocomitl* [3] par les Nahuas. Les dernières pages de cette monographie s'occupent spécialement des cactées à bourres laineuses dont nous savons que l'antique Chimalhuacan et bien d'autres contrées tiraient toutes espèces de tissus. Pour chaque espèce, notre collègue, après avoir décrit, détermine avec précision l'aire de dispersion ou de culture. Et c'est encore un service qu'il rend à l'archéologie. Espérons qu'une seconde brochure nous apportera bientôt le résultat de ses recherches sur les « agaves ».

L. L.

XVe Congrès international des Américanistes à Québec. — La vie est courte, les années s'envolent et... les Congrès américanistes se succèdent. A peine terminons-nous le compte rendu de la brillante session de Stuttgart, en 1904, qu'il nous faut annoncer celle de 1906 qui se doit tenir du lundi 10 au samedi 15 septembre prochain, à Québec. Le choix, proposé à New-York et ratifié à Stutt-

1. « Pithaya » désigne le fruit.
2. « Chende » semble d'origine mixtèque et signifierait pourriture, visant la facilité avec laquelle ce *Cereus* se décompose.
3. *Teo*, divin ou véritable ; *comitl*, réservoir (ce que l'hispano-mexicain désigne par « canturo »).

gart, d'une ville de langue française comme lieu de réunion, nous est, l'on n'en doutera pas, très sensible. Nous croyons, d'ailleurs, à l'intérêt majeur présenté par la visite, même sommaire, du Canada français, et par la discussion des problèmes d'ethnographie, précolombienne ou moderne, qui touchent plus spécialement le Dominion ! Il reste à savoir si nos compatriotes pourront se rendre là-bas, et si les Sociétés savantes de notre pays pourront s'y faire représenter aussi largement que nous le désirons. Quoi qu'il en soit, on peut toujours participer à la belle œuvre du Congrès par l'envoi d'un ou de plusieurs mémoires. Le nombre et l'étendue n'en sont pas limités. Ce qui comporte limitation, c'est la durée des communications orales et des discussions. A cet égard, et quant anx langues autorisées, rien n'est innové aux usages antérieurs.

Comme, pour le Congrès de Stuttgart, les circulaires récemment reçues annoncent l'impression d'un Bulletin quotidien des séances, dont l'utilité n'est pas contestable, surtout si le Bureau veut bien en promettre l'envoi aux infortunés adhérents d'Europe que le mal de mer ou toute autre raison détournera de la présence réelle. Pour faciliter la publication de ce précieux « Diurnal », les auteurs sont priés de livrer leur résumé *avant le 1er juillet* prochain. Cet envoi devra être fait à M. le Dr N. E. Dionne, secrétaire général, au Palais législatif, à Québec. Pour les cotisations, on s'adressera à M. Alphonse Gagnon, trésorier, même adresse. MM. Dionne et Gagnon sont les agents exécutifs d'un Comité local d'organisation qui, entres autres notabilités scientifiques, comprend :

M. le Dr R. Bell, directeur de la Commission géologique du Canada, président ;

Mgr J.-C.-K. Laflamme, doyen de la Faculté des Arts de l'Université Laval, de Québec, vice-président ;

M. le Dr Boyle, surintendant du « Provincial Museum », de Toronto, vice-président ;

M. le Dr Boas, professeur à « Colombia University », de New-York ;

M. le Dr A.-F. Chamberlain, professeur à « Clark University », de Worcester ;

M. l'abbé Am. Gosselin, professeur à l'Université Laval ;

M. l'abbé V. Huart, directeur du Musée provincial de Québec ;

M. A. Jobin, président de l'Institut Canadien ;

M. le R. P. Lacombe, membre correspondant de la Société des Américanistes de Paris ;

M. A.-R. Mac-Callum, professeur à l'Université de Toronto ;

M. H. Pears, surintendant du « Provincial Museum », de Halifax ;

M. le Major Wood, président de la Société littéraire et historique de Québec, etc.

Les grandes Universités (Laval, Mac Gill, etc., etc.), sont spécialement représentées par leurs recteurs dans la Commission qui compte, en outre, un certain nombre de membres appartenant à la politique et à la haute administration. La XVe session s'annonce, en somme, comme un grand événement canadien auquel tout le pays s'intéresse. C'est dire le sympathique accueil que trou-

veront à Québec les délégués européens. Ajoutons qu'une grande excursion leur est promise, après la clôture, dans la région du lac Saint-Jean où ils pourront visiter un campement d'Indiens Montagnais. Que de séductions, que d'attirances ! La vie est courte ; les années s'envolent et... Québec est loin.

N.

Petites nouvelles. — Dans sa séance du 6 février, la *Société des Américanistes*, pour succéder au regretté Jules Oppert, a élu membre d'honneur français, M. Émile Levasseur, de l'Académie des Sciences morales et politiques, professeur-administrateur du Collège de France, dont on connaît les nombreux travaux sur les États-Unis, le Brésil et, plus récemment, le Mexique. M. Levasseur est un des savants qui ont le plus contribué à révéler l'Amérique moderne à l'Europe.

— La récente promotion dans la Légion d'honneur, dite « promotion des explorateurs » a consacré les services scientifiques de trois de nos plus actifs collègues : MM. le comte G. de Créqui Montfort, Léon Diguet et le comte Henry de La Vaulx ont été nommés chevaliers de l'Ordre, aux applaudissements de tous ceux qui ont suivi les épisodes de leurs belles expéditions dans les Andes péruano-boliviennes, l'Amérique moyenne et l'extrême Sud-Américain.

— La *Société de Géographie de Paris* a décerné le prix Jomard à notre collègue, M. Jules Humbert, docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée de Bordeaux, pour ses travaux sur l'histoire de la géographie et de la colonisation et, spécialement, pour ses deux volumes, sur les *Origines vénézuéliennes*.

Erratum. — Quelques erreurs et lacunes inévitables se sont glissées dans le travail de notre collaborateur, le Dr W. Lehmann, sur les « Peintures Mixtéco-Zapotèques », publiées en octobre dernier. M. Lehmann serait heureux qu'on voulût bien les rectifier comme suit :

1° *Errata :*

P. 243, note 2 : 6 juillet *1529*. — P. 264 (ligne 24) : *Titzcuintli* (?) (chien). — P. 267, note 3 : res gestae. — P. 268, note (ligne 24) : qui ante. — P. 271 (ligne 2) : 5,60 m. — P. 271 (ligne 19) : 5,20m. — P. 275, note 7 : Conférence de M. le prof. Seler dans la séance de Nov. de la Soc. d'Anthrop. de Berlin. — P. 257 (ligne 4) : Brudern. — P. 277 (ligne 7) : *ēēcatl*. — P. 278 (note 1) : *Códice*. — P. 278 (ligne 24) : 16 mq.

2° *Addenda :*

P. 271, ad 3. *Codex Bodleianus :* et 6 pages vides (deux pages avec quatre lignes horizontales rouges). — P. 273, ad *Codex Selden* 2 : et une feuille, dont le recto porte les hiéroglyphes 2 *tecpatl* 5 *acatl*, dont le verso reste vide. Longueur totale environ 5,467 m.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1905

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur..... M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-président d'honneur.. M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
Président............... M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-Présidents.......... S. A. le Prince Roland BONAPARTE.
— M. le marquis DE PERALTA.
— M. Henri VIGNAUD.
Secrétaire général......... M. Léon LEJEAL.
Trésorier................ M. le duc DE BASSANO.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. le comte DE CHARENCEY.
Désiré CHARNAY.
Henri CORDIER.

MM. Gabriel MARCEL.
Désiré PECTOR.
le comte Louis DE TURENNE D'AYNAC.

COMMISSION DE PUBLICATION

MM. le Dr HAMY.
le comte DE CHARENCEY.
Henri CORDIER.

MM. Gabriel MARCEL.
LEJEAL.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms distinguent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*.)

ADAM (Lucien), ancien magistrat, 30, quai St-Cast, Rennes.
ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.
AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.
ARMOUR (AllisonV.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chicago, Ill., U. S. A.

Bassano (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.
Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.
Blanc (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.
Boman (Eric), 21, rue d'Édimbourg, Paris; et 20, Upsalagatan, Stockholm (Suède).
Bonaparte (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.
Bourgeois (Commandant), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.
Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm.
Bowditch (Charles-P.), 28, State Street, Boston, Mass., U. S. A.
Cameron (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.
Capitan (D^{r}), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.
Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
Charnay (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.
Chavero (Alfredo), *C.*, inspector general del Museo nacional, 27, Avenida Madrid, Mexico.
Cordier (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.
Créqui Montfort (Comte G. de), 56, rue de Londres, Paris.
Diguet (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.
Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris
Ehrenreich (Paul), *C.*, D^{r} med. et phil., 29, Lutherstrasse, Berlin.
Fabre (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.
Förstemann (Dr E.), *C.*, Wilmersdörferstrasse, Charlottenburg b. Berlin (Deutschland).
Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles.
Garcia y Pimentel (Luis), 24, rue de Berri, Paris; 9, calle de Donceles, Mexico.
Gatschet (Albert S.), *C.*, 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A.).
Génin (Aug.), *C.*, Mexico.
Giglioli (Enrico), *C.*, professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenze.
Gonzalez (Général Manuel), *C.*, Mexico.
Grasserie (Raoul de La), juge au tribunal, 14, rue de Gigant, Nantes.
Hamy (Dr E.-T.), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris.
Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.

Herrera (Carlos), *C.*, Mexico.

Holmes (W.), *C.*, Chief of the Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (U. S. A.).

Hulot (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au Lycée, 3, rue Lamouroux, Bordeaux.

Hyde (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Izcue (José A. de), *C.*, Lima.

Jonghe (Édouard de), docteur en philosophie et lettres, Santbergen, Flandre orientale (Belgique).

Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

Laugier-Villars (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.

Lehmann-Nitsche (Dr Robert), chef de la section anthropologique au Muséum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

Lejeal (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.

Loubat (Duc de), *H.*, *D.*, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Lumholtz (Carl), *C.*, New-York. American Museum of Natural History, 8th Avenue.

Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Ticul, Yucatan (Mexico).

Marcel (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.

Marin (Louis), député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.

Maudslay (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.

Mier (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.

Mirabaud (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.

Mitre (Général B.), *H.*, Buenos-Ayres.

Moireau (Auguste), agrégé de l'Université, 61, rue de Vaugirard, Paris.

Monnier (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.

Montané (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.

Moreno (Fr.), *C.*, directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

Nuttall (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

Panhuys (Jonk h. L. C. von), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo Straat, La Haye (Hollande).

Paso y Troncoso (Francisco Del), *C.*, director del Museo nacional de Mexico (en mission), offizio delle Caselli (Posta centrale), Firenze.

Pector (Désiré), consul général, 51, rue de Clichy, Paris.

Peralta (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

Poix (Mme la princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

Putnam (F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

Régamey (Félix), 21. rue du Cherche-Midi, Paris.

Reiss (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungsrath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

Rockhill (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Rosa (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 157, rue de la Convention, Paris.

Sanz de Santa Maria (D^r^), 54, rue de Ponthieu.

Saville (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à Columbia University, New-York.

Schmidt (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

Seler (Dr Eduard), *C.*, professor an der Universität in Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

Steinen (Karl von den), *C.*, D^r^ med. et phil., Prof.-Direckt. Assist. am Königl Museum für Volkerkunde, 1, Friedrichstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

Strebel (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

Thayer (S. van Reusselaer), villa Curial, 11, avenue Thiers, Compiègne.

Turenne d'Aynac (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

Vanderbilt (W.-K.), *D.*, 133, avenue des Champs-Élysées, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

Vaulx (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Verneau (D^r^), professeur assistant au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 16, rue Ferrus, Paris.

Vignaud (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 18, avenue Kléber, Paris.

Villiers du Terrage (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LES INDIENS OUITOTOS

Étude linguistique

PAR M. LE D[r] THEODOR KOCH-GRÜNBERG

INTRODUCTION

C'est sous la plume du D[r] Jules Crevaux que nous trouvons pour la première fois le nom de Ouitotos. Dans son troisième voyage, ce courageux et savant explorateur visita l'Içá et le Yapurá, affluents de gauche de l'Amazone et trouva établie sur la rive droite du haut Yapurá, une population très dense d'Indiens cannibales qu'il appela Ouitotos [1]. S'il faut en croire les cartes du célèbre voyageur, ces peuplades s'étendraient à peu près du 72[e] au 77[e] degré de longitude ouest de Paris [2]. Une grande partie de ce territoire était occupée du temps de Martius, et l'est encore aujourd'hui, par les soi-disant Miranhas. Ce sont des tribus féroces et anthropophages. On les répartit généralement en deux groupes principaux : les « Miranha-Carapana-tapuyo » qui habitent aux environs de la grande chute Ararakuára du haut Yapurá (75°) et les « Miranha-Uirauasú-tapuyo » qui sont établis sur le rio Cauinarý, affluent de droite du Yapurá (73°30') [3]. Les langues de ces deux groupes, dont Martius a eu soin de dresser des listes de mots, ne présentent aucun signe de parenté entre elles [4], et sur sa carte Crevaux indique le premier groupe, celui de la chute Ararakuára, par les mots : « Indiens Ouitotos anthropophages (Miranhas) » et le second, celui du Cauinarý, par les mots : « Ouitotos ou Miranhas » [5].

Quant au terme « Ouitoto » lui-même, ce n'est pas à proprement

1. J. Crevaux, *Voyages dans l'Amérique du Sud*, p. 368. Paris, 1883.
2. J. Crevaux, *Fleuves de l'Amérique du Sud*, *Yapurá*. Paris, 1883.
3. Martius, *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens*, I, p. 534-537. Leipzig, 1867.
4. Martius. *Beiträge*, etc., II, 277-281.
5. Crevaux, *Fleuves*, etc., *Yapurá*. F[lle] 5 et f[lle] 7. « Marinhas » est une simple faute d'impression pour « Miranhas ».

parler le nom d'une tribu, mais plutôt un sobriquet. Il est emprunté au vocabulaire des tribus caraïbes de la rive gauche du Yapurá et signifie « ennemi », comme déjà Crevaux l'a fait remarquer[1]. Les relations du voyage de Crevaux, ainsi que beaucoup de noms de localités indiquées sur la carte[2], montrent que sur le haut Yapurá il avait engagé comme rameurs des « Carijonas » (c'est-à-dire des Caraïbes). Ceux-ci ne manquaient pas de lui indiquer toutes les localités dans leur langue. C'est ainsi que les cannibales de la rive droite, qui vivaient en hostilités continuelles avec eux, reçurent tous indistinctement le nom de Ouitotos « ennemis ». De tout cela, il ressort que Crevaux comprend sous le terme générique de Ouitotos un ensemble de peuplades de langues diverses, parmi lesquelles les soi-disant Miranhas de la chute Ararakuára et du rio Cauinarý, qui à cette époque étaient les ennemis mortels — « ouitotos » — de leurs voisins les Caraïbes et qui le sont encore aujourd'hui; car dans son « Vocabulaire Français-Roucouyenne, » Crevaux dit expressément : « Les Miranhas du Yapurá sont appelés par leurs voisins « Ouitotos[3] ». Ainsi s'explique de même coup l'extension colossale que prennent les « Ouitotos » sur les cartes de Crevaux.

A l'heure actuelle, on désigne sous le nom de Ouitotos un certain nombre de peuplades qui parlent des langues apparentées entre elles et qui occupent les régions encore peu explorées comprises entre le haut Yapurá et l'Içá, et surtout le Rio Carapaná et l'Igaraparaná, affluents de gauche de l'Içá. Quelques-uns d'entre eux se sont mis au service des Péruviens et des Colombiens pour l'exploitation du caoutchouc. Cela ne les empêche d'ailleurs pas d'être des cannibales passionnés. La population totale se monterait à

1. Crevaux, *Voyages*, etc., p. 368 : « Le mot « ouitoto » signifie « ennemi » dans la langue des Carijonas et des Roucouyennes. Ces indiens se désignent *entre eux* sous le nom de « macoutchi, macuchi ». Les Galibis appellent « ennemi » « toto, itoto, eitoto » ; (Martius, *Beiträge*, etc., II, p. 340); de même les Roucouyennes et Trios (Crevaux dans *Bibliothèque Linguistique Américaine*, VIII, p. 8, 39. Paris, 1882). Les Trios appellent leurs voisins et ennemis les nègres Yuka : « i-toto » « mijn vijand » (A. Franssen Herderschee : *Verslag der Tapanahoni-Expeditie*, p. 129. Leiden, 1905). Les Bakairí appellent le jaguar « utoto » (K. v. d. Steinen : *Die Bakairi-Sprache*, p. 36. Leipzig, 1892). Les Ouitotos-Káimę qui n'ont rien de commun avec ces dialectes caraïbes, donnent le nom de « uidódo » au grand moustique (cf. le Vocabulaire qui suit).

2. P. e. « Kinoro » arara. Rapide « Ouoto Tehuru » Pierres du porc, etc.

3. *Bibliothèque Linguistique Américaine*, VIII, p. 8.



1. 2. 3.

INDIEN ET INDIENNES OUITOTO.

1. " Benjamin ", Ouitoto-Káinę.
2. Femme Ouitoto-Kánieni.
3. Femme Ouitoto-Ithękę́ǫo.



1. 2. 3.

INDIEN ET INDIENNES OUITOTO.

1. " Benjamin ", Ouitoto-Káimę.
2. Femme Ouitoto-Kánieni.
3. Femme Ouitoto-Ithekézo.

20.000 âmes au moins[1]. On s'imagine bien qu'ils n'aiment pas beaucoup le nom de « Ouitotos » que leur donnèrent d'abord leurs voisins du Nord et ennemis, les Caraïbes, et après ceux-ci les Colombiens. Ils n'ont pas de terme générique pour désigner l'ensemble de leur pays, mais s'appellent toujours du nom de quelque tribu particulière comme *Káimę*, *Hairúya*, *Yáhene*, *Kotúhene*, *Sę́ueṇi*, *Ithękę́ẓo*[2], *Aęẓúyę*, *Bodyánisai*, *Uiyókoę*, *Kánieni*, etc.[3].

L'année dernière, au mois d'avril, me trouvant dans une colonie colombienne du bas Apaporis, le plus grand affluent de gauche du Yapurá, j'eus le plaisir de faire la connaissance de quelques individus Ouitotos, deux hommes et trois femmes. Ils appartenaient à des tribus différentes, mais pouvaient très bien s'entendre en parlant chacun son idiome propre (pl. V et VI, figures 1, 2, 3).

Physiquement, ces Indiens sont très différents de leurs voisins. Ils sont en général de petite taille, mais bien proportionnés. Ils ont la peau foncée et la forme de leur visage rappelle celle du nègre. L'état de leur civilisation est inférieur à celui des autres peuplades de ces régions, ce qui ne les empêche pas peut-être d'avoir perfectionné d'une façon remarquable le tambour de signal.

Je réussis à recueillir un vocabulaire de la langue des Káime. Mon auteur Ouitoto, « Benjamin, » parlait bien l'espagnol ; quoiqu'il eût le visage peint en rouge, il se sentait déjà trop civilisé pour se laisser photographier sans chemise (figure 1). De plus, j'obtins de mon compatriote M. E. Berner d'Aalen (Wurtemberg) représentant de la maison colombienne « Calderon Hermanos » sur l'Igara-paraná, une petite collection de mots et de tournures de phrases d'un dialecte étroitement apparenté au Káime.

Par suite de l'ignorance complète dans laquelle on se trouvait

1. Theodor Koch-Grünberg : *Zeitschrift für Ethnologie*, XXXVIII, p. 188, Berlin, 1906 ; von Hassel : *Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima*. Tomo XVII. Lima 1905. « Las tribus salvajes de la región amazonica del Perú » p. 40 : « Huitotos. Gran tribu de 20 à 25.000 almas, que se compone de numerosas subtribus : tiene su morada á lo largo del Alto Putumayo ó Içá y de la región entre este rio y la del Yapurá y por la derecha hasta las inmediaciones del rio Napo. La mayoría de los Huitotos son inclinados al trato con los blancos y trabajan varios miles en servicio de ellos en la extracción de goma. Sus armas son lanzas y rompecabezas, y hachas de piedra entre unas subtribus del centro. Tienen idioma propio. »

2. « th » comme en Anglais.

3. L'orthographe de ces noms est la même que celle de mon vocabulaire.

vis-à-vis de la langue Ouitoto, on a rattaché communément celle-ci au groupe caraïbe. En réalité, elle n'a rien de commun avec ces langues, pas plus qu'avec quelque autre des groupes linguistiques connus de l'Amérique du sud. On serait sans doute plus près de la vérité si on rattachait les différents dialectes parlés dans la région des Ouitotos à un groupe linguistique nouveau pour lequel j'ai proposé le nom de *groupe Ouitoto* [1].

Nous reconnaissons une langue du groupe Ouitoto, mais fortement mêlée d'éléments étrangers, dans la langue des soi-disant Orejones dont Castelnau [2] recueillit un vocabulaire sur le haut Amazone (Marañon). Les Orejones qu'il rencontra dans le village Oran et sur l'Ambyacu, affluent de gauche, étaient paisibles ; mais ceux qui habitaient l'intérieur des terres, entre les rivières Içá-Putumayo et Napo, formaient une population dense, sauvage et cannibale.

Ce sont les Espagnols qui leur appliquèrent le nom d'Orejones. Il faut en chercher l'explication dans la coutume qu'avaient ces indigènes de se percer les lobes des oreilles et de les allonger outre mesure par l'introduction de pendants. Ils étaient de petite stature, mais paraissaient avoir l'intelligence vive, surtout pour apprendre les langues étrangères [3]. J'ai comparé au vocabulaire Ouitoto-Káime, recueilli par moi, quarante-huit mots du vocabulaire de Castelnau [4]. Plus de la moitié de ces mots témoignent d'une étroite parenté entre ces deux langues. Je reviendrai sur ce point à la fin de cette étude.

Sur tout le cours moyen de l'Içá (du 74e au 77e degré de longitude ouest de Paris), Crevaux indique comme population de la rive droite, les Orejones anthropophages. Ceux-ci sont donc les plus proches voisins des Ouitotos modernes et peut-être même se confondent-ils en partie avec eux. C'est du moins ce que m'affirmèrent les Colombiens au sujet de quelques tribus Ouitotos qui, au moyen de pendeloques en bois, s'allongeaient les lobes des oreilles jusque

1. Koch-Grünberg, *Zeitschrift für Ethnologie*, XXXVIII, p. 189.

2. Francis de Castelnau, *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud*. V, p. 294-295 ; 6-14. Paris, 1851.

3. Castelnau, *Expédition*, etc. V, p. 6, 8, 14. Les Ouitotos aussi sont des hommes petits, très intelligents et très malins.

4. Castelnau, *Expédition*, etc. V, p. 294-295.

sur les épaules. Des noms « Orejones » et « Ouitotos », l'un n'est pas plus significatif que l'autre.

Nous ne pouvons regretter assez vivement que Crevaux [1] n'ait pas tenu à nous donner des échantillons de la langue de ses Orejones et que nous restions toujours dans l'ignorance des tribus du rio Içâ-Putumayo et des langues qui s'y parlent.

Comme langue qui offre une parenté lointaine avec le Ouitoto-Káimȩ nous citons celle des Miranha-Carapana-tapuyos qui habitent près de la chute Ararakuára du Yapurá et que Crevaux appelle aussi Ouitotos. Quant à l'idiome des Coërunas, tribu qui était déjà sur le point de s'éteindre à l'époque de Martius et dont quelques débris habitaient près du Mirití-parana, un affluent de gauche du Yapurá [2], il ne présente que des rapports très éloignés avec le Ouitoto-Káimȩ, et ce n'est que sous les plus grandes réserves que je propose de le rattacher au groupe Ouitoto [3].

1. Crevaux, *Fleuves*, etc. Içá.

2. Le Miriti-parana se déverse dans le Yapurá un peu en aval de l'Apaporis.

3. Martius, *Beiträge*, etc., II, p. 273-275, 277-279. Martius décrit ces Coërunas comme des hommes petits, forts, de couleur foncée, ayant le visage large et d'une expression peu agréable. Cette description peut s'appliquer en tous points à nos Ouitotos modernes.

INDICATIONS PHONÉTIQUES

Voyelles :

a, *i* = comme en français.
o = ouvert.
u = comme « ou » français.
ę = un *e* palatal antérieur, ressemble à l'*u* anglais dans « but ».
e̥ = *e* fortement guttural, ressemble à l'*ö* allemand très guttural, « eu » français. (Berner transcrit ce son par un *e* ou par un *i* ou par un *u* allemand (en français « ou »)).
ẹ = *e* très ouvert à peu près comme l'*ä* allemand et l' « ai » ou l'*è* français dans « père ».
ā = *a* long. Quand la barre manque, les voyelles se prononcent plus ou moins brèves.
á = accent du mot.
ã, *õ* = nasalisés. Les nasalisations sont rares.
ü = (seulement chez Berner) = *u* français.
y = la consonne de *i*, comme l'anglais *y* dans « youth ».
( ) = les voyelles placées entre parenthèses s'entendent à peine.
Toutes les voyelles finales reçoivent un son guttural.
Les diphtongues « ai, au, oi » comme en allemand.
ae̥ = se retrouve surtout à la fin des mots pour indiquer une prononciation très contractée, de même *ui*.

Les consonnes : *b*, *d*, *k*, *m*, *n*, *r*, *s*, *t* se prononcent comme en français.
g = comme en allemand.
p = manque.
γ = fricative gutturale douce, à peu près comme le *g* anglais dans « good ».
χ = fricative gutturale postérieure un peu plus douce que le *ch* allemand dans « Nacht ».
χ́ = *ch* allemand dans « nicht ».
h = *h* allemand dans « haben ».
ḥ = *h* fortement guttural, comme l'espagnol *j*.
ł = son intermédiaire entre *l* et *r*, ressemble au *ł* polonais roulant.
φ = son intermédiaire entre *p*, *f* et *h* comme un *f* très doucement aspiré. (Berner transcrit toujours cette consonne par une simple *f*.)

ẓ = *j* français dans « jeter ».
ñ (seulement chez Berner) = comme en espagnol.
w (seulement chez Berner) = *w* anglais dans « water ».

1re PARTIE

Vocabulaire de la langue Ouitóto-Káimẹ.

(Recueilli par le Dr Theodor Koch-Grünberg dans l'Apaporis inférieur, Mars-Avril 1905.)

A. — Parties du corps, Maladies.

ẹgẹ́ta,	langue.
ẓúẹ,	bouche.
ẓuẹ́itiło,	lèvre supérieure.
i(χ́)síẹ.	dent.
dóẓo,	nez.
dóẓoiẓo,	narines.
úise̥,	œil.
ke̥nóbẹ,	oreille.
doẓoírunio,	perforations des ailes du nez.
doẓóẓoiga,	perforation de la cloison nasale.
oyẹ́ko,	front.
e̥χẓóge̥,	tête.
e̥χẓótiẹ,	cheveux.
uiyẹ́kaibẹ,	sourcils.
úigẹi,	cils.
ẓúẹyoke̥,	barbe.
búẹdyae̥,	poils du pecten.
kákae̥,	joue.
ámae̥ko,	menton.
ẓẹkánigo,	épaule.
sɨ̄me̥,	tempes.
ro(χ)káẓoke̥,	creux de l'aisselle
ro(χ)káẓokanayosía,	poils de l'aisselle.
nałihẹnɨ̄ke̥,	bras.
dagé̥(d)yida,	coude.
re̥gáe̥ko,	cuisse, fémur.
yaídae̥,	tibia.
ou aussi	
e̥yaíke̥,	os.
é̥dai,	jambe.
taíse̥ke̥,	genou.
také̥raẓo,	jarret.
hẹē̥(d)ye̥,	pied.
hẹ́e̥(d)ye̥mōdo,	dos du pied.
hẹ́e̥(d)ye̥hẹ̄rai,	plante du pied.
hẹé̥kae̥,	orteil.
hẹ́e̥kobẹda,	ongle des orteils.
iχ́sé̥do, e̥χsé̥do	
ou	
iχ́sé̥̄dye̥, e̥χsé̥̄dye̥,	mollet.
nẹkuío,	tendon du pied.
ẹmṓdo,	corps.
hamáhaidẹ,	cadavre.
ké̥ma(γ) o; ké̥ma-o,	cou.
ké̥ma(γ)o iχ́sɨ̄ra,	le cou entier.
kuẹ ké̥ma(γ)o,	mon cou.
ke̥maíbẹke̥.	nuque.
ɨ̄́raχke̥,	gorge.
ẓẹ́kaniko,	omoplate.
ké̥raiko,	côtes.
hógobẹ,	poitrine.
mṓnoi.	mamelon.

óno(d)ye̥, main.
onṓ(d)ye̥mōdo, dos de la main.
onṓ(d)ye̥hḗrai, paume.
ónokae̥, doigt.
onókae̥yókae̥, pouce.
uidáhodyákae̥, index.
mṓdoikae̥, majeur.
çoíke̥ikae̥, annulaire.
bī́side̥kae̥, auriculaire.
onókobẹ, ongle (des doigts)
hínẹge̥, testicules.
çíto, membrum muliebre.
síraço, vagin.
çitóçuẹ, lèvres.
tíáue̥, clitoris.
égoẹ, anus.
éyaike̥ ; ẹ́yaike̥, os.
dẹ́ẹ, sang.
nẹ(γ́)guío, artère.
onódye̥guídya, pouls.
ẹ́γsẹ́do, chair.
nẹ(γ́)guío ou *nẹ(γ́)guíbaẹ*, tendon.
narẹ́hẹnike̥, muscle du bras.
banóke̥, foie.
hásake̥, poumon.
tẹ́rosẹ, estomac.
hẹ́bẹo, intestin.
túae̥, salive.

mṓnoi, sein.
ẹmṓdo, dos.
ẹmṓdoiγkae̥, côte vertébrale.
kṓti, ventre.
móta, nombril.
sitíke̥, bassin.
hẹ́roe̥, membre viril.
hẹ́roe̥çōge̥, gland.
hẹ́roe̥hígoe̥, prépuce.
hínẹbai, scrotum.
bodye̥rakaísaike̥, urine.
ẹ́nōra, sueur.
éya ; ẹ́ia, larmes.
bódye̥, excrément.
náe̥ke̥, cerveau.
bórinyo, morve.
çaréde̥, graisse.
bámẹdẹ, pet.
dẹ́ga, plaie.
bóçẹdyanomẹino, cicatrice.
hímuido, pus.
dẹ́çīsae̥, dẹ́çisẹ́ dae̥-(γ)dáe̥a, une maladie des orteils.
ísiko, bec.
ómākae̥, queue (chez le chien, l'oiseau, le poisson).
çẹ́dẹ, aile.
ẹ́yaibe̥, plume.
nẹ́γkōbẹ, nageoire.

B. — Éléments et nature.

hā́e̥noi, eau.
ẹnímanẹ, e̥nímane̥, fleuve.
ídyẹ, ruisseau.
hṓrai, lagune,
nóçuiko, rapide, chute.
rẹ́kẹ, feu.
o(i)dyẹ́gẹ, fumée.

çẹ́mōna, saison sèche.
mónaidẹ, jour.
ná(γ)o ; ná-o, nuit,
haẹ́baka, haíbaka, matin.
çae̥tísẹi, midi.
ná(γ)uidẹ, ná-uidẹ, soir.
çẹ́ui, lune.

rę́gę,	bois (à brûler).
kókę,	charbon.
mṓna,	ciel.
dęísaidę,	pluie.
bętáẓoi,	vent.
tębíridę, tębíritę,	éclair.
gúrutę,	tonnerre.
yołę́o, ámęo,	arc-en-ciel.
(« *ámęo* » =	double arc-en-ciel).
hitóma,	soleil.
hígu,	ombre.
dauíduidę,	année.
rosídęidyá,	saison des pluies.
nā̆(γ)o. nā̆-o,	chemin.
nóẓuiko,	(cf. rapide), montagne.
hásikę,	forêt.
íχẓo; ę́χẓo,	caverne.
mayókę,	île.
koníyękę,	sable, banc de sable.
nóẓuikę,	pierre. (L'ę final distingue ce mot de « *nóẓuiko* » qui signifie « montagne et rapide »).
ẓę́uikęua,	nouvelle lune.
taíẓędę,	pleine lune.
ẓę́uitaiχẓia,	éclipse lunaire.
ẓę́uinęhinṓdę,	éclipse solaire.
okúto,	étoile.
monaíraχkutu,	étoile matinale.
ísikęi,	constellation (probablement « la Colombe »).
sołígęłęi,	constellation (probablement « le Lion ».)
úkui,	Pléiades.
ę́nęę,	sol.
okū̆bę(χ)tutu,	argent.
íχẓo; ę́χẓo,	trou.
raęẓúoęyaẓo,	fosse.
(*raę́ẓōdę,*	enterrer).
okū̆bę,	monnaie.

C. — Habitation, Ustensiles, Armes, etc.

hóẓo,	maison.
kę́nai,	hamac.
ẓoí,	filet.
kę́ręgaę,	grande corbeille portée par les femmes.
ęmérakota,	boyau tressé pour comprimer le manioc.
ráiko,	bouilloire.
édyę,	plantage.
sína ; sę́na,	lance empoisonnée.
sínayēgoę,	carquois pour les lances empoisonnées.
ẓagósi,	hameçon.
kopéta,	(espagnol : *escopeta*), fusil.
husédo,	poudre.
yáiko,	lacet qui soutient le devantier.

sę̥éragobę,	port.	*męsítę̥i*,	pagne.
yaúęma,	hache.	*ę̥bõni*,	peigne.
yauę́φaę̥,	couteau.	*sı̃bę̥*,	foyer pour le manioc.
nókaę̥,	canot.		
hagáφaę̥,	rame.	*totíkę̥i*,	fifre.
sęguíko,	arc.	*totı̃φakui*,	flûte.
hãraę,	flèche.	*φirı̃sai*,	grelots attachés au pied.
bę̥gę̥,	massue.		
háda,	sarbacane.	*yáę̥nīkę̥*,	coiffure en plumes.
hãraę̥,	petite flèche empoisonnée (cf. flèche).	*saisáhaya*,	danse.
		(*saídę*,	ils dansent).
hārá(d)yęgoę̥,	carquois.	*hóaę̥*,	grand tambour de bois pour faire des signaux.
háę̥χφoi,	poison pour flèches.		

D. — Homme, Famille, Vie sociale, etc.

ę̥ima,	homme.	*ríno*,	femme.
kómęnę,	gens.	*hitáę̥bilo*,	jeune fille.
ę̥ima,	homme (mâle).	*hísa*,	fille.
mõtaę,	père.	*kuę́hisa*,	ma fille.
ę̥(i)kę̥i,	mère.	*óhisa*,	ta fille.
útuę,	enfant.	*hisaíma*,	oncle.
hítoo,	fils.	*úsu*,	tante.
kuęhitoo,	mon fils.	*oę̥kęsa*,	vieillard.
góro,	nourrisson.	*oę̥kęno*,	vieille femme.
hābisęirı̃tę,	garçon.	*mõgama*,	grand-père.
kónīruę,	jeune homme.	*háino*,	grand'mère.
ãma,	frère.	*idyáę̥ma*,	chef.
kuę́ ama,	mon frère.	*rakúdya*, *rakútza*,	blanc.
mirę̥no,	sœur.		

E. — Médecine. Religion.

áima,	médecin magicien.	*husíniamui*,	dieu (héros de la tribu).
yę̥ra,	tabac.	*taę̥(g)φę́no*,	esprit.
yę̥rabę̥,	sauce à tabac.	*φorę́no*,	fantôme (âme des défunts).

F. — Mammifères.

hóma,	singe.
íyu,	stentor, singe rouge.
huitókuino,	chauve-souris.
hęko,	jaguar.
hiáłe̥ma,	cerf.
hitółoke̥no,	loutre.
tsúłuma,	tapir.
ęłęhaino,	*Hydrochoerus capivara.*
yauętroe̥,	paca.
ɸęto,	agouti.
męro,	petit sanglier.
ęimo,	grand sanglier.
yáino,	bradype.
hęmę̥.	*Lagothrix olivaceus.*
áe̥ke̥,	*Callithrix cuprea.*
ęręno,	tamanoir.
kaúadyo,	chien.
mine̥e̥,	rat.
męgui,	agouti.
nęne̥no,	tatou.
bainănio,	grand tatou.

G. — Oiseaux.

óχɸue̥,	oiseau.
hęgę,	œuf.
húdyae̥,	nid d'oiseau.
ęɸa,	ara.
gaiłíse̥,	perruche.
kóędo,	perroquet.
mogóɸa,	*Psittacus hyacinthinus, Macrocercus.*
(*b*) *akęta, wakęta,*	agami.
áχɸōke̥,	hocco.
ɸęrębeke̥,	*Crax Urumutum.*
ęgui,	*Penelope Marail.*
muídoke̥,	*Penelope cumanensis Jacq.*
ɸaíɸaito.	*Harpia ferox.*
nóko,	canard.
úkūge̥,	pigeon.
átaua,	poule, coq.
ɸaído,	*Oriolus spec.*
(*d*)*yęędo,*	martin-pêcheur.
íno,,	urubu noir.
uhúaino,	urubu blanc.
nokaído,	toucan.
ɸisído,	colibri.
mărusu,	*Nyctibius spec.*
męni,	héron blanc.
kótoma,	perdrix.
yĭri(χ̓)kono,	petite hirondelle.
hi(χ̓)kăkano,	cacão (portugais

H. — Poissons, Reptiles, Batraciens.

yásiłi,	poisson.
tęgákoe̥,	arêtes.
kórębę	raie.
húsi,	souroubi.
ęme̥no,	piraigne.
tóo,	gymnote.
núio,	serpent d'eau.
oōno, tęke̥no,	grenouille.
yáge̥ma,	*Bagrus reticulatus Kner.*

ná(g)ma,	alligator,	*tęrúbęno,*	pacou.
	caïman.	*ómima,*	*Corimbata spec.*
męníno,	tortue.	*iãma,*	*Erythrinus spec.*
núio,	serpent.	*łiuána,*	*Cophias atrox.*

I. — Insectes, etc.

kăraę,	termite.	*omógę,*	*Cryptocerus*
ę́nikę,	piaô.		*atratus.*
uidódo,	moustique.	*dę̂sęra,*	moustique de
dę̂łęyęi,	*Atta spec.*		jour.
ę́mokę,	abeille.	*gónoni, ęsénoę,*	*Ixodes spec.*
gę́iẓo,	abeille.	*ębóę,*	pou.
rísi,	sauterelle verte.	*ẓoirăda,*	puce.
ẓíodo,	sauterelle d'un	*ębę́kęno,*	araignée.
	brun noirâtre.	*ękósę,*	écrevisse.
únękę,	guêpe.	*bírę̂bię,*	maringouin.
tę́tętę,	papillon.	*órodyę,*	puce pénétrante.
mókodyaę,	*Tabanus.*	*akaído,*	scorpion.
nę́ikęno,	*Atta cephalotes.*	*ẓęrę̂sio,*	scolopendre.

K. — Plantes.

amę́na,	arbre.	*kábuna,*	arbre à caout-
rábę[1],	feuille.		chouc.
náręgaę,	branche.	*kabútẓu,*	pâte de caout-
amę́naigoę,	écorce.		chouc.
nękúio,	racine.	*bísę̄rę,*	arbre gommifère.
ę́ędo,	épine.	*nonókę,*	roucou, rouçou-
riăraę,	fruit.		yer.
bę́dyai,	maïs.	*nę́mābu,*	calebasse.
	(fruit mûr d'un	*búiaę,*	*Pulliniap innata.*
	jaune rougeâtre).	*kę́łęo,*	*Liana.*
będ yádo,	maïs (encore	*nę́na,*	Palmier (Euterpe)
	blanc).	*dółina,*	— (*Iriartea ex-*
będ yágro,	pédoncule de l'épi		*orhiza*).
	de maïs.	*bíagęna,*	— (*Iriartea ven-*
bodyę́sętę,	manioc.		*tricosa*).
ẓarínya,	farine de manioc.	*kę́nęę,*	— (*Mauritia fle-*
sóbę,	cassave.		*xuosa*).

1. Ils appellent de même le papier.

ógodo,	banane.	*nę(χ)kęro,*	— (*Astrocaryum*).
réẓię, dúnaę,	patate.		
hákaię,	cara.	*hímęna,*	— (*Guilielma speciosa*).
hibię,	coca.		
híẓisęi,	piment.		

L. — Numération.

dáhę,	un.	*ęęi(χ́)tę, ęęiχdę* [2], *hęuidę,*	beaucoup.
mę́nahę,	deux.		
dahęámani [1],	trois.	*ôruidę* [3].	plein.
úahę,	peu.	*náhęli,*	tout.
		dáma, dámahai,	seul.

M. — Pronoms.

kúę,	moi.	*baímakę,*	celui-là.
ô,	toi.	*náisa,*	même.
bányęma,	lui.	*hęaímakę,*	autres.
n(a)aínino,	elle.	*kuę́sęguiko,*	mon arc.
káę,	nous.	*ósęguiko,*	ton arc.
ómę,	vous.	*omósęguiko,*	son arc.
haí ómę,	allez ! vous !	*káęhoẓo,*	notre maison.
naímakę,	ils.	*omóęhoẓo,*	votre maison.
bísa,	celui-ci.	*naîmakęhoẓo,*	leur maison.

N. — Adjectifs.

á(i)dynę,	grand.	*hi(d)yónędękę,*	malade.
bísidę,	petit.	*aidyohi(d)yónędękę,*	(ahi ! je suis malade).
ái(χ́)dę,	haut.		
anáidę [3], *anái(χ́)dę*	en bas.	*hámādę,*	mort.

1. Numération recueillie d'un Indien Ouitoto-Sęuęni :
   1. *dákędę.*
   2. *mę́nądę.*
   3. *dahędmani.*
   4. *nagåmagani.*
   5. *dábękuiro.*
   6. *ęnę́ẓębęikuirodamęęuaidę.*
   10. *någaẓębęikuiro.*

Cf. la numération recueillie par M. E. Berner.

2. Contient probablement le mot : « *i(χ́)tę, iχ́dę, idę* = « il y a, c'est, il est. »
3. Contient probablement le mot : « *idę, i(χ́)tę* = « il y a, c'est, il est ».

bęrą, profond.
ā̆łębę, long.
á(i)dyuę, large.
çarę̄doide[1], gras.
yękę́nai(χ́)dę[1], maigre.
yóęçai, lourd.
çę́goba, léger.
bákarę, très gros.
çáęgęba, droit.
nęçīdę, rond.
rosīra, froid.
usīra, chaud.
nęīīdę[1], sec.
yinaira, humide.
sórādę, pourri.
uíniko, aveugle.
kakánędękę[2], sourd.
sónaidę[1], muet.
małę̄ęsęmarę. c'est beau.
est-ce beau ?
çaaínino-komuídękę, je suis fatigué, je ne puis pas avancer.
tąidyaęłaídę[1], paralysé.
uamókęno, enceinte.
máłębę, bon.
rúainędę, mauvais.
idyáęłęłę. lâche.
iχkę́łidę[1],

O. — Couleurs.

usęra, blanc.
bitúidę, noir.
bitęra, obscur.
kídyędę, sale.
nonúę, rouge.
mókoła, bleu.
náçuęimokoła, vert.
ęgę́dę, jaune.

P. — Adverbes.

1. *Temps.*

náęçai, hier.
báęnaęçai, avant-hier.
baę́baka, demain.
íabaęhaka après-demain.
biçoi, aujourd'hui.
içōdę, toujours.
bābi, maintenant.
bárirę, aussitôt, vite.
bári ! bári ! vite ! vite !
barīręatę ! apporte vite !
mánya mánya barīrę ! en avant ! courage ! (exclamation pour exciter).

1. Contient probablement le mot : « *idę, i(χ́)tę, i(χ́)dę* = « il y a, c'est, il est ».
2. Forme verbale = je n'entends pas.

2. *Lieu.*

φóękęba,	à droite.	*bęnáhobęi,*	en arrière.
béno.	ici.	*ęróhębęi,*	devant.
bęinómu,	là.	*ęnéhębęko,*	derrière.
iáęręi ; yáęręi,	près.	*hóꞔo ęmōdomo,*	sur la maison.
báęi(χ́)tę	loin (= il est loin).	*aménaniko,*	au sommet de l'arbre.
bęinomohai !	va par là.	*anáhębęi,*	en dessous.
		hóꞔo hęręimo,	à l'intérieur de la maison.
bainomori bĩtę	il vient de là.		
		hinohai !	sors !
ęrōtohai !	avance!		

3. *Affirmation.*

hę́ ; hę́hę,	oui.	*hę́marę, maíorę,*	peut-être.
yā̆bę,	non.	*kęónędękę, rídęmarę*	qui sait !

Q. — Verbes et phrases.

airęꞔoisę	travailler.	*aχꞔádękę,*	je bàille.
haχꞔĩrękę,	respirer.		donner.
áꞔakuida,	lève-toi !	*kuéhaisęyę,*	je donne.
uéridę, wéridę,	coïter !	*noitabairitę,*	enfanter.
		ha(a)hinōbitę,	naître.
kuęnętanę hárirę[1] *!*	viens vite.	*haikoędę,*	aller.
noisaidękę,	je prends un bain.	*yénotę,*	saisir.
hę́ta,	toucher.	*ꞔáo*[3]*,*	battre.
máę,	lier.	*kakádękę,*	j'entends.
		kakáto[4]*,*	entendre.
inoi !	reste !	*aimétaidękę,*	j'ai faim.
táęnę, úsita,	brûler.	*tęéidękę,*	je tousse.
		bodyisaidękę	je chie.
rę́gę uáhi !	apporte du bois !	*áędękę,*	je mâche.
rę́gę átę !		*ꞔuiridę,*	lutter.

1. Se dit à une femme avec laquelle on désire avoir des rapports d'intimité.
2. Signifie probablement : « tu bats ».
3. Signifie probablement : « tu entends » ou « tu as entendu ».

komękę olę taaídękę	penser = demander le cœur.	*kuębīdya,*	je viens.
		áhaidę,	grimper.
kaęguí[1],	manger.	*ẓáka,*	coûter.
kaęguísahai !	mangeons !	*hórotaχdę,*	ramper (se dit d'un petit enfant).
uaídę,	tomber.		
uaídękę,	je suis tombé.		
okamísa uaía[2],	ta chemise est tombée.	*raęnátaχdę,*	ramper (quand l'enfant peut déjà s'asseoir).
háęsidę,	rire.		
ẓę́nuai,	faire.		
γádę,	moudre.	*rădado o kuę ẓáuadę,*	je te bats.
kęridę,	peindre.		
asęridę,	éternuer.	*oẓő̄ma ẓéia,*	l'oiseau vole.
bodyirakaísaikę,	pisser.		
tūlukódękę !	je dois pisser.	*iyétua,*	le ruisseau coule.
sętótadę,	tirer du fusil.	*nóẓuiko étatę,*[3]	le rapide est rapace.
sękúidę,	tirer de l'arc.	*nóẓuiko ẓáira,*	
hęę̄dę,	nager.	*kaęmátaędękędőrę,*	je me réjouis.
űriχdę,	parler.	*bi(d)yőnędękę,*	je sens des douleurs.
űriχdękę,	je parle, je m'entretiens.	*i(d)yuínęidękę,*	je crains.
nyī́χtādę,	flairer.	*baka i(d)yuínainędękę, i(d)yuínęinędękę,*	je ne crains rien.
hadyę́ra,	puer.		
kaimăra,	sentir bon.		
háę,	ramer.	*róko,*	bouillir.
haęẓyęri(χ)dę,		*rúi,*	cuire.
yę́rabai,	fumer.	*aęmábai,*	pêcher.
búdādę,	plonger.	*kakádę,*	suer.
hăęnoi uábai,	puiser de l'eau	*biroakádękę,*	je veux boire.
bībiędúi,	manger du coca.	*sókādę,*	sauter.
íχẓóraę,	creuser.	*aísedę,*	courir.
kórōdę,	ronfler.	*aísę ! aísę !*	cours ! cours !
hędaísai,	appeler.	*bámabaídękę,*	je meurs.
ę́nidę,	voir.	*no(χ)kaiubīya,*	couler à fond. = le bateau coule à fond.
rāīdę,	être assis.		
ráęnāda,	s'asseoir.		
ę́nęai,	dormir.	*korobaídękę,*	je me noie.

1. Signifie proprement : « nous mangeons ».
2. Se dit à une femme qui suspend du linge lavé.
3. En portugais : cachoeira.

mányakę ę́nęai ! dormons (littéralement : « allons ! dormons ! »)
káęda, couper (du bois).
dę́i, couper (de la viande).
yoéçaęi hikaę, aiguiser (le couteau).
naídaidę, être debout.
hę́kui, tuer.
sū̂ręidę, être triste.
híro, boire.
dóbaida, se retourner.
abę́dobidę, retourner (parlant d'une route).
sóχtādę, piquer.
sairídę, croître (d'un enfant).
kęnaímaiχ́dę, faire un hamac.
ę́dę, pleurer.
çoęrínoχdę, jeter.
kuę́i, je désire.
ę́roi, montrer.
háęnāno, tirer.
bę́ręridę, trembler.
rosínaędękę, je tremble de froid.
ęnęa(χ)ákdękę, je veux dormir.
rói, chanter.
çui(χ́)kaídę, siffler.
ráuai, chasser.
manyaakęhai ! en avant ! Courage !

manyakęhai makáyado çuíręęro,[1] — allons (naviguons) jusqu'au Macaya.
allons Macaya jusqu'à en aval

rakū̂dya ę́nimani mori bítę, — le blanc venait du Caquetá.
blanc Caquetá du venait

rę́kęika ! — fais du feu.
feu fais

omó hoçómę ęnęakádękaę, — nous voulons dormir dans la maison.
votre maison dans dormir voulons nous

mękā́nę hitaído ? — que veux-tu ?
que veux-tu ?

nęgáhęitómoę ? nęgáhęhęineaęi(χ́)tę ? — combien d'hommes y a-t-il dans la maison ?
combien êtes-vous ? Combien hommes déjà y'a-t-il

hoçómę ?
maison dans

nęgáhę rínonęaęi(χ́)tę, — combien de femmes sont venues ?
combien femmes déjà y'a-t-il ?

rínonę ī(d)yęmo noíri(χ́)tę — les femmes se baignent dans le fleuve.
femmes ruisseau dans se baignent il-y-a ?

ríno kę́naimo ę́nęa, — la femme dort dans le hamac.
femme hamac dans dort

1. Ces phrases rendent la forme dans laquelle j'ai posé mes questions. La traduction littérale montre que le texte indien s'écarte souvent de la forme que j'avais donnée à ma question.

knędēdyę yoéçaido, je coupe couteau avec	je coupe avec mon couteau.
kęnaianahębaimo ręką dáęhęa, hamac sous dans feu brûle	le feu brûle sous le hamac.
rakúdyayai haíkę koríntomo, blancs avec je vais Corinto à	j'accompagne les blancs à Corinto.
ǒgnęię knęi. bananes je désire	donne-moi des bananes.
mękanógnę kaidędomoi, que bananes votre (?)	tu ne veux pas me donner des bananes.
sobęi(χ)tę ? cassave il y'a	y a-t-il du cassave ?
knęiomoę sóbęię, je désire votre cassave	donne-moi du cassave.
yęręi(χ)tę sóbę, il y'a cassave	il n'y a pas de cassave.
hăbi sua haíde, maintenant	maintenant nous ferons (du cassave).
hóço ęmǒdodo óçoma çē okaídę, maison au-dessus oiseau vole arrive	l'oiseau vole au-dessus de la maison.
káę haęyę no(χ)káędo, nous ramons canot avec, dans	nous ramons dans le canot.
hăbi i(d)yę uínuaidę, maintenant ruisseau il saute	il saute dans l'eau.
komęnę nía rínędęnę, gens ne pas	les gens ne sont pas venus.
hăbiri oχkaídę, justement ils arrivent (?)	ils arrivent justement.
męsaięmǒdo haínohǒnę. table sur va mettre	mets le couteau sur le banc.
anáhębaimo hǒnę(χ)do, sous tu as mis	tu as mis le couteau sous le banc.
męsaiękęhǒnę(χ)dękę, table à côté j'ai mis	j'ai mis le couteau à côté du banc.
atęnędę ęima yásiti, n'as pas apporté homme poissons	l'homme n'a pas apporté de poissons.
çayaínędę, n'a pas pêché	

IIe PARTIE.

Vocabulaire de la langue Ouitóto,
recueilli par M. Ernst Berner dans l'Igara-paraná, affluent du Putumayo.

A. — Parties du corps.

iyefé,	langue.	*ifotiré*,	cheveux.
fúe,	bouche.	*onodže*,	main.
dófo,	nez.	*džaikopegui*,	pied.
uise	œil.	*digaíde*[1],	sang.
hefo,	oreille.		

B. — Éléments et Nature.

hainoé,	eau.	*ameo*,	arc-en-ciel.
idže,	ruisseau.		

C. — Habitation, Ustensiles, Armes, etc.

hofo,	maison.	*gareta*,	ciseaux.
tsieragope,	port.	*ipone*,	peigne.
idži,	plantation.	*máḥa*,	lumière.
kínai,	hamac.	*rape*[2],	papier.
goguiro	pilier (d'une maison).	*džowekog*,	beurre.
		o raike kuene.	feu (du foyer).
džobedžaíki,	marteau.		

D. — Médecine, Religion.

usiñamuü,	dieu.	*hánaba*,	fantôme.
taifé,	esprit.	*tiúwe*,	tabac.

E. — Insectes, etc.

ipoma,	pou.	*guidoreño*,	blatte.
faüráta,	puce.		

1. Ceci est probablement une forme verbale et doit se traduire par « saigner »
2. La « feuille » de la plante porte le même nom.

F. — Plantes.

husipue,	scion de manioc.	*ogopeki*,	scion de banane.
maikapui,	scion de manioc doux.	*ogopekui*,	
		pedẓato	maïs.

G. — Numération.

dáḥe,	un.	*eneḥepai dáḥe*,	six.
mena,	deux.	*eneḥemena faikte*,	sept.
daḥeamani,	trois.	*eneḥedáḥe amani faikte*,	huit.
nagaagama,	quatre	*nagáagama faikte*,	neuf.
nakuiro,	quatre.	*nagaḥe pekuiro*[1],	dix.
dapekuiro,	cinq.		

H. — Pronoms.

kue,	moi.	*wimue*,	celui-ci.
o,	toi.	*imue*,	celui-là.
naimue,	lui.		

I. — Adverbes.

taɪnaide,	ne... pas.

K. — Adjectifs.

feko,	lent.	*naimirete*,	doux.
hiJaide,	ivre, fou.	*ucuño*,	qui a perdu un œil.
guine,	dur.		
eriraite,	aigre.		

L. — Adverbes de temps.

ikomonai,	demain.	*naifai*,	hier.
ḥemonai,	après-demain.	*naui*,	hier dans la nuit.
yemonai	après-demain.	*huaütisi*,	midi.

1. Cf. la numération en Ouitoto-Séuẹni ; v. plus haut, p. 175, note 1.

M. — Adverbes de lieu.

a,	sur (la table).
afaine,	en haut.
burine wite,	ils viennent d'en bas.
ana ite,	il est en bas.
penọmo,	ici.
ate pene,	apporte ici !
peneḥai,	va ici !
painomo ḥone,	mets-le là !
penomo ḥone,	mets-le ici !
oni ḥone,	enlève-le de là.
adže wite,	il est venu de là.

N. — Formes d'interrogation.

negaḥe,	combien ?
ningaḥe ipañega,	combien n'as-tu pas payé ?
nufai wite,	quand est-il venu ?
nufai ḥaite,	quand va-t-il ?
muka muito ḥaitio,	pourquoi va-t-il ?
muka guitekue,	que mangé-je ?
muka mameke, *o mameke wu,*	comment t'appelles-tu ?
mue kañedže,	pourquoi (veux-tu avoir cela) ?
wu pidža,	qui vient ?
ne nomo ite,	où est-il ?
wie buye,	à qui cela appartient-il ?
butika ḥaito,	avec qui va-t-il ?
ni fode,	pourquoi ?
ni fodote,	que dit-il ?

O. — Verbes et phrases.

ekono,	ouvrir.
ipai,	fermer.
ñuikta,	glisser.
rokano,	soulever.
ñeno, fuino,	faire.
nikairite	rêver.
inite,	dormir.
kaḥe, kasite, kaside,	veiller.
gaita,	toucher.
eño,	traîner.
paiyefáḥe,	tuer celui-là.
kaita,	couper.
hikaguaine,	compléter.
napai,	apprêter; compléter.
saiñete, komuiñete,	ce n'est pas prêt.
ḥaisite,	rire.
ḥaisiñeno, ḥaisiñete	ne ris pas.
guai naite,	obéir.
kue guai naiñete,	il ne m'obéit pas.
mare ipuino ñaktomo,	ils parlent bien.
ñakñeno !	ne parlez pas !
toχtañeno !	ne jetez pas (de côté) !
ñeñeno !	ne touchez pas !
urítamo !	soyez tranquilles.
kákare !	silence ! écoutez !
kakáto,	as-tu entendu ?
kakañete,	je n'ai pas entendu.
okiódo,	as-tu vu ?
éroi,	vois !
doñete,	il ne dit rien.

kue ikiriñete,	je ne suis pas méchant.	*iniroi duño,*	débarrasse-toi de tes habits (sales).
ae bíga,	je lui ai déjà donné.	*topeño,*	retourne-le.
		dẕino,	tiens !
ni iñega,	il ne lui a pas donné.	*ate.*	apporte !
		uño,	emporte-le !
nadẕe idẕe,	je te donnerai plus tard (attends ! je te donne).	*baíno,*	rame !
		rarisai,	allez au travail !
		raitifoai,	allez abattre une forêt !
kue idẕío,	je te donne.	*surisai,*	allez tirer le manioc.
maiyore,	je ne sais pas.		
bai metaite kue,	j'ai faim.	*idẕi aetiéka,*	as-tu déjà préparé une plantation ?
íte,	il est, elle est, ils sont, il y a.		
iñéte,	il n'est pas, elle n'est pas, ils ne sont pas, il n'y a pas.	*tieñéga,*	je ne l'ai pas (encore) préparée.
		ba idẕi tiedẕe,	maintenant ils vont préparer une plantation.
guiakatekue,	je veux manger.		
oduerúiteke,	je t'aime bien.	*kuedẕoñena baiñeno*	n'allez pas sans me le dire.
o nagaítike,	tu me plais.		
isirede isirete.	cela me fait de la peine.		

IIIe PARTIE

NOTES GRAMMATICALES.

I. — Des pronoms.

Des pronoms personnels.

Koch:

Sing.	I.	*kúę*	=	moi.
—	II.	*ó*	=	toi.
—	III.	*bányema*	=	lui.
—		*n(a)aínino*	=	elle.
Plur.	I.	*káę*	=	nous.
—	II.	*ómę*	=	vous.
—	III.	*naimakę*	=	ils.

Berner :

kue	=	moi.
o	=	toi.
naimue	=	lui.

De *naímakę* rapprochez *baímakę*, celui-là ; *bęaímakę*, autre. Il semble, d'après cela, que la terminaison *makę* indique une autre personne. A *naimue*, lui, on peut comparer *wimue*, celui-ci, *imue*, celui-là. Ici, la terminaison *mue* indiquerait une troisième personne qui se tient dans le voisinage de ceux qui parlent.

La syllabe initiale *nai-* dans le mot *naimue*, lui, du vocabulaire de Berner, se retrouve aussi dans les expressions *naínino*, elle, et *naímakę*, ils, de mon vocabulaire.

Des pronoms possessifs.

La possession s'exprime analytiquement en préposant aux noms les pronoms personnels ; p. e. Koch : *kuę́ kę́ma(γ)o*, mon cou ; *kuę́ hitoo*, mon fils ; *kuę́ ama*, mon frère ; *kuę́ hisa*, ma fille ; *kuę́ sęguiko*, mon arc ; *óhisa*, ta fille ; *ó sęguiko*, ton arc ; *omó sęguiko*(?), son arc ; *káę hoȥo*, notre maison ; *omóęhoȥo*, votre maison ; *naímakę hoȥo*, leur maison. Berner : *omameke*, ton nom.

Les préfixes pronominaux n'existent pas en Káimę ; de même les suffixes feraient totalement défaut.

Des pronoms démonstratifs.

J'ai noté deux pronoms démonstratifs dans la langue Káimẹ : *bisa*, celui-ci, et *baímakẹ*, celui-là. A la syllabe *bai*, il faut comparer les syllabes *bai*, *bẹi*, *baẹ*, dans les expressions suivantes : *bẹinómų*, là, *báẹ-i(χ)tẹ*, (il est) loin ; *bẹínomo-haí*, va par là ; *baínomori-bítẹ*, il vient de là, et chez Berner : *painomo hone*, mets-le là ! Ce qui porte à supposer que ce préfixe exprimerait l'éloignement dans l'espace. Berner, lui aussi, donne deux pronoms démonstratifs : *wimue*, celui-ci, et *imue*, celui-là. En parlant des pronoms personnels nous avons déjà indiqué le rapport de ces pronoms avec *naimue*, lui.

Des pronoms interrogatifs.

Koch : *mẹkãnẹ*, que? Ex. : *mẹkãnẹ bitaído*, que veux-tu ? *nẹgáhẹ*, combien? Ex. : *nẹgáhẹ itómoẹ*, combien êtes-vous ? *nẹgáhẹ hẹinẹ aẹi(χ)tẹ*, *hoẓómẹ*, combien d'hommes y a-t-il déjà dans la maison? *nẹgáhẹ rínonẹ aẹi(χ)tẹ*, combien de femmes sont déjà venues ?

Berner : *wu*, qui ? Ex. : *wu pidẓa*, qui vient ? *o mameke wu*, comment t'appelles-tu ? (littéralement : ton nom quel ?) ; *wie*, à qui ? Ex. ; *wie buye*, à qui cela appartient-il ? *butika* (*wutika*), avec qui ? Ex. : *butika haitio*, avec qui va-t-il ? *muka*, que ? Ex. : *muka guitekue*, que mangé-je ? *muka mameke*, comment t'appelles-tu ? (littéralement : que nom ?) *muka muito*, pourquoi ? Ex. : *muka muito haitio*, pourquoi va-t-il ? *mue*, pourquoi ? Ex. : *mue kañedẓe*, pourquoi (veux-tu avoir cela) ? *nenomo*, où ? Ex. : *nenomo ite*, où est-il ? *nufai*, quand ? Ex. : *nufai wite*, quand est-il venu ? *nufai haite*, quand va-t-il ? *negahe*, *ningahe*, combien ? Ex. : *negahe*, combien ? *ningáhe ipañega*, combien n'as-tu pas payé ?

Je ne puis pas expliquer à mon entière satisfaction les expressions suivantes que je trouve dans Berner : *ni fode*, pourquoi ? *nifodote*, que dit-il ? *nifodote* se compose de *nifode*, pourquoi, que ? et *dote*, il dit (cf. *doñete*, il ne dit rien).

II. — Du Verbe.

Conjugaison.

En règle générale, les pronoms personnels sont postposés au verbe qu'ils accompagnent. La postposition fait subir à la première personne

du singulier *kuę́* la réduction au *kę́*, p. e. Koch : *hi(d)yónędękę*, je suis malade ; *kakánędękę* (je suis) sourd ; *noísaidękę*, je prends un bain ; *naídękę*, je suis tombé ; *aχǫãdękę*, je bâille ; *kakádękę*, j'entends ; *aimę́taidękę*, j'ai faim ; *tęę́ídękę*, je tousse ; *bodyísaidękę*, je chie ; *áędękę*, je mâche ; *tutukódękę*, je dois pisser ; *ǘriχdękę*, je m'entretiens ; *hi(d)yõnędękę*, je sens des douleurs ; *i(d)yuínęidękę*, je crains ; *hiroakádękę*, je veux boire ; *hámahaídękę*, je meurs ; *korobaídękę*, je me noie ; *rosĩnaędękę*, je tremble de froid ; *ęnęa(χ)kádękę*, je veux dormir ; *ęnęakádękaę*, nous voulons dormir ; *hõnę(χ́)dękę*, j'ai mis. Berner : *o dueruíteke*, je t'aime bien ; *o nagaítike*, tu me plais.

Dans trois cas, le vocabulaire de Berner montre comme postposition la forme intégrale du pronom personnel *kue*, p. e., *hai metaite kue*, j'ai faim ; *guia kate kue*, je veux manger ; *muka guite kue*, que mangé-je ?

Le pronom personnel se trouve aussi, quoique plus rarement, préposé à son verbe, p. e.

Koch : *kuę́haisęyę*, je donne ; *kuę́bīdya*, je viens ; *kuę́i*, je désire ; *kuę́dędyę*, je coupe ; *káęhaęyę*, nous ramons ; *kaęhaí*, allons.

Berner : *kueidẑio*, je te donne ; *kueikiriñete*, je ne suis pas méchant.

A cette construction, appartient aussi le mot *kaęguí*, qu'on m'a dit avoir le sens de manger, mais qui signifie sans aucun doute : nous mangeons ; de même *kaęhuísahai*, nous mangeons.

On peut considérer comme parente de *gui*, manger, la forme *dui* dans *hībię dui*, manger du coca.

La terminaison *o* de la 2[e] personne du singulier dérive sans doute du pronom personnel *o*, tu ; p. e. Koch : *kakáto*, tu entends, ou tu as entendu ; *hõnę(χ́)do*, tu a mis ; *mękãnę hitaído*, que veux-tu ? Berner : *kakáto*, as-tu entendu ? *okiódo*, as-tu vu ?

La troisième personne singulière au présent des verbes actifs se termine en *-a*. J'en ai noté quelques exemples : *ǫę́ia*, il vole. Ex. : *oǫõma ǫę́ia*, l'oiseau vole ; *túa*, il coule. Ex. : *iyę́tua*, le ruisseau coule ; *ǫáira*, il est rapace. Ex. : *nóǫuiko ǫáira*, le rapide est rapace ; *buĩya*, il coule à fond. Ex. : *no(χ)kai buĩya*, le bateau coule à fond ; *ę́nęa*, elle dort. Ex. : *ríno kę́naimo ę́nęa*, la femme dort dans le hamac ; *dáęhęa*, il brûle. Ex. : *kę́nai anahę́baimo rę́kę dáęhęa*, le feu brûle sous le hamac ; *naía*, elle est tombée. Ex. : *okamísa náia*, ta chemise est tombée.

Les expressions *hadyę́ra* et *kaiamãra*, qu'on me disait signifier « puer » et « sentir bon » sont bien aussi des troisièmes personnes du singulier et doivent se traduire par « il pue » et « il sent bon ».

Du verbe négatif.

La négation verbale s'exprime par l'incorporation de la particule *nẹ*, ou (d'après Berner) *ñe*, qui se place immédiatement après la racine verbale ; p. e. Koch : *kakádẹkẹ*, j'entends ; *kakánẹdẹkẹ*, je n'entends pas, je suis sourd, *i(d)yuínẹidẹkẹ*, je crains ; *i(d)yuínẹinẹdẹkẹ*, je ne crains rien ; *atẹ́nẹdẹ*. il n'a pas apporté ; *ҫayaínẹdẹ*, il n'a pas pêché.

De même l'expression *kẹónẹdẹkẹ* qu'on me donna comme équivalente de l'expression espagnole : *quien sabe* (qui sait !) doit se traduire littéralement par : je ne sais pas.

Berner écrit toujours *ñe ;* cela doit s'attribuer sans doute à des différences dialectales, car il ne recueillit pas son vocabulaire chez les Ouitotos-Káimẹ, mais chez une autre horde de Ouitotos, p. e. Berner : *guainaite*, obéir ! *kue guainaiñete*, il ne m'obéit pas ; *kue ikiriñete*, je ne suis pas méchant ; *ae higa*, je lui ai déjà donné ; *ni iñega*, il ne lui a pas donné ; *íte*, il y a ; *iñéte*, il n'y a pas ; *ipañega*, tu n'as pas payé ; *saiñete*, *komuiñete*, ce n'est pas prêt ; *toχtañeno*, ne jetez pas ; *ñeñeno*, ne touchez pas (*yẹ́notẹ*, saisir, d'après mon vocabulaire) ; *ñakñeno*, ne parlez pas ; (*idẓi áe tiéka*, as-tu déjà préparé une plantation ?) *tieñéga*, je ne l'ai pas encore préparée ; *haiñeno*, n'allez pas ; *haisite*, rire ; *haisiñete*, *haisiñeno*, ne ris pas ; *kakañete*, je n'ai pas entendu.

Intention.

L'infixe *ka*, placé immédiatement après la racine verbale, sert à exprimer l'intention ; p. e. Koch : *hiroakádẹkẹ*, je veux boire ; *ẹnẹa(χ)kádẹkẹ*, je veux dormir ; *ẹnẹakádẹkaẹ*, nous voulons dormir.

Berner : *guiakatekue*, je veux manger.

Impératif.

L'impératif s'exprime le plus souvent par les terminaisons *ai* ou *i*, qui sont des réductions de la forme *hai*. Celle-ci est la forme impérative de *haikẹ*, je vais, comme le montrent de nombreux exemples empruntés aux deux vocabulaires. Cette construction répond à peu près au français : aller faire quelque chose, p. e. Koch : *bẹinomohai*, va par là ; *ẹrōto hai*, avance ; *hino hai*, sors ; *manya kaẹhai*, en avant allons ; *manyakẹ hai*, en avant allons ; *kàẹguisahai*, mangeons.

Berner : *pene hai*, va ici ; *maña kokohai*, allons ; *rarisai*, allez au travail ; *raitifoai*, allez abattre (une forêt) ; *surisai*, allez tirer le manioc !

La orme impérative réduite se trouve dans les exemples suivants : Koch : *inoi*, reste ; *rę̂gę uáḥi*, apporte du bois ; Berner : *éroi*, vois (*ẹ́roi*, montrer, d'après mon vocabulaire).

La terminaison *i* dans *kuę́i*, je désire, indique aussi l'intention et elle ne paraît pas entièrement étrangère à la forme impérative *hai*, *ai*, *i*.

Enfin nous trouvons probablement des formes impératives [1] dans les expressions suivantes : Koch : *yę́rahai*, fumer ; *háęnoi uáhai*, puiser de l'eau ; *hędaisai*, appeler (à quelqu'un) ; *ráuai*, chasser ; *aęmáhai*, pêcher ; *ʒę́nuai*, faire (quelque chose) ; *ę́nęai*, dormir [2].

Quelquefois l'impératif s'exprime par la terminaison *ę* ou *ẹ*. On en trouve des exemples dans les deux vocabulaires : Koch : *rę́gę átę*, apporte du bois ; *barírẹatẹ*, apporte vite ; *aisę*, cours ; Berner : *ate*, apporte ! *ate pene*, apporte ici ! *painomo ḥone*, mets-le là ! *kákare*, silence ! écoutez ! *haisiñete*, ne ris pas !

On m'a cité deux formes impératives avec la terminaison *a* : *aʒakuída*, lève-toi ! *rẹ́kẹ ikă*, fais du feu !

Berner donne un certain nombre d'impératifs terminés en *no* ou *o*, p. e. : *toχtañeno*, ne jetez pas ! *ñeñeno*, ne touchez pas ; *ñakñeno*, ne parlez pas ; *dʒino*, tiens ; *haíno*, rame (*háę*, ramer, d'après mon vocabulaire) ; *haiñeno*, n'allez pas ; *haisiñeno*, ne ris pas ; *urítamo*, soyez tranquilles ; *topeño*, retourne-le ; *uño*, emporte-le ; *iniroi duño*, débarrasse-toi de tes habits (sales) !

A cette place, il convient de citer aussi la forme *haíno*, va, (dans le vocabulaire Koch) et *haíno hónę*, mets ! (littéralement : va mettre). C'est une forme assez rare qui remplace l'impératif ordinaire *hai*, va !

Nous voudrions reconnaître aussi des formes impératives dans les expressions : Berner : *rokano*, soulever ; *ñeno*, *fuino*, faire (quelque chose) ; *ekono*, ouvrir ; *eño*, traîner.

La terminaison *o* dans toutes ces formes impératives doit se rattacher peut-être au pronom personnel de la deuxième personne singulière, *o*, toi.

1. Première personne plurielle.

2. Cette forme *ę́nęai* signifie probablement « dormons » comme je le montrerai plus loin. Car, dans mon vocabulaire, on la trouve aussi jointe à *mányakę*, allons. Cf. les remarques sur l'Infinitif.

Infinitif.

Beaucoup de verbes dont la racine se termine par une voyelle forment leur infinitif en ajoutant la particule *de* ou *te* à la racine proprement dite; p. e. : Koch : *uéride*, coïter; *uaíde*, tomber (cf. *uai-a*, elle est tombée); *noitabairitę*, enfanter; *ha(a)hinōbitę*, naître; *haikoędę*, aller; *yénotę*, saisir; *ϙuíridę*, lutter; *āhaidę*, grimper; *hórota(ý)dę*, *raęnāta(χ)dę*, ramper; *háęsidę*, rire; *γádę*, moudre; *kéridę*, peindre; *asęridę*, éternuer; *sętótadę*, tirer du fusil; *sękúidę*, tirer de l'arc; *hęëdę*, nager; *ūri(ý)dę*, parler; *aísędę*, courir (cf. *aísę*, cours!); *nyī́χtādę*, flairer; *haęγyéri(ý)dę*, ramer; *búdādę*, plonger; *kórōdę*, ronfler; *ęnidę*, voir; *rāīdę*, être assis; *naídaidę*, être debout; *sūręidę*, être triste; *abędobidę*, retourner, etc.

Berner : *nikairite*, rêver; *inite*, dormir [1]; *kasite*, veiller; *haisite*, rire; *guainaite*, obéir; etc.

III. — Du nom.

La langue Káimę ne semble pas distinguer le genre.

Le suffixe *-nę* sert probablement à indiquer le pluriel : *ríno*, la femme; *rínonę*, les femmes. Ex. : *nęgáhę rínonę aęi(ý)tę*, combien de femmes y a-t-il déjà? *rínonę ī(d)yęmo noíri(ý)tę*, les femmes se baignent dans le ruisseau; *nęgáhę hęinę aęi(ý)tę hoϙómę*, combien d'hommes y a-t-il dans la maison?

ęinę est une forme abrégée de *ęimanę* = hommes (*ęima* = homme).

Entre *nęgáhę* et *ęinę*, on a inséré une *h* pour éviter l'hiatus.

Accusatif : Le complément direct se place devant son verbe.

Ex. : Koch : *régę uáhi*, apporte du bois; *hāęnoi uáhai*, puisez de l'eau; *hībię dúi*, manger du coca; *yoéϙaęi híkaę*, aiguiser (le couteau); *kęnaí maiýdę*, faire un hamac; *rékęika*, fais du feu; *ōguęię kuęi*, je désire des bananes.

Berner : *idži ae tiéka*, as-tu déjà préparé une plantation? *ha idži tiedže*, maintenant ils vont préparer une plantation; *o dueruíteke*, je t'aime bien; *o nagaitike*, tu me plais (= je te vois avec plaisir).

Datif : Cette relation s'exprime comme la précédente.

1. L'expression *ęnęai* que l'on me dit signifier *dormir* est sans nul doute une forme impérative qui signifie *dormons*. Cela ressort déjà de la phrase *mányakę ęnęai = dormons!* (littéralement : allons! dormons!). La racine proprement dite est donc : *ęnę* ou *ini*. Voir plus haut les remarques concernant l'impératif.

Ex. : Berner : *kue guainaiñete*, il ne m'obéit pas ; *kue dʒoñena haiñeno*, n'allez pas sans me le dire !

Comitatif : Cette relation s'exprime au moyen du suffixe *-yai*.

Ex. : *rakúdyayai haikę koríntomo*, j'accompagne (je vais avec) les blancs à Corinto.

Une apparence de déclinaison, mais fort discutable, se trouve dans le suffixe *-ie* qui pourrait indiquer l'accusatif.

Ex. : *ǒgueię kuęi*, je désire des bananes ; *kuéi omoę sóbęię*, je désire votre cassave (*Nominatif : sobę*. Ex. : *sobęi(χ́)tę*, y a-t-il du cassave ?).

Locatif.

Cette relation s'exprime la plupart du temps au moyen du suffixe *-mo* (*-mu̥,-mę*) ; p. e. Koch : *hoφómę*, dans la maison ; *í(d)yęmo*, dans le ruisseau ; *kę́naimo*, dans le hamac ; *koríntomo*, à Corinto ; *bęinómu̥*, là ; *bęínomo hai*, va par là ; *hóφo hęręímo*, à l'intérieur de la maison ; *hóφo ęmǒdomo* sur la maison (*ęmǒdo*, dos) ; *kę́nai anahę̌baimo*, sous le hamac ; *mę́sai anáhębaimo*, sous la table ; *ę́nimani mori*, du Caquetá ; *baínomori bîtę*, il vient de là.

Berner : *penomo*, ici ; *penomo hone*, mets-le ici ; *painomo hone*, mets-le là ; *nenomo ite*, où est-il ?

Quelquefois, pour exprimer la relation locale, le suffixe *-do* est ajouté au nom ; p. e. Koch : *makáyado*, jusqu'au Macaya ; *no(χ)káędo*, dans le canot ; *hóφo ęmǒdodo*, au-dessus de la maison ; *mę́sai ęmǒdo*, sur la table (*ęmǒdo*, dos).

Le même suffixe *-do* lié au nom peut exprimer la relation instrumentale ; p. e. Koch : *yoę́φaido*, avec (mon) couteau.

Composition.

Le Káimę possède un grand nombre de noms composés. Ex. : *onǒ(d)yęmǒdo* (main-dos), dos de la main ; *hę́ę(d)yęmǒdo* (pied-dos), dos du pied ; *mǒdoikaę* (dos-doigt), majeur, doigt du milieu ; *bîsidękaę* (petit-doigt), auriculaire ; *φitó-φuę* (membrum muliebre-bouche) lèvres ; *dahę-ámani* (un-deux) trois.

Quelques noms qui renferment l'idée de profondeur ou de cavité se terminent par la syllabe *φo*, qui est la partie principale du mot *íχφo*, *ę́χφo*, trou, caverne. Ex. : *dóφoi-φo* (nez-trou), narine ; *takę́ra-φo*, jarret ; *síra-φo*, vagin ; *raęφúoęya-φo* (*raę́φǒdę*, enterrer), fosse ; *hó-φo*, maison ; *gę́i-φo*, abeille (qui fait le nid dans le creux d'un arbre).

IV. — Vocabulaires du groupe ouitoto :

1. *Orejone.* Francis de Castelnau : *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud.* Tome V, p. 294-295. Paris, 1851 (transcription française).

2. *Miranha-Carapaná-tapuyo.* Ph. von Martius : *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens.* Tome II, p. 277-279. Leipzig, 1867 (transcription allemande).

3. *Coëruna.* Martius : *Beiträge*, etc., II, p. 273-275 (transcription allemande).

4. *Ouitoto-Káimę*, a) Theodor Koch-Grünberg : Vocabulaire recueilli au Rio Apaporis en avril 1905 (transcription phonétique) ; b) Ernst Berner : Vocabulaire recueilli dans l'Igára-paraná, 1904 (transcription phonétique).

Remarques 1.

Les mots : bouche, doigt, eau, étoile, homme, jaguar, ont une grande importance pour la comparaison des langues et montrent très clairement la parenté des quatre idiomes. Quant aux pronoms personnels « moi » et « toi », ils se ressemblent assez bien dans trois idiomes et il est vraiment regrettable que Castelnau ne nous ait pas donné la traduction de ces mots en langue Orejone.

Préfixes pronominaux : En langue Miranha et en Coëruna, les préfixes : *ga-*, *go-* (*ca-*, *co-*) et *co-*, *cu-*, servent à désigner les parties du corps humain. Ils représentent les pronoms possessifs de la première personne singulière qui sont dérivés des pronoms personnels *cuí* et *coáe*. Dans les vocabulaires Káim$_e$ et Orejone ces préfixes manquent, mais le pronom possessif de a deuxième personne singulière : *o*, ton, ta, est certainement contenu dans les mots qui signifient : main, doigt et ongle. Cela ressort clairement de la comparaison des mots qui ont la même signification dans les autres idiomes, et particulièrement de la forme pure *nokai*, doigt, en Orejone. *ó-no*(*d*)*yę* et *ó-nokui* signifient donc : ta main, *ó-nokaę*, ton doigt, etc., tandis que *ga-noagá* doit se traduire : ma main et *ga-núhga* respectivement *co-nŭcă*, mon doigt.

Changements de son : *φ̩* en langue Káimẹ devient *h* en Orejone et en Miranha ; p. e. :

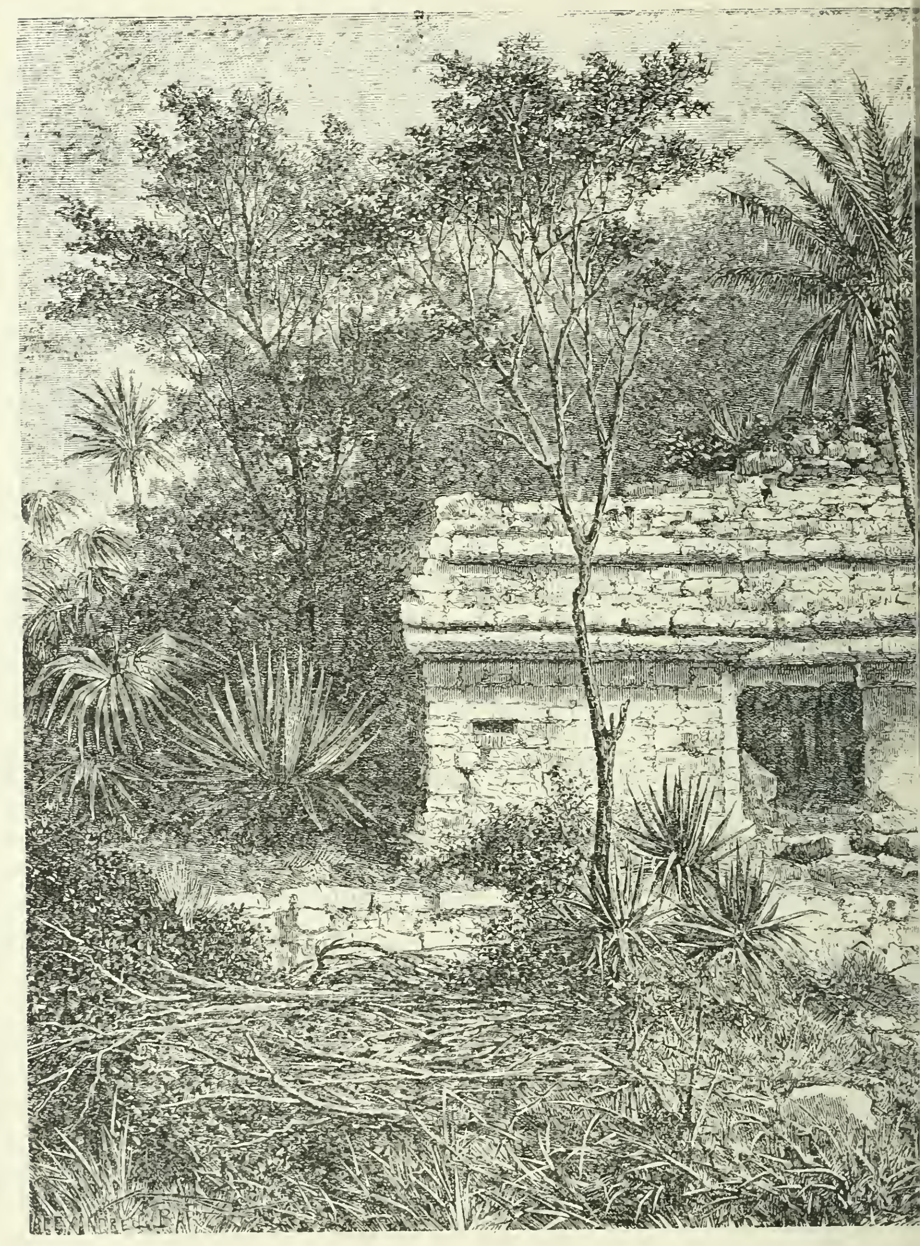
bouche : 1. *φ̩úẹ* ; 2. *huai* ; 3. *hauoí.*
lèvre : 1. *φ̩uẹ́itiło* ; 3. *hoätté.*
nez : 1. *dóφ̩o* ; 2. *hóho* ; 3. *tzohórĕ.*
tête : 1. *ẹχφ̩ógẹ* ; 3. *göhóckö.*
maison : 1. *hóφ̩o* ; 2. *huaho* ; 3. *hó.*
agouti : 1. *φ̩ẹ́to* ; 3. *höötzu.*
d, *t* en Káimẹ devient *tz* (*ts*) en Miranha ; p. e. :
nez : 1. *dóφ̩o* ; 3. *tzohórĕ.*
étoile : 1. *okúto* ; 3. *ickótzo.*
agouti : 1. *φ̩ẹ́to* ; 3. *höotzu.*
Je ne puis présenter que comme douteuse la transformation de *d*, *t* Káimẹ en *r* Coëruna ; p. e. :
lèvre : 1. *φ̩uẹ́itiło* ; 4. *aeoré.*
nombril : 1. *móta* ; 4. *moará.*
pied : 1. *hẹẹ́(d)yẹ* : (jambe) ; 1. *ẹ́dai* ; 4. *co-erábe.*

1. Cf. Appendice. — Liste comparative de mots du groupe Ouitoto.

APPENDICE. — Liste comparative de mots du groupe Ouitoto.

Français.	Ouitoto-Káimę.	Orejone.	Miranha-Carapaná-tapuyo	Coëruna
bouche	*φúę*	*huai*	*ga-hauoi*	*coä*
lèvre	*φuę́itito*		*ga-hoättë*	*co-aeoré*
nez	*dóφo*	*hoho*	*ga-tzohórĕ*	*cuihottai*
dent	*i(χ)síę*		*gesübi*	*cuiri*
œil	*úisę*	*oi*	*ga-ussö*	*coiaassá*
oreille	*kęnóbę*	*kinoleo*	*ga-günorá*	*co-mätoré*
front	*oyę́ko*	*houita*	*ca-ráckii*	*co-aingha*
tête	*ęχφógę*	*huha*	*göhóckö*	*copia*
cheveux	*ęχφótię*	*hupodiki*	*göhossöhú*	*covaungeté*
cils	*úigęi*	*oitka*		
menton	*ámaęko*	*haidaieki*		
cou	*kę́ma-o, kę́ma(γ)o*	*kimata*	*ga-nömóga*	*co-nämoó*
poitrine	*hógobę*	*ongotaini*	*ga-góbi*	*cuisittamé*
nombril	*móta*		*mohó*	*co-moará*
bras	*natibęníkę*	*narigui*	*sarogöá*	*cuipa(i)*
main	*óno(d)yę*	*onokui*	*ga-noagá*	*cunia*
doigt	*ónokaę*	*nokai*	*ga-núhga*	*co-nücă*
ongle	*onókobę*	*onohaicou*	*ga-sóg̃hi*	*coisuttá*
pied	*hę́ę(d)yę*	*etaiboi*	*coitébo*	*coërähe*
jambe	*ę́dai*			
eau	*háęnoi*	*ainoe*	*nóhwi*	*nübo*
feu	*rę́kę*	*raiheu*	*thiíhtzĕhŏ*	*aeithá*
ciel	*mōna*	*muna*	*namúina*	*auärettoä*
pluie	*dęisaídę*	*noki*		
éclair	*tębíridę*	*saitsana*	*zugwái*	*corähamá*
tonnerre	*gúrutę*	*moupa* (cf. ciel)	*amihitú*	*ámäeŭ*
soleil	*bitóma*	*idoma*	*máhwarĭ*	*äócke*
lune	*φę́ui*	*huitsara*	*nathówărĭ*	*voattá*
étoile	*okúto*	*ico*	*ickótzŏ*	*ighkeahai*
pléiades	*úkui*		*ickgötüi*	*nuckiahanuckó*
sol	*ę́nęę*	*nani*	*nanünü*	*noünáe*
sable	*koníyękę*	*mainita*		

maison	*hóφo*	*huabo*	*hó*	*náisa*
canot	*nókaę*	*aratay*		
arc	*sęguíko*	*otabi*	*tümbúckü*	*zschabaiahá*
flèche	*hărau*	*otaki*	*ganügückö*	*ganügocki*
sarbacane	*báda*	*onia*		
lance	*sína*	*ruina*		
homme	*ęima*		*thimáe*	*üaimé*
gens	*kómęnę*	*comai* (= homme)		
femme	*ríno*	*erigno*	*amí*	*inoni*
enfant	*íítuę*			
fils	*bítoo*		*cuibi*	*quäda*
fille	*bísa*	*biga* (= enfant)	*cossá*	*cuirá*
frère	*ắma*		*imá*	*co-bóme*
oncle	*bisaíma*		*go-tiamáe*	*co-bataimé*
singe	*bóma*	*amai*		
jaguar	*bęko*	*buco*	*öckó*	*òigbó*
tapir	*tsútuma*	*igataiman*	*zubnwá*	*anwái*
chien	*kaúadyo*	*arricon*		
agouti	*φęto*		*böötzu*	*pützeböb*
hocco	*áχφōkę*	*miuki*		
perroquet	*kóędo*	*arumba*		
ara	*ęza*	*coraki*		
alligator	*ná(g)ma*	*sanguini*	*ãthó*	*maloasi*
poisson	*yásiti*	*jadobi*		
serpent	*núio* (= serpent aquatique)	*taï*	*mahtzó*	*átziú*
arbre	*amęna*	*anaina*	*amübi*	*taina*
racine	*nękúio*		*nahqui*	*abonanó*
fruit	*rïărau*		*raráuma*	*iriaé*
cassave	*sóbę*		*zobóa* (= farine de manioc)	*oha* (= farine de manioc)
banane	*ógodo*	*titsa*	*titzúzu*	*banäúra*
moi	*kúę*		*cuí*	*coáe*
toi	*ố*		*úh*	*oaë*



RUINES D'UN TE



'LE A TULOOM

LES RUINES DE TULOOM

D'APRÈS JOHN L. STEPHENS

Par M. Désiré CHARNAY,

Membre de la Société des Américanistes.

Il est une série de monuments parmi les ruines des anciennes villes yucatèques qui sont presque inconnues du public et qui sont cependant des plus intéressantes, je veux parler des ruines de Tuloom que Stephens fut peut-être le seul à explorer, la révolte indienne ayant, depuis cette époque jusqu'à ces tout derniers temps, isolé toute la côte orientale de la presqu'île. Cette ville est en effet située sur la côte, au bord de la mer en face de l'île de Cozumel et fait partie du territoire indien.

Elle se composait alors, il y a près de soixante ans (c'était en 1847), d'une douzaine d'édifices divers, enclos dans une muraille en pierres sèches d'une épaisseur moyenne de trois mètres avec deux petits édifices formant corps de garde aux deux angles de la muraille occidentale.

Le plus important de ces édifices que Stephens appelle le *castillo*, s'élève en bordure sur les rochers qui dominent la mer. Il est formé d'un édifice central flanqué de deux ailes d'un développement d'environ trente-cinq mètres. Cette partie centrale est beaucoup plus haute que les ailes, et l'intérieur, avec sa voûte indienne en encorbellement, est en parfait état de conservation, tandis que les salles formant les intérieurs des deux ailés avaient leurs toits effondrés. Ici, pas de voûte indienne, mais des murs perpendiculaires dont les hauts percés de trous indiquaient que les toits formaient plafonds et avaient été supportés par des poutres en bois.

Il y a donc là un élément nouveau qui s'est introduit dans l'architecture tolteco-maya. Car jamais, à aucune époque, en aucun centre habité de l'Amérique centrale, dans les pays de terre chaude, nous n'avons trouvé pour les intérieurs des palais, autre chose que la voûte en encorbellement.

Le plafond droit soutenu par des poutres appartient aux terres froides, à Mexico comme aux villes des hauts plateaux du Guatemala, sans pour cela que ce plafond ait influé sur le profil extérieur des monuments qui se trouve partout le même, — profil consacré dans les manuscrits par le signe *Calli*, temple, maison, palais.

Ce plafond dont Stephens constate l'existence dans un autre édifice, constitue une exception unique pour les centaines de temples et de palais qui peuplent les forêts du Tabasco, du Yucatan et du Guatemala.

Si nous découvrons d'où vient ce plafond et qui l'introduisit à Tuloom, nous aurons une date pour l'érection des monuments, comme nous en avons eu pour la destruction de Mayapan. Pour nous, ces deux événements se touchent et doivent être contemporains. Nous savons en effet que le « Tutul-xiu », souverain de Mayapan, craignant de succomber sous les coups des caciques alliés, s'adressa à Montezuma le Vieux qui régnait à Mexico, le priant de lui envoyer des secours. Or le monarque aztec qui régna de 1440 à 1460, ne fut guère en état de lui envoyer des troupes que vers l'année 1450 au plus tard, ce qui s'accorde du reste avec le manuscrit maya traduit par Don Pio Perez qui fait remonter la chute de Mayapan vers cette même époque, en affirmant que la ville fut prise et détruite soixante ans avant l'arrivée des Espagnols [1]. Cela donnerait même une date plus récente : 1455 à 1457. Or, les Mexicains envoyés au secours de Mayapan, la ville détruite et la guerre terminée, se fixèrent au Yucatan, dans le village de Maxcanu. N'est-il pas probable que dans le corps d'Aztecs, il y avait non seulement des soldats et des officiers, mais des artistes et des architectes et qu'ils durent prendre part à l'érection de ces temples et de ces palais qui, selon les historiens, s'élevèrent de tous côtés, de sorte que la péninsule semblait ne former qu'une ville continue?

Mais pourquoi ne trouve-t-on nulle part au Yucatan un autre exemple de cette architecture nouvelle? C'est que les caciques vainqueurs occupaient toute la partie centrale et occidentale de la

1. *Principales époques de l'ancienne histoire du Yucatan, manuscrit en langue maya, traitant des diverses époques de l'histoire de la Péninsule avant la conquête, avec commentaires*, par Don Pio Perez.

presqu'île, tandis que les « Tutul-xius », réfugiés à Mani après leur défaite, en occupaient la partie orientale et ne devaient conserver que peu de rapports avec leurs vainqueurs. De sorte que, ayant à leur service des officiers et des architectes mexicains, ces derniers purent travailler aux monuments nouveaux, en même temps que leurs amis yucatèques, et y auraient introduit le plafond droit qui était le plafond en usage dans les palais et maisons de Mexico. Nous serions donc là en présence de monuments modernes datant de 1455 à 1460, monuments habités comme les palais et les temples de Labna, Kabah, Uxmal, etc., et qui appartiendraient à la même époque.

C'est aussi l'avis de Stephens qui, en terminant le chapitre relatif à Tuloom, conclut en disant : « C'est ma ferme conviction que cette ville continua d'être habitée longtemps après la conquête, car Grijalva, revenant de la baie de l'Ascension, ne débarqua pas à Tuloom dont il vit en passant les monuments, et les Espagnols, après la désastreuse retraite de Montejo, ne s'occupèrent aucunement des habitants de cette côte, de sorte que les indigènes purent habiter longtemps la ville sans être inquiétés. Et l'impression que j'éprouve d'une récente occupation de ces monuments me vient de l'aspect des monuments eux-mêmes, qui, encore que fort endommagés par l'exubérante végétation des tropiques, conservent néanmoins un air de jeunesse et de fraîcheur qui contraste avec la solitude et la désolation des alentours.

« Je crois également que dans le voisinage, d'autres villes semblables à celles dont nous avons visité les ruines, furent occupées longtemps, peut-être un siècle ou deux après la conquête et que les Indiens y menaient la même existence qu'autrefois [1].

« A Tuloom, j'ai terminé mes longues explorations et je crois avoir atteint mon but : j'ai retrouvé abandonnés et en ruines les mêmes monuments que les Espagnols trouvèrent debout et habités et j'ai pu me convaincre qu'ils étaient l'œuvre de ces mêmes Indiens qui les habitaient. »

Du reste, les preuves de cette modernité s'accumulent dans les quatre volumes que l'auteur a consacrés à ses explorations et il y a mis tant d'humour, d'esprit de recherche et d'inaltérable bon

1. Témoin Tayasal qui fut détruite par Don Martin Ursua en 1696.

sens, qu'il ferait un américaniste du plus indifférent des hommes.

A Mani, il découvre une carte des différents villages groupés autour de cette ville, chaque village s'y trouve désigné par une église, moins Uxmal qu'on a représenté par le dessin d'un palais indien. D'après ce document daté de 1557, quatorze ans après la fondation de Mérida, tous les villages désignés par une église auraient été convertis au christianisme et se trouvaient sous la tutelle d'un prêtre espagnol, moins la ville d'Uxmal : et la preuve, c'est que, d'après la charte faisant partie du manuscrit, un certain juge, Don Felipe Manrique, chargé des intérêts de ces communautés, aurait été envoyé à Uxmal et en revint, accompagné d'un interprète Don Antonio Gaspar.

Que représentait donc Uxmal à cette époque? Il est hors de doute, dit Stephens, que c'était un centre de population où l'on pouvait se rendre, y rester et d'où l'on pouvait revenir : qu'il était habité, puisque le juge Felipé Manrique avait besoin d'un interprète pour communiquer avec les habitants qui, n'ayant point d'églises, fréquentaient leurs temples et leurs palais.

Voilà qui est assez clair, mais il y a mieux :

Se trouvant à Mérida, Stephens reçut de Don Simon Péon diverses pièces de ses archives, ayant trait à sa propriété d'Uxmal, qui, primitivement, en 1673, fut attribuée au regidor Don Lorenzo de Evia, pour y établir une hacienda de bestiaux, « ce qui ne pouvait, dit le texte manuscrit, faire de tort à personne mais bien au contraire rendre service au culte de Dieu notre seigneur, car l'établissement de cette hacienda, empêcherait les Indiens de la région d'adorer le diable dans les temples qui s'élèvent sur l'emplacement de cette ville ; temples où ils offrent de l'encens à leurs idoles, tout en se livrant à d'autres détestables cérémonies, comme ils le font notoirement et publiquement chaque jour »[1].

D'autres documents datant de 1688, confirment la donation de cette propriété et la prise de possession dans les termes suivants : « Dans la place surnommée les édifices d'Uxmal, le troisième jour du mois de janvier 1688, en vertu des pouvoirs que m'a confiés le gouverneur, j'ai pris par la main le dit Lorenzo de Evia, que j'ai conduit à travers les édifices d'Uxmal, où *j'ouvris et fermai*

1. *Incidents of Travels Yucatan, by John L. Stephens*, vol. I. chap. xv, p. 323.

diverses portes, qui répondaient à divers appartements; là, j'ai fait couper certains arbres, ramassé diverses pierres que j'ai jetées, tiré de l'eau de l'une des citernes de cette ville d'Uxmal, me livrant à d'autres actes de possession, etc., « Voici donc, ajoute Stephens, des témoins irrécusables qui nous certifient, que cent quarante ans après la fondation de Mérida, les édifices d'Uxmal étaient en grande vénération parmi les Indiens de la région et qu'il y avait là un groupe de population qui, loin des regards espagnols, se livrait encore à tous les exercices de son ancienne religion [1]. » Ne sont-ce pas là des preuves évidentes de modernité?

Mais l'auteur des « Incidents de voyage au Yucatan » ne négligera pas les moindres de ces incidents qui viendront à l'appui de sa théorie. La découverte singulière du curé de Chemax, qu'il a consignée, en est une nouvelle preuve.

Ce curé, chez lequel Stephens séjourna, était propriétaire d'une hacienda à Kantunile (dans la région de Tuloom et d'Aké où batailla Don Francisco de Montejo, lors de sa première visite au Yucatan), station où se trouvaient diverses pyramides indiennes autrefois, surmontées de monuments. Il fit éventrer l'une de ces pyramides pour en utiliser les matériaux et découvrit une tombe où se trouvaient trois squelettes, un homme, une femme et un enfant, près des têtes des squelettes. Il découvrit deux grands vases en terre cuite, et, dans l'un d'eux, une collection d'ornements indiens, perles pour colliers, coquilles sculptées et têtes de flèches, telles qu'on en trouve partout dans les tombes indiennes; mais l'objet le plus intéressant et le plus curieux, fut un couteau à manche de corne dont le manche et la lame étaient en fort mauvais état, c'est que le couteau datait de loin : c'était en effet un trophée conquis sur l'un des soldats du conquérant par le cacique de l'endroit et que, selon la coutume indienne, on avait enseveli avec lui.

Je pourrais dire que c'est un couteau fossile, comme la dent de cheval, trouvée dans des circonstances identiques par la commission américaine dans la tombe des caciques à Copan. Je laisse le soin de résoudre la question au lecteur, pour qui ce couteau et la dent de cheval ne représentent qu'une seule et même époque, une seule et même date, date toute moderne, c'est évident.

1. *Incidents of Travels in Yucatan by John L. Stephens*, vol. I, chap. XV, p. 324.

LE CALENDRIER MEXICAIN

ESSAI DE SYNTHÈSE ET DE COORDINATION

PAR M. ÉDOUARD DE JONGHE,

Docteur en philosophie et lettres,

Membre de la Société des Américanistes.

Basé sur des observations astronomiques sérieuses, le calendrier mexicain était surtout étudié par la caste des prêtres qui l'enseignaient dans leurs écoles. Sur lui se réglaient les présages, les actes magiques, les fêtes rituelles, ainsi que la plupart des actes de la vie privée et publique [1]. Nous examinerons successivement les points que voici :

1° Rapports entre le *Tonalamatl* et l'année solaire.

2° Succession des fêtes rituelles.

3° Synchronologie.

I

Le comput des anciens Mexicains repose à la fois sur une période de 260 jours qui se subdivise en 20 treizaines et sur une période

1. Les principaux ouvrages récents sur le calendrier mexicain sont : D. Brinton, *The native calendar of Central America and Mexico*. Philadelphia, 1893. — Nuttall (Zelia), *Note on the ancient Mexican Calendar-system*, communicated to the Xth intern. Congres of Americanists, Stockholm, 1894 ; et « The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar », dans *American Anthropologist*, n. s., vol. VI, n° 4, 1904, pp. 486-500. — Seler (Ed.), *Gesammelte Abhandlungen zur Amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*, I, Berlin, 1902, pp. 173-183, 417-503, 507-554 ; Id. « Die Korrekturen der Jahreslänge und der Venusperiode in den mexikanischen Bilderschriften » (*Zeitschrift für Ethnologie*, 1903. Heft 1, 27-49). Enfin, sous le titre : *Mexican and Central American antiquities, calendar-systems and history*, la *Smithsonan Institution* (Washington, 1904) vient de publier la traduction anglaise d'un certain nombre des travaux de MM. Seler, Förstemann, Schellhas, Sapper et Dieseldorf.

de 365 jours qui se décompose en 18 vingtaines plus 5 jours appelés *nemontemi*. La première période s'appelle *Tonalamatl* (livre des jours), et nous en possédons de beaux spécimens dans le *Codex Borbonicus*, le *Tonalamatl Aubin*, le *Codex Telleriano-Remensis*, et le *Vaticanus* A d'une part, et dans le *Codex Borgia*, *le Vaticanus B* et le *Codice di Bologna* d'autre part. La seconde période s'appelle *Tonalpoualli* [1] et est généralement représentée sous la forme d'une roue. Ces représentations comme celles de Valadès, de Durán, de J. de la Serna, etc., sont de date plus récente. Pour donner une idée plus claire de ces deux périodes, nous les exprimons ici par des chiffres :

Tonalamatl = 260 jours : 13 × 20).
ou 5 (4 × 13).
Tonalpoualli = 365 jours (18 × 20) + 5).
ou (28 × 13) + 1.

La question de l'origine du *Tonalamatl* serait de la plus haute importance pour nous éclairer sur les rapports qui existaient entre ces deux périodes. Malheureusement sa solution se heurte à des difficultés jusqu'à ce jour insurmontables. Les anciens auteurs ont, en général, pensé que la période de 260 jours avait été inventée pour les besoins de la magie. Les pictographies, dont nous avons conservé un petit nombre, et qui nous présentent le *Tonalamatl* avant tout comme un livre d'horoscopes, étaient bien faites pour les entretenir dans cette idée. Il est peu probable cependant que le *Tonalamatl* ait eu dès, ses débuts, les caractères magiques que nous lui trouvons à l'époque de la conquête. Il est bien plus vraisemblable qu'à l'origine, il ait servi à compter le temps d'une façon approximative. Quelques-uns, tel Orozco y Berra [2], à la suite de Leon y Gama, ont pensé que ce compte est basé sur les mouvements de la lune. Le nombre 13 serait né de l'observation de la lune croissante (*Ixtoçoliztli* = desvuelo) et de la lune décroissante (*Cochiliztli* = sueño). Si nous nous refusons, avec Brinton [3], à adop-

1. *Tonalpoualli* (compte des jours).
2. *Historia antigua de México*, II, p. 11. Cf. Gama, *Descripcion historica y cronologica de las dos piedras...* Mexico, 1792, p. 27.
3. *The native calendar of central America and Mexico*. Philadelphia, 1893, p. 9.

ter cette explication du nombre 13, nous sommes assez disposé à admettre, avec Mme Zelia Nuttall [1], que la période de 260 jours représente une façon assez primitive de compter le temps, celle qui se calcule sur la durée approximative d'une gestation. Dans cette hypothèse le nombre 9 aurait joué un certain rôle ; chacune des 9 lunaisons aurait été placée sous le patronage spécial d'une divinité et, plus tard, quand à ce comput primitif s'est substitué un compte plus exact basé sur le mouvement apparent du soleil, ce compte aurait pris au comput primitif, avec ses éléments 13 et 20, aussi les neuf divinités. Ce sont celles qui nous sont connues sous le nom de « señores de la noche » et qui furent surtout, pour ne pas dire exclusivement, utilisées pour les besoins de la magie. Quant au nombre 13 lui-même, il serait né simplement de la division de la période en vingtaines, ce qui est très naturel puisque les peuples de l'Amérique moyenne possédaient le système vigésimal depuis une très haute antiquité. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses sur l'origine du *Tonalamatl*, une chose est certaine à notre avis, c'est que le *Tonalamatl* date de très loin. Le fait que nous le trouvons, avec sa subdivision en vingtaines, chez toutes les tribus du groupe Nahua comme du groupe Maya, permet même d'induire qu'il était possession commune de ces peuplades, avant l'époque de leur dispersion.

D'après cela, le *Tonalpoualli* se présente comme un développement du *Tonalamatl* dont il emprunta les vingtaines, les treizaines, voire les neuvaines. A côté des mouvements apparents du soleil, les anciens mexicains observaient aussi les révolutions synodiques de la planète Vénus, et il se trouve précisément que la période de 260 jours était admirablement choisie pour compter tout ensemble le cours de ces deux corps célestes. Cela ressort des égalités suivantes :

$$584 = 2\,(20 \times 13) + (4 \times 13) + 12$$
$$365 = (20 \times 13) + (8 \times 13) + 1,\ \text{et :}$$

1. Nous ne croyons pas, cependant (comme Mme Nuttall le pense en s'appuyant sur une assertion de J. de la Serna), que les Mexicains aient perfectionné le *Tonalamatl* au moyen d'une intercalation de 5 jours. Voir *The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar...*, p. 495 et 500. (Cf. Brinton, *The native Calendar...*, p. 9.)

$5 \times 584 = 8 \times 365$, d'où :

$13 (5 \times 584) = 13 (8 \times 365) = 146 \times 260 =$ 104 ans, c'est-à-dire le grand cycle mexicain *Ueuetiliztli* (la vieillesse) au bout duquel les 3 périodes reviennent à leur point de départ. Le petit cycle de 52 ans (*Xippoualli*, le compte des années) est calculé uniquement sur la concordance du *Tonalamatl* avec le *Tonalpoualli* ($52 \times 365 = 73 \times 260$). Tout celà montre que le *Tonalamatl* du temps de la conquête n'était pas un calendrier à l'usage des magiciens, mais bien une espèce de mesure de l'année solaire et une espèce de commune mesure pour l'année solaire et les périodes Vénusiennes. Nous insistons sur ce fait parce qu'il éclaire d'une façon notoire la question de l'intercalation et aussi la question de savoir par quel jour du *Tonalamatl* commence l'année solaire. Avant de passer à l'examen de cette question, je crois utile de donner ici la série des années qui composent le *Xippoualli* et la série des périodes Vénusiennes qui constituent le *Ueuetiliztli*.

Les 52 ans du Xippoualli.

	1er tlalpilli.	2e tlalpilli.	3e tlalpilli.	4e tlalpilli.
1	Acatl XIII [1]	Tecpatl XVIII	Calli III	Tochtli VIII
2	Tecpatl XVIII	Calli III	Tochtli VIII	Acatl XIII
3	Calli III	Tochtli VIII	Acatl XIII	Tecpatl XVIII
4	Tochtli VIII	Acatl XIII	Tecpatl XVIII	Calli III
5	Acatl XIII	Tecpatl XVIII	Calli III	Tochtli VIII
6	Tecpatl XVIII	Calli III	Tochtli VIII	Acatl XIII
7	Calli III	Tochtli VIII	Acatl XIII	Tecpatl XVIII

1. Les chiffres romains indiquent la place des signes dans la série de 20 jours. Ces signes sont :

1 Cipactli.	6 Miquiztli.	11 Oçomàtli.	16 Cozcaquauhtli.
2 Eècatl.	7 Maçatl.	12 Malinalli.	17 Olin.
3 Calli.	8 Tochtli.	13 Acatl.	18 Tecpatl.
4 Cuetzpalin.	9 Atl.	14 Ocelotl.	19 Quiauitl.
5 Couatl.	10 Itzcuintli.	15 Quauhtli	20 Xochitl.

L'égalité $(18 \times 20) + 5 = 365$ a comme corollaire que, si la première année commence par le signe XIII, la deuxième commencera par le signe XVIII, la troisième par le signe III, etc., et l'égalité $(28 \times 13) + 1 = 365$ explique que, si la première année commence par 1-XIII, la deuxième commence par 2-XVIII, etc.

8	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli iii
9	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli iii	Tochtli viii
10	Tecpatl xviii	Calli iii	Tochtli viii	Acatl xiii
11	Calli iii	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii
12	Tochtli viii	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli iii
13	Acatl xiii	Tecpatl xviii	Calli iii	Tochtli viii

Les 65 périodes Vénusiennes du Ueuetilizti.

	1re treizaine.	2e treizaine.	3e treizaine.	4e treizaine.	5e treizaine.
	—	—	—	—	—
1	Cipactli i [1]	Acatl xiii	Couatl v	Olin xviii	Atl ix
13	Couatl v	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii
12	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii
11	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i
10	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v
9	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii	Atl ix
8	Couatl v	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii
7	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii
6	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i
5	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v
4	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii	Atl ix
3	Couatl v	Olin xvii	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii
2	Atl ix	Cipactli i	Acatl xiii	Couatl v	Olin xvii

Si le *Tonalamatl* est une mesure de l'année solaire, il faut se demander comment elle s'applique sur cette année. La première année du cycle commence-t-elle par le premier jour du *Tonalamatl* ou commence-t-elle par le jour dont elle porte le nom ?

Ce problème a reçu des réponses assez diverses. La plus ancienne indication que je connaisse remonte à un auteur anonyme qui écrivit en 1549 et dont une roue cyclique est publiée à la suite de l'édition des *Memoriales de Motolinia* par M. L. Garcia Pimentel [2]. La partie concernant le calendrier, qui occupe les pages 48-53 de la susdite édition, appartient selon toute vraisemblance au même auteur. Nous y lisons page 50 : « No sōlamente

1. L'égalité $(29 \times 20) + 4 = 584$ entraine le résultat suivant : si la première période commence par i, la deuxième commencera par v, la troisième, par ix, la quatrième, par xiii, la cinquième, par xvii, etc.; de même comme suite de l'égalité $(44 \times 13) + 12 = 584$, nous voyons que, si la première période commence par 1-I, la deuxième commence par 13-V, la troisième, par 12-IX, etc.

2. Mexico, Paris et Madrid, 1903.

comienzan en las dichas cuatro figuras los años, pero tambien sin excepcion todos los meses... » Cette assertion est répétée à la page 52 et sur la roue cyclique elle-même. Dans le même ouvrage, nous trouvons un passage qui donne la même indication. Il ne semble pas appartenir au même auteur, ni à Motolinia. Page 43, nous lisons : « porque el año toma nombre de su primero dia ». Des études synchronologiques montrent que Sahagun, Chimalpain, comme Ixtlilxochitl, commencent l'année par les signes *Acatl*, *Tecpatl*, *Calli*, *Tochtli*.

Durán n'est pas du même avis. Il dit expressément que le premier jour du mois et conséquemment de l'année appartient au signe *cipactli* : « Y para que con mas claridad lo intendamos y con mas facilidad, es de saber que el primer dia del mes se llamaba cipactly » [1].

Gemelli Carreri se guidant sur la *Ciglografia Indiana*, malheureusement introuvable jusqu'à ce jour, de Siguenza y Gongora, et suivi en bien des points par Clavigero, prétend que l'année *1 Tochtli* commence par le jour *1 cipactli*, *1 Acatl* par le jour *1 miquisztli*, *1 Tecpatl* par le jour *1 oçomatli*, *1 Calli* par le jour *1 cozcaquauhtli* [2].

Boturini et Veytia à sa suite font commencer l'année par le jour dont elle porte le nom. Sur la base d'études astronomiques approfondies, León y Gama construisit un système de calendrier mexicain très ingénieux, mais qui ne tient pas toujours compte des faits. Ce système eut beaucoup de succès. Alexandre de Humboldt, J. F. Ramirez, Aubin, Boban et bien d'autres l'adoptèrent. D'après Gama, toutes les années commencent indistinctement par *1 cipactli* et finissent par *1 couatl* [3]. Je suis porté à croire que Gama conçut son système pour expliquer la fameuse date de la prise de Mexico que les auteurs indigènes placent unanimement au jour *1 couatl*. Comme il ne parvenait pas à identifier cette date avec le 13 août, il recourut à une interprétation métaphorique. Si *1 couatl* est le dernier jour de toute année, c'est aussi le dernier jour des *nemontemi* et, comme tel, il est néfaste. Ce caractère de dernier

1. *Historia de la Nueva España y islas de Tierra firme*, ed. J. Fern. Ramirez, Mexico, Andrade y Escalante, 1867-1880. Tome II, p. 265, cf. p. 256.

2. Gemelli Carreri, *Giro del mundo*. Venise, 1719. Livre VI, p. 43 s.

3. *Descripcion historica y cronologica de las dos piedras*... Mexico, 1792, p. 63-76.

jour de l'année et de néfaste explique suffisamment aux yeux de Gama que les auteurs mexicains aient appelé *1 couatl* le jour funeste qui mit fin à la domination de Mexico-Tenochtitlan. D'autre part, il est plus que probable que Cristobal del Castillo, la principale source de Gama, faisait déjà, lui aussi, commencer l'année par *cipactli*.

Orozco y Berra ne fut pas satisfait du calendrier de Gama et en construisit un autre basé sur l'identification du signe *1 couatl* avec le 12 août. Il admet que les années *3 Calli* commencent par le jour *2 oçomatli*, *4 Tochtli* par *3 cozcaquauhtli* [1] ; il échappe donc au grave défaut de Gama qui consiste à faire du *Tonalamatl* une mesure non continue et, par conséquent, bien imparfaite de l'année solaire.

Enfin Mme Zelia Nuttall crut avoir trouvé la clef de l'énigme. Elle mit à profit la malheureuse distinction entre année rituelle et année civile, introduite par Boturini, et adoptée par Granados y Galvez et par Veytia. Les années *Acatl* commenceraient par *cipactli*, mais, dans cette année, le cinquante troisième jour marqué du signe *acatl* introduit une année rituelle à l'intérieur de l'année civile [2]. De cette façon on s'expliquerait que le jour *acatl* donne son nom à l'année, quoique celle-ci commence par *cipactli*. Seulement cette théorie est en contradiction avec un grand nombre de faits établies.

L'étude d'un important document de la collection Humboldt fournit à M. Seler la preuve, convaincante à mon avis, que l'année commence par le jour dont elle porte le nom. Dans ce document se trouve peinte une série de fêtes se succédant pendant l'espace de 19 ans à raison de 4 par an. La fête *Etzalqualiztli* y est indiquée par les dates : *12 olin*, *13 èècatl*, *1 maçatl*, *2 malinalli*, etc., c'est-à-dire les jours qui précèdent immédiatement *13 tecpatl*, *1 calli*, *2 tochtli*, *3 acatl*. Étant donné que les fêtes se célébraient régulièrement au dernier jour de la vingtaine qui porte leur nom (ce qui est confirmé aussi par le précieux document), nous sommes forcé de conclure avec M. Seler que les jours initiaux des années sont : *acatl*, *tecpatl*. *calli*, *tochtli* et non pas *cipactli*, *miquiztli*, *oçoma-*

1. *Historia antigua de Mexico*. II, 75.
2. *Note on the ancient mexican calendar system*, p. 8.

tli, *cozcaquauhtli* qui sont respectivement les jours initiaux des quatre quarts du *Tonalamatl*. M. Seler trouva la confirmation de cette conclusion dans la comparaison avec d'autres calendriers centro-américains, et dans les études de synchronologie dont nous aurons à parler plus loin [1].

Sur les feuilles 21-22 du magnifique *Codex Borbonicus*, publié sur l'initiative du duc de Loubat, avec un commentaire très savant du Dr E. T. Hamy [2], j'ai cru trouver à mon tour la preuve que l'année mexicaine commençait par le jour dont elle porte le nom. Nous y voyons figurée la série des 52 ans du cycle mexicain autour de deux groupes centraux formés de *Cipactonal* et *Oxomoco* (f. 21), et *Quetzalcouatl* et *Tezcatlipoca* dansants (f. 22). Chaque année y est accompagnée d'une des 9 figures que nous connaissons sous le nom de *señores de la noche* et dont nous avons déjà parlé. En haut de la feuille 21, partant de la droite, nous trouvons la série des années commençant par *1 Acatl*, répondant généralement à l'Est :

1. **Acatl** (XIII), *tepeyollotl* — h
2. **Tecpatl** (XVIII), *mictlantecutli* — e
3. **Calli** (III), *piltzinteotl* — c
4. **Tochtli** (VIII), *tlaloc* — i
5. **Acatl** (XIII), *chalchiuhtlicue* — f
6. **Tecpatl** (XVIII), *cinteotl* — d
7. **Calli** (III), *xiuhtecutli* — a
8. **Tochtli** (VIII), *tepeyollotl* — h
9. **Acalt** (XIII), *mictlantecutli* — e
10. **Tecpatl** (XVIII), *itztli* — b
11. **Calli** (III), *tlaloc* — i
12. **Tochtli** (VIII), *chalchiuhtlicue* — f
13. **Acatl** (XIII), *cinteotl* — d

Continuant au bas de la feuille 22 et allant de gauche à droite, nous rencontrons la treizaine commençant par *1 Tecpatl*, répondant généralement au Nord.

1. « Die mexikanischen Bilderhandschriften Al. von Humboldt's in der kgl Bibliothek zu Berlin ». Berlin, 1893, dans *Gesammelte Abhandlungen*, II, p. 173-183.

2. *Codex Borbonicus. Manuscrit mexicain de la Bibliothèque du Palais Bourbon.* Paris, E. Leroux, 1899, ch. III, 14-15. Cf. Seler, *Ges. Abh.*, I, 512-513, et Fr. del Paso y Troncoso, *Descripcion historica y exposicion del codice pictorico de los antiguos náuas*. Florencia, 1898, p. 79-97.

1. **Tecpatl** (XVIII), *xiuhtecutli* — a
2. **Calli** (III), *tlaçolteotl* — g
3. **Tochtli** (VIII), *mictlantecutli* — l
4. **Acatl** (XIII), *itztli* — b
5. **Tecpatl** (XVIII), *tlaloc* — i
6. **Calli** (III), *chalchiuhtlicue* — f
7. **Tochtli** (VIII), *piltzinteotl* — c
8. **Acatl** (XIII), *xiuhtecutli* — a
9. **Tecpatl** (XVIII), *tlaçolteotl* — g
10. **Calli** (III), *mictlantecutli* — e
11. **Tochtli** (VIII), *itztli* — b
12. **Acatl** (XIII), *tepeyollotl* — h
13. **Tecpatl** (XVIII), *chalchiuhtlicue* — f

Nous continuons sur la même feuille 22, au haut à droite et nous comptons la treizaine qui commence par *1 Calli* et qui répond à l'Ouest :

1. **Calli** (III), *piltzinteotl* — c
2. **Tochtli** (VIII), *xiuhtecutli* — a
3. **Acatl** (XIII), *tlaçolteotl* — h
4. **Tecpatl** (XVIII), *cinteotl* — d
5. **Calli** (III), *itztli* — b
6. **Tochtli** (VIII), *tepeyollotl* — h
7. **Acatl** (XIII), *chalchiuhtlicue* — f
8. **Tecpatl** (XVIII), *piltzinteotl* — c
9. **Calli** (III), *tlaloc* — i
10. **Tochtli** (VIII), *tlaçolteotl* — g
11. **Acatl** (XIII), *cinteotl* — d
12. **Tecpatl** (XVIII), *itztli* — b
13. **Calli** (III), *tepeyollotl* — h

Retournant à la feuille 21, nous trouvons au bas de la page, rangé de gauche à droite, le *tlalpilli* commençant par *1 Tochtli* répondant au Sud :

1. **Tochtli** (VIII), *mictlantecutli* — e
2. **Acatl** (XIII), *piltzinteotl* — c
3. **Tecpatl** (XVIII), *tlaloc* — i
4. **Calli** (III), *tlaçolteotl* — g
5. **Tochtli** (VIII), *cinteotl* — d
6. **Acatl** (XIII), *xiuhtecutli* — a
7. **Tecpatl** (XVIII), *tepeyollotl* — h
8. **Calli** (III), *mictlantecutli* — e

9. **Tochtli** (VIII), *piltzinteotl* — c
10. **Acatl** (XIII), *tlaloc* — i
11. **Tecpatl** (XVIII), *chalchiuhtlicue* — f
12. **Calli** (III), *cinteotl* — d
13. **Tochtli** (XIII), *xiuhtecutli* — a

Le tableau ci-joint représente un *Tonalamatl* à la façon des pictograpies du groupe Borgia, c'est-à-dire, sur cinq rangées horizontales de 52 jours, que, pour la facilité du lecteur, nous avons ordonnées de gauche à droite. Les signes diurnaux sont indiqués par des chiffres romains, et les *señores de la noche* par les 9 premières lettres de l'alphabet, de telle façon que *Xiuhtecutli* = a, *Itztli* = b, *Piltzinteotl* = c, *Cinteotl* = d, *Mictlantecutli* = e, *Chalchiuhtlicue* = f, *Tlaçolteotl* = g, *Tepeyollotl* = h, *Tlaloc* = i. Ce tableau montre quel critère a guidé le pictographe dans le choix de la combinaison des *señores de la noche* avec les années.

Chaque signe d'année est combiné avec la figure qui, dans le *Tonalamatl*, accompagne le jour dont elle porte le nom. Ce fait a son importance. Il indique, en effet, que ce jour est le premier de l'année. Pourquoi combine-t-on dans l'indication du cycle ces signes d'années avec les figures de leurs jours ? C'est que, comme on peut le voir au *Tonalamatl* théorique, la série des neuvaines appliquée au *Tonalamatl* donne un reste de un, de sorte que si le premier jour porte la figure *a*, le dernier ne portera pas la figure *i*, mais bien *h*. Comme pour mesurer l'année, le *Tonalamatl* a besoin de se développer plus d'une fois, il arrive que les jours qui suivent le *13 xochitl* ne pourront plus, à moins de briser la série des neuvaines, coïncider avec les figures qu'elles portent dans le *Tonalamatl* théorique. Donc le jour *1 cipactli* qui, dans la première révolution du *Tonalamatl*, est combiné avec *Xiuhtecutli*, reparaîtra en combinaison avec *Tlaloc*[1] dans la deuxième. De plus, les *nemontemi* ne sont pas affectées des figures déterminantes, ce que les auteurs expriment généralement en disant de ces jours qu'ils ne sont pas comptés. Il en résulte qu'au commencement de la deuxième année il se sera produit un désaccord d'au moins 6 jours entre les signes diurnaux et les figures qui leur reviennent

1. La non divisibilité de 260 par neuf permet ainsi de distinguer entre eux les jours de l'année qui portent le même nom. Cf. Orozco y Berra, *o. c.*, p. 42.

de par le *Tonalamatl*. De cette façon la manipulation du livre deviendrait très difficile, si le *tonalpouhqui* (celui qui compte les jours) n'y remédiait par cette loi très simple : *le premier jour de l'année rétablit l'équilibre entre les signes diurnaux et la série des « señores de la noche », en ce sens qu'il est combiné avec la figure qui lui revient normalement de par le Tonalamatl.* A notre avis, les feuilles 21-22 du *Codex Borbonicus*, placées immédiatement à la suite du *Tonalamatl*, ne sont autre chose que l'expression de cette loi ; elles montrent comment il faut se servir de ce livre et prouvent par conséquent que les jours qui ont donné leur nom aux années sont, en qualité de régulateurs, les jours initiaux de ces années.

II

Comme nous l'avons exprimé plus haut en chiffres, l'année mexicaine se répartissait en 18 vingtaines, au bout desquelles se célébraient régulièrement des fêtes liturgiques. A ces vingtaines nous appliquons, bien qu'improprement, le terme de mois. Ces mois se succèdent dans l'ordre suivant :

Atlcaualo, fête de Tlaloc
Tlacaxipeualiztli, fête de Xipe
Toçoztontli, fête de Cinteotl
Ueitoçoztli, fête de Cinteotl
Toxcatl, fête de Tezcatlipoca
Etzalqualiztli, fête de Tlaloc
Tecuilhuitontli, fête de Uixtociuatl
Ueitecuilhuitl, fête de Xochipilli
Miccailhuitzintli (ou Tlaxochimaco), petite fête des morts
Ueimiccailhuitl (ou Xocouetzi), grande fête des morts
Ochpaniztli, fête de Toci
Teotleco, fête de Tezcatlipoca
Tepeilhuitl, fête de Tlaloc
Quecholli, fête de Mixcouatl
Panquetzaliztli, fête de Uitzilopochtli
Atemoztli, fête de Tlaloc
Tititl, fête de Ilamatecutli
Itzcalli, fête de Xiuhtecutli [1]

1. L'indication des fêtes est donnée ici d'après les *codices Vaticanus* A et *Telle-*

Si nous sommes bien orientés sur la succession des mois, nous le sommes malheureusement de façon beaucoup moins parfaite sur le mois initial. Les plus anciens documents indiquent comme mois initial *Atlcaualo* ou *Tlacaxipeualiztli.* Parmi ceux qui font commencer l'année par *Atlcaualo*, nous pouvons citer Sahagun, Torquemada, le *Codex Ixtlilxochitl*, les interprètes du *Telleriano-Remensis* et du *Vaticanus A*, le *Codex 1576 d'Aubin*, Durán, Martin de Leon, Vetancourt, Clavigero, Granados y Valdès, etc.; tandis que Motolinia, le *Codex Magliabecchi*, Gomara, Valadès, Ixtlilxochitl, J. de la Serna, et, à la suite probablement de Siguenza y Gongora, Gemelli Carreri se prononcent pour le mois de *Tlacaxipeualiztli.* Madame Zelia Nuttall adopte ce dernier avis.

L'auteur du calendrier publié à la suite de l'édition des *Memoriales de Motolinia* par le M. L. Garcia Pimentel se distingue assez sensiblement des autres auteurs du XVIe siècle. Il fait apparemment commencer l'année par le mois de *Tititl*, mais il semble bien qu'il n'a en faisant cela d'autre but que de faire coïncider la nouvelle année mexicaine avec la nouvelle année européenne [1]. Il n'est pas impossible que Cristobal del Castillo se soit inspiré des idées de cette école. En tout cas, Leon y Gama qui nous le présente comme sa principale source, adopta lui aussi le mois de *Tititl* comme premier mois de son année. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, furent copiés ou composés un grand nombre de calendriers qui font commencer l'année par *Atemoztli*; et nous retrouvons le même mois initial dans l'édition des lettres de Cortès par Lorenzana en 1770 [2]. Il restait *Itzcalli*; celui-ci fut placé en tête des mois par Orozco y Berra.

Ces discordances sont assez suggestives. Elles me font penser que chez les anciens Mexicains le passage de l'année ancienne à une année nouvelle n'était pas aussi marqué que nous le croyons. Ils avaient une série continue de *Tonalamatls*; ces séries étaient jalonnées tous les 365 jours par un signe qui donnait son nom à la période suivante. La présence de ce signe constitue proprement le

riano-Remensis, collationnés avec le *Codex Magliabecchi*. Cf. Seler, Eine Liste der Mexikanischen Monatsfeste, *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 145, 151.

1. Nous trouvons la même préoccupation chez l'auteur anonyme contre leque Sahagun mène la polémique de son Appendice au livre IV.

2. *Historia de Nueva España*, Mexico, Hogal, 1770.

commencement de l'année. Tous les 52 ans, la série de *73 Tonalamatls* recommence, ce qui donne lieu à la grande fête du renouvellement du feu. Cette fête constitue le commencement d'un cycle et, à fortiori, le commencement d'une année.

Pour connaître le mois initial d'une année, il nous faut donc chercher à quel mois correspond dans une année *1 Acatl*, le jour *1 acatl*, et dans quel mois se célèbre la fameuse fête cyclique. A la suite d'une étude savamment conduite sur laquelle nous reviendrons à propos de la synchronologie [1], le professeur Seler montra que dans l'année *3 Calli* (1521) le jour *3 calli* devait coïncider avec le premier jour de *Toxcatl*. Cette conclusion avait quelque chose de surprenant au premier abord. En réalité, elle n'est que très naturelle, puisque le mois *Toxcatl* est aussi celui où avait lieu le renouvellement du feu. L'étude des cérémonies qui caractérisent cette fête liturgique ne laisse pas de doute à cet égard [2].

L'historien Chimalpain donne une indication très curieuse au sujet de la dernière fête cyclique qui eut lieu avant l'arrivée des Espagnols en l'année 1507 : « II acatl xihuitl. 1507 años. Ypan in toxiuh molpilli Huixachtecatl, yn icpac huetz tlecuahuitl ; ye nauhtetl yn quilpillico mexica yye ixquichica cate Tenuchtitlan;... ypan cem ilhuitonalli nahui acatl. [Année deux roseau. 1507. Alors eut lieu la ligature de nos années sur le *Huixachtecatl* où fut allumé le feu ; ce fut la quatrième ligature que faisaient les Mexicains depuis qu'ils étaient à Tenochtitlan... dans le compte des jours au jour quatre roseau [3].] Ce passage dit clairement, semble-t-il, que la cérémonie du renouvellement du feu s'accomplit en 1507 au jour *4 acatl*. Faut-il en conclure ou bien que l'année *2 Acatl* commençait au jour *4 acatl*, ou bien que la grande fête cyclique ne se célébrait pas au commencement de l'année? Nous ne le croyons pas. Si nous plaçons en tête des mois, comme Chimalpain le faisait probablement, le mois d'*Atlcaualo* avec, comme signe initial, *2 acatl*, nous obtenons précisément *4 acatl* comme premier jour du mois de *Toxcatl*. Nous ne pensons pas que Chi-

1. *Gesammelte Abhandlungen...*, I, p. 173-183.

2. Ed. Seler. « Die Achtzehn Jahresfeste der Mexikaner ». *Veröffentlichungen aus dem Kgl. Mus. f. Völkerkunde*. Berlin, VI, Heft 2/4, p. 130.

3. Rémi Siméon, *Annales de Domingo Francisco de San Anton Muñoz Chimalpahin Quauhtlehuanitzin*, 6e et 7e relations, Paris, 1899, p. 177.

malpain ait trouvé dans ses sources pictographiques l'indication du jour *4 acatl*. Il est plus vraisemblable qu'il y ait trouvé l'indication du mois *Toxcatl*, et qu'il ait voulu transcrire cette donnée, en indiquant le jour auquel la fête s'est accomplie. Ce procédé n'a rien d'extraordinaire chez les historiens qui commentent des documents pictographiques. Seulement, Chimalpain s'est trompé dans l'identification du jour, en partant de l'idée fausse que l'année commençait au mois d'*Atlcaualo*.

Nous trouvons aussi une allusion au mois initial de l'année mexicaine dans le précieux document de la collection Humboldt dont nous parlions plus haut. La série des quatre fêtes annuelles, qui s'étend sur dix-neuf années, commence par *Etzalqualiztli*, c'est-à-dire celle qui tombe au deuxième mois, si l'on commence l'année au premier *Toxcatl*. Si l'année mexicaine avait commencé par *Atlcauao* ou par *Tlacaxipeualiztli*, il n'est pas probable que cette dernière fête eût figuré en quatrième lieu. Mais l'historien Sahagun nous fournit une preuve plus convaincante que l'année mexicaine commence plus tard qu'on ne l'a admis jusqu'ici. Au livre XII, ch. 3, il rapporte que Cortès arriva sur les côtes du Mexique vers la fin de l'année *13 Tochtli*. Or l'arrivée de Cortès se place vers le milieu d'avril. Ce texte ne peut se comprendre que si l'on admet que le passage de *13 Tochtli* à *1 Acatl* a lieu au mois de *Toxcatl* [1]. Vu l'importance de ce texte, je tiens à le transcrire en nahuatl. M. Seler l'a copié, il y a quelques années, du manuscrit de Madrid ; il l'a cité dans un de ses cours sur l'histoire de la conquête, et il a eu l'extrême obligeance de mettre sa copie à ma disposition : « Auh niman ie mocuepa in xiuitl ie imonamicioc in matlactli omei Tochtli : auh ie tlamiznequi ie zonquizian in xiuitl omei Tochtli in quiçaco in ienoceppa ittoque [« et là-dessus déjà retourne l'année, à l'époque où déjà se rencontre 13 Lapin : et déjà est sur le point de se terminer, c'est déjà le moment où prend fin l'année 13 Lapin, alors ils arrivent, alors ils sont vus de nouveau. »]

1. Dans sa traduction du texte de Sahagun, p. 799, Rémi Siméon dit en note que ce texte est confus. Il serait exact pour l'arrivée de Grijalva mais ne pourrait se comprendre pour l'arrivée de Cortès qui arriva en 1519. On voit au contraire que ce texte est très net et très précis. Il prouve simplement que l'année *1 Acatl* ne coïncide pas entièrement avec l'année 1519, mais qu'elle commence en mai 1519 pour finir en mai 1520. Ce passage, comme une foule d'autres, montre que la publication critique du texte nahuatl de Sahagun répondrait à un réel besoin des études mexicaines.

Il est une question connexe de celle de la succession des mois, c'est celle de la place des *5 nemontemi* qui n'appartiennent à aucun mois. Ici les mexicanistes sont d'accord pour placer ces jours immédiatement avant le commencement de l'année nouvelle. Mais cet accord n'ést qu'apparent, puisque ces jours se placent, tantôt avant *Atlcaualo*, tantôt avant *Tlacaxipeualiztli*, suivant le mois qu'on considère comme initial. Nous avons établi avec M. Seler que le premier mois de l'année mexicaine est *Toxcatl*. Faut-il en conclure que les *nemontemi* précédaient immédiatement le premier jour de ce mois? Pas nécessairement. Si les *nemontemi* avaient occupé cette place, il est évident qu'ils auraient contribué à mettre en relief le premier jour de l'an et, dans ces conditions, on ne comprendrait pas qu'aucun auteur ancien ne parle de *Toxcatl* comme mois initial de l'année, ni des *nemontemi* comme le précédant immédiatement. Il me paraît bien plus vraisemblable d'admettre que la place des *nemontemi* était déterminée par le *Tonalamatl*, plutôt que par les fêtes liturgiques de l'année. Je me suis livré sur ce point à quelques expériences, et le schéma de l'année mexicaine qui me plaît le plus est celui qui place les *nemontemi* immédiatement avant le jour *1 cipactli* dans une année *1 Acatl*, immédiatement avant le jour *2 miquiztli* dans une année *2 Tecpatl*, avant le jour *3 oçomàtli* dans une année *3 Calli*, avant le jour *4 cozcaquauhtli* dans une année *4 Tochtli*, etc. De cette façon, les *nemontemi* tomberaient régulièrement les 204, 205, 206, 207 et 208es jours de l'année, immédiatement après le 3e jour de *Panquetzaliztli*. A titre de curiosité, je donne, page suivante, un schéma.

Ma construction aurait l'avantage d'expliquer l'incertitude qui régnait au sujet du commencement de l'année. Le premier jour de l'an n'est pas mis en vedette, parce que certains mois de l'année *1 Acatl* commencent par *acatl* et d'autres par *tecpatl*, certains mois de *2 Tecpatl* commencent par *tecpatl* et d'autres par *calli*. De plus, elle expliquerait comment certains auteurs ont pu considérer les jours *cipactli*, *miquiztli*, *oçomàtli* et *cozcaquauhtli*, respectivement, comme jours initiaux des années *Acatl*, *Tecpatl*, *Calli* et *Tochtli*. Mais, je le confesse volontiers, je n'ai trouvé jusqu'ici aucun fait positif qui me permette d'imposer mon schéma avec quelque chance de succès. Je constate donc que sur ce point notre ignorance est absolue. Au point de vue synchronologique, cela ne nous gêne pas

beaucoup ; mais, pour le déchiffrement des pictographies, il importerait que nous puissions avec quelque sûreté combiner les signes diurnaux d'une année quelconque et le « señor de la noche », avec lequel les prêtres et les devins les mettaient en rapport. A cette condition, il nous serait peut-être possible de pénétrer quelquefois le

	Toxcatl	Etzalqualiztli	Tecuilhuitontli	Ueitecuilhuitl	Miccailhuitzintli	Ueimiccailhuitl	Ochpaniztli	Teotleco	Tepeilhuitl	Quecholli	Panquetzaliztli	Atemoztli	Tititl	Itzcalli	Atlcaualo	Tlacaxipeualiztli	Toçoztontli	Ueitoçoztli	Toxcatl
XIII	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6								
XIV	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7								
XV	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8								
XVI	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	**9**								
XVII	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	**10**								
XVIII	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	**11**	5	12	6	13	7	1	8	2
XIX	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	**12**	6	13	7	1	8	2	9	
XX	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	**13**	7	1	8	2	9	3	10	
I	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	
II	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	
III	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	
IV	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	
V	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	
VI	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	
VII	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	
VIII	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	
IX	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	
X	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	
XI	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	
XII	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	
XIII											13	7	1	8	2	9	3	10	
XIV											1	8	2	9	3	10	4	11	
XV											2	9	3	10	4	11	5	12	
XVI											3	10	4	11	5	12	6	13	
XVII											4	11	5	12	6	13	7	1	

profond mystère qui enveloppe les dates combinées d'années et de jours que nous trouvons dans le *Codex Vindobonensis*, dans le *Codex Nuttall*, dans le *Codex Bodleianus*, etc.

III

Avant d'aborder la question la plus importante au point de vue historique, celle de la concordance du calendrier mexicain avec le calendrier européen, il convient d'examiner les rapports de l'année mexicaine avec l'année solaire réelle. Composée de 365 jours, elle était plus courte de quelques heures que l'année solaire, et nous ne

doutons pas que les anciens Mexicains, en bons astronomes et en bons mathématiciens qu'ils étaient, ne se soient aperçus du désaccord qui résulte de ce fait entre leur année et l'année solaire. Mais il importe surtout de savoir s'ils ont fait quelque chose pour réparer ce désaccord. A cette question, différents auteurs ont répondu de façon différente.

Motolinia dit expressément que les anciens Mexicains ne connaissaient pas l'intercalation et qu'il se produit un glissement lent mais continu de leur année sur l'année solaire [1]. Torquemada, ainsi que l'auteur de la *Cronica de la S. Provincia del santisimo nombre de Jesus de Guatemala* (de l'année 1683), est du même avis [2]. Sahagun, auquel nous devons nos renseignements les plus précieux sur les anciennes civilisations du Mexique, dit que les Mexicains intercalaient un jour tous les quatre ans. M. Seler pense que c'est là une hypothèse personnelle de l'auteur [3]., Mme Zelia Nuttall s'appuyant sur l'appendice du livre quatrième, conteste l'interprétation de M. Seler [4]. Cet appendice constitue une polémique contre un auteur anonyme qui avait écrit sur le calendrier. L'auteur anonyme avait prétendu que l'année bissextile échappa aux Mexicains et Sahagun dit que c'est faux, « parce que ce qui s'appelait chez eux le calendrier véritable comptait trois cent soixante-cinq jours et trois cent soixante-six tous les quatre ans, le jour additionnel servant à une fête périodique » [5]. Je ferai remarquer que tout cet appendice repose moins sur des informations prises auprès des Indiens que sur des opinions personnelles de Sahagun. C'est une des parties les plus faibles de l'importante œuvre encyclopédique du P. Sahagun. Elle nous révèle que, malgré ses recherches méthodiques, le bon missionnaire ne s'était pas fait une idée exacte des rapports qui existent entre le *Tonalamatl* et le calendrier solaire. Il les consi-

1. L. Garcia Pimentel, *Memoriales de Fray Toribio de Motolinia*. Mexico, 1903, p. 36.
2. Ed. Seler, « Die Korrekturen der Jahreslänge »... *Zeitschrift für Ethnologie*, 1903, I, p. 28.
3. Ed. Seler, *Ibid.*, p. 27.
4. Zelia Nuttall, « The periodical adjustments of the ancient Mexican Calendar », dans : *American Anthropologist*, vol. VI, nº 4, 1904, p. 487.
5. *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, trad. Jourdanet, Paris, Masson, 1880, p. 287.

dère comme deux choses essentiellement différentes, condamne le premier comme une invention diabolique et semble ne pas s'être aperçu qu'en réalité le *Xippoualli* ne s'est jamais compté qu'à l'aide du *Tonalamatl*. Bref, nous persistons à croire que les œuvres de Sahagun ne permettent pas de conclure que les anciens Mexicains aient corrigé leur année de 365 jours par des intercalations périodiques quelconques.

Au xvie siècle, il existait donc deux théories sur la question de l'intercalation : la première la niait catégoriquement, la deuxième l'affirmait. Les premiers avaient raison, en disant que les anciens Mexicains, avant leur contact avec les Européens, n'avaient pas senti le besoin de mettre par l'intercalation d'un jour tous les quatre ans leur année d'accord avec l'année Julienne ; les deuxièmes n'avaient pas tort en affirmant que, depuis une certaine époque, l'intercalation bissextile se pratiquait. En effet, aussitôt après la conquête, un certain nombre de missionnaires ont pensé qu'il fallait conserver aux indigènes leur comput national et que, pour ce faire, il était nécessaire d'intercaler tous les quatre ans un jour et de pratiquer cette intercalation au mois de février dans les années *Tecpatl*, c'est-à-dire dans les années où l'intercalation a lieu dans le calendrier julien.

Ce fait nous est prouvé par le texte suivant : « De manera que sobre esta figura se haràn dos dias con el numero que le cupiere, como se hacen dos dias la segunda. Haciendose asi nunca mas terna confusion como hasta aqui han tenido por la falta del bisexto [1]. » Dans la première moitié du xvie siècle un grand nombre de calendriers ont été composés dans le but évident de mettre l'année mexicaine d'accord avec l'année Julienne. Mendieta [2] parle d'un de ces calendriers, rédigé sous la forme d'une roue : « Este calendario sacò cierto religioso en rueda con mucha curiosidad y subtileza, *conformandolo con la cuenta de nuestro calendario*, y era cosa bien de ver : yo lo vi y tuve en mi poder en una tabla mas hà de cuarenta años en el convento de Tlaxcala. Mas porque era cosa

1. Ce texte est publié dans les *Memoriales de Motolinia* à la page 53. Il provient selon toute vraisemblance du même auteur que la roue figurée à la suite de cet important document.

2. *Historia Ecclesiastica Indiana*, éd. J. Garcia Icazbalceta. Mexico, 1870. Livre II, ch. 15, p. 98.

peligrosa que anduviese entre los Indios, trayendoles à la memoria las cosas de su infidelidad y idolatria antigua (porque en cada dia tenian su fiesta y idolo á quien la hacian con sus ritos y ceremonias), por tanto, con mucha razon fué mandado que el tal calendario se extirpase del todo, y no pareciese, como el dia de hoy no parece, ni hay memoria de èl. Aunque es verdad que algunos Indios viejos y otros curiosos tienen aun al presente en la memoria los dichos meses y sus nombres, y los han pintado en algunas partes, y en particular en la porteria del convento de Coatlinchan. » Ce passage de Mendieta fait allusion à un calendrier conçu sous forme d'une roue, analogue à celui qui se trouve publié à la suite des *Memoriales de Motolinia* et à celui publié par Valadès dans sa *Rhetorica*. Ces deux derniers calendriers peuvent remonter, comme nous le montrerons plus loin, le premier aux années 1528-1532 et le deuxième aux années 1532-1536.

Vers cette époque, nous pouvons placer de multiples tentatives synchronologiques et l'introduction d'une intercalation tous les quatre ans. L'intercalation ne fut acceptée que par les Indiens hispanisés, tandis que les autres continuèrent à compter suivant leurs vieux usages ; de plus, les Indiens hispanisés eux-mêmes n'ont pas toujours pu se mettre d'accord sur la méthode d'intercalation et de cet ensemble de faits est née l'extrême difficulté que nous éprouvons quand nous voulons étudier le calendrier mexicain à l'aide des documents du xvie siècle.

Le xviie engendra de nouvelles théories. J. de la Serna [1] ne crut pas à l'intercalation de tous les quatre ans et imagina que les anciens Mexicains attendaient la fin de leur cycle de 52 ans pour rétablir l'équilibre entre leur année et l'année solaire réelle. Telle est aussi la théorie de Siguenza y Gongora dont nous ne possédons malheureusement plus les œuvres, de Clavigero et d'un grand nombre d'autres mexicanistes. L'intercalation de 13 jours tous les 52 ans donne le même résultat que celle d'un jour tous les 4 ans, c'est-à-dire qu'au bout de 1.040 ans, on a intercalé un certain nombre de jours en trop.

Le célèbre Leon y Gama, pour arriver à une exactitude plus

1. « Manual de los Ministros de Indias ». *Anales del museo nacional de Mexico*, t. VI, 1900, p. 323.

grande, voulut que l'intercalation ait été de 13 jours au bout d'un cycle ordinaire et de 12 jours au bout d'un grand cycle. De cette façon, on eût intercalé 250 jours dans l'espace de 1.040 ans. Ceci non plus ne représente pas la plus grande exactitude. Aussi Fabrega et Humboldt, s'appuyant à tort sur un passage du *Codex Borgia*, admettent l'intercalation de 13 jours tous les 52 ans, à condition de retrancher 7 jours au bout d'une période de 1.040 ans. Au lieu de 7 jours, M. Orozco y Berra propose de retrancher 8 jours. Mme Zelia Nuttall adopte aussi le système de l'intercalation de 13 jours tous les 52 ans et montre très ingénieusement comment les anciens Mexicains auraient pu développer leur admirable comput et se créer une véritable ère. Mais le grand défaut de tous ces systèmes est de donner libre cours à l'imagination et de ne pas s'en tenir aux faits : ils tiennent plus compte de ce que les anciens Mexicains auraient pu faire que de ce que qu'ils ont fait en réalité.

Jusqu'ici aucun renseignement positif n'atteste que les anciens Mexicains aient distingué entre eux leurs différents cycles et se soient créé une ère. Les documents pictographiques, autant que la connaissance que nous en avons nous permet de l'affirmer, ne portent aucune trace d'une intercalation de 13 jours qui aurait précédé la cérémonie du renouvellement du feu. Dans son étude sur les documents de la collection Humboldt à Berlin [1], M. Seler aboutit à la conclusion que les anciens Mexicains n'avaient pas connu l'intercalation. En effet la date que la conférence des Indiens convoqués par Sahagun assigna comme jour initial de l'année, tombe 10 jours plus tôt qu'à l'époque de la conquête. C'est précisément le nombre des jours intercalés dans l'intervalle par l'année Julienne. Plus tard, cependant M. Seler émit lui aussi une hypothèse d'intercalation [2] ; d'après lui, l'intercalation serait de 10 jours après une période de 42 ans. Cette hypothèse s'appuie sur l'étude comparative et l'interprétation de certains documents pictographiques ; mais elle ne résiste malheureusement pas à une critique rigoureuse. Sur les feuilles 26-29 du *Codex Fejérvary-Mayer*,

1. « Die mexikanischen Bilderhandschriften Alexander von Humboldt's in der Kgl. Bibl. zu Berlin ». Berlin, 1893. Voir *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 181.

2. Ed. Seler, « Die Korrekturen der Jahreslänge und der Länge der Venusperiode in den mexikanischen Bilderschriften ». *Zeitschrift für Ethnologie*, 1903, Heft I, p. 27-49.

M. Seler crut trouver l'indication d'une période de 59 jours ; ces 59 jours multipliés par 260 jours produisent 42 ans plus 10 jours. Les feuiles 26-29 du *Codex Fejervary* semblent donc indiquer une période de temps de 42 ans au bout de laquelle les anciens Mexicains pratiquaient une intercalation de 10 jours. Cette intercalation serait indiquée également dans des passages parallèles du même *Codex Fejervary-Mayer*, du *Codice di Bologna* et sur les feuilles 49-52 du *Codex Borgia*. Dans le *Codex Nuttall*, il faudrait lire une correction de l'année solaire au bout d'une période de 82 ans et une correction des périodes vénusiennes au bout de 88 ans.

Nous croyons que les feuilles 26-29 du *Codex Fèjérvary. Mayer*, qui forment la base de l'argumentation de M. Seler, permettent une interprétation différente de celle du savant professeur de mexicanisme. Pour obtenir la période de 59 jours, il est obligé de combiner successivement avec les signes *cipactli*, *acatl*, *couatl*, *olin*, *atl* les disques en couleurs qui se trouvent sur la partie inférieure des dites feuilles, en ayant soin d'insérer à chaque feuille un signe qui ne se trouve nulle part indiqué. En réalité, les disques sont au nombre de 51 ; pour obtenir le nombre 59, il faut donc y ajouter un des 5 signes susmentionnés, et 7 autres signes. Les 5 séries, qu'on forme ainsi, et qui sont dominées par les signes de la f. 26, ont l'inconvénient de ne pas s'enchaîner entre elles. La série commençant par *cipactli* ne se raccorde pas à celle commençant par *acatl*, pas plus que cette dernière à celle commençant par *couatl*. Nous préférons voir dans les représentations des feuilles indiquées plus haut, non pas une série de 59 jours, mais un *Tonalamatl* abrégé, divisé en 5 séries de 52 jours. Les signes *cipactli*, *acatl*, *couatl*, *olin*, *atl*, sont respectivement les signes initiaux de ces séries. Si l'on combine le signe *cipactli* avec le nombre 1, et que l'on compte un signe sur chacun des disques en couleurs, on retournera au bout de 52 jours au signe *acatl*, combiné avec le nombre 1, etc. On obtient ainsi le schéma suivant [1]. Ce n'est

1. 1	8	13	6	2	10	7
Cipactli	Tochtli	Acatl	Quiavitl	Tochtli	Cozcaquauhtli	Miquiztli
Acatl	Xochitl	Couatl	Oçomàtli	Xochitl	Tochtlti	Tecpatl
Couatl	Malinalli	Olin	Calli	Malinalli	Xochitl	Itzcuintli
Olin	Cuetzpalin	Atl	Quauhtli	Cuetzpalin	Malinalli	Èècatl
Atl	Cozcaquauht	Cipactli	Maçatl	Cozcaquauhtli	Cuetzpalin	Ocelotl

pas le moment ici de nous étendre sur le symbolisme des figures qui accompagnent les divisions de ce *Tonalamatl* et qui sont jusqu'ici très énigmatiques ; mais nous croyons pouvoir dire avec certitude que ces feuilles sont une représentation abrégée ou simplifiée, si l'on veut, du *Tonalamatl*.

Je tiens à faire remarquer aussi que la période de 82 ans que M. Seler croit reconnaître sur les premières feuilles du *Codex Nuttall*, ne répond en aucune façon à la période de 42 ans, mais permettrait de supposer plutôt une période de 41 ans. De plus, les figures représentées dans le *Codex Nuttall* sont encore tout enveloppées de mystère. Je vais donc me permettre quelques observations au sujet de l'interprétation des feuilles 1-3 tentée par M. Seler. La répétition sur la première feuille des signes *1 Acatl*, *1 cipactli* et *7 Tecpatl-1 olin* n'est pas, à mon sens, suffisamment motivée. Dans toute cette période de 82 ans, 4 ans seulement sont indiqués : *1 Acatl*, *7 Tecpatl*, *3 Acatl*, *5 Calli*. Pour obtenir une série continue, on est obligé d'admettre que les deux dernières années appartiennent à un deuxième cycle ; il faut donc leur ajouter 52 ans. Cette addition de 52 ans nous laisserait moins sceptique si la série des années était plus nombreuse. Comme il n'y a que deux ans appartenant au deuxième cycle, il se peut très bien que ce soit par un simple hasard qu'ils forment une série continue au moyen de l'insertion d'un cycle de 52 ans. D'ailleurs ces deux années *3 Acatl*, *5 Calli* reviennent combinées avec des jours différents. Cela ne permet-il pas de supposer que le peintre a voulu exprimer autre chose qu'une période de 82 ans [1] ? Quant à la correction de la période Vénusienne, elle est indiquée, chose assez bizarre, comme devant s'accomplir après 88 ans + 361 jours, et pour obtenir cette période il faut lire la feuille 4 dans une autre direction que les feuilles 1-3.

Nous persistons à croire que, jusqu'ici, aucun renseignement positif ne prouve que les anciens Mexicains aient corrigé la durée de leur année. Comme ils comptaient simultanément le cours du soleil et de la planète Vénus, toute correction aurait même abouti à com-

1. La date *5 Calli*, *7 couatl* peut signifier aussi bien le 263e jour que le 3e jour de cette année.

pliquer outre mesure leur système chronologique. En effet, s'ils intercalaient, ils ne comptaient pas les jours intercalaires. Car, s'ils les avaient comptés, leur année n'aurait pas pu garder le même jour initial et ce fait serait d'une portée trop grande pour que nous n'en trouvions pas de traces dans les manuscrits pictographiques. S'ils intercalaient des jours sans les compter, il s'établissait un comput solaire différent du comput vénusien. Supposons que le dernier signe diurnal de la dernière année du cycle (*1 Tochtli*, *1 malinalli*) s'applique à chacun des 13 jours intercalaires qui le suivent, le premier jour de l'année *ome Àcatl* devra s'appeler *ome miquiztli* dans le comput vénusien. A partir de ce moment, chaque jour aura un nom différent dans le calendrier solaire et dans le calendrier de la planète Vénus et, au moment où il faudra corriger ce dernier calendrier, l'harmonie sera brisée encore davantage. Rien n'atteste que les anciens Mexicains aient compliqué de cette façon leur calendrier et il est bien plus raisonnable d'admettre qu'ils se sont contentés de fixer dans leurs pictographies les rapports réels existant à un moment déterminé entre le cours des corps célestes.

Nous nous sommes arrêté plus longuement sur la question de l'intercalation. Elle est d'une grande importance non seulement pour la synchronologie, mais aussi pour l'interprétation des cérémonies qui s'accomplissent aux différentes fêtes. S'il est vrai que les Mexicains ne pratiquaient pas l'intercalation, leurs fêtes se déplaçaient continuellement par rapport au cours apparent du soleil. Ainsi telle fête qui, du temps de la conquête, se célébrait à l'équinoxe du printemps se serait célébrée vers le solstice d'été quatre siècles plus tôt, à moins que le calendrier n'ait été remanié dans l'intervalle. Dans ces conditions, il n'est évidemment pas permis de chercher dans le caractère de la saison où elles se célèbrent, l'explication de toutes les cérémonies qui accompagnent les fêtes.

Nous arrivons à la synchronologie. La concordance des années mexicaines avec les années européennes ne nous occupera pas lontemps. Il existe cependant à son sujet quelques divergences parmi les anciens auteurs. Les interprètes du *Codex Mendoza* se sont trompés sur l'identification de la date *2 Calli* indiquée dans ce Codex comme l'année de la fondation de Mexico-Tenochtitlan.

Siguenza y Gongora [1] identifie l'année 1520 avec *1 Acatl*, alors qu'en réalité *1 Acatl* s'étend de mai 1519 au mois de mai 1520. D'après le calendrier toltèque de Boturini [2], l'année 1520 répondrait à l'année *12 Acatl* du calendrier indien. Mais cette question semble définitivement résolue. Aujourd'hui on est d'accord pour identifier l'année 1519 avec l'année indienne, *ce Acatl*.

L'identification des jours du calendrier mexicain avec ceux de notre calendrier donne lieu à des difficultés plus sérieuses. Celles-ci résultent en partie de l'incertitude qui a régné sur le jour initial, sur le mois initial de l'année ainsi que sur l'intercalation. Je ne parle pas des différences locales qui peuvent avoir existé. La correction Grégorienne qui rétablit l'équilibre entre l'année européenne et l'année solaire réelle, ne contribue pas à simplifier la concordance du calendrier mexicain avec notre calendrier. Les plus grandes divergences sont nées peut-être du fait que la plupart des historiens ont interprété à leur façon les dates qu'ils trouvaient indiquées dans leurs sources.

La date qui présente le plus de garanties pour les études synchronologiques est celle de la prise de Mexico. Les auteurs Espagnols sont ici d'une grande précision et placent cet événement mémorable le 13 août de l'année 1521, tandis que les auteurs indigènes lui assignent le jour *1 couatl* de l'année *3 Calli*. Leon y Gama semble avoir songé à prendre cette date comme base de ses études ; mais ne parvenant pas à l'expliquer, il lui a cherché un sens métaphorique. D'après lui, le jour *1 couatl* désigne simplement un jour néfaste. En effet, dans le système de calendrier dont il est l'auteur, *1 couatl*, 105e jour du *Tonalamatl*, est toujours le dernier des *5 nemontemi* et par conséquent funeste. Il cite à ce propos le passage suivant de Cristobal del Castillo [3] « : Ca iniquac tzonquiz in necaliliztli in moman in chimalli ; izceuh in teoatl tlachinolli, inic poliuhque in Tenuchca Tlatilolca. Auh ca huel iquac in oncalac tonatiuh yehuatl izcemilhui-tonalpohualli ca yehuatl iz ce cohuatl iniquechol atl, oncan tlatoa in Huei Tlalloc moncahuia yaomalinal-

1. Voir Vetancurt, *Teatro Mexicano*, 2e partie, tome II, chap. 7, pp. 66-68.
2. Bustamante, *Historia de las conquistas de Hernando Cortès*, écrite par Gomara et traduite en mexicain par Chimalpain. I, p. 193-211.
3. Gama, *Descripcion historica y cronologica de las dos piedras*... Mexico, 1792, p. 83-84, note v.

tezahuitl. Auh inipan initlapohuallo in xiuhtlapohualli ca yei Calli in xihuitl. » [« Lorsque prit fin la bataille, alors on reposa le bouclier, la guerre se refroidit ; sur cela furent vaincus les Mexicains, les Tlatelolcans. Et c'était exactement lorsque le soleil descendit à l'Occident dans leur compte des jours le signe un serpent dont le *quecholli* (c.-a.-d. le « señor de la noche [1] ») est Chalchiuhtlicue ; alors parla le grand-prêtre de Tlaloc : il s'arrête le mauvais présage de la guerre. Et dans leur compte des années, c'était l'année *trois Maison.* »]

Ce passage indique que le jour *ce couatl* avait comme *señor de la noche*, *Chalchiuhtlicue* qui s'appelle aussi simplement *atl* Gama en fut d'abord quelque peu embarrassé, puisqu'il savait que les *nemontemi* étaient dépourvus de toute figure augurale. Mais il trouva, pour ce fait, encore une explication métaphorique et y vit une simple allusion à la pluie qui tomba ce jour. Ces interprétations nous paraissent inadmissibles. Le grand historien Orozco y Berra, pour expliquer la date *1 couatl*, imagine une année *3 Calli* commençant au mois d'*Itzcalli* par le jour *2 oçomotli*. Pour que le jour *1 couatl* soit déterminé par Chalchiuhtlicue il combine le jour initial de son année avec la figure *Xiuhtecutli*. Cela nous paraît purement arbitraire ; car, dans le *Tonalamatl* théorique, ce jour est accompagné de *Tlaloc*. Orozco y Berra prétend en outre, contrairement à notre interprétation des feuilles 21-22 du *Codex Borbonicus*, que la combinaison des *señores de la noche* avec les signes diurnaux est la même pour toutes les années indistinctement.

Mme Zelia Nuttall identifie le 13 août 1521 avec le jour *1 couatl*, 15e du mois de *Tlaxochimaco* d'une année *3 Calli* dont le jour initial serait *3 oçomotli* = 1er de *Tlacaxipeualiztli*, 11 mars du calendrier Julien. Cette synchronologie a l'avantage de s'accorder avec l'historien Chimalpain [2] qui place la prise de Mexico au mois de *Tlaxochimaco* (*miccailhuitzintli*) ; mais elle a l'inconvénient de ne pas tenir compte de l'indication de Cristobal del Castillo qui

1. Leon y Gama (*Descripcion historica y cronologica*... p. 34) dit : « Hacian los Indios tanto aprecio de los nueve acompañados, que les daban, por autonomasia, el titulo de quecholli, nombre de un pajaro de rica y hermosa pluma... »

2. R. Siméon, *Annales de D. F. de S. Anton Muñon Chimalpahin.* — Bibliothèque linguistique américaine, XII. Paris. Maisonneuve, 1889, p. 194.

veut que *1 couatl* soit déterminé par *Chalchiuhtlicue*, et l'inconvénient plus grave, selon nous, de considérer les années *Acatl* comme commençant par *cipactli* et comme renfermant, du 53e jour jusqu'au 313e, une année liturgique qui commencerait par *acatl*.

Le système synchronologique de M. Seler repose sur une étude systématique de l'histoire de Sahagun, confrontée selon les règles d'une bonne critique avec les données des autres historiens [1]. Dans ce système, le 13 août de l'année 1521 répond au jour *1 couatl*, 3e du mois de *Xocouetzi* (*Uei miccailhuitl*), et l'année *3 Calli* dont le jour initial porte le même signe, commence au 1er *Toxcatl* qui équivaut au 3 mai. On pourrait objecter à cette synchronologie de ne pas tenir compte de l'indication de Chimalpain qui place la date de la prise de Mexico un mois plus tôt, au mois de *Tlaxochimaco*. Mais il est très probable que Chimalpain n'a pas pris cette indication dans ses sources ; il aura plutôt calculé lui-même le mois dans lequel cet événement devait avoir eu lieu. Dans ce calcul il sera parti d'un système de calendrier analogue à celui du *Codex Magliabecchi*, *du Codex Vaticanus A*, d'Ixtlilxochitl, etc. Il a ainsi posé en principe que le premier jour de *Tlacaxipeualiztli* doit se placer vers le 20 mars et que le 13 août ne peut tomber qu'au mois de *Tlaxochimaco*. L'indication du mois complétant celle du signe diurnal *1 couatl* n'est d'ailleurs pas superflue ; car ce signe apparaît deux fois dans une année *3 Calli*. Cristobal del Castillo a senti, lui aussi, le besoin de distinguer le jour *1 couatl* de son homonyme et il le fait en indiquant le *señor de la noche* qui le détermine. Cette indication : « *1 couatl dont la figure déterminante est Chalchiuhtlicue* » nous paraît importante. Elle prouve en effet que l'année commençait au jour *3 calli* (c'est-à-dire au 1er jour de *Toxcatl*) et pas avant. En effet, si nous la faisions remonter de 3 jours plus haut, nous arriverions au jour initial du *Tonalamatl*, *1 cipactli*. Or, ce jour, comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer, entraîne fatalement un désaccord entre la série des treizaines et des neuvaines. Si donc *1 couatl* est combiné avec *Chalchiuhtlicue*, la figure qui lui revient, de par le *Tonalamatl* théorique, c'est que le jour initial (*3 calli*) de l'année *3 Calli* a rétabli l'équilibre entre les treizaines et les neuvaines, conformément aux indications des f. 21-22 du *Codex Borbonicus*.

1. Seler, *Gesammelte Abhandlungen*, I, p. 177-183.

Il me reste à dire un mot de la synchronologie des anciens historiens du Mexique. Pour simplifier cet exposé, je tâcherai de les ranger en groupes et de rattacher leurs systèmes, autant que cela m'est possible, aux années pour lesquelles il sont exacts, en supposant que les différences proviennent de l'absence d'intercalation [1]. La liste ci-dessous indique la concordance du 1er jour de *Toxcatl* avec l'année européenne, dans la période de temps qui suit la conquête :

1520-1524 — 3 mai
1524-1528 — 2 mai
a) 1528-1532 — 1er mai
b) 1532-1536 — 30 avril
1536-1540 — 29 avril
1540-1544 — 28 avril
1544-1548 — 27 avril
c) 1548-1552 — 26 avril
1552-1556 — 25 avril
1556-1560 — 24 avril
d) 1560-1564 — 23 avril
1564-1568 — 22 avril
e) 1568-1572 — 21 avril

Le calendrier publié à la suite des *Memoriales de Motolinia*, publiés par M. L. Garcia Pimentel et dont nous avons parlé plus haut, se vérifie pour les années 1528-1532. Il est daté cependant de 1549 ; mais l'auteur a soin d'indiquer que l'intercalation se fait dans chaque année *Tecpatl*, au mois de février. Ce serait entre 1528 et 1532 que cette méthode d'intercalation aurait été introduite pour maintenir le calendrier de cette époque en équilibre avec l'année européenne. L'identification de ce calendrier avec celui des années 1528-1532, suppose que le mois initial de cette année soit *Tititl*. Le motif de ce choix est très clair. En ces années, il se trouvait précisément que le premier jour du mois de

1. Ce groupement des systèmes chronologiques n'a qu'un caractère provisoire. Bien d'autres causes ont pu produire la différence que nous y trouvons. Il est probable, par exemple, que quelques-uns de ces systèmes sont nés de tentatives malheureuses de concordance entre certaines dates.

Tititl coïncidait avec la nouvelle année européenne, et il n'en fallait pas davantage pour avancer que l'année indienne commençait par ce mois. Si l'on place *Tititl* comme mois initial, *Toxcatl* vient en septième lieu et commence le 1er mai.

A ce groupe que nous avons désigné par la lettre *a*, nous rattachons le calendrier de Durán, celui du *Codex Ixtlilxochitl*, du *Codex Magliabecchi* et celui du *Codex 1576 d'Aubin*. Le *Codex Ixtillxochitl* et le *Codex Magliabecchi* disent expressément que la fête de *Tlacaxipeualiztli* se célébrait le 21 mars ; de cette façon, *Toxcatl* tombe le 20 mai. Mais les fêtes se célébraient à la fin de la période de 20 jours, de sorte qu'en réalité, d'après l'indication de ces codices, le mois *Toxcatl* commence le 1er mai. On conçoit très bien que certains historiens aient confondu le jour initial du mois avec le jour de la fête proprement dite et qu'ils se soient constitué un calendrier où les mois tombent dix-neuf jours plus tard que dans la réalité.

Le *Codex 1576 d'Aubin* offre très peu d'éléments dont nous puissions nous servir pour nos études synchronologiques. En nous appuyant sur la date qu'il assigne à la première entrée des Espagnols à Mexico, nous pouvons rattacher sa chronologie au système des calendriers que nous avons groupés sous le rubrique *a*. En effet, il y est dit ; « In ipan acico castillan tlaca ye cempoualli omacuilli de Noviembre ypan Quecholli, oquiuh matlaquilhuitl tacizque in Quecholli. » [Lorsqu'arrivèrent les Espagnols, c'était le 25 novembre, au mois de Quecholli, et encore dix jours nous serons à la fête de Quecholli [1].] La plupart des historiens sont d'accord pour placer cet événement vers le 10 du mois de *Quecholli* et Bernal Diaz nous apprend qu'il eut lieu le 8 novembre. Comment l'auteur du *Codex Aubin* est-il arrivé à placer ce fait le 25 novembre ? En supposant qu'il ait tenu compte de la rectification de l'année Grégorienne, on ne parvient pas à l'expliquer. Nous croyons que la vérité est plus simple. L'auteur avait un calendrier indiquant que le premier jour de *Atlcaualo* [2] coïncidait avec le 1er mars

1. J.-M.-A.-Aubin, *Histoire de la nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols* (*et au delà 1607*). Paris, Leroux, 1893, p. 82.

2. Nous supposons que le premier mois de l'année soit ici *Atlcaualo* ; cependant l'indication de la page 87 « que Quauhtemoc devint roi aux *nemontemi* de *Quavitleua* » s'expliquerait, aussi bien dans l'hypothèse des *nemontemi* suivant *Quavitleua* que dans celle des *nemontemi* précédant ce mois. Dans le premier cas, nous aurions comme mois initial *Atlcaualo*, dans le second, *Tlacaxipeualiztli*.

[système erroné de synchronologie né probablement de la confusion du jour de la fête proprement dite avec le jour initial du mois]. Trouvant dans les documents indigènes que l'entrée des Espagnols à Mexico eut lieu le *10 Quecholli*, il a cherché l'équivalent de ce jour dans son calendrier et trouvé le 25 novembre. C'est le même procédé que nous avons prêté plus haut à Chimalpain, pour expliquer comment il a pu placer la prise de Mexico au mois de *Tlaxochimaco*.

Dans sa *Rhetorica christiana* [1] Valadès publia sans commentaire un calendrier qui est exact pour les années 1532-1536. Le commencement de l'année est placé au premier jour de *Tlacaxipeualiztli* qui coïncide avec notre 1er mars. De cette façon le mois de *Toxcatl* commence le 30 avril. Il est probable que l'original de ce calendrier remonte aux premiers temps de la conquête. Il répond assez bien au calendrier dont parle Mendieta. Il est conçu sous la forme d'une roue, ou plutôt d'une double roue. Il constitue une tentative de synchronologie et est exécuté avec beaucoup de soin ; de plus, les symboles païens des mois sont remplacés par de simples têtes humaines, ce qui permet de supposer que c'est l'œuvre d'un moine qui essaya de christianiser le calendrier des anciens Mexicains.

Un troisième groupe de calendriers, que nous avons désigné par la lettre *c*, répond aux années 1548-1552. Il comprend les interprètes des codices *Vaticanus A* et *Telleriano Remensis*. *Atlcaualo* y figure en tête de la liste des mois avec la date du 24 février. *Toxcatl* tomberait ainsi le 15 mai. Nous croyons devoir admettre que les interprètes ont confondu le jour initial du mois avec celui de la fête proprement dite. Dans cette hypothèse, le mois de *Toxcatl* commencerait le 26 avril, ce qui est exact pour les années 1548-1552.

Le quatrième groupe (*d*) a comme principal représentant Sahagun. La conférence d'Indiens réunis par lui pour discuter la question synchronologique, déclara que le premier jour d'*Atlcaualo* tombait le 2 février. La discussion eut lieu probablement entre Indiens qui avaient adopté le calendrier modifié sous l'influence européenne, et entre Indiens qui avaient conservé le comput ancien, sans interca-

1. Mexico, 1579, p. 100.

lation. Ce sont ces derniers qui l'emportèrent. Pour eux le mois d'*Atlcaualo* commençait, lors de la conférence, le 2 février, et le mois de *Toxcatl*, le 23 avril. Cela nous permet d'affirmer que la dite conférence eut lieu entre les années 1560 et 1564. A ce groupe appartiennent aussi les calendriers de Torquemada, de Fr. Martin de Leon, de Vetancourt, de Veytia, etc.

Le calendrier de Leon y Gama remonte, au moins dans ses grandes lignes, à Cristobal del Castillo qui mourut, à un âge très avancé, dans les premières années du XVII[e] siècle. Son année commence par *1 cipactli*, coïncidant avec le 9 janvier. Cette coïncidence semble indiquer les années *11 Tecpatl-12 Calli*. L'année présentée comme typique et invariable par Gama se place en 1568-1569. Si l'on admet que les *nemontemi* tombent au mois de *Panquetzaliztli*, le jour *1 cipactli* arrive vers la fin du mois de *Tititl*. Cela n'explique-t-il pas pourquoi le premier mois de l'année de Gama s'appelle au lieu de *Tititl*, tout court, *Tititl-itzcalli ?*

La chronologie d'Ixtlilxochitl mériterait une étude spéciale. Nous devons nous contenter ici de quelques simples remarques. Son calendrier est considéré généralement comme représentant une particularité tezcocane [1]. Cela ne paraît pas impossible *a priori* ; mais, quand on y regarde de près, on a plutôt l'impression de se trouver devant un système particulier créé par l'auteur. Son année commence invariablement au mois de *Tlacaxipeualiztli* et au 20 mars. Le 20 mars porte le signe diurnal de l'année qui commence. D'après cette méthode uniforme, Ixtlilxochitl calcule toutes les dates qu'il trouve mentionnées dans ses sources et commet parfois de petites erreurs de négligence [2]. Déjà Leon y Gama a fait remarquer qu'il tient compte de la rectification Grégorienne. Ce fait étant admis, le calendrier d'Ixtlilxochitl correspond entière-

1. Orozco y Berra, *Historia antigua de Mexico*, t. II, p. 135-136.

2. Dans *Horribles crueldades...* (édition C. Bustamante, Mexico, Valdès, 1829, p. 23), il dit que les Espagnols après un séjour de cinq mois, quittent Tezcuco pour entreprendre les expéditions préparatoires au siège de Mexico : « al onceno dia de su tercer mes llamado huey tezoztli, que quiere decir vigilia mayor y al deceno (lisez doceno) de su semana llamado matlactliomome calli (casa numero 12) que ajustado con nuestro calendario cae comunmente a 10 de mayo.... » Cet événement se place dans l'année 1521. Or les calculs sont faits comme si l'on était encore en 1 *Acatl* = 1519. D'après ces calculs le jour initial de l'année 3 *Calli* serait affecté du signe 1 *acatl* = 21 mars 1521.

ment à celui de l'anonyme cité par J. de la Serna [1]. Celui-ci place le commencement de l'année au 10 mars. Le 10 mars serait le premier jour du mois de *Tlacaxipeualiztli* et aurait en l'année 1519 porté le signe *1 acatl.* C'est de plus, d'après un document cité par Gama, la date de l'arrivée de Cortès à Vera-Cruz. Ce dernier événement constitue pour l'anonyme de Serna le commencement d'une ère nouvelle et se trouve à la base de sa chronologie. Ixtlilxochitl s'est contenté de mettre cette chronologie d'accord avec l'année Grégorienne en identifiant *1 Acatl-1 acátl* avec le 20 mars, au lieu du 10 mars 1519. Or, le document cité par Gama comme plaçant l'arrivée de Cortès à Vera-Cruz au jour *1 acatl* de l'année *1 Acatl* a vraisemblablement été composé par un habitant de Tezcuco. Faut-il y voir la preuve que la chronologie Tezcocane faisait commencer l'année au mois de *Tlacaxipeualiztli*, au 10 mars de l'année Julienne et au 20 mars de l'année Grégorienne? Nous ne le croyons pas. Nous savons en effet que les Mexicains considérèrent l'arrivée de Cortès comme le retour de Quetzalcouatl. Or, Quetzalcouatl avait disparu le jour *1 acatl*, avec promesse formelle de revenir. Nous serions donc très disposé à admettre que l'auteur du document en question a voulu exprimer moins le jour exact de l'arrivée des Espagnols sur les côtes mexicaines qu'une allusion aux croyances mythologiques qui jouèrent un si grand rôle dans la conquête du pays.

1. « Manual de los ministros de Indias ». (*Anales del Museo nacional de Mexico*, VI, 1900, p. 323, 328 et 344).

CINQ ANS D'ÉTUDES ANTHROPOLOGIQUES DANS LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

(1901-1906)

RÉSUMÉ PRÉLIMINAIRE

Par M. le Dr RIVET

Médecin de la Mission géodésique française.

Pour bien comprendre l'anthropologie équatorienne, il est indispensable de connaître avec exactitude, d'une part, la configuration physique de cette région américaine, et, d'autre part, les rares faits certains que l'histoire nous fournit pour la période précolombienne.

La configuration physique du territoire équatorien est des plus caractéristiques. Courant du Nord au Sud, deux énormes chaînes de montagnes parallèles, les Andes, enserrent entre elles un étroit couloir situé à trois mille mètres d'altitude en moyenne, le haut plateau interandin. Ce plateau s'étend presque sans interruption du Sud de la Colombie jusqu'au Pérou où il se prolonge, formant en quelque sorte une route destinée par la nature aux migrations des peuples, et offrant ce curieux spectacle, en pleine zone tropicale, d'une région où la température oscille autour de 15° au-dessus de zéro toute l'année, où le climat est sain et où de grandes plaines, facilement cultivables, donnaient aux peuples primitifs de pasteurs et d'agriculteurs des ressources de vie suffisantes. De chaque côté, la Cordillère, avec ses pics neigeux de cinq et de six mille mètres, reliés entre eux par de vastes solitudes mornes, froides et humides, les « paramos », déserts où ne pousse qu'une herbe dure et peu nutritive, s'opposait comme une barrière imposante aux idées d'expansion pacifique ou aux rêves de conquête, soit vers les

régions plus riches du versant amazonien, soit vers celles des côtes du Grand Océan.

Certes, cette double barrière n'est pas continue : des rivières, nées dans le plateau interandin même, ont créé, soit dans la Cordillère orientale, soit dans la Cordillère occidentale, des brèches qui, sur la carte, paraissent des voies d'accès tout indiquées. Mais dans ces vallées profondes, le climat tropical fait brusquement irruption, plus terrible, plus meurtrier que dans les parties plus basses de l'ouest et de l'est, son domaine normal. Le long des torrents enserrés entre des parois à pic, la chaleur est insupportable ; les fièvres paludéennes, la dysenterie règnent à l'état endémique, frappant avec plus de force les individus habitués au climat égal et doux de la Sierra. Les « Quebradas », sablonneuses et brûlées par un soleil impitoyable, n'ont donc servi, sans doute, que très exceptionnellement, de route d'émigration vers l'Océan ou l'Amazonie aux peuples venus du Nord ou du Sud par le couloir interandin. On comprendrait mieux, par contre, qu'elles aient offert un passage à des invasions arrivant du littoral ou des plaines de l'Est vers l'Entre-Sierra.

On se représenterait à tort le haut plateau équatorien comme un chemin ouvert sans obstacles du Nord au Sud. En réalité, les Cordillères s'unissent de temps à autre par des lignes transversales, véritables nœuds qu'il faut franchir par des cols parfois élevés de quatre mille mètres et qui morcèlent la région interandine d'une série de zones distinctes et séparées les unes des autres. Cependant, la route naturelle Nord-Sud en Équateur est le long et étroit couloir qu'enferment et qu'isolent les deux Cordillères.

A l'Ouest et à l'Est, les contreforts des Andes vont rapidement s'abattre vers le Pacifique et vers la vallée amazonienne, en de vastes régions couvertes d'immenses forêts vierges, où la flore et la faune tropicales se révèlent dans toute leur exubérance, régions chaudes et humides, souvent malsaines, mais où le sol est riche et la nature prodigue. De grands fleuves y constituent les seules routes praticables, et vont, à l'Ouest, se perdre dans le Pacifique, à l'Est, conduisent à la grande artère américaine, le Marañon.

En somme, il faut distinguer en Équateur trois zones très nettes :

1° la région interandine ;

2° la région des plaines inclinées qui, de la Cordillère occidentale, aboutissent au Pacifique;

3° la région des plaines abaissées du pied de la Cordillère orientale, vers la vallée amazonienne.

De tout temps, le plateau interandin a été le siège d'une civilisation plus avancée que les deux autres contrées. Encore actuellement, c'est là que se trouvent situées les principales villes équatoriennes, c'est-à-dire du Nord au Sud : Tulcan-Harra, Otavalo, Quito, Latacunga, Ambato, Riobamba, Cuenca et Loja. Au surplus, nous verrons plus loin combien a d'importance la division géographique sur laquelle je viens d'insister.

Après les renseignements fournis par la nature, ceux de l'histoire. Ils sont, malheureusement, peu nombreux et peu certains. Quelques faits, pourtant, semblent hors de doute.

Cent ans avant l'arrivée des Espagnols au Pérou, les territoires actuels de la République de l'Équateur étaient occupés par une série de tribus sans liens étroits les unes avec les autres. On pourrait appeler ces tribus « autochtones », puisqu'elles représentent les premiers habitants de cette contrée dont l'histoire ait conservé les noms. Dans la vallée interandine, les principales étaient : les Quillacuigas, au nord ; les Quitos et les Puruhaes, au centre ; les Cañaris, au sud ; enfin, les Paltas, près de la frontière actuelle du Pérou.

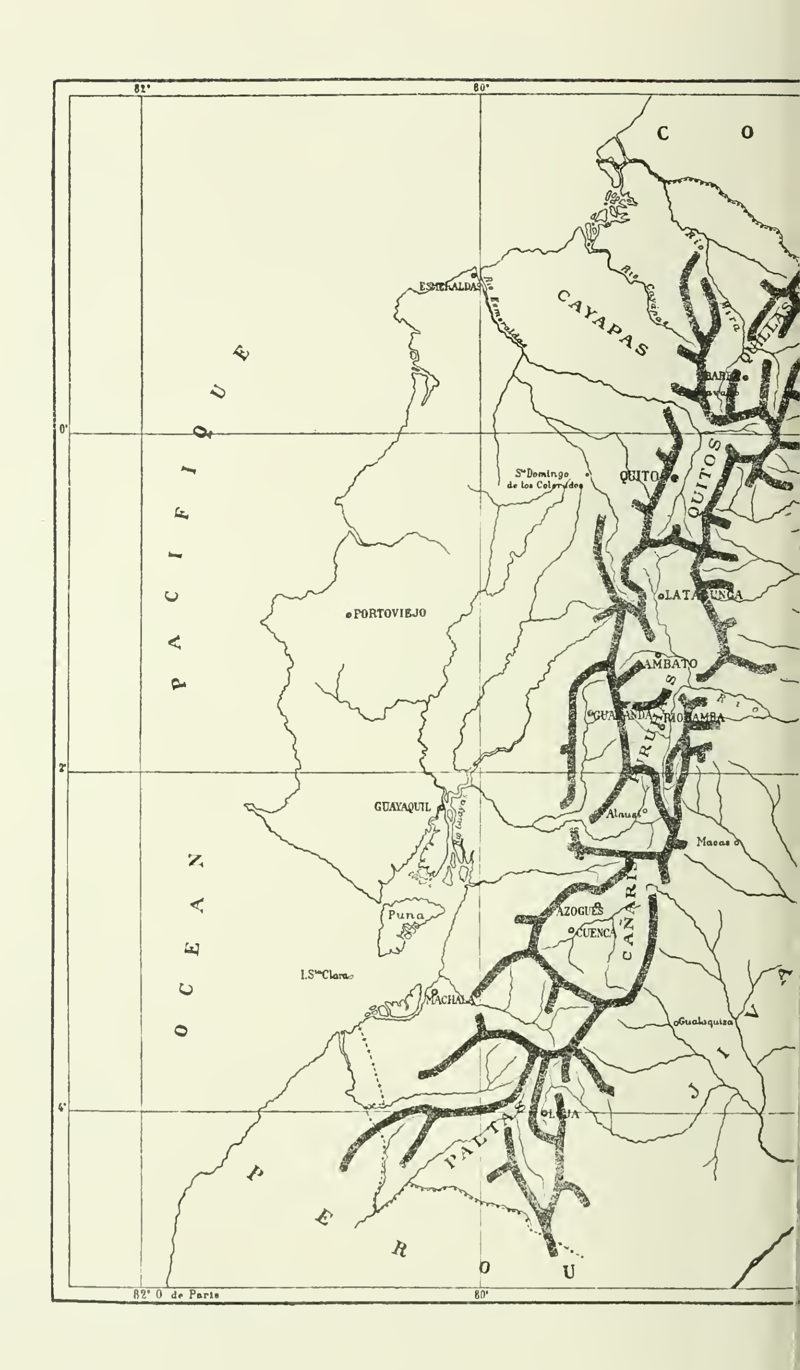
Dans les régions orientales et occidentales, un grand nombre de tribus à l'état sauvage habitaient les forêts vierges. Leur liste, que les premiers historiens semblent avoir allongée à plaisir, serait interminable.

Vers le milieu du xv[e] siècle, les Incas entreprirent la conquête du royaume de Quito et, vers ce but, empruntèrent le chemin de la vallée interandine. Leur domination s'étendit sur toute cette vallée jusqu'aux portes de la Colombie actuelle, mais, il faut le faire remarquer, dans les provinces du Nord, elle fut éphémère et parfois, purement théorique. Quant aux contrées tropicales voisines, jamais elles ne furent soumises par les souverains du Cuzco ; l'histoire garde le souvenir des résultats désastreux de leurs invasions, soit à l'est, soit à l'ouest de la Cordillère. Seule, la zone où est bâtie actuellement Guayaquil, accepta la suprématie plus nominale qu'effective des rois incas.

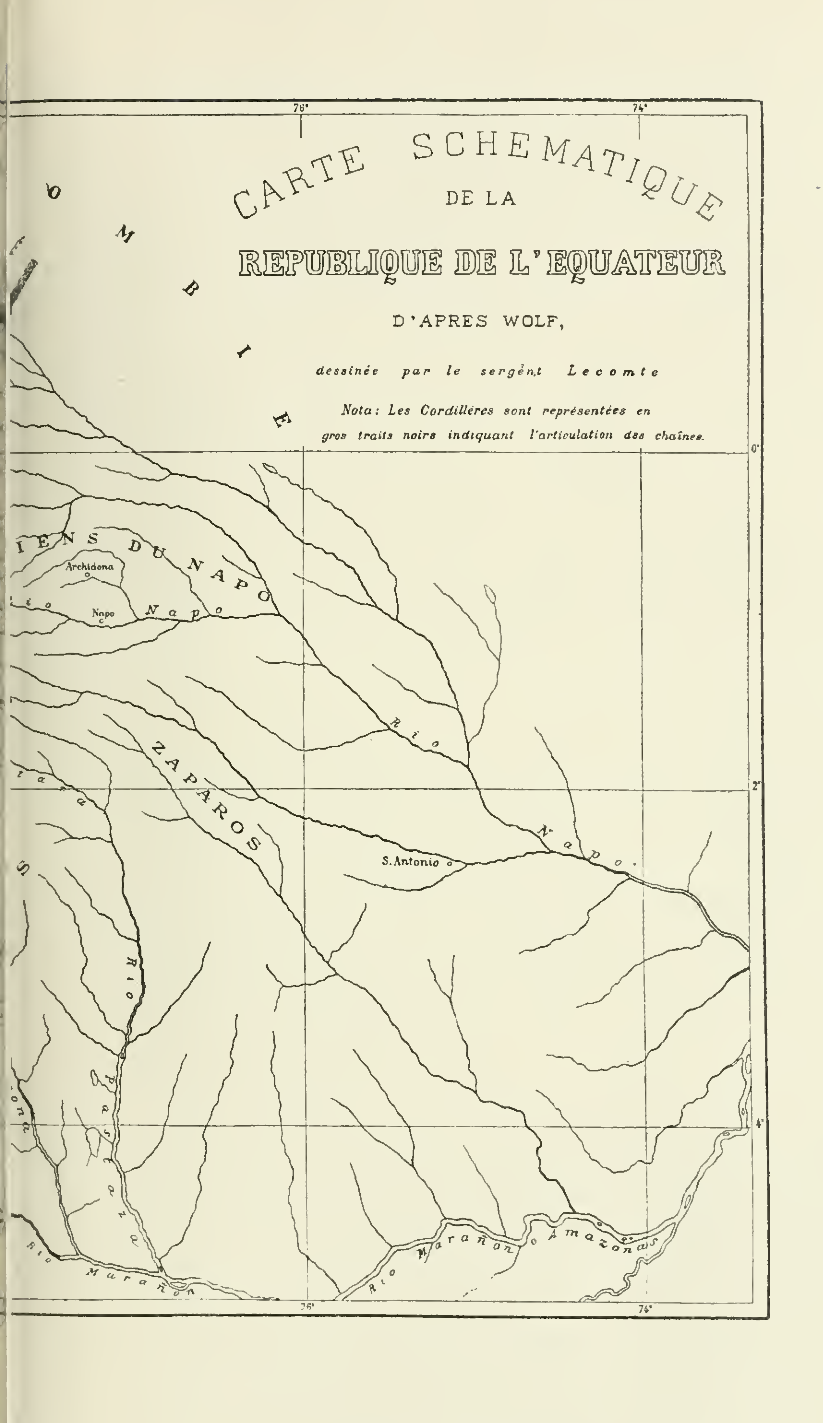
Aussi, à mon sens, ne doit-on pas rattacher ethnologiquement les peuples qui ont habité les territoires actuels de la République de l'Équateur aux peuples péruviens. Le flot envahisseur qui, du Pérou, déferla vers le Nord, fut en quelque sorte canalisé par la vallée interandine et respecta les régions basses, et, même dans le haut plateau, la race péruvienne semble avoir dominé trop peu de temps pour avoir modifié radicalement et absorbé les races subjuguées, que j'ai appelées par opposition races « autochtones »[1]. Cette assertion se trouve confirmée par le fait suivant : au moment de la conquête espagnole, malgré les efforts que les Incas avaient faits, selon leur habitude, pour imposer leur langue, à leurs nouveaux sujets, le quichua ne s'était pas généralisé et les diverses peuplades parlaient encore leurs idiomes particuliers. L'apparence d'uniformité que donna aux tribus andines la conquête péruvienne, ne doit donc pas tromper l'ethnologue et, comme en de vieux parchemins monastiques les paléographes retrouvent, sous l'écriture médiévale plus récente, d'anciens textes latins encore nettement visibles, de même, le voyageur retrouvera sous les manifestations de la culture et de la civilisation incasiques, les civilisations locales antérieures dans toute leur originalité.

Vers le milieu du XVIe siècle, la domination espagnole s'établit en Équateur. Ici, l'histoire nous fournit d'abondants détails. Elle nous apprend que les nouveaux maîtres du pays ne se contentaient pas d'occuper, comme l'avaient fait les Incas, la région haute, mais, quels qu'aient été leurs efforts, on doit reconnaître que leurs essais de colonisation des régions occidentales et surtout orientales n'ont pas donné de bien grands résultats. Toute la vaste contrée qui s'étend entre la Cordillère occidentale et le Pacifique est encore fort peu connue et peu peuplée, sauf dans le voisinage immédiat de la côte et le long des principaux fleuves navigables. Sur le versant amazonien, on peut dire que l'œuvre de pénétration, si hardiment inaugurée au XVIIIe siècle par les missions des Jésuites, et depuis

1. Les Incas avaient, il est vrai, un procédé de colonisation, qui changeait complètement l'ethnologie des provinces où il était appliqué. Ce procédé consistait à faire émigrer les tribus dont la soumission paraissait précaire, vers des régions situées fort loin de leur pays natal et à les remplacer par d'autres colons venus d'autres contrées. Par bonheur, on connaît pour l'Équateur, la plupart de ces colonies des « mitimäes ».



82°
80°
C O
CAYAPAS
QUILLAS
ESMERALDAS
Rio Esmeraldas
Rio Cayapas
Rio Mira
O C E A N   P A C I F I Q U E
QUITO
QUITOS
Sto Domingo de los Colorados
LATACUNGA
PORTOVIEJO
AMBATO
GUARANDA
RIOBAMBA
GUAYAQUIL
Alausi
Macas
Puna
AZOGUES
CUENCA
CAÑARIS
I. Sta Clara
MACHALA
Gualaquiza
JIVA
PALTAS
LOJA
P E R O U
0°
2°
4°
82° 0 de Paris


CARTE SCHEMATIQUE
DE LA
REPUBLIQUE DE L'EQUATEUR
D'APRES WOLF,
dessinée par le sergènt Lecomte
Nota: Les Cordillères sont représentées en gros traits noirs indiquant l'articulation des chaînes.
76°
74°
0°
2°
4°
Archidona
Napo
Rio Napo
S. Antonio
ZAPAROS
Rio Pastaza
Rio Marañon
Rio Marañon o Amazonas

lors abandonnée, est à l'heure actuelle à peine commencée. C'est encore dans la vallée interandine que, comme au temps des Incas, l'influence des conquérants espagnols se fait sentir de la façon la plus manifeste. Est-ce à dire que l'Indien du haut plateau ait perdu son originalité ethnique d'une façon absolue ? Non, une haine de races a survécu à la lutte armée qui se termina par l'asservissement des indigènes et a contribué dans une très large mesure à conserver aussi intact que possible le type primitif. Race conquérante et race conquise ont vécu côte à côte, pendant trois siècles, sans se mélanger. Souvent l'Indien de la Sierra, même à l'époque actuelle, ne parle pas l'espagnol. Volontairement, il est resté fidèle à sa langue maternelle, de même qu'il est resté fidèle à toutes ses coutumes ancestrales. De cette résistance obstinée à l'hispanisation, résulte que l'étude anthropologique de cet Indien (qu'on pourrait appeler « civilisé ») n'est pas sans intérêt et qu'on pourra en tirer, malgré un métissage indéniable, des conclusions d'un réel intérêt.

Tels sont, à mon sens, les principaux faits qui dominent l'ethnologie équatorienne et que le voyageur ne doit jamais oublier : d'une part, la configuration naturelle si caractéristique du pays, qui a dû certainement déterminer les routes suivies par les migrations des peuples, favoriser ou empêcher leur mélange ; d'autre part, l'existence de civilisations, antérieures à la civilisation incasique, qui n'ont pas pu être profondément modifiées par celle-ci : et, enfin, ce fait que la région interandine a été un lieu de passage où diverses influences successives se sont exercées, tandis que les régions orientales et occidentales sont restées au contraire dans un isolement relatif, conservant à leurs divers éléments ethniques, une pureté presque absolue.

Le problème ethnologique est donc particulièrement complexe sur les hauts plateaux. C'est une zone que j'ai surtout explorée, pendant mes cinq années de séjour en Équateur, comme médecin de la Mission géodésique française, chargée de mesurer l'arc du méridien de Quito. Tout le long de la vallée interandine, par une série de fouilles méthodiques, j'ai pu me procurer une quantité considérable de crânes et squelettes d'aborigènes, toujours accompagnés de poteries, armes, bijoux, ustensiles variés, etc... que les parents du mort plaçaient à ses côtés dans la tombe, par suite de la croyance générale des peuplades primitives à une autre-vie.

Seul, le dispositif varié des tombes, suivant les régions, suffirait à affirmer la diversité des hommes dont nous exhumons les restes, après des siècles. Tantôt la sépulture est une fosse profonde; tantôt elle est constituée par un monticule (*tola*); tantôt c'est un abri formé par des rochers ébranlés. Mais, où cette diversité nous apparaît de la façon la plus évidente, c'est lorsque nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les objets fabriqués, en particulier, sur les poteries. Des types de vase, éminemment caractéristiques, se localisent à une région donnée. Telle forme de poterie, extrêmement commune aux environs de Tulcan, ne se retrouve plus du côté de Quito. Dans la province qui a pour centre Cuenca, une autre forme apparaît absolument dissemblable et aucune de ces formes *localisées* ne ressemble aux poteries bien connues de la Sierra péruvienne. Par contre, partout, au Nord comme au Sud de la vallée interandine, plus fréquemment cependant dans les provinces méridionales, on trouve des objets de céramique, non pas semblables, mais identiques aux objets de fabrication incasique. Ce sont les vestiges laissés par les conquérants, à côté des vestiges des peuples conquis. La race guerrière des Incas a laissé aussi d'autres souvenirs attestant la nécessité qui s'imposait à elle de surveiller les peuplades soumises à son joug. Je veux parler des monuments qui semblent avoir été des forteresses et dont j'ai pris, chaque fois que cela m'a été possible, le plan détaillé et des photographies [1]. A côté de ces constructions stratégiques, subsistent aussi des ruines de « tambos » ou auberges qui permettaient au voyageur de trouver un gîte sûr à la fin de l'étape. Ces tambos, soigneusement repérés, serviront à déterminer, d'une façon précise, les routes suivies par les Incas dans leur voyage en Équateur.

A côté de ces recherches dans le passé, je me suis occupé de l'étude des Indiens actuels de la Sierra, étude dont j'ai déjà indiqué l'intérêt, et, dans ce but, j'ai recueilli sur eux les renseignements ethnographiques les plus circonstanciés et j'ai pratiqué plus

1. Les levers de forteresses et de « tambos » que j'ai pu faire sont les suivants : plan de l'Ingapirca (forteresse près de Cañar) ; plan de l'Ingachungana (près du précédent) ; plan des ruines de Rompe (tambo ?) ; plan de ruines situées entre Cuenca et Pucará (tambo) ; plan de ruines situées entre Cuenca et Deleg (tambo) ; plan des ruines de Minas (sur les bords du rio Jubones) ; plan des ruines de Sumaïpamba (sur les bords du rio Jubones).

de deux cents mensurations complètes, d'après les méthodes bien connues de Broca, sur des individus des deux sexes et de tous âges, le plus souvent avec photographie à l'appui.

Je n'ai pas réuni de vocabulaire quichua, la langue parlée par les Indiens de la Sierra, puisque cette langue est d'origine péruvienne et ne saurait rentrer dans le cadre de mes études sur l'Équateur.

En ce qui concerne les régions orientales et occidentales. j'ai déjà dit pourquoi le problème semble se présenter avec moins de complexité. Malheureusement, je n'ai pu, en raison de leur éloignement des centres d'opération de la Mission géodésique, y procéder à des fouilles méthodiques analogues à celles pratiquées dans l'Entre-Sierra. Il en résulte que je n'ai pu réunir que fort peu de documents sur les anciennes civilisations qui y ont dû laisser des vestiges. Par contre, il me fut donné d'étudier assez complètement une partie des tribus qui y vivaient à l'état demi-sauvage et qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ont gardé une grande pureté ethnique.

Entre la Cordillère occidentale et le Pacifique, deux tribus indiennes représentent les derniers survivants des peuplades nombreuses, fixées dans cette région il y a trois siècles : ce sont les Colorados et les Cayapas. Refoulés de la côte où le blanc s'est établi, les premiers se sont réfugiés ou cantonnés dans le haut Manabi ; les seconds, dans le haut Esmeraldas. Sur les Colorados, j'ai pu recueillir d'abondants renseignements ethnographiques, anthropométriques (une trentaine de mensurations complètes et deux squelettes) et linguistiques ; sur les Cayapas, ma récolte s'est limitée à l'ethnographie et à la linguistique.

Du côté du versant amazonien, on rencontre également deux tribus principales : au nord, en face de Quito, les Indiens du Napo ; au sud, les Jibaros. Sur les premiers, j'ai pu pratiquer une vingtaine de mensurations, parce qu'ils venaient assez fréquemment à Quito pour y chercher des objets de première nécessité, en échange des produits de leurs forêts. J'ai également recueilli des renseignements d'ethnographie à leur sujet. Leur langue est comme celle des Indiens de l'intérieur, le quichua.

Plus intéressants sont les Jibaros, parce qu'ils sont moins connus et moins accessibles. Je rapporte sur eux les éléments d'une étude ethnographique complète et j'ai pu réunir un vocabulaire très

abondant de l'idiome tout particulier qu'ils parlent. Par contre, je n'ai pu mensurer que deux hommes venus à Riobamba de la « Jibaria » de Macas.

D'autres peuplades vivent plus avant vers l'Est, dans les forêts tropicales amazoniennes. Mais les quelques renseignements ethnographiques ou linguistiques que je me suis procurés ne sauraient suffire pour un travail d'ensemble.

Telle est en somme la tâche accomplie au cours de mes cinq années passées en Équateur. Je ne parle pas des collections d'histoire naturelle réunies, ni des documents recueillis tant sur l'agriculture que sur le commerce ou l'industrie de ce pays, cet exposé ne s'appliquant qu'aux résultats anthropologiques obtenus. L'utilisation des matériaux rapportés va être poussée aussi activement que possible. La publication comprendra, ainsi qu'il résulte des explications plus haut données :

1° des études d'archéologie ;

2° des études anatomiques portant sur les races disparues et sur les races actuelles ;

3° des études d'ethnographie ancienne et actuelle[1] ;

4° des études de linguistique.

Nous n'espérons pas résoudre le gros problème, si obscur encore, des migrations américaines. Notre seul désir est de jeter quelque lumière sur une région peu connue, ethnologiquement parlant, de contribuer à relier les travaux faits par d'autres en Bolivie, au Pérou ou en Colombie. Le jour où des explorateurs méthodiques auront ressuscité le passé de chacune de ces contrées, le mystère irritant qui enveloppe les origines de cette partie du Nouveau Monde sera bientôt près de s'éclaircir. Ce travail d'analyse, parfois ingrat, mais indispensable, doit nécessairement précéder

1. Étude sur les Indiens de la région de Riobamba, *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. I, n° 1.

Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique, *Journal des Américanistes*, nouvelle série, t. II, n° 2.

Les Indiens de Mallasquer. Étude ethnologique, *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1904. V^e série, t. V, fascicule 2.

Le « Huicho » des Indiens Colorados, *Bulletin et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 1904. V^e série, t. V, fascicule 2, p. 116.

Le Christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur, l'*Anthropologie*, 1906, t. XVII, n°s 1-2.

toute tentative de synthèse. Avant de généraliser, il faut accumuler le plus grand nombre possible de faits, et on est malheureusement forcé de reconnaître que, pour l'ethnologie de l'Amérique méridionale, ce sont les faits qui manquent le plus, alors qu'abondent les théories séduisantes ou les hypothèses suggestives.

Paris, octobre 1906.

TEXTES ET DOCUMENTS

TRADITIONS DES ANCIENS MEXICAINS

Texte inédit et original en langue nahuatl avec traduction en latin

Par M. le Dr Walter LEHMANN,

Assistant au Musée Royal d'Ethnographie de Berlin.

Ayant donné une esquisse de l'histoire des manuscrits mexicains conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris (collection Aubin-Goupil) dans la « Zeitschrift für Ethnologie-Berlin » (1906), je puis me borner en cet article aux notions les plus importantes.

Avant tout, je saisis l'occasion d'exprimer ici ma gratitude profonde et cordiale pour l'amabilité avec laquelle M. Omont, conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris, a mis à ma disposition ses inappréciables manuscrits. A sa bienveillance aussi, j'ai dû la permission d'entreprendre la publication dont on trouvera ici une minime partie.

Les manuscrits étudiés par moi à Paris, sont les numéros 304, 312, 334, 335 et 336 du fond mexicain [1] ; ils représentent des copies faites par Pichardo, Leon y Gama, Brasseur de Bourbourg et Aubin sur un manuscrit plus ancien dont il existait deux copies : l'une, faite par Boturini [2], a disparu autrefois de la collection Aubin ; l'autre, faite probablement par Ixtlilxochitl, se trouve actuellement au Mexique. L'original même s'est perdu depuis longtemps.

Quant aux manuscrits 335-336, ils sont d'un intérêt inférieur ; plus important est le texte mexicain du manuscrit 334, copié par Brasseur

1. Cf. H. Omont, *Catalogue des Mss. mexicains de la Bibl. Nationale.* Paris, 1899.

2. Boturini, *Catálogo del Museo Indiano.* Madrid, 1746, § VIII, n° 13. Inventario 2° (17 sept. 1743), n° 16 (Peñafiel, *Monument. del arte ant. mex.*, 1890, cap. XII).

de Bourbourg, en 1850, au couvent de San Gregorio de Mexico et appelé par lui « Codex Chimalpopoca »[1].

Les traductions risquées par Aubin et lui ne sont que des « essais ». Il vaut mieux, du reste, que Brasseur, si digne d'estime, n'ait pas publié le Codex Chimalpopoca avec sa traduction, puisque, dans les dernières années de sa vie, il avait la persuasion bizarre de pouvoir traduire ces textes mexicains de deux manières : au sens propre et au sens géologique[2].

J'appelle, conformément au Catálogo del Museo Indiano de Boturini (§ VIII, M. 13), le manuscrit dont je ne publie ici qu'un petit fragment, « Historia de Colhuacan y de México ».

Un morceau de la première partie de ce manuscrit a été publié avec d'innombrables fautes d'impression, beaucoup de lacunes et deux « traductions » très défectueuses au volume III (App.) des *Anales del Museo Nacional de México*, sous le titre un peu arbitraire : « Anales de Quauhtitlan ».

J'espère que le document donné dans les pages suivantes sera utile aux études mexicanistes. Il contient beaucoup de traditions très importantes et nouvelles[3]. Il est apparenté étroitement au *Codex Zumarraga* (*Historia de los Mexicanos por sus pinturas*), représentant lui aussi l'ancienne interprétation d'une peinture mexicaine peut-être semblable au *Codex Vat. A* (1re partie) et à l'histoire du Mexique (Thévet), publiée ici même par M. de Jonghe (*Journ. Soc. des Am.*, n. s., II, nº 1, 1905).

Je ne puis me dissimuler les grandes difficultés d'un texte mexicain qui a été d'ailleurs corrompu par les méprises ou l'ignorance des copistes. Je me suis efforcé de traduire aussi exactement que possible et d'expliquer, comme nous disons en allemand, les *réalités*. Enfin j'ai préféré la traduction en langue latine pour faciliter l'usage de mon travail aux adeptes de notre science internationale.

1. Cf. Brasseur de Bourbourg, *Hist. des nations civil. du Mexique*, I, p. LXXVIII ssq.; *ibid.*, p. IX, note 1, XIII et XXXIII.

2. Voir : *Quatre lettres sur le Mexique*, Paris, 1868, p. IX. P. 425, on lit: « Le Codex Chimalpopoca, dont j'achève la double interprétation, donnera les preuves les plus complètes de ce système extraordinaire ».

3. Déjà, mon maître, M. le prof. Seler a cru devoir s'en servir pour le deuxième volume de son grand commentaire du *Codex Borgia*. Berlin, 1906, voir pp. 42, 79, 86, 143-146, 247.

§ 1. In nican ca tlamachiliztlatolçaçanilli [1] ye huecauh mochiuh inic mama[n]ca [2] tlalli cecentetl [3] ini[c] tlamama[n]ca inic peuh in zan yuh. Macho [4] iniquitzintic [5] in izquitetl in oma[n]ca tonatiuh chicuacentzon xihuitl ipan macuilpohual xihuitl ipan matlac xihuitl omey [6] axcan ipan Mayo ic 22 ilhuitia de 1558 años [7].

§ 2. Inin tonatiuh *nahui ocelotl*

§ 1. Haec est narratio edocens atque jucunda olim esse factum ut tellus strueretur, idque singulis aetatibus. Sic structa est, sic coepit, tantummodo sic. Initium omnium aetatum quae evenerunt nunc a. d. XI Kalendas Maias anno Domini 1558 duo milia quingentos tredecim (MMDXIII) annos fuisse notum est.

§ 2. Haec aetas, 4 tigris, per

1. *tlamachiliz-tlatol-çaçanilli*, composé de *tla-machiliztli*, substantif en-*ztli*, signifiant l'action d'instruire quelqu'un, de *tlatol-li* « palabra, platica, o habla » (Molina) et de *çaçanilli* « consejuelas para hazer reyr »; généralement *çaçanilli* signifie un « curieux récit, un roman ».

2. *mama[n]ca*, plus-que-parfait dérivé du verbe intransitif *mani* « se trouver, être placé » (objets grands et larges) ; puisque le texte parle de plusieurs « edades », la forme verbale est réduplicative. (Cf. Olmos, edid. Rémi Siméon, p. 111.)

3. Il faut y ajouter un substantif comme *tonatiuh* ou *tlamantli*.

4. *macho*, passif impersonnel dérivé de *mati*, « on sait ». Cf. *tla-macho* ou *tlamatiua* « todos saben » (Olmos, p. 104; cf. § 32).

5. *in i-qui-tzin-ti-c* combinaison d'une forme verbale de *tzin-tia* « commencer quelque chose » et d'un pronom possessif *i* « son ». Des formes semblables se retrouvent aussi par occasion en d'autres textes ; *i* se rattache à *in izquitetl in omanca tonatiuh.*

6. *om-ey* « plus trois », ne pas confondre avec *ome* « deux ».

7. Ces dates sont tout à fait curieuses. D'abord elles nous apprennent que le texte ci-joint fut écrit (ou copié) le 22 mai 1558, c'est-à-dire à une époque où les anciennes traditions populaires étaient encore absolument vivantes. La durée des quatre soleils (676 + 364 + 312 + 676) étant égale à 2028 années (39.52), ce qui correspond exactement aux indications du *Codex Zumarraga* (1547), il nous faut soustraire ces 2028 de 2513 égales à 485 années. Ce serait la durée de l'histoire mexicaine. D'autre part 1558 — 485 donne la date 1073 qui correspondrait à l'émigration d'*Aztlan*. *Teçoçomoc* indique 1064 (*ce tecpatl*) (Leon y Gama, l. c., p. 19, 23). Dans l'histoyre du Mexique de Thévet (edid. de Jonghe, Journ. Soc. Am., N. S., II, N° 1, p. 8) p. e., nous avons pour le même événement la date 1085. Chimalpain (Ms. Bot. § VIII, n°s 6 et 12) cite 1091 = 2 *acatl* comme l'année du commencement de la chronologie et de l'histoire mexicaines. Il n'est pas possible d'examiner dans le cadre limité de ce travail les différentes sources et les questions intéressantes qu'elles soulèvent pour la chronologie et la synchronologie mexicaines. Mais je veux relever ici que les Mayas, eux aussi, dans les inscriptions sculptées en pierre, ont vraisemblablement compté les années de la création du monde jusqu'à l'érection des monuments en question, p. e., 3596, 3741, 3867 années. On peut espérer trouver un jour la concordance entre la chronologie mexicaine et maya, toujours obscure jusqu'à l'heure présente.

catca 676 años [1]. Iniquac [2] in izcepan onoca oceloqualloque ipan nahui ocelotl in tonatiuh ; auh in quiquaya *chicome malinalli* [3] in i[n]tonacayouh catca ; auh ini[n] nenque [4] centzon xihuitl ipan matlacpohual xihuitl ipan yepohual xihuitl ipan ye no caxtol xihuitl oce [5].

DCLXXVI annos duravit. Cum ii qui primo terra incolebant ab tigribus devorati sunt, aetas fuit 4 tigris. Quod edebant, *7 malinalli* cibus fuit eorum ; quae generatio per DCLXXVI annos vixit.

1. La légende des 4 soleils se trouve aussi en *Motolinia* « Memoriales » (edid. Luis García Pimentel, Méjico, 1903), pt. II, cap. 28, p. 346-348 ; *Thével* (edid. de Jonghe l. c.) p. 25-26 ; *Codex Zumarraga* (Anales del Mus. Nac. México, vol. II, capit. 3 à 4 ; *Historia de Colhuacan y de México* (1e partie de notre ms.) § 10-15 (d'après ma copie faite à Paris sur celle de Leon y Gama) ; *Codex Vaticanus* A (3738) fol. 4 v. à 7 r. ; *Gomara*, Crónica de la Nueva España (edid. Barcia, Madrid, 1749) tome II, chap. 192, p. 208 ; *Torquemada*, Mon. Ind., II, chap. XLIV, p. 79 (a) : *Ixtlilxochitl*, Relaciones (edid. Chavero, México, 1891), tome I, p. 11-15, p. 19-21. Historia Chichimeca (edid. Chavero, México, 1892), tome II, p. 21-25 ; *Gregorio Garcia*, Origen de los Indios (Madrid, 1729) lib. V, cap. VI p. 329 ; *Boturini*, Idea de una Historia general de la America Septentrional, Madrid, 1746, p. 3 ; *Clavigero*, Storia antica del Messico, Cesena 1780-81, II, p. 57. cf. aussi J. G. Müller, Geschichte der amerikanischen Urreligionen. Basel, 1855, § 100, p. 507-521. Gustav Brühl, Die Culturvölker Alt-Amerika's. New-York, 1875-87, p. 398 ss. ; H. de Charencey : Des âges ou soleils d'après la mythologie des peuples de la Nouv. Espagne. Madrid, 1883 ; id. Chronologie des âges ou soleils d'après la mythologie mexicaine, Caen, 1878 ; P. Ehrenreich : die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker... Berlin, 1905, p. 30 ss ; F. del Paso y Troncoso, Leyenda de los Soles, continuada con otras leyendas y noticias. Relación anonima escrita en lengua mexicana 1558. Florence, 1903.

Il y a, outre les peintures du Cod. Vat. A, quelques représentations de ces quatre soleils sculptées en pierre : tel est le « calendario azteca » (trouvé en 1790 sous la Plaza mayor de la capitale de México (cf. Seler ges. Abhdlg., II, p. 796 suiv.). Les excavations faites au lieu du « Centro Mercantil » de México depuis 1900 ont mis au jour une pierre quadrilatère avec les dates 4 *ocelotl*, 4 *éecatl*, 4 *quiauitl* et 4 *atl*. (Cf. Seler, ges. Abhdlg., p. 832, figures, p. 835.)

Un récit de ces âges se trouve également dans les mythes des Quichés conservés par le « *Popol Vuh* » (edid. Brasseur de Bourbourg, Paris, 1861, p. 6 ss.).

2. Sur ce passage jusqu'au § 11 (*inic poliuhque*), cf. Leon y Gama « Dos Piedras » edidit Bustamante, México, 1832, p. 96, note 1 de la page 95.

3. 7 *malinalli* est le septième jour de la VIe des 20 divisions de 13 jours, le 72e jour du *tonalamatl* (de 260 jours). Cette VIe « treizaine » est dominée par *Tecciztecatl* ou *Tezcatlipoca* ; à 7 *malinalli* correspondent dans le *Codex Zumarraga* (cap. 3) les « vellotas de enzinas », et en Thével (l. c. p. 26) « mirre et résine de pins ».

4. Leon y Gama « Dos piedras », l. c., écrit *inic nenque* « ils vécurent ainsi ». *inin nenque* signifie « ceux qui vivaient ».

5. *oce* < *ozce* < *on ce* par assimilation.

§ 3. Auh inic tequanqualloque [1] matlac xihuitl ipan ye xihuitl in ic popoliuhque, inic tlamito [2].

§ 4. Auh iquac polliuh in tonatiuh auh ininxiuh catca *ce acatl.* Auh inin peuhque in qualloque in cemilhuitonalli nahui ocelotl [3], çan ye inic tlamito, in ic popoliuhque.

§ 5. Inin tonatiuh *nauh ecatl* itoca inique [4] inic oppa onoca yécatocoque [5]; ipan nauh écatl [6] in tonatiuh catca. Auh inin poliuhque yécatocoque, oçomatin mocuepque; inincal ininquauh moch écatococ; auh inin tonatiuh çan no yécatococ

§ 6. Auh in quiquaya *matlactli omome cohuátl* [7] in intonacoyuh catca; auh inic nenca caxtol pohual xihuitl ipan yepohual xihuitl ye no ipan nahui xihuitl; inic popoliuhque

§ 3. Sic homines ab tigribus devorati sunt per XIII annos, hoc modo perierunt, hoc modo finem ceperunt.

§ 4. Ac cum aetas et anni eorum perierunt, annus fuit *1 acatl.* Et devorari (ab tigribus) coepti sunt uno die dominante signo *4 ocelotl*; sic tantummodo finem ceperunt, sic perierunt.

§ 5. Haec aetas appelatur *4 éëcatl.* Qui secundo terra incolebant, a tempestate rapti sunt. Id factum est in aetate *4 éëcatl*; atque perierunt, tempestate rapti in simias mutati sunt, domus silvaeque eorum, omnia a tempestate rapta sunt. Quae aetas eodem modo tempestatibus periit.

§ 6. Quo vescebantur, *12 couatl* fuit cibus eorum. Ac viguerunt per CCCLXIV annos. Hoc modo uno die a tempestate rapti sunt, die dominante signo 4 éëcatl, hoc modo

1. *tequan-qua-lo-que* « ils furent mangés par les tigres ». *te-qua-ni* « celui qui mange les hommes (*te*) » est une qualification générale du tigre.

2. *tlami-to* forme verbale en *to* prét. de *tiuh*, signifie « ils allèrent... »

3. 4 *ocelotl* est le 134e jour du tonalamatl.

4. *inique* (ou *iniquey*) pluriel de *inin* « celui-ci », *inique-i* a ajouté encore un *i* démonstratif.

5. Beaucoup de mots qui commencent par une voyelle y ajoutent par devant la demi-voyelle *i* ou *y*; *yecatocoque* dérive donc de *éeca-tl* « vent » et de *toca* « poursuivre ».

6. *nauh ecatl* = *naui éecatl* « 4 vent », 82e jour du tonalamatl.

7. 12 *cohuatl* est le 12e jour de la IIe division de 13 jours, le 25e jour du tonalamatl. Le « Señor » de cette IIe division est le dieu des vents *Quetzalcohuatl* (9 éëcatl). Le *Codex Zumarraga* ici n'offre pas de correspondance, mais Thévet (l. c., p. 26) raconte qu'ils « se nourrissoient de un fruict qui vient en une arbre nomée *mizquitl* (Prosopis dulcis), de la quelle a grand nombre en la nouvelle Espagne, du quel fruict les Indiens font grand estime, et en font de pains pour porter en cheminant, et pour garder pour le long de l'année... » Dans le *Cod. Vat.* A. fol. 6 r. on trouve *acotzintle* et la représentation d'un arbre semblable au « mezquite ».

çan cemilhuitl, in écatocoque nauh écatl ipan cemilhuitonal[l]i, inic poliuhque ; auh inxiuh catca *ce tecpatl*.

perierunt ; atque annus eorum fuit *1 tecpatl*.

§ 7. Inin tonatiuh *nahui quiahuitl* [1] inicey [2] inic [3] tlamantinenca nahui quiahuitl in tonatiuh ipan. Auh inic poliuhque : tlequiahuiloque, totolme mocuepque. Auh in otlatlac in tonatiuh, moch tlatlac in incal [4].

§ 7. Haec aetas *4 quiahuitl*. Ii. (id est tertium) hominum genus, in aetate *4 quiahuitl* vixit. Atque hoc modo perierunt : imbri igneo deleti in aves mutati sunt. Ac cum sol (illius aetatis) ustus est, omnes illorum domus conflagraverunt.

§ 8. Auh inin nenca caxtolpohual xihuitl ipan matlac xihuitl omome ; auh inic popoliuhque ça cemilhuitl in tlequiyauh.

§ 8. Ac vixerunt per CCCXII annos, atque hoc modo omnes perierunt imbri igneo per unum diem decidente.

§ 9. Auh in quiquaya *chicome tecpatl* [5] in intonacayouh catca. Auh in inxiuh *ce tecpatl* ; auh icemilhuitonal[l]i nahui quiahuitl. Inic popoliuhque pipiltin [6] catca ;

§ 9. Quo vescebantur, *7 tecpatl* cibus eorum fuit ; quorum annus *1 tecpatl* et dies dominante signo *4 quiahuitl*. Hoc modo omnes perierunt ; principes fuerunt, quam

1. *Nahui quiahuitl* « 4 pluie » est le 199ᵉ jour du tonalamatl.

2. *inicey* = *inique-i* (Leon y Gama « Dos Piedras », p. 96 écrit *iniquehi*).

3. Il y faut ajouter *ey* « 3 », cf. § 10 *inicey inic nauhtlamanti*. Leon y Gama (l. c.) a la variante *iniquehi inic etlamanti* ; *e* ou *ye(i)* est « 3 ». *Tlamanti* est pluriel en *ti* < *tin*, du verbe *mani* ou *mana* d'une part. pass. « ce qui est placé, la troupe » ; cf. p. e., Sahagun Ms. = X, 29 § 12 : *Atlan acaltica in uallaque miec tlamanti* : « Il vint de la mer, avec des navires, beaucoup de troupes d'hommes ».

4. Ceci est, avec plus de détails, décrit dans la « Historia de Colhuacan » § 13 : *ipan in yn mochiuh in ipan tlequiauh in onoca ye tlatlaque ihuan ipan xaltequiauh conitohua iquac motepeuh in xaltetl [inticitta] ihuan popoçoçac in teçontli ihuan iquac momaman in texcalli chichichiliuhticac* « dans cette ère il se fit une pluie de feu, les hommes de cette ère brûlèrent et dans cette ère il y avait pluie de cendre volcanique (lapilli), on dit, quand la cendre volcanique fut dispersée [que nous voyons] et quand le tuf écuma et quand les roches rouges se formèrent. » Dans le *Cod. Vat. A* (fol. 6 v.) cette période s'appelle *Tle-quiyahuillo* et *tzonchichiltique* (= *tzonchichiltic*).

5. 7 *tecpatl* est le 7ᵉ jour de la VIIIᵉ division de 13 jours dominée par *Mayauel* ; c'est le 98ᵉ jour du tonalamatl.

Dans le *Codex Zumarraga* (chap. 4) les hommes de ce soleil (sol *Tlalocatecli*) mangeaient *açiçiuhtli* « que es una simiente como de trigo que nace en el agua ». Thevet (l. c.) parle de *aciahtli*, « et touts vivoyent de une herbe de rivière nomée *aciantli* ». Tous ces mots sont des formes corrompues de *acecentli* (*acicintli*), « maïs de l'eau » dont Hernandez fait mention. Le *Cod. Vat. A* (fol. 4 v.) montre l'hiéroglyphe d'*atzitzintli*.

6. *pipiltin*, pluriel de *pilli* « noble, prince » ; *pipilpipil* « muchachuelos » (Mol. II).

ye ica in axcan ic monotza cocone pipilpipil [1].

§ 10. Inin tonatiuh *nahui atl* itoca. Auh inic manca atl ompohual xihuitl on matlactli omome [2]. Inicey inic nauh tlamanti nenca ipan nahui atl in tonatiuh catca. Auh inic nenca centzon xihuitl ipan matlacpohual xihuitl ipan epohual xihuitl ic no ipan caxtol xihuitl oce. Auh inic popoliuhque apachiuhque [3] mocuepque mimichtin.

§ 11. Hualpachiuh in ilhuicatl; ça cemilhiutl in poliuhque; auh in quiquaya *nahui xochitl* [4] in intonacayouh catca. Auh in inxiuh catca *ce calli* auh in cemilhuitonalli nahui atl [5]; inic poliuhque, moch poliuh in tepetl. Auh inic manca ompohual xihuitl on matlactli omome.

§ 12. Auh inic tzonquiça [6] in inxiuh, niman ye quinahuatia [7] in [i]titla[n]huan [8] in itoca *Nota* [9] auh

ob rem nunc infantes *pipilpil* appelantur.

§ 10. Haec aetas appelatur *4 atl*. Atque aqua abundavit per LII annos. Ii, (idest) quartum hominum genus in aetate *4 quiahuitl* vixit. Atque hoc modo vixerunt per DCLXXVI annos, atque hoc modo exstincti sunt in aqua pereuntes, in pisces sese converterunt.

§ 11. Coelum corruit, uno die perierunt; quo vescebantur, *4 xochitl* cibus eorum fuit; annus eorum *1 calli* et dies signo dominante *4 atl*. Hoc modo perierunt, omnes montes perierunt. Atque (aqua) abundavit per LII annos.

§ 12. Atque hoc modo anni eorum finem ceperunt tum vero (deus) subjectis suis nomine *Nota* et

1. Le sens de ce dernier passage est un peu obscur. Cependant, l'expression *pipiltin* « princes » correspond à *totolme mocuepque* (§ 7), car on croyait que les âmes des nobles se transformaient en oiseaux précieux (Mendieta, Hist. ecclesiast. Indiana, livre II, chap. XIII). Le « tertium comparationis » entre *cocone* (pluriel de *conetl* « enfant »), et *pipilpipil* est un jeu de mots ; c'est peut-être l'idée de jeunesse qui évoque celle de noblesse (*pilli*) (cf. le nom du dieu *Tezcatlipoca* « jeune homme de miroir » et *telpochtli* « jeune homme »).

2. 52 années représentent un cycle de la chronologie mexicaine.

3. *apachiuhque*, cf. Molina (pt. I) « anegarse todo y henchirse de agua *apachiui...* » Cette période s'appelle dans le *Codex Vat. A.* (fol. 4 v.) *Apachihuiliztli.*

4. 4 *Xochitl* est le 4e jour de la XIIIe division de 13 jours, le 160e jour du Tonalamatl ; la XIIIe division est dominée par la déesse *Tlaçolteotl.*

5. *4 atl* est le 69e jour du tonalamatl.

6. *tzonquiça* dérive de *tzontli* « cabello o pelo », [c'est la fin de la tête, le bout,] et de *quiza* « sortir ».

7. Il faut y ajouter comme sujet : « le dieu » (*teotl*).

8. *in-i-titlan huan* « ses vassaux », dérive de *titlantli* « mensajero, o embaxador » (Mol. II).

9. *Nota* « mon père ».

in icihuauh itoca *Nona* [1] quimilhui : « ma ca [2] octle, xictlaçotlaca[n] [3] xiccoyonican in cenca huei in ahuehuetl [4], auh ompa oncallaquizque iniquac in *Toçoztli* [5] in huahualpachilihuiz [6] in ilhuicatl.

§ 13. Auh oncan callacque, niman ye quinpepechoa quimilhui [7] : « çan centetl in ticquaz in tlaolli, no centetl in mocihuauh.

§ 14. Auh in oquitlamique [8], oxalquizque [9] oncan coyahuactiuh [10] in atl. Aocmo molinia in quahuitl; niman ye motlapoa, niman ye quitta in michin.

§ 15. Niman ye tlequauhtlaça [11],

feminae eius nomine *Nona* iussit dixitque : ne sit ulla res, agite, cavate taxodium permagnum quo intrabitis festi tempore *tozoztli*, ibi cœlum corruet!

§ 13. Atque intraverunt ; tum (deus) eos inclusit, dixit : unicum zeae granum edes, etiam unum mulier tua.

§ 14. Quod cum edissent, in syrtem inciderunt, ubi aqua est tenuis. Non jam arbor sese movit ; tum se aperuit, tum pisces viderunt.

§ 15. Tum ignem fecerunt tere-

1. *Nona* « ma mère ». Ces noms sont très significatifs pour le premier couple d'hommes; le premier est composé de *no* « mon » et de *ta* < *tà-tli* « père », le deuxième de *no* et de *na* < *nan-tli* « mère ». D'après d'autres traditions l'homme qui échappe du déluge s'appelle *Cocxox*, *Mexicoch* etc.

2. *maca*, particule du vétatif < *macamo*, *octle* « encore quelque chose ».

3. *xic tlazotlacan* est un synonyme de *xiccoyonican* et doit avoir le sens de « creuser » (*coyonia*); je crois pouvoir dériver la forme du verbe *içotla* qui, en réfléchi, signifie « gomitar », *içotla. nino*, ou du causatif *ixochtia. nino* (Mol. I et II); *içotla* (transitif) aurait le sens de « arracher quelque chose, faire sortir le bois de l'arbre à coups de hache ».

4. *ahuehuetl* = Taxodium mexicanum. Les derniers hommes se sauvèrent dans une arche aussi, d'après l'interprète du *Cod. Vat. A* (fol. 4 v.) : « e venendo questo gran diluvio... dicono li più delli vecchij, che *Mexicoch* scappò di questo diluvio un solo huomo e una donna, da li quali fù di poi multiplicato il gener humano. L'arbore in che scapporno chiamano *Ahuehuetl...* ».

5. *Toçoztli* (dérivé de *tozoa* « velar ») est le nom soit de la IIIe division *Tozoztontli* soit de la IVe *Huey Tozoztli*. C'étaient les fêtes des semailles du maïs.

6. *hua-hual-pachilihui-z* indique une réduplication incomplète de *hual* au commencement.

7. Le sujet de cette phrase est le Dieu (*teotl*).

8. *o-qui-tlami-que* 3e pers plur. prét. de *tlamia. nitla* « consumir o acabar toda la comida y beuida que tenia delante » (Mol. II).

9. *o-xal-quiz-que* de *xalli* « sable » et *quiça* « sortir ».

10. *Coyauac-tiuh* cf. *coyauac* « cosa ancha, assi como caño de agua, o ventana ». (Mol. II), *coyaua* « ensancharse el agujero ».

11. *tlĕ-quauh-tlaça* « jeter le tison », c'est le terminus technicus pour signifier « Feuer bohren » (synonyme: *mamali* « taladrar, o barrenar algo, Mol. II). Cf. *Codex 1576* (Aubin-Goupil), p. 41, *tlazque yn tlequahuitl* « ils jetèrent le tison ». Cf. Hymnes

auh niman ye quimoxquia [1] in mimichtin. Niman ye huallachia [2] in teteo in *Citlalinicue*, in *Citlallatonac* [3] quitoque : « teteoyé, aquin ye tlatlatia ? aquin ye quipochehua [4] in ilhuicatl ? »

§ 16. Auh niman ic hualtemoc in *Titlacahuan* [5] in *Tezatlipoca*, niman ye quimahua [6] quilhui : « Tlei nit-[t]a, tle[i] mai ? [7].

§ 17. Niman quimonquequechcoton [8] in tzintlan quimontlatlallili [9] inin tzontecon [10] ic chichime [11] mocuepque. Auh inic pocheuh in ilhuicatl *ome calli* xihuitl.

§ 18. Izcatqui iye tehuantin inic ye tonoque [12] inic huetz in tlequahuitl [13]. Izcatqui ini[c] huetz tlequahuitl, iquac nez [14] in tletl, auh inic

brando lignum, dein pisces frixerunt. Conspicati id dei *Citlalinicue*, *Citlallatonac* dixerunt : o dei, quis comburit, quis coelum fumigat ?

§ 16. Ac dein *Titlacahuan-Tezcatlipoca* descendit, eos objurgavit dixitque : quid video, quid fit ?

§17. Tum illis colla amputavit, capita eorum natibus apposuit ; hoc modo in canes mutati sunt. Coelum fumigatum est anno *2 acatl*.

§ 18. Haec est (narratio) quo modo domicilium terra constituimus, quomodo terebra [qua ignis fieri solet] decidit. Haec est (narra-

de Sahagun, XIX, 4 (Seler, ges. Abhdlg. II, p. 1098) : *ni-qui-ya- tlaça-z ni-qui-ya-mamali-z* « je jetterai le tison », cf. *tlĕ-quauitl* « artificio de palo para sacar fuego, o tizon » (Mol. II). Cf. ici § 18 et § 78 (*mamali*). Cf. Olmos (l. c., p. 227) : *mamalhuaztli tepan quimotlaxilia*.

1. *qui-mo-(i)xquia*, 3e pers. plur. prét. réflech. dérivé du verbe *ixca ; ixquia-ninotla* « asar huevos, o batatas para si... » (Mol. II).

2. *huallachia* de *hual-tla-chia* « regarder q. ch. ».

3. *Citlalin-i-cuē*, *Citlalla-tonac* « femme à l'enagua d'étoiles ». (= « via lactea », *Cod. Vat. A.* fol. 7 r.) correspondent aux divinités génératrices du ciel *Omeciuatl* et *Ometecùtli*, ou *Tonacaciuatl* et *Tonacatecùtli*.

4. *pocheua. nitla* « ahumar algo » (Mol. II).

5. *Titlacahuan* < *ti-i-tlaca-huan* « nous [sommes] ses vassaux » epitheton de *Tezcatlipoca*. Cf. Sahagun II, cap. 5.

6. *quim-ahua* cf. *aua. nite* « reñir à otro » (Mol. II).

7. *mai* dérive du verbe réflechi *ai* « faire ». *m-ai* « il se fait » ; cf. *m-ai-lia*, ici § 68.

8. *quim-on-quequech-coton* « il leur coupa le cou » ; *on* signifie la direction, en ce lieu-là ; *quequech* pluriel de *quechtli* « cou », *cotona* « couper ».

9. *quim-on-tlatlalli-li* dérive du verbe réduplié *tlalia* « placer » *tlali-lia* « placer pour quelqu'un ».

10. *in-tzontecon* « leur tête » ; *tzontecomatl* « tête ».

11. *chichi-me* pluriel de *chichi* « perro » (qui tête, du verbe *chichi* « mamar»).

12. *t-onoque* du verbe *onoc* (*on-o-c*) « ester echada alguna persona o madero... » (Mol. II).

13. *huetzi in tlĕquauitl*, c'est le passif de *tlequauh-tlaça*.

14. *nez* prét. du verbe *neçi* « paraître, être inventé », cf. l'actif *nextia* « descubrri o manifestar algo » (Mol. II).

tlayohuatimanca [1] cempohual xihuitl ipan macuil xihuitl [2].

§ 19. Auh inic moman in ilhuicatl *ce tochtli*[3] xihuitl. Auh in omoman auh niman ye quipochehua in chichime in yuh omito in nipa. Auh ca çatepan in huetz intlequahuitl, in tlequauhtlaz in *Tezcatlipoca*, in ye no ceppa ic quipocheuh in ilhuicatl ipan xihuitl *ome acatl* [4].

§ 20. Auh niman ye mononotza in teteo quitoque : « Aqui in onoz ? ca omoman in ilhuicatl, ca omoman in tlalteuctli [5]. Aqui onoz, teteoyé ? Ic nentlamati [6] in *Citlalinicue*, in *Citlallatonac*, in *Apanteuctli* [7], *Tepanquizqui* [8], *Tlal-*

tio), quomodo terebra decidit, tempore quo ignis inventus est, ac quomodo per XXV annos creperum fuit.

§ 19. Ac coelum constructum est anno *1 tochtli*. Quod cum constructum esset, canes illud ut supra dictum fumigaverunt. Ac postquam terebra decidit, *Tezcatlipoca* ignem terebravit, eâ iterum coelum fumigavit anno *2 acatl*.

§ 20. Ac dein dei consuluerunt dixerunt : « quis erit qui terra incolat ? constructum est coelum, constructa terra. Quis (mundo) habitabit, o dei ? Id curae est deis *Citlalinicue*, *Citlallatonac*, *Apantecùtli*, *Tepanquizqui*, *Tlallamanqui*, *Hu-*

1. *tla-yohua-ti-manca* « il était nuit » ; combinaison des verbes *youa* et *mani* par la ligature *ti*.

2. Sur cette obscurité de 25 ans, cf. Thévet (l. c.) chapitre VIII, *Cod. Zumarraga*, chap. 7. Cf. *Cod. Telleriano-Remensis* « en una caña fué criado el cielo ; y los animales en un pedernal, y la terra en un conejo ». Cf. *historia de Colhuacan* (Anales de Quauhtitlan) § 9, § 16 (création de la terre en 726 après J.-Chr. et du soleil en 751).

3. L'année 1 *ochtli* (lapin) est la 40e du cycle de 52 années commençant par 1 *acatl* (canne).

4. L'année 2 *acatl* suit immédiatement l'année 1 *tochtli*. La chronologie mexicaine commence par cette année qui se répétait tous les 52 ans et où l'on faisait de grandes cérémonies.

5. *Tlaltecùtli* a le sens simple de *tlalli* « terre ».

6. *nentlamati. ni* « estar descontento y afligido, o hazer lo que es ensi en algun negocio » (Mol. II).

7. *Apantecùtli* était le dieu d'un barrio de México. Cf. Tezozomoc cronica Mexicana, 69 (p 504) et 70 (p. 515).

8. *Tepanquizqui* (*te-pan-quiz-qui* « celui qui se précipite sur les hommes ») est le surnom d' *Uitzilopochtli*, dieu de la guerre, spécialement des Aztèques. Cf. Hymnes I, 3. (Seler, ges. Abhdlg., II, p. 965).

lamanqui [1], Huictlollinqui [2], Quetzalcohuatl [3], Titlacahuan [4]. »

§ 21. Auh niman ye yauh in Quetzalcohuatl [5] in Mictlan [6]; itech acico [in] Mictlanteuctli, in Mictlancihuatl, niman quilhui : « Ca yehuatl [7] ic nihualla in chalchiuhomitl in ticmopiellia [8], ca niccuico [9] ».

§ 22. Auh niman quilhui : « Tlei ticchihuaz ? » Quetzalcohuatl auh ye no ceppa quilhui : « ca yehuatl ic nentlamati in teteo aquin onoz in tlalticpac [10].

§ 23. Auh ye no ceppa quito in Mictlanteuctli [11] : « ca ye qualli, tlaxoconpitza [12] in notecciz [13] auh

ictlolinqui, Quetzalcohuatl, Titlacahuan.

§ 21. Ac dein *Quetzalcohuatl* in orcum digressus *Mictlantecùtli* et *Mictlancihuatl* invenit dixitque : veni ossis gemmei causa quod custodis, veni enim ut auferam.

§ 22. Ac dein dixit : quid eo facies? *Quetzalcohuatl* respondit : curae est deis quis terra incolat.

§ 23. Atque iterum *Miçtlantecùtli* dixit : bene habet : infla concham

1. *Tlallamanqui* composé de *tlalli* « terre » et *manqui* participe de *mani* ou *mana*. Il est difficile d'identifier cette divinité. V. *Tlallamamac*, plus bas § 31.

2. *Huictlollinqui* composé de *huictli* « coa para labrar latierra » et *olini* « courber ». Le nom est seulement connu comme nom propre (juge à Tlatelolco au temps de Motecuzoma, cf. Sahagun 8, chap. 15).

3. *Quetzalcohuatl* « serpent aux plumes », ou « jumeau précieux », dieu de l'air (voir *eēcatl*, *chiconaui éēcatl*).

4. Voir note 5, ad § 16.

5. Cette tradition offre plusieurs variantes : tantôt *Quetzalcohuatl* descend aux enfers, tantôt c'est *Ehecatl*, tantôt, *Xolotl*. Voir Thévet (l. c.), chap. VII (p. 28), Torquemada, Mon. Ind, II, chap. XLI), p. 76-77. Mendieta, Hist. ecclesiast. indian. 2, cap. 1 (d'après Olmos).

6. *Mictlan*, région de la mort, de *Mictlantecùtli* et *Mictlanciuatl*.

7. *yehuatl* précise *chalchiuh-omitl* « c'est l'os précieux c'est pourquoi je suis venu ».

8. *ti-c-mo-pie-llia* forme révérentielle et réfléchie du verbe *pia* « garder quelque chose ».

9. *ni-c-cui-co* forme en *co*, prét. de *quiuh*, « je suis venu le prendre ».

10. Le sens est donc : les dieux ont besoin de l'os précieux pour créer les hommes qui doivent habiter sur la terre.

11. *Mictlantecùtli* le seigneur des enfers.

12. *tla x-o-c-on-pitza* « veuille sonner de la trompette » ! *tla* est particule de l'optatif (voir Olmos, grammaire de la langue Nahuatl p, 81, 123) ; *xo* ou *xi*, particule de l'impératif mise au lieu des pronoms de la 2e personne; la voyelle *o* (au lieu d'*i*) se trouve à cause d'une « Vocal-harmonie » de la part de la particule *on* qui suit (cf. Olmos, p. 127). (Cf. § 24 *xo-c-on-cui*, *xocon-ilhuitin*, § 25 ; voir note 1 ad § 93).

13. *tecciz-tli* « trompette de coquille ».

nauhpa [1] xictlayahua [2] cochti [3] in nochalchuihteyahualco [4]. »

« Auh amo maço [5] ye nequi initecciz [6] ? »

§ 24. Niman ye quinnotza in ocuilme [7] quicocoyonique, niman ye ic ompa callaqui in xicoti [8] in pipiolme [9]. Niman ye quipitza, quihualcac [10] in *Mictlanteuctli*. Auh ye no ceppa quilhuia in *Mictlanteuctli* : « ca ye qualli xoconcui [11]! »

§ 25. Auh niman ye quimilhui in ititla[n]huan in *Mictlanteuctli* in micteca [12] : « xoconilhuitin [13], teteoé [14], çan quicahuaquiuh [15] ! »

§ 26. Auh in *Quetzalcohuatl*

meam atque quater sepulcrum circumi loco muri mei gemmei!

Nonne vero opus est conchae?

§ 24. Dein arcessivit vermes; cavaverunt, tum intraverunt vespae, apes. Tum inflavit; audivit eum *Mictlantecùtli*. Atque iterum hic (Mictlantecùtli) dixit : bene habet, aufer (os) !

§ 25. Ac dein *Mictlantecùtli* subjectos suos allocutus est : dicite. o dei : nempe id (nobis) refert.

§ 26. Ac dein *Quetzalcohuatl* dixit :

1. *nauh-pa* forme ancienne de *nappa* (< *naupa*) « quatre fois », *u* avant *p* assimilé très souvent à *p*.

2. *xi-c-tla-yahua;* la racine *yahua* (cf. *yaualiuhqui* « cosa redonda... », *yaualhuia* « rodear...» etc.) signifie « circumire » « cerner. »

3. *c ochti*, il faut lire *cochtli* ; *cochtli* ou *te-cochtli* (composé de *tetl* « pierre » et *cochtli*) est la sépulture, « hoyo... » (Mol. II), substantif dérivé du verbe *cochi* « dormir ».

4. *no-chalchiuh-te-yahual-co* dérivé de *chalchiuh-teyahualli; teyahualli* est un *yahualli* de pierres (*tetl*), un cercle de pierres, une muraille circulaire. — Il faut s'imaginer que le sépulcre où se trouve l'os précieux de pierre verte est entouré d'un cercle, et que *Quetzalcohuatl* doit faire quatre fois le tour de cette muraille ou du tombeau.

5. *maço* « peut-être, en quelque façon ».

6. *nequi initecciz* ; il faut lire *nequi inotecciz* ou *nequi motecciz* « mais n'y a-t-il pas besoin de ma (ou de ta) trompette de coquille? »

7. *ocuilme* pluriel de *ocuilin* « gusano » (Mol. II).

8. *xicoti* = *xico-tin* pluriel de *xicó-tli* « abeja grande de miel que horada los arboles, o abejon » (Mol. II).

9. *pipiolme* pluriel de *pipiol-in* « aveja montesa que haze miel » (Mol. II).

10. *qui-hual-cac* « il l'entendit » prèt. du verbe *hual-caqui.*

11. *xo-c-on-cui* « prends-le » ! *xo*, cf. note 12 ad § 23.

12. *Micteca*, les habitants de *Mictlan*, les sujets de *Mictlantecùtli.*

13. *xo-c-on-ilhui-tin* « dites ! », *tin* au lieu de *can* ; cf. Olmos (l. c. p. 71), p. e.: *ma-xitlapiatin* « gardez ».

14. *teteoé* pluriel du vocatif en *é* dérivé de *teo-tl* « dieu ».

15. *cahua-quiuh* « il vient rapporter » ; *cahua. nitla* « dexar algo, o llevar algun cosa à otra parte » (Molina II). Le sens de ce passage est double : *Quetzalcohuatl* vient prendre ou rapporter l'os. Mais, puisque *Mictlantecùtli* veut consoler ses sujets de la perte de l'os, il faut choisir la traduction « rapporter » (voir § 26).

niman quihuallito [1] : « Camo [2] ca ye iccen [3] niquitqui. » Auh niman quilhuia in inahual [4] : ca xiquimonilhui [5] :« çan niccahuaquiuh. » Niman quihualilhui inquitzatzilitiuh : « ca çan niccahuaquiuh [6]. »

minime vero, certe id aufero. Ac dein naualli eius dixit : dic illis, nempe id refero. Dein dixit, clamavit : nempe id refero.

§ 27. Auh ye nel [7] ontlecoc [8]. Niman ye ic ye concui in chalchiuhomitl, cecni [9] temi in oquichtli iniyomio [10], no cecni temi in cihuatl iyomio. Niman ic concuic, niman ye ic quiquimilloa [11] in *Quetzalcohuatl*, niman ye ic quitquitz [12].

§ 27. Tum vero prudenter ascendit. Dein os gemmeum cepit, partim compositum fuit viri, partim mulieris osse ; cepit, involvit illud *Quetzalcohuatl*, dein abstulit.

§ 28. Auh ye no ceppa quimilhui in *Mictlanteuctli* inititlahuan [13] : « teteoyé [14], ye nelli quitqui in *Quetzalcohuatl* in chalchiuhomitl. Teteoyé, xichuallalilitin [15] tlaxapoch-

§ 28. Atque iterum *Mictlantecùtli* subjectos suos allocutus est : o dei, profecto *Quetzalcohuatl* os gemmeum aufert ! o dei, facite ei foveam ! Tum fecerunt foveam ei,

1. *quihuallito* = *qui-hual-ito.*
2. *camo* = *ca amo* « no, o no es assi » (Mol. II).
3. *iccen* « ultimadamente » (Mol. II).
4. *i-nahual* « son nagual ». *Nahualli* signifie tantôt le sorcier, tantôt le masque, le déguisement.
5. *xi-quim-on-ilhui.*
6. Voir note 15 ad § 25.
7. *nel* « ser diligente y cuidadoso » (Mol. II).
8. *on-tleco-c* « il monta », voir *tleco. ni* « subir arriba » (Mol. II).
9. *cecni* « en otra parte o lugar, o en cierta parte, o por si aparte » (Mol. II).
10. *in oquichtli in i-(y)omi-o* « l'ossement d'un homme » ; *omi-tl* est l'os, *i* le pronom possessif de la 3ᵉ personne du singulier, *y* est proposé à *omitl* par l'influence de la voyelle *i* du pronom possessif ; *omi-yotl* (« ossement ») est la forme abstraite en *-yotl* du mot *omitl* (« os »). *i-yomi-o* serait donc « son ossement » (= *i-omi-yo*, et plus correctement encore : *i-omi-yo-uh*).
11. *quiquimilloa* fréquentatif du verbe *quimiloa. nitla* « liar, o embolver algo en manta » (Mol. II).
12. *qu-itqui-tz* est grammaticalement un futur en *tz* au lieu de *z* (cf. *ui-tz* < *ui-z* ; *uetzi-tz* < *uetzi-z* ; *quetza-tz* < *quatza-z* etc., voir note 7 ad § 42. Voir aussi § 68, note 10. Le sens est : il enveloppa l'os pour l'emporter là-dessus.
13. il faut lire : *in i-titlan-huan.*
14. *teteo yé*, vocatif =*teteoé*, voir note 14 ad § 25.
15. *xi-c-hual-lali-li-tin* impératif (2ᵉ personne du pluriel) du verbe *hual-lali-lia* <*hual*+*tlalilia* (« placer quelque chose pour quelqu'un »).

tli [1]. Niman contlallilito [2] inic oncan motlaxapochui [3] motlahuitec [4] ihuan quimauhtique [5] çoçoltin [6] mictihue[t]z [7].

Auh in chalchiuhomitl niman ic quicenmantihuetz [8], niman quiquaquaque [9] in çoçoltin quiteteitzque [10].

§ 29. Auh niman ic hualmozcalli [11] in *Quetzalcohuatl*, niman ye ic choca niman ye quilhuia in inahual : « No-nahualé que[n] [12] yezi [13] ? » Auh niman ye quilhuia : « quenin yez ? ca nel [14] otlatlacauh [15] ; maço nel yuhqui yauh [16] ! »

§ 30. Auh niman ye connechicoa [17], conpepen [18], conquimillo ;

pedem offendit, sese impegit, atque coturnices eum prae metu paene mortuum terruerunt.

Os gemmeum prostravit, voraverunt coturnices, cum rostris suis tutuderunt.

§ 29. Ac dein *Quetzalcohuatl* se recreavit (ex timore), ploravit, naualli suo dixit : mi naualli, quomodo res erit ? Ac dein dixit (naualli) : quomodo erit, male res cecidit ; age, sit sicut it !

§ 30. Ac dein os sustulit, fragmenta collegit, involvit, tum in

1. *tlaxapochtli* « hoyo » (Mol. II), part. pass. de *xapotla* « creuser ».

2. *c-on-tlalli-li-to* prét. de *tlali-li-tiuh* « aller placer quelque chose pour quelqu'un ».

3. *mo-tlaxapochui* prét. de *tlaxapochuia. nino* « caer en hoyo, o abarrancarse » (Mol. II).

4. *mo-tla-huitec* de *uitequi* « herir » (Mol. II).

5. *qui-mauhti-que* de *mauhtia. nite* « espantar à otrò » (Mol. II).

6. *çoçol-tin* pluriel de *çol-in* « caille ».

7. *mic-ti-huetz* composé de *miqui* « mourir » et de *huetzi* « tomber » par la ligature *ti*.

8. *qui-cen-man-ti-huetz* composé de *cenmana+huetzi,cemmana* « esparzir, derramar, o echar algo por el suelo » (Mol. II).

9. *qui-quaqua-que* fréquentatif de *qua* « manger ».

10. *qui-teteitz-que* de *teteitza. nitla* « roer huesso » (Mol. II).

11. *hual-mo-(i)zcalli de izcalia.* nino « abiuar, tornar ensi, o resuscitar » (Mol. II).

12. *que* était vraisemblablement écrit dans l'original *quē = quen.* « de que manera, o como, s. acaecio esso ? » (Mol. II) ; voir plus bas, dans ce même § 29 *quenin* « de que manera, o como es esso ? » (Mol. II).

13. *yezi* futur du verbe *ca* « être » ; *i* est une apposition démonstrative.

14. *canel*, « pues es assi, o pues assi es » (Mol. II).

15. *o-tlatlacauh* prét. de *tlatlacaui.* Dañarse y echarse a perder el negocio, « o otra cosa » (Mol. II).

16. Cf. *maço iuhqui* « sea como fuere, o sea tal qual » (Mol. II). *nel = nelli*, cierto, ciertamente ». *yauh* « aller ».

17. *c-on-nechicoa* du verbe *nechicoa. nitla* « ayuntar o recoger algo, » (Mol. II).

18. *c-on-pepen* de *pepena. nitla* « escoger algo, o arrebañar y recoger lo esparzido por el suelo » (Mol. II).

niman icquitquic in *Tamoanchan* [1]. Auh in oonaxili [2] niman ye quiteci [3] itoca *Quilachtli* [4] yehuatl iz *Cihuacohuatl* [5]. Niman ye ic quitema in *Chalchiuhapazco* [6] auh niman motepoliço [7] in *Quetzalcohuatl*.

§ 31. Niman mochintin tlama-

Tamoanchan portavit. Quo cum venisset, dea nomine *Quilaztli*, id est *Cihuacohuatl*, os contrivit, tum deposuit in *Chalchiuhapazco*, dein *Quetzalcohuatl* sanguinem extraxit ex pene suo.

§ 31. Tum omnes dei qui supra

1. *Tamoanchan* nom mythique de l'ouest; région où la déesse de la terre enfante le dieu du maïs; v. Hymn. XIV, 3; Seler, ges. Abhdlg., II, p. 1057; l'étymologie de ce mot est difficile. Peut-être n'est-il pas de la langue mexicaine, mais de la langue maya (cf. *moan* oiseau de la nuit avec la préposition *tan*, les deux combinés avec le mot mexicain *chan* « maison »). A *Tamoanchan* correspond aussi *Cincalco* « dans la maison du maïs. » v. Sahag. XII, chap. 9; Seler, comm. Cod. Borgia, II. p. 56. v. plus bas § 32, note 6.

2. *o-on-axi-li* prét. de *axilia*, applicatif du verbe *aci* « arriver »; on attendrait ici une forme réfléchie comme *o-on-m-axi-li*, ou bien il faut lire : *o-m-axi-li* au lieu de *o-on-axili*.

3. L'os est réduit en poudre. Les autres traditions parlent presque toutes de cendre (Torquemada, Thévet, etc.). Dans « l'histoire de Colhuacan y de México » 1re partie § 10 il est dit que *Quetzalcohuatl* créa les hommes en les faisant de *nextli* (cendre); dans le *Lienzo de Cucutácato* les premiers hommes sont appelés *nextlapicti(n)* « hommes faits de cendre ». Cf. Seler, ges. Abhdlg. III, p. 46.

4. *Quilachtli* = *Quilaztli* est la même déesse que *Cihuacohuatl*, une divinité terrestre de *Colhuacan* (voir Hymne XIII ; cf. Seler, ges. Abhdlg., vol. II, p. 1051-1053). *Colhuacan* est aussi un synonyme de l'ouest, du domicile des ancêtres représenté sur la pierre de *Huitzuco* (voir Seler, ges. Abhdlg., II, p. 757 ; ici note 7 ad § 76).

5. *iz Cihuacohuatl* < *in Cihuacohuatl* par assimilation.

6. *Chalchiuhapazco* « dans le vase de jade » (*chalchiuh-apaz-co*), cf. *apaz-tli* « lebrillo, o barreñon grande de barro » (Mol. II). Dans le *Lienzo de Cucutácato* « *Chalchiuihtlahpazco* » est représenté comme la caverne d'origine des hommes qui, sur le dos de tortues, arrivent à la côte de « *Chalchicueyehcan* » (c'est la côte de Vera Cruz) accompagnés par un chien (*xolotl*). *Chalchiuhapazco* est donc, d'après cette tradition, situé dans la mer de l'est. Cf. Seler, ges. Abhdlg., III p. 44-49; Commentar zum Codex Borgia, II, p. 269-270. Par ces faits, le passage corrompu du ms. de Thévet (l. c.) s'éclaircit : « il donc aporta le reste de l'os et de la cendre et se en alla à une *paztli*, que veut dire grand libre, en le quel appelle touts les aultres dieux pour la creacion du premier homme... »; *paztli*, c'est *apaztli* « lebrillo », pris par Thévet pour « librillo = libre ».

7. *mo- tepol-iço* ; *tepolli* ou *tepulli* « miembro de varon » (Mol. II). *iço. nin* « sangrarse par enfermedad, o sacrificarse delante los idolos » (Mol. II).

Les hommes sont ainsi créés de la poudre de l'os de jade et du sang de *Quetzalcohuatl*. Dans un ms. inédit de Chimalpain (Paris, Bibl. Nat., fond mex. nº 74) les hommes sont appelés *ez-tlapictin* « crées de sang ». Dans le *Popol Vuh* les hommes sont créés du maïs et du sang de serpent.

cehua [1] in teteo in nipa omoteneuhque [2]; in *Apanteuctli*, in *Huictlollinqui*, *Tepanquizqui*, *Tlallamamac*, *Tzontemoc* techiquania [3] in *Quetzalcohuatl*. Auh niman quitoque : « otlacatque in teteo in macehualtin [4] ye ica in otopan tlamaceuhque [5]. » Ye no ceppa quitoque : Tlein quiquazque, teteoyé, ye tla [6] temohua in tonacayotl ! »

§ 32. Auh niman quimito in azcatl : « In tlaolli in itic *Tonacatepetl* [7]. » Auh niman ye quinamiqui in azcatl [8] in *Quetzalcohuatl* quilhui : « Can oticcuito [9] ? xi[nech]ilhui ! » Auh amo quilhuiznequi ; cenca quitequitlatlania [10]. Niman ic quilhuia : « Ca nechca. » Niman ye quihuica auh niman ic *tlilazcatl* [11] mocuep in *Quetzalcohuatl*,

dicti sunt cerimonias conficerunt (sanguinem extrahendo), *Apantecùtli*, *Huictlolinqui*, *Tepanquizqui*, *Tlallamamac*, *Tzontemoc*... *Quetzalcohuatl*. Ac dein dixerunt ; nati sunt dei, homines, cum illi supra nos ceremonias facerent. Iterum dixerunt : quid edant, o dei ; quaerant zeam !

§ 32. Ac dein formicae iis dixit : frumentum est in ventre montis *Tonacatepetl* ; ac dein formicae incidit *Quetzalcohuatl*, dixit : unde cepisti (zeam), dic mihi ! Attamen dicere noluit ; rogavit atque obsecravit eam, tum dixit (formica) : hoc loco est. Tum comitatus eam *Quetzalcohuatl* in formicam nigram sese convertit ; tum eam comitatus

1. *tlamaceua*, faire des cérémonies, cf. *tlamaceuani* « penitente, o el que hace algunos exercicios para merecer, hermitaño o beata » (Mol. II).

2. *in nipa o-mo-teneuh-que* « (les dieux) nommés plus haut ». Voir § 20. *Tzontemoc*, correspondant ici à *Titlacahuan* (*Tezcatlipoca*), est « celui qui précipite avec la tète »,

3. *techiquania* est obscur et peut-être corrompu. Doit-on y chercher *iquania. nite* « apartar á otro, o deponerlo y privarlo de su officio » ? (Mol. II). Le sens est certainement ceci : les autres dieux suivent l'exemple de *Quetzalcohuatl* en se tirant du sang comme sacrifice.

4. *maceual-tin* « les vassaux, les sujets ». Les hommes sont les vassaux des dieux.

5. *o-to-pan-tla-maceuh-que* = *topan otlamaceuhque*, ils s'ôtaient du sang sur nous comme sacrifice. Cf. Torquemada, II, XLI p. 76 : « y que sobre ellos sacrificasen ».

6. *tla*, particule de l'optatif, voir note 12 ad § 23.

7. *Tonaca-tepetl*, « mont de maïs ». Cf. Jacinto de La Serna 1 § 4 (p. 23-24) : « Tampoco estaban olvidado de sus dioses antiguos, entre los cuales veneraban la Sierra Nevada, que es junto el volcán, por decir, allí estaban y tenían su habitacion los dioses suyos *Chicomecoatl*, la diosa de los panes, y así llamaban á la sierra *Tonacatepetl*, que q. d. monte de los mieses, ò de los mantemientos ».

8. *azcatl* « fourmi » est l'objet de la phrase.

9. *o-ti-c-cui to* « tu es allé le prendre ».

10. *qui-tequi-tlatlania* « il la pria instamment » ; du verbe *tlatlania. nite* « preguntar algo à otro... » (Mol. II) combiné avec *tequi*. Cf. Olmos (l. c., p. 186) : « *tequi*, siempre se entrepone al verbo y significa mucho, ex. *nitequitlaqua* « como mucho ».

11. *tlil-azcatl* de *tlilli* « tinta », cf. *tliltic* « noir » et *azcatl*.

niman ye quihuica. Niman ye ic callaqui [1], niman ye ic quiçaçaca [2] nehuan. In *tlatlauhqui* [3] *azcatl*, in macho, quihuicac in *Quetzalcohuatl* tlatempan [4] quihuallalalia [5] in tlaolli niman ye quitqui in *Tamoanchan* [6].

§ 33. Auh niman ye quiquaqua in teteo [7], niman ye ic totenco [8] quitlalia, inic titohuapahuaque [9]. Aûh niman ye quitoa : « Quen ticchihuazque [10] in *Tonacatepetl* ? » Auh niman çan ye quimamaznequi [11] in *Quetzalcohuatl* quimecayoti [12] ; auh amo queuh [13].

§ 34. Auh niman ye quitlapohuia [14] *Oxomoco* [15], auh niman ye qui-

est ; dein (montem) intraverunt, dein ambo frumentum attraxerunt. Formica rubra, ut sciunt, comitata est *Quetzalcohuatl* usque ad montis marginem, frumentum (ibi) ei deposuit, dein (*Q.*) in *Tamoanchan* portavit.

§ 33. Ac dein id dei ederunt (praemandantes), tum in os nostrum posuerunt, hoc modo corroborati sumus. Ac dein dixerunt : quid faciamus monte *Tonacatepetl* ? Ac dein *Quetzalcohuatl* eum dorso gestare voluit, (jam) funes applicavit ; neque vero sufferre potuit.

§ 34. Ac dein *Oxomoco* sortem consuluit ; et *Cipactonal* femina

1. *call-aqui, Quetzalcohuatl* et la fourmi entrent dans le mont de maïs.
2. *çaçaca. nitla* « acarrear algo » (Mol. II).
3. *tlatlauhqui* « rouge ».
4. *tlatempan* « jusqu'au maïs amassé », de *—pan* postposition et *tlatentli* « flocadura de vestidura, o mayz, trigo frisoles o cosa semejante echada y puesto en algun lugar » (part. pass. de *tema* « déposer ») (Mol. II). Le sujet de la phrase est la rouge fourmi.
5. *qui-hual-lalalia*; il faut lire *quihualla-lilia* « elle le déposa pour lui ». Voir note 15 ad § 28.
6. *Tamoanchan* voir note 1 ad § 30.
7. Les dieux mâchent donc d'abord le maïs pour l'amollir et le donner ensuite aux hommes.
8. *to-ten-co* « dans nos lèvres, dans notre bouche » *ten-tli* « lèvre ».
9. *ti-to-huapahua-que* « nous sommes devenus forts » du verbe réfléchi *uapaua. nino* crecer en edad, o esforçarse y animarse » (Mol. II). Cf. note 6 ad § 76.
10. *ti-c-chiuhua-z-que* « nous ferons ».
11. *qui-mama-z-nequi* « il voulait le porter sur le dos ».
12. *mecayotia. nitla* «...atar algo con cordeles » (Mol. II).
13. *qu-euh*, prét. du verbe *eua* « llevar alguna cosa pesada » (Mol. II).
14. *qui-tlapohuia* du verbe *tlapouia. nite* « echar suerto á otro el hechizero ó agorero con mayz » (Mol. II).
15. *Oxomoco* et *Cipactonal*, homme et femme, sont les vieux sorciers, les savants qui consultent les oracles du maïs et du calendrier sacré (*tonalamatl*) ; voir Sahagun, IV, chap. I ; X, chap. 29, § 1 et § 12 (ici Sahagun nomme aussi parmi les quatre savants restés à *Tamoanchan Oxomoco* et *Cipactonal*). *Cipactonal* signifie « le jour crocodile », (premier jour du *tonalamatl*) ; l'étymologie d'*Oxomoco* est obscure. Peut-être y a-t-il des relations avec *amoxtli* « livre », ou avec un mot maya *ixim* « maïs ».

tonalpohuia [1] in *Cipactonal* [2], inicihuauh *Oxomoco* ; ca cihuatl *Cipactonal*. Auh niman quitoque [in] *Oxomoco* in *Cipactonal* : « ca çan quihuitequiz [3] in *Nanahuatl* [4] in *Tonacatepetl* ». Ca oquitlapohuique.

§ 35. Auh niman ye netlallilo [5] in *Tlaloque* [6], in xoxouhqui Tlaloque, iztac Tlaloque, coçauhqui Tlaloque, tlatlauhqui Tlaloque. Niman ye quihuitequi in *Nanahuatl*. Auh niman ye namoyallo in *Tlaloque* in tonacayotl [7], in iztac, in

hominis *Oxomoco*, librum vaticinum consuluit; *Cipactonal* enim est mulier. Ac dein *Oxomoco* et *Cipactonal* dixerunt : solus *Nanahuatl* montem *Tonacatepetl* enucleabit. Pro eo enim sortem consuluerant.

§ 35. Ac dein dei pluvii consederunt, *Tlaloque* virides, albi, flavi, rubri. Tum *Nanahuatl* montem enucleavit. Ac dein frumentum ab diis pluviis raptum est : Zea alba, nigra, flava, rubra ; fabae, alopecurus, chia, michiuautli, om-

1. *tonal-pohuia*, « consulter les sorts ».
2. Voir note 15 page précédente.
3. *qui-huitequi-z ; huitequi. nitla* « desgranar semillas con varas ó palos » (Mol. II). C'est *Nanauatzin-Xolotl* en dieu de foudre qui est le plus propre à « desgranar », le mont de maïs. Cf. Seler, Commentar zum. Borgia, vol. II, 1906, p. 42) ; cf. Mendieta, Hist. eccl. Ind. 2, chap. 1 ; Thévet (l. c.), chap. 7.
4. *Nanahuatl* (aussi appelé *Nanahuaton* et *Nanahuatzin*) est « le buboso » le pauvre dieu difforme de la syphilis. C'est une forme du dieu *Xolotl* qui accompagne le soleil en ouest dans les enfers, où le soleil gagne nouvelle vie par la mort de *Quetzalcohuatl* qui s'est consumé par le feu ; ce nouveau soleil conduit *Xolotl-Nanauatzin*(qui se consume lui aussi), au ciel (vers l'est). Dans les mythes *Nanauatzin* devient lui-même le soleil, et nous le voyons représenté dans la belle feuille 42 du *Codex Borgia* (cf. Seler, Commentar zum Codex Borgia, I, p. 190-200, II, p. 52, 54-55, p. 265 ; Compte rendu, Congr. des Am., XIV[e] session, Stuttgart, 1905 : Das Grünsteinidol des Stuttgarter Museums, p. 241-261). Sur le texte de ce passage, voir la note de Leon y Gama (l. c., p. 36) : Despues introduce la fábula del buboso, de que hacen mencion Torquemada Boturini y Clavigero, contrayéndola à la generacion del V sol, al cual nombra con el número y título que corresponde al 4° día de la segunda trecena que es el mismo *Nahuiolin*. Cf. Boturini, Idea p. 37-38 ; Camargo, l. c., p. 131-132. Sahagun VII, 2.
5. *ne-tlalli-lo* passif de *tlalia* en *lo* combiné avec le pronom réfléchi indéterminé *ne* ; c'est une construction extraordinaire. Peut-être faut-il corriger le texte : *ne-tlallito* « ils allèrent s'établir ». Cf. *nepantillo*, § 46.
6. *Tlaloque*, pluriel de *Tlaloc* (participe de *tlaloa* « se hâter »), Dieu de pluie. Ici les *Tlaloque* sont disposés d'après les quatre directions cardinales et leur couleurs. Dans le *Cod. Vat. B.* (fol. 69) on voit quatre *Tlaloque* correspondant aux quatre années et aux quatre divisions du *tonalamatl* avec un cinquième *Tlaloc* qui signifie le milieu (cf. aussi *Cod. Borgia*, fol. 27). Ici le vert correspondrait à l'est, le blanc au nord, le jaune à l'ouest, le rouge au sud.
7. Cette phrase est une « anacoluthe » : et alors il fut enlevé (volé) le maïs les dieux de pluie, c'est-à-dire le maïs fut volé par les dieux de pluie. *namoyallo* = *namoya-lo*

yahuitl [1], in coztic, in xiuhtoctli [2], in etl, in huauhtli [3], in chian [4], in michihuauhtli [5], izquich namoyaloc in tonacayotl.

nia frumenta (ab diis pluviis) rapta sunt.

§ 36. Inin tonatiuh [6] itoca *nahui olin* [7]. Inin ye tehuanti[n] totonatiuh in tonnemi [8] axcan. Auh inin inezca [9] in nican ca inic tlapanhuetz [10] in tonatiuh in teotexcalco [11]

§ 36. Haec aetas appelatur *4 olin*. Haec est aetas nostra in qua nunc vitam agimus. Atque haec sole considete montium cacumine (in terra) apparuit saxo deorum, ubi

du verbe *namoya. nitla* « arrebatar o robar algo ». Suivent ici les différentes formes du maïs mûrissant.

1. *yahuitl* « mayz moreno ó negro » (Mol. II).

2. *xiuh-toctli*, cf. *xiuh-toc-tlaulli* « mayz colorado », et *xiuh toc-tepitl*, « mayz que se haze en sesenta dias » (Mol. II).

3. *huauhtli* « arroche » (bledos, Mol. II, Chenopodium ?), cf. Hernandez (Nova plantarum, animalium et mineralium Mexicanorum historia. Romae, 1648, fol., p. 269 ; édition de Madrid 1790, vol. II, p. 340-341) ; on cultivait plusieurs espèces de *huautli* dans les jardins tels *tlapahoaquilitl*, *Nexhoautli Chichic-goautli Michihuautli*... « Semen cum aqua mulsa potum regium morbum [maladie des princes, cf. *tecpil-nanauatl* = syphilis] sanat, et vocatos morbillos adcutim pulso humore curat. Parant Mexicani e duorum primorum generum semine globulos, ac potionem *Michihouatli* vocatam, qua utuntur veluti gratissimo cibo. » Le *huauhtli* fut vénéré comme l'*ololiuhqui*, *pegote* et *pisiete* d'après Jacinto de la Serna, chap. 15, § 1, p. 160, § 2, p. 161-162. Il servait aussi à la préparation d'une statuette en pâte d'*Uitzilopochtli* pendant la fête de *Toxcatl* (Sahagun 12, 19).

4. *chian* (*chien*) est la sauge (salvia), dont les graines servaient d'aliment et de boisson. Voir Molina (II) *chia* « cierta semilla de que sacan azeite » Cf. Sahagun, 2. 23,

5. *michi-huauhtli* voir, note 3, ci-dessus : cf. Sahagun II, 23.

6. C'est le cinquième soleil ; voir *Historia de Colhuacan y de México*, 1re partie, § 15; *Inic macuili tonatiuh. Nahui olin in itonal mitoa Ollintonatiuh ipampa molini in otlatoca. auh in yuh conitotihui in huehuetque ipan inin mochiuaz tlalloliniz mayanaloz in ic tipoliuizque.*

7. *Nahui Ollin* «, 4 mouvements » ; c'est le symbole de *Xolotl-Nanahuatzin* régent du 17e signe diurnal *olin* et dominant la 16e treizaine [voir *Codex Borgia*, feuille 65 au-dessus], le signe du soleil (cf. le fond du *quauhxicalli* de Berlin, Seler ges. Abhd., II, p. 708), le jour où on célébrait une fête en l'honneur du soleil (Sahagun II, 19, 1°).

8. *t-on-nemi* « nous passons la vie » ; pour nous qui vivons maintenant, c'est notre soleil.

9. *i-nez-ca* combinaison d'une forme originairement verbale avec un possessif : verbalement à traduire par « son apparition était » c.-à-d. il apparut. Ainsi l'on dit *i-nenca* « il vécut » etc. ; *no-yol-ca*, mi mantimiento y substancia (Mol. II), *no-uel-nez-ca* mi bien parecer, gentileza, galania, y lindeza (Mol. II).

10. *tlapan-huetz* « il s'établit sur la montagne », cf. *tlapan-huetz-yan* « cumbre de monte, o de sierra y puerto » (Mol. II).

11. *teo-texcal-co* « au lieu de la roche du dieu (du soleil) », situé auprès de *Teotihuacan* (Sahagun, VII, 2).

in oncan in *Teotihuacan* [1]. Ye no ye itonatiuh catca in *Topiltzin* [2] *in Tollan* [3] in *Quetzalcohuatl*. Auh inin in ayamo tonatiuh itoca catca *iniquac* in *Nanahuatl* ompa ichan catca in *Tamoanchan*.

est *Teotihuacan*. Haec etiam fuit aetas principis *Tollan*, *Quetzalcohuatl*. Nondum vero appelata est « sol » eo tempore quo *Nanahuatl*, domicilium habuit *Tamoanchan*.

§ 37. Quauhtli ocelotl [4], *tlótli* [5]

§ 37. Aquila, tigris, accipiter,

1. *Teotihuacan*; l'étymologie de ce mot est difficile : 1) lieu où l'on fait le soleil (passif du verbe *teotia*); 2) lieu des (rois) morts, du verbe *teo-ti* « devenir dieu — mourir ». 3) lieu de ceux qui ont le dieu, lieu des prêtres ; de *teo-tl* + *hua* (particule indiquant la possession) par la ligature *ti* ; cf. p. e. des formations comme *noquichtihuan* (mes frères aînés), etc. du mot *oquich-tli*. Sur *Teotihuacan*, situé « seis leguas de Mexico » (Torq., II, , p. XLII 77), ancien cimetière des rois, localité des pyramides du soleil et de la lune, lieu où les dieux s'assemblaient pour consulter qui devait être soleil, voir : Sahagun X, 29 § 12 et VII, 2 ; III, 1 § 1. Torquem., 3, 18, I, p. 278 ; 3, 10, I, p. 261 ; II, p. 77. Mendieta, 2. 7, p. 87 ; Fr. Alonso Ponce 1586 (colecc. Docum. inedit. Hist., Esp., 57, p. 214-216). D'après Chimalpain (VII, 103), *Quetzalmamalitzin* était le premier roi de *Teotihuacan* (*8 acatl* = 1435) prenant le titre d'*Ateepanecatl*. Le nom *Teutiiaccaa* se retrouve dans la Province d'*Acalan*, au sud du Rio Usumacinta (Cortès, Ve lettre). Les dernières fouilles faites par M. Batres à *Teotihuacan* ont prouvé la beauté grandiose de ces ruines si importantes pour l'archéologie mexicaine (cf. Leopoldo Batres « Teotihuacan ». Mexico, 1906).

2. *To-pil-tzin* « notre seigneur » c'est le surnom de *Quetzalcohuatl*, héros de *Tollan*. Dans la première partie de l'*Historia de Colhuacan y de México*, il s'appelle « *Topiltzin Tlamacazqui ce acatl Quetzalcohuatl* (§ 24) « Notre Seigneur le prêtre 1 canne *Quetzalcohuatl* ». Chimalpain, dans son « Memorial breve acerca de la fundacion de la ciudad de Culhuacan » (Ms. inédit. Bibl. Nat. Paris, fond mex. nº 74), parle régulièrement de *Topiltzin Acxitl Quetzalcohuatl*, où *acxitl* semble correspondre à *icxitl*, « pied » (voir le nom *Acxomocuil* « privé du pied » (« *Huracan* » 1 son pied, *Tezcatlipoca*), et *acxolma*, Hymne XIII, 2. (Cf. Seler ges. Abhdlg., IV, 1055.)

3. *Tollan* (Tula) « lieu des joncs », nom de la célèbre ville de *Quetzalcohuatl*, roi, prêtre et héros des Toltèques, d'un peuple civilisé protohistorique. Les ruines de Tula sont situées au nord de Mexique dans la contrée des *Otomis* ; on y a trouvé les cariatides et colonnes à serpent dont parle Sahagun (Sahagun X, 29 ; cf. Peñafiel, Monumentos del arte Mexicano antiguo, vol. I, pl. 148-150). Des cariatides analogues ont été découvertes par Teobert Maler à *Chichen-itza* dans le Yucatan, et des piliers à serpent ici et à *Uxmal*.

4. Aigle et tigre sont les bêtes féroces et courageuses (*quauhtli* signifie aussi le guerrier). Ils combattent les victimes captives sur le *temalacatl* dans le célèbre « sacrificio gladiatorio ».

5. *Tlótli* « l'épervier » est le messager des dieux ; il indique de la part de la mère divine *Citlalicue* comment les 1600 dieux (ce sont les 4 fois 400 !) pourraient créer des hommes (Mendieta, Hist. eccles. Ind., 2, 1, p. 78) ; voir note 13, ad § 44. Sur le *tlótli* (gauilan, falco columbarius), voir Hernandez, 1646, Hist. avium Nov. Hisp. Tract. II, fol. 49, cap. 176.

cuitlachtli [1], in *Chicuacen éecatl* [2], in *Chicuacen xochitl* [3] iyonteixti[n] in [4] itoca in tonatiuh. Auh in nican catqui motenehua teotexcalli [5] nauh xihuitl in tlatlac.

§ 38. Auh in *Tonacateuctli* [6], ihuan in *Xiuhteuctli* [7] niman ye qui[na]huatia in *Nanahuatl* quilhuique : « Oc tehuatl ticpiaz [8] inin ilhuicatl in tlalli. Auh niman centlaocox [9] quito : « Tlein quitoa ? ca nemi in teteo, ca ni cocoxcatzintli [10]. »

§ 39. Auh no nipa quinahuatia [11] in *Nahuitecpatl* [12] yehuatl in

caudivolvulus, 6 *éecatl*, 6 *xochitl* utrumque soli est nomen. Hic factum esse dicitur ut deorum saxum per quatuor annos ureret.

§ 38. Ac *Tonacatecùtli* et *Xiuhtecùtli* tum *Nanahuatl* mandarunt, dixerunt : tu adhuc custodies cœlum et terram. At ille maeruit dixitque : quid dicunt ? nempe dei exstant, nempe ego sum homo aegrotus ac miserabilis !

§ 39. Atque advocaverunt huc *4 tecpatl*, id est lunam. Advocavit

1. *cuitlachtli* (ou *cuetlachtli*) « lobo » (Mol.) ; c'est le cercoleptes caudivolvulus B. D. (voir Alf. Herrera, catal. Mus. Nac. Mex.). Cf. Sahagun XI, 1, § 1 ; Hernandez l. c., fol. 7, cap. 23. Herrera, Decades 2, 7, 9, p. 184. Le *cuetlachtli* tire la corde des victuailles (*tonacamecatl*) dans le sacrificio gladiatorio en *cuitlachuêhuê* (Sahagun, II, 21), sans doute parce que sa longue queue ressemble à cette corde.

2. *6 éecatl* « 6 vent » est le 6e jour de la XIIIe treizaine présidée par *Tlaçolteotl*, le 162e jour du tonalamatl.

3. *6 xochitl* « 6 fleur » est le 6e jour de la XIXe treizaine présidée par *Xochiquetzal* (la jeune forme de la déesse terrestre *Tlaçolteótl*), le 240e jour du tonalamatl.

4. *iyonteixtin*, cf. « ambosados » *yonteixtin* (Molina I, fol. 12, v.), dérivé de *ome* (racine *on-*) « deux ».

5. *texcalli* « peñasco, risco, ó horno » (Mol. II) dérivé de *tetl* « pierre » et *ixca* « cuire ».

6. *To-naca-tecù-tli* « le seigneur de notre viande (du maïs) », dieu créateur habitant dans le 13e ciel (*Omeyocan*), correspond à *Citlallatonac* (voir note 3 ad § 15).

7. *Xiuh-tecùtli* « seigueur des turquoises », est le dieu du feu.

8. *tehuatl* pronom absolu de la 2e personne du singulier (*ti*) « toi », *tehuatl ti-c-piaz* « c'est toi qui garderas ». Cette forme relève la personne, (voir Olmos, l. c., p. 15 (16) ; cf. note 1. ad § 81). Cf. p. e., Hymne III, 3, *ca nelli teuatl ticmochiuilia in motonacayouh* « vraiment, c'est toi qui fais ton maïs » ; M. Preuss croit pouvoir trouver ici « l'eau divine » (*teo-atl*) ! ce qui est une erreur absolue, de même que toutes les conclusions qu'il en tire (Preuss « Feuergötter » Mittlg. anthrop. Ges. Wien, 1903, p. 228).

9. *cen-tla-ocox* de *centlaocoya* « être complètement (*cen*) triste ».

10. Le sens de ce passage est ironique : il y a donc des dieux ! je suis seulement un pauvre malade ; pourquoi ne me donne-t-on point de relâche ?

11. L'objet de cette phrase est la lune.

12. *4 tecpatl* « 4 silex » est le 4e jour de la XIXe treizaine présidée par *Xochiquetzal*, le 238e jour du tonalamatl. C'est une signification de la lune. Cf. Seler, Comment. zum Cod. Borgia II (1906), p. 79.

metztli ; yehuatl in quinahuati *Tlalocanteuctli*[1] ihuan *Napateuctli*[2]. Auh in *Nanahuatl* niman ye moçahua[3], concuic inihuitz[4], iniacxoyauh[5] ; niman ye conitquitia in metztli quimacehua[6].

§ 40. Niman ye maltia[7] in *Nanahuatl* in *chicome acatl*[8], auh çatepan in maltia in metztli. Quetzalli iniacxoyauh, chalchihuitl inihuitz, chalchihuitl in quitlamamaca[9].

§ 41. Auh in oquiz nauilhuitl, niman ye quipotonia[10] ye quitiça-

eum *Tlalocantecùtli* et *Napatecùtli*. Ac *Nanahuatl* dein cibo abstinuit, spinas suas cepit ramosque pinorum, tum etiam luna ea attulit caeremoniasque confecit.

§ 40. Tum *Nanahuatl* (id est) *7 acatl* lāvit, et postea lāvit luna ; quetzal plumae virides rami sunt eius, gemmae virides spinae eius, gemmas preciosas offert.

§ 41. Ac quatuor diebus praeteritis *Nanahuatl* plumis eum contexit

1. *Tlalocan-tecùtli* « le seigneur de *Tlalocan*. »

2. *Napa-teuctli* < *nappa* — < *nauh-pa-teuctli* « quatre fois seigneur ». Ce dieu est d'après Sahagun (I, chap. xx) le dieu des gens qui font des nattes de feuilles aquatiques et il est du nombre de ceux qu'on appelle *Tlaloque*. Dans l'hymne III, 1 dédié au Tlaloc, on chante : *Amapamitl ānauhcanpa ye moquetzquetl* « le drapeau de papier a été élevé vers les quatre directions du ciel » (cf. Seler, ges. Abhdl. II, p. 978). Du reste, *Nappatecùtli* est aussi le titre des principaux d'*Acolhuacan* et de *Tacuba* (*Tlacopan*) d'après Tezozomoc, Chrónica mex. 55, p. 436. Cf. aussi *ome tochtli Nappatecùtli* (Sahagun II, Apend., § 9).

3. Il faut lire *mo-çahua* au lieu de *mo-cahua* ; *çahua. nino* signifie « jeûner ».

4. *huitz-tli* sont les épines de l'agave avec lesquelles on se perçe pour sacrifier du sang.

5. *acxoyatl* « tiges des pins », voir Hernandez (Romae 1646), fol. 348 (Madrid, 1790) ; I, p. 24 ; Sahagun II, chap. 4, II Apend. = *oyametl* « aciprès montesino » (Tezozomoc, l. c., chap. 63). La combinaison de *huitztli* et *acxoyatl* fait penser ici à la cérémonie appelée *acxoya-tema-liztli* et décrite par Sahagun II, App., § 6.

6. Toujours la lune ici imite le soleil (*Nanahuatl*), l'une suit l'autre. Cf. *Cod. Zumarraga*, cap 7° « y la luna començò á andar tras él [el sol] y nunca le alcanza, y andan por el aire sin que lleguen á los cielos ».

7. *altia. nino* « bañarse » (Mol. II).

8. 7 *acatl* « 7 canne » nom de *Nanahuatl*, 7e jour de la IIIe treizaine dominée par *Tepeyollotl*, 33e jour du tonalamatl. Une divinité 7 *acatl* se trouve dans le *Cod. Bologna* 31 (cf. Seler, Comment. zum Codex Féjerváry-Mayer, 1901, p. 53).

9. *qui-tla-mamaca* « il les offre » ; du verbe fréquentatif *mamaca* ; cf. *maca* « donner ».

10. *potonia. nitla ó nite* « poner à otro bizma con pluma menuda sobre la trementina, ò emplumar à otro ».

huia [1] in *Nanahuatl* [2]. Niman ye ic yauh in tleco huetziz [3]. Auh in *Nahui tecpatl* oc quicihuapancuicatia [4], niman ic huetzito *Nanahuatl* in tleco [5].

§ 42. Auh in metztli niman ye ic yauh ca nexpan [6] in huetzitz [7]. Auh in ye yauh auh in *quauhtli* huel quimotzollo [8], huel quihuicac. Auh in *ocelotl* amo huel quihuicac, çan quicholhui [9] itech [10] moquetz in tletl inic cuicuiliuh [11]. Quin [12] oncan pochehuac [13] in *tlótli*, quin oncan chichinouh [14] in *cuetlachtli*, amo huel quihuicaque inim eixtin [15].

cretaque oblevit, dein abiit ut in ignem saliret. Ac *4 tecpatl* etiam cecinit instar mulieris. Dein *Nanahuatl* in ignem saluit.

§ 42. Attamen luna iit ut in cinerem solum caderet ; aquila quoque iit, ei firmiter adhaeruit, una cum illo transiit. Tigris autem sequi eum non potuit, tantum transsiluit illo adhaerescens ; ignis exarduit, quam ob rem est maculosus. Deinde accipiter aliquantum fumigatus est, deinde falco adussit ; tres illi eum comitari nonpotuerunt.

1. *tiçahuia* (cf. *nitla*) « embarnizar con barniz blanco ». L'expression *potonia tiçahuia* correspond à la phrase métaphorique *tiçatl iuitl* « craie et plumes », avec lesquelles on ornait les victimes. Donner de la craie et des plumes à quelqu'un signifie donc faire la guerre (car la guerre fournit des captifs pour les sacrifices) ou sacrifier quelqu'un ; dans la langue commune, le sens s'est modifié en « dar à otro buen consejo y aviso, ò dar buen exemplo » (*tiçatl yuitl nic-tlalia*. Mol. II).

2. *Nanahuatl* est le sujet de la phrase.

3. *tlĕ-co huetzi* « sauter dans le feu ». *huetzi-z* est le futur « il alla pour sauter dans le feu ».

4. *qui-cihuapan-cuicatia*, cf. *cuicatia. nite* « dar musica à otros ». *cihuapan* « en femme, sous la forme d'une femme ».

5. Cf. Thevet (l. c., p. 32) où *Nanauton* saute dans le feu.

6. *nex-tli* « cendre ». La lune tombe dans la cendre, elle ne peut pas se brûler entièrement, cela explique, d'après Boturini (« Idea », p. 41), la couleur cendrée de la lune. Cf. *Cod. Zumarraga*, cap. 7°.

7. *huetzi-tz* = *huetzi-z*, futur en *tz*, voir note 12 ad § 27.

8. Cf. *tzoloa. nitla* « estrechar, o ensangostar algo ». (Mol. II) ; *tzoloa. nino* serait « se cramponner à quelq'un ».

9. *cholhuia. nic* vel *nitla* « saltar arroyo o acequia » (Mol. II).

10. *i-teçh* « avec lui » (cf. Olmos, l. c., p. 176).

11. *cuicuiliuh* « il est maculé » ; cf. *cuicuil-chapultic* « cosa pintada de diversos colores » (Mol. II). *Cuiculiuh* dérive de *cuicuiliui* « être peint çà et là », problablement verbe reduplié et intransitif dont la forme simple et active est *cuiloa* « peindre ». *Cuicuiloa. nino* « être peint de diverses couleurs ». Les flammes du feu font des taches dans la peau du tigre. — Cette tradition se trouve aussi chez Sahagun, VII, 2.

12. *quin* « despues » (Mol. II).

13. *pochehuac*, cf. *pocheua* « ahumarse alguna cosa ò pared..., abochonarse los panes ». Cela se rattache à la couleur brunâtre de l'épervier.

14. *chichinouh* du verbe *chichinoua* (*chichinoa* $<$ *chinoa*) au sens réfléchi comme *chichinoa. nino* « chamuscarse, o quemarse » (Mol. II).

15. *inin eixtin* « tous ces trois », cf. *ym-extin* « todos tres » (Mol. I, fol. 121 v.).

§ 43. Auh in oacic [1] in ilhuicac, niman ye ic caltia [2] in *Tonacateuctli*, in *Tonacacihuatl* [3], niman ye ic quitlallia quecholicpalpan [4], niman tentlapaltica [5] quiquaquimilloque [6], niman ye mocahua [7] in nahuilhuitl in ilhuicac.

§ 43. Ac postquam in coelum advenit, *Tonacatecùtli* et *Tonacacihuatl* eum lāverunt, in sedem regiam exornatam quechol plumis imposuerunt, frontem eius vitta margine rubra redimiverunt, per quattuor dies in coelo commoratus est.

§44. Auh niman ic ipan momanaco [8]. *Na*[*ui*]*ollin* [9], auh nahuilhuitl in amo ollin [10], in çan mani [11]. Niman ye quitoa in teteo : « tleica in amo ollini ? » Niman ye conihua [12] in tlótli [13], quilhuito [14] in tonatiuh, quitlatlanito [14] quilhuia : « quihualitoa in teteo tlatocan [15] tlatlani

§ 44. Ac dein *Nauiolin* jacuit, per quattuor dies sese non commovit, tantummodo jacuit, loquuntur dei : cur non se movet ? Tum falconem miserunt, ut soli sese eum rogatum iisse diceret. Deos huic dicere, inquit, ut reges quaerentes, cur ille

1. *o-aci-c* prét. du verbe *aci* « arriver ».
2. *c-altia* « ils le baignèrent » ; c'est l'indication de l'objet [*Nahuiolin*] auprès du verbe.
3. Le couple de ces vieux dieux demeure dans le 13ᵉ, le ciel suprême.
4. *quechol-icpalli* « trône de plumes de *quecholli* » ; *quecholli* ou *tleuh-quechol* est le platalea ajaja (cf. Hernandez, l. c., de Hist. avium, p. 49, cap. 178).
5. *ten-tlapal-tica* instrumental en *tica* : *ten-tli* « lèvre », *tlapalli* « couleur rouge » ; « avec une toile (ruban) rouge au bord ». Sur le *tentlapalli*, cf. aussi Seler Veröff. Kgl. Mus. f. Völkkd. Berlin, I, 4, p. 128.
6. *qui-qua-quimillo-que* « ils lui couvraient le front ». *quā-itl* « front ». *Quimiloa* « couvrir, envelopper ».
7. *cahua. nino* « s'arrêter » (quedarse en algun lugar... Mol. II).
8. Il faut lire *mo-maca-co* « il venait s'arrêter » ; cf. *momanā* « enroscarse la culebra, ô repressarse el agua », voir note 6 ad § 45.
9. Sahagun II, chap. 19, 1°, écrit aussi *Naolin* ce qui correspond à *Nahui-olin* (voir note 6 ad § 36).
10. *Ol* [*lin*] prét. du verbe intransitif *olini* « se mouvoir ».
11. *mani* verbe intransif « être étendu ».
12. *c-on-ihua* « ils envoyaient » ; du verbe *ihua* avec la particule *on* qui signifie la direction.
13. Sur l'épervier dans le rôle de messager des dieux, cf. Mendieta, Hist. eccles. Ind., 2, 2, p. 79 : « viendo los dichos dioses que no hacia [el sol] su curso, acordaron de enviar à *Tlótli* por su mensagero, que de su parte le dijese y mandasse, hiciese su curso ». (Voir note 5 ad § 37.
14. *-to* (prét. de *tiuh*) équivaut ici au futur de l' « oratio obliqua ».
15. *tlatoca* [*n* ?] *tlatani* « ils demandent en rois » ; une construction analogue est p. e. « *te-tlaçotla-ca-ni-nemi* bivo amorosamente » (Olmos l. c. p. 170).

tleica in amo ollini. » Niman ye quito in tonatiuh : « auh tleica ca no conitlani inin yeço inin tlapallo [1] inin tlatoca ? »

§ 45. Niman ye mononotza in teteo, auh niman ye quallani [2] in *Tlahuizcalpanteuctli* [3] ye quitoa : « Auh tleica ma [4] niemina? Ma [5] ça ce niman momanaco [6]. Niman ye quimina : amo huel quimin ; ye ye quimina in *Tlahuizcalpanteuctli* : ye ic quimina in[i] cueçalmamazço [7] in imiuh *tonatiuh*. Auh niman ic quihualixtlapacho [8] in *Chiucnauhapan* [9] yuhqui ca yehuatl in *Tlahuizcalpanteuctli* in *Cetl* [10].

§ 46. Auh niman ye nepantillo [11]

(*Nauiolin*) non se moveat? Tum sol dixit : quo jure autem id dominus ille nobilis ac superbus postulat ?

§ 45. Deinde consuluerunt dei, *Tlauizcalpantecùtli* iratus est dixitque : cur autem (in solem) tela non conjicio? ne insistat statim omnino ! Dein telum conjecit, at (solem) ferire non potuit. Jam telum conjecit in *Tlahuizcalpantecùtli*, conjecit sagittam suam obductam plumis flammeis, sagittam phoebi. Facie eum ad terram jactavit, ad orci flumen (*Chiconauhapan*), ut est *Tlauizcalpantecùtli* frigoris deitas.

§ 46. Ac dein ordine dei se

1. *inin yezo inin tlapallo*, forme abstraite d'*eztli* « sang » et *tlapalli* « couleur rouge » ; *eztli tlapalli*, le « dvandva » (du sanskrit), signifie « sangre generosa » (Mol. II) ; cf. *te-ezo te-tlapallo* « hijo ò hija de nobles cavalleros » (Mol. II). Le sens est ironique.

2. *quallani* = *qualani* « enojarse ».

3. *Tlahuizcalpanteuctli* est le seigneur de l'aube du jour, la planète Vénus.

4. *tleica ma* le sens est : *tleican amo* « ne pourquoi pas » ? Sur ce passage (§ 45), cf. aussi Seler, Commentar zum Codex Borgia, II, p. 145.

5. *ma*, particule vétative. Il faut probablement lire : *maçaço* (au lieu de *maçace*) «... no se haga caso » (Mol. II).

6. Voir note 8 ad § 44.

7. *cueçal-mamazço* forme abstraite de *mamaz-tli* « cañon con pluma » (Mol. II), composée avec *cueçalin* (plume rouge d'arrara » [du Guacamayo (*alo*)], de l'oiseau du dieu du soleil). Cf. Seler, Veröff. Kgl. Mus f. Völkkd. Berlin, I, 4, p. 127-128 ; Sahag., XI, 2, § 2 ; X, 29, § 8.

8. *qui-hual-ix-tlapacho* « il le jeta avec la face vers », dérivé du verbe *tlapachoa* ; *hual* signifie la direction ; *ix-tli* « face ».

9. *Chiucnauhapan* « au lieu des 9 eaux » ; signification du fleuve des enfers. (voir Sahagun, III, Append. 1).

10. Le dieu *Tlauizcalpantecùtli* est le même que *Cetl* « yelo, o carambano » (Mol II). Sans doute ce nom *Cetl* correspond à *citli* (« lièvre ») de la tradition analogue de Mendieta (Hist. eccles., II, chap. 2). *Citli* est corrompu de *cetl*. De plus, *Cetl* ou *Itztlacoliuhqui* porte dans les peintures (*cod. Borgia* 69 ; *cod. Borbon* 12, *Tonalamatl Aubin* 12, etc.), la flèche dans la coiffure courbée et dentelée de sa tête.

11. *ne-panti-llo* passif formé comme *ne-tlali-lo*, cf. § 34 (note 5). « Ils se placèrent en ordre ». Cf. *tecpana. nite* « poner en orden la gente » (Mol. II).

in teteo in *Titlacahuan*, in *Huitzill-opochtli* [1] auh in cihua *Xochique-tzal* [2], *Yapalliicue* [3], *Nochpallicue* [4] Niman ye ic teomicohua [5] in ye ye oncan in *Teotihuacan*.

§ 47. Auh iniquac inic ya in ilhuicac in tonatiuh, niman ye yauh in metztli, çan nexpan in huetzito. Auh in onacic in ilhuica-tenco [6], niman tochtecomatica [7] conixamauico [8] in *Papaztac* [9].

§ 48. Auh niman connamiquico [10] omaxac in tzitzimime [11], in cocolle-tin [12] auh conilhuique : « Ca ye

posuerunt *Titlacahuan*, *Huitzilo-pochtli* et feminae *Xochiquetzal*, *Yappalliicue*, *Nochpalliicue*. Tum demum factum est, ut dei sese sacri-ficarent *Teotihuacan*.

§ 47. Ac cum ita sol in coelò iit, luna etiam iit quae in cinerem solum ceciderat. Quae cum coeli marginem advenisset, *Papaztaç* faciem eius papyro instar amphorae vinariae velavit.

§ 48. Ac dein larvae nocturnae, maniae trivio in eum inciderunt et dixerunt : nempe hic ibis. Ibi eum

1. *Huitzil-opochtli* « le colibri du Sud » (*opochtli* « gauche » signifie le sud), est le nom du dieu national des *Aztèques* ; c'est le dieu de la guerre et originairement une divinité solaire.

2. *Xochiquetzal* est la déesse des fleurs, une forme plus jeune de l'ancienne déesse terrestre *Teteoinnan* ou *Tlaçolteotl*.

3. *Yapallicue* < *uappalli-i-cue*, « son enagua est de couleur brunâtre », *yauhtli* (*iyauhtli*) » herbe d'encens », voir Sahagun XI, 7 § 7.

4. *Nochpalli-i-cue* « son enagua est de couleur de cochenille ». *Nochtli* est le cactus (tuna) sur lequel on cultivait les pucerons qui produisent le *noch-ezli* (« sang du tuna » ou cochenille).

5. *teo-micohua*, il avait lieu le sacrifice des dieux. Cf. *teomicque*. « captivos sacrificados y muertos ante los idolos » (Mol. II). *Micohua* est le passif de la personne indéterminée (en-*oua*).

6. *ilhuica-ten-co*, « au bord (*ten-tli*) du ciel ».

7. *toch-tecoma-tica* « avec la cruche de pulque ». *tecomatl* « vaso de barro, como taça honda » (Mol. II). *tochtli* « lapin » signifie le pulque et les officiants du pulque. Cf. *ome-tochtli* (prêtre du dieu du vin Sahagun II, Append. § 9) et *centzon totochtin* (les dieux du vin, Sahagun II, Apend. § 3). *tica* est l'instrumental.

8. *c-on-ix-amaui-co* « il (lui) couvrit la face avec du papier » ; *on* signifie la direction, *ix-tli* « la face » ; *ama-tl* « papier » ; *amauia* « empapelar » (Mol. II), *co* prét. de *quiuh*.

9. *Papaztac* est un dieu du pulque ; cf. *Cod. Magliab.* fol. 48 v. « que era unos de quatro cientos dioses borrachos» ; voir Sahagun I, 22 ; II Apend., § 9 ; X, 29, § 12. *Papaztac* ou *Papatztac* est « celui qui parle confusément. Cf. *papaua* « celui qui a les cheveux embrouillés — prêtre ». (« guedejudo », Mol. II) ; *papàtli* « cabellos enhetrados y largos de los idolos (Mol. II) ; *papal* « parlon » ; *papalca* « parlar mucho ». (Mol. II).

10. *c-on-namiqui-co* « il rencontra ».

11. *tzitzimime* pluriel de *tzitzīmi-tl* (i) « nombre de demonio » (Mol. I et II). Cf. Sahagun, VI, 8 ; VIII, 1 ; ce sont les démons des ténèbres, les étoiles qui paraissent aux éclipses de soleil (cf. Chimalpain, Relac. VII, anno 1478).

12. *cocolletin*, pluriel de *colelétli* (*colelectli*) « cierto demonio » (Mol. II).

nipa in timohuicaz [1]. Oc ompa quihuecahuato [2] çan tzotzomatli [3] in coniilpillito [4]. Auh iniquac in huel moman [5] tonatiuh in *Nauhollin*, çan no iquac in conmanaco [6] ye teotlac [7].

diu detinuerunt, pannis solum eum colligaverunt. Eodem tempore quo sol (id est) *Nàhuiolin* institit, lunam retinuerunt, idque post solis occasum.

§ 49. Auh inic nenca *Mixcouatl* [8] cempohual xihuitl ipan caxtol xihuitl ye no ipan nauhxihuitl auh in icihuauh itoca *Chimalman* [9].

§ 49. Atque ita *Mixcouatl* XXXIX annos vixerat, femina eius appelatur *Chimalman*.

§ 50. *Ce tecpatl* xihuitl in ipan tlacatque in *Mixcohua* [10], inic quichiuhque : *Iztac Chalchiuhtlicuc* [11] ye quinchihua in *Mixcohua* cen-

§ 50. Anno *1 tecpatl Mixcohua* nâti sunt. Hoc modo facti sunt. Alba aquae dea *Calchiuitlicue* fecit CCCC *Mixcohua*. Dein domum

1. *ti-mo-huica-z*, futur de *huica. nino*, forme révérentielle, signifiant « se porter, aller ».

2. *qui-huecahua-to* ; *huecaua*, « arrêter quelqu'un ».

3. *tzotzomatli* « trapo, o handrajo » (Mol. II).

4. *c-on-iilpilli-to* « ils l'attachèrent » ; dérivé du verbe applicatif et fréquentatif *iilpi-lia* (cf. *ilpia*).

5. *mo-man* prét. de *mana. nino*.

6. *c-on-mana-co* « ils l'arrêtèrent ».

7. *teotl-ac* (prét. de *teotl-aqui*) « le dieu (c'est le soleil) est entré (dans la maison de la terre) — le coucher de soleil, l'ouest. Le sens du paragraphe 48 est : on arrête la lune afin qu'elle reste en arrière du soleil ; et pendant que le soleil s'arrête pendant le jour, la lune s'arrête pendant la nuit.

8. *Mix-cohuatl* « serpent de nuage » ; c'est le dieu de la chasse et des Chichimèques qui vivent en nomades dans les landes du nord (voir Sahagun II, 14 ; VI, 7 ; Seler, comment. z. Cod. Borgia, I, p. 260, 263.

9. *Chimal-man* « le bouclier étendu » (voir ici, § 70). D'après Thévet (l. c. X, p. 36), *Chimalma* est la femme de *Camaxtli* qui est à identifier à *Mixcohuatl*, la mère de *Quetzalcohuatl*. D'après Sahagun (Seler, Veröff, I, 4, p. 156, note 1) la femme de *Mixcoatl* est *Yeuatl-y-cue* « peau est son enagua ». Dans l'histoire de la Nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan (*Cod. 1576*), publiée en 1893 (Paris), p. 7, 8, *Chimalman* est la sœur aînée des *Mimixcoua* : *Xiuhnel* et *Mimich*. D'après le Codex Zumárraga (chap. 8), *Camaxtli* descend dans le 8e ciel et crée alors, en l'année *1 tecpatl*, (« silex ») 4 hommes et une femme, qui font la guerre pour pouvoir nourrir le soleil avec du sang. Dans notre récit aussi, 5 *Mimixcohua* naissent en *1 tecpatl* (§ 50) ; dans le Codex Zumarraga (cap. 6°) *Tezcatlipoca* fait 400 hommes et 5 femmes pour en nourrir le soleil. D'après Motolinia (l. c. p. 12) *Chimalmatl* et *Iztacmixcoalth* sont les parents de *Quetzalcohuatl*. Cf. Cod. Zumárraga, cap. 8°.

10. Le pluriel régulier est *Mimixcoua*.

11. *Itztac Chalchiuitlicue* « la blanche déesse de l'eau ; la couleur blanche fait probablement allusion aux anciens temps (cf. *Itzac Mixcohuatl*, etc.).

tzontli [1]. Niman ye callaqui [2], ye no cepa mopilhuati [3] in innan. Niman tlacati macuiltin çan no *Mixcohua* : inic ce itoca *Quauhtliçohuauh* [4], inic ome itoca *Mixcohuatl*, inic ey cihuatl itoca *Cuitlachcihuatl* [5], inic nahui itoca *Tlotepe[tl]* [6], inic macuil[l]i itoca *Apanteuctli* [7].

§ 51. Auh iniquac otlacatque, atlan callacque, atlan motenque [8], nahuilhuitique [9] in atlan. Auh niman hualquizque, niman ye quinchichiti [10] in *Mecitli* [11], yehuatl in *Tlalteuctli* in *Mecitli*. Auh ye icai n axcan ti *Mexica* [12], ye ce [13] amo ti *Mexica*, ca ti *Mexitin* [14].

sese abdidit. Iterum mater illorum liberos peperit. Quinque (liberi) nati sunt, item *Mixcohua*, primus nomine *Quauhtliçohuauh*, secundus nomine *Mixcohuatl*, tertius femina nomine *Cuitlachcihuatl*, quartus nomine *Tlotepetl*, quintus nomine *Apantecùtli*.

§ 51. Quicum nati essent, in aquam introierunt, aqua consederunt, per quatuor dies in aqua commorati sunt. Ac dein egressos *Mecitli* uberibus suis aluit. Haec *Mecitli* est dea terrae. Quam ob rem Mexicani, qui nunc vivimus, non « *Mexica* », sed « *Mexitin* » sumus.

1. *Centzon Mixcohua*, « les 400 serpents de nuage », ils représentent de même que les 400 *Centzon Uitznahua* dans le mythe d'*Uitzilopochtli* les étoiles vaincues par le soleil (Cf. Seler, Comment. Cod. Borgia, I, p. 264).

2. *Cal-aqui*, « rentrer ». La déesse se retire dans la maison pour enfanter une autre fois.

3. du verbe *pilhuatia. nino.* « enfanter ».

4. *Quauhtliçohuauh* = *Quauhtli-i-çohua-uh*, « la femme (*çohuatl*) de l'aigle ».

5. *Cuitlach-cihuatl* composé de *cihuatl* « femme » et *cuetlachtli* » cercoleptes caudivolvulus.

6. *Tlo-tepetl* « montagne de l'épervier ».

7. *Apan-teuctli* composé de *teuctli* « seigneur » et *apan* « dans l'eau ».

8. *no-ten-que* prét. de *tema*.

9. *nahu-ilhuiti-que* de *nahuilhuitia* « rester quatre jours ».

10. *quin-chichiti* prét. de *chichitia. nite* » dar à mamar » (Mol. II).

11. *Mecitli* formé de *metl* « maguey » et *citli* « lièvre. » Cf. Sahagun X, 29, § 12. L'étymologie donnée par Thévet (*l. c.* III, p. 16 et 19) dérive aussi le mot de *metl*. Cf. Clavigero I, 168 et 169 (note).

12. *Mexica* pluriel de *Mexicatl* « homme de *Mexico* » ; d'après d'autres explications, *Mexico* est le « lieu du dieu de la guerre *Mexitli* » (Clavigero).

13. peut-être faut-il lire *ic* au lieu de *ce* : *ye ic amo ti Mexica*, « c'est pourquoi nous ne sommes pas Mexica... »

14. Chimalpain, en effet, parle des *Teochichimeca Azteca Mexitin Chicomoztoca* (Breve Relacion acerca de la fundacion de la ciudad de Culhuacan ; Ms. inéd. Bibl. Nat. Paris. anno *1 acatl* = 1051).

Il dit (ibidem anno *1 tecpatl*=1064) : *ypan in yn ompa hualquizque yn chan Aztlan yn Mexitin Azteca Chichimeca yn axcan ye motenehua Tenuchca*, il ajoute expressément plus tard : *yhuan ayamo yn toca catca yn Mexica, yn achtopa ca çan oc yn toca catca Mexitin. auh ynic Mexitin quitoznequi.* » Dans cette année vinrent les *Mexi-*

§ 52. Auh niman ye quinnahuatia in *Tonatiuh* in *centzontin Mixcohua*, ye quinmaca in mitl [1] quimilhui : izcatqui inic annechatlitizque [2], inic annechtlamacazque [3], ihuan chimalli; auh in mitl tlaçomitl [4], quetzalmamaço, aztamamaço, çaquanmamaço, tlequecholmamaço, tlauhquecholmamaço, xiuhtotomamazço [5].

§ 53. Auh no yehuatl in amo [nen i] [6] noni Tlalteuctli. Auh amo quichiuhque in innahuatil [7], ca ye ic totomimina, ca ye ic mahuiltia [8] quin oncan mito [9] in *Totomitl*[10]. Quem[m] [11] an cana [12] in oce-

§ 52. Ac dein sol *Mixcohua* mandavit, sagittas iis dedit dixitque : Hoc est instrumentum quo mihi bibere, quo mihi edere daturi estis, scutaque (iis dedit). Ac sagittae fuerunt exornatae pennis pretiosis, calamis instructis plumis quetzal, aztatl, çaquan, tlauhquechol, tlequechol et xiuhtototl.

§ 53 Neque vero vixit dominus terrae. Neque fecerunt quod jussi erant ; in aves enim tela conjiciebant, eo delectabantur, quo ex tempore appelantur *Totomitl*. Nonnumquam tigridem venando nancti soli non dederunt. Plumas potius

tin Aztèques Chichimèques, qui s'appellent actuellement *Tenochca* [habitants de *Tenochtitlan*] de leur patrie *Aztlan*... et leur nom premier n'était pas *Mexica* ; ils s'appelaient seulement *Mexitin*, et c'est pourquoi il faut dire « *Mexitin* ». Cf. Duran, I, p. 19; Torquemada, I, p. 293. II, p. 145 ; Gomara (édid. Barcia), cap. 78, p. 80; Tezozomoc, cap. I. II, Codex Mendoza, 4ᵉ pt. I, 5.

1. il faut construire ainsi : *ye quinmaca in mitl... ihuan chimalli* « il leur donna la flèche et le bouclier » *quimilhui* « il parla. . . »

2. *an-nech-atl-i-ti-z-que* « vous me donnerez à boire » (Cf. *atl-i* « boire »).

3. *an-nech-tlamaca-z-que* « vous me donnerez à manger ».

4. *tlaço-mitl* « flèche précieuse » dérivé de *tlaçotla* « aimer », *tlaçoti* « valoir ». Cf. *tlazo-tetl* « piedra preciosa » (Mol. II), *tlaço-tàtzin* « cher père » etc..

5. Les flèches étaient ornées avec les plumes des oiseaux *quetzal*, *aztatl*, *çaquan*, *tlauhquechol*, *tlequechol* et *xiuhtototl*; *quetzalli* = Pharomacrus Mocinno. *aztatl* Ardea candidissima, *çaquan* (ou *çaquametl*)= Icterus gularis (Stoll, Guatemala, p. 208). Cf. Sahag. X, 29 § 10 ; XI, 2, § 1, etc.

tlauhquechol = Platalea ajaja. (s. Mol. II, Torquemala, X, 35 (II, p. 299). *tlequechol* est une espèce de *quechol* moins connue. *xiuhtototl* = Cotinga cincta (Sahag. X, 29, § 10).

6. Je conjecture *amo neni tlalteuctli* = *amo nen in Tlaltecùtli* « il ne vivait pas encore le seigneur de la terre ».

7. *in in-nahuatil* « leurs ordres ».

8. *m-ahuil-tia* « ils se réjouissaient ».

9. *m-ito* du verbe *itoa. nino* « être dit » (s'appeler).

10. *Toto-mitl* « flèche des oiseaux ». Probablement c'est une étymologie du nom connu des *Otomis* (*Otomitl*), tribu très dispersée et sauvage. Les Otomis s'appellent eux-mêmes *Hiahiu* ou *ñahñu*. Quant à la perte de la consonne *t* au commencement de ce mot, je renvoie à *tocuiltecatl*, *tocuilcoyotl* et *ocuilin*.

11. *quemman* « algunas vezes. . . » (Mol. II).

12. *c-ana* « ils prenaient », *c* se rattache à l'objet, *ocelotl* « tigre ».

lotl, amo quimaca in *tonatiuh*. Niman ye mopotonia; in ocacique [1] in ocelotl, niman ye cihuacochi [2], mopotonitoque [3], niman ye tzihuac [4] tlahuana [5], çan cenxocomictinemi [6], çan cenihuintitinemi [7].

§ 54. Auh niman ye no quinnahuatia in *Tonatiuh* in macuiltin izçatepan [8] tlacatque. Niman ye quinmaca in tzihuacmitl [9], quinmaca teuhchimalli [10], quimilhui : « Nopilhuané, tle anquimati [11] in axcan in *Centzon Mimixcohua* anquipopolozque [12] amo quitoa : in tonan, in tota [13].

§ 55. Niman mizquiticpac [14] mo-

sibi agglutinaveruut. Postquam tigridem ceperunt, cum feminis concuberunt, plumas sibi agglutinaverunt, sucum *tzihuac* potaverunt; ebrii facti sunt, sensibus orbati vinoque sepulti.

§ 54 Ac dein sol quinque illis quoque postea natis mandavit. Tum iis sagittam spinosam dedit scutumque pulverulentum dixit : o mi liberi quid est ? scitisne vos nunc CCCC *Mixcohua* esse deleturos? quippe qui non dicant: o mater nostra, pater noster !

§ 55. Tum CCCC *Mixcohua* super

1. *o-c-aci-qui* « ils gagnaient ».
2. *cihua-cochi* « coucher avec une femme ».
3. *mo-potoni-to-que* « ils allaient se couvrir de plumes ».
4. *tzihuac* est une plante épineuse, espèce d'agave croissant dans les landes du nord. Cf. Sahagun, X, 29, § 2; II, Apend. ; cf. l'hiéroglyphe du lieu *Tziuac-tepetl* (Cod. Tell. Rem., f. 25); v. Hymne VII, où il est dit que *Mixcouatl* est originaire de *Tziuactitlan* (v. 2). Lui, et les autres dieux chichimèques *Otontecútli* et *Amimitl* portent aussi des flèches de *tziuac* (*tziuacmitl*, *tziuac tlacochtli*), cf. ici, § 54 et § 68. Hernandez mentionne une espèce appelée *tetziuactli*.
5. *tlahuana. ni* « bever vino o emborracharse templadamente » (Mol. II). D'après le Cod. Zumarraga *Camaxtli* invente le pulque avec lequel les Chichimèques s'enivrent (cap. 8°).
6. *cen-xocomic-ti-nemi*, « ils s'enivraient complètement ; du verbe *xocomiqui. ni* « embeodarse » (Mol. II); *nemi* signifie la coutume » ils avaient la coutume de s'enivrer complètement ».
7. *cen-ihuinti-ti-nemi* du verbe *iuintia. nin.* « emborracharse » (Mol. II).
8. *iz çatepan* < *in çatepan* par assimilation des consonnes.
9. *tzihuac-mitl* « flèche de la plante épineuse » voir note 4 ad § 53.
10. *teuh-chimalli* « bouclier de poussière » (*teuh-tli*). Certainement cela fait allusion aux déserts du nord.
11. *an-qui-mati*, l'objet *qui* indique la phrase suivante : *in axcan in centzon Mimixcohua anqui*[*m*] *popolozque*.
12. Il faut lire *an-quim-popolo-z-que* « vous les détruirez ».
13. Dans l'*Historia Tolteca Chichimeca*, ms. inédit de la Bibl. Nat. de Paris, le soleil qui s'arrêta quatre jours et nuits sur la terre, porte le nom *in tota in totepeuh* « notre père, notre seigneur ».
14. *mizqui-ticpac* « sur les acacias » ; *mizquitl* « arbol de goma para tinto » (Mol. II). Cf. Sahagun, XI, 6, § 7.

tenque, niman ye oncan quimitta, niman ye quitoa : « aquique in ca çan motenque[1]. Niman ye oncan moyaochihua, niman quahuitl itic[2] callac in *Quauhtliçohuauh*. Auh *Mixcohuatl* tlalloncallac[3], auh in *Tlotepe*[*tl*] itic callac tepetl[4], niman atlan moquetz in *Apanteuctli*, auh in ihueltiuh[5] in *Cuitlachcihuatl* tlachco moquetz.

§ 56. Niman ye qui[n]yahualloa[6], aocaque[7] in ompa tenca[8] in mizquiticpac, matlahuacalco[9] in tenca. Niman ye ic nanatzca[10] in quahuitl, niman ye ic inpan[11] matzayani[12], niman ye hualquiza in *Quauhtlizohuauh* in quahuitl itic. Auh niman ye tlalolini, niman ye hualquiça in *Mixcohuatl* in tlallan callacca[13]. Auh niman ye xitini[14], niman ye huitomi in tepetl, niman ye hualquiça in *Tlotepetl*. Auh niman ye poçoni[15] in atl, niman ye hualquiça in *Apanteuctli*. Auh

acaciis consederunt, tum ibi visi sunt, dixerunt (quinque *Mixcohua*): qui sunt qui ibi consederint? Tum ibi bellum est ortum, tum *Quauhtliçohuauh* (interiorem partem) arboris iniit. Ac *Mixcohuatl* terram introiit, et *Tlotepetl* interiorem partem montis intravit, dein *Apantecùtli* aqua et soror eius major natu *Cuitlachcihuatl* loco pilâ ludendi sese erexerunt.

§ 56. Tum bellum iis intulerunt, neque vero jam super acaciis fuerunt, sed (arte magica) in plagis infuerunt. Dein arbor fragorem dedit, super eos confregit, tum *Quauhtliçohuauh* ex interiore parte montis evenit. Ac dein terra mota est, evenit *Mixcohuatl* qui terram introierat. Ac dein mons corruit, discessit, ac *Tlotepetl* evenit. Ac dein spumavit aqua, evenit *Apantecùtli*. Ac dein illos (CCCC

1. *moteuhque* du ms. ne donne pas de sens. Il faut lire *mo-ten-que*.
2. *iti-c* « dans le ventre, au dedans de... »
3. *tlal-on-callac* « Il entra dans la terre ».
4. *tepetl-iti-c callac*, « Il entra dans la montagne ».
5. *ueltiuh-tli* « sœur aînée ».
6. *quiyahualloa* < *quiyyahualloa* < *quin-yahualloa* par assimilation.
7. *aoca-que* « ils n'y étaient plus » pluriel du verbe *aocac* » no esta ya aqui » (Mol. II).
8. *tenca*, cf. *mo-ten-que*; *tenca* du verbe *temi* « être établi, se trouver », intransitif du verbe *tema* « placer quelque chose ».
9. *matlahuacal-co* « dans les rets » ; *matlahuacalli* «red de cacaxtles » (Mol. II).
10. *nanatzca* « rechinar, o cruxir algo » (Mol. II).
11. *in-pan* « sur eux. »
12. *matzayani* « abrirse la pared o el cielo... » (Mol. II).
13. *call-ac-ca*, plus-que-parfait de *cal-aqui*.
14. *xitini* « caerse o deshazerse la pared o sierra... » (Mol. II).
15. *poçoni* « henchirse de enojo, o de yra. » (jeter de l'écume).

niman ye quinpehua [1] auh quinpoloque.

§ 57. Auh quin iquac quitlamacaque [2] catlitique [3] in *Tonatiuh*, auh occequintin in mocauhque [4]; niman ye huitze [5] quintlatlauhtizque [6] ic quin yolcehuia [7], niman quitoque : « Otamech to teopohuilique [8], ma ximohuicacan [9] in *Chicomoztoc* [10], ca ye amoztotzin [11] ! ma ximocallaquican, ca ye amochantzinco [12]. Auh [13] cuix quin ye toztouh? Ca ye ipa toztouh, ca tochan, ca tonquitlaçoque [14], ca ça ozto tempan titotlalizque [15].

§ 58. Auh niman ye temo [16] in

Mixcohua) vicerunt atque deleverunt.

§ 57. Tum demum soli [carnem et sanguinem sacrificatorum] cibum potumque suppeditaverunt, alii autem restaverunt ; ac dein venerunt ut iis concionem haberent eoque modo solatium praeberent; dixerunt : vos in deorum nostrorum numero retulimus. conferte vos *Chicomoztoc*, ibi est caverna vestra, introite, ibi est domus vestra. [dicunt illi] Quid vero, nonne haec erit caverna nostra ? [respondent :] — certe, est nostra caverna, est nostra domus, locum delegimus, cavernae margine solum considemus.

§ 58. Ac dein descenderunt (coelo)

1. Le sujet sont les 5 *Mimixcohua*.

2. Cf. note 3 ad § 52.

3. *c-atl-i-ti-que*; cf. note 2 ad § 52. Cf. Cod. Zumarraga, cap. 8° « y fasta que se cumplió el quinto trece despues del diluvio siempre hizo *Camasale* guerra, y con ella diò de comer al sol ».

D'après le Cod. Zumarraga, cap. 8°, trois Chichimèques échappèrent seulement (*Xiuhnel*, *Mimich* et *Camaxtli*).

4. De ceux qui restèrent descendirent les Chichimèques.

5. *uitze* « ils venaient ». (cf. Olmos, l. c. p. 120). Cf. ici § 59.

6. *tlatlauhtia* « hacer oracion » (Mol. II).

7. *yolceuia. nite* « aplacar à otro » (Mol. II).

8. *o-t-amech-to-teo-pohui-li-que* « nous vous avons compté parmi nos dieux ». *pohui-lia* applicatif de *pohua* « compter. »

9. *xi-mo-huica-can* « allez », cf. note 1 ad § 48.

10. *Chicom-ozto-c* « lieu des 7 cavernes », célèbre demeure originelle des tribus mexicaines ou Naua, située au nord et dont toutes les sources font mention.

11. *am-ozto-tzin* « votre caverne » ; *tzin* a un sens tantôt révérentiel, tantôt dédaigneux.

12. *amo-chan-tzin-co* « lieu de votre maison ».

13. On peut ajouter ici : alors ils disent :

14. Le passage semble être corrompu ; *t-on-qui-tlaço-que* a le sens « nous l'avons choisie (la caverne), mesuré (le sol) ». Cf. *tlaco-tli* « cosa preciosa, o cara » et *tlaçotla* « aimer ».

15. *ti-to-tlali-z-que* « nous nous établirons ».

16. *temo* « descendre ».

mamaça [1] oontetl in intzontecon [2] onteme [3]. Auh no omentin inin *Mixcohua*, izce [4] itoca *Xiuhnel* [5], auh inic ome itoca *Mimich* [6]; aami [7] teotlalli [8] itic. Niman ye quintoca [9] in mamaça in *Xiuhnel* in *Mimich* quinminaznequi [10].

§ 59. Ce yohual in quintocaque, ye no ipan cemilhuitl ye teotlac in quinciauhcauhque [11]. Niman ye quimolhuia. « Nica[n] ompa xi-

duo cervi bicipites. Fuerunt etiam duo *Mixcohua*, primus nomine *Xiuhnel*, secundus nomine *Mimich*. Venari solent campis desertis et abditis. Tum *Xiuhnel* et *Mimich* cervos persecuti sunt ictu eos interficiendi cupidi.

§ 59. Per noctem unam persecuti sunt etiam per diem unum, usque ad solis occasum eos defatigaverunt. Tum (cervi) dixerunt : fac

1. *mamaza* pluriel de *maçatl* « cerf ».
2. *in-tzontecon* « leurs têtes », voir *tzontecomatl* « tête ».
3. *on-te-me* « deux ». *te-me* pluriel du mot classificatif *tetl*. Sur cette tradition, cf. Cod. Zumarraga cap. 8° : En el 4° año del 4° treze despues del diluvio uvo un gran ruido del çielo, y cayó un venado de dos cabeças... » (qui devint le dieu des *Cuitlauaca*). On voit représenté dans les peintures de la cour du palais II J de Mitla (la côte occidentale, c'est-à-dire la région de Mitla, était dédiée à *Mixcouatl*), le cerf à double tête couvert avec une enagua, c'est-à-dire en femme (voir Seler, Wandmalereien von Mitla, Berlin, 1895, pl. III, 6 et 7). Dans la cosmogonie mixtèque, d'après la tradition des habitants de *Cuilapa*, le couple des dieux créateurs se présente sous forme de cerfs (v. Fr. Gregorio Garcia, Origen de los Indios, Madrid, 1729, libro 5, cap. 4, p. 327 ss., 4°, Clavigero, I, 164, 345).
4. *izce* < *in ce* « l'un » par assimilation.
5. *Xiuh-nel* « la véritable turquoise ».
6. *Mimich* « poisson », cf. *mich-in* « poisson ».

Xiuhnel et *Mimich* sont les deux représentants bien connus des Chichimèques. On les voit vêtus avec des peaux et peints dans le *Cod. Boturini* (éd. Kingsborough, f. 9) comme *Mixcouatl* avec le *tlayohualli* autour des yeux. Cf. *Cod. 1576* (7)... *yehuantin yn quintocayotia Mimixcoua yn ce tlacatl ytoca Xiuhneltzin ynic ome ytoca Mimitzin* [<*Mìmich-tzin*] *iniquey in çiuatl yn ueltiuh* [*Quilaztli*] « ceux qu'on appela *Mimixcohua*, le premier nommé *Xiuhneltzin*, le deuxième *Mimitzin*, la troisième, leur sœur aînée... »

D'après Muñoz Camargo (Hist. de Tlaxcala, I, chap. 5) les tribus migratrices vinrent de *Chicomoztoc* à *Maçatepec* « montagne des cerfs », où l'on se sépara d'*Itztolli* et de *Xiuhnel*, pendant que *Mimich* tuait le démon *Itzpapalotl* avec des flèches. Cf. aussi Cod. Zumarraga cap. 8°, voir note 81 ad § 64. Voir une autre version dans l'Hist. de Colhuacan y de México, 1re partie, p. 3.

7. *aami*, du verbe *ami* « chasser ».
8. Cf. l'édifice appelé *Teotlalpan* (ce qui signifie le nord, la région des landes), Sahagun II, Ap. § 3, No. 10.
9. *toca* « poursuivre ».
10. *quin-mina-z-nequi*; *nequi* « vouloir » avec le futur d'un verbe en-z.
11. *quin-ciauhcauh-que* du verbe *ciauhcaua* « fatiguer », v. *ciauhcaua. nino* « enhadarse, ó cansarse » (Mol. II).

hualmoxacalti [1] on [2], iz [3] [ni]no xacaltia ; a [4] ye huitze tlahuelilo-que [5]. »

§ 60. Auh niman quiçato in ma-maça catca ye cihua in omocuep-que.

Tzatzitihui [6] quitohua : « *Xiuh-neltzin*, *Mimichtzin* [7], can in an-cate [8]? Ma ximolhuian [9], ma xatli-quî [10], ma ximotlaqualtiquî [11] ! »

§ 61. Auh in oquicacque [12], ni-man ye quimolhuia : » Nica ma ti-quinnotz [13] !

Auh niman za [14] *ye quinnotza in* Xiuhnel *quimilhui : xihuallauh nohueltihué. Niman ye quilhuía* : Xiuhneltzin *maxatli* [15].

Auh in Xiuhnel *nima[n] ye coni* [16] *in eztli, niman ye ic itlan moteca* [17]*; auh in oquitecac* [18], *niman ipan*

casam ibi, hic ego casam faciam. Malevoli iam adsunt.

§ 60. Ac dein venerunt ii qui cervi erant, iam in feminas sese converterunt. Clamaverunt, dixe-runt : o *Xiuhneltzin*, o *Mimichzin*, ubi estis? utinam loquamini, uti-nam veniatis aquam potum et ali-quid esum!

§ 61. Quod cum audissent, dixe-runt : Ne respondeas (respondea-mus) !

Dein autem *Xiuhnel* solus iis respondit dixitque : " adveni o soror mea ! " Tum ei dixit [femina] : " O *Xiuhneltzin*, utinam aquam bibas ! "

Ac dein *Xiuhnel* sanguinem potat, dein feminae concumbit.

1. *xi-hual-mo-xacal-ti* « fais à ton tour une hutte ». *xacalli* » choça, bohio à casa de paja » (Mol. II).
2. *on* particule de la direction (démonstrative).
3. *iz* « ici » = *nican*, cf. Olmos (l. c.), p. 188.
4. a ; faut-il corriger et lire *in* ? peut-être est-ce une interjection comme *aya* dans les hymnes. Quelquefois *an* se trouve au lieu du démonstratif *in*. En ce cas il faudrait lire *ay ye* < *an ye* « ceux-ci déjà »...
5. Pluriel en-*que* de *tlaueliloc* « malvado, ò vellaco » (Mol. II).
6. *tzatzi-t-ihui* « ils vont crier ».
7. *tzin* est particule révérentielle.
8. *can in an-cate* « où êtes-vous ?
9. On attend la forme *xi-mo-[i] lhuia-can*, ou *ximolhuiá*.
10. *x-atl-i-quî* « venez donc boire ».
11. *xi-mo-tla-qualti-quî* « venez donc manger quelque chose ».
12. *o-qui-cac-que ; cac* prét. de *caqui* « entendre ».
13. Prohibitivus (*ma* avec le prét. du verbe *notza*); *notza* a ici le sens de « répondre. » Cf. § 62 : *auh in Mimich amo quinotza* « et *Mimich* ne répondit point ».
14. *Za ye* < *zan ye* par assimilation.
15. *Mā x-ā-tl-i* " que tu boives de l'eau ! " Voir plus haut note 10 ad § 60.
16. *C-on-i* " il le boit" ; *on* signifie la direction.
17. *i-tlan mo-teca* " il se couche auprès d'elle " Voir § 75 de notre texte : *itlan motecac*.
18. *o-qui-teca-c*, prét. du verbe *teca* " étendre ".

hualmixtlapachcuep [1], *niman ye quicua* [2] *qualcoyonia* [3].

Quam cum prostravisset, supra eam sese effudit (ut vas in vas effusum) faciem apprimens, tum [femina] eum devoravit, perforavit.

§ 62. Auh niman ye quitoa in *Mimich* : « Iyo, ca ye quallo [4] inin nachcauh! » Auh in occe cihuatl no çan quinotzticac [5] quilhuia : « Noquichpiltzin [6], ma ximotlaqualti! » Auh in *Mimich* amo quinotza [7]. Auh niman ye tlequauhtlaça, niman ye quitlallia in tletl; auh in oquitlalli, niman ompa motlal(l)oticalac [8] in *Mimich*.

§ 62. Ac dein *Mimich* dixit : eheu, frater meus devoratus est! Alia femina item eum vocavit dixitque : o mi fili, utinam edas aliquid! Neque vero *Mimich* respondit. Ac dein ignem terebrando fecit, ignem accendit. Ac cum accendisset, *Mimich* intrare (in ignem) properavit.

§ 63. Auh i[z] cihuatl ompa quitocaticallac [9] in tleco; ye(ce) yo-

§ 63. Ac femina in ignem eum subsecuta est. Per noctem unam

1. *hual-m-ix-tlapach-cuep*, prét. du verbe *ixtlapach-cuepa. nitla* " embrocar " ó poner las vasijas boca baxo" (Mol. II), *hual* indique la direction; voir *qui-hual-ixtla-pacho*, note 40 ad § 45.

Cette union de *Xiuhnel* et de la femme de cerf rappelle les représentations d'un couple d'homme et de femme dans les " codices", où l'on voit le couple uni sous une couverture précieuse. De plus, on y trouve un courant rouge passant de la bouche de l'un à la bouche de l'autre, ce qui indique symboliquement l'union sexuelle des deux; cf. Codex Borgia (l'édition du duc de Loubat), f. 61 en bas, à gauche; comparer Codex Borgia. f. 9; cod. Vat. B. f. 28, f. 87; cod. Vat. A. f. 12 v° ; cod. Borbonicus, f. 19, etc.

2. *qui-cua* ou *qui-qua*, voir *qui-cua-z-que*, note 7 ad. § 104.

3. *qualcoyonia* offre quelques difficultés. Peut-être ce passage est-il corrompu. Je ne crois pas qu'il y avait dans le manuscrit original la version : *q̇ualcoyonia* ou *qui-ual-coyonia*. En ce cas, d'après l'orthographe de l'auteur anonyme on attendrait *q̇ualcoyonia* (*qui-hual-coyonia*). *Qualcoyonia* serait une combinaison de *qual* et *coyonia* " perforer ", où *qual* pourrait avoir le sens de " bien, complètement ".

D'autre part, on pourrait soupçonner une faute du copiste et au lieu de *qualcoyonia*, il faudrait lire *quelcoyonia*, *qu-el-coyonia* " elle lui perfora (en le mangeant) le foie".

Enfin, il serait possible, ce que je ne crois pas, de lire : *qui-cuaqual-coyonia*. Quoiqu'il en soit, le sens est toujours : " elle le dévora ".

4. *quallo* ; *qua-lo* « il fut mangé ».

5. *qui-notz-t-icac* ; les verbes combinés avec *icac* (ajouté par la ligature *t* ou *ti*) en reçoivent un caractère de participe. Cf. Olmos, p. 154 ; cf. plus bas note 3. ad § 70 ; 10 ad § 74 ; 12 ad § 90.

6. *N-oquich-pil-tzin* « o mon fils » ; *oquich-tli* est « l'homme »,

7. Cf. p. 274, note 13, ad § 61.

8. *mo-tlallo-ti-callac*, combinaison des verbes *tlaloa. nino* « s'empresser ». cf. *Tlalo-c*) et *calaqui* « entrer » par la ligature *ti*.

9. *qui-toca-ti-callac* cf. note précédente; combinaison de *toca* poursuivre et *calaqui*.

hual quitocac ipan ye no nepantla tonatiuh in quitocac. Auh ye oncan in nepantla temoc [1] in teocomitl [2], ipan onhuetzito. Iz cihuatl yuhqui in tzacpan [3] ohuetz. Auh in oquittac tzitzimitl in huetztoc [4], niman ye quimina çan oncan hualmocuep. Niman ye ic huitz tlamatzantihuitz [5], tlatzonilpitihuitz [6], tlamachiotitihuitz [7], chocatihuitz, in oqualloc [8] in iyachcauh.

§ 64. Auh niman ye concaqui in teteo, in *Xiuhteteuctin* [9], niman ye huica [qui]notzque in cihuatl in *Itzpapalotl* [10] teyacan-

secuta est eum etiamque ad meridiem. Ac tum descendit, super medium cactum rotundum cecidit. Item femina post eum cecidit. Qui cum maniam cecidisse videret, sagittis in eam conjecit ibique est reversus. Ac dein venit, brachium involvit, capillos [ut miles] substrinxit, sese pinxit, ploravit quod frater suus devoratus erat.

§ 64. Ac dein id dei, dei ignis, audiverunt ; venerunt illi, vocaverunt feminam *Itzpapalotl. Mimich* antegressus est [exsequias]. Ac cum

1. Le sujet est *Mimich*.

2. *teo-comitl* « espino grande » (Mol.). Dans le *Codex Boturini* (fol. 9) on voit *Xiuhnel* et *Quilaztli* étendus sur les *teocomitl*, *Mimich* étendu sur un arbre *mizquitl*. Dans la 1e partie de l'Hist. de Colh. et de México (§ 82), les Toltèques émigrants arrivent à *Teocompan* ; cf. *Cod. 1576*, p. 7 et 8 ; *teocomitl* correspond à *ueycomitl* ou *uei nochtli* (Hernandez, p. 176-177) ; dans l'hymne IV, 5, on trouve *teu contli*.

3. *tzac-pan* « derrière », cf. *tla-tzac-can* « alcabo, alfin, ò a la postre » (Mol. II).

4. *huetz-toc* ; cf. *ni-huetz-toc* « estoi echado, o caydo » (Olmos, p. 154). combinaison des verbes *huetzi* et *oc* (*onoc*).

5. *tla-matzan-ti-huitz* composition des verbes *tlamatzana* et *huitz*. Le verbe *tlamatzana* ne se trouve pas dans le vocabulaire de Molina. *ma* signifie la main, le bras. Puisque *Mimich* se prépare aux funérailles de son frère, on peut conjecturer que *matzana* signifie : orner le bras de quelque chose (envelopper avec des rubans, prendre un bracelet, etc.).

6. *tla-tzon-ilpi-ti-huitz* « il se retroussa les cheveux » à la mode des guerriers.

7. *tla-machioti-ti-huitz* « il se peignit », cf. *machiotia. nitla* reglar papel, o debuxar algo » (Mol. II).

8. *o-qua-lo-c* « il fut mangé ».

9. *Xiuh-teuc-tin* pluriel de *Xiuh-teuctli* « seigneur de la turquoise ». C'est le dieu du feu.

10. *Itzpapalotl* « papillon d'obsidienne ». Cette déesse chichimèque en forme de papillon et avec le tatouage du dieu du feu, dominant le 16e signe diurnal *cozcaquauhtli*, servante à *Tamoanchan*, est la déesse sacrifiée, qui est morte en guerrier (*mociuaquetzqui*), et qui correspond à *Ciuateotl* (voir aussi Seler, comment. Cod. Borgia I, p. 180 ss.) ; elle est sacrifiée (Camargo I, cap. 5°) par *Mimich*. Très important est l'hymne IV, dédié a *Teteoinnan* (vers 5, 6 et 8) : 5.. *Ahuiya ohoya teutl ca teucontlipaca tona aya Itzpapalotli* « ô le dieu vint, sur le cactus, notre mère, le papillon d'obsidienne ». — 6. *Ao avà ticyaitaca chiconauixtlauatla macatl i yollo yca mozcaltizqui tonan tlaltecùtli* « ô tu as vu les 9 landes, notre mère, la

tia[1] in *Mimich*, auh in ocanato[2], niman ye quitlatiya.

§ 65. Niman ye cuecueponi[3] in yancuican cuepon xoxouhqui tecpatl[4], inic op[p]a cuepon iztac tecpatl. Auh niman conanque[5] in iztac, niman ye quiquimiloa[6]. Auh inic expa cuepon cozauhqui tecpatl ; amo no conanque ; çan conitoque[7]. Auh inic nauhpa cuepon tlatlauhqui tecpatl, amo no canque. Inic macuilpa cuepon yayauhqui[8] tecpatl, amo no canaque.

§ 66. Auh in *iztac tecpatl* niman ye quimoteotia[9] in *Mixcohuatl*. Niman quiquimiloque, niman ye quimama, niman ye yauh

funus (corpus mortuum *Xiuhnel*) adepti essent, cremaverunt.

§ 65. Tum denuo germinavit ; germinavit silex viridis, iterum germinavit silex albus. Ac dein silicem album ceperunt, involverunt. Ac tertium germinavit silex flavus. Neque ceperunt. Hunc solum vocaverunt. Ac quartum germinavit silex ruber, neque ceperunt. Quintum geminavit silex niger, neque ceperunt.

§ 66. Silicem album autem postea *Mixcohuatl* ut deum veneratus est ; tum involverunt, dorso (in sarcina) sustulit, dein profectus est

déesse terrestre, se nourrit des cœurs de cerfs ». — 8. *Aho maçatl mochiuhca teutlalipan mitzi ya no ittaco yeva Xiuhnello yeva Mimicha* : changée en cerf c'étaient *Xiuhnel* et *Mimich* qui te voyaient dans les landes du nord ». (Cf. Seler, ges. Abhdlg. I, p. 994 ss.). — En effet, *Xiuhnel* a des relations avec le dieu du feu ; cf. Historia de Colhuacan y de Mexico 1[re] part., § 2 : *Mixcoatl*, *Tozpan* et *Ihuitl* qui doivent donner leur proie de chasse au *Xiuhtecùtli (Huehueteotl)* : *yehuantin intotoca in tenamaztli eteme* « ils sont les noms des 3 pierres de l'âtre » et, § 20 : ..., *in quipiazque Xiuhtecùtli, in Tozpan ihuan Jhuitl ihuan Xiuhnel* « ceux qui garderont le dieu du feu, *Tozpan* et *Jhuitl* et *Xiuhnel*.

1. *te-yacan-tia* « il les conduisit ».
2. *o-c-ana-to*.
3. *cuecueponi* verbe intensif de *cueponi* « abrirse y abrotar la flor... » (Mol. II).
4. D'après Mendieta (Hist. eccles, 77-82) *Citlalicue* enfante un silex que ses fils furieux jettent sur la terre où le silex éclate et les 4.400 dieux en sortent à *Chicomoztoc*.
5. *c-on-an-que* prét. du verbe *ana* « saisir ».
6. *quimiloà* « envelopper » signifie le faisceau, dans lequel on porte sur le dos l'idole en migration. C'est pourquoi le *teo-mamà* « celui qui porte l'idole du dieu sur le dos » est le nom d'un prêtre. Cf. sur ce point aussi § 66 de notre texte.
7. Selon moi *c-on-ito-que* = prét. du verbe *itoa* au lieu de *conitaque*.
8. *yayauhqui* « noir », la racine *yauh* cf, *yàp-palli* (< *yauh-palli*) » color negro » (Mol. II).
9. *qui-moteotià* du verbe *teotia. nicno* « tener o adorar alguna cosa por dios » (Mol. II).

in tepehuaz itocayocan *Comallan* [1] quimamatiuh in tecpatl initeouh [2] in *Itzpapalotl*.

§ 67. Auh in oquimatque *Comalteca* [3] connamiquico [4] in *Mixcohuatl*. Niman ye quitlaqualtequillia [5], çanic conyolcehuique [6].

§ 68. Auh niman ye yauh in *Teconma* [7], çan no yolcehuique quitoque : « Tle maillia [8] in tlacatl [9] ? Ma nican mohuicatz [10] auh xiqual-[mo] cuilia [11] in itzihuactzin, ma nican no quitzotilli [12]. »

§ 69. Auh niman ye yauh in *Colhuacan* [13] quin ompa hualtepeuh. Auh in ontepeuh in *Colhuacan*, niman ye yauh in *Huehuetocan* [14], niman ye yauh in *Pochtlan* [15], no hualtepeuh.

Comallan expugnatum. *Itzpapalotl* silicem, deum suum, dorso sustulit.

§ 67. Quod cum *Comalteca* acciperent, obviam *Mixcohuatl* processerunt ; cibum ei deposuerunt, hoc modo solum ei satisfecerunt.

§ 68. Ac dein *Teconman* profectus est, eodem modo ei satisfecerunt, dixerunt : quid principi facere placet ? Utinam eo veniat et sagittam plantae spinosae suam capiat, ne eam inquinet (?) !

§ 69. Ac dein *Colhuacan* profectus est. Inde demum expugnator venit. Ac cum *Colhuacan* expugnavisset, *Huehuetocan* profectus est, *Pochtlan* iit, quod oppidum item expugnavit.

1. *Comallan* « lieu du comal ». D'après Camargo (cap. v edid. Chavero p. 40) les *Tlaxcaltèques* émigrants passent à *Comayan* ou *Comallan*.

2. *in-i-teo-uh* est attributif : *Itzpapalotl* porta le silex blanc, son dieu.

3. *Comal-teca* « les habitants de *Comallan* ».

4. *c-on-namiqui-co* « ils venaient le rencontrer ».

5. *qui-tlaqual-tequi-lia*, applicatif du verbe *teca* « déposer ».

6. *c-on-yolcehui-que* « ils l'apaisèrent ».

7. *Teconma* = *Teconman* « lieu où se trouve le vase d'argile ».

8. *m-ai-lia*, forme révérentielle (réfléchie et applicative) du verbe *ai* « faire ».

9. *tlacatl* « seigneur ».

10. *mo-huica-tz* voir note 12 ad § 27.

11. Il faut lire et ajouter : *xi-c-hual-mo-cui-lia*.

12. Ce passage est obscur et semble être corrompu. *Tzotl* ou *tzocuitlatl* « la sueur », (Voir *itzoca*, *n.* « tener suzia la cara », Mol. II). *tzo-ti-lia* serait l'applicatif, ce qui signifie peut-être « salir ». *Tzotilia. nino* signifie « se peindre en guerrier des lignes noires à la face.

13. *Colhuacan*, « lieu des ancêtres, ou lieu de la courbe ». Il y a deux localités de ce nom, l'une mythique (v. *Teo-colhuacan*), le domicile originel spécial des Mexicains ,situé dans l'ouest. (Cf. Seler, ges. Abhdlg. II, p. 757), et l'autre, historique, située au sud de la capitale, Mexico, sur la rive septentrionale du lac de *Xochimilco*. cf. Camargo (Hist. de Tlaxcala edid.-Chavero, p. 40).

14. *Huehuetocan* ; d'après le *Codex Osuna* (34 v.), un lieu de ce nom est situé dans la seigneurie de *Quauhtitlan*.

15. *Pochtlan* est le nom connu d'un des sept « barrios » de marchands ou *calpulli* de

§ 70. Auh niman ye yauh in *Mixcohuatl* in tepehua in *Huitznahuac*[1]. Quihualnamic in *Chimalman* cihuatl, niman ye quimana in ichimal, niman ye quitema in imiuh ihuan in iyatlauh[2] çan petlauhticac[3], atle icue, atle ihuipil.

§ 71. Auh in oquittac in *Mixcohuatl*, niman ye quimimina. In[ic] ce quitlaxilli[4] çan icpac quiz[5], çan mopacho[6]. Inic op[p]a quitlaxilli iyomotlan[7] onquiz, çan tlacuelo[8]. Auh inic expa quitlaxilli, çan quimacuic[9]. Auh inic na[p]pa quitlaxilli initzallan[10] inquiquixti[11]. Auh in ye yuhqui no nauhpa quimin, niman ye ic mocuepa in *Mixcohuatl* niman ye ic yauh.

§ 72. Auh in cihuatl niman ic chollo[12] motlalito oztotl atlatlauhcan[13] in ya auh ye no ccpa mochi-

§ 70. Ac dein *Mixcohuatl* profectus est *Huitznahuac* expugnavit. Feminam *Chimalman* nanctus est; tum illa scutum suum deposuit, sagittam tabulamque jaculatoriam suam collocavit. Plane nuda fuit, sine vestimento, sine tunica ulla.

§ 71. Quam cum *Mixcohuatl* vidisset, tela in eam conjecit. Primum contendit, attamen superiit (sagitta) subsidente ea. Iterum telum in eam conjecit, latus icit, ea autem (sagittam) solum incurvavit. Tertium conjecit, sagittam manu excepit. Quartum conjecit, mediam eam icit. Quo modo cum quater in eam conjecisset, *Mixcohuatl* reversus est, abiit.

§ 72. Femina autem tum effugit, spelunca quadam quae erat in faucibus arenaceis consedit. Atque

---

Tlatelolco (Cf. Sahag. IX, 3). Ici le nom semble indiquer une autre localité difficile à déterminer. *Pochtlan* est aussi un « barrio » de *Huexotzinco*, d'*Almoyauacan*, etc.

1. *Huitznahuac* « auprès des épines » signifie généralement le sud, spécialement le temple de *Tezcatlipoca*.

2. *in-iy-atla-uh* ; *atlatl* est « amiento » (Mol. II).

3. *petlauhticac* forme analogue à *quinotzticac* (cf. note 5 ad § 62, 10 ad § 74) ; *petlaua. nino* « despojarme, o desnudarme » ; *petlauh-t-oc. ni*, estar echado y descubierto, sin ropa alguna » (Mol. II).

4. *qui-tlaxi-li*, applicatif en *lia* du verbe *tlaça* « jeter, tirer des flèches ».

5. *quiz* prét. de *quiza* « sortir ».

6. *mo-pacho* prét, de *pachoa. nino* « abaxarse, inclinando el cuerpo... » (Mol. II).

7. *i-yomotlan*, son côté » ; *yomotlantli* « costado de persona,.. » (Mol. II).

8. *tla-cuelo* prét. de *cueloa. nitla* « doblegar vara » (Mol. II).

9. *qui-ma-cui-c* « elle la prit avec la main ».

10. *i-tzalan* ; cf. *tzalan. te* « entre algunos, o por medio dellos ».

11. *qui-quix-ti* prét. de *quix-tia*, causatif de *quiça*.

12. *chollo* prét. de *choloa* « fuir ».

13. *atlatlauh-can* « au lieu des ravines » (*atlatlauh-tli*).

chihuaco [1] in *Mixcohuatl* in omictico [2] [q̇mictico].

§ 73. Auh niman ye nocepa ye quitemoto [3]; in acoac [4] quitta, niman ye quinmimictia [5] in *Huitznahua cihua* [6]. Auh niman quitoque in *Huitznahua cihua* : « Ma titemo [7] », concanato [8] quilhuique : « mitz temoa in *Mixcohuatl*, mopampa quinmimictia in mi[c]uhuan [9]. »

§ 74. Niman ic canato hualla in *Huitznahuac*. Auh ye no cepa ya in *Mixcohuatl* ye no cepa quinamiqui, çan no maxauhticac [10], çan no quiman in chimalli in

iterum *Mixcohuatl* sese ad pugnam ornavit ut eam interficeret.

§ 73. Ac dein iterum eam quaesitum iit. Quam cum iam non videret, feminas *Huitznahua* interfecit. Ac dein feminae *Huitznahua* dixerunt : Ne quaeras ! Illam (*Chimalman*) arripuerunt, dixerunt : *Mixcohuatl* te quaerit, tua causa sorores tuas interficit.

§ 74. Tum illam arripuerunt, *Huitznahuac* ierunt. Atque iterum *Mixcohuatl* iit, iterum in eam incidit, subligaculo solo vestitam ; item illa scutum deposuit sagittamque

1. *mo-chichihua-co* « il se prépara, orna au combat ». *chichiua nino* « adereçarse, componerse, o ataviarse ».

2. *o-mic-ti-co* sans doute, c'est une faute de lecture du copiste. Dans l'original était écrit, on le peut conjecturer avec raison : *q̇mictico* (= *qui-mic-ti-co*) ; le copiste a lu o au lieu de *q̇* ; *mochichihuaco in Mixcohuatl in quimictico* « se prépara au combat pour tuer la femme ».

3. *qui-temo-to* « il alla le chercher », prét. du verbe *temoa*, « cherher ».

4. *aocac* « no esta ya aqui » (Mol. II).

5. *quin-mimic-tia*, verbe réduplié de *mic-tia* « tuer ».

6. *Huitznahua* [c] *cihua* « les femmes du sud ». L'interprétation de cet intéressant passage offre des difficultés. Les femmes du sud, les sœurs de la *Chimalman*, correspondent peut-être aux 400 garçons du Sud (*centzon Uitznahua*).

7. *ma-ti-temo*, « prohibitivus », « ne cherche point ! »

8. *c-on-c-ana-to* « elles la saisirent » ; l'objet est deux fois indiqué par *c*, ou il faudrait lire *o-on-c-ana to*.

9. *miuhuan* ne donne pas de sens. Je conjecture : *micuhuan* < *m-icuh-huan* « mes sœurs » ; cf. *icuh. n.* « mi hermana menor [dice la hermana mayor] » (Mol. II).

10. *maxauh-t-ica-c* (cf. *petlauhticac* etc. voir note 5 ad § 62, 3 ad § 70), « elle n'avait qu'un *maxtlatl* (*maxtlatl* « bragas », Mol. II). Cette forme correspond exactement à : *a-maxa-uh-ti-nen-ca* « ils vivaient sans *maxtlatl* » (dit des Huaxtèques, Sahagun Ms. — livre X, chap. 29, § 12) ; la racine de *maxtlatl*, *max* — est apparentée à une autre racine *maxa* : cf. *ó-maxa-c* « lugar donde se divide el rio en muchas partes » ; *ó-maxa-c* ou *ó-maxal-co* « encrucijada de caminos » (Mol. II) ; il est probable que la racine *maxa*, *maxa*, *maxal-* est composée des deux racines *ma* et *xal* ; cf. *maxaloa* « apartarse de un camino », *maxaltic* « cosa divisa como camino, o horcajadura de arbol » ; la racine *ma* est « main », *xal* « diviser », cf. *xal-li* « sable » (ce qui est divisé, pulvérisé), *xeloa* « partir, rajar ó dividir algo » (Mol. II).

imiuh. Auh ye no cepa icpacpa quiz in mitl, ihuan ce iyomotlan, ihuan ce quimacuic ihuan inic [nappa] tzallan quiz.

§ 75. Auh niman in ye yuhqui, nima[n] ye iccana, itlan motecac in *cihuatl* in *Huitznahuac* [1], ca yehuatl in *Chimalman* [2]. Auh niman ye ic otzti [3]. Auh iniquac tlacat nahuilhuitl i cenca quitollini [4] in inantzin, in nima[n] ye ic tlacati i[z] *ce Acatl* [5]. Auh in otlacat, niman ye ic onmiqui in inantzin.

§ 76. Auh in *ce Acatl* ye quihuapahua [6] in *Quillaztli* [7] in *Cihuacohuatl*. Auh in ye qualton [8], niman ye quihuica in itàtzin in tepehua. Auh inic moyaomamachti [9] itocayocan *Xihuacan* [10] (*Xiuhācan*), ompa tlama [11]. Auh in *ce Acatl* oncan itlàhuan in *Centzon Mixcohua*, nima[n] ye quicocollia [12] quimictique in itàtzin.

suam. Atque iterum primum sagitta superiit, una latus icit, et alteram manu excepit quartumque mediam eam icit.

§ 75. Ac dein cum ita res se haberet, feminam cepit, cum femina *Huitznahuac*, id est *Chimalman*, concubavit. Ac dein gravida facta est. Cum nasceretur (filius), mater eius per quatuor dies maximos dolores perpassa est, tum peperit [infantem nomine] *Ce Acatl*. Quo nato mater est mortua.

§ 76. Ac [infanti] *Ce Acatl* dea *Quilaztli-Cihuacohuatl* mammam dedit. Qui cum adolevisset, pater eius expugnator eum secum duxit. Quo modo omnes belli artes edoctus est loco nomine *Xiuhacan*; ibi homines bello capti sunt. Patrui autem (juvenis) *Ce Acatl*, CCCC *Mixcohua*, patrem eius oderunt, interfecerunt.

1. *i-tlan-mo-teca-c in cihuatl in Huitznahuac* « il se coucha à côté de la femme du sud ».

2. *ce Acatl* (*Quetzalcohuatl*) est donc le fils de *Mixcouatl* et de *Chimalman* (cf. note 9 ad § 49.

3. *otzti* prét. du verbe *otztia* « devenir enceinte ».

4. *qui-tolini*, du verbe *tolinia. nite* « afligir o maltratar à otro » (Mol. II); la naissance de l'enfant causa de grandes douleurs à sa mère.

5. *ce Acatl* « 1 canne » est, nous l'avons déjà dit, un nom connu de *Quetzalcohuatl* qui était né et mort dans une année *ce acatl* (cf. Historia de Colhuacan y de México, Ire part., § 24 et § 41).

6. *qui-huapahua* « il le nourrit », cf. *uapaua. nite* « criar niños, ò esforçar y animar à otro ». (Mol. II). Cf. note 9 ad § 33.

7. *Quilaztli* cf. *Quilachtli*, note 4 ad § 30.

8. *qual-ton* « pubère, viril » ; cf. *ye qualton ichcatl* « borrego » (Mol. II).

9. *mo-yao-mamachti*; *yaotl* « ennemi » ; *mamachtia. nino* « ensayarse ò imponerse » (Mol. II).

10. *xiuh-â-can* « au lieu du sang » ; *xiuh-âtl* (cf. *chalchiuh-atl*) « l'eau de turquoise, l'eau précieuse, le sang ».

11. *tla-ma* « on fit des prisonniers », impersonel; cf. Olmos, p. 76 ss.

12. *qui-cocolia* « ils le haïssaient », *cocolia. nite* « aborrecer o querer mal a otro » (Mol. II)

§ 77. Auh in oquimictique, niman xaltitlan[1] caquito[2]. Auh in *ce Acatl* ye quitemohua itàtzin ye quitoa[3]: « Catli in notàtzin ? » Auh niman ye quilhuia in *Cozcaquauhtli*[4] : « ca oquimictique in motàtzin, ca nechca in onoc in oquitocato. »

Auh niman canato[5] itic quitlalli in iteocal[6] in *Mixcoatepetl*[7].

§ 78. Auh in itlàhuan [8] in oquimictique in itàtzin, in itoca *Apanecatl*[9] ihuan *Çolton*[10] ihuan *Cuilton*[11], niman ye quitoa : « Tlein ic[12] [tlein ic nic?] mamaliz in iteocal ? intla[13] çan tochin[14] intla çan cohuatl ? Xiquallanizque[15] ye qualli.

§ 77. Quem cum interfecissent sabulo humaverunt. *Ce Acatl* autem patrem suum quaesivit, dixit : quis est pater meus ? Ac dein dixit sarcoramphus : illi (CCCC *Mixcohua*) patrem tuum interfecerunt, hic vero jacet, (hic) humaverunt. Ac dein corpus exemit patrem tuum temploque *Mixcoatepetl* intulit.

§ 78. Sed cum patrui nomine *Apanecatl* et *Çolton* et *Cuilton* patrem eius interfecissent, dixit : quo modo terebrando templum meum aperiam ? Num cuniculo, num serpente ? Ac dein dixerunt : hoc ar-

1. *xal-titlan* « au sable ».
2. *c-aqui-to*, prét. du verbe *aquia. nitla* «... meter algo en agujero » (Mol. II).
3. Le même détail se trouve dans l' « Histoire de Colhuacan et de Mexico » Ire part., § 25 ; ici *ce Acatl* n'avait que neuf ans quand il recherchait son père.
4. *cozcaquauhtli* « aigle à collier », ici nom propre ?
5. *c-ana-to* « il le tira de... »
6. Il faut combiner *itic in iteocal* « au dedans du temple ».
7. *Mixcoatepetl* « montagne de *Mixcoatl* », ici nom du temple, où le corps du père de *Quetzalcohuatl* est enterré, est aussi (d'après l'hymne XIX, 4) la montagne, où l'on fait du feu par le frottement de deux bois. *Mixcoatl*, le représentant des Chichimèques chasseurs est, d'après d'autres traditions, celui qui produit du feu par frottement, car la flèche ressemble au bois frottant. (cf. Cod. Zumarraga, chap. VI).
8. Ces oncles portent les noms suivants : *Apanecatl*, *Çolton* et *Cuilton*.
9. *Apanecatl* « qui habite la rive ». Le nom est d'ailleurs connu comme celui d'une de ces quatre personnages qui portaient sur le dos l'idole de *Huitzilopochtli* pendant la migration des Aztèques. (Cf. Cod. Bot. feuille 1, 2 ; Codex 1576, p. 5).
10. *Çol-ton* « la petite caille » (*çol-in*).
11. *Cuil-ton* est peut-être le diminutif de *cuitli* « autour ». Sur *cuitli*, cf. Seler, ges Abdhdlg. I, p. 238.
12. Il faut lire : *tlein ic nicmamoliz in noteàcal* « avec quoi dois-je ouvrir mon temple en produisant du feu par frottement ? », car, § 79, il est dit : *amoca nicmamaliz in noteocal* « avec vous j'ouvrirai mon temple en produisant du feu par frottement » !
13. *intla*, particule conditionnelle. Il faut ajouter : *nicmamaliz*.
14. *tochin* = *tochtli* « lapin ».
15. Cette phrase a été altérée probablement par un copiste. Il faut construire ainsi : *Auh niman quilhuique* : *xiquallanizque* ! *ye qualli in ocelotl*, *in quauhtli*, *in cuetlachtli*; xiquallanizque = *xi-c-hual-liani-z-que* ; *hual-lani* « aller chercher ».

In ocelotl, in quauhtli, in cuetlachtli [1]. Auh niman quilhuique.

§ 79. Quito in *ce Acatl*, quimilhui : « ca ye qualli, ca yehuatl [2] yaz. »

Niman ye quinotza in ocelotl, in quauhtli, in cuitlachtli, quimilhui: « Xihualhuican [3], notlàhuan[é], quil [4] amoca [5] nicmamaliz in noteocal ca amo anmiquizque, ca ye antequazque [6] yehuantin inca [7] nic mamaliz in noteocal, in notlàhuan[é]. Auh çan nenpanca [8] tequechmecayotilloc [9].

§ 80. Auh in *ce Acatl* niman ye quinnotza in totoça[n]me [10] quimilhuï : « Notlàhuané, xihualhuiyan [11], xicoyonizque [12] in toteocal. » Auh in totoça[n]me niman ye tlatolocaquili [13], coyonique inic ompa càllac in *ce Acatl*, icpacpa quiçato in iteocal.

cessunto ! idonei sunt tigris, aquila, Caudivolvulus.

§ 79. Locutus est *Ce Acatl* iisque dixit : bene se habet, eunto ! Tum tigridem, aquilam, caudivolvulum vocavit iisque dixit : advenite, o mi patrui, vobiscum templum meum terebrando me esse aperiturum dicunt. Neque vero moriamini, quin etiam eos quibuscum templum meum terebrando aperiam devorabitis, o mi avunculi ! Simulate laqueis animalium gulae compressae sunt.

§ 80. Ac *Ce Acatl* dein talpas vocavit iisque dixit : o mi avunculi, advenite, cavate templum nostrum ! Ac talpae dicto audientes excavationem fecerunt per quam *Ce Acatl* intravit summoque templo egressus est.

1. Ce sont là les mêmes animaux qui sautèrent dans le feu, en suivant *Nanahuatl*, cf. § 42.

2. Les animaux sont regardés comme des objets; on attendrait la forme : *ca yehuantin yazque.*

3. *xi-hual-hui-can* « allez ici ! ».

4. *quil* « on dit ».

5. *amo-ca* « avec vous ».

6. *an-te-qua-z-que* « vous mangerez les hommes ».

7. *in-ca* « avec lesquels ».

8. *nen panca* ; cf. *nem panca* « cosa sin provecho », *nen* « en vano, por demas, o sin provecho » (Mol. II). Cela veut dire : On fit semblant de les étrangler.

9. *te-quech-mecayo-ti-lo-c* « on les étrangla ».

10. Il faut lire : *totoçan-me*, pluriel reduplié et en *me* du mot *toçan* « taupe ».

11. *Xi-hual- hui-yan* = *xi-hual-hui-can* « allez ici », c s'amollit souvent en *y*.

12. Il est mieux de lire : *ti-coyoni-z-que* « nous voulons creuser ».

13. *tlatol-o-caqui-li* = *o-tlatlol-caqui-li*, prét. de *tlatol-caquilia. nite* « dar credito y oyr lo que me dizen » ; comme l'on attendrait le pluriel *tlatolocaquili-que* (à cause de *coyonique*), on peut croire que le copiste a omis là *co*, syllabe par laquelle commence aussi le mot suivant. Je propose donc : *tlatolocaquilico coyonique...* » ils venaient lui obéir, ils creusèrent... ».

§ 81. Auh in quitoque in itlàhuan : « In tehuantin [1] titlequauhtlaçazque. » In icpac cenca papaqui [2] in oquimittaque in ocelotl, in quauhtli, in cuitlachtli in e choquillico [3].

§ 82. Auh in hualmozcallique [4], ye tlequauhlaça in *ce Acatl*. Auh niman cenca ye qualani in itlàhuan. Niman ye hueyacatiuh [5] in *Apanecatl*, niman ye tlecotihuetzi [6].

§ 83. Auh in *ce Acatl* niman ye hualmoquetz, niman ye quixamania [7] [in] tezcatlcomatica [8], niman ye ic hualhuetzi in tlatzintlan [9]. Niman ye tzi[t]zquia [10] in *Çolton*, in *Cuilton*. Niman ye tlapitza in tequanime [11], niman ye quimictia ; chilli quimontemillitihui [12], in achi contequi [13] in innacayo. Auh in o-

§ 81. Ac patrui eius locuti sunt : Nos ignem terebrando faciamus. In superiori parte templi valde gestiverunt cum tigridem aquilam caudivolvulum viderent qui jam [sese esse moribundos] plorabant.

§ 82. Sed cum [animalia] rem veram intelligerent, *Ce Acatl* iam ignem terebrando fecit. Ac dein patrui eius valde irati sunt. Tum *Apanecatl* longe surrexit, dein celeriter ascendit.

§ 83. Ac *Ce Acatl* sese erexit, tum eum serpente speculis exornato contudit, tum deorsum decidit. Dein successerunt *Çolton* et *Cuilton*. Tigrides (tibiis) cecinerunt, tum illos [ut sacerdotum administri] necaverunt, pipere condiverunt, car-

1. *tehuantin*, pronom absolu de la 1re personne du pluriel sorte de révérentiel qui relève la phrase. Cf note 8 ad § 38.

2. *papaqui. ni* « tomar plazer y alegrarse » (Mol. II).

3. *in ye choqui-li-co* « qui déjà venaient pleurer (leur mort) ».

4. *hual-mo(i)zcali-que* « ils revenaient à eux » a ici le sens : il apercevaient ce dont il s'agissait (qu'on ne voulait pas les étrangler véritablement).

5. *hueyacatiuh* « il se vanta ». Cf. *ueya. ni* « hazerse grande ó crecer en honra y dignidad » (Mol. II).

6. *tleco-ti-huetzi*, combinaison des verbes *tleco. ni* « subir arriba » et *huetzi* par la ligature *ti* : « il s'empressa de monter ».

7. *xamania .nitla* « caxcar o quebrantar cabeça o vaso de xical » (Mol. II).

8. Il faut très probablement lire : *tezcatlcohuatica* = *tezca-coua-tica* « avec le serpent à miroir ». Ceci rappelle le serpent à turquoises (*Xiuhcouatl* du mythe de *Huitzilopochtli* (Sahagun, III, 1, § 1).

9. *tlatzintlan* « abaxo, ô debaxo (Mol. II).

10. *tzitzquia. nite* « asir de alguna persona » (Mol. II), ils se joignaient à lui ; *Çolton* et *Cuilton* sont le sujet de la phrase.

11. *tequanime* « les tigres » (*te-qua-ni* « qui mange les hommes = tigre »). Ces bêtes sont présentes ici comme prêtres.

12. *quim-on-temi-li-ti-hui*, verbe applicatif en *lia*, combiné (par *ti*) avec un verbe de mouvement, dérivé de *tema* « placer ».

13. *achi c-on-tequi* « couper quelque chose en petits morceaux ».

quintoneuhque [1], nima[n] ye ic quimaltequia [2].

§ 84. Auh in *ce Acatl* niman ye no cepa tepehua itocayocan *Ayotlan* [3]. Auh in oontepeuh, niman ye yauh in *Chalco* [4] in *Xicco* [5] no ontepeuh.

Auh in oontepeuh, niman ye yauh in *Cuixcoc* [6] no tepeuh. Auh niman ye yauh in *Çaconco* [7] no tepeuh. Niman ye yauh in *Maçatzonco* [8], no huel tepeuh. Niman ye yauh in *Tzapotlan* [9], no huel tepeuh. Niman ye yauh in *Acallan* [10]

nem minutatim consecuerunt. Quos cum coxissent jurulentos ederunt.

§ 84. Ac *Ce Acatl* iterum locum nomine *Ayotlan* expugnavit. Quo expugnato *Chalco*, *Xicco* est profectus, quae loca etiam expugnavit. Quibus expugnatis *Cuixcoc* profectus est, item expugnavit. Ac dein *Çaconco* [?] profectus item expugnavit. Tum *Maçatzonco* profectus item omnino expugnavit : tum *Tzapotlan* profectus item omnino expugnavit ; tum profectus *Acallan* ubi flumen transiit item omnino

1. *o-quin-toneuh-que* ; cf. *toneua* « bouillir, cuire ».

2. *quim-altcquia*, « ils les mangeaient avec une sauce ».

altequia = *a tequia. nitla* « regar » (Mol. II). le premier élément *a* est la racine du mot *atl* « eau » ; en composition quelquefois on trouve *al.* Cf. *altia* « bañarse », *altepetl* « village » (< *atl-tepetl*), *Almoyauacan* < *Atlmoyauacan*, etc.

3. *Ayotlan* « lieu de tortue » désigne en général (cf. *Anauac Ayotlan*) la côte Pacifique où les marchands mexicains, au temps du roi Ahuitzotl (1497), entreprirent des expéditions guerrières (Sahagun, IX, 2). Une autre localité de ce nom est située au bord septentrional du lac de *Chalco*.

4. *Chal-co*, ville célèbre sur la rive orientale du lac de *Chalco*.

5. *Xicco* « au lieu du nombril », petit lieu sur le lac de *Chalco*, domicile d'origine d'*Acapol*, fondateur de la tribu des Chalca (cf. Hist. de Colhuacan et de Mexico, 1re partie, § 75. Cf. ibid., § 69).

6. *Cuixcoc* est difficile à déterminer. Dans l'Histoire Toltécochichimèque (Ms. Paris Bibl. Nation.), les *Cuixcoca* (habitants de *Cuixcoc*) sont mentionnés à propos des habitants des 20 villes-filles des Toltèques.

7. *Çaconco* est, sans doute, corrompu. Le fait que *Maçatzonco* suit immédiatement, me porte à conjecturer que *çaconco* est une corruption de ce dernier mot. D'autre part, on pourrait penser à *Çacatzonco*, etc.

8. *Maçatzonco* « lieu des cheveux de cerf ». Cette localité est mentionnée avec *Tzapotlan*, *Acallan* et *Tlapallan*. Je suppose donc que *Maçatzonco* correspond à *Mazatlan*, dont la première partie de l'*Historia de Colhuacan y México* fait mention comme lieu traversé par les Toltèques émigrant de *Chalollan* jusqu'à *Ayotlan*. *Mazatlan* (l. c., § 85) est situé (cf. Codex Mendoza, 49, 5) dans les environs de *Xoconochco* (Soconusco).

9. *Tzapotlan*. Il est peu probable que cette localité soit celle située dans Jalisco. Elle correspond plutôt à *Teotzapotlan*, la capitale des Tzapotèques.

10. *Acallan* « pays des navires » signifie une localité à l'est du Rio Usumacinta, à l'ancien chemin de commerce reliant Tabasco (Xicalanco), Peten et le golfe Dulce. Dans une chanson (éditée par Brinton : Ancient Nahuatl Poetry, Philad., 1893.

in oncan ic panoc, no huel tepeuh. inic acito *Tlapallan* [1].

§ 85. Auh niman ye oncan mococoa, macuil [il] huitl [2] in mococo,

expugnavit; hoc modo *Tlapallan* pervenit.

§ 85. Ac dein ibi aegrotavit, per quinque dies aegrotavit, tum mor-

XVIII, avec une « traduction » très arbitraire, et par Antonio Peñafiel : coleccion de documentos para la hist. Mexicana, Méx., 1899, Cantares, N° XLV, p. 38 [sans traduction]). on trouve l'intéressant passage qui suit :

yaqui yacauhtehuac Nacxitl Topiltzin, on quiquiztica ye choquililo in topilhuan ahuay ye yauh in polituitiuh nechcan Tlapallan hoay « il s'en est allé, il est parti, *Nacxitl Topiltzin* (*Quetzalcohuatl*) ; ils sont sortis (les Toltèques), nos seigneurs, qui furent déplorés, hélas ! il va mourir à *Tlapallan* ».

Nechcayan Chalollan oncan tonquizaya Poyauhtecatitlan in qui-ya-panohuiya y Acallan... « Il était à *Chalollan*, tu quittas *Poyauhteeatitlan*, il passa l'eau à *Acallan*... ».

1. *Tlapallan* « lieu de la couleur rouge ». On trouve d'autres synonymes tels que *Tlillan Tlapallan* « pays de la couleur noire et rouge » (pays des peintures, des Mayas) ; *Tlatlayan* « lieu de brûlement » ; *Tlillapan Tizapan ; Nonoualco* (*Onoualco*) *tlahtolli ymocuehcuepyan* « pays des étrangers, où la langue est changée », au sens de Yucatan, Tabasco et Campeche. » Cf. Torquem, II, 45, p. 79 ; III, 3 (I, p. 256) ; Chimalpain, VII, p. 28, 29, 37 ; Sahagun, X, 29, § 3 ; Cod. Vat., A., 15 ; premiere partie de l'Historia de Colhuacan y de México, § 53. Malheureusement juste à ce point le récit de Thévet (edid. de Jonghe, l. c., p. 40) est tronqué. Cod. Zumarraga, ch. 8 ; Motolinia, l. c., l, cap. 30, p. 48 ; Ixtlilx., Relac., tomo I, p. 55-56 ; Hist. Chichimeca, p. 24, etc. Très importantes pour cette question sont les dernières recherches faites par M. Seler, voir Commentar zum Cod. Borgia, vol. II, p. 1 ss., et « Einiges über die natürlichen Grundlagen mexikanischer Mythen », Zts. f. Ethn., Berlin, vol. XXXVII (1906).

Il faut distinguer les Toltèques mythiques des Toltèques protohistoriques et historiques. Il est possible que la substance des légendes de *Quetzalcohuatl* soit d'un caractère lunaire, mais cela n'explique pas tous les traits, tous les détails des traditions. Le grand et très difficile problème de l'origine des Toltèques et de leur culture n'est pas encore résolu : les Mexicains ont-ils adopté la civilation toltèque ou l'ont-ils développée eux-mêmes ? Les Toltèques sont-ils venus de l'orient, de l'ouest, du nord ? Sont-ils les propagateurs d'une culture semblable à celle des peuples du Yucatan ou sont-ils les véritables inventeurs d'un fond de civilisation commun à toutes les cultures mexicaines et centro-américaines unies par les idées religieuses, le culte, les sciences, mais, pour la plus grande partie, absolument différentes quant aux langues ?

Dans notre texte, la migration de *Topiltzin* porte des caractères plus historiques que dans la première partie de l'Historia de Colhuacan y de México (§ 53). Elle correspond à la migration des Toltèques (ibid., § 82-85), qui en 1064 (*ce tecpatl*) sortent et se dispersent sur *Cintoc... Chapoltepec... Colhuacan, Chalollan, Teohuacan, Cozcatlan, Nonohualco, Teotitlan*, vers les pays des tierras calientes, Tabasco (*Copilco*) et Soconusco (*Ayotlan, Mazatlan*).

2. Cf. l'Hist. de Colh. y de México, 1re partie, § 52 : *Quetzalcohuatl*, avant sa mort, se couche dans une caisse pendant quatre jours (*auh çan nauilhuitl yn tepetlacalco onoca*).

nima[n] ye ic miqui. Auh in oonmomiquilli, niman ic quitlatique [1] tlactlac [2].

§ 86. Auh in *Topiltzin* [3] ompohual xiuhti on caxtolli ipan ce xihuitl [4]; çan no *ce acatl* inic ollin inic ya inic quicauh in ialtepeuh in *Tollan*, auh inic mic *nahui tochtli* in ompa *Tlapallan*.

§ 87. Auh in *Tollan* niman ye aoc tlatlaca [5] mamani, tlatohuaniti [6] iniç ce [i]toca *Huemac* [7], inic omey *Nequametl* [8], inic ey *Tlatlacatzin* [9], inic nahui itoca *Huitzilpopoca* [10],

tuus est. Quo mortuo corpus cremaverunt.

§ 86. Ac *Topiltzin* LVI annos natus erat. Eodem anno 1 *acatl* [quo natus] in viam se dedit, urbem suam *Tollan* reliquit, atque anno 4 *tochtli Tlapallan* mortuus est.

§ 87. Neque *Tollan* ulli principes [antiqui] fuerunt, recentes reges facti sunt: primus nomine *Huemac* secundus nomine *Nequametl*, tertius [nomine] *Tlatlacatzin*, quartus

1. Dans la 1re partie de l'Hist. de Colh. y de Mexico, c'est *Quetzalcohuatl* qui se brûle lui-même et meurt. Ici on brûle son cadavre (cf. Ixtlilxochitl, Relaciones, l. c., p. 55 : « y él fué el primero que fué quemado »).

2. Ce mot semble corrompu. On attend : *qui-tlati-que yn i-tlac*; *tlactli* « le corps ».

3. *To-pil-tzin* « notre cher Seigneur », nom de *Quetzalcohuatl* (Hist. de Colh. et de Mexico, 1re partie, § 24).

4. *Topiltzin* était âgé de 56 ans (lorsqu'il mourut). Il était né en *ce Acatl*. Il mourut en *4 tochtlic*, cela fait en effet un cycle de 52 années et 4 années de plus. D'après la 1re partie de l'Hist. de Colh. et y México, il était né et mort en *ce acatl*, il aurait donc vécu de 843 (p. Chr.) à 895 (ibid., § 24 et 54). Ibid., § 59, on lit qu'il était âgé de 53 ans. Mais d'après la tradition de *Tetzcoco* (ibid., § 32), il serait mort dès *2 acatl*, 883 p. Chr. (*2 acatl Tetzcoco tlatolli ypan mic Quetzalcohuatl Topiltzin Tollan Colhuacan*).

5. Le texte distingue entre *tlacatl* « seigneur » et *tlatohuani* « roi ». *Aoc tlatlaca* » il n'y avait plus de seigneurs de l'antiquité » ; les autres représentent une nouvelle série. Cf. note 1 page suivante.

6. *tlatohuani-ti* « devenir roi ».

7. *Huemac* ; l'étymologie de ce nom est difficile. D'après la 1re partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 68-89), il aurait régné de 994 (p. Chr.) à 1070. Sous lui, on sépara de la royauté la suprématie sacerdotale qui y avait été réunie par *Quetzalcohuatl*. Une grande famine causa les sacrifices d'hommes (le *tlacaliliztli* et le *tlacaxipeualiztli*) ; sous lui, les Toltèques commencèrent à se disperser et, fâché de cela, il se pendit dans la caverne *Cincalco* auprès de *Chapoltepec*. D'après d'autres sources, *Huemac* serait à identifier à *Quetzalcohuatl* même ; mais, d'après Torquemada (3, 7 I p. 256), *Huemaç* est l'ennemi de *Quetzalcohuatl*.

8. *Nequa-metl* « mellis potatrix ». Cf. Hernandez (Romae, 1651), fol. 273. Ici nom propre.

9. *Tlatlacatzin*, nom propre, composé de *tlacatl* « seigneur » et du révérentiel *tzin*.

10. *Huitzil-popoca*, nom propre, composé de *huitzilin* « colibri » et de *popoca* « fumer. »

oc no iz nahuintin in i[n]toca in quincauhtia *Topiltzin* [1].

§ 88. Auh *Nonohualco* [2] tlatohuani itoca *Huetzin* [3], niman ye motetzahuia [4], ye quitto [quitta] in tlacanexquimilli [5] in tlaca hueyac [6]. Auh niman ye yehuatl in aquin [7] tequaya. Auh niman ye quitoa in *Tolteca* : « Toltecayé, aquin ye n[te] qua ? » Niman ic quipia[chia] [8], niman canque. Auh in ocanque, telpochitontli amo tlanetentzotzoyotian [9], niman ye quimictia.

§ 89. Auh in oquimictique, niman ye ontlachia in itic atle iyollo, atle icuitlaxcol, atle iyezo [10]. Niman ye iyaya [11]. Auh in aquin quin[m] ocui [12] ic miqui, auh in aca

nomine *Huitzilpopoca.* Eadem quatuor nomina sunt eorum qui *Topiltzin* successerunt.

§ 88. Ac dein *Nonohualco* princeps nomine *Huetzin* portentum accepit. Vidit omen *Tlacanexquimilli*, fascem longum et vividum. Ac dein id homines devoravit. Ac dein *Tolteca* dixerunt : o *Tolteca*, quis homines devorat ? Tum id viderunt, ceperunt. Quod cum cepissent, puerulus fuit aetatis qua imberbes sunt pueri. Tum eum mactaverunt.

§ 89. Quo necato in ventre eius nullum cor, nulla intestina, nullum sanguinem conspexerunt. Tum putuit. Quiscumque eum tetigit, ob eam causam mortuus est. Eorum

1. Dans la 1re partie de l'Hist. de Colh. et de Mexico, les successeurs de *Quetzalcohuatl* avant *Huemac* sont : *Matlacxochitl* (895-930), *Nauhyotzin* (930-933), *Matlacoatzin* (933-973), *Tlilcoatzin* (973-994). Ils seraient les *tlatlaca* ». Cf. note 5. ad §87.

2. Ici *Nonoualco* ne signifierait pas les pays de Yucatan, Tabasco et Campeche, mais une localité aux environs de *Tollan*. Cf. p. e. le quartier *Nonoalco* cité par Sahagun, II, 34 ; IX, 14.

3. *Huetzin* est nommé comme un seigneur de *Colhuacan* dans l'Hist. de Colh. y de México, 1re partie, § 96, comme le 3e roi des Toltèques à Tollan (Torquem, I, 14, I, p. 37). *Huetzin Nonoualcatl*, comme 5e roi de Tollan (Torquem., III, 7, I, p. 254).

4. *mo-tetzahuia* de *tetzauitl* « portentum ».

5. *Tlacanexquimilli*, fantôme qui paraît la nuit. Cf. Sahagun, V, 12. Cf. *Teotlacanexquimilli* « vulto ceniciento... o Dios sin pies ni cabeza... » ; Boturini, « Idea », p. 16-17.

6. *in tlaca hueyac*, on peut traduire : ils voyaient, les (hommes) un fantôme, un grand ; les hommes voyaient un fantôme, un grand ; ou : *Huetzin* vit un fantôme, un grand, vivant. Je ne sais pas si le terme *tlaca-hueyac* existe. Je préfère *tlaca* comme sujet de la phrase.

7. *in aquin* « celui qui ».

8. *pia* ne donne pas de sens. Il faut lire *chia* « voir ».

9. *amo tla-ne-tentzotzoyo-ti-an* = *amo tla-ne-tentzotzonyo-ti-yan* « temps où l'on n'a pas de barbe » ; *tentzontli* « barbe », *tentzon-yo* « ayant barbe ». — *Yan* signifie le temps.

10. *i-yezo* « son sang », forme abstraite en *yotl* du mot *eztli* ou *yeztli* « sang ».

11. *iyaya. n* « heder, o tener mal olor » (Mol. II).

12. Il faut lire *qui-mo-cui* ou *qui-on-cui*.

amo qui nequi in itlan quiça, auh in ye cenca ic micohua [1], Niman ye quihuillana [2] amo huellolini. Auh in cotoni [3] mecatl in quexquich huetzi oncan miqui. Auh iniquac ollini, in quexquich ipan ye[a]-uh [4] ixquich miquti[o] [5], ixquich quiqua.

§ 90. Auh iniquac in huell ool-lin quicencauhque [6] ye ixquich in tlapolihui [7] in huehuetzin, in pi-piltzintli, in cihuatzintli. Chicuei in mecatl ic quimecayotique, nima [n] ye ic quihuillana. In ocaxi-tique [8] in *Itzocan* [9], niman ye ma-cocui [10], auh in quihuillanaya, amo quicauhque [11] in mecatl ; çan itech pipicaticaque [12] auh in aca ca con-pic[13] in itech onmopillo[14] in mecatl, niman ic quihuicac in aco [15].

etiam qui ad eum propius accedere nolebant multi mortui sunt. Tum trahere eum conati sunt, moveri autem non potuit. Funis dirupit ; quisquis cecidit, ibi est mortuus. Cum vero sese moveret, omnes quicumque adfuerunt mortui sunt, omnes devoravit.

§ 90. Cum is moveri posset, omnes qui hoc fecerunt, senes, infantes, feminae perierunt. Funibus octo eum constrinxerunt, tum traxerunt. Cum *Itzocan* eum transportassent, in sublime sublatus est. Ii autem qui eum traxerunt, funes dimittere non potuerunt iisque dependebant et quisquis funem prehendit, ei adhaesit, tum eum in sublime sustulit.

1. *micohua* « on mourut », passif indéterminé en *oua*.
2. Cf. *uilana.nitla* « arrastrar algo » (Mol. II).
3. *cotoni* « quebrarse la cuerda o el hilo, soga » (Mol. II).
4. *in quexquich ipan yauh* « tous ceux qui étaient là présents ». Cf. *ipan niauh* [n-iauh] « atinar o acestar en algo, o passar por donde otro está, o encontrar con el » (Mol. II).
5. *miquit*, il faut lire *miqui-to*.
6. *qui-cencauh-que*, *cencaua* « finir, achever ».
7. *tla-polihui* « on périt » (des vieillards, des femmes, des enfants).
8. *o-c-axi-ti-que*, verbe causatif en *tia* du verbe *aci ; axi-tia* « faire arriver, transporter ».
9. *Itzocan* = *Itztzocan* (aujourd'hui *Izucar*); dans le Codex Mendoza (44, 11) ce lieu est cité avec *Quauhquechollan*.
10. *m-aco-cui* « se lever en haut ». Cf. *aco* « arriba, o en lo alto » (Mol. II).
11. *qui-cauh-que*, *caua* « quitter, abandonner, lâcher ».
12. *pipica-t-ica-que*, cf. *pipicaticac* « estar goteando alguna cosa » (Mol. II).
13. Au lieu de *conpic* on pourrait lire *c-on-cui-c* ; *conpic* dériverait de *pi* « pelar, o sacar de rayz los pelos, o coger yervas sin arrancar las rayzes dellas » (Mol. II). On peut traduire : chacun de ceux qui voulaient se détacher (*conpic*), ou chacun de ceux qui touchaient la corde (*concuic*). La narration de l'enfant puant est relatée par Torquemada (I, 14, I p. 37, 38).
14. *on-mo-pilo*, cf. *piloa.nino* « agorcarse, o colgarse » (Mol. II).
15. Il est bien remarquable que le même épisode de l'enfant sans cœur, etc., qui ne peut pas être entraîné par des cordes, figure parmi les traditions toltèques dans le Cod. Vatic., A (3738), fol. 8 v.

§ 91. Auh niman ye otlama [1] in *Huemac* quimotlani [2] in *Tlaloque*. Niman quilhuique in *Tlaloque* : « Tlein tictlani ? Niman quito in *Huemac* : « Nochalchiuh noquetzal. » Auh ye no ceppa quilhuique in *Huemac* : « Çan ye no yehuatl in tictlani tochalchiuh toquetzal. »

§ 91. Ac dein *Huemac* homines cepit. Deos pluvios lusu superavit ; tum *Tlaloque* dixerunt : in quid lusisti ? *Huemac* dixit : in gemmas meas virides measque plumas *quetzal*. Atque iterum *Huemac* dixerunt [*Tlaloque*] : Nonne est hoc solum in quod lusisti, in gemmas nostras virides nostrasque plumas *quetzal* ?

§ 92. Auh niman ye otlania ontetlan [3] in *Huemac*. Niman ye hui in *Tlalloque* in quipatlazque [4] in *Huemac* inquimacazque yehuatl [5] in ellotl ; auh in inquetzal tocquizhuatl [6] ipan tentiuh [7] in ellotl.

§ 92. Ac dein *Huemac* praemium in quod luserat abstulit. Tum *Tlaloque* ierunt ut *Huemac* rem pretiosam vicissim darent, ut ei zeae paniculam donarent. Plumae quetzal enim eorum folia sunt zeae ruticum in quibus paniculae succrescunt.

§ 93. Auh amo quicelli quito : « Cuix yehuatl in onictlan, cuix amo chalchihuitl in quetzalli ? Auh inin xicitquican [8] ! » Auh niman quitoque in *Tlalloque* : « Ca ye qualli. Xoconmacacan in chalchihuitl in quetzalli, auh xoconcuican in tochalchiuh in toquetzal [9] ! » Niman concuique, niman ye hui, niman quitoque : « Ca ye qualli ; ça oc

§ 93. Ille autem non cepit dixitque ; Num hoc illud est in quod lusi, num haec sunt gemmae virides plumaeque *quetzal* ? Haec potius affertote ! Tum *Tlaloque* dixerunt : bene se habet : date [veras] gemmas virides plumasque *quetzal*, auferte autem ab eo nostras gemmas nostrasque plumas [idest zeam] ! Tum abstulerunt,

1. *o-tla-ma* « il fit des prisonniers », *tla* signifie les esclaves.

2. *tlāni*, cf. *tlani. nite* « ganar à otro-jugando, o en juego » (Mol. II). *ā*, cf. *Carochi*, p. 200.

3. *on-te-tlan* « il avait joué avec les (*Tlaloquse*) ».

4. *patla* « changer, donner un objet précieux en échange ».

5. *yehuatl* signifie l'objet *ellotl* (*elotl*) « maçorca de mayz verde que tiene ya quajados los granos » (Mol. II).

6. *tocquizhuatl* = *toc* + *izhuatl* ; *toctli* « porreta ò mata de mayz, antesque espigue » (Mol. II), *izhuatl* « feuille ».

7. *tentiuh* « croître ». Cf. *tentiuiliztli* « avenida o crecimiento de rio » (Mol. II).

8. *xi-c-itqui-can*, il serait plus correct d'écrire *xiquitquican* « apportez-les ! » (cf. note 2 ad § 97).

9. Le sens est celui-ci : donnez-lui les véritables pierres et plumes vertes, mais ôtez-lui le maïs !

tocontlatia[1] in tochalchuih, oc tlaiihiouiz[2] in *Toltecatl* çan tel[3] nauhxihuitl. »

§ 94. Ach niman ye cehuetzi; auh inic huetz in cetl, centlanauatl[4] polliuh in tonacayotl, tecihuitl[5] cehuetz. Auh çan iyoca[6] in *Tollan* intla tonal man[7]. Mochi huac[8] in quahuitl, in nopalli[9], in metl; auh in tetl moch xixitin[10] tlatlapan[11] tonaltica.

§ 95. Auh in ye tlaiyohuica in *Tolteca* in ye apizmiqui. Niman ye xochimiqui[12], in aço ca ca it(l)atzin quimopiellia[13]. Niman ye quimocohuia[14] in totoltzin, niman

ierunt, dixerunt : bene se habet, nunc gemmas nostras [zeam] recondimus. Nae, *Tolteca* porro per annos quatuor inopiam patientur!

§ 94. Primo dein glacies cecidit. Glacie cadente frumentum (zea) in orbe terrarum periit, grando cecidit. In urbe *Tollan* sola calor solis fuit talis ut exarescerent arbores, cacti, aloae. Atque omnes lapides calore dirupuerunt, dissiluerunt.

§ 95. Ac *Tolteca* multa passi, fame mortui sunt. Si forte quem [captivum] pater habet, sacrificatur [captivus].

Tum aves miseros empserunt,

1. *to-c-on-tlatia* = *ti-c-on-tlatia* par harmonie des voyelles (voir note 12 ad § 23) « nous cachons » (le maïs), c'est-à-dire : il y aura une famine parmi les Toltèques.

2. *tla-iihioui-z* « il souffre ». Cf. *tlayhiouiliztli* « tormento, fatiga ò pena que se padece ». Racine *oui* « cosa dificultosa, o peligrosa » (Mol. II).

3. *tel* « empero, màs » (Mol. II).

4. *Centlanauatl* « entier, dans tout le monde ». Cf. *cemanauac* « el mundo », *cemanauatl* « (idem) » (Mol. II). Sur l'étymologie de ce mot très intéressant, cf. Seler, Ges. Abhdlg., II, p. 49-77.

5. *tecihuitl* « granizo » (Mol. II).

6. *iyoca* « seulement ». Cf. *çan iyuca* « solamente ò particularmente » (Mol. I).

7. Ce passage offre des difficultés. *Tonalman* est le prét. d'un verbe *tonalmani* « la chaleur règne » (cf. *tonalquiça*. « estar en alguna parte e tiempo que no lleve o e estio » (Mol. II); *intla* indique une relation conditionnelle; la phrase suivante : *mochi huac...* est la conclusion. On pourrait traduire : Ce n'était qu'à *Tollan* que la chaleur était si grande que toutes les plantes se séchaient.

8. *huac*, prét. de *huaqui* « se sécher ».

9. *nopalli* « tuna » (espèce de cactus rond).

10. *xixitini* « deshazerse, o caerse pared, o sierros ».

11. *tlatlapani* « hazerse pedaços algo ».

12. *xochi-miqui*, expression métaphorique qui signifie : sacrifier symboliquement. Cf. le participe *xochi-mic-que* « captivos en guerra, los quales eran sacrificados y muertos delante los idolos » (Mol. II). Cf. *xochi-yaoyotl* « guerre feinte ».

13. Il faut lire probablement : *in aço ça ca itàtzin quimopiellia*. Le sens de la phrase entière semble le suivant : si le père tient quelqu'un (esclave) en prison, celui-ci (le prisonnier) est sacrifié (pour apaiser la divinité) ».

14. *qui-mo-cohuia*, verbe réfléchi et causatif, a le sens du verbe simple *coua. nitla* « comprar algo » (Mol. II).

ye motamalhuia, niman ye tlaqua [1].

§ 96. Auh *Chapoltepec* [2] cuitlapilco [3] motlalli inpan [4] namaca illamaton [5]. Nima[n] ye commocohuia in panitl [6], niman ye yauh in ipan miquiz in techcatl. Auh in oacic in nauhxihuitl, in omayanque [7], niman moteittitique [8] in *Tlalloque* oncan in *Chapoltepec* in oncan ca atl. Niman ye hualpanhuetzi [9] in xillotl in tlaquaqualli [10]. Auh oncan ca ce tlacatl *Toltecatl* quitztica [11]. Niman ye concui in tlaquaqualli, niman quiquaqua.

§ 97. Auh niman oncan atlan hualquiz [12] ce tlamacazqui *Tlalloc*, niman ye quilhuia : « Macehuallé, ticiximati ci [13]. ? »

Niman quito in *Toltecatl* : ca quemaca toteoyé ! ca ye huecauh in

tamales sibi paraverunt, tum id ederunt.

§ 96. Atque fine *Chapoltepec* vetula quaedam consedit inter homines vendens. Tum vexilla empserunt, tum ierunt morituri super lapidem sacrificatorium.

Sed cum quartus annus advenisset, cum famem passi essent, *Tlaloque* hominibus sese ostenderunt *Chapoltepec*, ubi est aqua. Tum e profundo prosiluit panicula zeae, cibus. Ibique *Toltecatl* quidam fuit, praeteriit. Tum cibum cepit avidusque edit.

§ 97. Ac dein ex aqua *Tlaloc* sacerdos evenit, tum dixit : o subjecte, hoccene tibi est notum ? Tum *Toltecatl* dixit : sane quidem, o deus noster ! Nempe jam diu ea re privati sumus. Ac dein dixit, bene

1. On ne mange que de misérables oiseaux et des tamales à cause de la famine.

2. *Chapol-tepec* « lieu de sauterelle », nom d'une roche et localité située au bord occidental du grand lac de Mexico où la branche méridionale de la digue touche la rive.

3. *cuitlapilli* « queue », *cuitlapilco* « à la fin de... ».

4. *in-pan* « entre eux ».

5. *illama-ton* « vieille femme », *ilamatl* avec le diminutif *ton*.

6. *panitl* (*pantli* ou *pamitl*) « drapeau » est le symbole du sacrifice.

7. *o-mayan-que*, prét. de *mayana* « souffrir famine ».

8. *mo-te-itti-ti-que*, réfléchi du verbe *ittitia*, causatif d'*itta* « voir ».

9. *hual -panuetzi*, cf. *panuetzi.ni.ual* « salir de baxo del agua » (Mol. II).

10. *tlaquaqualli* « la nourriture ». Cf. *tlaqualli* « comida (ò vianda) » (Mol. II).

11. *qu-itzti-ca; itztia* (causatif d' *uta*) et *itztiui* signifient « aller, se promener ». Cf. Sahagun, Ms. (III, 1, § 1) : *cemilhuitl quitztica ompa nenca ciuatl...* « un jour y alla une femme ».

12. Cette tradition rappelle celle du Codex de 1576 qui traite de la fondation de la capitale Tenochtitlan ; d'après ce récit, *Axolohua* descend dans l'eau et y voit le *Tlaloc* (Cod. 1576, p. 46).

13. *ti-c-iximati ci* « connais-tu cela ici ? » ; *iximati.nitla* « conocer algo generalmente » (Mol. II) ; *ci* = *ici* (*iz-i*) « aqui, aca » (cf. Paredes, Compendio, p. 154).

tictopolhuique [1]. Auh niman quilhui : « Ca ye qualli, oc ximotlalli, oc nicilhui [2] in tlacatl.

se habet ; conside, cum principe ipse colloquar.

§ 98. Auh ye no cepa callac in atlan. Auh amo huecahuato, niman ye no cepa hualquiz in quihualitquic yellotl [3] cenmalcochtli [4]. Niman ye quilhui : « Macehuallé, izca xicmaca in *Huemac* ! »

§ 98. Atque iterum in aquam intravit. Haud ita multo post rediit, paniculas zeae attulit quantum brachium capit. Tum dixit : o subjecte, hocce da *Huemac*.

§ 99. Auh conitlani [5] in teteo in *Tozcuecuex* [6] ichpoch in *Mexitin*, ca oc yehuantin in quiquazque, in achitzin in conquatiaz [7] in *Toltecatl*, ca ye polihuiz in *Toltecatl*, ca ye onoz in *Mexicatl* [8].

§ 99. Ac dein a *Tozcuecuex* puellam Mexicanorum petiverunt. Nam et ii edent, paulum autem edet *Toltecatl* ; *Toltecatl* enim peribit, *Mexicatl* pro eo in terra incolet.

§ 100. Auh nechca in quimacatihui oncan in *Chalchiuhcoliuhyan* [9] in *Pantitlan*, auh niman ye quinonotzato [10] in *Huemac*, yuh quilhui,

§ 100. Eamque [puellam] huc dedit *Chalchiuhco'iuhyan*, *Pantitlan*. Ac dein ille id *Huemac* narravit, ita dixit ut *Tlaloc* ei jusserat. Ac

1. *ti-c-to-polhui-que*, verbe réfléchi et applicatif de *poloa* « perdre, détruire ». Cf. *popolhuilia.nitetla* « détruire quelque chose à quelqu'un ».

2. *ni-c-ilhui*, il serait mieux d'écrire *ni-qu-ilhui* (cf. note 8 ad § 93).

3. *yellotl* = *elotl* « maïs ».

4. *cen malcochtli* « une brassée », part. passif de *malcochoa. nitla* « abarcar algo » (Mol. II).

5. *c-on-itlāni* ; *itlani* « prier ».

6. *Tozcuecuex* « qui porte un bracelet de plumes jaunes ». Le nom, qui est aussi connu comme celui d'un chef des Mexicains émigrants (Chimalpain, p. 270), se trouve aussi dans le 3e hymne (v. 7) dédié au dieu de la pluie, *Tlaloc* (cf. Seler, Ges. Abhdlg., p. 980). Il est donc certain que *Tozcuecuex* a des relations avec le *Tlaloc*. Dans notre texte, *Tozcuecuex* sacrifie la petite fille *Quetzalxochitzin* en l'honneur de *Tlaloc*. Il faut remarquer à ce propos que les Mexicains, aux temps historiques, pendant la fête *Atlcaulo* (*Quauitl eua*), sacrifiaient à la montagne de *Tepetzinco* une enfant nommée *Quetzalxoch* (Sahagun, II, 20). Cette fête était célébrée en l'honneur des *Tlaloques*.

7. *c-on-qua-t-ia-z* « il ira manger ». Cf. *quatiaz. nic* « yo ire comiendo » (Mol. II).

8. Ici les Mexicains sont pris pour les successeurs directs des Toltèques.

9. *Chalchiuhcoliuhyan* est synonyme de *Pantitlan* (ou *aoztoc*) ; ce dernier nom signifie un tourbillon au milieu du lac de Mexico (cf. Sahag., I, 21 ; II, 25 ; *Tezozomoc*, l. c., chap. 70, p. 517) où l'on sacrifiait pendant la fête *Atlcāualo* des enfants (Duran, II, p. 142 ; Sahag., II, 20). *Chalchiuh-coliuh-yan* semble indiquer ce même tourbillon : « lieu de l'ondulation verte ».

10. *qui-nonotza-to*, cf. *nonotza. nitla* « informar, ò contar y relatar historia » (Mol. II).

in o yuhqui nahuati in *Tlalloc* [1]. Auh niman ye tlaocoya in *Huemac*; niman ye yuhqui [2] onca ye yaz [3] in *Toltecatl*, onca ye pollihuiz in *Tollan*.

§ 101. Auh niman quimonihua [4], quimontitlan omentin ititla[n]huan 'n ompa *Xicococ* [5] itoca *Chiconcohuatl* [6] ihuan *Cuetlachcohuatl* [7] quitlanito in *Mexitin* imichpoch itoca *Quetzalxochitzin* [8], ayamo huei oc piltzintli.

§ 102. Auh niman onyaque in ompa *Xicococ*, niman ye quimilhuia : « Ca techihua [9] ca conitoa ca omoteittitique [10] in *Tlalloque*, quitlani [11] in imichpoch in *Mexica*. »

§ 103. Auh nima[n] ye mo[ç]ahua [12] nauh ilhuitl in quineçahuillique [13] in

dein *Huemac* maestus fuit ; tum eo res progressae sunt, ut *Toltecatl* abiturus et urbs *Tollan* peritura esset.

§ 101. Ac dein clientium suorum duos nomine *Chiconcohuatl* et *Cuetlachcohuatl* misit atque legavit, ut puellam nomine *Quetzalxochitzin* iam non adultam, jam infantem, a mexicanis peterent.

§ 102. Ac dein *Xicococ* profecti sunt iisque dixerunt : mittunt nos, dicunt : *Tlaloque* hominibus sese ostenderunt, petunt Mexicanorum puellam.

§ 103. Ac dein Mexicani per quatuor dies cibo abstinuerunt,

1. La construction est la suivante : *yuh in yuhqui o nahuati* « il parla ainsi, ainsi que le Tlaloc lui avait mandé ».

2. *niman ye yuhqui* « alors il en venait au point ».

3. *ya* « marcher ». Cf. *yaqui* « émigrant ».

4. Le sujet est toujours *Huemac*.

5. *Xicococ* semble correspondre à une des quatre montagnes nommée *Xicocotl* où *Quetzalcohuatl* dépose ses épines d'agave (Hist. de Colh. y de México, 1re p., § 32), située au près de *Tollan*. *Xicotl* et *Xocotl* sont variantes d'une même racine ; les voyelles *i* et *o* se changent aussi en d'autres cas (*maxitlaztli* et *maxotlaztli* « anillo de dedo » Mol., *camilehua* et *camolehua* « se brunir »).

Ainsi *Xicocotitlan* correspond à *Xocotitlan* où arrivent les Toltèques, émigrant de *Tullantzinco*, avant de s'établir à Tollan (Sahag., X, 29).

6. *Chicon-cohuatl* « 7 serpent », nom propre.

7. *Cuetlachcoatl*, nom propre composé de *cuetlachtli* « lobo » et *coatl* « serpent ».

8. *Quetzalxochitzin* « fleur qui s'est élevée », nom propre ; spécialement nom de la victime filiale sacrifiée en l'honneur de *Tlaloc* (voir note 6 ad § 99). Sur l'origine de tels sacrifices d'enfants, cf. la 1re partie de l'Hist. de Colhuacan y de México, § 70. Ici les enfants des seigneurs sont tués à *Xochiquetzalyyapan*, à *Huitzcoc* et à *Xicoc*.

9. *tech-ihua* « ils nous envoient »,

10. Cf. note 8 ad § 96.

11. *qu-itlani* « ils demandent ».

12. Il faut lire *mo-çaua* « il jeûna ».

13. *qui-neçahuili-que*, prét. de *neçauilia. nite* « traer luto por muerto » (Mol. II).

Mexica. Auh in otlan [1] nauhilhuitl, niman ye quihuica in *Pantitlan* quihuicac in itàtzin, niman ye quimictia.

§ 104. Auh ye no ceppa oncan quimottitique [2] in *Tlalloque* quilhuique in *Tozcuecuex* : « Tozcuecueyé, ma ca xitlaocoya [3], centichuica [4] in mochpoch, xictlapo [5] in miyeteco[n] [6]. » Oncan quihuallalique in iyollo in ichpoch ihuan in ixquich nepapan tonacayotl, quilhuique : « Nican ca in quicuazque [7] in *Mexica*, ca ye pollihuiz in *Toltecatl* ».

§ 105. Auh niman ye ic hualmixtemi [8] o nima[n]ye ic quiyahui [9] cenca tillahua [10] nahuilhuitl in quiyauh. Cecemilhuitl, cece[y]yohual ipan atl quallo [11]. Nima[n] ye ixhua [12] in nepapan quillitl [13], in ye ixquich in xihuitl [13] in çacatl [13]. Auh çan nen [14] moyocox in ixhuac in tona-

vestesque lugubres induerunt. Ac diebus quatuor transactis pater filiam suam *Pantitlan* duxit, tum eam necavit.

§ 104. Atque iterum *Tlaloque* sese ostenderunt, dixerunt *Tozcuecuex* : o *Tozcuecuex*, ne maestus sis, filiam tuam adducas, reclude tabaci receptaculum tuum ! Ibi filiae cor deposuerunt una cum omnibus variis zeae speciebus, dixerunt : hocce est quo Mexicani vescentur, quia homini *Toltecatl* pereundum est.

§ 105. Ac dein [coelum] nubibus obductum est, tum pluit, magna vis imbrium effusa est, per quatuor dies pluit. Unoquoque die, unaquaque nocte tota aqua sucta est. Tum varia viridia germinaverunt, omnes herbae, omnia gramina. Zea autem sterilis orta est cre-

1. *o-tlan*, prét. du verbe *tlami* « être fini ».
2. *qui-mo-(i)ttiti-que* « ils se le montrèrent ».
3. Le sens est prohibitif quoique la conjonction *maca* ne soit pas construite avec le prétérit du verbe (*xitla-ocoya* ; on attendrait *xitla-ocox*).
4. Le verbe est *cen-huica* « accompagner ».
5. *xi-c-tlapo* « ouvre ! ».
6. *m-iye-tecon* « ta calebasse de tabac », *iett* « tabac », *tecom-atl* « vase, boîte ». Le *yetecomatl* est un symbole de la fécondité (cf. Seler, Comment. z. ; Cod. Vat. B., Berlin, 1902, p. 255).
7. On écrirait mieux *qui-qua-z-que*.
8. *mixtemi* « hazer ñublado » (Mol. II).
9. *quiyahui* = *quiahui* « il pleuvait », du verbe *quiaui* « llover » (Mol. I).
10. *tilaua* « llover mucho » (Mol. II), « llover reziamente » (Mol. II).
11. *atl qua-lo* « l'eau est mangée », c'est-à-dire « tout ce qui était tombé de pluie, chaque jour et chaque nuit, fut absorbé (par la terre) ».
12. Cf. *ixua* « nacer la planta, o brotar la semilla » (Mol. II).
13. *quilitl* « verdura, o yervas comestibles », *xihuitl* « yerva », *çacatl* « paja » (de maïs) (Mol. III).
14. *nen* « en vain », c'est-à-dire « sans fruit, vide ».

cayotl. Auh niman ye toca [1] in *Toltecatl* in cempoalli in ompohualli [2] cacique [3] ye cuel [4] yahuallihui [5], çan cuel in mochiuh in tonacayotl *ome acatl* inic ipan xiuhtonalli.

vitque in altitudinem. Ac dein nobiscum *Tolteca*, cum viginti, quadraginta hominibus humum fecundaverunt ; celeriter zeae frutices se rotundaverunt, celerrime zea provenit, idque anno *2 acatl*.

§ 106. Auh ipan *ce tecpatl* [6] in ye pollihui *Toltecatl* ye iquac in callac in *Cincalco* [7] in *Huemac*. Auh niman cequi[n]ti[n] temo cuepque, auh cequintin in nohuian cenmanque [8].

§ 106. Atque anno *1 tecpatl Tolteca* perierunt eo tempore quo *Huemac* [cavernam] *Cincalco* intravit. Ac dein alii reversi, alii quoquoversum divisi sunt.

1. *to-ca* « avec nous » (« de nosotros », Mol. II).
2. *in cempoalli in ompohualli* « vingt, quarante » est l'attribut de *Toltecatl*; « avec nous », c'est-à-dire avec 20 ou 40 Toltèques...
3. *c-aci-que* ; le verbe *aci* a ici un sens spécial : *aci* signifie non seulement « arriver », mais aussi « ayuntarse carnalmente el varon con la muger » (*te-tech n-aci*) (Mol. I); on peut traduire ici « féconder la terre » (avec le sang de 20 ou 40 Toltèques). Cf. la 1re partie de l'Historia de Colhuacan y de México (§ 76), où l'introduction des sacrifices d'hommes de la Huaxteca est relatée ; voici le passage le plus remarquable : *ca ye tihui yn Tollan amo-ca tlal-tech t-aci-z-que* « nous allons maintenant avec vous à *Tollan* pour féconder avec vous la terre ».
4. *cuel* signifie « vite, hâtif » (des fruits, du blé). Cf. *çancuelcayotl* « temprana, fruta » (Mol. I), *çancuel yotl* « fruta ò otra cosa temprana » (Mol. II).
5. *yahuallihui* cf. *yaualiui* « hazerse redonda la mata de mayz antes que haga caña » (Mol. II).
6. Cette indication est d'accord avec la 1re partie de l'Historia de Colhuacan y de Mexicò (§ 82) ; au dernier ms. l'année *ce tecpatl* (1 silex) correspond à 1064 de l'ère chrétienne.
7. *Cincalco* « lieu de la maison de maïs », nom d'une caverne auprès de *Chapoltepec* où, d'après la 1re partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 89), *Huemac* se pend (en 1070). Sur cette caverne, cf. Sahagun, XII, 9; Tezozomoc, l. c., cap. 103-105; Duran, l. c., I, cap. 67 ; cf. Seler, Comment. z. ; Cod. Borgia, II, p. 56.
8. *mo-cuep-que* « ils retournaient » ; *te* semble être corrompu, mais je n'ose pas donner une conjecture ; *cen-man-que* du verbe *cen-mani* « apartarse los que estaban juntos yéndose cada uno por su parte » (Mol. II). Les Toltèques se dispersent donc partout. Cf. 1re partie de l'Hist. de Colh. y de México (§ 85). D'après ce document, il viennent jusqu'aux pays des *Anauaca* où ils habiteraient encore aujourd'hui (ce seraient donc les habitants d'*Anauac Xicalanco* et *Anauac Ayotlan* = côte du golfe mexicain (Tabasco, Campeche) et côte pacifique (Soconusco, etc.).

INDEX

X

Y

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 9 JANVIER 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre 1905, rédigé par M. Froidevaux, est lu et adopté après quelques rectifications de détail proposées par MM. Marcel, Boman et Diguet.

M. Lejeal procède au dépouillement de la correspondance. La correspondance imprimée se compose des périodiques et ouvrages suivants : *Globus* (t. LXXXVIII, nos 21 à 24, t. LXXXIX no 1) : *Ymer* (collection complète de 1898 à 1905) ; *Bulletin of the American Geographical Society* (t. 37, no 12, décembre 1905) ; *Bulletin of the Brown University* (vol. 11, no 4) ; *University of Pennsylvania. — Transactions of the Department of Archaeology* (vol. 1, part. II) ; *Anales del Museo nacional de México* (t. II, no 10) ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros del Peru* (no 26) ; *Revista de la Facultad de Letras y Ciencias de La Habana* (novembre 1905) ; *Museon* (t. VI, nos 3 et 4) ; *Bulletin de l'École d'Anthropologie de Paris* (décembre 1905) ; *Les études géographiques et historiques de Felix de Ázara*, par Luis Maria Torrés ; *La Edad de la Piedra en Patagonia*, par Felix F. Outès.

La correspondance manuscrite, outre les excuses de MM. le duc de Bassano, le comte de Charencey, le comte de Créqui Monfort et Froidevaux, comprend : 1o des lettres ou dépêches de MM. Boman et de Villiers du Terrage, relatives à l'organisation de la séance ; 2o, de M. de La Rosa, relative à une prochaine communication sur les premières fondations de cités espagnoles en Amérique ; 3o, de M. Charles Ph. Peabody, à propos du meeting de l'*American Anthropological Association*, tenu en août 1905, à San Francisco ; 4o, de M. le baron Hulot, au sujet d'une demande de renseignements, formulée par M. l'abbé Boscary, curé de Palenque (Chiapas) ; 5o, de M. Raoul de la Grasserie, relative à un projet d'article ; 6o, de notre collaborateur, M. le Dr Rivet, donnant des nouvelles de son exploration péruvienne ; 7o, du vice-président du XVe Congrès international des Américanistes à Québec, à propos de l'organisation de la session ; 8o, de la bibliothèque de Stuttgart et de la *Columbia University*, concernant le service des échanges.

Le Président ou le secrétaire, après chacune de ces lettres, communique la solution donnée à l'affaire en cause. M. Lejeal fait ainsi approuver un

léger changement dans le mode d'envoi du *Journal* aux correspondants de la Société à l'étranger.

Il lit plusieurs passages d'une correspondance de Mexico, émanée de Mme Roux.

M. le Président souhaite alors la bienvenue à M. le Dr Walter LEHMANN, assistant à la section américaine du Musée royal d'Ethnographie de Berlin. Avant de passer aux communications inscrites à l'ordre du jour, M. HAMY fait renvoyer à la réunion de février l'élection pour la place de membre d'honneur, vacante par le décès de M. Jules OPPERT.

Il prend ensuite la parole pour la lecture de son travail sur la déesse mexicaine *Yxcuina*[1] et présente la très belle pièce en wernérite qui fait l'objet de cette lecture. La statuette présentée, aujourd'hui en la possession du Dr Ribemont-Dessaignes, provient de la galerie du célèbre collectionneur Damour. C'est un chef-d'œuvre de la sculpture en pierre dure qui offre le grand intérêt de correspondre exactement à la monographie de Sahagun sur la déesse aztèque des accouchements et à la planche du *Borbonicus* qui développe la Treizaine rituelle présidée par Yxcuina.

Après cette communication très appréciée, M. le Dr LEHMANN lit l'étude prévue au programme sur la mosaïque mexicaine, ses procédés et ses principales œuvres connues. M. Lehmann insiste sur les pièces de la « Christy's collection » (Londres), le *Xolotl* du Musée de Vienne et le « double Jaguar » de Berlin. La conférence est complétée par une série de très beaux dessins et d'aquarelles.

Une seconde communication du Dr LEHMANN a pour objet une curieuse terre cuite à face humaine de Moche (province de Trujillo, Pérou), aujourd'hui conservée au Musée de Berlin qui la tient de M. Martin Berendsohn. En comparant les altérations du visage à différentes planches de l'ouvrage d'Alibert sur les maladies de la peau, M. LEHMANN arrive à cette conclusion qu'on se trouve en présence d'un cas de lèpre tuberculeuse précolombienne.

M. HAMY exprime à M. Lehmann les remerciements de l'assemblée pour ses deux très attachantes lectures. Un échange de vues auquel prend part aussi M. VERNEAU, s'engage entre le Président et le conférencier, à propos de la seconde des deux notes qui sera insérée au *Journal*, avec planche à l'appui[2].

Vu l'heure avancée, M. LEJEAL se borne à déposer sur le bureau son compte rendu de l'œuvre archéologique et mexicaniste du Congrès de Stuttgart[3]. Il attire l'attention de l'Assemblée sur les recherches récentes de M. de LA RONCIÈRE relativement aux captures de galères espagnoles par les corsaires français du XVIe siècle. A l'aide d'inventaires et de pièces d'archives, M. de La Roncière est parvenu à fixer la destinée de quelques-uns des objets d'art mexicains enlevés par nos marins aux flottes de l'Espagne. M. HAMY se joint à M. Lejeal pour appuyer sur l'importance de ces résultats, et, sur sa proposition, la Société décide d'inviter M. de La Roncière à venir personnellement faire un exposé sur cette curieuse question.

La séance est levée à 6 heures 10 minutes.

1. V. *Journal*, nouv. sér. t. III, p. 7.
2. V. *Journal*, nouv. sér., t. III, p. 136.
3. V. *Journal*, nouv. sér., t. III, p. 123.

SÉANCE DU MARDI 6 FÉVRIER 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine

La séance est ouverte par la lecture du procès-verbal de la réunion du 9 janvier qui est adopté. Le secrétaire dépouille ensuite la correspondance. La correspondance manuscrite se compose, outre les excuses de MM. le duc de Bassano et Henri Froidevaux, d'accusés de réception du *Journal*, et de lettres de MM. de Bassano, Protat, de Jonghe, Vignaud, Koch, relatives soit à l'administration, soit à la rédaction de notre périodique. La correspondance imprimée comprend :

Globus (1906, t. LXXXIX, nos 2-3-4-5) ; *American Anthropologist* (octobre-décembre 1905) ; *American Antiquarian and Oriental Journal* (novembre-décembre 1905) ; *Smithsonian Institution, Annual Report* (1904) ; *University of California, Bulletin* (septembre 1905) ; *University of California, Register* (1904-1905) ; *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru* (nos 27-28) ; *Bulletin et Mémoires de la société d'Anthropologie* (1905, n° 3) ; *Revue de l'École d'Anthropologie* (janvier 1906).

Ont été reçus, en outre, les hommages suivants : *Mémoires de Boussingault*, offerts par M. Holtzer ; *The Huntington California Expedition* by Franz Boas (envoi d'auteur) ; *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker* von Dr Paul Ehrenreich (envoi d'auteur) ; *The Morphology of the Hupa Language* by Pliny Early Goddard (envoi d'auteur) ; *Basket Designs of the Northwestern Californie* by A. L. Kroeber (envoi d'auteur). Enfin la « Smithsonian Institution » fait hommage de son dernier *Annual Report* et la « Library of Congress », de sa *Want List of American Historical Serials*.

M. le Président prend la parole pour diverses communications. Il signale d'abord la fête commémorative, organisée par l'*American Philosophical Society* et l'Université de Pennsylvania pour le 200e anniversaire de la naissance de Franklin. Cette fête aura lieu à Philadelphie, les 17, 18, 19 et 20 avril. M. Hamy regrette, à ce propos, que la *Société des Américanistes* et, surtout, le *Museum* n'aient pas encore été avisés de la solennité, ce qui jusqu'à nouvel ordre, ajourne toute manifestation officielle. Pendant son séjour en France, Franklin a eu de fréquents rapports avec le Jardin du Roi et a suivi le cours de Brongniart en 1769. M. Hamy rappelle, d'autre part, la mort récente du général Mitre, membre d'honneur de la *Société* depuis sa fondation. Une lettre de condoléances sera adressée à la famille de l'illustre homme d'État, qui fut aussi un des promoteurs des études américanistes en Argentine. Enfin, le Président propose, ce qui est adopté, l'envoi d'une lettre de félicitations collectives à M. le duc de Loubat, pour sa récente promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

L'ordre du jour appelant la nomination d'un membre d'honneur en remplacement de M. Jules Oppert, M. Émile Levasseur, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France, est élu à l'unanimité. Divers noms sont mis en avant pour la succession du général Mitre, à laquelle il sera pourvu ultérieurement.

M. de Vilier du Terrage, conformément à l'ordre du jour, donne lecture, en le commentant, d'un document inédit du XVIIIe siècle relatif au Texas. C'est un mémoire rédigé et envoyé à Paris, en 1753, par Kerlerec, gouverneur de la Louisiane française, en vue d'un projet d'alliance avec les Cannécis, peuplade indigène habitant les sources de la Rivière Rouge et voisine par conséquent de la frontière franco-espagnole. En dehors de son intérêt pour l'histoire des relations coloniales entre les deux puissances, ce texte permet de localiser un certain nombre de tribus indigènes et de postes européens situés aux confins de la Louisiane et du Texas.

M. Lejeal, après avoir, au nom de l'auteur, présenté l'ouvrage du Dr Theodor Koch intitulé *Anfänge der Kunst im Urwald*, donne lecture d'une communication de Mme Jeanne Roux, de Mexico, sur l'état actuel des fouilles de Teotihuacan Ce travail, illustré de plusieurs photographies, fournit des détails précis sur la construction des pyramides et sur la méthode employée pour leur conservation. Il sera de même que le document apporté par M. de Villiers du Terrage, inséré dans l'un des prochains numéros du *Journal*[1].

En fin de séance, M. Hamy fait part des récentes nouvelles qu'il a reçues, de M. le Dr Rivet et annonce que notre collaborateur va très probablement pouvoir entreprendre une expédition complémentaire dans le bassin du Rio Napo.

La réunion se sépare à 6 h. 15 après quelques échanges d'observations, sur la correspondance de Boussingault, dont M. le comte de Turenne veut bien accepter de rendre compte.

SÉANCE DU MARDI 6 MARS 1906

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine

Le procès-verbal de la séance du 6 février est lu et adopté. M. Lejeal analyse ensuite la correspondance manuscrite qui comprend, outre cinq lettres d'excuses, des lettres relatives à l'organisation de la séance et à la rédaction du *Journal*. En outre, M. Émile Levasseur remercie la Société de son élection comme membre d'honneur, et M. le Duc de Loubat, des félicitations qui lui ont été adressées pour sa promotion au grade de Commandeur de la Légion d'honneur. La correspondance imprimée se compose des périodiques suivants :

Revue de l'École d'Anthropologie (février 1906) ; *Bulletin et Mémoires de*

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. III, pp. 53 et 65.

la Société d'Anthropologie (1905, n° 4); *Rendiconti de la Reale Accademia dei Lincei* (1905, n°s 7 et 8); *Globus* (t. LXXXIX, n°s 6, 7 et 8); *Ymer* (1906, n° 4); *Bulletin of the American and geographical Society* (t. 79, 1906) ; *American and Antiquarian Journal* (janvier-février, 1906); *Revista de la Universidad de La Habana* (1906, n° 1); *Anales del Museo nacional de México* (1905, n°s 11 et 12); *Revista del Museo nacional Salvadoreño* (n°s 13-15).

M. Lejeal présente à l'Assemblée le premier numéro du nouveau périodique, *Anthropos*, rédigé par un groupe de missionnaires catholiques. Il propose, ce qui est accepté, d'établir l'échange avec cette revue qui promet d'être très utile.

M. le Président annonce que les thèses et travaux de notre collègue, M. Jules Humbert, viennent d'être honorés du prix Jomard, par la Société de Géographie. A propos d'une lettre de M. le baron Hulot, il revient brièvement sur le prétendu manuscrit de Taddeo Viseo de Gênes (texte et carte), relatif à une découverte antécolombienne de l'Amérique, ou, tout au moins, des Antilles.

L'ordre du jour appelle la lecture de M. Henri Vignaud sur le professeur Sophus Ruge et son œuvre [1]. Dans ce mémoire, qui sera publié au numéro d'avril, l'auteur, après avoir indiqué les différentes questions d'histoire de la géographie sur lesquelles s'est portée la grande activité de l'érudit allemand, s'attache particulièrement à montrer les idées nouvelles, introduites par M. Ruge dans l'histoire critique de Christophe Colomb. Ruge fut le premier, ou l'un des premiers, à suspecter et à vérifier la légende de Colomb, cosmographe savant. Le premier, ou l'un des premiers en Allemagne, il a dépouillé le navigateur génois de l'auréole de sainteté et de vertu morale dont la tradition l'avait indûment gratifié. Par là, il a jeté les bases d'une histoire colombienne vraiment scientifique et ouvert une voie nouvelle aux recherches sur la découverte de l'Amérique.

Après M. Vignaud, M. Charles de La Roncière communique le résultat de ses récents travaux sur « la conquête des trésors du Mexique et les expéditions de Verazzano en Amérique ». La principale nouveauté de cet exposé porte sur trois points distincts : 1° un grand nombre de richesses (objets d'or et d'argent, mosaïques, tapisseries de plumes, manuscrits) du Mexique, envoyés au roi d'Espagne par Cortès et ses successeurs, ont été détournés par les flibustiers français ; 2° le plus actif de ces corsaires fut Jean Fleury, auquel M. de La Roncière a pu restituer sa véritable personnalité, trop souvent confondue, au moins pour certains voyages et expéditions de course, avec divers aventuriers de mer, notamment avec Verazzano ; 3° aux entreprises des Dieppois vers l'Amérique, il faut opposer celles d'un syndicat de marchands lyonnais, très hardis, pendant le premier tiers du XVIe siècle. Pour illustrer ces démonstrations, en ce qui concerne la course du capitaine Fleury et la défaite de l'escadre de Mendoza, en 1523, au large des Açores, M. de la Roncière présente la pho-

1. V. *Journal*, nouv. sér., . III, p. 7.

tographie d'un vitrail de l'église de Villequier (Seine-Inférieure) qui figure très probablement la capture des caravelles espagnoles.

M. Hamy remercie M. de La Roncière d'avoir bien voulu donner à la *Société des Américanistes* la primeur d'une étude qui doit bientôt paraître au tome III de l'*Histoire de la marine française.* M. Hamy adresse, ainsi que MM. Lehmann et Lejeal, quelques questions à l'orateur, au sujet de la destinée ultérieure des trésors capturés par les Français. Car c'est là, dans la lecture qui vient d'être faite, un des points qui intéresse particulièrement le Mexicanisme.

En fin de séance, M. Lehmann explique à l'Assemblée comment l'étude du *Codex Xolotl* de la Nationale (F. Aubin-Goupil, n°s 1-10) l'a conduit à rectifier la pagination de ce document et à découvrir une page supplémentaire, facticement réunie à une autre feuille [1]. Puis M. Lejeal rend compte rapidement d'un travail manuscrit sur l'antiquité mexicaine, confié à l'examen de la Société par un correspondant de La Rochelle. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce cahier, ce sont les notes de voyage, annexées à l'exposé principal et qui ont le mérite de faire connaître l'état, entre 1854 et 1860, d'un certain nombre de sites archéologiques importants.

La séance est levée à 5 heures 55 minutes.

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. III, p. 145.

NÉCROLOGIE

Washington MATTHEWS

Washington Matthews, un des représentants les plus considérables de l'Américanisme aux États-Unis, était originaire d'Irlande. Né à Killiney, comté de Dublin, le 17 juillet 1843, il est mort à Washington, le 29 avril 1905. Fils d'un médecin émigré en Amérique, vers 1847, il fut dirigé par son père vers les études médicales qui lui inspirèrent un goût très vif pour l'anthropologie et, de 1860 à 1863, conquit ses grades à l'Université de l'État d'Iowa. Peu de temps après, il entrait comme volontaire, dans le corps des chirurgiens de l'armée. La Guerre de Sécession battait son plein. Il y fit vaillamment son devoir et, l'ordre rétabli, resta au service où il trouva une carrière très honorable, sinon la plus chère occupation de sa vie. C'est en 1865, à Fort-Union, Montana, que se confirma sa vocation d'ethnographe. Médecin de station militaire (« post surgeon »), il prit contact avec les Hidatsa (Minnetareés et Grosventres) du Missouri, les Arickarees, les survivant de la tribu des Mandans qu'il observa avec diligence et sympathie pendant près de six années. De ces premières études sortit le livre intitulé *Grammar and Dictionary of the Hidatsa* (New-York 1873, xxv-158 p.; 2e édition, aux frais du gouvernement fédéral, dans les *U. S. geological and geographical Survey Misc. Publications*, Washington, 1877, 239 p. in-8°, sous le titre de : *Ethnography and Philology of the Hidatsa Indians*), dont on a pu écrire : « ...the most important memoir on our aboriginal languages that had appared since the great Dakota dictionary of Riggs, twenty six years before ». Cette œuvre signala Matthews à l'attention du *Bureau of American Ethnology* et de son chef Powell, ce merveilleux devineur d'hommes. Sur le conseil de celui-ci, le jeune savant se fit désigner pour une garnison très lointaine, Fort Wingate, Nouveau-Mexique. Il devait y passer quatre ans (1880-84), pour y revenir dix ans plus tard (1890-94), pendant une nouvelle période de quatre ans. Ces deux séjours tiennent une place capitale dans le labeur scientifique de Matthews. On leur doit reporter la genèse des livres et des articles qui établirent définitivement sa réputation :

« Navajo Silversmiths » (*2d Ann. Rep. Bur. Ethnol.*, p. 167-178, pl. 16-20, Washington, 1883) ;

« A part of the Navajo Mythology » (*Amer. Antiquarian*, t. V, p. 207-224, Chicago, 1883) ;

« Navajo Weavers » (*3d Ann. Rep. Bur. Ethnol.*, p. 371-391, pl. 24-38, Washington, 1883) ;

« Mythological Dry-painting of the Navajos » (*Trans. Anthr. soc. Washington*, vol. III, p. 139-140, Washington, 1885) et « Mythic Dry-paintings of the Navajos » (*Amer. Naturalist*, t. XIX, p. 931-939, Philadelphia, 1885) ;

« Some Deities and Demons of the Navajos » (*Amer. Naturalist.*, t. XX, p. 841-850, 1886) ;

« The Mountain Chant : A Navajo Ceremony » (5th *Ann. Rep. Bur. Ethn.*, p. 379-467, pl. 10-18, Washington, 1887);

« The Prayer of a Navajo Shaman » (*Amer. Anthropologist*, vol. I, p. 149-170, Washington, 1888) ;

« Navajo gambling Songs » (*Amer. Anthropologist*, vol. II, p. 1-19, Washington, 1889) ;

« The gentile system of the Navajo Indians » (*Journal Amer. Folk-Lore*, vol. III, p. 89-110, Boston, New-York, 1890) ;

« Navaho Legends » (*Mem. Amer. Folk-Lore Society*, t. V, VIII-299 p. in-8°, 7 pl. et 1 carte, Boston, New-York, 1897).

« The Night Chant ; a Navaho ceremony » (*Mem. Amer. Museum of Natural History*, vol. V, Anthropological Series, XVI-332 p., in-4°, 8 pl., New-York, 1902).

Cette dernière publication est très caractéristique de l'esprit en partie nouveau, introduit aux États-Unis dans les recherches de folk-lore et de mythologie, par Matthews et ceux qui, avec lui, fondèrent l'*American Folk-Lore Society*, destinée par la suite à une si grande prospérité. Avant eux, ces parties de l'ethnographie étaient explorées surtout comme provinces de la littérature. Matthews et sa génération surent démontrer au public américain que l'intérêt d'un mythe ou d'une légende n'est pas seulement dans leur beauté esthétique, mais aussi dans leur valeur documentaire, dans leur importance religieuse et sociale. Le « Night chant », la monumentale monographie, publiée par le *Museum of Natural History* de New-York est, à cet égard, un modèle. Elle restitue la religion presqu'entière, les grands traits de l'organisation tribale de Navahos, par une série d'analyses minutieuses. Les procédés qu'elle applique sont, en somme, ceux du laboratoire. Et Matthews était, en effet, un homme de laboratoire, dont d'autres travaux purement somatologiques disent la rigoureuse méthode scientifique. La plupart furent réalisés par lui pendant son passage à l'*Army Medical Museum* de Washington. De cette bibliographie si touffue, l'on ne rappellera ici que les « Human bones of the Hememway Collection » (*Mem. National Academy of Sciences*, vol. VI, p. 139-286, 57 pl., Washington, 1893). C'est, au point de vue de l'anthropologie physique, le bilan de la grande « Southwestern Archeological Expedition ». On pourrait ajouter les articles de revues sur la consomption chez les Indiens, les recherches sur les applications de la photographie à l'étude du crâne humain, l'invention connexe d'un nouveau système de craniométrie, etc...

Ce genre d'étude et d'écrits et les recherches folkloriques ou religieuses mentionnées plus haut, dérivent du même amour des faits précis et concrets. Si, d'ailleurs, Matthews observait, recueillait, disséquait sans amplifier, sans embellir, en naturaliste et en médecin, les traditions, les rites, les coutumes, il les sentait et les aimait et en artiste et en poète. Poète, il le fut aussi, profondément. Il a chanté avec émotion, par exemple, la fin du paganisme américain, la mort des dieux aborigènes tués par le christianisme [1].

1. Voir le poème intitulé « the Pagan martyrs ».

Sa bonté touchante, son amour des faibles, le plaisir qu'il trouvait dans la société des enfants, le dévouement professionnel dont il fit preuve vis-à-vis des blessés de la grande guerre et dans plusieurs graves épidémies d'Indiens, le soin dont il entourait les animaux, enfin le courage résigné avec lequel il supporta les souffrances de ses dernières années complètent harmonieusement le portrait moral de ce travailleur acharné, modeste et probe.

L. Lejeal

Girard de RIALLE

Julien Girard de Rialle, né à Paris, le 27 septembre 1841, a représenté la France dans la péninsule des Balkans, en Allemagne et auprès de diverses républiques sud-américaines. Un court passage dans l'administration préfectorale, sous la Présidence de Thiers, puis à la tête des Archives du ministère des Affaires étrangères, complète sa carrière très honorable d'homme public. Peu de fonctionnaires et de diplomates ont rempli aussi studieusement leurs loisirs. A la *Revue de Linguistique* et à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* qu'il dirigea pendant plusieurs années, il donna nombre d'importants articles qui témoignent d'un savoir varié, joint à une grande vigueur de pensée. M. Girard de Rialle s'était consacré principalement à la grammaire et à la mythologie comparées, à l'ethnographie générale. Sous ces divers aspects, il étudia surtout l'Inde védique, la Perse ancienne et la préhistoire de la France. Mais il laisse aussi des écrits américanistes estimables. Sans parler d'une étude sur les langues du Mexique (1867) et d'un *Commentaire du Manuscrit Troano* (1872) qu'on doit, aujourd'hui, juger un peu surannés, il y a d'excellentes choses dans le petit livre sur les peuples de l'Amérique, bien qu'il s'agisse d'un traité de vulgarisation. Et la *Mythologie comparée* (1878), dont le seul volume paru est presque tout entier consacré à l'Amérique, a beau se réclamer modestement de l'autorité de Müller de Bâle, c'est un travail original, d'une documentation le plus souvent personnelle, et fortement composé. L'idée maîtresse de l'œuvre, c'est que toutes les conceptions religieuses de l'humanité sont sorties, par voie d'évolution, d'un primitif fétichisme. De ce point de vue, les polythéismes anciens du Mexique, de l'Amérique centrale, de la Colombie et du Pérou sont décrits avec logique, clarté, exactitude et précision. Dans un autre ordre d'idées, M. de Rialle devait ajouter à nos connaissances sur la conquête du nouveau monde. Sous le titre : « Sébastian Cabot et Charles Quint », il inséra, en 1890, au *Bulletin de Géographie historique et descriptive* (p. 24-34 et 282), un très bon travail, relatif au projet d'expédition contre le Pérou, par l'Amazone, qu'avaient préparés l'ambassadeur français en Angleterre, Boisdauphin, et John Dudley, duc de Northumberland.

L'heure de la retraite venait de sonner pour M. Girard de Rialle. Il allait quitter la légation française de Santiago qu'il dirigeait depuis 1898, heureux de pouvoir se livrer désormais tout entier à ses études préférées, lorsqu'il est mort âgé de soixante-quatre ans.

Nous avons appris, dans le même moment, qu'il désirait devenir des nôtres et qu'il n'était plus. Aux regrets de ses amis il nous sera permis de joindre ceux d'une Société qui se réjouissait d'acquérir en lui un adhérent laborieux, distingué et savant.

L. Lejeal

Jules OPPERT

Nous ne nous proposons point, dans cette courte note, de refaire la biographie, tant de fois écrite, ni d'exposer l'œuvre, tant de fois appréciée depuis un an, du grand assyriologue. Nous voulons simplement dire les liens qui nous unissaient à lui et offrir à sa mémoire l'hommage que la dispersion des vacances nous empêcha, en août 1905, d'apporter sur sa tombe.

Jules Oppert était l'un des fondateurs de la *Société des Américanistes de Paris*. Il en fut pendant dix années, l'un des vice-présidents d'honneur ; il y donnait l'exemple d'une rare assiduité. Il avait, de même, adhéré à presque tous les Congrès internationaux d'Américanisme, au milieu desquels il représenta souvent l'Institut de France. C'est une preuve, entre tant d'autres, de l'intérêt que cet esprit d'une culture encyclopédique et d'une si belle activité portait à toutes les parties de l'histoire.

Quand il prenait part à un débat d'américanistes, Oppert commençait, d'ordinaire, par s'excuser avec une modestie un peu narquoise. « Je cherche à m'instruire », disait-il. Mais le soi-disant amateur se révélait vite, à qui aurait eu la naïveté ou commis l'ignorance de le prendre au mot, comme admirablement instruit de l'archéologie précolombienne, des problèmes qu'elle soulève et de l'abondante littérature qu'ils inspirent. Oppert affectionnait spécialement les discussions de chronologie et de linguistique. C'étaient aussi, on le sait, les sujets préférés de ses recherches d'assyriologue. Sur ce terrain, en Amérique comme en Orient, sa science de mathématicien et son génie philologique bien servis, d'ailleurs, par une force et une verve singulières d'argumentation le rendaient redoutable.

Oppert posait, sur le mode socratique, au « préopinant » qu'il voulait réduire, quelques questions d'allure inoffensive, puis, de question en réponse, dévoilait ses objections, presque toujours victorieuses. Que de thèses nous vîmes ainsi, par lui, s'effondrer en poussière et quels vilains quarts d'heure il fit passer à quelques-uns ! Il poursuivait surtout ceux qu'il appelait les « messieurs à systèmes », défenseurs ou contempteurs des dogmes, et qui confondent l'apologétique avec l'histoire. Par cette attitude, sans avoir jamais publié aucun travail d'Américanisme, Oppert a certainement exercé une magistrature des plus fructueuses sur le progrès de nos études. En confirmant les uns dans les bonnes méthodes, en y amenant les autres, sa critique fut salutaire à tous les travailleurs. Elle était parfois un peu rude ; elle n'était jamais malveillante ; elle faisait des victimes, mais ne faisait pas de rancunes ; car elle savait toujours, par un mot spirituel ou malicieux, atténuer les brutalités de l'attaque. Personne n'oubliera, chez nous, l'illustre collègue qui, dans nos réunions, apportait un si haut savoir et tant de bonne humeur.

L. Lejeal.

LE DUC DE BASSANO

Hugues-Napoléon Maret, troisième duc de Bassano, mort à Paris, le 8 mai 1906, était né à Meysse, le 8 novembre 1844.

Il est des hommes qui n'ont que des amis. M. de Bassano, bien que son amitié ne fût pas banale, était de ces hommes. A tous ceux qui l'approchaient, l'élévation de son caractère, la finesse et la culture de son esprit, le charme de son commerce inspiraient bien vite un sincère attachement. Pour chacun d'entre nous, ce fut une douleur très personnelle de le voir emporté, avant l'âge, par un mal insidieux dont les alternatives avaient, à diverses reprises, donné l'espoir d'une guérison. Après six mois, nos regrets sont devenus plus vifs encore, car nous apprécions plus exactement le rôle essentiel, dissimulé par sa modestie, que notre cher collègue tenait dans notre Société.

Plusieurs séjours en Amérique avaient, dès sa jeunesse, inspiré la curiosité des choses de l'Américanisme à M. de Bassano. Quand le duc de Loubat, son ami de quarante ans, et le Dr Hamy réalisèrent leur projet d'une association vouée à l'étude du monde indigène américain, le duc de Bassano se joignit à eux sur-le-champ. Il prit pour lui, dès l'origine, les ingrates fonctions de trésorier et, pendant onze ans, il les garda. Depuis plus longtemps encore, il intervenait dans l'administration de la Société de Géographie. A gérer ainsi de modestes intérêts scientifiques, il mettait le même zèle scrupuleux qu'avait apporté, avant lui, ceux de son nom aux grandes charges de l'État.

Toute son existence n'a été, du reste, qu'une longue fidélité et un long dévouement. Entré en 1863, à dix-neuf ans, dans la diplomatie, attaché d'ambassade à Turin et à Washington, puis rappelé à Paris auprès d'un ministre des Affaires étrangères qui avait distingué ses belles qualités, enfin, secrétaire à l'ambassade de Constantinople, il avait devant lui un brillant avenir d'homme public. Au 4 septembre, il sacrifia, sans hésiter, sa carrière à ses convictions politiques et il démissionna.

Dès lors, il fit deux parts de sa vie. Il fut, auprès des princes qu'il aimait, le courtisan du malheur, dans la plus noble et la plus touchante acception du terme. Il accompagna l'impératrice Eugénie pendant son tragique pèlerinage du Zoulouland, en 1879. Mais il n'oubliait pas la France. Il l'avait défendue en 1870-71, comme lieutenant de mobiles et sa conduite sur les champs de bataille autour de Paris, lui avait valu une proposition pour la croix. En se vouant, par la suite, l'un des premiers, à l'expansion coloniale, de la façon la plus généreuse et la plus éclairée, il a rendu à son pays de réels services, trop ignorés.

Puissent ces souvenirs et l'expression émue de notre respectueuse sympathie être doux à la famille qui le pleure !

La Société des Américanistes.

BULLETIN CRITIQUE

J. Garcia Icazbalceta : *Vocabulario de Mexicanismos* (Jules Humbert). — Dr Th. Koch : *Anfänge der Kunst im Urwald* (Ed. de Jonghe). — Dr P. Ehrenreich : *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker* (L. Lejeal).

Joaquin Garcia Icazbalceta. *Vocabulario de Mexicanismos*, por D. Joaquin Garcia Icazbalceta, obra póstuma publicada por su hijo, Luis Garcia Pimentel. México, Tip. y Lit. « La Europea », 1905, in-8° de xviii-241 p.

Ce livre de Garcia Icazbalceta complète la série des dictionnaires spéciaux que possèdent déjà la plupart des nations hispano-américaines. L'auteur a voulu faire pour le Mexique ce qui a été fait, pour le Costa-Rica, par M. J.-F. Ferraz, dans ses *Nahuatlismos*; pour la Colombie, par M. Cuervo, dans ses *Apuntaciones criticas sobre el lenguaje Bogotano*; pour le Chili, par M. Zorobabel Rodriguez, dans son « Diccionario de Chilenismos » ; pour le Pérou, par Juan de Arona (« Diccionario de Peruanismos ») ; pour l'île de Cuba, par Esteban Pichardo (« Diccionario razonado de vozes cubanas »), etc. Une récente publication de la *Revue hispanique* sur les provincialismes argentins et boliviens montre l'importance que les milieux scientifiques attachent à ces recherches. Il est regrettable que la mort ait surpris le grand érudit mexicain avant qu'il ait achevé son œuvre, et il est à souhaiter que son fils, M. Garcia Pimentel, puisse achever, avec les matériaux paternels, et livrer au public le Vocabulaire des Mexicanismes dont le premier volume seul (A-G) a été publié jusqu'à ce jour.

Dans la préface, M. Garcia Icazbalceta expose son but et retrace l'histoire des provincialismes mexicains. — Un dictionnaire de provincialismes ne doit pas ressembler à un dictionnaire de la langue officielle. Tandis que ce dernier est contraint à une grande sévérité dans l'admission des articles, le premier ne doit pas hésiter à tout prendre, le bon et le mauvais, le propre et l'impropre, le familier, le vulgaire même et le trivial ; il doit, en un mot, refléter, comme en un miroir, le parler populaire et c'est ce qui fait l'intérêt d'un ouvrage de ce genre.

Quelle est l'origine des provincialismes hispano-américains? Beaucoup qui semblent nés sur le sol du nouveau monde, sont tirés de l'espagnol même ; mais ils ont disparu de la patrie primitive. Quelques-uns se retrouvent encore dans certaines provinces de l'Espagne, en Andalousie surtout. Les *conquistadores*, en effet, et les *pobladores* avaient apporté avec eux la langue vulguire qu'ils parlaient dans leur pays ; ils la répandirent partout, en l'augmentant de mots qu'ils inventaient pour suppléer à l'insuffisance de leur propre idiome ou qu'ils empruntaient aux langues indigènes pour désigner des objets inconnus ou

des idées nouvelles. Les colons espagnols, en passant d'une contrée à l'autre, portaient ces mots avec eux. C'est pourquoi les provincialismes que l'on pourrait croire spéciaux à une province, se retrouvent dans des pays très différents. Il est même arrivé, chose curieuse, que beaucoup sont revenus en Espagne, soit avec les colons, à leur retour, soit dans les actes administratifs et dans les pièces de toutes sortes, privées ou non ; c'est ainsi que nombre de mots américains ont pris racine dans la péninsule.

Tous les dialectes américains ont donc des provincialismes communs. Partout les procédés de formation ou de dérivation de mots se ressemblent. Un des plus heureux est la facilité avec laquelle les noms forment des verbes ; on a ainsi : *festinar* à côté de festinación, *agredir* à côté de agresión, *extorsionar* tiré de extorsión, *harnear* de harnero, etc. On trouve même chez les Hispano-Américains des défauts identiques de prononciation : tous, par exemple, donnent le même son à *c*, *s*, et *z*, à *ll* et à *y*, ou encore ils unissent les voyelles qui en castillan ne forment pas des diphtongues, disant *cái*, *máiz*, *páis*, en une seule émission de voix. Cette manière générale de parler, ainsi que la douceur du langage, remarquable surtout chez les femmes, sont dues apparemment à l'influence des Andalous qui, dès les premiers temps de la conquête, vinrent nombreux en Amérique.

A côté des provincialismes généraux, il n'y en a pas moins, dans chaque contrée, des idiotismes particuliers dus aux influences locales ou voisines. Au Mexique, les gens de Vera-Cruz parlent avec l'accent cubain ; dans les États de Jalisco et de Morelos, on rencontre beaucoup de mots aztèques ; dans celui d'Oajaca, des mots zapotèques, et dans le Yucatan, l'influence de la langue maya est considérable, même sur les personnnes très instruites. Les autres langues européennes ont même contribué à modifier la langue primitive, et les États frontière du Nord du Mexique, par exemple, subissent la contagion inévitable de l'anglais.

De là, une foule de *disparates* américains et une matière des plus fécondes pour un dictionnaire de provincialismes.

Quant au fond même de l'ouvrage, il est des mieux conçus. Les diverses acceptions de mots sont nettement établies, et les différences de sens sont subtilement analysées. Des exemples bien choisis font saisir les distinctions, même les plus légères (v. par exemple, à l'article *cambiar*, la discussion sur la confusion faite parfois entre *cambiar* et *mudar* [1] ; à l'article *calmudo*, la précision de la nuance entre *calmudo* et *calmoso*, etc.).

M. Garcia Icazbalceta ne borne pas ses recherches au Mexique ; il les étend aux autres pays hispano-américains. Les mêmes mots se retrouvent dans différentes contrées avec le même sens : c'est le cas de *anchar*, qui a remplacé partout *ensanchar;* ou bien ils ont passé d'un pays à un autre en changeant de signifi-

1. Nous donnons une idée des citations faites à ce propos par Garcia Icazbalceta. — « Aviso á Ud. que ayer *cambié* — Como ! No comprendo. — Quiero decir que me he *mudado :* que me he ido á vivir á otra casa. » — « Aguardeme Ud. un poco, que voy á cambiárme. — Por quien ? — Digo que voy á mudarme, à mudar la ropa. »

cation, tel que *china* qui, au Pérou, désigne une indienne ou une métisse employée comme domestique, dans l'Équateur, une servante, dans le sens général, au Mexique, une femme du peuple de mœurs légères, tandis qu'à Cuba, au Guatemala, le mot est devenu simplement un terme de tendresse entre femmes.

Parfois, les mots espagnols se sont déformés : *catredal* a pris la place de *catedral*, *duce* celle de *dulce*, *ciénega* celle de *ciénaga*, et M. Garcia Icazbalceta retrouve la même déformation en Colombie, au Vénézuéla, au Chili, dans l'Argentine. Souvent le sens des mots s'est étendu : *amarrar* embrasse au Mexique comme au Pérou et au Chili, tous les sens de *atar*, et *capaz* s'emploie pour *posible* et *probable*.

A côté de ces *disparates* de mots, M. Garcia Icazbalceta réserve une grande place aux locutions familières, et on trouve dans son livre l'explication, appuyée sur d'intéressantes citations, d'expressions comme : *No es mala ancheta*, ou *vaya una ancheta*, qui s'emploie à propos des corvées ennuyeuses, *ande Ud*, ou *andele*, pour amener quelqu'un à faire une chose, *vaya Ud á freir chongos*, pour congédier quelqu'un avec dédain, *dar* ou *hacer carita*, démontrer par des signes extérieurs que l'on répond à l'affection de quelqu'un, *miren que caso!* exclamation de surprise, *ángela maría*, interjection d'approbation ou d'admiration, etc.

Quant aux étymologies, et surtout les mexicaines, M. García Icazbalceta les discute savamment et ne les accepte qu'avec la plus extrême réserve (v. par ex. art. : *chocolate*, *galpon*, *guachimango*).

Enfin, un des côtés qui n'est pas le moins intéressant du livre, c'est la partie technique et historique. A propos de termes particuliers, l'auteur entre dans de longs développements, sur les plantes spéciales du Mexique, par exemple (v. art. : *granadita*, *amole*, etc.), les animaux (art. : *ahuizote*, *centzontle*, etc.), la géologie (*ceboruco*), ou bien encore il nous donne de curieux détails sur les mœurs, les institutions politiques de l'ancien Mexique, son histoire et son organisation sociale (v. par ex. les art. : *calpixque*, *guanaja*, *castas*, etc.).

Le Vocabulaire de Mexicanismes de Garcia Icazbalceta, s'il était achevé, ne serait donc pas un livre de pure linguistique d'une lecture fatigante, mais un ouvrage intéressant à consulter. Dans ce que nous en donne, aujourd'hui, la piété filiale, le savant, l'historien, le moraliste trouvent leur compte aussi bien que le grammairien ; bref, c'est une sorte de musée où l'auteur projetait de conserver « *como oro en paño* » le trésor de sa langue nationale et le souvenir des usages mexicains.

Jules Humbert.

Dr Th. Koch-Grünberg. *Anfänge der Kunst im Urwald.* Indianerzeichnungen auf seinen Reisen in Brasilien gesammelt. Berlin, Ernst Wasmuth, s. d. [1906], in-8° obl. de xv-70 p., 63 pl., 2 c. h. t., 11 fig. d. l. t.

Ce serait une erreur de croire que, sous le titre de « Débuts de l'art dans la

Forêt Vierge », M. Koch ait voulu nous présenter quelque dissertation, quelque théorie nouvelle sur les origines de l'art. Rien de cela dans le beau volume sorti des presses de E. Wasmuth. C'est une importante contribution à l'étude concrète de l'esthétique chez les peuplades qui habitent le haut Rio Negro et le Rio Yapura ; et cet art n'est primitif que pour autant que nous en comparons les caractères à l'art de l'époque préhistorique ou à l'art chez les enfants.

Le livre de M. Koch vient à son heure. Depuis quelque temps, l'ethnographie s'est attachée résolument et systématiquement à l'étude de la vie psychique des peuples de civilisation inférieure. Aucune forme de la vie des peuples ne la laisse indifférente ; mais il est indéniable, qu'en ces dernières années, les phénomènes religieux et les phénomènes esthétiques ont eu le privilège de passionner ses recherches d'une façon toute particulière.

Comme l'indique le sous-titre, l'auteur s'est borné à l'art du dessin. Son étude est d'autant plus intéressante que, pour cet art, nous disposons de certains éléments de comparaison. En effet, Jules Crevaux s'était déjà décidé à publier certains dessins indigènes ; dans la relation de son deuxième voyage, M. Karl von den Steinen leur consacre un important chapitre, et, tout dernièrement, M. Max Schmidt, dans le livre que nous avons analysé au numéro précédent de ce journal [1], étudie de plus près quelques spécimens de l'art du dessin chez les indigènes du Xingu. M. Koch est le premier, je crois, qui collectionna systématiquement des dessins et en fit l'objet d'une publication particulière.

Son livre se compose de deux parties bien distinctes : la première est un consciencieux essai d'étude dû à la plume de M. Koch. La seconde est la reproduction fidèle des dessins que les indigènes avaient tracés au crayon dans les carnets de M. Koch. Ces dessins appartiennent aux peuplades les plus diverses, telles que les Baré du Casiquiare, les Baníwa du rio Guainía, les Siusí et les Káua du rio Aiarý, les Tukáno, les Uanána, les Kobéua, les Bahúna, les Tuyúka du rio Caiarý-Uaupés et de ses affluents, les Umána du rio Macáya, toutes peuplades du haut Rio Negro et du Yapura que M. Koch visita en 1903-1905. Nous trouvons, en outre, des dessins appartenant à des Ipuriná du Rio Purus, que l'auteur recueillit à Manaos, et des dessins de Bakairí du Paranatinya et du haut Xingu, recueillis lors de l'expédition qu'il entreprit dans cette région, en compagnie du Dr Hermann Meyer de Leipzig (1899).

Toutes ces tribus ont pour le dessin des capacités différentes. De plus, à l'intérieur d'une même tribu, on peut constater des différences individuelles. Pour que l'on saisisse plus facilement les caractéristiques du talent de ses divers artistes, M. Koch a eu soin de faire reproduire fidèlement ses carnets, de telle sorte que chaque feuille du livre reproduise exactement et en grandeur réelle une feuille de ses carnets. L'exécution est très soignée. Au bas de chaque feuille, on trouve l'indication de la tribu, le nom du dessinateur, l'endroit exact où le dessin fut recueilli, enfin le sens général de la représentation.

Une table placée à la fin du livre met chaque dessin en rapport avec les passages du texte de M. Koch qui s'y rapportent. Ce texte qui constitue la pre-

1. Voir *Journal*, avril 1906, p. 109.

mière partie du livre est un essai de coordination, subdivisé en quinze chapitres qui traitent successivement des contours, des dessins où la face et le profil se trouvent mêlés, des dessins où certaines parties du corps sont omises, des dessins où d'autres parties sont indûment ajoutées, des dessins où des parties du corps sont représentées isolées, des représentations de choses que l'œil ne peut apercevoir, de l'achèvement des dessins, des animaux inférieurs, des plantes, des scènes à personnages, des représentations d'esprits, de masques, de cartes géographiques, de cartes célestes et finalement des ornements Ces chapitres sont écrits peut-être un peu rapidement, mais ils contiennent de nombreuses considérations, souvent très intéressantes et toujours judicieuses. Leur importance la plus grande leur vient de ce que M. Koch a eu l excellente idée de nous faire assister à la genèse même de bon nombre de dessins qui, sans cela, seraient inintelligibles.

De ces chapitres, les sept premiers s'occupent des caractères généraux des dessins; les huit derniers sont groupés d'après le sujet de la représentation. La simple énumération des objets traités par M. Koch suffit à montrer que cet art est loin d'en être à ses débuts. Le répertoire de l'artiste indien est des plus vaste; il dessine à peu près tout ce sur quoi son attention se porte. De préférence — reste cependant pour chaque cas à déterminer jusqu'à quel point le choix du dessinateur peut avoir été influencé par M. Koch — il reproduit l'homme, les animaux, en particulier ceux qu'il rencontre à la chasse et à la pêche. Quant aux petits animaux, leur représentation est moins fréquente et plus imparfaite; sauf, cependant, quand il s'agit des petits animaux malfaisants. Les plantes ne semblent pas du tout attirer le dessinateur non civilisé; c'est un des multiples traits qu'il a de commun avec l'enfant. Il aime à dessiner des scènes de chasse, de pêche, de danse. Enfin, les représentations d'esprits et de masques, les cartes géographiques et, surtout, les cartes célestes et les ornements, présentent un très grand intérêt.

C'est surtout dans les représentations d'hommes et de grands animaux, ainsi que dans les scènes de chasse et de pêche, qu'on peut le mieux saisir la caractéristique de tous ces dessins. Le dessin chez le non-civilisé, Andree et Steinen ont déjà insisté sur ce point, est avant tout l'auxiliaire du langage, il est descriptif. Comme l'enfant, le « Naturmensch » dessine, moins avec l'intention de rendre un objet avec exactitude ou de provoquer un sentiment esthétique, que pour exprimer une idée. De plus, il ignore complètement la perspective; et ainsi s'explique qu'il représente généralement les hommes de face et les animaux de profil, à moins qu'il ne s'agisse de reptiles (ceux-ci sont vus et dessinés de dos).

Quand on tient compte de ces deux remarques générales, les imperfections des dessins indiens deviennent moins choquantes. Au lieu de les voir avec des yeux d'Européens, de sourire et de passer outre, on se sent irrésistiblement porté à les regarder de plus près, à les étudier afin d'y découvrir quelque manifestation particulière de la mentalité des peuples ou des individus. Nous croyons que non seulement les ethnographes de profession, mais aussi les psy-

chologues et les historiens de l'art liront avec le plus vif intérêt les considérations dictées à M. Koch par l'étude comparative des dessins qu'il a recueillis.

Ed. DE JONGHE.

D[r] Paul EHRENREICH. *Die Mythen und Legenden der Südamerikanischen Urvölker und ihre Beziehungen zu denen Nordamerikas und der alten Welt.* Berlin, Verlag von A. Asher & C°, 1905, in-8° (Supplement zu *Zeitschrift für Ethnologie*) de 108 p.

Cette brochure, presque équivalente, par son impression très compacte, à un gros livre, contient trois et même quatre choses : 1° tableau général des mythologies de l'Amérique méridionale (p. 10-29) ; 2° inventaire analytique détaillé (p. 29 ssq.) des mythes sud-américains qui se groupent, géographiquement, en un certain nombre de cycles (*Sagenkreise*) ou de provinces mythiques, rarement isolées les unes des autres ; localisation des points de contact entre ces *Sagenkreise* (p. 60 sqq.) ; 3° rapports analogiques entre les mythologies des deux continents colombiens (p. 66) ; 4° rapports entre mythes de l'Amérique et mythes de l'Asie (p. 77). On voit, par ce court résumé, que M. le D[r] Paul Ehrenreich ne craint pas les sujets difficiles. Mais on peut aussi pressentir les côtés faibles de sa construction.

Les relations, ou plus exactement, les similitudes et les parentés signalées dans les seconde, troisième et quatrième parties de son travail, sont expliquées, surtout, par des *Mythenwanderungen*, des migrations de mythes, elles-mêmes parallèles aux mouvements et aux rencontres des peuples. Or, on sait combien restent vagues encore nos certitudes sur les marches et contre-marches de l'humanité américaine, combien d'anneaux encore manquent à la chaîne de ses voyages, combien enfin est illusoire et fragmentaire la chronologie, même relative, de ceux-ci. D'autre part, et ce n'est pas d'hier qu'on l'a remarqué, la méthode comparative en mythologie n'offre point toutes les garanties qu'on lui attribue. L'obligation préliminaire, obligatoire, qu'elle comporte et qui consiste à dégager, dans les mythes ou groupes mythiques envisagés, le thème foncier, le noyau primitif du récit, des motifs secondaires, est une besogne hasardeuse. Les combinaisons de la pensée humaine, même chez les « Naturvölker », ne s'épluchent pas comme un fruit, ne se dissèquent pas comme un organisme, ne se décomposent point comme un agrégat. Ce genre d'analyses, pour la précision des procédés et des résultats, ne ressemble que très vaguement au travail du laboratoire. Supposons pourtant à cette chimie folk-lorique une rigueur qu'elle ne saurait posséder ; supposons le thème mythique isolé des inventions, des épisodes secondaires qui l'enveloppent ; — son identité en deux mythes ou groupes de mythes doit-elle être considérée comme un phénomène historique (généalogie, contact, emprunt), ou comme un fait psychologique (identité des modes de la pensée humaine) ? La première de ces deux solutions est celle de

M. Ehrenreich. *Sed adhuc sub judice lis est.* Son travail repose donc sur une pétition de principes.

L'emploi de l'*a priori* s'y retrouve, du reste, à chaque pas. *A priori* dans l'exposition, puisque l'examen général des mythologies sud-américaines précède leur analyse détaillée ; *a priori* encore, dans une gerbe d'affirmations dont il faut citer quelques exemples. Les peuples « d'une culture inférieure » ne sont arrivés à l'idée d'un dieu que par emprunt aux peuples civilisés (page 10). — Les mythes relatifs aux phénomènes météorologiques sont rares, presque absents, dans l'Amérique méridionale (p. 15). Admettons ici que le *Thunder-bird* nord-américain ne se manifeste pas dans le Sud (bien que certains américanistes aient cru l'apercevoir réfugié chez les Calchaquis). Cette lacune supprime-t-elle vingt autres cas bien caractérisés où les forces de l'atmosphère ont été transformées en mythes (mythes du vent dans les zones andines ou pays limitrophes, en particulier, le *Huayrapouca*, etc.)? Une observation de même nature s'appliquerait à ce que M. Ehrenreich dit de la rareté des mythes de l'origine du feu (p. 17). Ces généralisations regrettables voisinent, d'ailleurs, avec maintes remarques ingénieuses et fines, maints aperçus originaux et justes dont il importe aussi de donner une idée. Telles que nous les connaissons, les mythologies du Sud-Amérique sont moins systématisées, moins cohérentes que celles du Nord. Parallèlement, le sacerdoce (sauf chez Péruviens, Chibchas, Muyscas) s'y affirme moins organisé, moins distinct du shamanisme, et la magie s'y montre plus souvent confondue avec le rite religieux. L'Amérique du Sud (le monde ando-péruvien toujours excepté) accuse une certaine hésitation à personnifier sous une forme concrète, c'est-à-dire, par des personnages mythiques, des abstractions telles que la lumière et l'obscurité (p. 11 et 12). Des réalités matérielles et concrètes, mais générales, ainsi la terre et le ciel, sont mythiquement exprimées sous une forme assez humble et particulière, séjour ou patrie des ancêtres (p. 14). La série mythologique que l'auteur dénomme « Sagen von politischen Charakter » et qui enveloppe, en d'autres termes, les événements de l'histoire, n'apparaît guère que chez les Andins (p. 17), etc., etc.

Le catalogue mythologique de M. Ehrenreich intéressera et servira encore plus que les pages un peu mélangées de sa première partie. Il fait la véritable valeur de ce travail, et il est, à ma connaissance, le premier essai de ce genre. En toute équité, on doit souligner les difficultés de l'entreprise, réfléchir à la dispersion des éléments naturels qu'exige une pareille classification, à la masse énorme de recherches et de lectures qu'elle implique. De plus, pour bien des faits, M. Ehrenreich parle avec l'autorité de l'observateur sur place. Ses inventaires nous présentent successivement : mythes de la création (p. 29) ; mythes de cataclysmes, inondations, incendies, spécialement incendies forestiers (p. 30) ; mythes de la terre, du ciel et de l'origine des êtres vivants (p. 32) ; mythes solaires et lunaires (p. 34), stellaires (p. 37), d'une infinie variété ; mythes relatifs aux ancêtres et aux héros (p. 40), dont, assez judicieusement, sont séparés les « *Kulturheroen* », les héros civilisateurs (p. 35) ; mythes des jumeaux

(p. 44), très fréquents dans ce folk-lore et dont nous rencontrons ici un bilan fort complet.

Voici venir, pourtant, le redoutable problème des parentés. Le chapitre qui s'ouvre alors, a pour principal mérite d'établir des cycles légendaires dans l'Amérique du Sud, au nombre de cinq (Tupi-Guarani, Arouaque, Caraïbe, Gês, Ando-Péruvien; — ce dernier se subdivise à son tour, en provinces qui se divisent, elles-mêmes, en cycles locaux; le cycle régional Chibcha se trouve ainsi décomposé en deux secteurs, ceux de Tunja et de Bogota; le cycle péruvien comprend les trois secteurs Yunca, Kolya et Chimu). D'un cycle et d'une province à l'autre, il y a eu des points de contact que, d'après les relations de commerce, M. Ehrenreich essaye de localiser. Iles et côtes de la mer des Antilles, Guyane et bassin de l'Orénoque, pour les tribus caraïbes, arouaques et guaraunos; cours moyen du rio Negro, pour les Caraïbes, les Arouaques et les Betoyas; fleuves Tabajoz et Xingu, pour les Arouaques, les Caraïbes, les Gés et les Trumaï; Bolivie orientale, pour les Yuracares, les Tupi et les Guarayos; tels auraient été ces marchés de marchandises et d'idées. Les lieux de rencontre et d'échange pour les mythes de l'Ouest montagneux et ceux de la *Silve* orientale, n'ont pu être précisés. Il y a des degrés dans l'hypothèse. Celles-ci fondées sur des faits économiques certains semblent légitimes et vraisemblables.

Mais, par certaines analogies du stock mythique des rameaux tupi-guarani et arouaques et du trésor légendaire des indigènes de la côte nord-ouest du Pacifique, M. Ehrenreich a ensuite édifié, régressivement, des « Mythenwanderungen », encore plus vastes que ceux dont il vient d'être traité. A la poursuite des thèmes primordiaux, on nous conduit, en s'appuyant sur les travaux de la « Morris Jesup Expedition » jusqu'au Japon, et de là, avec M. Siecke pour guide, jusqu'en Babylonie. N'objectez point que le Mexique, avec sa mythologie si personnelle, — et si complexe —; le Pérou, avec ses légendes divines, assez pures, semble-t-il, d'emprunts septentrionaux, s'interposent dans ce trajet immense. On vous répondra que de telles idiosyncrasies dérivent d'une influence sacerdotale.

Ces *Mythen und Legenden* ont été présentés au Congrès de Stuttgart et dans mon article sur la session, j'en avais déjà dit un mot [1]. J'ai peur d'être accusé aujourd'hui de contradictions. Je prie donc le lecteur de se rappeler que mon appréciation antérieure portait sur l'analyse orale que M. Ehrenreich, à Stuttgart, nous donna de son mémoire, et sur le résumé qu'en avaient publié les ordres du jour détaillés du Congrès. Ainsi s'explique comment la pensée de l'auteur avait pu m'apparaître, sous cette première forme (en quelque sorte provisoire), enveloppée de réserves, d'atténuations que le texte définitif n'a point respectées. Je le répète, d'ailleurs, les théories d'origine, formulées par notre collègue, pourront soulever (et ont soulevé, ailleurs qu'ici) de fortes réserves. Mais la recension mythique qui forme l'essentiel du livre, reste un effort de synthèse des plus intéressants, un manuel des plus utiles, et, jusqu'à présent, unique en son genre.

L. Lejeal.

1. V. *Journal*, avril 1906, p. 128.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les volcans de l'Ile Jan Mayen et la « Relation » des Zeni. — Récente découverte archéologique dans l'Ontario. — Une œuvre peu connue du P. Hennepin. — Proceedings of the Royal Society of Canada. — Sociographie de la famille Salish. — Proceedings of the American Association for the Advancement of Science. — Proceedings of the Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia. — Smithsonian Institution. — American Antiquarian Society. — Le jubilé du professeur Putnam. — Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos. — Les deux « Atlatl » de Florence. — Une description inédite de « Guiengola ». — Une exploration française dans le Yucatan. — Quelques travaux récents sur l'Amérique moyenne. — Les derniers Guaranis de São Paulo. — Un mémoire italien sur l'anthropologie du Sud-Amérique. — Organisation nouvelle du « Museo nacional » de La Plata. — Mouvement péruaniste au Pérou. — Collections américanistes dans les musées provinciaux français. — Périodiques nouveaux. — Petites Nouvelles.

Les volcans de l'île Jan Mayen et la Relation des Zeni. — Notre collaborateur et ami, M. Eugène Beauvois, a donné à la *Revue des Questions scientifiques* de Bruxelles (3e série, t. VIII, p. 417-464) et, ultérieurement, publié en tirage à part (Louvain et Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 42 p. in-8o), un article intitulé : « Le Monastère de Saint-Thomas et ses serres chaudes au pied du glacier de l'île de Jan Mayen ». Un sous-titre annonce les sources de ce travail : « la *Relation des Zeno*, confirmée par *la Pérégrination de Saint Brendan* et des documents anciens et modernes. » C'est dire qu'il s'agit encore ici d'une thèse chère à M. Beauvois, celle de la véracité des frères Zeni et de l'exactitude de leurs notions sur les pays transatlantiques. Nous ne surprendrons personne en constatant que, comme tous les écrits de l'auteur, celui-ci est d'une lecture fort attachante, d'une grande érudition de textes, d'un art achevé dans le groupement des sources et l'exposition des faits. Mais, comme la question abordée dans cette brochure est au nombre des plus controversées, l'analyse que nous voulons en insérer ici doit être aussi objective que possible. D'ailleurs. les interprétations et solutions présentées par M. Beauvois, quant aux rapports des indigènes de l'Extrême Nord-Est Américain avec l'Ancien Monde, avant Christophe Colomb, font, de son propre aveu, partie d'un système historique complet où se trouvent engagés tout le vaste problème de l'origine des religions et des civilisations précolombiennes et le problème, plus ample encore, de l'origine de races indigènes de l'Amérique. Après quarante ans d'études, M. Beauvois nous

annonce la publication imminente d'une synthèse où seront reprises et reliées, en vue d'une démonstration d'ensemble, toutes les propositions de détail formulées par notre confrère en une centaine de mémoires fragmentaires. Quand nous aurons en main ce livre, — le livre de toute une vie —, mais alors seulement, la critique, à notre sens, pourra s'occuper M. de Beauvois, non plus seulement pour analyser, mais aussi pour juger et discuter. Jusque-là, les appréciations nous paraissent comporter un double inconvénient : élogieuses, elles influencent le débat futur, — et, espérons-le, prochain —, sur les théories de M. Beauvois ; défavorables, elles deviennent trop facilement, vu la gravité du sujet, injustes à l'égard d'un travailleur que son labeur désintéressé, la conscience de sa recherche et l'originalité de son esprit rendent digne de tout respect.

Le point précis, traité par M. Beauvois dans le « Monastère de Saint-Thomas » est le suivant. Lorsque Nicolo Zeno eut été nommé par le prince Zichmni, gouverneur de Bres dans l'Estland, il aurait voulu profiter, à ce qu'il explique, de son indépendance — et de son isolement —, pour tenter de nouvelles découvertes. Il aurait donc équipé trois navires qui, en juillet 1395, auraient abordé en « Engrouelant ». Les nouveaux venus trouvèrent là un couvent de moines, dédié à saint Thomas, près d'un volcan qui, non seulement fournissait des pierres dures de construction et des pierres légères pour préparer la chaux, mais aussi une source d'eau bouillante, canalisée et employée par les religieux pour la cuisine, le chauffage de l'église, du dortoir et du réfectoire, et, aussi, pour la culture en serre des fleurs et des fruits. Or, le monastère de Saint-Thomas n'ayant jamais été retrouvé et, d'autre part, le Groenland n'ayant pas de volcan en activité, l'histoire de la « serre chaude » est un des points dont l'érudition s'est emparée pour mettre en doute la véracité des frères Zeni.

Voici maintenant, comment M. Beauvois reprend et complète la thèse adverse déjà soutenue par lui (en 1890) dans *Les voyages transatlantiques des Zeno*[1]. Il part de l'identité du volcan mentionné par Nicolo avec un autre pic cratériforme décrit dans la *Peregrinatio* dite de « Saint Brendan » (Brennain Mac-Figlona), dont le premier manuscrit connu est du XIe siècle. Ce dernier volcan était situé à huit jours d'une navigation rapide au nord d'un point de l'Atlantique dont il est assez facile de fixer le site, puisqu'il se dressait sous une latitude où le soleil brillait encore après neuf heures du soir. Le volcan ne peut être un des volcans de l'Islande (trop rapprochés du 60e parallèle). Or, au delà il n'est pas d'autre volcan, dans l'Océan boréal, que le Beerenberg, au N.-E. de l'île Jan Mayen. Longtemps avant les voyages de Jan Mayen et de Hudson (1610-11), on savait, du reste, en Europe, qu'un îlot de la mer norvégienne se caractérisait par un mont ignivome, vomissant sur ses flancs, deux sources, l'une brûlante, l'autre glaciale. Quant aux serres chauffées par une eau d'éruption,

1. V. aussi la broccure plus récente, publiée par M. Beauvois, sous ce titre : *Les notions des Zeno sur les Pays transatlantiques. — Nouvelles preuves de leur véracité*, Lawain, Polleunis et Ceuterick, 1904, in-8° de 66 p. (extrait de la *Revue des Questions scientifiques*, 3e série, t. VI, juillet-octobre 1904).

que les détracteurs des Zeni se plurent à regarder comme de pure invention, on n'ignore pas que les Dominicains (ordre fort répandu dans la province de *Dacia*, ou Scandinavie) avaient, en Norvège, l'habitude de chauffer leur réfectoire avec des thermosiphons.

Au surplus, au moyen âge, l'existence de chrétiens, perdus dans une localité boréale (si éloignée qu'on ne la pouvait joindre qu'après une longue navigation en passant par l'Islande et le Groenland), était tellement bien admise, que l'*Itinéraire brugeois des pèlerins* (XIVe siècle), ouvrage pourtant sec et positif, signale (sous le nom de *Juegelberch*) cette bourgade lointaine et d'un accès très difficile. Pourquoi en est-il question? Ce ne peut être à titre de curiosité, de terre inabordable ; il y en avait tant pour les navigateurs contemporains! Mais c'est, évidemment, parce qu'il y avait là des chrétiens, mêlés aux monstrueux *Careli* infidèles (les Esquimaux), comme l'attestent les Zeni, et qu'il fallait leur signaler les moyens d'aller à Jérusalem, à Saint-Jacques de Compostelle, à Rome, etc. Ou bien, hypothèse aussi plausible (puisque le guide indique l'itinéraire pour aller, plutôt que celui du retour), c'est que la future terre de Jan Mayen possédait, soit un sanctuaire, comme le curieux monastère de Saint-Thomas décrit par les Zeni, soit, tout au moins, un établissement de chrétiens qui, selon Fr. Irenicus, « étaient plus religieux que les autres mortels », à cause du spectacle grandiose de la montagne aux deux sources et des bruits effrayants qu'elle exhalait.

En somme, si nous avons bien compris l'argumentation de M. Eugène Beauvois, elle repose sur l'accord de documents (tout à fait indépendants les uns des autres et qui n'ont pu se copier, car ils disent les mêmes choses en termes tout à fait différents). Tous prouveraient que l'époque médiévale connaissait Jan Mayen et ses volcans et que, quant à ceux-ci, la relation des Zeni n'est pas imaginaire, pas même invraisemblable.

L. L.

Récente découverte archéologique dans l'Ontario. — Le 19 septembre dernier, sous la direction de l'assistant-curateur du « Provincial Museum » de Toronto, M. W. C. P. Phillips, ont été ouverts plusieurs « mounds », situés à Humberstone-Club, près de Port Colborne (Ont.). L'un d'eux a livré des richesses peu fréquentes en cette région : neuf squelettes (disposés, nous dit-on, dans la position accroupie), de nombreux bracelets d'os, des colliers de perles céramiques, des tomahawks, une abondante collection de pipes en pierre (argilite ?), trois grands vases de terre cuite et un petit vase de cuivre. Pour le prochain « Report » du « Museum », M. Phillips prépare l'inventaire détaillé, somatologique et archéologique de cette importante trouvaille qui lui paraît, nous annonce-t-on sans plus de détails, se rattacher au précolombien.

Une œuvre peu connue du Père Hennepin. — Dans son curieux article, paru

ici même, M. Henri Froidevaux étudiait, l'an dernier [1], le séjour du remuant Récollet en Hollande et ses démarches en partie double : auprès du roi d'Angleterre et du gouvernement des Provinces-Unies pour inviter les Anglais et Hollandais à des entreprises canadiennes où il aurait eu sa part ; auprès de l'ambassadeur français à La Haye, pour obtenir de Louis XIV la permission de retourner au Canada, d'où l'avaient expulsé des intrigues depuis longtemps, connues. Les lignes qui suivent ont pour but de compléter, par un petit renseignement bibliographique « cet épisode ignoré de la vie du P. Hennepin » et de montrer quelles furent ses occupations, sous une autre forme, en Hollande.

J'ai en ma possession un exemplaire, probablement unique, d'un petit volume dont voici le titre :

« La morale pratique | du | Jansenisme | ou | Appel commed'abus | . A notre Souverain Seigneur le | Pape Innocent XII. | Interjetté | par le | R. P. Louis Hennepin, | Missionnaire Recollect, Notaire apostolique | , Chapelain de Son Altesse Electorale de | Bavière. | Contre les oppressions et vexations du sieur Cats | Prestre, se disant Souvicaire Exécuteur des Ordres | de Monseigneur Pierre de Codde, Archevêque de Sébaste et vicaire général d'Utrecht.

« L'autheur de ce livre et de la Découverte de la | Louisiane, a les Exemplaires, et demeure

« Chez de [2] Veuve Renswou, près de l'Église de St. Jacques audit Utrecht | , M.DC.XCVIII. »

Titre : verso blanc. Avis au lecteur, 11 p. n. c. ; 3 autres p. n. c. ; texte, 1-207 p., petit in-12.

Voici un très court résumé, d'après l'auteur lui-même, de l'objet de ce petit livre qui nous montre Hennepin mêlé, au milieu de ses menées politiques, aux querelles du catholicisme hollandais à cette époque. Le séjour d'Hennepin à Utrecht coïncide avec ce moment de l'histoire religieuse où, pour des raisons trop longues et inutiles à détailler dans un journal d'américanisme, le Saint-Siège venait d'enlever aux chapitres épiscopaux de Hollande le droit d'élire leurs évêques. C'est le fait primordial qui devait déterminer la constitution de la communauté hétérodoxe, nommée officiellement « Vieille église épiscopale néerlandaise » et dont on fait généralement, mais à tort, une église janséniste (à cause, sans doute, de l'hospitalité qu'elle accorda aux jansénistes poursuivis par le gouvernement français). Or, cette église dissidente était loin de représenter l'unanimité des catholiques d'Utrecht, surtout parmi ceux de langue française, Wallons ou Belges. Probablement en raison de leur méfiance orthodoxe, vis-à-vis de l'administrateur, Pierre de Codde, bénéficiaire du schisme imminent, ces catholiques de langue française lui présentèrent requête, dès l'arrivée du Père Hennepin, pour obtenir que ce dernier reçût licence de « faire les fonctions ordinaires de missionnaire, prêcher, entendre les confessions, caté-

1. V. *Journal*, nouv. sér., t. II, n° 1, p. 281.

2. *Sic*. Faute d'impression probable qui a subsitué un article hollandais à l'article français *la*.

chiser les enfants, rendre visite aux malades, le tout dans la langue française qui est la seule qu'ils comprennent ». Dans son petit factum, Hennepin raconte que le sieur Cats, sous-vicaire du vicaire général, a engágé son supérieur à ne pas lui permettre de dire la messe et de prêcher et qu'il a fait adresser défense aux Dominicains d'Utrecht de l'admettre à célébrer dans leur chapelle. C'est alors qu'Hennepin se serait retiré chez une veuve orthodoxe (la veuve « Renswou ») où il remplit, nonobstant la défense, les fonctions sacerdotales ; alors, aussi, il se serait décidé à en appeler au Pape comme d'abus, en élargissant, d'ailleurs, son conflit tout personnel avec Cats et en portant contre l'église d'Utrecht (probablement l'un des premiers) l'accusation de jansénisme.

Phil. Gagnon (Québec).

Proceedings of the Royal Society of Canada (Réunion de juin 1904, saint John, New Brunswick). — Dans le premier volume qui nous est parvenu, nous devons signaler les travaux suivants :

1° *United Empire Loyalists and their Influence upon the History of this Continent* par le Lt-Colonel G. T. Denison, président de la société. L'auteur, ou plutôt l'orateur, car il s'agit de l'allocution qu'il a dû prononcer à l'ouverture du meeting, l'orateur, descendant de l'un de ces sujets fidèles à leur roi, qui débarquèrent à Saint-John en mai 1723 et, plus tard, se frayèrent une route vers le nord du Canada, souligne d'abord l'intérêt qu'il trouve à venir retracer les luttes, les souffrances, les vicissitudes de toute espèce subies par ces hommes devant les petits-fils des loyalistes restés au Nouveau Brunswick. Les uns et les autres avaient, dans leurs épreuves, été soutenus par les mêmes sentiments de fidélité et de patriotisme. Puis, prenant l'histoire de la Révolution à son origine en 1765, il montre que la révolte fut singulièrement favorisée par la conduite folle et inconsidérée du gouvernement anglais, par l'indifférence et l'extraordinaire manque de prévoyance et de jugement des loyalistes au début. Il signale les fautes sans nombre commises tant au point de vue politique qu'au point de vue militaire ou naval, l'incapacité de sir William Howe qui aurait pu écraser la rebellion avant l'intervention de la France. La lutte achevée, les vainqueurs usèrent brutalement de leur force pour sévir contre les vaincus et chassèrent tous ceux d'entre ceux-ci qui possédaient quelque chose ou montraient quelque énergie. Dans ces émigrants involontaires toutes les classes étaient réprésentées et leur expulsion fit subir aux Etats-Unis une perte qui se peut comparer à celle que coûta à la France la révocation de l'édit de Nantes.

M. le lieutenant-colonel Denison fait ensuite le tableau de l'influence exercée par les loyalistes d'abord au point de vue social, sur la population des provinces anglaises dans lesquelles ils s'établirent, puis au point de vue politique, sur le continent américain tout entier. Il montre que, lors de la guerre de 1812 avec les États-Unis, ce furent les loyalistes et les canadiens français dont la fidélité à toute épreuve était partagée par le clergé, qui permirent de faire face au danger de la première heure. Une nouvelle crise survint en 1837 : des immigrés, des

descendants de ceux qui, en 1812, avaient pactisé avec les ennemis, firent une tentative pour renverser le gouvernement établi et proclamer la république; il n'y avait pas un soldat anglais dans le Haut-Canada. Spontanément les habitants loyalistes se portèrent sur Toronto en nombre tel que les rebelles furent dispersés sans coup férir et que dans les diverses localités où les mécontents essayèrent des soulèvements, ils furent rapidement mis à la raison. En 1842, lors des difficultés qui surgirent à l'occasion de la délimitation de la frontière du Maine, la guerre fut évitée grâce à la ferme attitude des loyalistes du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. En 1866, quand les Fenians tentèrent leur « raid », les milices du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario, de la province de Québec eurent tôt fait de repousser les envahisseurs. Lors de l'affaire du Trent, l'attitude déterminée et fidèle des Canadiens ne contribua pas peu à empêcher la guerre et ses conséquences désastreuses. Ces divers exemples montrent assez l'importance de l'action exercée par les loyalistes de l'Empire Uni dans les questions militaires et politiques. Elle ne fut pas moindre dans les questions commerciales dont la politique n'était pas exclue : en 1849, quand, par suite de la crise, conséquence du changement du régime fiscal en Angleterre, un certain nombre de personnes dans les affaires à Montréal, signèrent un manifeste demandant l'annexion aux E.-U.; en 1866, quand le traité de réciprocité avec les E.-U. eut été dénoncé; en 1887, quand fut proposé une union commerciale entre les E.-U. et le Canada. Dans toutes les circonstances les loyalistes canadiens sont restés fidèles aux traditions de leurs pères. Nul ne saurait nier qu'ils ne soient pour beaucoup dans l'état actuel des choses et que leur exemple a inspiré l'histoire de plusieurs des colonies anglaises.

2° *Le Haut-Canada avant 1615*, par M. Benjamin Sulte, président de la société royale pour 1904-1905, mémoire fort instructif, bourré de faits précis et qu'il importe de signaler.

3° *A monography of the origins of Settlements in the Province of New Brunswick*, par M. William F. Ganong, maître ès-arts, docteur en philosophie. La distribution des colonies sur la surface du Nouveau-Brunswick est d'une irrégularité remarquable, et non moins surprenante, la diversité de l'origine première des habitants, au point de vue de leur nationalité. En certains endroits, la population est agglomérée comme elle le serait dans une grande ville, sa densité est variable en maints autres points et elle fait entièrement défaut sur de vastes étendues. Les colonies d'Indiens, d'Acadiens français, d'Anglais de la Nouvelle-Angleterre, de loyalistes anglais, d'Écossais, d'Irlandais, de Danois et de représentants d'autres pays encore sont enchevêtrées d'une façon qui paraît tout à fait arbitraire. Et cependant, la position géographique, la dimension, la nationalité de chaque colonie, petite ou grande, est la conséquence de causes parfaitement définies, causes de milieu, causes historiques et sociologiques. Le but de l'auteur a été de montrer ces causes, de démêler leur action réciproque d'expliquer pourquoi chaque colonie se trouve précisément où elle est et ce qu'elle est aujourd'hui. C'est un travail des plus importants accompagnés de cartes, suivi d'une liste des diverses localités, avec des renseignements sur chacune, et terminé par un appendice indiquant les sources où a puisé l'auteur.

4° *Radisson in the Northwest, 1661-63*, par M. B. Sulte. L'auteur communique le texte même de la relation écrite par Pierre Esprit Radisson, de son quatrième voyage, dans lequel, accompagné par son beau-frère Chouart, il atteignit la baie d'Hudson par terre. Parti en 1661, il remonta la rivière Ottawa, atteignit le Sault Sainte-Marie, puis la baie de Chagouamigon. Il hiverna aux Mille Lacs et pendant l'été atteignit James Bay. A son retour, il hiverna à Chagouamigon. Durant le printemps de 1663, il fit témoigner aux Assiniboines son regret de ne pouvoir aller les visiter et de ne pouvoir voir le lac qu'ils affirmaient être plus grand que le lac Supérieur. Il dit aux indigènes de Chagouamigon qu'il avait instruit ceux de James Bay de son projet de revenir par l'Atlantique, vers eux les habitants du pays qu'il qualifia « le pays par excellence des castors » et il rentra à Québec par le Sault Sainte-Marie, le lac Nipissing et la rivière Ottawa. M. B. Sulte a joint au texte de cette relation un nombre considérable de notes explicatives qui en rendent la lecture des plus attrayantes.

5° *Thomas Pownal. — His part in the conquest of Canada*, par M. W. D. Lighthall, maître ès-arts. Les divers plans de campagne des Anglais pour conquérir le Canada, en 1689-90, 1710-11 et 1759-60, ont toujours été identiques et conçus par des hommes liés par le sang ou par le mariage. L'auteur du premier plan fut, en réalité, le colonel Peter Schuyler, d'Albany ; le projet d'invasion de 1710-11 était du colonel Samuel Vetch qui avait épousé la nièce de Schuyler, fille de Robert Livingstone et qui vivait également à Albany ; enfin le plan d'où résulta la prise de Québec qui avait été adopté par William Pitt et dont l'exécution fut confiée par lui à Amherst et Wolfe, émanait du lieutenant-gouverneur de Lancey, petit-neveu de Pierre Schuyler. Mais de Lancey, lieutenant-gouverneur de New-York, n'avait pas une situation assez prépondérante pour faire accepter ses vues et ce fut grâce à son ami, Thomas Pownall, gouverneur du Massachusetts et lieutenant-gouverneur de New-Jersey frère du secrétaire du conseil du commerce et ami du comte de Halifax, président de ce conseil, que fut adopté le plan destiné à amener le triomphe définitif des Anglais. Pownall était né en Angleterre en 1722. Il mourut en 1805. C'était un homme doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, un intime ami de Benjamin Franklin, avec lequel il resta lié même durant la guerre de l'Indépendance et après la proclamation de la République. Si on l'avait écouté, il est possible que la Révolution n'eût pas éclaté.

6° *The Progress of vertebrate Palæontology in Canada*, par M. Lawrence M. Lambe, membre de la société géologique. L'auteur fait un résumé des découvertes paléontologiques depuis celles de sir William E. Logan, en 1841, dans la Nouvelle-Écosse. Il conclut que les travaux exécutés ne sont pas sans importance, eu égard au petit nombre des personnes qui dans le « Dominion », ont consacré leur temps à l'étude des fossiles vertébrés de la région, mais que cela ne constitue qu'un début. Cet article est suivi d'un tableau des espèces rangées suivant leur âge géologique et d'une bibliographie relative aux publications les plus importantes sur les espèces trouvées au Canada.

7° *Notes on tertiary Plants from Canada and the United States*, par M. D.

P. Penhallow. M. Penhallow rend compte de l'examen des derniers spécimens qui n'avaient pas été classés, du Peter Redpatle Museum. Ces spécimens étaient en général en mauvais état de conservation et silicifiés au point de rendre leur classification difficile.

— 8° *New species and a new Genus of Batrachian Fottprints of the carboniferous System in eastern Canada.*

Nouvelle espèce et genre nouveau d'empreintes de pied de batraciens de l'étage carbonifère dans le Canada oriental, par M. G. F. Matthew, docteur ès sciences, docteur en droit. Cet article, accompagné de nombreuses planches, a pour objet la description d'un nouveau genre d'empreintes paléozoïques recueillies dans le terrain carbonifère inférieur et conservées dans les musées de l'université Mac Gill, à Toronto, et de l'Inspection géologique, à Ottawa.

Le volume II des procès-verbaux de la société royale ne se prête point à l'analyse; mais réjouira tous les chercheurs. Dû au Dr N. E. Dionne, le savant bibliothécaire de l'Assemblée législative de la province de Québec, désigné comme secrétaire général du XVe congrès international des Américanistes, ce volume renferme l'inventaire chronologique et très complet (plus de 3.000 notices) de livres, brochures, journaux et revues, publiés dans la Province entre 1764 et 1904. Nous sommes heureux de signaler que la Bibliothèque Nationale de Paris a souscrit au tirage à part de cet excellent répertoire.

L. de T.

Sociographie de la famille Salish (*Colombie Britannique*). — A ce sujet, durant ces deux dernières années, M. C. Hill-Tout a consacré trois importants articles dans le *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland.* Le premier (1904, vol. XXVIV, p. 20-92) est une monographie de la tribu des « Siciatl » ; le second (ibid., p. 311-376) traite des Indiens « Steēlis » et « Skaúlits » ; le dernier (1905, vol. XXXV, p. 126-218, une carte) des « Slatúmh ». Le plan, sinon très méthodique, du moins très complet, de ces travaux, les rendra précieux à consulter. Il comprend : histoire et régime social des tribus, mariage, puberté, coutumes de la mort, de la naissance et de l'imposition du nom ; tabous et prohibitions, totémisme, danses, idées religieuses, schamanisme ethnographie domestique, connaissances astronomiques, linguistique (textes indigènes avec traduction anglaise interlinéaire), mythes et traditions. Chacune de ces rubriques sont, d'ailleurs, inégalement développées. On remarquera, ainsi, dans le premier article, le caractère superficiel de l'ethnographie funéraire et, dans les deux premiers, une trop grande brièveté en ce qui concerne l'anatomie de la « maison commune » (*long house*). Ces points, nous l'espérons, pourront être ultérieurement repris par l'auteur. Malgré tout, il s'agit là de contributions très méritoires dont il est utile de dégager quelques faits intéressants. Quant aux « Siciatl », c'est une tribu maritime, dont la double caractéristique est d'avoir autrefois, subi l'influence des Kwakiutl et d'être aujourd'hui catholique. Socialement, elle comprend une noblesse fortement organisée, mais ignore les con-

fréries religieuses. Elle ne connaît pas non plus ou ne semble pas connaître les totems, et c'est, dans ce milieu, un trait à retenir. Chez les « Steē̆lis » et « Skaúlits », qui appartiennent à la branche dialectale « Halkomelem » de la souche Salish, on se trouve en présence de tribus continentales, assez différentes de la précédente, par la décadence de la classe nobiliaire, par le régime matrimonial qui, moins que celui des « Siciatl », se ressent de l'habitude du mariage par achat et par troc, et, enfin, par l'existence d'une organisation totémique plus marquée. M. Hill-Tout entre dans des détails relatifs au totem personnel ou *súlia* et au totem collectif ou de confrérie. Ici donc, les emprunts sociaux aux Kwakiutl sont encore plus accusés que chez les individus de la côte. Ils s'affirment par de nombreux rites confraternels, tout à fait comparables à ceux des Kwakiutl. Au demeurant ce rameau de la famille Salish ne représente plus qu'un chétif groupement de deux ou trois cents âmes. Les « Slatúmh » dispersés dans une trentaine de villages, sur les rives du Liloet-river et autres affluents du Fraser, sont beaucoup plus nombreux et tout à fait intéressants par le contraste de leurs habitudes politiques avec celles de leurs congénères.

La peüplade « Slatumh » a bien, elle aussi, gardé des familles de chefs héréditaires ; mais elle a, en quelque sorte, démocratisé l'institution, en ce sens que les plus importantes expéditions de guerre ou de chasse ne sont pas toujours commandées par le chef que désigne l'hérédité. Des conducteurs *ad hoc* peuvent être désignés, en telle circonstance donnée, par l'élection. Au point de vue matrimonial, le fait le plus remarquable est celui-ci : le prétendant s'il est agrée est invité à s'asseoir et à manger avec la famille de la fille. Il doit ensuite rester quelques jours avant le mariage, dans la hutte de son futur beau-père. M. Hill-Tout voit dans cette particularité, — non sans raison, croyons-nous, — le souvenir symbolique d'un matriarcat antérieur. De fait, c'est le « long house » du clan de l'épousée qui devient la demeure officielle, ou, si l'on veut, le domicile légal du jeune ménage, sauf séjours plus ou moins prolongés dans le « winter house » souterrain et le « summer lodge », selon les saisons. A noter encore dans ce copieux travail, un chapitre sur quelques rites de la puberté féminine. Au moment de devenir pubère, la jeune fille est enfermée par sa mère, dans une sorte de puits surmonté d'un auvent, et dans lequel le corps doit disparaître jusqu'aux seins. La patiente doit passer de huit jours à six mois dans cet état de réclusion, avec défense de manger de la viande fraîche. Les cérémonies de purification permettent de constater le grand rôle joué dans cette société primitive, par les shamans. Ils président aussi aux funérailles et interprètent en outre, les rêves d'après lequel s'acquiert le totem personnel. Des trois groupes salish, étudiés par M. Hill-Tout, le groupe « Satlúmh » paraît bien celui qui a le plus perfectionné l'institution totémique.

L. L.

Proceedings of American Association for the Advancement of the Science (*XLIXth Meeting, New-York, June 1900*). — Cette société occupe une situa-

tion toute spéciale parmi les associations scientifiques des États-Unis. Elle n'est limitée ni dans le nombre de ses membres, ni dans l'objet de ses études ; elle fait appel à toutes les coopérations, à toutes les intelligences et le champ de ses investigations n'est pas circonscrit. D'où résulte que, dans ce volume de plus de 400 pages, maintes questions des plus diverses sont traitées et souvent de la façon la plus remarquable. On se bornera ici à signaler les articles relatifs aux sujets plus particulièrement utiles aux américanistes.

1° *Traps of the Amerinds. A study in Psychology and Invention* par M. Otis T. Mason, du Museum National des E.-U., à Washington. L'auteur de cette note commence par rappeler qu'« Amerind » ou « Amerindian » est une abréviation, passée dans l'usage, de « American Indian ». Puis, il donne sur les pièges, leur origine, leur emploi, une foule d'indications curieuses. Il faut remarquer qu'en ce qui concerne l'hameçon il est rarement employé en Amérique et qu'il fait entièrement défaut dans les anciens tumuli ou dépôts d'objets analogues. On n'en voit pas l'image reproduite ni dans un codex mexicain ni dans un codex maya.

2° *The ancient Aztec obsidian Mines of the State of Hidalgo*, par M. W. H. Holmes, du Museum National des E.-U., à Washington. L'usage de l'obsidienne était très général au Mexique. La seule coulée importante qui ait été découverte jusqu'ici, est celle de Hidalgo, à 100 milles de Mexico. En ce point, les travaux exécutés l'ont été sur une vaste échelle et les puits, encore profonds parfois de 20 pieds, couvrent une superficie de un mille carré sur le flanc de la colline. L'exploitation des puits par les Aztèques est démontrée par la présence de spécimens caractéristiques de leur poterie au milieu des débris.

3° *The obsidian Razor of the Aztecs*, par M. George Grant Mac Curdy, répétiteur d'anthropologie préhistorique à l'université de Yale. La différence qui existe entre la cassure de l'obsidienne et celle du silex explique l'avantage de l'emploi de l'obsidienne pour fabriquer les rasoirs ou couteaux.

4° *The Cairns of British Columbia and Washington*, par M. Harlan I. Smith, du Muséum de New-York. Les cairns de pierres étaient, longtemps avant l'arrivée des blancs, un des modes de sépulture en usage dans la région sud-est de l'île de Vancouver en Colombie Britannique, dans l'archipel de San Juan, ainsi que dans l'île Whidbey de l'État de Washington. Ces constructions, en général, étaient placées sur des pentes de collines, sur un sol mêlé de gravier, parsemé de cailloux anguleux et près de la mer. Autant que l'auteur a pu le constater, ils se trouvent toujours dans un rayon d'un mille d'amas de coquilles. M. Harlan I, Smith donne des détails intéressants sur la façon dont ces cairns sont construits, sur l'état des squelettes trouvés et sur leur position. Quelques rares ornements en cuivre ont été recueillis ainsi qu'un spécimen de pierre taillée. On rencontre quelques squelettes qui ont été brûlés, mais il ne semble pas qu'on puisse en conclure que les corps fussent incinérés sous la voûte formée par l'assemblage des pierres. Les Indiens actuels ne font pas usage de cairns et n'ont aucun souvenir de ceux qui pratiquaient ce mode de sépulture.

5° *The Sedna Cycle : a Study in Myth Evolution*, par M. H. Newell Wardle, de Philadelphie. (le cycle Sedna : étude sur le développement d'un mythe).

Cette étude a été publiée *in extenso* dans le vol. II, juillet-sept. 1900 de l' « *American Anthropologist* ». Elle a pour objet de montrer le caractère véritable des conceptions que la fantaisie imaginative des Skuits a entremêlées dans le chants et l'histoire du groupe Seduce.

6° *A Navaho Initiation* par M. le Dr W. Matthews, Washington. D. C. L'auteur décrit comment les enfants, chez les Navahos, sont initiés à la connaissances des mystères du « yebitsai » ou « yaybitchy », grand père maternel des dieux.

7° *The Meaning of the ancient Mexican Calendar — Stone* par Mrs Zelia Nuttall. Mrs. Nuttall rappelle d'abord ce qui a été dit par feu Frank Cushing du système du monde adopté chez les Zuñis, de l'organisation sociale de ceux-ci et de la topographie de leur capitale. Puis elle montre que ce même système est celui qui a été admis dans l'ancien Mexique, au Yucatan, dans l'Amérique centrale, au Pérou ; qu'un seul système a donc prévalu dans toute l'ancienne Amérique. Mrs. Nattall croit avoir constaté que ce système est identique à celui qui, dans l'antiquité la plus reculée a été admis en Égypte, en Assyrie, dans la Babylonie, en Perse, dans l'Inde, en Chine et également en Grèce et en Italie. Elle communique des dessins qui représentent les anciennes figurations de ce système du monde en Assyrie et en Égypte, puis celles qu'on retrouve dans les anciens *Codices* mexicains ou gravés sur pierre. Elle essaye de démontrer que la «grande pierre gravée de México » est la représentation la plus complète connue de ce système, base commune de l'ancienne civilisation du vieux et du nouveau monde.

8° *The Peruvian Star-chart of Salcamayhua*, par M. Stansbury Hagar, secrétaire du Brooklyn Institute, section d'archéologie. Il y a 30 ans environ, un certain nombre de manuscrits ayant trait aux connaissances des premiers Péruviens, étaient découverts dans la Bibliothèque nationale de Madrid, par don Pascuale de Gayangos. Parmi ces manuscrits se trouvait un mémoire sur les antiquités du Pérou, écrit vers l'an 1610, par un aymara ou colla de pure origine et de noble lignage, don Juan de Santa-Cruz Pachacuti Yamqui Salcamayhua. Ce manuscrit fut traduit pour la première fois par sir Clements R. Markham et publié par la société Hakluyt en 1873. Six ans plus tard une version espagnole fut publiée à Madrid par M. Marcos Jimenez de la Espada, en un volume portant le titre de « Tres relaciones de antigüedades peruanas ». Ce manuscrit renferme une carte stellaire qui est une véritable clef de l'astronomie symbolique de l'empire des Incas. L'attention de M. Stansbury Hagor a été appelée sur cette carte par feu le major W. S. Beebe, de Thompson, Coun, qui a consacré de longues années à l'étude de l'ancien Pérou. En 1892, le major Beebe a communiqué à un cercle très restreint un résumé de ses travaux dans lequel figurait une traduction du manuscrit et un court commentaire sur la carte. Mais le major n'apportait aucun document à l'appui de ses dires ou, du moins, il n'en avait pas fait connaître, et c'est là ce qui a engagé

M. Stansbury Hagar à se livrer à des recherches nouvelles et approfondies. Ces recherches l'ont amené à des conclusions sensiblement conformes à celles du major en ce qui touche la carte, bien qu'il diffère avec celui-ci sur quelques points de détail. Il a trouvé des arguments concluants dans des documents émanant des plus anciens écrivains sur le Pérou et aussi dans ceux qui nous ont conservé les rites des Péruviens, dont la base était un symbolisme astronomique, comme M. Stansbury Hagar espère le démontrer plus tard. Les deux lignes qui se trouvent dans le haut de la carte représentent le ciel et leur point de rencontre, le pôle sud. Immédiatement au-dessous de ce point, figurent les cinq étoiles de la Croix du Sud avec trois étoiles placées verticalement, qui marquent le pôle. Au-dessous, se trouve représenté un gros œuf. symbole de l'Esprit universel appellé Illa-ticci-hayra-cocha, Esprit du feu, de la terre, de l'air et de l'eau, d'où tout est sorti comme issu d'un œuf. A la gauche de l'œuf, le soleil est personnifié par un homme avec l'étoile du matin au dessous de lui ; à la droite une femme personnifie la lune; elle a l'étoile du soir à ses pieds. Au-dessous du centre de la carte, les douze signes du Zodiaque sont disposés sur trois colonnes verticales. Ajoutons que les principaux résultats de M. Stambury Hagar avaient été déjà publiés dans son mémoire, inséré au *Compte Rendu du Congrès international des Américanistes* (*XII*[e] *session, Paris, 1900*), Paris, Leroux, 1902, p. 271.

L. DE T.

Proceedings of the Antiquarian and Numismatic Society of Philadelphia (*1902-1903*). — Des nombreuses communications faites dans les diverses réunions de cette société, durant la dernière période précitée, une seule a trait à une question d'histoire américaine. Elle est intitulée : *the ceramic Literature of the Pennsylvania germans*. (Productions littéraires céramiques des allemands de Pennsylvanie), par M. Edwin Atlee Barber, conservateur du Musée de Pennsylvanie. Ce que l'auteur de cette note ne mentionne pas et qu'il semble utile d'indiquer en passant, c'est qu'entre les années 1700 et 1728, quarante mille émigrants allemands vinrent s'établir en Pennsylvanie. La plupart étaient originaires du Palatinat et de religion luthérienne ou réformée. M. Edwin Atlee Barber commence par montrer, en citant divers exemples, que toute œuvre sortie des mains du potier, offre un intérêt spécial, soit au point de vue historique, soit à celui de la forme (ou bizarre ou artistique), de la décoration, du vernis, etc. Les faïences des potiers allemands de Pennsylvanie sont des plus remarquables par la diversité des traits qui les caractérisent. Plus que les produits similaires des peuples civilisés, elles dénotent chez leurs auteurs une aptitude particulière s'inspirer de l'esprit du temps, du milieu dans lequel ils vivaient. Ces potiers à ont fait de leurs faïences un moyen de transmettre à la postérité l'histoire de toute une période, celle du XVIII[e] siècle, pendant laquelle, dans cette région, le niveau de la culture intellectuelle était en général très peu élevé. Grâce à une décoration des plus expressives, à des légendes parfois assez

difficiles à déchiffrer, car elles sont souvent écrites phonétiquement, ils ont enregistré les coutumes, les modifications apportées dans l'état social et le folk-lore de leurs concitoyens. M. Edwin Atlee Barber cite une foule de renseignement, accompagnés de reproductions gravées, qui donnent à son article une valeur documentaire de premier ordre.

L. de T.

Smithsonian Institution. Annual Report (1903). — Les matières très variées traitées dans ce rapport, forment un volume de près de 900 pages d'un texte serré. Laissant de côté les communications nombreuses qui ne rentrent pas dans le cadre de ce *Journal*, on se bornera à signaler ici quelques travaux remarquables.

An Exploration to mount Mac. Kinley, America's Highest Mountain par M. Alfred H Brooks. Dans un style sans emphase, alerte, qui respire la vaillance et la bonne humeur, l'auteur rend compte des difficultés que ses compagnons et lui-même ont eu à surmonter au cours de cette exploration, la plus considérable faite dans l'Alaska. Elle dura 105 jours durant lesquels fut parcourue une distance de plus de 800 milles. Cette narration donne une idée exacte de cette région bien peu connue et habitée par de rares Indiens. M. Alfred H. Brooks, avec la mission dont il était chef, arriva jusqu'au pied du mont Mac-Kinley dont la hauteur est estimée à plus de 20.000 pieds. Il n'en tenta pas l'ascension, cela sortait du programme qui lui avait été donné et le temps, d'ailleurs, lui aurait fait défaut. Des photographies très curieuses accompagnent le texte.

North pole Exploration : Field work of the Peary artic Club, 1897-1902, par le commander R. E. Peary, de la marine des E.-U. Appuyé par le « Peary artic club », fondation de MM. Morris K. Jesup, Henry W. Cannon, H. L. Bridgman, tous trois amis personnels du commander R. E. Peary, celui-ci exécuta la magnifique exploration qui, commencée le 4 juin 1898, se termina virtuellement le 8 août 1902, quand, à Payer Harbour, baie de l'île d'Ellesmere où Peary et ses compagnons se préparaient à un nouvel hivernage, arriva le petit vapeur *Windmard* qui, avec des ravitaillements, amenait Mrs. Peary elle-même ainsi que sa petite-fille. Dans sa communication, accompagnée d'une carte et de photographies très bien venues, M. Peary, avec une simplicité qui souligne son courage, son énergie, son endurance et les mêmes rares qualité chez ses compagnons, donne un résumé complet de sa longue campagne dans les glaces et des vicissitudes subies. Le 21 avril 1902, il est arrivé à la latitude la plus élevée à laquelle il pourra atteindre, 84°17, et, dans son journal, il écrit :

« La partie est perdue. Je suis arrivé au terme d'un rêve caressé depuis seize « ans. Le temps s'est éclairci pendant la nuit. Nous nous sommes mis en route « ce matin. Neige profonde. Deux petites et anciennes banquises. Puis un large « espace de glace en fragments et de neige profonde. Du haut d'une éminence, « j'examine la vaste étendue autour de moi. Les deux banquises que nous venons

« de passer sont les seules en vue. La route est impraticable et je donne l'ordre « de camper. J'ai lutté du mieux que j'ai pu. Je crois que j'ai combattu un bon « combat. Mais je ne puis faire l'impossible ».

Quelques heures après que l'ordre de camper eut été donné, venait, du Nord, comme un bruit de mer sur des brisants. C'étaient les banquises qui, sous l'influence du vent, s'écroulaient les unes contre les autres. Vers minuit, le 21, il fallut reprendre le chemin parcouru au prix de tant d'efforts et tâcher de regagner Payer Harbour où la petite troupe arriva le 17 mai 1902.

Food Plants of ancient America, par M. O. F. Cook, du département de l'agriculture aux E.-U. M. Cook après avoir consacré quelques pages aux plantes alimentaires cultivées dans les îles du Pacifique, conclut que les plus importantes, pour les races polynésiennes, étaient au nombre de sept : le taro (*arum esculentum*), le yam (*discorea alata*), la patate, la canne à sucre, le bananier, l'arbre à pain et le cocotier, dont six, — l'arbre à pain étant excepté, — existaient en Amérique avant l'arrivée de Colomb et dont cinq, — le cocotier faisant exception, — étaient reproduites ou plutôt propagées par boutures. Il constate que sauf pour le bananier, la botanique offre bien des arguments tendant à faire admettre la thèse que les plantes alimentaires, trouvées tant dans l'ancienne Amérique qu'en Polynésie, et sous les tropiques, dans le vieux monde, auraient eu le nouveau monde comme pays d'origine. Il ajoute que la difficulté, l'impossibilité même pour certaines de ces espèces de se reproduire par graines, paraît démontrer que leur dissémination a été l'œuvre d'hommes vivant à une époque très reculée.

Les ethnologues ne se refuseront peut-être pas à admettre que, dans le vieux monde, cette dissémination a été due aux ancêtres des Polynésiens dont on trouve trace dans toute la région comprise entre les îles Hawaï, l'île de Pâques, la Nouvelle-Zélande, Formose, la Malaisie, Madagascar. Mais il n'a été donné aucune explication sur l'existence de ces plantes alimentaires en Amérique, les ethnologues n'admettant pas que les migrations des Polynésiens, dirigées toujours vers l'Est, aient pu s'effectuer vers le Nouveau-Continent.

M. Cook cite l'affirmation catégorique de M. Brinton, au Congrès international d'Anthropologie, tenu à Chicago en 1894 : « Jusqu'à ce jour on n'a pas « découvert un dialecte, un art, une institution, un mythe, un rite religieux, « ni une plante cultivée ou un animal domestiqué, ni un outil, une arme, un « symbole en usage en Amérique à l'époque de sa découverte, qui, antérieure- « ment à cette date, ait été importé soit d'Asie, soit d'une région quelconque du « vieux monde », et il en conclut que si cette affirmation est admise comme l'expression de la réalité, les plantes alimentaires des deux hémisphères ont eu leur origine évidente en Amérique. Il ajoute que cette conséquence ne semble pas avoir été étudiée, en se conformant aux méthodes de l'ethnologie moderne, mais qu'on peut affirmer qu'il n'existe pas en Asie d'arguments aussi sérieux qu'en Amérique pour refuser d'attribuer à une origine étrangère les civilisations les plus anciennes de ces continents. Si, fait remarquer plus loin M. Cook, il est conforme à la raison d'admettre que les plantes alimentaires communes aux Poly-

nésiens et aux peuples vivant sous les tropiques dans les deux continents, furent importées de Polynésie à travers le Pacifique, il est également raisonnable de chercher l'origine de ces espèces si universellement répandues sur le continent qui, indubitablement, a été le berceau de l'agriculture et c'est à la démonstration de cette assertion dernière que l'auteur consacre la plus grande partie d'une communication pleine d'aperçus et d'indication dignes d'une sérieuse attention.

— *Central American Hieroglyphic Writing*, par M. Cyrus Thomas. C'est une intéressante et rapide esquisse, accompagnée de reproductions photographiques, du mode d'écriture adopté par les Mayas du Yucatan, du Chiapas, du Guatemala et du Honduras occidental.

— *Traces of aboriginal Operations in an Iron mine near Leslie, Missouri*, par M. W. H. Holmes. Dans les premiers jours d'avril 1903, le Bureau d'Ethnologie reçut, du Dr S. W. Cox, de Cuba, Mo., avis qu'il avait découvert des vestiges de travaux anciens dans une mine de fer exploitée par lui, près de Leslie, dans le Franklin County. Cette nouvelle ayant été confirmée par M. D. I. Bushnell et d'autres archéologues de Saint-Louis, l'auteur se rendit sur les lieux. Il constata que les mineurs avaient rencontré une masse de minerai d'épaisseur et de largeur indéterminées, sise à une petite profondeur, sur une pente douce, aux bords du « Big Creek », un affluent de la « Bourbois River » et qu'ils avaient enlevé le minerai sur un espace long de cent cinquante pieds, large de cent pieds, et sur une profondeur, dans la partie la plus épaisse, de quinze à vingt pieds. Au commencement des travaux, on avait reconnu les vestiges d'anciennes excavations, faites dans le sol recouvrant le minerai, et profondes de un à cinq pieds ; puis, au fur et à mesure de l'avancement de l'exploitation, la masse était criblée de trous creusés par les indigènes, leurs galeries passant même au-dessous du sol de la galerie actuelle. Il y avait un grand nombre de ces galeries partiellement comblées. Elles étaient, en général, étroites et sinueuses, mais elles s'élargissaient de place en place et, en deux endroits, assez pour permettre à un homme de travailler debout.

Parmi les débris de ces anciennes excavations, on a trouvé un grand nombre de grossiers marteaux de pierre et les mineurs en avaient réuni plus d'un millier en un tas à l'orifice de la mine. Ces marteaux sont formés de cailloux ou de fragments d'hématite pesant de une à cinq livres, grossièrement évidés ou entaillés, pour permettre de fixer un manche avec des liens d'osier. De ces manches il n'a été découvert aucun spécimen. Le grand nombre des outils démontraient l'importance de l'exploitation par les aborigènes, mais il n'était pas facile d'en déterminer l'objet. Au premier abord, on crut que le minerai était utilisé pour la fabrication d'outils analogues à ceux qui furent en usage chez beaucoup de tribus de la vallée du Mississipi, mais après examen, il fut reconnu qu'il n'y avait que de très rares spécimens portant trace de façon autre que celle indispensable pour faire des marteaux analogues à ceux trouvés dans la mine. En brisant le minerai, les ouvriers actuellement employés rencontrèrent des silex en couches peu considérables et irrégulières. Mais ils étaient de nature trop cassante pour avoir été utilisés et, bien qu'on ait rencontré, dans les débris

comblant quelques-unes des excavations de la surface, des pointes de lances et de flèches en silex, il semble bien que le grand travail souterrain exécuté par les Indiens n'ait pas eu pour but de recueillir des éclats de cette pierre d'ailleurs très abondante dans le voisinage.

D'autre part, on constata qu'aux abords de la ruine le minerai exposé à l'air et le sol même était d'un rouge brillant. Les ouvriers, également, étaient colorés en rouge des pieds à la tête et quiconque prenait dans ses mains du minerai les avait tachées par du peroxyde de fer ; il fallait des lavages répétés pour enlever les taches. Cette constatation suggéra aussitôt l'impression qu'on était en présence d'une mine qui avait été exploitée en raison de la couleur tirée de son minerai, couleur très recherchée par les aborigènes et objet d'un commerce important.

L'examen des parois de la mine montra, d'une part, que les couches offraient du minerai de couleur et de résistance différentes suivant le degré d'oxydation et, d'autre part, que, lorsqu'il était mêlé au quartz et au silex, il était plus dur et d'une couleur plus foncée. Les couches ainsi composées n'avaient pas été exploitées par les aborigènes.

On put acquérir aussi la conviction que les excavations rencontrées à la surface correspondaient avec les anciennes galeries.

— *The Republic of Panama*, par le professeur H. Burr, membre de la commission du Canal. Notice courte mais substantielle sur la république du Panama. L'auteur commence par faire brièvement l'historique de la région depuis l'arrivée des Espagnols en 1499 jusqu'à la proclamation de la République de Panama, le 3 novembre 1903, puis, après avoir déterminé les limites de celle-ci, il en trace les caractères géographiques, orographiques et ethnographiques ; il donne un aperçu du chemin de fer, du transit qui s'effectue par cette voie ; enfin, il s'étend plus longuement sur le canal et sur son achèvement prochain.

L. de T.

American Antiquarian Society (*Semi-annual Meeting ; Boston, April 7, 1904*). — Le rapport du conseil renferme, entre autres indications intéressantes, des renseignements relatifs au *Catalogue-Index of Manuscripts in the Archives of England, France, Holland and Spain relating to America (1763 to 1783)*. Cette œuvre monumentale représente trente ans de travail. L'auteur, feu Benjamin Franklin Stevens, estimait à près de 100.000 dollars les frais de tout genre qu'avaient occasionnés ses recherches. Le catalogue, achevé par Mrs Stevens avec le concours des anciens collaborateurs de son mari, forme, en l'état actuel, 180 volumes in-folio, de 500 pages chacun, et donne, en plus de 160.000 numéros, l'inventaire descriptif raisonné de tous les documents officiels existant en Europe, sur la Révolution américaine et les traités conclus à l'issue de la guerre de l'Indépendance. L'*American Antiquarian Society* émet le vœu (auquel tous les travailleurs s'associeront) que ce précieux répertoire soit acquis par l'État ou quelque généreux particulier, pour être conservé dans la « Library of Congress » ou tout autre dépôt public.

L. de T.

Le jubilé du professeur Putnam. — Le professeur F.-W. Putnam a célébré, en ces derniers mois, le cinquantième anniversaire de son entrée dans le personnel enseignant de Harvard University. M. Putnam appartient à notre Société, comme membre d'honneur américain, depuis la fondation. Ce nous est un devoir, en même temps qu'un plaisir très agréable, de joindre nos félicitations, — accompagnées de souhaits amicaux, — à toutes celles que l'éminent jubilaire a dû recevoir en la circonstance. La presse scientifique des États-Unis lui a consacré de nombreuses et longues notices. Son activité, l'influence qu'il a exercée et exerce sur ses élèves, le rôle qu'il a joué dans la fondation des principaux musées anthropologiques de l'Union et dans l'organisation du travail américaniste au delà de l'Atlantique, la part qui lui revient ainsi dans les progrès intellectuels de son pays, tout cela a été dit, redit, et bien dit. Notre hommage amical prendra la forme concise et quasi militaire d'un « état de services ». Et c'est après tout la meilleure manière d'honorer un vétéran :

Né à Salem (Mass.) en 1839.

Conservateur et bibliothécaire de l'« Essex Institute », 1853;

Dresse le *Catalogue of Birds of Essex Country*, 1856 ;

Attaché au laboratoire d'Agassiz à Harvard, 1856 ;

Assistant au « Museum of Comparative Zoölogy », 1857 ;

Organisateur du « Peabody Museum of American Archæology and Ethnology », 1867-1875 ;

« Curator » du « Peabody Museum », 1875 ;

Secrétaire perpétuel de l'« American Association for the advancement of Science », 1873-1898;

Chef du Département ethnologique de l'Exposition de Chicago, 1893;

Curator of the Department of Anthropology in the « Museum of Natural History », New York, 1894-1903;

Professeur d'Anthropologie et chef du Département anthropologique à l'Université de Californie, 1903 ;

Organisateur et vice-président regnicole du XIIIe Congrès international des Américanistes, 1902 ;

Fondateur et président local (« Boston Branch » ; « California Branch ») de l'« American Folk-Lore Society », 1888-1905 ;

Chevalier de la Légion d'Honneur, 1889.

Ethnographie religieuse des Indiens Pueblos. — La littérature de cette question vient de s'enrichir de deux mémoires considérables, dus à M. O. Solberg, le premier, inséré par la *Zeitschrift für Ethnologie* (t. 37, 1905, p. 626) ; le second, paru dans *Archiv für Anthropologie* (t. IV, 1905, p. 48). Sous le titre : « Ueber Gebraüche der Mittelmesa-Hopi (Moqui) bei Namengebung, Heirat und Tod », l'auteur a dressé, d'après les observations éparses dans les meilleurs récits de voyage, le tableau synthétique des rites relatifs à la naissance, au

mariage et à la mort parmi les tribus et clans de Mishongnovi et Shipaulovi (Tusayan). L'autre travail (intitulé : « Ueber die Bahos der Hopi ») traite des bâtons cérémoniels et de leurs usages chez les mêmes peuples.

Quant au mariage, les points culminants de sa liturgie se ramènent : 1° à une purification de la chevelure des conjoints, après laquelle l'épousée adopte la coiffure spéciale aux femmes mariées ; 2° à un repas nuptial dont les prémices sont consacrées aux divinités. Les villages de la Mesa moyenne y ajoutent une fonction bizarre qui consiste, pour les assistants, à asperger de boue les mariés. Cette dernière coutume n'apparaît qu'à titre exceptionnel dans la Mesa orientale et au « pueblo » Oraibi. La situation de l'enfant dans la famille ne paraît point dépendre de ces actes liturgiques. La jeune fille Hopi se donne souvent avant le mariage. Elle n'épouse pas toujours l'homme qui l'a déflorée et rendue mère. Mais ses fils naturels sont traités comme ceux qui naissent après mariage. Une autre particularité intéressante, c'est que la femme reçoit son trousseau (couvertures de coton, nattes, mocassins) des parents de son mari. La fabrication de ces objets est réglée par le rite et rentre aussi dans la liturgie nuptiale. En échange, la mariée offre solennellement une provision de farine à sa nouvelle famille. Remarquons enfin que le nouveau couple réside toujours chez les parents de la femme. Mais le mari est un peu considéré par ceux-ci comme un étranger (ainsi, en cas de maladie, il est reconduit aux siens pour être soigné). Tout cela est-il un reste de matriarcat? Les rites de naissance qui intéressent à la fois la mère et l'enfant, se déroulent, de cinq en cinq jours, pendant vingt jours. Sous la direction de l'aïeule paternelle du nouveau-né (seule parente du mari qui participe au rite), les femmes aspergent d'eau avec l'épi de maïs les pieds, les jambes et les cuisses de l'accouchée ; elles lui lavent la chevelure avec une racine de saponaire. Elles passent quatre fois de suite de la farine au-dessus du corps de l'enfant, de la tête aux pieds. La quatrième purification, celle du vingtième jour, se termine par l'imposition des noms (de plante et d'animal). Chaque marraine en donne un. Le nom usuel et définitif est déterminé plus tard. Comme épilogue de ces cérémonies, on enterre solennellement le placenta, enfermé dans un panier, et les matrones vont planter, au soleil levant, à l'orient du « pueblo », en récitant des prières, les « bahos » de l'accouchée et de son rejeton. Dans le rituel funéraire, assez simple, décrit par M. Solberg, on relève surtout un nouvel et copieux emploi des « bahos ».

L'usage des « bahos » qu'on rencontre partout, dans les champs, au creux des rochers, dans les habitations, et qu'on rencontre aussi sur les cadavres, est un phénomène ethnographique d'une rare extension. Sous d'autres noms, Lumholtz, Diguet et bien d'autres explorateurs l'ont constaté chez tous les peuples du Mexique septentrional. Les cavernes du rio Gila et du Colorado témoignent de son ancienneté. Avec la plupart des observateurs, M. Solberg incline à y voir une matérialisation ou, plus exactement, une commémoraison de la prière. Les dieux ne peuvent être présents partout. Il convient, au cas de leur absence, de leur laisser un signe tangible des supplications qu'on leur a adressées. Pour Fewkes, contesté, du reste, par Solberg, le « baho » serait même

plus qu'une prière, — un sacrifice. Les « bahos » qui se présentent, en général, par couples, se fabriquent, d'ordinaire, de bois de peuplier et de saule, coupé en des endroits consacrés. Ils se surmontent de plumes de jeune aiglon, arrachées à des époques fixes. Ils sont enluminés de couleurs éclatantes, préparées selon des règles traditionnelles. Leur fabrication, en des chambres spéciales du « pueblo », constitue toute une liturgie, riche en purifications et en formules. La recherche et la réunion des éléments composants du « baho » en est la première phase. Vert ou jaune, le « baho » perpétue des prières pour les récoltes. Il a le même sens, s'il est accompagné d'une touffe d'herbe ou d'un petit sac de maïs. Certains signes (anneaux ou spirales) peints en noir lui donnent une vertu évocatrice de la pluie. Il varie de forme, selon le sexe de la personne qui l'employe. Est-il bien certain qu'un « baho », pour avoir toute sa valeur utile, ne doive pas être planté par celui qui l'a fabriqué ?

Quoi qu'il en soit, cette excellente monographie du « baho », éclairée de bonnes figures, me fait désirer, comme les rites Hopi dont nous parlions en commençant, que M. Solberg entreprenne maintenant un autre travail. Ce serait la comparaison de ces usages du pays Pueblo avec certains détails relatés du Mexique précolombien par Sahagun. Il y aurait là, je crois, matière à rapprochements nombreux et fort instructifs, pourvu qu'ils tinssent compte des différences de peuple, de temps et de lieux.

L. L.

Les deux « Atlatl » de Florence. — Sous ce titre « Two ancient Mexican Atlatl », M. D.-J. Bushnell qui, depuis quelques années, s'occupe des objets d'archéologie précolombienne conservés dans les Musées d'Europe, signale (*American Anthropologist*, vol. 7, p. 218-221, pl. XXI-XXII) deux pièces intéressantes, entrées depuis quatre ou cinq ans, par les soins du professeur Mantegazza, dans les vitrines du *Musée national d'Anthropologie et d'Ethnologie de l'Institut des Études supérieures à Florence*. Leur histoire est inconnue. Il paraît très probable qu'elles durent faire partie du trésor mexicain, envoyé par Cortés à Charles-Quint et auraient été offertes par ce prince au pape Clément VII de Médicis. Au rebours du spécimen similaire appartenant au Musée Britannique [1], les « Atlatl » de Florence présentent, l'un et l'autre, sur les deux faces, des sculptures d'une grande finesse, profondément creusées dans un bois dur à grain très fin, d'une teinte rouge noirâtre. Comme l' « Atlatl » du Musée Kircher de Rome, jadis publié par Mrs Nuttall [2], ils étaient recouverts d'une mince couche d'or qui en épousait tous les contours décoratifs et dont une partie adhère encore. La longueur totale est respectivement de 605 et 575 mm., dont 355 et

1. Décrit et figuré par le Dr Stolpe dans *Internationales Archiv für Ethnographie*, vol. III, 1890, p. 234.

2. Dans *Archeological and Ethnological Papers of the Peabody Museum*, vol. I, nº 3, 1891, sous le titre : « Atlatl or Spear-Thrower. »

378 mm., entièrement fouillée, face et revers, par l'outil. Une monographie complète sur ce sujet serait désirable, accompagnée de reproductions plus nettes et plus détaillées. D'après les clichés de M. Bushnell, on croit apercevoir seulement que l'ornementation d'une des deux pièces semble reproduire un sacrifice et l'on devine aussi, plutôt qu'on ne les constate, à la partie inférieure et sur l'autre côté, la figure et les attributs de Mictlanteuctli. Pour la pièce B, l'intervention d'une divinité à forme animale, est le seul trait perceptible. Quoi qu'il en soit, d'après l'aspect général, on est tenté de souscrire au jugement de l'auteur : « true gems of ancient Aztec art... These specimens are probably the finest existing examples of the throwing-sticks of the ancient Mexicans. »

L. L.

Les ruines de « Quie-ngola » en 1854. — De « Quie-ngola », la fameuse place fortifiée où le roi des Zapotèques, Cozijo-eza, soutint, pendant cinq ans, l'effort des Mexicains d'Ahuitzotl, nous possédons aujourd'hui au moins une description vraiment scientifique : celle du professeur Seler, publiée, en 1896, dans le volume offert à Bastian pour son 70e anniversaire de naissance, et insérée, depuis lors, par l'auteur au tome II de ses *Abhandlungen*, pp. 185-199[1]. Mais M. Seler y constate lui-même l'état de profonde dégradation des monuments, dont plusieurs ont même complètement disparu, depuis l'époque où le P. Burgoa les vit et les étudia pour la première fois. C'est à ce titre qu'il nous paraît curieux de reproduire ici le récit d'une visite faite à Quie-ngola en 1854. retrouvé récemment dans les papiers inédits d'un français. G.-E. Trusson, auquel nous faisons cet emprunt, n'était pas un spécialiste, ni même un homme de science, mais un modeste commerçant. Sa petite monographie, dont on a respecté, comme il convenait, la forme et l'orthographie, est donc visiblement fautive par plus d'un point et, toujours, assez superficielle. En beaucoup d'endroits, cependant, ce petit travail, par la date même de sa composition, complétera les remarques judicieuses de M. Seler et même pourrait contribuer à éclaircir quelques-unes des questions posées par le professeur de Berlin à propos de la topographie de « Quie-ngola ».

« La plus grande curiosité antique à 5 lieues nord-ouest de la ville de Téhuantépec, est la colline *Dani Quien-Gola* (montagne, grosse pierre, en zapoteco). Cette montagne, ou grande colline, est célèbre pour avoir été, il y a des siècles, habitée par une très grande population. La preuve en est palpable par les immenses monceaux de ruines qu'on trouve de tous côtés sur cette colline. Il y a une muraille massive de plusieurs lieues d'étendue, bâtie au fond d'un précipice et traversant un ravin qui sépare le Quien-Gola de la chaîne principale. Dans l'enclos de cette muraille, on voit les ruines de plusieurs maisons bâties en petites pierres de moellon et au-dessus un glacis en pierre à chaux. Pres-

1. Voir aussi quelques pages, surtout anecdotiques et pittoresques, dans *Auf alten Wegen in Mexico*, par Caecilie Seler (Berlin, 1900), p. 83 ss.

qu'au sommet, il y a une caverne, l'entrée en est petite et la profondeur peut être d'environ 180 pieds. Une immense quantité de stalactites, de diverses formes, sont suspendues à la voûte peu élevée, de couleurs différentes, blanc, gris, bleuâtre, quelques-unes presque transparentes. M. W., venu avec moi de Téhuantépec, en emporta plusieurs; nous prîmes aussi des fragments de pots de terre rouge, des lambeaux de peau de daim ornées de pointes de porc-épic, preuve incontestable d'habitants dans cette caverne. Dans quelques parties de la cave, il y a de grosses stalagmites adhérentes au sol ; il y a plusieurs chambres ou ouvertures ; elles varient de 3 à 8 pieds de large.

Au coucher du soleil, nous arrivâmes au bord du précipice de pierre à chaux et entrâmes dans une vallée qui s'étend sur plus de 600 mètres de largeur, 2 1/2 kilomètres de longueur et se termine sur la gauche par une profonde ravine. Là, nous trouvâmes les ruines d'un temple bâti en petites pierres plates, solides partout et en parfait état, moins la chaux dont les murailles étaient enduites. Le temps a passé par là. Nous passâmes la nuit dans le temple...

La forme du temple est oblongue : 11 mètres de haut, 35 de longueur à la base et 30 mètres de large ; en haut, il y a 25 mètres de long et 15 de large. Il y a 4 terrasses qui entourent l'ouvrage ; chaque terrasse peut avoir 2 mètres de hauteur. En face de la vallée, il y a des escaliers, 8 mètres d'un bout de la marche à l'autre ; ils mènent au-dessus du temple, et à chaque coin, il y en a de petits, pour descendre. Le temple est à côté d'un enclos barré (qui couvre environ trois hectares de terrain), et dont la muraille a 2 1/2 mètres de hauteur et 3 de large. Cette structure servait probablement pour les sacrifices. Exactement vis-à-vis de l'autre côté de la vallée, nous découvrîmes un autre temple très pareil au premier, mais d'un tiers plus grand. Ce second avait, au-dessus, plusieurs maisons en ruines et bâties en briques. En parcourant la vallée, nous trouvâmes partout des ruines de maisons, même sur le flanc escarpé de la montagne. Cette vallée peut avoir 350 mètres d'élévation au-dessus de la plaine. Avant de sortir de la vallée, nous découvrîmes un monceau de ruines qui pouvait couvrir un hectare, mais les pierres en étaient si brisées que nous ne pûmes nous faire une idée de leur première forme. Nous campâmes de nouveau pour la nuit et, au point du jour, nous commençâmes à gravir la colline, ce qui nous occupa jusqu'à 7 heures du matin... J'ai rarement vu quelque chose d'aussi beau. A distance, l'immense golfe de Téhuantépec ; le lac argenté de Téléma ; de tous côtés, une immense plaine, et de distance en distance, de petites collines s'élevant comme des îles ; des champs couverts de moissons ; les clochers brillants de la ville, et tout autour, les haies verdoyantes couvertes de fleurs sur les bords de la rivière.

En revenant, nous passâmes près d'autres ruines de peut-être 8 hectares d'étendue et en partie entourées d'un mur de 3 1/2 mètres de haut et de plus d'un mètre d'épaisseur. Dans cette enceinte, le sol était pavé de petites pierres en parfait état de conservation. Dans le milieu, il y a deux monuments, l'un carré, l'autre rond, ayant le premier, 6 mètres à sa base, le second, 6 mètres aussi de diamètre. Leur hauteur, au-dessus du pavé, est d'environ 3 mètres ; les

ruines annoncent qu'elle devait être beaucoup plus grande. Il y a des marches tout autour du rond ou du carré. Notre guide voulait nous mener dans d'autres parties de la colline : « Partout, nous dit-il, vous trouverez des ruines de l'espèce de celles que vous avez déjà visitées...

Les Indiens croient que le diable habite sur la colline, de manière que notre guide se tenait toujours serré contre nous... Une tradition de Iuchitan, ville éloignée de 7 lieues N.-E. de Téhuantépec, fait remonter la dépopulation de Quien-Gola au moins à 360 ans. A quelle époque ces immenses ouvrages furent-ils construits ? Voilà ce qui reste dans l'obscurité.

G.-E. Trusson.

Une exploration au Yucatan. — Le comte Maurice de Périgny dont on n'a pas oublié les débuts de conférencier, au dernier printemps, a bien voulu, dans une lettre récente, résumer, à l'intention de nos lecteurs, ses précédentes excursions yucatèques et le programme de l'expédition, plus développée, qu'il vient d'entreprendre dans le Centre-Amérique :

« Venu au Mexique, en octobre 1904, avec le VIII[e] Congrès International de Géographie, j'y ai séjourné quatre mois. Je passai tout le mois de janvier 1905 à visiter les principales ruines du Yucatan, Chichen-Itza, Uxmal, Kabah, Labua, Izamal et Aké.

De retour à Paris, encouragé par M. Henri Cordier et mon ami Guillaume Grandidier, je me décidai à retourner au Yucatan, mais, cette fois, pour un voyage original. La Société de Géographie me confia une mission bénévole, ainsi que le Ministère de l'Instruction publique, grâce au rapport de M. le D[r] Hamy. Voulant parcourir une région encore inconnue ou mal connue, j'étudiai les divers itinéraires des précédents voyageurs.

Et dans les premiers jours de novembre 1905, je quittai l'Usumacinta à Balancan, pour remonter le Rio San Pedro en *cayuco*. Je le remontai jusqu'à la frontière du Guatemala, à Progreso. N'ayant point retrouvé de ruines, sauf quelques monticules, j'avais donc atteint mon but de savoir que cette région n'avait pas été, selon toute vraisemblance, habitée par les anciens Indiens, à cause des eaux calcaires du fleuve. Aussi je rejoignis à travers bois la route de Tenosique à La Libertad, pour arriver ensuite à Florés. Obligé d'abandonner mes gros bagages, envoyés directement à El Cayo (Honduras Britannique), faute de mules, je partis avec deux *cargadores* pour visiter le grand temple de Yax-ha et de là me rendre à Benque Viego où je devais trouver un Indien connaissant le chemin de Uacun. Après quatre jours dans la forêt, nous arrivâmes, le 25 décembre, au pied d'une immense pyramide. Personne à ma connaissance, sauf quelques Indiens chasseurs, n'était encore venu visiter cette pyramide de Watun. Je me réjouissais, comme Français, d'avoir été le premier à découvrir ce site qui est certainement celui d'une importante cité. En effet, dans le temps très bref de mon séjour, je n'ai pas compté moins de trente édifices imposants assez bien conservés.

... Nous revînmes sur Yaloché, en passant par Holmul (six pyramides, dont l'une surmontée d'édifices). Je me proposais de continuer vers le Nord pour voir d'autres monuments indiqués par mon guide, mais mes deux porteurs m'abandonnèrent à Yaloché, refusant d'aller plus loin et voulant retourner chez eux. Force me fut donc de cesser mon voyage et de revenir à El Cayo, d'où je gagnai Belize en descendant la rivière de Belize. A Payo Obispo, je rentrais sur le terrain mexicain. Avec une escorte, je me rendis à Bacalat, qui joua un rôle si important dans les guerres des Indiens, puis à Santa Cruz de Bravo, l'ancienne Chan Santa Cruz, capitale actuelle du teritoire, récemment organisé, de Quintano Roo. Puis, en compagnie du général Bravo, j'allai jusqu'à Peto, avec étape aux divers postes militaires échelonnés sur ce parcours, depuis la dernière campagne de 1900-1901...

...Je rentrai à Mérida le 1er février 1906.

...Je compte repartir en novembre pour un prochain voyage d'au moins six mois et essayer d'éclaicir le mystère de Watun...

M. de Périgny.

Quelques travaux récents sur l'Amérique moyenne. — Dans « Aztekische Ortsnamen in Mittelamerica » (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXVII, p. 1002-1007), M. Karl Sapper a donné une liste commentée des noms de lieux d'origine aztèque dans l'Amérique centrale. Une partie de ces noms serait, selon l'auteur, imputable (dans le Salvador) aux Pipils envahisseurs ; une autre trahirait l'influence des commerçants de Tenochtitlan ; une troisième enfin, la plus récente, aurait peut-être été imposée par les Espagnols (M. Sapper admet donc chez les conquérants, et surtout, chez les missionnaires, un effort pour implanter et étendre l'usage du nahuatl comme langue générale dans les régions isthmiques). — Les *Archaeological and Anthropological Papers of the Peabody Museum* (vol. 1, nº 7) nous ont apporté la dissertation que notre collègue, Mrs Z. Nuttall, avait présentée au Congrès international de New-York. Quand ce mémoire fut produit pour la première fois, de fortes objections furent émises contre le titre qu'il porte : « A Penitential Rite of the ancient Mexicans ». *Penitential* implique, en effet, le caractère *expiatoire* de tous les rites aztèques d'oblation du sang. Or, si Sahagun rattache, en effet, les scarifications et l'offrande du sang, à une sorte de sacrement de pénitence, Duran, par contre, stipule sans ambiguïté que c'étaient des *actions de grâce*. En réalité, les circonstances étaient multiples dans lesquelles on se tirait du sang, pour l'offrir aux dieux. On trouve des cas où l'offrande est faite en vue du succès à la chasse ou à la guerre (à ce dernier point de vue, la scarification était pratiquement imposée à certaines catégories de guerriers) ; le prêtre se scarifie, avant d'immoler la victime à de certaines vigiles ; les *tlatohani*, au moment d'être intronisés ; les captifs, quand ils sont présentés au dieu, devant le *teocalli* ; le peuple, enfin, se mutile en masse, à de certaines cérémonies, comme pour participer au sacrifice célébré par l'officiant. Müller et Réville ont donc pu, jadis,

classer l'acte, avec une certaine raison, parmi les rites *propitiatoires* (on a dit, depuis, les *rites d'entrée*). Mais, d'une manière générale, le sens qui lui était attribué, devait varier selon l'occasion. Quoi qu'il en soit de la manière dont Mrs Nuttall, — sans la trop justifier —, prend partie, à ce point de vue, pour Sahagun contre Duran, on constatera que son travail, sous la forme définitive qu'elle lui a donnée, représente maintenant une bonne monographie de la question. Elle n'examine pas seulement les détails liturgiques du rite, mais aussi les divers instruments du sacrifice (épines de maguey, pointes d'os, plumes de grands oiseaux). La comparaison des représentations pictographiques de l'oblation du sang est assez loin poussée (incomplète toutefois). Enfin, au même usage religieux, M[me] N. rattache, — et c'est la partie la plus originale de sa brochure, — quelques pièces archéologiques jusqu'ici difficiles à expliquer. Il s'agit notamment de ces coffres de pierre, assez nombreux au musée de Mexico, qui portent figurées en bas-reliefs des scènes de scarification. Il se pourrait que ces petits monuments aient été destinés à renfermer les outils de la « pénitence » et qu'ils commémorassent des sacrifices individuels.

Dans *Globus* (t. L, LXXXVIII, p. 285), notre collaborateur, M. W. Lehmann a consacré un intéressant article (« Altmexicanische Muschelzierate in durchbrochener Arbeit ») à un ornement en coquillages, provenant de Tampico, que possède le *Museum für Völkerkunde*, de Berlin. M. Lehmann compare cette pièce à d'autres analogues, provenant du Guerrero, du Michoacan et de l'État de Vera-Cruz, et fait aussi ressortir la ressemblance de tous ces objets avec les « Shellgorgets » de la région des Mounds-builders.

Du Dr G. V. Callegari, de Padoue, nous avons reçu un petit travail, intitulé *la Tradizione azteca del Diluvio* (Rovereto, Ugo Grundi, 16 p., in 8°). Cette brochure a le tort de considérer comme définitives, l'interprétation qu'Humboldt a donnée de certaines planches du *Vaticanus-Rios* et la traduction du *Codex Chimalpopoca*, par Brasseur. M. Callegari en arrive ainsi à admettre l'identité de l'*atonatiuh*, Soleil de l'eau, avec le Déluge biblique. Nata (Coxcox) se trouve donc assimilé à une espèce de Noé mexicain. Il y a bien longtemps que Ramirez a montré tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans ce rapprochement et cette traduction des peintures. Rappelons, d'autre part, que le caractère aztèque de « l'histoire des soleils » n'est pas autrement démontré et que certains américanistes autorisés la regardent, tout au contraire, comme prémexicaine, à cause du maigre rôle qu'elle assigne dans ses versions les plus authentiques, aux dieux mexicains proprement dits.

Le D[r] Santiago J. Barbarena a fait paraître : *El Popol-Vuh o Libro sagrado de los antiguos votánides, precedido de un estudio preliminar*. San Salvador, Centro-América, Dutriz hermanos, 1905, 3 vol. in-12 de 80-80-72 p.. La préface de ce « documento de capital importancia para el estudio de la historia precolombina » ne nous explique pas pourquoi l'éditeur-traducteur (car il ne s'agit ici que d'une traduction) a préféré au vocable modeste de « Manuscrit de Chichicastenango » le terme plus ronflant, mais controuvé de *Popol Vuh* ; ni, surtout, comment, instruit (v. p. 3, note 1) du sens exact de cette dernière expression,

il la rend par « libro *sagrado* » au lieu de « libro *nacional* » ou « libro del pueblo ». L'apparition des « antiguos *votánides* » en cette affaire est une autre singularité. Les pages liminaires de M. Barbarena renferment, du reste, de bons détails sur le découvreur du texte quiché, le Ximenez du XVIIIe siècle, et le distinguent de ses deux principaux homonymes, celui du XVIe siècle, Ximenez, compagnon de Martin de Valence, plus tard évêque d'Oaxaca, qui s'appelait aussi François, mais était franciscain ; celui du XVIIe, Ximenez, le moine du couvent de Xuaxtepu, dominicain comme le prieur de Chichicastenango, mais frère-lai et non religieux profès, et qui vulgarisa les travaux d'histoire naturelle de Hernandez. Ce dernier Ximenez portait le prénom de Martin. La traduction de M. Barbarena est, autant qu'il semble, un terme moyen entre la version française de Brasseur de Bourbourg et le texte espagnol de Ximenez, publié en 1854 par Scherzer. Les notes explicatives sont, pour une partie, empruntées, au *Popol-Vuh* de Brasseur, pour une autre partie, à des historiographes espagnols, et quelques-unes, de M. Barbarena lui-même. Il ajoute qu'il a introduit pour son compte : « las concordancias que se encuentran entre las Santas Escrituras y el libro que publicamos, analogias de suma importancia que vienen a dar un grado de fuerza incalculable à las bases firmîsimas en que descansa la inspiración divina de nuestros sagrados libros y verdad de la religion cristiana » ! Nous ignorions que ces raisonnements un peu désuets fussent encore en honneur parmi les catholiques instruits du Salvador. Les citations bibliques auront, au moins, cet avantage de mieux souligner les altérations que la science monastique a introduites dans les traditions indigènes. On s'associera, d'ailleurs, aux vœux du traducteur, en souhaitant avec lui que sa petite publication inspire aux jeunes gens de son pays le goût des études locales.

« Voici une autre traduction en espagnol, susceptible de remplir parfaitement ce but auprès du public hispano-américain : *El México Desconocido. Cinco Años de exploración entre las Tribus de la Sierra Madre occidental; en la Tierra Caliente de Tepic y Jaliscò y entre los Tarascos de Michoacán.* Cette translation de l'œuvre de M. Lumholtz est due à M. Balbino Dávalos (Nueva York, Chas. Scribner's sons, 2 vol. in-4° de XXV + 516 p., 6 pl. h. t., 1 c. — XXVIII + 516, 9 pl. h. t., 2 c., fig.). L'illustration très abondante reproduit celle de l'édition anglaise.

On a traduit, plus récemment, aux États-Unis, d'autres travaux européens de Mexicanisme. Le *Bulletin* 28 du *Bureau of American Ethnology* (gr. in-8°, 682 p., 59 pl. h. t., 134 fig.) contient, sous le titre de *Mexican and central American Antiquities, Calendar System and History*, vingt-quatre des mémoires jugés les plus importants parmi ceux parus en Allemagne en ces dernières années. Cette édition, dirigée par notre collègue, M. Chas. P. Bowditch, sera très utile aux travailleurs qui ne lisent que l'anglais. Voici, à leur intention, le sommaire du contenu : 1. The Mexican Chronology (SELER); 2. Ancient Mexican feather ornaments (id.); 2. Antiquities of Guatemala (id.) ; 3. Alexander von Humboldt's picture manuscripts in the Royal Library at Berlin (id.) ; 4. The bat god of the Maya race (id.); 5. The wall paintings of Mitla (id.) ; 6. The significance of the

Maya calendar for historic chronology (id.); 7. The temple pyramid of Tepotzlan (id.); 8. The Venus period in the Borgian codex group; 9. Aids to the deciphering of the Maya manuscripts (E. FÖRSTEMANN); 10. Maya Chronology (id.); 11. Time periods of the Mayas (id.); 12. Maya hieroglyphs (id.); 13. The Central American calendar (id.); 14. The Pleiades (id.); 15. The Central American tonalamatl (id.); 16. Recent Maya investigations (id.); 17. The inscription on the Cross of Palenque (id.); 18. The day-gods of the Mayas (id.); 19. From the Temple of Inscriptions at Palenque (id.); 20. Three inscriptions of Palenque (id.); 21. Comparative studies in the field of Maya antiquities (Paul SCHELLHAS); 22. The independent states of Yucatan (Carl SAPPER); 23. Two vases from Chama (E. P. DIESELDORFF, Ed. SELER, E. FÖRSTEMANN).

L. L.

Les derniers Guaranis de São Paulo. — Les Guaranis de sang pur qui, jadis, formaient, en majeure partie, la population indigène de l'actuel État de São Paulo (Brésil), sont, aujourd'hui, presque tous disparus. Leur descendance ne subsiste que métissée d'éléments blancs et nègres. Deux groupes, cependant, survivent moins mélangés, l'un au pied de la Serra do Mar, sur les Rios Preto et Branco (affluents du Rio de Conceição), l'autre, au nord de la Serra dos Itatins, sur les Rios Itariri et Peixe. M. Richard Krone, chargé, par le gouvernement de Saint-Paul, d'une exploration anthropologique de la région, vient d'étudier le second des deux groupes et a rendu compte de ses recherches dans un des derniers fascicules des *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien* (t. XXXVI, p. 130-146, 1906), sous le titre de : « Die Guarany Indianer des Aldeamento do Rio Itariri im Staate von São Paulo. « Ces Guaranis du Roi Itariri habitent normalement une « réserve », à eux concédée par les pouvoirs publics en 1840; mais ils circulent dans la forêt, souvent à de longues distances de leur habitat légal. En 1870, la « réserve » comprenait environ 200 individus. En 1903, cette population se réduisait à 14 familles, comptant, au total, 79 personnes. Sur ce nombre, du reste, bien peu sont de vrais Guaranis, car la petite colonie a reçu un certain contingent de métis brésiliens. Selon M. Krone, qui a soigneusement étudié la généalogie de l'*aldeamento*, quand l'actuelle génération sera disparue, il n'y aura plus un seul individu de race pure dans la « réserve ». La langue guaranie, au surplus, n'y est aujourd'hui parlée que par *dix* individus. Les autres ont adopté le portugais. Tous ont abandonné leurs anciennes mœurs et cérémonies. Toutefois, deux de ces Indiens s'en rappelaient quelque chose et ont donné à M. Krone des détails intéressants sur le culte du soleil, salué chaque matin par leurs pères, aux jours de leur enfance, dans une cérémonie spéciale.

M. Krone a mensuré *neuf* indiens de race pure, dont *six* hommes et *trois* femmes, et *quatre* métis, dont *deux* hommes et *une* femme, suivant la méthode employée par Ehrenreich (cf. *Die Urbewöhner Brasiliens*). Les indices céphaliques obtenus sont les suivants (pour les individus de pur sang) :

Hommes : 81, 81, 81. 8, 83. 3, 75. 6, 81 ; moyenne : 80, 6.
Femmes : 83. 3, 82, 85. 3 ; moyenne : 83, 9.

Donc, *quatre* crânes *masculins* sont sous-brachycéphales ; *un* est brachycéphale, et le sixième, sous-dolichocéphale accentué. Les femmes sont plus brachycéphales que l'homme, ce qui avait été déjà attesté par plusieurs peuplades sud-américaines.

Les Guaranis d'Itariri sont d'une taille très basse, celle des six hommes mesurés atteignant seulement la moyenne de 1 m. 53, et celle des trois femmes, la moyenne de 1 m. 43. Ainsi, ces sujets se trouveraient parmi les Indiens les plus petits connus.

Le travail de M. Krone se présente accompagné de tableaux anthropométriques complets et de bonnes photographies (huit hommes et cinq femmes, vus de face et de profil). M. C. Toldt, en un supplément à l'article ci-dessus, a décrit et mesuré un crâne guarani de la même localité (Rio Itariri), conservé dans les collections de l'Académie Impériale des Sciences à Vienne. L'indice céphalique de ce crâne est de 86, 06.

L. L.

Un mémoire italien sur l'anthropologie du Sud-Amérique. — Il nous est envoyé par le jeune et actif secrétaire de la Société romaine d'anthropologie. Sous ce titre *Quattro scheletri di Indiani Cavinas* (Scansano [Grosseto], Tipofie Editrice degli Olmi di Carlo Tessitori, 1906, in-8°, 21 p.), M. le D. V. Giuffrida-Ruggeri étudie quatre squelettes rapportés du Sud-Amérique central et offerts par M. Luigi Balzan à l'Institut anthropologique de l'Université de Rome. Ces quatre squelettes proviennent tous d'individus adultes, deux féminins, un masculin et le quatrième douteux. M. Giuffreda Ruggeri les a mesurés et décrits complètement. D'après les indices céphaliques (80.2, 78.4, 76.7 et 80.1), deux des crânes sont brachycéphales et les deux autres mesaticéphales. La taille, calculée suivant la méthode de Manouvrier, donne, respectivement, 1 m. 57, 1 m. 63, 1 m. 52, 1 m. 58. J'ai, d'ailleurs, cherché en vain dans cette petite brochure les raisons qui identifient ces restes comme ceux d'Indiens Cavinas. On a oublié de nous donner les détails nécessaires de provenance. Proviennent-ils de ce confluent du Rio Beni et du Rio Madidi où Balzan dit avoir trouvé dix-sept familles survivantes de la tribu des Cavinas. ? On sait que ces peuplades habitaient autrefois la rive gauche du Rio Madre de Dios. D'Orbigny les apparentait linguistiquement au groupe des Tacanas. L'évêque missionnaire Armendia voit dans leur langage actuel un mélange de tacana, arauna et pecañara (?), ce qui confirme, en somme, le classification de d'Orbigny, puisque l'arauna n'est qu'un dialecte du tacana.

L. L.

Nouvelle organisation du Musée de La Plata. — Le Dr Francisco P. Moreno vient d'abandonner la direction du Musée de La Plata. Il peut emporter dans

sa retraite la conscience d'avoir créé et mis en train la plus belle institution scientifique sud-américaine en son genre. Le Musée de La Plata est vraiment un musée modèle qui ferait honneur, comme édifice, à beaucoup de capitales européennes. Or, c'est Moreno lui-même qui en traça le plan et qui en surveilla la construction dont les plus petits détails se trouvent ainsi adaptés à leur fin. Dans ce cadre, à la fois élégant et pratique, furent ensuite classées avec une méthode sérieuse les amples collections particulières du nouveau directeur, auxquelles vinrent, dans la suite, s'ajouter, comme on le sait, tant de trésors pour l'anthropologiste, l'ethnographe, le paléontologiste. l'archéologue, trésors variés, car tout le vaste territoire de la République Argentine est représenté dans ces séries. Outre sa valeur comme Musée, le rôle de l'établissement de La Plata, comme centre d'études, est bien connu de tous les Américanistes. Là naquit, il y a environ trente ans, de là rayonna le mouvement qui a fait entrer la préhistoire et l'histoire ancienne de l'Argentine dans le domaine de la science. Moreno, aussi, à ce point de vue, fut un véritable créateur, un initiateur. Les missions archéologiques suscitées par le Musée, les Mémoires publiés sous ses auspices et mis, par voie d'échange, à la disposition du public américaniste, tout cela, c'est son œuvre. Il partageait, d'ailleurs, avec ses confrères des États-Unis, les Powell, les Putnam, regardés à si juste titre comme chefs d'école, l'art précieux de savoir choisir ses collaborateurs et il forma ainsi une école incomparable de travailleurs. Il ne me déplaît pas de constater, dans ce recueil français, que M. Moreno se forma à Paris à la connaissance des antiquités argentines et j'ai aussi le désir de rappeler l'accueil, l'aide, la protection accordées par M. Moreno à toutes les expéditions scientifiques européennes qui visitèrent son pays. Cette large entente de la fraternité intellectuelle est une forme très élevée du patriotisme.

Le Dr Moreno servit sa patrie d'une autre façon, dans ces temps derniers. Chargé des intérêts de l'Argentine dans les graves questions de la délimitation des frontières avec le Chili, il sut faire prévaloir ses vues et sauva, peut-on dire, les deux grands États sud-américains d'une guerre imminente. De sa mission politique, il sut, d'ailleurs, faire profiter la science par l'étude approfondie de la géographie, presque inconnue auparavant, de la Patagonie. Malheureusement, les forces humaines ont leurs limites. La conscience professionnelle de M. Moreno lui rendait pénible d'être obligé de se moins occuper que par le passé de son cher Musée. C'est à ce scrupule, autant qu'à la fatigue de ses nombreux voyages de diplomate-explorateur, aux déserts antarctiques et aux capitales de l'Europe, qu'il faut attribuer sa récente retraite.

Le départ du fondateur a provoqué une nouvelle organisation du Musée. Celui-ci cessant d'être un organisme provincial appartiendra désormais au gouvernement fédéral argentin qui assume toutes les charges de son existence et de son fonctionnement. Ce changement résoudra, sans doute, certaines difficultés financières, rencontrées en ces dernières années par l'administration du grand Institut. D'autre part, le Musée devient une Faculté de sciences naturelles, agrégée à l'Université nationale, récemment fondée, de La Plata. Les

diverses sections du Musée se grouperont dorénavant en cinq écoles (sciences géologiques, biologiques, anthropologiques, géographiques et chimiques), dirigées, respectivement, par les anciens chefs de section, devenus professeurs en titre. Le nouveau directeur, M. Samuel A. Lafone-Quevedo, n'a pas besoin d'être présenté au lecteur. On doit se réjouir pour la science de voir passer la succession de M. Moreno au linguiste érudit qui a sauvé de l'oubli tant de langues indigènes de l'Amérique méridionale. Les études de M. Lafone-Quevedo sur le lule, le vilela, le mocovi, le toba, le mataco, le nocten, le vejoz, le chanes, le tacana, ses recherches sur le quichua de la République Argentine, sont classiques. Notre collègue et ami, le Dr Robert Lehmann-Nitsche, ancien chef de la section anthropologique, devient titulaire de la chaire d'anthropologie, d'où ses leçons formeront certainement des élèves brillants. M. Félix Outes, dont nous analysions ici naguère plusieurs publications, est nommé professeur-adjoint d'ethnographie et, en même temps, est chargé du secrétariat général. Comme professeur-adjoint également, M. Luis-Maria Torres enseignera l'archéologie. Ses voyages dans le delta du rio de La Plata et la région entre Parana et Uruguay ont, en effet, mis au jour des vestiges jusqu'ici tout à fait ignorés. Dans les mêmes pays, M. Torres a été récemment chargé par le gouvernement argentin d'un relevé systématique des tumulus et *paraderos* dont nous attendons beaucoup.

Archéologue aussi, M. Carlos Bruch, quoique professeur de zoologie, dont je rappelle les mémoires intéressants sur les antiquités de la province de Catamarca. Archéologue encore, le professeur de cartographie, M. G. Lange, ancien officier de l'armée norvégienne, auteur de plans très précieux, publiés jadis par les *Anales del Museo*, des ruines de Batungasta et de l'ancienne forteresse de Pucará del Aconquija.

E. Boman.

Mouvement péruaniste au Pérou. — De Lima nous arrive la nouvelle qu'une loi, votée par le Parlement, vient d'interdire l'exportation des antiques et, même, toute exploration archéologique par des savants étrangers, non pourvus d'une mission du Musée national du Pérou. Ce dernier établissement a, depuis peu de temps, à sa tête, le Dr Max Uhle, ancien lecteur d'archéologie péruvienne à l'Université de Californie. Ceci compense un peu cela. Puisque Lima veut conserver pour soi le contrôle des recherches scientifiques dans la région andine, il importe au moins que celui-ci soit dirigé par un spécialiste compétent. M. le Dr Uhle a été solennellement installé dans ses fonctions, le dimanche 29 juillet, en présence du Président de la République et des membres du cabinet péruvien. Nous devons à l'obligeance de notre collègue, M. M. Gonzalez de La Rosa, communication du discours prononcé, en la circonstance, par le nouveau fonctionnaire. La place nous manque pour reproduire *in extenso* ce document-programme qui tient un peu du manifeste. Au point de vue pratique, l'orateur annonce une série méthodique de fouilles très prochaines, aux frais du gouver-

nement péruvien, l'organisation de conférences publiques sur les antiquités nationales, la publication d'une revue historique par les soins du Musée, etc. Au point de vue théorique, M. de La Rosa appelle l'attention du lecteur sur un certain nombre de thèses péruanistes, formulées par M. Uhle dans son discours. M. de La-Rosa a traduit et résumé ces thèses ainsi qu'il suit :

1. Les Incas n'étaient point le seul peuple civilisé du Pérou, loin de là ; ils avaient été précédés par d'autres civilisations qu'ils ont perfectionnées.

2. Les anciens peuples du Pérou ont été quelquefois unis, mais ils avaient des formes variées de culture.

3. A une époque très reculée, avant celle des Incas, est passé sur le Pérou un grand courant de civilisation *homogène*, dont les plus beaux monuments sont ceux de Tiahuanaco, et dont l'influence s'est prolongée jusqu'à l'Équateur.

4. Mais l'on ne doit pas croire que la civilisation de Tiahuanaco qui date peut-être de 1.500 ans avant l'ère des Incas, soit la plus ancienne du pays. Elle a été précédée d'une autre dont les admirables restes viennent d'être découverts à Ica et Nazca ; ceux-ci ne sont, d'ailleurs, que les fragments d'un ensemble dont nous trouvons aussi les traces au nord de Lima, depuis Chancay jusqu'à Samanco et Trujillo.

Jusqu'à présent, les Péruanistes attribuaient aux Chinois les monuments de Trujillo ; mais, aujourd'hui, nous *savons* qu'ils sont d'une époque antérieure à ceux de Tiahuanaco.

Les restes de la plus ancienne civilisation et dont la parenté est visible sont ceux de la côte, à savoir : ceux de Nazca, Ica et les vallées adjacentes ; ceux de la vallée du Rimac ; de Chancay et Samanco, au Nord, après lesquels sont venus ceux de Tiahuanaco, et, longtemps plus tard, ceux des Incas.

5. A cette même période précédèrent sur la côte les civilisés des anthropophages de grande taille qui occupaient les plages, du moins de Chorrillos, près de Lima et au sud de cette ville, jusqu'à Pativilca, au nord de Chancay.

Le matériel ethnographique laissé par ces anthropophages résiste à toute tentative de rapprochement avec les œuvres laissées par les populations civilisées qui s'établirent ensuite dans les mêmes parages. Ils ressemblaient, plus qu'aux autres péruviens, aux pêcheurs du Chili et de la Terre de Feu. Ils confectionnaient quelques objets en céramique, des tissus en bambou, des filets et des outils en os (parfois avec des ossements humains).

On attendra, d'ailleurs, avec curiosité, pour discuter ces vues dont la nouveauté est évidente, qu'elles se soient produites avec leur appareil de preuves.

Collections américanistes dans les musées provinciaux français. — Nous avons souvent déploré, ici même, l'absence d'un catalogue succinct, mais précis,

des objets d'ethnographie américaine épars dans nos musées de province. L'entreprise serait intéressante pour tous les travailleurs. Certaines galeries provinciales renferment, en effet, des pièces de première valeur, presque entièrement perdues pour l'étude, parce qu'en général, les spécialistes compétents ignorent leur existence et leur... exil. Pour ne citer qu'un exemple, on se souvient de la collection de vases péruviens « Rosamel », dont notre président, M. E. T. Hamy, révéla naguère la richesse à beaucoup d'entre nous, dans le musée municipal de Boulogne-sur-Mer[1]. De même, des musées comme ceux de Besançon, Dijon, d'autres encore, doivent posséder un matériel américaniste, plus ou moins étendu, mais curieux, légué par de braves officiers de marine, médecins coloniaux, missionnaires, etc., qui auraient mieux fait peut-être d'en gratifier le Trocadéro. Afin de contribuer, dans la mesure du possible, à la constitution de l'inventaire rêvé, nous accueillerons avec gratitude et nous nous empresserons de publier dans le *Journal* toutes les indications relatives au sujet. Et, grâce à l'obligeance de M. le professeur Georges Pariset, nous pouvons aujourd'hui commencer par quelques renseignements, hélas ! très superficiels, concernant le Musée de Nancy (*Musée historique lorrain*). Malgré la création, décidée lors du premier Congrès des Américanistes en 1875, d'un musée américain, Nancy n'offre d'ailleurs encore que quelques numéros américanistes à notre curiosité. Nous les indiquons, d'après le classement, sans doute contestable, du catalogue local (par Lucien Wiener, 7e édit., Nancy, 1895, in-8°, 320 pp.) :

A. *Préhistorique.*

34. Éclats de silex (5 pièces). Vallée du Mississipi.

35. Silex taillés, pointes de flèches, etc. (8 pièces). Amérique du Nord (!) ; don de M. Vagner, de Philadelphie.

36. Grains de colliers en test de coquilles, de forme cylindrique ou en forme de rondelles (25 pièces) ; — pointes de flèches (15 pièces). Sépultures de Saint-Clair river (Orégon) ; don de Oscar W. Collet, secrétaire de la Société historique du Missouri, à Saint-Louis (Missouri).

B. *Antiquités.*

567. Céramique péruvienne (Incas !). Vase de formes variées. Idole en terre. Figurine en jade (?) avec des yeux d'émeraude (?).

C. *Armes.*

1150. Trousse indienne en cuir, renfermant un coutelas à lame courbe avec poignées de bois et un petit couteau à manche de bois.

L. L.

Périodiques nouveaux. — *Anthropos.* Avec l'année 1906 est parue à Salzbourg (Autriche) une nouvelle « Revue internationale d'ethnologie et de linguistique » qui promet d'être originale. Cosmopolite par les langues employées dans sa rédaction (latin, français, italien, espagnol, allemand et anglais), *Anthropos* (tel est son titre) sera l'organe des missions catholiques de tout pays

1. V. « Vases peints d'Ica, Pérou moyen », in : *Decades Americanæ*, III-IV, p. 133.

et, en particulier, des sociétés bien connues de missionnaires allemands, « Leo Gesellschaft » (Autriche) et « Gœrres Gesellschaft » (Allemagne). La circulaire-programme annonce la forte conviction de l'accord possible entre la révélation surnaturelle et la vérité scientifique. Dans le premier numéro, Mgr A. Le Roy, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, est revenu sur cette idée, en quelques pages qui esquissent le rôle scientifique du missionnaire. La même livraison contient, entre autres articles relatifs à l'américanisme : « Mythen und alte Volkssagen aus Brasilien », par le P. C. Teschauer, S. J. (p. 24-35). Le P. Teschauer groupe par cycles les différentes légendes qui ont cours au Brésil ; il en examine l'extension territoriale et se sert avantageusement des écrits des anciens, surtout de Léry, Anchieta, Nobrega, Hans Staden, etc. Il commence par les légendes concernant les esprits : le cycle du « Korupira » et celui du « Yurupari ». Ces deux êtres jouent un très grand rôle dans la vie des indigènes et le P. Teschauer s'est demandé quelle idée ils s'en font, si ce sont de véritables dieux ou simplement des esprits malfaisants. Cette intéressante étude se produit au deuxième numéro (p. 185-194) par une série de contes qui ont des animaux pour objet. Nous attirons surtout l'attention sur les fables de la tortue (Jabuti). Celles-ci avaient été, du reste, publiées une première fois par le Dr Magalhaes, en 1876.

Dans le premier numéro d'*Anthropos* encore (p. 35-48), le P. Benjamin Santin, de l'ordre des Capucins, raconte en italien une expédition chez les *Coroados* qui habitent l'État de S. Paulo au Brésil. Ces peuplades sont restées réfractaires jusqu'ici à toute influence civilisatrice.

Le deuxième numéro (229-277) contient aussi une étude de longue haleine qui concerne spécialement l'ethnographie de l'Amérique septentrionale. Elle est écrite en anglais par le missionnaire français, bien connu de nos lecteurs, le P. I. A. G. Morice O. M. I., et porte le titre « *the great Déné Race* ». Un premier chapitre est consacré au nom et à l'habitat ; un deuxième examine spécialement la distribution territoriale des familles qui habitent les régions les plus septentrionales. De bonnes et nombreuses gravures illustrent cet article.

Ce qui précède montre suffisamment que l'Amérique du Nord, comme celle du Sud, est très bien représentée dans les deux premiers fascicules d'*Anthropos*. Il manquait l'Amérique Centrale ; mais le Directeur du recueil, le P. G. Schmidt a réussi à y pourvoir de la façon la plus heureuse. Il publie lui-même (p.202-317) un texte espagnol inédit, une importante contribution aux études de critique historique qui préoccupent de plus en plus vivement et à juste titre les mexicanistes. Ce texte, découvert au Vatican, appartient au grand historien Sahagun. Il porte comme titre : « *Un breve compendio de los ritos é ydolatrias que los Yndios desta Nueva España usavan en el tiempo de su infidelidad* ». La comparaison de ce document avec la « Historia general », éditée par Bustamante (Madrid, 1829), s'imposait et le P. Schmidt l'a faite minutieusement. La première partie, outre une adresse au pape, comprend un « *Sumario del primero libro* » qui est un résumé du premier livre de la « *Historia* ». Les variantes sont assez nombreuses pour que le P. Schmidt ait jugé utile de les publier. La

seconde partie comprend le prologue du deuxième livre et le calendrier des fêtes. Fait important, la rédaction de cette partie fut achevée le 20 mai 1570, alors que la traduction du grand ouvrage de Sahagun ne date que de 1577 Cela n'empêche pas que le texte ne soit presque littéralement le même que celui de la « *Historia* », et le P. Schmidt s'est contenté de signaler les variantes.

Quelle est la portée de ce document ? S'agirait-il du « *Sumario de todos los libros* » dont il est question au prologo (Bustamante, p. vi) ? Assurément non. Le P. Schmidt a émis sur la nature de cette pièce une hypothèse assez plausible. Le chapitre provincial avait jugé que la publication de grands ouvrages comme celui de Sahagun était contraire à la pratique de la pauvreté. A la suite de cette décision, le bon religieux dut laisser reposer son œuvre pendant cinq ans. Dans sa détresse, il aurait composé un mémoire qui pût donner une idée de son livre et l'aurait adressé au pape dans le but d'obtenir, sinon un secours efficace, du moins un encouragement moral. Cette hypothèse concorde bien avec l'objet du document, avec la date de sa composition et avec le caractère de Sahagun. Par ce qui précède, on le voit, nous pouvons saluer, avec plaisir, l'apparition d'*Anthropos*, en lui souhaitant une brillante carrière et nous nous proposons d'entretenir, au moins une fois par an, nos lecteurs des travaux de ce périodique peu banal par l'esprit et la situation de ses collaborateurs.

Ed. de Jonghe.

Cultura española. — L'année 1906 a vu se créer à Madrid une importante revue trimestrielle, *Cultura española*, dirigée par les sommités littéraires et artistiques de l'Espagne. La revue est divisée en sections, ayant chacune à sa tête un ou plusieurs éminents spécialistes : l'histoire, R. Altamira et E. Ybarra Rodriguez ; la littérature, moderne, E. Gómez de Baquero et R. D. Perés ; la philologie et l'histoire littéraire, R. Menéndez Pidal ; les beaux-arts, V. Lampérez ; la philosophie, A. Gómez Izquierdo et M. Asín ; les questions internationales, G. Maura y Gamazo, et la pédagogie, Julián Ribera. Ajoutons que *Cultura española* consacre aux études américanistes une place d'honneur, et que, dans cette partie, elle fait appel aux lumières des savants des deux mondes.

Le premier numéro contient une étude de M. Menéndez Pidal sur *Los romances tradicionales en América*. Les auteurs qui, jusqu'ici, s'étaient occupés des romances américaines (Vergara, Azara et Valderrama) les déclaraient originales et niaient qu'elles remontassent aux premiers colonisateurs du pays. M. Menéndez Pidal s'étonne de cette opinion. Les premiers colonisateurs partirent d'Espagne à la fin du xve siècle, ou au commencement du xvie, c'est-à-dire à une époque où la romance était en grande vogue dans toutes les classes sociales de la péninsule. Bien plus, on a la preuve, par les historiens de la conquête, que les Conquistadores aimaient à déclamer les vers du Romancero ou à fredonner les couplets d'une chanson du pays. C'est ainsi que Bernal Diaz del Castillo, citant des souvenirs personnels, nous représente Cortès chantonnant,

en mainte circonstance, avec ses officiers, des passages de vieilles romances espagnoles [1]. Est-il rien en effet, qui rappelle mieux la patrie éloignée que la chanson apprise dès l'enfance, et n'était-il pas naturel que, dans les moments de joie comme aux jours de tristesse, le colon espagnol établi en Amérique redît les couplets gravés dans sa mémoire et apprît à ses enfants les ritournelles évoquant le passé toujours cher et le souvenir des cieux toujours vénérés ?

Ce sont les traces de ces romances traditionnelles que M. Menéndez Pidal a recherchées dans l'Amérique du Sud. Au cours de plusieurs voyages dans l'Équateur, au Chili, au Pérou, dans la République Argentine, l'Uruguay et la Bolivie, il a fait une enquête patiente et des plus sérieuses, non seulement auprès des savants de ces pays, mais surtout auprès des gens du peuple qu'il a interrogés, et il a recueilli ainsi un grand nombre de romances, chantées en Amérique, qui ne sont autres que d'anciennes chansons espagnoles, transplantées souvent sans aucune modification, quelquefois avec quelques déformations, ou plus simplement quelques suppressions, dues à la défaillance de la mémoire. Il est même des cas où la chanson s'est conservée plus complète en Amérique qu'en Espagne, telle, la romance intitulée : *Las señas del marido*, connue au Pérou et au Chili. Les deux derniers couplets, de sept vers chacun, qui faisaient probablement partie de la version primitive, ne sont plus représentés dans la péninsule que par quatre vers.

On voit quelle est l'importance de l'étude de M. Menéndez Pidal, non seulement au point de vue de la tradition hispano-américaine, mais même pour la reconstitution des romances traditionnelles en Espagne.

Parmi les chansons chiliennes citées par l'auteur. on lira surtout avec intérêt : la *Adultera*, chantée presque sans variante au Chili, comme en Castille, et dont il existe une version catalane et une portugaise ; *Blanca Flor y Filomena ; El Conde Alarcos ;* la *Magdalena ; El galán y la calavera* que M. Menéndez Pidal a entendu chanter par un certain Ño José Valerio Vallejo, de Santa María, province d'Aconcagüa. et dont l'original se retrouve en Espagne, dans la province de Léon. La version chilienne ressemble tellement à l'espagnole que, sauf quelques passages estropiés par Ño José, on aurait pu croire, dit M. Menéndez Pidal, qu'il l'avait apprise dans le tome X de l'*Antología* publiée en 1900 par M. Menéndez y Pelayo.

Mentionnons enfin *Delgadina*, *La Aparición*, *Escogiendo novia*, romances recueillies dans l'Argentine, *Muerte de Elena*, *Silvana*, en Uruguay, *El Novio español* et *El Rescate de Atahualpa* (cette dernière certainement plus locale) en Bolivie

Jules Humbert.

— Notre collègue M. Jules Humbert, dans la note ci-dessus n'a oublié qu'un des collaborateurs de *Cultura española* et c'est lui-même. Au n° 3 du nouveau pério-

1. *Conquista de Nueva España*, Biblioteca de Autores españoles, t. XXVI, p. 31.

dique il a donné une très substantielle étude de folk-lore. intitulée « El Arbol de la Vida en Orinoco ». L'arbre de vie des régions de l'Orénoque, c'est le palmier *moriche* (« mburiti », l'arbre élevé de l'aliment) qui fournit à l'Indien le fruit pour se nourrir, la fibre pour tisser son vêtement et son hamac, le bois pour construire sa case, — donc l'arbre divin quasi dieu, le père des premiers hommes. En effet, les Tamanacos pensent qu'à l'âge des eaux, quand les vagues de l'Océan venaient déferler, à l'intérieur des terres, contre les montagnes de la Encamarada, tous les Indiens périrent. Seuls un homme et une femme se purent réfugier sur la haute montagne de Tamacú, aux rives du Rio Cuchivero. Là, tous deux se mirent à lancer, au loin, par-dessus leur tête, les fruits du *moriche* et des grains de ces fruits sortit la race humaine actuelle. Sans s'attarder à la comparaison trop facile de cette tradition avec tous les mythes d'origine où jouent un rôle les déluges et les cataclysmes marins dans la disparition des premiers hommes, et où l'humanité nouvelle naît, tantôt de la pierre, tantôt d'un germe végétal, jetés et plantés dans le sol, M. Humbert montre alors la parenté de la légende du *moriche* avec celle d'Amalivaca. C'est sur les conseils d'Amalivaca que le couple survivant a cueilli le fruit du palmier et s'en est servi pour repeupler la terre. On voit ensuite le héros réglant le cours de l'Orénoque, gravant sur les rochers des figures symboliques, brisant les jambes de ses deux filles pour les fixer à jamais dans le pays des Tamanacos. Sur l'essence réelle d'Amalivaca, prophète civilisateur divinisé ou personnage mythique, M. Humbert paraît adopter une solution mixte. « S'il a existé, dit-il, en substance, dans la région de l'Orénoque, un antique législateur du nom d'Amalivaca, les Indiens ont fini par le confondre avec le Soleil, le grand bienfaiteur des hommes. Les figures tracées sur la pierre peinte *Tepumereme* ne sont autres alors que les symboles éternels du dieu solaire et de son frère Vochi, la Lune ».

L. L.

Petites nouvelles. — A la suite du remaniement, amené par la mort de Bastian, dans le haut personnel et l'organisation du « Museum für Völkerkunde », de Berlin, notre sympathique collègue, M. le professeur Karl von den Steinen a cessé, le 1er avril dernier, ses fonctions de Directeur-assistant du « Muséum », pour la section sud-américaine. Il serait, dit-on, prochainement remplacé par M. le Dr Paul Ehrenreich, comme lui, membre correspondant de la *Société des Américanistes.* Cette retraite, prématurée et complète (car M. Von den Steinen a également abandonné sa chaire d'ethnologie à l'Université), a été surtout inspirée par le désir de mener à bonne fin des travaux personnels, depuis longtemps projetés, mais peu compatibles avec l'enseignement et l'administration.

— Parmi les ouvrages assez nombreux, communiqués à la *Société* dans le courant des derniers mois, nous signalerons aujourd'hui, particulièrement, la *Bibliografia delle Polemica concernente Paolo Toscanelli e Cristoforo Colombo*

originato dalle communicazioni di Gonzalez de La Rosa e di Enrico Vignaud, Saggio compilato de Enrico Vignaud, tradotto con introduzione e aggiunte da Gustavo Uzielli ; Napoli, tip. ed. A. Tocco-Salviati, in-8° de 36 p. Cet opuscule sera fort utile aux travailleurs pour s'orienter dans une littérature déjà fort touffue.

— Le 1[er] septembre dernier, est paru, en Allemagne, le compte rendu du XIV[e] Congrès international des Américanistes (1904), Stuttgart, Berlin u. Leipzig, Verlag von W. Kohlhammer. 2 vol. in-8° et un supplément (t. I, p. I-LXXXV et p. 1-320 ; t. II, p. 321-706 ; supp., p. 1-88), avec nombreuses planches hors texte et illustrations.

— En même temps que la nouvelle du désastre de Californie, nous recevions, au printemps dernier, l'assurance qu'il n'avait atteint directement aucun de nos collègues ou confrères, habitant San Francisco. Notre cordiale satisfaction s'accroît aujourd'hui de savoir que la catastrophe fut relativement clémente aux grands établissements scientifiques de la ville. On a, sans doute, à déplorer la perte à peu près complète de plusieurs grandes bibliothèques et, ce qui est irréparable, celle des Archives du « Surveyor general of California » qui contenaient des documents espagnols d'une réelle importance pour l'histoire et l'ethnologie. Détruits également, la « California Academy of Sciences » et le « Mechanic Institute » qui venait d'être reconstruit (« absoolutely fire proof », — bien entendu !) Mais les bâtiments de l'Université, son Museum, son département d'anthropologie, ses collections si riches de livres (celle d'Hubert Bancroft, en particulier, acquise dans les tout derniers temps), ont échappé à cette ruine qui n'a suspendu que quelques semaines l'existence normale de la jeune et vigoureuse institution. Et ce nous est une joie d'avoir à l'annoncer.

— Une lettre récente nous apporte des nouvelles de notre confrère, M. H. Pittier de Fabrega, naguère directeur de l'Institut physico-géographique », de Costa Rica, aujourd'hui attaché au « Bureau of Plant Industry, U. S. A. Department of Agriculture (Washington, D. C.) », et bien connu pour ses travaux sur la linguistique de l'Amérique centrale. Tout en préparant un lexique et une grammaire des langues « Brunka » et « Käbé-Kar » (ou Cabécar), M. Pittier a passé plusieurs semaines, en janvier dernier, chez les Paecos ou Paeces, du Cauca (Colombie) où il recueillit une liste de près de 500 mots. Le 26 mai dernier, il a dû se diriger vers la Sierra Nevada de Santa Marta pour continuer ses travaux linguistiques et étudier les cultures primitives qui subsistent dans les vallées du Sinù et de l'Atrato.

— Le D[r] A.-L. Krœber, de l'Université de Californie, a été élu président de l'*American-Folk-Lore-Society*, dont il était, jusqu'ici, secrétaire. M. W.-C. Farabee, de Haward University, et Mrs Zelia Nuttall, deviennent vice-présidents de cette active Association, dont les autres « officiers » élus sont : MM. Fr.

Boas, T.-F. Crane (Cornell University, Ithaca, N. Y.) et J. Dyneley Prince (Columbia University).

— A la suite des publications de Miss Fletcher et de M. Francis La Flesche, l'Administration fédérale des Affaires indiennes de Washington a décidé d'instituer une grande enquête sur la musique indigène dont a été chargé M. H.-A. Loring. M. Loring met actuellement la dernière main à un travail qui résume le résultat de ses premières investigations chez les Sioux.

— Une circulaire, venue de Chicago, a fait récemment connaître que, désireux d'étendre et de caractériser son activité, le « Field Columbian Museum » de cette ville prendra désormais le titre de « Field Museum of the natural History ».

— La *Société d'Ethnologie* de New-York, récemment réorganisée (MM. J. Grant Wilson, président ; Fr. Boas, vice-président ; Harlan I. Smith, Marshall H. Saville, secrétaires ; Geo. H. Pepper, trésorier), annonce l'apparition prochaine des publications suivantes : *Fox Texts* (by Dr W. Jones) ; *The Upper Chinook* (by Edw. Sapir) ; *Myths of the Maidu Indians* (by prof. Roland B. Dixon) ; *Myths of the Shasta Indians* (id.) ; *Myths of the Tsimshian Indians* (by prof Boas) ; *The Alsea Indians of Oregon* (by Dr Livingston Farrand), etc. Cette collection est éditée par la librairie E.-J. Brill, de Leyde. On compte faire paraître deux volumes par an.

— Notre collègue, M. Marshall H. Saville, professeur d'archéologie américaine à Columbia University, vient de rentrer à New-York après un voyage archéologique en Colombie qui a duré presque tout l'été et dont le compte rendu est impatiemment attendu.

— A la liste, donnée dans notre dernier numéro, des distinctions honorifiques conférées à plusieurs de nos collègues, nous sommes heureux d'ajouter les noms de MM. le duc de Loubat et le Dr R. Verneau. M. de Loubat a été promu commandeur ; M. Verneau (promotion des « explorateurs »), nommé chevalier de la Légion d'honneur. Dans une revue d'Américanisme, ces nominations n'ont pas à être commentées et tous nos lecteurs applaudiront avec nous.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME III

(NOUVELLE SÉRIE)

MÉMOIRES

TEXTES ET DOCUMENTS

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

NÉCROLOGIE

BULLETIN CRITIQUE

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

ILLUSTRATIONS ET CARTES

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

